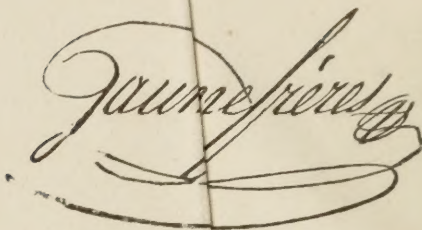


29.11.62

LA RASON PHILOSOPHIQUE

ET

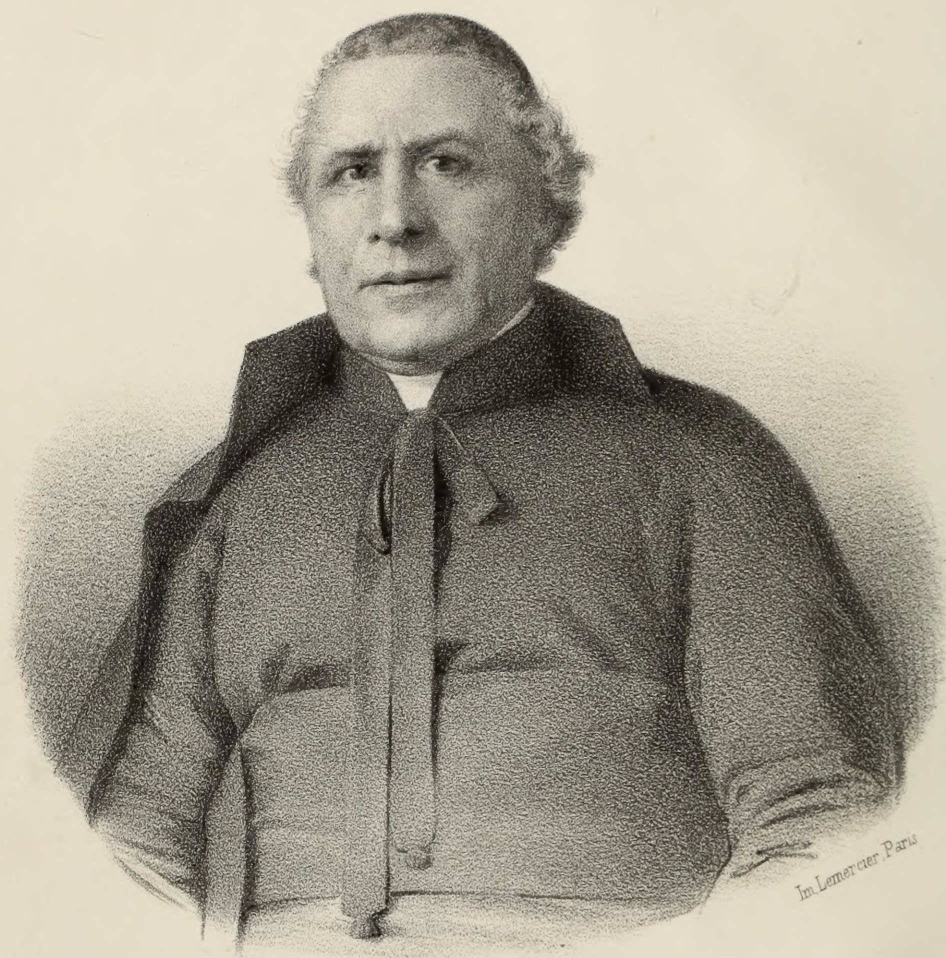
LA RASON CATHOLIQUE.



CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI :

A BESANÇON.....	chez	TURBERGUE............ CORNU..................	libraires.
— LYON.............	chez	GIRARD ET JOSSERAND. BAUCHU.................. PÉRISSE FRÈRES.......	id.
— MONTPELLIER.	chez	SÉGUIN FILS.............. MALAVIALLE.............	id.
— NIMES...........	chez	WATON....................	id.
— ANGERS.........	chez	LAINÉ FRÈRES........... BARASSÉ..................	id.
— NANTES........	chez	MAZEAU FRÈRES.......	id.
— METZ.............	chez	PALLEZ ET ROUSSEL.	id.
— ROME............	chez	MERLE....................	id.
— MILAN..........	chez	DUMOLARD..............	id.
— TURIN..........	chez	BOCCA....................	id.
— MADRID........	chez	BAILLY-BAILLIÈRE....	id.
— LONDRES......	chez	BURNS ET LAMBERT.... 17, Portman-Street	id.

IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE


Im. Lemercier, Paris

LA RAISON PHILOSOPHIQUE

ET LA

RAISON CATHOLIQUE.

CONFÉRENCES

PRÊCHÉES A PARIS DANS L'ANNÉE 1851,

AUGMENTÉES ET ACCOMPAGNÉES DE REMARQUES ET DE NOTES,

PAR

LE T. R. P. VENTURA DE RAULICA,

Ancien Général de l'Ordre des Théatins, Consulteur de la Sacrée Congregation des Rites
Examinateur des Evêques et du Clergé romain.

2e Édition.



PARIS,

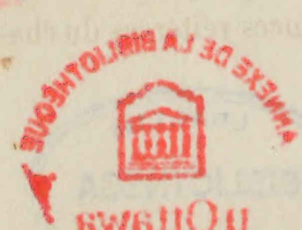
GAUME FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE CASSETTE, 4.

1852







AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS.

Le plus grand éloge qui se puisse faire des Conférences du Père Ventura, c'est assurément d'inscrire au frontispice de ce livre le nom de leur auteur.

Un Français ayant demandé au souverain pontife Grégoire XVI quel était le premier savant de Rome, Sa Sainteté, après un instant de réflexion, répondit : *C'est le Père Ventura.* « Nous avons sans doute, reprit le pape, des théologiens, des apologistes de la religion, des philosophes, des publicistes, des orateurs et des littérateurs très-distingués; mais il n'y a que le Père Ventura qui soit en même temps, et à lui seul, tout cela. » Amis et ennemis s'accordent à reconnaître que le Père Ventura et l'abbé Rosmini sont les deux plus fortes têtes de l'Italie. Pour que rien ne fît faute à leur gloire, ces deux hommes illustres, après avoir défendu l'Eglise pendant plus de trente ans par la puissance du zèle et du génie, l'ont aussi édifiée naguère par la sublime docilité de leur soumission.

Comme orateur principalement, le Père Ventura n'a pas un rival dans son pays. Son Oraison funèbre d'O'Connell, en supposant qu'il n'eût pas d'autre titre, suffirait pour justifier le nom de *Bossuet italien* que lui donne l'Europe. Ce chef-d'œuvre a été traduit dans toutes les langues.

Mais les titres du Père Ventura sont aussi nombreux qu'ils sont éclatants. Nous ne voulons pas les énumérer ici. Nous aimons cependant à signaler l'un des accidents les plus merveilleux de sa carrière oratoire. Chose inouïe dans l'histoire de la chaire sacrée à Rome : quatre fois dans l'espace de six ans, sur les instances réitérées du cha-

pitre, il fit la station de Carême à Saint-Pierre; et pour ces quatre stations, il improvisa cent quarante homélies, dont soixante-quinze furent livrées depuis à l'impression. Il y eut alors un cri unanime d'admiration et presque de stupeur. Ces homélies, modèles achevés du genre, présentent la méthode large et solide des Pères de l'Eglise du premier ordre. L'orateur y sème à flots toutes les richesses d'une érudition saine et longtemps mûrie; les textes de l'Ecriture se fondent comme d'eux-mêmes dans l'ensemble; il s'assimile avec un égal avantage la pure substance des saints docteurs. Tel est le double point d'appui de ses puissantes conceptions. C'est ainsi qu'il développe au grand jour de la logique les mystères chrétiens, et qu'il en fait l'application à la morale. On ne sait ce qu'il faut admirer le plus, ou la forme ou le fond. Sans nul artifice apparent, ses idées s'enchaînent toujours sur un plan hardi, mais régulier. Les mouvements et les images ne manquent point à son style, bien qu'il s'impose, à cet égard, de très-prudentes économies. Ce qui le distingue avant tout, c'est la précision et la clarté, l'énergie et l'ampleur; c'est l'orthodoxie de l'expression, pour ainsi dire; c'est un prodigieux don d'originalité qui lui fait envisager les questions sous des aspects tout nouveaux, et qui donne presque à chacun de ses discours l'importance d'une révélation.

Le dix-neuvième siècle tiendra du Père Ventura une réforme immense et salutaire. Il vient de réintégrer dans les chaires chrétiennes les divines Ecritures et les livres des Pères, qui en étaient presque entièrement bannis; il vient de substituer à l'éloquence de l'imagination et des mots l'éloquence des doctrines et des choses. Son influence, déjà visible en Italie, commence également à se faire sentir parmi nous.

Tel est l'orateur dont nous publions aujourd'hui les Conférences.

La France l'a vu et entendu, cet orateur si renommé, si profond, si érudit, si fécond, si varié, si réellement incomparable, si admiré des savants et si aimé du peuple. La France l'a entendu et l'a trouvé plus grand que sa réputation même. En présence de l'avide multitude qui remplissait l'enceinte de l'Assomption, il a pu croire que son éloignement de Rome n'était qu'un rêve, et qu'il parlait dans la basilique de Saint-Pierre ou à Saint-André *della Valle*. Paris s'est glorifié du Père Ventura, et la province a ambitionné sa parole. Ses Conférences sont devenues tout-à-coup comme une sublime école d'éloquence où accouraient nos plus illustres compatriotes. En sortant de là, M. Berryer s'écriait : « J'ai entendu saint » Paul parlant à l'Aréopage et remuant avec son accent » d'étranger tous les esprits et tous les cœurs. » Après la magnifique peinture de Dieu et des attributs divins, qu'on trouvera dans la Cinquième Conférence, M. de Montalembert, l'un de ses auditeurs les plus assidus, s'écriait, lui aussi : « C'est admirable ! je n'ai jamais rien entendu de » plus beau dans notre langue ! » La presse de toutes les nuances politiques et religieuses s'est associée sans réserve à ces graves suffrages. Parmi un grand nombre d'appréciations que les journaux ont publiées, nous citons l'article suivant, qui nous a paru définir avec une parfaite justesse de vues les Conférences et leur auteur. Il est dû à la plume d'un écrivain célèbre, peu sujet à l'enthousiasme, et plus connu par la causticité charmante de son esprit que par l'excès de ses complaisances pour les orateurs sacrés.

« Dieu a fait évidemment de la France son enfant gâtée ; le malheur est seulement que la France ne profite pas assez de cette paternelle faiblesse. Nous avons des orateurs

distingués pour les chaires chrétiennes : en face des pauvretés du barreau et même du Parlement, c'est une dérision de nous citer leur petit nombre. Excepté deux ou trois hommes d'élite, les grands avocats sont morts depuis longtemps; les tribunes publiques ne sont plus que des loges d'espiègles commères. Qu'une voix grave et tant soit peu grammaticale s'y fasse entendre, le fanatique enthousiasme qui l'accueille trahit un étonnement mesquin, et se réduit, en fin de compte, à un humiliant aveu de pénurie. Sans nier l'infériorité relative des modernes sous le rapport de la prédication, rien n'empêche, au contraire, de reconnaître là quelques échos rajeunis de la belle éloquence que Bourdaloue et Bossuet personnifient dans son expression la plus vaste. Les abbés Cœur et de Ravignan sont des noms que nous pouvons prononcer avec un légitime orgueil. Chose frappante ! il y a un moine dominicain que la vogue poursuit de plus en plus depuis quinze ans, chez le peuple volage par excellence, et dont le succès serait déjà en lui-même un merveilleux signe de force, à part la réalité de son indéfinissable talent, qui explique ce succès et le justifie. Le P. Lacordaire a presque la taille d'un génie d'apôtre et d'une gloire nationale.

» Sans donte, comme nous l'avons dit tout-à-l'heure, ces trésors, si précieux et si abondamment répandus, ne portent pas autant de fruits qu'on serait en droit de le désirer. Il reste encore dans les saints auditoires quelques places vides. On pourrait savoir davantage le don de Dieu, comme s'exprime l'Ecriture. Cependant montreznous, même dans vos clubs, au jour de vos plus émouvantes scènes, quelque chose de l'affluence qui se fait autour des prédicateurs, à l'époque du Carême. Comparez, s'il vous plaît, la dignité des assistants, la nature des sympathies et l'étendue des résultats.

» Dieu soit donc béni, et que la France reconnaisse le soin qu'il prend de la faire grande en la faisant chrétienne ! Elle n'a rien à envier à aucun autre peuple, si privilégié qu'il soit ou qu'on le suppose. Qu'ai-je dit? Là encore se révèle l'excessive prédilection de Dieu pour elle. Il semble qu'en dehors de ses productions propres, les peuples étrangers ne puissent produire qu'à son profit. Dieu met le monde entier au service de sa gloire et de son salut : elle est comme le rendez-vous nécessaire de toutes les saintetés et de toutes les intelligences consacrées. Par un effet quelconque de circonstances combinées ou fortuites, tout ce qui sent s'agiter en lui-même quelque chose de fécond se jette ou se laisse aller dans ses bras hospitaliers. Elle est la mère naturelle du génie, lors même qu'elle croit seulement l'adopter. Cette vérité s'applique à tous les arts, à toutes les sciences, à tous les genres de créations de l'âme et du génie. Nous pourrions aisément l'établir, s'il en était besoin, par des faits, c'est-à-dire par des preuves sans nombre. Mais nous nous proposons pour unique but d'en indiquer un exemple magnifique.

» La renommée nous avait fait connaître depuis longtemps le P. Ventura. On disait ici de très-immenses choses sur ce religieux. Ses livres, traduits en français aussitôt que publiés en italien, à Rome ou ailleurs, nous mettaient à même de l'apprécier, sauf les inconvénients d'un idiome d'emprunt. Entre M. de Lamennais et lui avait eu lieu ce que nous osons appeler une splendide rencontre sur le terrain de la philosophie et de la politique. Ce fut largement à l'honneur des deux champions, jusqu'à la chute du premier. Vint à Rome la révolution que chacun sait. Ventura, l'ex-général des Théatins, y exerçait alors une influence plus notable que jamais. Il était positive-

ment l'homme de l'Italie, comme il était aussi l'homme du saint Pontife Pie IX. Le puissant écrivain se trouvait être un orateur non moins puissant. Il tenait sous l'empire de sa parole des multitudes comparables, pour le nombre et l'enthousiasme, à celles qui se pressaient autour d'Hortensius et de Cicéron dans l'ancien Forum. Il les tenait, pour ainsi parler, dans sa main. Un discours de lui avait l'importance d'un événement. La spacieuse église de Saint-André *della Valle*, lorsqu'on y attendait Ventura, se remplissait tellement, que le concours des auditeurs aux Conférences de Notre-Dame n'en peut donner qu'une très-faible idée. Il semblait, dit un journal de Rome, un navire gigantesque envahi par tous les flots à la fois, et dont bientôt les sourds craquements s'apaisaient pour laisser entendre la voix d'une tempête majestueuse. Sur des motifs qu'il ne nous appartient pas de juger ici, le P. Ventura ne voulut jamais accompagner dans son exil l'auguste Pontife dont il était et dont il est encore le bien tendre ami. Etait-ce une erreur de sa part? plusieurs l'ont dit; mais il crut donner au pape, en se séparant de lui, un gage d'intrépidité de cœur et de dévouement. Pour la formation du gouvernement nouveau, dès qu'il restait, on dut réclamer son concours. Loin de nous des reproches qui en définitive ne sont pas de notre compétence, ou une justification qui n'appartient qu'à lui! Nous constatons l'existence d'un gouvernement de fait, apprécié depuis longtemps, et la part négative qu'y prit le P. Ventura, voilà tout. Notre avis est toutefois qu'en restant à Rome le P. Ventura tint la bride à la révolution, qu'il usa en ce sens de son influence presque souveraine, et qu'il a épargné, à la douleur des hommes de sens et d'honnêteté, bien des larmes. Le nouveau gouvernement fondé par la *jeune Italie* dura peu de temps; la France

rendit bientôt à Pie IX sa triple couronne. Remarquons en passant que le P. Ventura, pressé d'entrer à la Constituante, ne voulut pas siéger dans cette assemblée. On a répandu d'horribles contes, comme celui-ci : il aurait célébré les saints mystères sur un autel exclusivement destiné aux souverains Pontifes. C'est là effectivement une calomnie exécrable. En examinant de bonne foi sa conduite, il est facile de voir qu'il a traité la révolution en sage conseiller, mais non en complice, et qu'elle a seulement obtenu de lui des actes de répression discrètement ménagés. Quoi qu'il en soit, la révolution vaincue, l'état des esprits fit penser aux amis du célèbre Théatin qu'il y avait urgence à l'éloigner de Rome ; on le fit partir pour Civita-Vecchia, d'où il passa en France.

» Voilà ce qui nous l'a donné.

» Mgr l'évêque de Montpellier lui offrit le premier l'hospitalité. Ils étaient dignes l'un de l'autre ; les cœurs se rapprochent vite quand les intelligences se peuvent regarder en face. Ils devinrent amis, et nous aurions à raconter, sur ce sujet, de ravissantes choses. La fausse réputation politique qu'on avait faite à cet hôte illustre devient l'éloge du savant prélat qui, notoirement ennemi de la révolution de Rome et de bien d'autres, l'admit avec tant de grâce et d'empressement affectueux dans son intimité.

» C'est à Montpellier que le P. Ventura prit, pour la première fois, la parole en français.

» Il y a quelques mois qu'il vint à Paris, et que, luttant avec Mgr Thibault de prévenance et d'amabilité, Mgr Sibour lui offrit la chaire de l'Assomption ; car la chaire de Notre-Dame était occupée par le P. Lacordaire.

» Alors s'ouvrit le cours de ses Conférences pour tous

les dimanches, à huit heures et demie du matin; et bientôt le renom du P. Lacordaire fut amplement partagé par lui, sinon surpassé. Les conférences dont il s'agit sont l'objet principal de cet article.

» En effet, le P. Ventura n'avait jamais vu la France. Si grande que fût son aptitude à lire les ouvrages français, ceux qui ne l'ont point entendu comprendront difficilement le prodigieux usage qu'il sait faire de notre langue. On ne parle bien d'ordinaire qu'une langue qu'on a déjà parlée. Mais cet homme n'a rien d'ordinaire. Il semble vraiment que les difficultés mêmes, lorsqu'en sa qualité d'étranger il en éprouve par hasard, décuplent sa puissance d'expression. Il force, pour ainsi dire, la phrase en conquérant; il la terrasse et la brise, et lui fait jeter un sublime cri d'angoisse. La témérité souvent produit les coups de fortune, *audaces fortuna juvat*, lorsque surtout elle s'aventure au nom du génie. Nous ne craignons pas d'affirmer que fort peu d'orateurs français, à l'époque présente, savent tirer de notre langue unie et méthodique autant et de si opulentes ressources. Il n'est pas jusqu'à cet accent de l'étranger, comme nous l'avons dit autre part, qui, venant d'une bouche si harmonieuse, ne donne à sa diction un charme particulier.

» On ne saurait bien à qui le comparer pour l'action. Sa tenue est noble et calme; sa voix sonore sans roideur, et d'une large étendue; sa prononciation douce, quoique énergiquement accentuée. A Saint-André *della Valle*, huit ou dix mille hommes, sur les points même les plus reculés du vaisseau, pouvaient l'entendre distinctement. Contre l'habitude assez regrettable des prédicateurs français et de tous nos orateurs en tous genres, il agite peu les bras, évite les inflexions du corps, porte constamment la tête et la poitrine droites, ne se promène aucunement

dans la chaire, et réserve ses effets pour l'opportunité. Du reste, cette figure nous rappelle très-exactement la belle figure de Bourdaloue : sur les plus authentiques portraits qui nous restent de l'éloquent jésuite, un grand nombre des auditeurs de l'Assomption signalent cette ressemblance comme frappante. Seulement, l'œil est plus ouvert et le teint plus animé peut-être. Si l'on ne parvient à démêler dans l'ensemble des traits cet imperceptible type sicilien qui les différencie, on sera tout-à-fait de notre avis.

» De fait, il y a dans ce large front le poids des pensées du prince des sermonnaires, dans ce grave maintien son austérité, dans cette méthode aussi sa grande raison, dans cette loyale abondance de savoir sa théologie. Mais il s'y mêle, ne craignons pas d'en convenir, plus de variété, plus de soudaineté, plus d'invention même, et plus de chaleur surtout. Le soleil d'Italie a passé par là, et aussi le feu des tourmentes sociales ; les émotions de l'exil s'y font sentir, et les vastes ressouvenirs de notre Bossuet, et, si l'on peut le dire, l'hérédité du sang de saint Thomas d'Aquin.

» On croit rarement aux orateurs qui se vantent d'improviser. Le P. Ventura le fait d'autant mieux qu'il n'en dit rien. Ici, sa mémoire nous saisit d'une sorte d'épouvante; et sa mémoire, en pareil cas, c'est la science. Littérature, langues, poésie, philosophie, théologie, histoire, mathématiques, etc., etc. Eh, mon Dieu ! il n'est pas un seul de ses discours qui ne suppose une incontestable universalité de connaissances très-réfléchies, très-coordonnées, très-présentes et de très-bon aloi. C'est tout dire et ne pas trop dire que d'ajouter qu'il traite chaque science comme si elle eût été, pour un homme de sa valeur, l'objet d'une application toute spéciale. Le hasard, je me trompe, la Providence l'a conduit au milieu de nous,

contre ses prévisions assurément. On peut augurer, de ce qu'il fait en France, ce qu'il aurait fait en d'autres pays où la même Providence l'eût appelé. Or, la tâche qu'il s'impose à l'Assomption étant de combattre particulièrement ceux des écrivains de notre pays qui ont empoisonné la philosophie, quiconque l'entend se demande s'il se peut qu'une existence d'homme suffise aux études qu'il a évidemment faites sur ce seul point. Rien n'échappe à sa mémoire miraculeuse et à sa foudroyante pénétration : aucun auteur, aucun livre, aucun détail. L'Encyclopédie et la *Somme* sont les moindres ouvrages qu'il sache *par cœur*, comme un bon chrétien sait le signe de la croix.

» Une seule chose manque au P. Ventura, c'est un vaisseau beaucoup plus spacieux que celui de l'Assomption. Sans accepter de confiance les prophéties de quelques personnes qui, sur deux ou trois mots équivoques d'un discours de clôture, regardent la carrière de l'éloquent dominicain comme terminée à jamais, nous aimons à prévoir et à redire que, dans un temps prochain, le P. Ventura, s'il ne lui succède directement, occupera du moins à son tour la chaire de Notre-Dame. Il nous appartient désormais ; il est devenu, lui aussi, une de nos gloires : puisqu'il parle ainsi la langue du pays, il est d'Athènes. La Providence a rédigé ses grandes lettres de naturalisation, et, certes, la France a signé de bien bon cœur au contrat. »

A ces considérations si frappantes de M. l'abbé Hippolyte Barbier, nous ajouterons quelques lignes seulement qui regardent d'une manière toute spéciale notre publication.

Les Conférences peuvent être considérées comme une apologie complète du christianisme. Pour atteindre à son but, le Père Ventura suivit une marche toute nouvelle :

il voulut répondre au mouvement très-remarquable de curiosité qui entraîne les esprits vers les choses philosophiques. C'est ainsi qu'il a pris à tâche d'opposer à tant de fausses philosophies qui dépravent le siècle une philosophie solide et pure; c'est ainsi qu'il a fait de ses Conférences réunies un grand Traité contre le rationalisme ancien et moderne. Il y passe en revue tous les systèmes, et, avec une immense autorité de jugement et de lumière, il les discute pièce par pièce, pour en démontrer victorieusement l'inanité funeste. Jamais la langue de la métaphysique n'avait été si puissamment parlée ni plus heureusement mise à la portée d'un auditoire. Comme on l'a dit, le Père Ventura lui-même dut s'étonner de lui-même.

Plusieurs journaux ont essayé de reproduire en entier ces admirables Conférences, mais leurs reproductions sont tout-à-fait inexactes. On y fait dire maintes fois à l'orateur ce qu'il n'a pas dit, ou le contraire de ce qu'il a dit. Dans la *Gazette de France,* M. l'abbé F. Chatenay en a donné des analyses non moins fidèles que savantes, mais ce ne sont que des analyses. C'est pourquoi nous avons prié le Père Ventura d'en autoriser l'impression avec son concours; il s'y est prêté pour le même motif, disant qu'il serait *heureux de laisser à la France ce petit souvenir de son passage.* Le volume des Conférences a été imprimé sous ses yeux; il les a modifiées sensiblement dans les premières parties surtout; il a développé certains passages, élagué certains autres, et ajouté au texte une quantité considérable de notes et d'éclaircissements.

En effet, comme l'a dit M. l'abbé Barbier, la Providence nous traite avec une faveur admirable. Pour une époque de renaissance sociale et religieuse, elle nous donna le doux et méthodique talent de M. Frayssinous. Plus

tard, quand les esprits, généralement dégagés des brillants sophismes du dix-huitième siècle, mais travaillés aussi d'un vague malaise et d'une impatience douloureuse, aspiraient à une religion quelconque qu'ils ne pouvaient se définir à eux-mêmes, le P. Lacordaire vint avec l'étonnante soudaineté de ses moyens et ses impérieuses conclusions. Depuis quelques années, la disposition des esprits s'était transformée; on avait pris une autre règle pour aller à la vérité que celle d'un entraînement chaleureux; aux dangers de l'imagination succédait l'attrait des controverses métaphysiques; c'est dans les entrailles de la science qu'on voulait découvrir cette vérité suprême, inutilement demandée à l'enthousiasme seul; il fallait que la pure philosophie devînt l'introductrice des hommes auprès de la pure religion; Dieu nous a suscité le P. Ventura. Ses Conférences forment en quelque sorte un tout historique avec celles de ses deux glorieux devanciers. En leur donnant un plus grand jour de publicité, nous avons la conscience de servir efficacement, pour notre part, la cause de la science comme celle de la religion.

CONFÉRENCES

SUR

LA RAISON PHILOSOPHIQUE

ET LA RAISON CATHOLIQUE.



PREMIÈRE CONFÉRENCE.

LA RAISON PHILOSOPHIQUE CHEZ LES ANCIENS.

Et vox de nube dicens : Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi benè complacui; ipsum audite.

« Et une voix se fit entendre du ciel : Celui-» ci est mon Fils bien-aimé, en qui je me suis » toujours plu ; n'écoutez que lui. »

(Évangile du 2e dimanche de Carême.)

1. Ce n'est pas ainsi que parle la terre. Cette merveilleuse voix, cette voix ineffable est donc partie vraiment du ciel; *Et vox de nube dicens.* Celui qui se plaît dans son Evangile à s'appeler le Fils de l'homme est aussi le Fils bien-aimé, le Fils consubstantiel de Dieu, l'objet des jouissances éternelles de Dieu, et Dieu lui-même; *Hic est Filius meus dilectus.* Jésus-Christ, notre unique sauveur, est aussi notre unique maître; nous devons l'écouter; *Ipsum audite.*

Mais, hélas! aujourd'hui, M. T. C. F., on dirait que, parmi les peuples chrétiens eux-mêmes, tout

ce qui a de l'intelligence, de la science, de l'esprit, à des exceptions près, paraît avoir honte de l'enseignement de ce Fils de Dieu, et lui préfère l'enseignement des fils des hommes; il préfère la raison philosophique à la raison catholique : et dès-lors que voyons-nous, M. F.? Ah! vous ne le savez que trop, toutes les idées sont confondues, tous les principes sont oubliés, toutes les vérités sont foulées aux pieds pour faire place à toutes les erreurs, à toutes les aberrations, à tous les délires de la raison humaine. Tout est vrai, excepté la vérité; tout est vertueux, excepté la vertu; tout est honorable, excepté l'honneur; les doctrines spirituelles et morales ont perdu tout leur prix et toute leur importance : le doute est devenu philosophie comme l'égoïsme est devenu justice, l'intérêt est devenu loi, l'anarchie est devenue gouvernement, et l'athéisme est devenu religion.

Rien donc n'importe plus, rien ne presse plus, dans la triste condition où nous nous trouvons, que de combattre ce désordre de l'ordre intellectuel qui a amoncelé tant de ruines dans l'ordre politique, et qui menace d'en amener de plus grandes encore dans l'ordre social.

C'est pour cela que, appelé à remplacer celui dont la voix est si éloquente et si élevée (1), dans les confé-

---

(1) Le savant et zélé M. l'abbé Deguerry, curé de la Madeleine, qui le premier a introduit et prêché depuis quelques années le cours de ces conférences pour les hommes, à l'église de l'*Assomption*, appartenant à la même paroisse de la Madeleine.

rences religieuses qui ont eu lieu ici tous les ans, je crois n'avoir rien de mieux à faire que de vous exposer, dans toute leur vérité, les principes, les progrès, les conséquences de la raison philosophique et de la raison catholique dans leur rapport avec la religion.

Aujourd'hui, je ne m'arrêterai qu'à la raison philosophique des temps anciens; c'est dans les prochaines conférences que je m'occuperai de la raison catholique et de la raison philosophique des temps modernes, et, dans la suite, de la manière dont l'une et l'autre a envisagé les principaux points du christianisme; afin que, convaincus de la vanité, de la misère, du danger de la raison philosophique, qui promet toute vérité et n'aboutit qu'à l'erreur, nous choisissions, pour notre part, la raison catholique, qui seule a le bonheur d'éviter l'erreur, de posséder la vérité, parce qu'elle se fonde avant tout sur l'enseignement et les doctrines de Jésus-Christ; *Ipsum audite*. C'est, M. T. C. F., le sujet de mes conférences et de celle d'aujourd'hui.

2. Venu dans cette grande capitale uniquement pour des affaires, je n'avais pas la moindre intention d'aborder la chaire sacrée, sentant bien tout ce qu'il y a de difficultés, pour un étranger habitant depuis peu votre pays, à parler en public dans votre belle langue, si chatouilleuse et si délicate. Mais d'honorables et vénérées instances m'ont rassuré; et j'espère que vous, bons habitants de Paris, ne serez pas moins indulgents que les habitants du Midi pour l'Italien qui a peut-être aimé le plus la France et les Français.

J'espère que vous voudrez bien lui pardonner le défaut de forme, grâce à l'importance du sujet. J'espère que, me trouvant assez zélé pour votre salut, assez chrétien, assez catholique, vous me trouverez, par cela même, assez Français.

Divin Sauveur, dont le Père éternel aujourd'hui nous fait une obligation de suivre les enseignements, répandez sur moi et sur cet auditoire chrétien la lumière et la puissance de cette grâce qui donne l'intelligence de vos mystères et de vos lois, afin que tous nous nous affermissions toujours davantage dans votre sainte Religion, source unique de toute vérité, de toute vertu, de toute espérance, de toute consolation et de tout bonheur.

Bénissez cette prédication que j'entreprends au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, à la gloire de vos doctrines, en l'honneur de votre Eglise, à l'édification de votre peuple. Accordez-nous cette grâce par l'intercession de votre divine Mère, qui est aussi notre Mère, et que nous saluons : *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

3. Si, par ses propres moyens, par le raisonnement et par la réflexion privée, l'homme pouvait, d'une manière facile, certaine et sans mélange d'erreur ; *de facili, sine miscella erroris*, *fixâ certitudine*, comme parle saint Thomas (*Sum. Cont. Gent.* lib. I, c. 4), parvenir à formuler ses croyances et ses devoirs; c'en serait fait, M. F., de la révélation : *Si ratio humana sufficienter experimentum præbeat, totaliter exclu-*

ditur meritum fidei (2, 2. q. II, a. 10). Et, en effet, à quoi bon une révélation positive, si l'homme se suffit à lui-même pour connaître ce qu'il doit croire et ce qu'il doit pratiquer? Alors tout le monde aurait le droit de répéter, avec le sophiste de Genève : « Je n'ai pas besoin d'une religion révélée; je me contente de la religion naturelle ; » et le rationalisme serait en même temps la véritable religion et la véritable philosophie.

C'est cette doctrine, M. F., que, d'après Clément d'Alexandrie, Platon avait résumée dans ces mots : « Mon système à moi, c'est de ne croire à aucune autorité, et de ne céder qu'aux raisons qui, après y avoir réfléchi, me paraîtront les meilleures; *Ego sum ejusmodi, ut nulli alii credam nisi rationi quæ mihi consideranti optima visa fuerit* (*Stromat.* I). C'est cette doctrine que professait également Cicéron, disant : « Chacun devant s'en rapporter à sa propre raison en matière de vérité, il est très-difficile qu'il se rende à la raison des autres; *Cum suo quisque judicio sit utendum, difficile factu est me id sentire quod tu velis* (*De Nat. Deor.*, lib. III) (1). » Et c'est cette doctrine ou cette méthode qui constitue ce que j'appelle la *Raison philosophique*.

Mais si, au contraire, l'homme ne peut parvenir à formuler, d'une manière facile, précise, certaine, ses croyances et ses devoirs sans le secours d'une ré-

---

(1) Ailleurs Cicéron a encore mieux formulé cette même doctrine de l'école de Platon, ayant dit : « Protagore croit qu'on ne » doit tenir pour vrai que ce qui à chacun paraît vrai; *Protagoras* » *putat id verum esse quod cuique videatur* (*Acad.* I) »

vélation supérieure, il faut que nos grands philosophes, il faut que ces intelligences, aussi vides qu'orgueilleuses, viennent se prosterner aux portes de l'Eglise, afin d'y recevoir les enseignements de vie du Dieu fait homme : *Ipsum audite*. Dès-lors rien n'est plus raisonnable que de soumettre sa raison ; et le rationalisme n'est plus qu'un coupable délire et une énorme extravagance. C'est cette doctrine, M. F., que l'apôtre saint Paul avait renfermée dans ces paroles : « Captivez votre entendement en l'obéissance de Jésus-Christ ; et croyez que cette obéissance est raisonnable ; *In captivitatem redigentes omnem intellectum in obsequium Christi... Rationabile obsequium vestrum* (II *Cor.* x, 5. *Rom.* xii, 1). Et c'est là ce qui constitue ce que j'appelle la *Raison religieuse* ou *catholique*.

C'est dans ce peu de mots que se résume toute la question qui s'agite aujourd'hui entre l'Ecole et l'Eglise, entre le rationalisme et le catholicisme, entre la religion et la philosophie (1).

---

(1) M. Guizot, dans le fameux discours qu'il a dernièrement prononcé au temple de la rue *Chauchat*, a posé dans ces termes la même question :

« Quelle est, Messieurs, au fond et religieusement parlant, quelle est la grande question, la question suprême qui préoccupe aujourd'hui les esprits ? C'est la question posée entre ceux qui reconnaissent et ceux qui ne reconnaissent pas un ordre surnaturel, certain et souverain, quoique *impénétrable à la raison humaine ;* la question posée, — pour appeler les choses par leur nom, — entre le *supernaturalisme* et le *rationalisme*.

» D'un côté, les incrédules, les panthéistes, les sceptiques de toute sorte, les purs rationalistes ; de l'autre, les chrétiens.

D'un côté, c'est la raison philosophique soutenant que l'homme se suffit à lui-même pour parfaitement connaître sa nature, ses rapports avec tous les êtres, et sa destinée dernière; et de l'autre côté, c'est la raison religieuse ou catholique affirmant que l'homme a besoin et grand besoin de Dieu pour tout cela, et qu'il doit se soumettre à l'enseignement du Fils de Dieu fait homme; *Ipsum audite*.

4. Or, pour voir ce que nous devons penser de ces

» Parmi les premiers, les meilleurs laissent subsister, dans le monde et dans l'âme humaine, la statue de Dieu, s'il est permis de se servir d'une telle expression; mais la statue seulement, une image, un marbre. Dieu lui-même n'y est plus. Les chrétiens seuls ont le Dieu vivant.

» C'est du Dieu vivant, Messieurs, que nous avons besoin. Il faut pour notre salut présent et futur, que la foi dans l'ordre surnaturel, que le respect et la soumission à l'ordre surnaturel rentrent dans le monde et dans l'âme humaine, dans les grands esprits comme dans les esprits simples, dans les régions les plus élevées comme dans les plus humbles. L'influence réelle, vraiment efficace et régénératrice des croyances religieuses, est à cette condition. Hors de là, elles sont superficielles, et bien près d'être vaines.

» Et ne vous inquiétez pas des difficultés de l'œuvre, ni du petit nombre de ceux qui croient déjà, ni du grand nombre de ceux qui ne croient pas ou qui ne se soucient pas. Les difficultés et le nombre des adversaires étaient bien autres quand le christianisme a paru dans le monde. Il y a plus de puissance dans un grain de foi que dans des montagnes de doute et d'indifférence. »

C'est un fait digne de remarque que le P. Ventura et M. Guizot, deux hommes si éminents, l'un dans le catholicisme et l'autre dans le protestantisme, se soient rencontrés dans la même pensée et presque dans les mêmes mots, touchant la grande question qui s'agite maintenant dans le monde intellectuel, et de la solution de laquelle dépend l'avenir de l'Europe et du monde.

(*Note de l'éditeur.*)

deux doctrines ou de ces deux méthodes, considérons-les d'abord dans leur origine.

« Dieu, dit l'Ecriture-Sainte (*Eccles*. XVII), en créant l'homme de la terre, et en formant du corps même de l'homme la première femme, afin qu'elle fût la compagne de sa vie, puisqu'elle lui était semblable par sa nature (1), donna à tous les deux l'usage parfait de leurs sens et de leurs facultés, la règle de l'intelligence, la loi de l'esprit et du cœur, la pensée, les sentiments, la parole : de sorte qu'ils purent, dès le premier instant, marcher, opérer, penser, entendre, raisonner, vouloir, parler. Dieu leur révéla le mal, afin qu'ils pussent l'éviter ; le bien, afin qu'ils pussent le pratiquer (2).

» Dieu daigna aussi regarder avec un amour tout particulier les âmes de ces premiers humains, pour les élever jusqu'à lui. Il leur manifesta la magnificence divine de ses œuvres. Il leur enseigna à rendre un culte à son nom, non-seulement parce que ce nom est le seul puissant, mais aussi parce qu'il est le seul saint. Dieu leur apprit à ne pas se glorifier en eux-mêmes, mais en lui, se considérant comme l'œuvre la plus noble de ses mains, et à racon-

---

(1) Voyez, à la neuvième conférence, l'explication de cette mystérieuse création.

(2) « Deus de terra creavit hominem ; et creavit ex ipso adjuto-
» rium simile sibi. Et linguam et aures et cor dedit illis excogitandi,
» et disciplina intellectus replevit illos. Creavit illis scientiam spi-
» ritus, sensu implevit cor illorum ; et mala et bona ostendit illis. »

ter à leurs enfants les merveilles de la création du monde (1).

» Enfin, Dieu leur enseigna la manière de se conduire en leur donnant la science de la vie qu'ils devaient léguer comme un héritage à leurs descendants. Il établit avec eux, au moyen de sa grâce, une alliance éternelle d'amour, et leur en fixa les conditions dans la révélation qu'il leur fit de la sainteté de ses préceptes et de la sévérité de ses jugements (2). »

Ainsi donc, d'après cet admirable, ce magnifique, ce touchant passage des Livres Saints, Dieu a été pour le premier homme ce que nos parents, nos pères ont été pour nous. Nos parents, nos pères non-seulement nous ont donné la vie physique, qui consiste en l'union de l'âme avec le corps; mais ils nous ont donné aussi la vie intellectuelle, qui consiste en l'union de notre esprit avec la vérité. Oui, ce que tous les pères ont toujours fait pour leurs enfants dans la succession des temps, Dieu le fit lui-même, dans un seul instant, pour le premier homme. Lors donc que l'Ecriture-Sainte nous dit « que l'homme sortit AME VIVANTE des mains de son Créateur, *Factus est in animam viventem* (*Gen.* II), » il est manifeste que le Saint-Esprit a voulu nous dire que l'homme, dès le premier instant de sa création,

(1) « Posuit oculum suum super corda illorum, ostendere illis magnalia operum suorum, ut nomen sanctificationis collaudent; et » gloriari in mirabilibus illius, et magnalia enarrent operum ejus. »

(2) « Addidit illis disciplinam, et legem vitæ hæreditavit illos. » Testamentum æternum constituit cum illis, et justitiam et judicia » ostendit illis. »

commença à vivre de la double vie qui lui est propre, de la vie du corps par l'âme, de la vie de l'âme par la vérité.

De ce grand fait de la révélation primitive, dont l'Ecriture-Sainte nous atteste la vérité, le grand saint Thomas a donné la raison et les preuves. Et voici ce qu'il dit, dans son admirable traité De la science de l'homme primitif ; *De scientia primi hominis* (*Quæst. Disput.*) :

Adam a dû avoir, dès l'instant même où il fut créé, la science des choses naturelles, non-seulement dans son *principe,* mais aussi dans son *terme;* parce que Dieu le créa afin d'être le père de tout le genre humain, et que les enfants doivent recevoir de leur père non-seulement l'être matériel par la génération, mais aussi la règle de la vie par l'instruction (1). Adam a donc dû se trouver parfait dans tout son être, et par rapport au corps, de sorte qu'il pût tout de suite devenir père ; et par rapport à l'esprit, de sorte qu'il pût tout de suite enseigner, en sa qualité d'instituteur de tout le genre humain (2).

---

(1) « Adam, in principio suæ conditionis, non solum oportuit » ut haberet naturalium cognitionem, quantum ad suum principium, sed etiam, quantum ad terminum : eo quod ipse condebatur ut pater totius generis humani. A patre enim filii accipere » debent non solum esse per generationem, sed et disciplinam per » instructionem. »

(2) « Oportuit in ipsa suî conditione, constitui in termino perfectionis : et quantum ad corpus, ut esset conveniens principium » generationis; et quantum ad cognitionem, ut esset sufficiens » cognitionis principium, in quantum erat totius generis humani » instructor. »

On ne peut concevoir, on ne peut admettre que l'intelligence du premier homme immédiatement créé de Dieu fût une table rase, où la main du Créateur n'eût rien écrit. Comme il ne connut pas la faiblesse de l'enfance par rapport au corps, il ne connut pas non plus les ténèbres de l'ignorance par rapport à l'esprit. Il obtint dès le premier instant ce que nous obtenons successivement pendant tout le premier âge de la vie. Il reçut par l'opération divine ce que nous recevons par l'éducation humaine, un corps parfait, et un esprit doté de l'usage complet et parfait de la raison, et admirablement éclairé par la vérité (1). Il aurait été contraire à la perfection propre au premier des humains qu'il fût créé sans la plénitude de la science, et qu'il fût obligé d'apprendre cette science par le moyen des sens, successivement et avec beaucoup de peine (2).

Mais, indépendamment de la connaissance naturelle, Adam reçut aussi la connaissance de la grâce (3) : en tant qu'il connut, à l'instant, non-seulement toutes les choses naturelles que l'entendement humain peut connaître à l'aide des premiers principes, mais aussi beaucoup de choses surnaturelles, en vertu d'une ré-

---

(1) « Sicut in corpore ejus nihil non erat explicitum in actu, » quod pertineret ad perfectionem corporis... sic etiam oportuit » quod intellectus ejus non esset, in suî principio sicut tabula non » scripta, sed haberet plenam notitiam ex divina operatione. »

(2) « Erat contra perfectionem quæ primo homini debebatur, ut » conderetur sine plenitudine scientiæ, solummodo à sensibus » scientiam accepturus. »

(3) « In Adam duplex fuit cognitio naturalis et gratiæ. »

vélation toute particulière que la raison humaine à elle seule ne peut atteindre (1).

Mais ne connaissant que par la révélation les choses de l'ordre surnaturel et divin, et ne les croyant que sur l'autorité de la parole de Dieu, qui lui avait parlé, il eut aussi, et il pratiqua, dès le premier instant, la foi (2).

Or voulez-vous savoir qui instruisit Adam au commencement du monde? C'est, dit Tertullien, la personne divine du Verbe qui devait se faire homme, c'est elle qui instruisit le premier homme; *Deus in terris cum hominibus conversari non alius potuit nisi Sermo* (*Verbum*) *qui caro erat futurus* (*Advers. Prax.*).

Ainsi, celui qu'aujourd'hui le Père éternel constitue pour notre maître à tous, celui-là même instruisit le premier homme de toutes les vérités de l'ordre intellectuel et moral, et même de l'ordre le plus élevé; car saint Thomas ajoute que Jésus-Christ instruisit Adam du mystère de son incarnation avant même qu'Adam eût péché; *Ante peccatum, Adam habuit fidem explicitam de Christi incarnatione, prout ordinabatur ad consummationem gloriæ* (2, 2. q. II, a. 7) (3).

---

(1) « Scivit etiam multa ad quæ vis primorum principiorum » non se extendit, sed ad hæc aliqualiter cognoscenda, adjuvaba- » tur alia cognitione quæ est cognitio gratiæ. »

(2) « Adam in primo statu fidem habuit. »

(3) Cette doctrine se trouve développée dans la neuvième conférence.

C'est donc, M. F., en écoutant ce même Verbe divin avant qu'il se fût fait homme; *Ipsum audite;* c'est en s'appuyant sur cette révélation primitive du Verbe, conservée dans le monde par le Verbe, que la raison humaine marcha dès l'origine du monde. C'est soutenus par cette foi, éclairés par cette lumière, que les anciens patriarches fixèrent le culte public, développèrent la vérité, la défendirent, et la prêchèrent au monde : ce qui leur a valu le titre glorieux de CRIEURS PUBLICS DE LA JUSTICE, dans l'Ecriture-Sainte; Noë, OCTAVUM JUSTITIÆ PRÆCONEM (*Petr.*).

C'est ce que l'apôtre saint Jean a voulu dire par ces paroles : Le Verbe éternel est la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde; *Lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum* (*Joan.*, I, 9). Et c'est la lumière de cette révélation, de cette instruction primitive donnée par lui au premier homme, qui, du premier homme, par la tradition et le langage, s'est répandue dans tout le monde : comme par la génération s'est répandue dans tout le monde la vie matérielle; c'est cette instruction première, qui est toujours restée debout, que les ténèbres de l'idolâtrie et du paganisme ont pu obscurcir, mais n'ont jamais pu effacer; *Lux in tenebris lucet, et tenebræ eam non comprehenderunt* (*Ibid.* 5).

C'est en appliquant ces révélations divines à la connaissance des causes, aux usages de la vie humaine, que ces grands hommes développèrent l'intelligence de l'homme, constituèrent la société publique, établirent les lois, créèrent la science, inventèrent les arts. C'est l'origine de la vraie philosophie marchant

à la lumière de la religion, dans le but de maintenir, de défendre la religion, de procurer à l'homme le plus grand bonheur possible sur cette terre, sans lui faire perdre la vue du ciel ; et établie dans le monde avec la foi dans le Verbe, commencée elle aussi cette foi avec le monde.

Oh ! que cette origine de la vraie science, de la vraie philosophie, de la vraie civilisation, est noble, est auguste, est magnifique, et conforme à la bonté de Dieu et à la grandeur et à la dignité de l'homme ! C'est Dieu instruisant l'homme par son Verbe ; et c'est l'homme marchant à la lumière de Dieu, se développant, se perfectionnant comme être physique, comme être intelligent et comme être social, sous les yeux de Dieu, pour la gloire de Dieu et pour son propre bonheur !

C'est l'origine de la *raison religieuse* dans les temps anciens. Voyez maintenant l'origine de la *raison philosophique* de ces mêmes temps.

5. La philosophie ancienne, chez les peuples où la *raison philosophique* a régné avec plus de puissance et plus de liberté, s'était divisée en deux grandes sectes, la secte des *Matérialistes* ou des Epicuriens, et la secte des *Spiritualistes* ou des Stoïciens.

Ces deux sectes, ennemies l'une de l'autre, se faisant mutuellement une guerre acharnée, à cause des doctrines opposées et contradictoires qu'elles professaient, s'accordaient cependant en une seule et même doctrine touchant l'état de l'homme primitif, l'origine de la religion, des lois et de la société.

Horace, qui ne rougit pas de s'appeler lui-même un

animal immonde du troupeau d'Epicure (1), exposait en ces termes la doctrine des Epicuriens sur ce sujet :

« Les premiers humains, comme toutes les brutes, sont sortis des entrailles de la terre. Ils n'étaient alors qu'un troupeau muet et immonde, privé de la raison et de la parole. Pour un peu de glands ou pour une tanière ils se faisaient mutuellement la guerre. C'était au commencement une guerre aux égratignures et aux coups de poings; ensuite on se battit avec des bâtons, et enfin avec des armes artistement fabriquées. Plus tard ils inventèrent eux-mêmes la parole, formèrent un langage, pour pouvoir exprimer les sentiments de l'âme, et trouvèrent des noms pour indiquer les choses. A cette époque-là, ils cessèrent de guerroyer; ils commencèrent à bâtir des villes, à les entourer de murailles. Ils firent des lois qui défendaient le vol, le meurtre et l'adultère. Car, même avant Hélène, la femme a été toujours, dans les anciens temps, une cause funeste de guerre parmi les hommes. Adonnés jusque-là aux vagues jouissances de la chair, hors du mariage, comme les bêtes fauves, ils se disputaient la femelle, et se l'arrachaient les uns aux autres par la force. Le plus vaillant en faisait sa proie, comme, dans le troupeau, le taureau le plus fort finit par s'approprier la génisse. Mais ces

(1) « Si tu viens me voir, tu apercevras en moi un pourceau, plein » d'embonpoint, du troupeau d'Epicure; *Bene curata pelle vises,* » *Epicuri de grege porcum.* »

hommes-là sont morts, ne laissant aucun souvenir, bien moins encore leurs noms (1). Si donc tu veux feuilleter les annales et les monuments du monde, tu seras obligé de croire que ce n'est pas la nature qui a pu apprendre aux hommes à discerner le bien du mal, le juste de l'injuste, ce qui est permis de ce qui est défendu ; mais que l'unique source du droit a été la crainte de l'oppression (2). »

C'était, M. F., l'ignoble fable que la *raison philosophique* des Epicuriens avait inventée pour s'expliquer l'origine de l'homme et de la société. Mais la

---

(1) Quelle légèreté! Comment savez-vous donc que cet ordre ou bien ce désordre de choses a existé?... Ainsi elle est bien ancienne la démangeaison de faire de l'histoire avec l'imagination. On verra plus tard que des chrétiens n'ont pas eu honte de renouveler ce sale poëme du paganisme, et par là d'obliger le monde à les considérer, eux aussi, comme aspirant à l'honneur de faire partie du *troupeau d'Épicure.*

(2) » Cum prorepserunt primis animalia terris,
» Mutum et turpe pecus, glandem atque cubilia propter,
» Unguibus et pugnis, dein fustibus, atque ita porro
» Pugnabant armis, quæ post fabricaverat usus ;
» Donec verba, quibus voces sensusque notarent,
» Nominaque invenere : dehinc absistere bello,
» Oppida cœperunt munire, et ponere leges.
» Ne quis fur esset, neu latro, neu quis adulter.
» Nam fuit ante Helenam mulier teterrima belli
» Causa. Sed ignotis perierunt mortibus illi,
» Quos venerem incertam rapientes, more ferarum,
» Viribus editior cædebat, ut in grege taurus.
» Jura inventa metu injusti, fateare necesse est,
» Tempora si fastosque velis evolvere mundi;
» Nec natura potest justo secernere iniquum,
» Dividit ut bona diversis, fugienda petendis. »
(*Satyrar.* lib. I, 3).

fable des graves Stoïciens, sur le même sujet, était parfaitement la même. Ecoutons Cicéron :

« Il y eut un temps, dit-il, où les hommes vivaient en vaguant par les campagnes, tout-à-fait à la manière des brutes. Ils se nourrissaient des mêmes aliments que les bêtes féroces. Ils ne se conduisaient que d'après les instincts du corps, et non d'après les dictées de la raison. On ne professait alors aucune religion divine ; on n'observait aucune loi morale, aucun devoir. Le mariage légitime était inconnu. Les pères ne reconnaissaient pas leurs propres enfants, ni les enfants leurs propres pères. On ne comprenait pas alors les avantages du droit et de l'équité. Tout était ignorance, erreur, abus des seules forces du corps ; et c'était à l'ombre et à l'aide de ces satellites horribles et funestes que s'assouvissaient et régnaient, en tyrans, les plus aveugles et les plus audacieuses passions (1). »

Voilà, M. F., ce que la *raison philosophique* ancienne, en opposition aux traditions universelles du genre humain, a su imaginer pour s'expliquer l'origine de l'homme et la civilisation de l'humanité (2).

---

(1) « Nam fuit quoddam tempus cum in agris homines passim, » bestiarum more, vagabantur, et sibi victu ferino vitam propaga- » bant. Nec ratione animi quidquam, sed pleraque viribus corporis » administrabant. Nondum divinæ religionis, nondum humani of- » ficii ratio colebatur. Nemo nuptias viderat legitimas, non certos » quisquam inspexerat liberos ; non jus æquabile, quid utilitatis ha- » beret, acceperat. Ita propter errorem atque inscitiam, cæca ac » temeraria dominatrix animi cupiditas, ad se explendum, viribus » corporis abutebatur, perniciosissimis satellitibus (*De Invent.* I). »

(2) Mais ces ignobles rêves, ces doctrines sacriléges, enfantement

Or peut-on rien imaginer de plus honteux, de plus dégradant pour l'homme qu'une pareille explication

---

monstrueux de la *raison philosophique*, n'ont pas pu étouffer tout-à-fait la croyance universelle du genre humain à l'*origine divine* de l'homme, que Dieu même avait révélée à l'homme et que la tradition avait répandue dans le monde. Le même Cicéron qui, en tant que philosophe, a parlé d'une manière si déplorable de l'*origine de l'homme* et de la société, en tant qu'historien, et interprète des croyances humaines, en a parlé bien autrement. On le dirait un nouveau Moïse, ou un théologien catholique à l'endroit où il dit : « Cet animal, que nous appelons l'HOMME, prévoyant, sagace, subtil, doté de plusieurs facultés, ayant la mémoire, et l'esprit plein » de raison et de sagesse, a été, d'une manière ineffable et magnifique, ENGENDRÉ PAR LE DIEU SUPRÊME. Il s'ensuit de là que celui » qui sait et se rappelle d'où il tire son origine, par cela même il reconnait Dieu. Il y a donc de la RESSEMBLANCE ENTRE L'HOMME » ET DIEU; *Animal hoc providum, sagax, multiplex, acutum,* » *memor, plenum rationis et consilii, quem vocamus hominem,* » *præclara quadam conditione generatum est a Deo supremo.. Ex* » *quo efficitur illud, ut is agnoscat Deum qui unde ortus sit* » *quasi recordetur et noscat.* EST IGITUR HOMINI CUM DEO SIMI- » LITUDO (*De Leg.* 1). » Sénèque appelle les premiers humains » des hommes d'un haut esprit, parce qu'ils étaient sortis TOUT » RÉCEMMENT DES DIEUX; *Primi homines alti spiritus viri, et ut* » *ita dicam,* A DIIS RECENTES (*Epist.* XC). » Les Pythagoriciens disaient : « Puisque nous SOMMES NÉS DE DIEU, nous avons, en » quelque manière, nos racines en Dieu; CUM EX DEO NATI SUMUS, » *in ipso quodammodo radices habemus* (Demophil. *Sententiæ Pythagoricæ*). » Pour Epicharme « la raison humaine n'est pas l'œuvre des hommes, mais la fille de la raison divine; *Ratio humana* » *a divina ratione nata est* (*Apud Euseb. Præp. Evang.*). » Lucain a parlé, lui aussi, comme la Genèse et l'Ecclésiastique, ayant affirmé « que le même Dieu qui a créé l'homme lui a donné, dès le premier » instant, toutes les connaissances que l'homme est capable de recevoir : *Dixitque semel nascentibus* AUCTOR *quidquid scire licet* » (*Pharsal.*). » Hippocrate pense que « même les arts indispensables » à la vie humaine, ont été une révélation et UNE GRACE DES

de son origine, de sa nature, de sa condition? Y a-t-il rien de plus absurde que ce système : que l'homme, à l'état d'ignorance et de stupidité du mouton, ait pu inventer ce qu'il y a de plus profondément philosophique, de plus grand, de plus sublime, de plus mystérieux, de plus incompréhensible en lui, la raison et la parole? Que l'homme, à l'état de dégradation, de corruption, de férocité des bêtes fauves, ait pu créer la justice, le devoir, les lois, et qu'il s'y soit spontanément soumis? Que, par ses seuls moyens, par ses seuls efforts, la brute se soit élevée jusqu'à devenir homme; et que la barbarie et l'état sauvage aient pu se convertir en civilisation?

» DIEUX; Θεῶν χάριτας. » Platon affirme « qu'en fait de morale, personne ne peut rien apprendre aux autres à moins qu'il n'ait eu » d'avance Dieu même pour maître; *Nemo nos docebit, nisi Deus ei » ante viam demonstraverit* (*Tom.* IX *Opp.* p. 259). » C'est affirmer que toute science morale, toute loi, toute raison, a eu, dès le commencement, Dieu même pour auteur. Enfin, dans tous les systèmes religieux des peuples païens, que l'oubli ou l'altération de la tradition primitive ont produits, la généalogie de l'homme se rattache aux théogonies ou à la génération des Dieux. Or, cette croyance universelle parmi les hommes : *que l'homme n'est pas le fils de la matière, mais de Dieu; que c'est avec Dieu, et non pas avec les brutes qu'il a sa ressemblance et sa parenté*, et que c'est Dieu qui lui a tout appris et qu'il ne s'est pas instruit de lui-même; cette croyance universelle, dont on trouve les témoignages et les traces dans tous les historiens de l'antiquité et dans toutes les religions, les hommes ne l'ont pas inventée, et ne pouvaient pas l'inventer : puisque nous savons, comme on vient de le voir, ce que la *raison philosophique* a su imaginer, lorsqu'elle a essayé de s'expliquer d'elle-même l'origine de l'homme et de ses connaissances, sans consulter la tradition. C'est donc de la dernière évidence que cette croyance repose sur une révélation divine, et que dès-lors elle est exactement conforme à la vérité. Voyez aussi la note 1, à la page 23.

Mais une fois admise, avec tant d'impudeur, cette doctrine : que les hommes sont nés de la végétation de la terre, comme les oignons, ou de la corruption d'autres êtres, comme les insectes; une fois admis que c'est l'homme lui-même qui s'est créé les idées, les sentiments, la raison , le langage, la vérité, la justice, le droit et la religion; il est de toute nécessité d'admettre aussi que l'homme n'a rien de commun avec Dieu, ne relève en rien de Dieu; que Dieu ne lui a rien révélé, ne lui a imposé aucune loi dont il pût réclamer l'exécution ; que l'homme, étant lui seul sa raison et sa loi, il ne doit relever que de lui-même dans tout ce qui touche à la loi et à la raison; que la raison de chaque homme doit marcher seule, ne doit reconnaître aucune loi supérieure, aucune autorité; et qu'elle est libre de croire ce qui lui plaît, et de se conduire comme elle croit : c'est là, comme je l'ai dit au commencement, la doctrine qui constitue la *raison philosophique*. Voilà donc la raison philosophique ancienne remontant par son origine à une doctrine, à une fable aussi absurde que dégradante; la voilà, cette raison, aussi ignoble, aussi abjecte dans son origine, que la raison religieuse a été noble, digne, majestueuse dans la sienne.

Nous verrons plus tard que cette même hypothèse des anciens philosophes, pour expliquer l'origine de l'homme et de la société, a été, avec une incroyable effronterie, renouvelée par les philosophes modernes; qu'ils en ont tiré les mêmes conséquences; que cette même doctrine sert de base à la *raison philosophique* moderne; et que par conséquent celle-ci est aussi

absurde et abjecte dans son origine que la raison philosophique ancienne. En attendant, considérons les deux raisons religieuse et philosophique par rapport à leur fondement.

6. Saint Irénée, Tertullien, Minutius Félix, Lactance, Arnobe, saint Augustin, tous les apologistes du christianisme, tous les théologiens et tous les philosophes chrétiens, lorsqu'ils ont voulu démontrer l'existence de Dieu par le consentement universel des peuples, ont constaté ce grand fait : « Que le genre humain, même après sa chute dans l'idolâtrie, avait conservé l'idée d'un Dieu unique, maître et gouverneur du ciel et de la terre. »

Rien n'est plus vrai. Chez Homère, Virgile, Ovide, Horace, ces témoins des croyances populaires, Jupiter est le dieu puissant, le père des hommes et des dieux, le premier être, le dieu supérieur, le dieu dont la volonté est la dernière raison des choses, dont les décrets sont la destinée à laquelle rien ne résiste. C'est de lui qu'émanent les lois sages; c'est lui qui donne le pouvoir aux rois, qui brise l'orgueil des villes, qui lance la foudre, soulève les tempêtes, tient le premier anneau de la chaîne à laquelle est suspendu l'univers ; c'est lui qui dispose des événements, qui bénit le labeur, inspire le courage, assure la victoire, protége les personnes, donne l'esprit, le talent, l'aisance, la richesse, la santé, la vie.

Chez Cicéron orateur, parlant d'une autre manière que Cicéron philosophe, et s'inspirant des croyances du peuple, Jupiter n'était pas le Jupiter de la mythologie, mais le *Jéhova*, ou à peu près, des

Juifs; car il était le Dieu le plus grand, le plus parfait; *Deus optimus maximus;* la raison éternelle, le dieu souverain; *Ratio æterna summi Jovis;* l'auteur et le conservateur des peuples, des villes et des empires.

« Les idolâtres, dit un grand théologien de nos jours, dont le souverain Pontife vient de récompenser la haute science et les mérites par la pourpre romaine, les idolâtres n'ont jamais confondu leurs dieux célestes et terrestres avec le Dieu suprême. Si par le polythéisme on entend plusieurs dieux souverains, indépendants, incréés, éternels, il est faux que les peuples aient admis plusieurs dieux dans ce sens. Le polythéisme était la croyance non pas à plusieurs dieux égaux, mais à plusieurs dieux subordonnés au Dieu suprême. On convient, continue le savant cardinal, que la notion du vrai Dieu n'a jamais été aussi distincte, aussi pure, aussi parfaite chez les païens que chez les Juifs et les chrétiens; mais il n'en est pas moins vrai que, quoique altérée par les superstitions de l'idolâtrie, cette idée se trouve partout, et que, comme l'a déclaré le martyr saint Saturnin au concile de Carthage de l'an 258, les païens, encore qu'ils adorassent les idoles, ont connu et confessé le Dieu souverain, père et auteur de toute chose; *Gentiles, quamvis idola colant, tamen summum Deum patrem et creatorem agnoscunt et confitentur* (1). »

Qu'il est donc beau, qu'il est consolant pour nous,

---

(1) Voyez, à la fin de cette conférence, dans son entier ce beau morceau du cardinal Gousset.

M. F., de savoir, par là, que le Dieu que nous confessons, que nous adorons, le Dieu qui fait notre gloire, notre consolation, notre bonheur, n'a jamais cessé d'être connu, quoique bien souvent d'une manière grossière et imparfaite, dans tous les temps et dans tous les lieux ; que, du sein de la boue de la superstition terrestre, le témoignage universel, en faveur du Dieu suprême, n'a jamais cessé de s'élever comme un hymne de gloire vers le ciel ; que l'humanité, tout en prostituant son culte aux créatures, n'a jamais cessé tout-à-fait de reconnaître son créateur et son maître !

A côté et à l'ombre de cette vérité première de l'existence d'un Dieu unique, éternel, incréé, auteur et maître de tout, les différents peuples de la terre, même après s'être jetés dans les absurdités et les obscénités de l'idolâtrie, avaient aussi conservé bien d'autres grandes et importantes vérités. Ils ont cru tous et toujours à l'existence d'une loi morale dont Dieu est l'auteur (1), ordonnant l'obéissance et le

---

(1) Cette croyance aussi est attestée par les philosophes eux-mêmes lorsqu'ils n'ont pas, sur ce sujet, manifesté leur propre pensée, mais la pensée universelle de l'humanité. Ce même Cicéron qui, dans l'endroit qu'on vient de lire, avait donné à la loi naturelle, ainsi qu'à l'homme, une origine terrestre, dans un autre endroit, s'appuyant, comme il le déclare lui-même, sur le témoignage des sages et de la tradition, et se donnant un démenti à lui-même, lui donne une origine toute céleste et divine ; car il dit : « La loi » naturelle n'est pas une invention de l'esprit humain ou de la » volonté souveraine des peuples. D'après l'opinion des hommes » les plus savants, elle n'a pas commencé à exister, lorsqu'elle a » été écrite, mais lorsqu'elle est née. Or, elle est née en même » temps que l'esprit de Dieu lui-même. Il s'ensuit de là qu'elle est

respect envers les parents et les supérieurs ; défendant le vol, le meurtre, l'adultère, la médisance et la

---

» ÉTERNELLE. Cette LOI-PRINCE, cette loi vraie n'est que la raison » droite du Dieu souverain pour le gouvernement de l'univers : *Ratio* » *profecta a natura rerum non incipit lex esse cum scripta est,* » *sed tunc cùm orta est. Orta autem est simul cum mente divina.* » *Lex vera atque* PRINCEPS *ratio est recta* SUMMI JOVIS... *Video* » *sapientissimorum esse sententiam legem neque hominum ingeniis* » *excogitatam, nec scitum aliquod esse populorum, sed* ÆTERNUM » QUODDAM, *quod universum mundum regeret* (*De Legib.* II). » Ailleurs Cicéron dit aussi : « C'est Dieu lui-même qui a inventé la » loi, qui l'a arrangée et l'a promulguée : *Ille Deus est legis hujus* » *inventor, disceptator et lator* (*De Repub. ap. Lactant.*). » Bien longtemps avant Cicéron, Platon avait hautement proclamé « que » ce n'est pas l'homme, mais Dieu qui est l'auteur des lois, et que » rien n'est plus juste que de reconnaître et de confesser cette » vérité ; *Est-ne Deus, aut homo quidam auctor legum ? Est Deus,* » *ô hospes ; justissimum est dicere quia Deus est.* (*De Legib.* I). » Hésiode s'écrie aussi : « C'est par Jupiter que la loi a été donnée » au genre humain ; *Humano generi lex namque est a Jove lata.* » (*Ap. Clem. Alex. strom.* I). » Pour Confucius « la lumière natu- » relle n'est pas autre chose que la conformité de nos âmes avec les » lois du ciel (*Morale de Confucius*). » Mais rien n'est plus magnifique ni plus touchant, sur ce sujet, que le témoignage de Sopho- » cle s'exclamant : « Plût au Ciel que je puisse avoir le bonheur de » garder toujours la sainteté de mes actions conformément aux » lois sublimes QUI SONT DESCENDUES DU CIEL ! Car c'est le » roi de l'Olympe qui en est le Père. L'oubli ne pourra jamais les » effacer puisqu'elles ne procèdent pas de l'homme (pensée vraie et » profonde). O mon Dieu, c'est toi que j'invoque ! Je ne cesserai » jamais de mettre en Dieu mon espérance pour obtenir tout se- » cours : *Utinam possem eâ sorte gaudere, actionum mearum* » *sanctimoniam perpetuo custodiendi, juxta sublimes leges* DE » COELO DEMISSAS : *Rex Olympi earum quippe Pater est. Non ex* » *ab homine procedunt, easque nusquam delebit oblivio. O Deus,* » *ego te invoco, nec unquam in Deo auxilium meum collocare* » *desinam.* (*Œdip. Rex, vers.* 863.) » — On croirait entendre le prophète David disant : « Il est bon pour moi de m'attacher à Dieu

calomnie ; obligeant tous les hommes, et dont l'observance ou la violation constitue la justice ou le péché, la vertu ou le vice. Ils ont toujours cru qu'il faut honorer Dieu par le sacrifice, l'apaiser par le repentir, en obtenir tout secours par la prière; que, pour témoigner qu'on le reconnaît comme maître de la terre, de la vie de l'homme et des moyens de la conserver, il faut lui consacrer particulièrement quelque point de l'espace en lui élevant des temples, quelque portion du temps en fixant des jours de fête en son honneur, quelque part des aliments et des biens par la pratique du jeûne et de l'aumône ; qu'outre ce Dieu suprême, il faut aussi honorer avec un culte religieux (1), toujours en son nom et à cause de lui, les esprits subalternes, les ministres dont il lui plaît de se servir dans le gouvernement du monde (2); comme

---

» et de mettre dans mon Dieu et Seigneur toute mon espérance ; » *Mihi autem adhærere Deo bonum est, ponere in Domino meo* » *spem meam.* (*Psal.* LXXII, 28). » — Ces belles paroles de Sophocle étaient accueillies avec les plus vifs applaudissements par les Athéniens, toutes les fois qu'on les répétait au théâtre. Le peuple avait donc la même croyance que le poète, par rapport à l'origine de la loi naturelle ; car, ce n'étaient pas les paroles des poètes qui formaient les croyances du peuple, mais c'étaient les croyances du peuple qui inspiraient leurs paroles aux poètes. La poésie, chez les anciens, puisait aux croyances du peuple, et elle ne faisait que les revêtir, les orner de métaphores, d'allégories et de fables ; ce qui a contribué pour beaucoup à les altérer, mais, tout en les altérant, elle n'y a pas moins rendu témoignage et ne les a pas moins conservées, bien plus fidèlement que la philosophie ne l'a fait.

(1) Voyez le témoignage de Bossuet sur ce sujet, dans le morceau du cardinal Gousset, à la suite de cette conférence.

(2) Comme les rois de la terre s'aident de leurs ministres dans le

aussi les grands hommes qui, par la perfection de leur vie ou les services qu'ils ont rendus aux autres hommes, ont visiblement représenté ici-bas les plus beaux attributs et exercé la providence du Dieu invisible.

Ils ont, à peu près, cru tous et toujours : que l'humanité est déchue de sa perfection et de son bonheur primitif; qu'elle ne peut être réhabilitée que par le sacrifice du sang; que les mérites d'un être innocent, saint et parfait peuvent se reverser sur l'être imparfait, méchant et coupable; que celui-ci peut être racheté par le dévouement ou le sacrifice volontaire de celui-là; et que les dons divins et les grâces purement spirituelles se confèrent, se répandent sur les hommes par des moyens, des rites, des cérémonies corporelles et sensibles.

Ils ont cru tous et toujours : que la virginité est une vertu sublime qui rend l'homme agréable à Dieu ; que le prêtre doit être plus ou moins chaste, selon les fonctions qu'il est appelé à accomplir dans

---

gouvernement de leurs Etats. Avec cette différence, cependant, dit le grand saint Thomas, que les rois de la terre font cela à cause de leur impuissance, car ils ne peuvent gouverner seuls, ni tout voir, ni tout faire par eux-mêmes; tandis que Dieu « se suffit à lui seul » pour gouverner l'univers et il n'emploie le ministère des *causes* » *secondes* que pour relever la dignité de ses créatures rationnelles, » en leur communiquant la grande prérogative, qui n'est propre » que de lui, d'être elles aussi DES CAUSES, produisant des effets; » *agit mediantibus aliis causis, non ex insufficientia ejus, sed ut* » *dignitatem causandi communicet creaturis*. (I, q. 22, a. 3). » Oh! que cette remarque du Docteur Angélique est gracieuse, touchante et profonde !

l'exercice du culte; qu'il y a un mérite réversible d'expiation dans la pratique volontaire de la chasteté; que toute action coupable déplaît à Dieu, et ne peut échapper à la punition : de même que toute action vertueuse lui est agréable, et doit attendre sa récompense dans ce monde ou dans l'autre; qu'en l'autre monde il y a un paradis et un enfer, où les récompenses de la vertu et les châtiments du crime sont éternels.

Ils ont enfin tous et toujours cru : que, outre le lieu des supplices éternels, il y a un lieu où les âmes des morts expient leurs fautes légères, sont purifiées par des privations et des souffrances temporaires; que dans cet état d'expiation et de souffrances elles peuvent être soulagées, et même délivrées entièrement par les sacrifices et les prières des vivants; que le corps de l'homme n'est pas moins que son âme destiné à l'immortalité, au partage du bonheur ou du malheur éternel. La preuve de cette croyance des peuples est dans les soins et le respect qui ont toujours et partout environné le cadavre de l'homme, dans les rites qui ont toujours et partout accompagné son enterrement, dans la profonde et universelle religion des tombeaux.

Certainement ces vérités n'ont pas été crues toujours et partout, ni ces lois toujours et partout entendues, de la même manière. Selon la diversité des temps et des lieux, l'erreur s'est plus ou moins mêlée à la vérité, le vice aux lois. C'est, ainsi que l'Ecriture-Sainte le laisse entendre, l'œuvre du despotisme religieux de certains gouvernements, de la licence de la

raison et des passions humaines. De là chez les anciens peuples cette différence prodigieuse de théogonies, de cultes, de mœurs, de religions. Mais il n'en est pas moins vrai que le symbole que je viens de tracer était, quant au fond, le symbole du genre humain, quoique plus ou moins défiguré, par des superstitions absurdes, dans ses conséquences et dans son application. Les dieux des Indous n'étaient les dieux des Mèdes et des Perses, pas plus que les dieux des Egyptiens n'étaient les dieux des Grecs et des Romains. Mais le Dieu suprême, incréé, éternel, tout-puissant, était partout le même, sous des noms différents et même sous des formes grossières ou absurdes; et Jéhova, que les Juifs seulement connaissaient dans toute sa vérité (*Notus in Judæa Deus*), avait part au culte de tous les humains.

Chaque peuple avait, comme sa propre langue, sa propre religion; mais ces différentes religions, quant aux principes généraux et communs, n'étaient que la même religion différemment entendue et différemment appliquée. On ne trouvera presque aucune erreur dans les croyances qui, comme l'a remarqué Bossuet (1), n'ait eu sa racine cachée dans une vérité. On ne trouvera presque aucun vice dans les lois et dans les mœurs, qui, comme l'a expliqué saint Thomas (2),

(1) Voyez au morceau indiqué ci-dessus.

(2) « La loi naturelle, dit l'Ange de l'école, quant aux *premiers* » *principes communs*, est la même chez tous les hommes; mais » quant *à certaines obligations propres et précises*, qui sont comme » les *conclusions des principes communs* (c'est-à-dire l'application » de ces mêmes principes aux cas particuliers), elle peut être en dé-

n'ait été la fausse et absurde application d'un des principes immuables de la loi naturelle. On ne trouvera pas un seul peuple qui n'ait conservé plus ou moins altérées les croyances traditionnelles et primitives du monde. On voit ces croyances surnager, toujours et partout, au-dessus de cet océan d'erreurs, de fables, de superstitions, d'obscénités qui souillaient la surface de la terre. On les voit toujours et partout, debout, comme le phare inextinguible que la main de

---

» faut, et cela à cause de la dépravation de la raison, du désordre » des passions, et des mauvaises habitudes de la nature. C'est pour » cela que la loi naturelle, quant aux *principes communs*, ne peut » être, en général, effacée d'aucune manière du cœur des hommes; » mais elle peut s'effacer par rapport aux préceptes secondaires; et » c'est ainsi que chez quelques peuples le brigandage et les vices » contre nature n'étaient pas réputés des péchés (Iᵉ, IIᵉ. *Quest.* 94, » art. 4 et 6).»

D'après cette doctrine de saint Thomas, il n'y a pas de doute que, par rapport à la morale, tout ce qu'il y a de *principes communs* chez les peuples païens est vrai et *immuable*, et que le faux, l'abominable, l'absurde se trouve seulement dans les déductions, dans les applications de ces mêmes principes que le saint docteur appelle *conclusions*. Qu'on se rappelle ces tribus sauvages des Indes, chez lesquelles le père de famille devenant vieux, ses enfants l'étranglaient et faisaient un affreux repas de son cadavre; et qui, interrogées par nos missionnaires sur les motifs de cet acte de révoltante férocité, répondaient : « Nous abrégeons la vie de nos pères devenus vieux, pour les délivrer des maux et des souffrances de la vieillesse. Nous les étranglons nous-mêmes et nous les mangeons ensuite, parce qu'un père ne doit finir que par les mains de ses enfants, et qu'i ne peut pas trouver de tombeau plus digne de lui que l'estomac de ceux auxquels il a donné la vie. » Ainsi ces malheureux, tout en se livrant à de pareils excès contre nature, ne rendaient pas moins hommage à la loi de la nature touchant les devoirs des enfants envers leurs pères ; et ces actes d'horrible barbarie n'étaient que l'*application* absurde et abominable du principe de la piété filiale.

Dieu avait allumé dans le monde, dès l'origine du monde, pour éclairer l'humanité; *Erat lux vera, illuminans omnem hominem venientem in hunc mundum. Lux in tenebris lucet, et tenebræ eam non comprehenderunt.*

7. Parmi ces vérités il en est quelques-unes qui incontestablement n'ont pu être maintenues dans la conscience de l'homme que par la puissance de Dieu. C'est d'abord la foi à un Dieu suprême, unique, éternel, présent à tous, sachant tout et disposant de tout, qui forme la base de toutes les religions. C'est, en second lieu, la croyance à la culpabilité de l'homme et à la nécessité de l'expiation du péché par le sacrifice ; car l'expiation par le sacrifice a toujours et partout été la partie essentielle de la religion ; les hécatombes de victimes humaines, dont le récit nous fait frémir, n'étaient que l'affreuse interprétation de ce dogme et ne faisaient que le constater de la manière la plus authentique et la plus solennelle. C'est, en troisième lieu, la persuasion que les bonnes œuvres de l'homme juste, la surabondance de ses vertus sont réversibles sur l'homme coupable et sur la société tout entière. Car il était reconnu et admis partout que le sacrifice volontaire que faisait de sa vie l'homme vertueux, ou l'homme public, était méritoire, et pouvait procurer le salut de ses freres, de sa famille, de la ville et de l'Etat (1).

C'était, en quatrième lieu, la conviction que la

---

(1) Voyez l'excellent traité de M. de Maistre *sur les sacrifices*, à la suite de ses *Soirées de Saint-Pétersbourg*. Il n'a rien été écrit

chasteté volontaire est le plus noble des sacrifices, le plus expiatoire, le plus agréable à Dieu, et le plus utile aux hommes. Car l'institution des Vestales, sous des noms et avec des rites différents, se trouvait partout; et tous les peuples, aussi bien que le peuple romain (1), regardaient ces âmes vouées à la chasteté comme des victimes publiques expiant les fautes publiques, et attirant la protection du Ciel, pour la conservation de l'ordre et la prospérité de la société.

C'était enfin la constance, on dirait presque l'obstination de l'humanité entière, à admettre le dogme de l'éternité des peines; car les différents peuples de l'antiquité, tout en n'étant pas d'accord sur la nature des peines de l'enfer, étaient cependant tous d'accord dans la croyance à l'éternité de leur durée. Sur ce point fondamental de la morale et de la religion, on

---

de plus solide, dans ces derniers temps, sur ce grave sujet, qui, bien compris, répand une grande lumière sur les croyances générales de l'humanité. On ne peut refuser à M. de Maistre les honneurs dus au génie, lors même qu'on ne partage pas toutes ses opinions. Nous sommes bien loin de penser comme lui en philosophie et en politique; mais cela ne nous empêche pas de le regarder comme l'un des plus profonds penseurs de notre temps, un de ceux qui ont le mieux saisi l'esprit des faits généraux, et fait progresser par là ce qu'on appelle la *philosophie de l'histoire*, tout en restant quelquefois au-dessous de lui-même dans ses *Aperçus sur l'histoire de la philosophie*.

(1) On sait que Fonteius Agrippa et Domitius Pollion ayant, sous le règne de Tibère, présenté spontanément leurs filles pour le collége des Vestales, l'empereur, au dire de Tacite, « les loua hautement du zèle que, par cet acte, ils montraient à l'envi POUR LE BIEN DE LA RÉPUBLIQUE (Tacit., *Ann.*, liv. II). »

dirait presque que la superstition parlait comme la conscience; Homère, Virgile et Ovide, à peu près comme saint Paul; et la mythologie, presque comme l'Evangile. Les peuples les plus barbares, dont la religion était la plus grossière, la plus abjecte et la plus absurde, aussi bien que les peuples les plus civilisés et dont la religion avait conservé quelque chose de raisonnable, croyaient le dogme profond, sublime, spirituel, incompréhensible, infini, de l'éternité des peines.

Or le paganisme n'était que le culte de plusieurs dieux faux, inventés en haine, en honte, comme l'a dit saint Paul, du Dieu véritable. Expliquez donc, si vous le pouvez, comment le paganisme triomphant et régnant partout, appuyé sur la protection de tous les pouvoirs, sur la force de toutes les passions, n'a pu jamais réussir à détruire entièrement l'idée et la croyance d'un Dieu unique, créateur et maître du ciel et de la terre?

Le paganisme n'était que le culte de toutes les passions déifiées. Le vol, le meurtre, l'ambition, la débauche et tous les vices étaient sous le patronage de quelque divinité. Le paganisme n'était que l'effort de toutes les passions réunies pour faire oublier à l'homme qu'il avait été coupable, et qu'il pût jamais le devenir en se livrant à lui-même; c'était un verdict d'acquittement de tous les péchés commis, et un gage d'impunité pour tous les péchés à commettre. Expliquez donc comment il n'a pu étouffer entièrement, dans la conscience des hommes qui le professaient, la croyance que toute violation de la loi naturelle était un péché

qu'il fallait réparer par le repentir et expier par la pénitence? Comment il n'a pu faire cesser les sacrifices, ce signe lugubre du repentir, cette confession solennelle et permanente de la nécessité de l'expiation?

Le paganisme, par cela même qu'il avait rabaissé la Divinité au niveau et même au-dessous de l'humanité, par cela même qu'il avait encouragé tous les vices, était une conspiration toujours puissante contre toutes les vertus. Expliquez donc comment il n'a pu réussir à détruire tout-à-fait le respect et l'admiration des peuples pour les hommes vertueux, leur foi dans l'efficacité et le mérite de la vertu, pour son propre avantage et pour celui des autres?

Le paganisme n'était, en particulier, que le culte de la volupté. C'est la volupté qui, dans son intérêt, l'avait introduit et intronisé dans le monde. En présentant à l'adoration des peuples le *père des dieux* comme adultère et comme incestueux, il avait rangé au nombre des bonnes actions l'inceste et l'adultère, et avait, au nom du Ciel, voulu ôter tout prix, tout charme, tout mérite à la chasteté, effacer cette vertu de la surface de la terre. N'est-il donc pas incompréhensible que, malgré cette apothéose de la volupté, le paganisme n'ait pu jamais parvenir à persuader au monde que la débauche était une vertu ou au moins une jouissance indifférente, et qu'il n'y avait aucun mérite dans la pratique de la chasteté? N'est-il pas incompréhensible que le peuple n'ait jamais cessé de trembler d'effroi à la vue de ces femmes qui imitaient, après tout,

Vénus, et de redouter des malheurs publics comme le châtiment de la licence de leurs mœurs (1)? N'est-il pas incompréhensible que le peuple ait continué à croire que la continence des jeunes filles pouvait obtenir la santé et la vie de leurs amis (2); et que la destruction du collége des Vestales pouvait amener la ruine de l'empire (3)?

Enfin, le paganisme a été une institution que les passions s'étaient faite pour se mettre à l'abri de tout remords, de toute frayeur capable de troubler leurs délices. Que la philosophie essaie donc de nous expliquer comment et pourquoi le paganisme a été toujours et partout impuissant à démolir tout-à-fait

---

(1) Voyez l'ode d'Horace commençant par ces mots : *Delicta majorum immeritus lues,* où cet interprète de la croyance populaire, parmi les causes qui lui faisaient craindre la chute de Rome, énumère l'oubli de la pudeur, les amours incestueux de la part des jeunes filles; *Puella incestos amores de tenero meditatur ungui.*

(2) Ovide, dans son élégie sur la mort de Tibulle, se plaint des dieux, qui n'ont pas eu égard au mérite de la continence que les filles s'étaient imposée pour obtenir la guérison de ce dernier; *Non juvit in vacuo secubuisse thoro.* Voyez là-dessus l'admirable chapitre IV du III[e] livre de l'ouvrage *Du Pape*, par M. de Maistre; où l'auteur, avec une érudition immense et un style aussi éloquent que plein de charmes, a exposé la foi constante et universelle de l'humanité sur l'excellence, la dignité, le mérite expiatoire de la chasteté.

(3) Lorsque Valentinien abolit à Rome le collége des Vestales, le sénateur Symmaque, ce fougueux défenseur du paganisme, cet adversaire acharné de saint Ambroise, dans un mémoire adressé exprès à l'empereur, se plaignit de cette abolition dans ces termes remarquables : « Il sera donc désormais inutile de *dévouer sa » chasteté au salut public*, *de maintenir l'éternité et la gloire de » l'empire* par l'appui des vertus et des prières. (*Symmaque*, liv. X, » épist. 54). »

parmi les hommes cette croyance à l'éternité des peines, qui effraie l'esprit et le désole, qui consterne le cœur et le brise? Que la philosophie, attribuant cette incompréhensible persuasion à l'imposture des rois et des prêtres, essaie de nous expliquer comment et pourquoi l'humanité, si misérable et si corrompue, a pu accepter sans révolte, a subi sans frémir, et, en présence de l'action incessante du paganisme à le démolir, a pu garder, dans sa conscience bouleversée, un dogme si affreux, si gênant, si insupportable, qui menace tous les vices, empoisonne tous les coupables plaisirs, écrase toutes les passions de l'homme, et répand l'amertume sur toute sa vie (1)?

La raison a donc beau nier, sophistiquer, chicaner, mentir à elle-même ; elle ne peut empêcher que le grand fait d'une religion, d'une loi, toujours et partout la même quant à ses principes et à ses dogmes fondamentaux, obscurcie, voilée, corrompue, il se peut, mais jamais entièrement détruite, jamais effacée de la conscience de l'homme, ne dépose hau-

---

(1) On connaît le canon que la *Philosophie de Lyon* a établi pour prouver la vérité du dogme de l'existence de Dieu, et qui plus directement encore regarde la vérité du dogme de l'éternité des peines. « Toute opinion, dit-elle, qui contrarie les passions, SI ELLE EST » FAUSSE, ne peut être que *difficilement* adoptée même par un petit » nombre d'hommes ; il est *très-difficile* qu'elle soit suivie par plu- » sieurs; il est *impossible* qu'elle soit acceptée par *tous les hom-* » *mes;* et il est encore plus absurde d'admettre qu'elle ait pu » rester *ferme*, *stable, constante chez tous les peuples de l'uni-* » *vers.* » Rien n'est plus évidemment certain ni plus certainement évident.

tement en faveur d'une révélation primitive donnée de Dieu lui-même aux premiers jours du monde; propagée par le langage et la tradition dans tout le monde; conservée, maintenue par la puissance du même Dieu qui en est l'auteur, en dépit des efforts de l'incrédulité, de l'idolâtrie, des passions de tout le monde.

Ainsi, la raison religieuse des anciens temps, des premiers philosophes chez les Hébreux (1) et chez les premiers peuples de l'Orient, s'appuyant sur ce fait si certain, si éclatant, si magnifique; ne marchant qu'à la lumière de cette tradition primitive, de cette foi universelle de l'humanité; travaillant à la maintenir vierge, pure de toute souillure, intacte de toute attaque de la part de l'orgueil de l'esprit et de la corruption du cœur; la raison religieuse des anciens temps, dis-je, se fondait sur le vrai, et était aussi ferme et solide dans sa base que souverainement utile et précieuse dans son but.

Mais la raison philosophique, partant du principe que tout, dans les croyances de l'humanité, était superstition et erreur; regardant le paganisme comme entièrement faux, même dans ses principes, tandis

(1) Les livres sacrés des Hébreux, le livre de *Job* en particulier, le livre des *Psaumes* et les *livres Sapientiaux* sont, en même temps, des monuments infaillibles de religion et des travaux de la plus haute philosophie; l'inspiration divine, qui en forme la garantie et la base, n'empêche pas qu'on ne les regarde aussi comme les plus anciennes, les plus savantes et les plus magnifiques productions de l'esprit humain. Les premiers philosophes de l'Orient, les Chaldéens en particulier, ne s'appuyaient que sur les traditions religieuses.

qu'il ne l'était que dans leur application et leurs conséquences; enveloppant dans un même dédain les dogmes antiques et les opinions de fraîche date, les croyances de la conscience universelle et les écarts de la raison particulière, les vérités de la vraie religion et les obscénités de la superstition, l'œuvre de la sagesse et de la bonté de Dieu, et l'œuvre des passions de l'homme, et dès-lors prétendant marcher seule, se suffire à elle seule pour découvrir toute vérité et fonder la religion; la raison philosophique, dis-je, se fondait par cela même dans le faux : son fondement était aussi vain que son but était audacieux et chimérique.

Vaine dans son fondement, la raison philosophique était, en troisième lieu, absurde dans sa méthode.

9. Les principes de la *raison philosophique* ancienne, parfaitement les mêmes que les principes de la raison philosophique moderne, étaient : « que la » raison est capable par elle-même, parce qu'elle est, » et parce qu'elle peut *naturellement*, sans aide ni » assistance d'une *raison étrangère* et *supérieure*, ar- » river par le raisonnement à la connaissance de » toutes les vérités essentielles, soit intellectuelles, » soit morales. Dans ce système, aucune vérité, te- » nant à la nature des choses, n'est au-dessus de la » portée qui appartient nécessairement à une intel- » ligence même créée. Elle n'a donc besoin d'aucun » enseignement, sur aucun point, pour être capable » de tout connaître, au moins avec du temps et de » l'application. » C'est cela qu'un illustre et savant

prélat de nos jours appelle *le rationalisme absolu* (1).

A côté de ce *rationalisme absolu* il y avait, même chez les anciens, comme on le rencontre chez les modernes, un *rationalisme mitigé,* ou *juste-milieu,* reconnaissant qu'il y a des vérités qui surpassent la portée naturelle de la raison, et dont la connaissance ne peut lui venir que par une lumière supérieure. Platon, Cicéron et Zénon font souvent cette remarque, et avouent cette impuissance de la raison humaine. Ce rationalisme mitigé n'accordait donc à la raison qu'une extension bornée, la puissance de découvrir non pas toutes, mais seulement quelques vérités, comme l'existence de Dieu, la création du monde, une loi morale, et l'immortalité de l'âme.

Or saint Thomas a, de toute la puissance de son génie, écrasé ce double *rationalisme,* et a démontré, d'une manière triomphante, l'absurdité des principes, l'outre-cuidance des prétentions de la *raison philosophique,* même *modérée,* par l'impuissance où elle est de parvenir, par ses seuls moyens, à la première vérité, à la connaissance de Dieu. Et voici son invincible argumentation, dont tous les efforts et les chicanes du *rationalisme*, quels que soient son nom et sa couleur, ne peuvent affaiblir la lumière ni ébranler la solidité.

On ne connaît, dit-il, que deux moyens pour parvenir à la possession de la vérité : les *recherches humaines* et la *révélation divine*. Mais le moyen des

---

(1) Monseigneur l'évêque de Montauban, Lettre à M. Monnetty, *Ann. de philos. chrétien.*, quatrième série, tom. III, pag. 117.

recherches humaines n'est pas praticable, n'est pas sûr, n'est pas conforme aux besoins et aux conditions du genre humain. Prenez, par exemple, la première vérité, DIEU, le fondement de toute vérité et de toute religion. Distinguez, par rapport à Dieu, les notions qui surpassent la raison et qu'on ne peut nullement obtenir par la raison, comme la notion de la *Trinité des personnes* dans l'*Unité de la nature;* des notions accessibles à la raison, comme les notions de l'*Existence* et de l'*Unité de Dieu*. Or rien n'était plus conforme à la sagesse et à la bonté de Dieu que l'ineffable économie de sa providence, par laquelle il a fait connaître à l'homme, par voie de révélation, ces deux ordres, ces deux espèces de notions par rapport à lui-même (1).

Si Dieu avait laissé aux recherches et aux investigations de la raison de chaque homme la tâche de se former les notions divines, même les plus faciles et les plus vulgaires, trois inconvénients s'ensuivraient (2).

Le premier de ces inconvénients serait celui-ci : *Qu'il n'y aurait qu'un très-petit nombre d'hommes ayant la connaissance de Dieu* (3). Car l'étude, et la

---

(1) « Duplici igitur veritate divinorum intelligibilium existente, » una ad quam rationis inquisitio pertingere potest, altera quæ omne ingenium humanæ rationis excedit : utraque convenienter divinitus homini credenda proponitur. (*Sum. Cont. Gentil.*, lib. I, » c. 4.) »

(2) « Sequerentur tria inconvenientia, si hujusmodi veritas solummodo rationi inquirenda relinqueretur. (*Ibid.*) »

(3) « Unum est quod paucis hominibus Dei cognitio inesset. »

recherche de la vérité, ne sont pas possibles à la majorité des hommes, pour trois raisons (1).

La première de ces raisons est que la plus grande partie des hommes n'a pas assez d'esprit et d'aptitude naturelle pour la science. Quelles que fussent donc leurs études et leur application, ils ne pourraient jamais parvenir, par cette voie, à la connaissance de Dieu, qui est le dernier et le plus sublime degré de la science humaine (2).

La seconde raison, qui empêche la majorité des hommes de se livrer à l'étude des choses intellectuelles, est la condition de la société humaine, qui oblige le plus grand nombre aux travaux de la terre, des métiers et des arts, pour gagner leur vie; de sorte qu'il n'y a qu'un très-petit nombre d'hommes assez libres des soins domestiques, et assez riches de moyens, pour pouvoir s'adonner tranquillement à la contemplation et aux recherches scientifiques, et s'élever par là à la connaissance de Dieu, c'est-à-dire au point culminant des connaissances intellectuelles (3).

---

(1) « A fructu enim studiosæ inquisitionis, qui est veritatis inventio, plurimi impediuntur tribus de causis. »

(2) « Quidam propter complexionis indispositionem, ex qua multi naturaliter sunt indispositi ad sciendum. Unde nullo studio ad hoc pertingere possent, ut summum gradum humanæ cognitionis attingerent, qui in cognoscendo Deum consistit. »

(3) « Quidam impediuntur necessitate rei familiaris. Oportet enim esse inter homines aliquos qui temporalibus administrandis insistant, qui tantum tempus in otio contemplativæ inquisitionis non possunt expendere, ut ad *summum fastigium* humanæ cognitionis pertingant, scilicet, Dei cognitionem. »

La troisième cause est enfin la paresse, qui détourne de l'application à des études longues et sévères, même le petit nombre de ceux qui en auraient les moyens. Pour parvenir à la connaissance même des simples idées de Dieu que la raison peut saisir, il faut avoir parcouru toute la carrière du savoir humain; car la connaissance de Dieu est presque le dernier et l'unique but de la science philosophique. Des travaux sérieux seraient donc nécessaires, non-seulement pour atteindre, mais même pour commencer la recherche d'une si grande et si sublime vérité. Or trouverait-on beaucoup d'hommes qui voulussent bien se résigner à des travaux si pénibles et si obstinés (1)?

C'est le premier inconvénient qui résulterait de la méthode *inquisitive* par rapport à la connaissance de Dieu, c'est-à-dire que Dieu ne serait connu que par un très-petit nombre d'hommes. Mais voici un second inconvénient, qui n'est que la suite du premier : c'est que *même ce petit nombre d'hommes* ayant assez de moyens, assez d'énergie de volonté pour s'adonner à la découverte d'une si grande vérité, *à peine pourraient-ils y parvenir après de longues années, et à un âge très-avancé* (2). C'est d'abord parce que la con-

---

(1) « Quidam impediuntur pigritia. Ad cognitionem enim eorum » quæ de Deo ratio investigare potest, multa præcognoscere oportet; cum fere totius philosophiæ consideratio ad Dei cognitionem » ordinetur. Sic ergo non nisi magno labore studii ad prædictæ veritatis *inquisitionem* perveniri potest, quem laborem pauci quidem subire volunt. »

(2) Les anciens philosophes eux-mêmes, tout en s'obstinant à ne chercher la vérité que par leurs propres moyens, en dehors de toutes les traditions, de toutes les croyances de l'humanité, ne se

naissance de Dieu est si difficile et si profonde, qu'on ne peut y arriver, par la voie du raisonnement, qu'après un exercice très-long des choses purement intellectuelles. C'est, en second lieu, parce que les connaissances préliminaires et indispensables pour entamer, comme on vient de le voir, une recherche pareille, ne peuvent s'obtenir qu'après un temps très-considérable. C'est enfin parce que, pendant la jeunesse, l'âme agitée, distraite par l'emportement des

---

sont pas fait illusion sur la longueur du temps que signale ici saint Thomas, et que cette recherche demande. Voici les plaintes que Théophraste, chez Cicéron, adressait à la nature avant de mourir : « O injuste et cruelle nature, qui, en accordant aux cerfs et aux corneilles, qui ne savent qu'en faire, une vie quatre ou sept fois plus longue que celle de l'homme, n'as concédé à l'homme, qui pourrait bien en profiter, qu'une vie si courte! Ah! si notre vie pouvait se prolonger de manière à pouvoir nous perfectionner dans les arts, et à apprendre toute science et toute vérité! Mais, hélas! l'homme est le plus malheureux des êtres vivants! La vie entière nous suffit à peine pour arriver à la lumière du vrai; et lorsque nous commençons à ouvrir les yeux à cette lumière, voilà qu'il nous faut les fermer dans les ténèbres de la mort. *Theophrastus moriens accusasse naturam dicitur, quod cervis ac cornicibus vitam diuturnam, quorum nihil id interesset, hominibus quorum maxime interfuisset, tam exiguam vitam dedisset, quorum si ætas potuisset esse longinquior, futurum fuisse ut, omnibus perfectis artibus, omni doctrina, hominum vita erudiretur. Querebatur igitur, se tum, cum illa videre cepisset, extingui* (*Quæst. Tusc.* lib. III. *Cornicibus Hesiodus novem hominis ætates attribuit, et quadruplum cervis. Manutius hic*). Ainsi voilà la *raison philosophique* forcée d'avouer elle-même que la voie dans laquelle elle s'était engagée était bien longue ; et que souvent on était obligé de mourir avant même d'avoir pu parvenir à la possession de la vérité. C'est l'impuissance et la vanité de la raison philosophique jugée par elle-même.

passions, n'est pas capable de s'appliquer sérieusement à l'étude d'une si haute vérité (1).

Remarquez aussi, M. F., que la connaissance de Dieu n'est pas pour l'homme, comme le sont les connaissances profanes, une connaissance accidentelle, indifférente, un ornement stérile de son esprit; mais que c'est une connaissance essentielle, nécessaire, et d'une merveilleuse efficacité pour son cœur. Car c'est dans cette connaissance de Dieu que l'homme puise toute bonté et toute perfection. Pendant donc les longues années que l'homme devrait employer pour arriver à connaître Dieu, il resterait sans aucune idée de Dieu, sans aucune foi en Dieu, sans loi, sans religion, misérable jouet de toutes les erreurs et de toutes les passions. S'il n'y avait donc pour l'homme, dit saint Thomas, d'autre moyen de connaître Dieu que celui du raisonnement privé ; à l'exception d'un très-petit nombre d'hommes qui, après de longs et pénibles travaux, parviendraient à deviner quelque chose de Dieu, le genre humain tout entier serait condamné à rester plongé dans les ténèbres de l'ignorance la plus complète par rapport à Dieu (2).

---

(1) « Secundum inconveniens est quod illi qui ad prædictæ veri-
» tatis cognitionem pervenirent, vix post longum tempus pertinge-
» rent, tum propter hujusmodi veritatis profunditatem, ad quam
» capiendam, per viam rationis, non nisi post longa exercitia intel-
» lectus humanus idoneus inveniri potest ; tum etiam propter multa
» quæ exiguuntur, ut dictum est ; tum propter hoc quod tempore
» juventutis, dum diversis motibus passionum anima fluctuat, non
» est apta ad tam altæ veritatis cognitionem. »

(2) « Remaneret igitur humanum genus, si sola rationis via ad
» Deum cognoscendum pateret, in maximis ignorantiæ tenebris :

Le troisième inconvénient enfin, qui résulterait du défaut d'une révélation divine par rapport à cette connaissance de Dieu même, serait la facilité où se trouverait l'homme de tomber en erreur, l'incertitude où il resterait touchant cette même vérité. Ah! l'entendement humain est si faible dans ses jugements! les images des choses matérielles sont si prêtes à se mêler aux idées intellectuelles, que la raison humaine, tout en faisant des efforts pour parvenir à la vérité, ne rencontre le plus souvent que l'erreur (1).

Qu'est-ce, en effet, que nous voyons arriver au milieu des raisonnements et des disputes qui ont lieu parmi les hommes? On voit ceux même qui se disent *savants* se faire mutuellement une guerre acharnée, et enseigner, avec le même empressement, avec la même chaleur, des doctrines diamétralement opposées. On voit les plus grands esprits tomber dans de déplorables erreurs. Parce que, avec beaucoup de principes vrais, on en adopte bien d'autres qui sont faux, et que l'hallucination fait regarder comme vrais, on établit sur ces principes une démonstration qui paraît juste et légitime, tandis qu'elle est fausse ou absurde, n'ayant pour fondement que de vagues probabilités ou des sophismes manifestes.

» cum Dei cognitio, quæ homines maxime perfectos et bonos facit,
» non nisi quibusdam paucis, etiam post temporis longitudinem per-
» veniret. »

(1) « Tertium inconveniens est quod investigationi rationis hu-
» manæ plerumque falsis admiscetur, propter debilitatem intel-
» lectus nostri in judicando, et phantasmatum admixtionem. »

C'est pour cela que la raison n'a plus de confiance dans la raison ; les démonstrations mêmes ne démontrent pas : une crainte secrète qu'elles ne puissent être fausses les accompagne toujours ; et les vérités mêmes qu'on parvient à découvrir par le raisonnement sont regardées comme douteuses et incertaines, adoptées provisoirement non comme des dogmes, mais comme de simples opinions (1).

Afin donc que les hommes pussent connaître Dieu avec une certitude *immuable* et *parfaite,* il a été nécessaire que cette grande et importante vérité leur fût apprise par le moyen de la révélation et de la foi (2).

Voilà donc, conclut saint Thomas, comment s'éclaircit le miséricordieux dessein de la clémence de Dieu, révélant et proposant à notre foi, non-seulement *les vérités qui surpassent la portée de la raison* et que la raison ne peut jamais atteindre, mais les vérités même *qui sont accessibles à la raison. Par ce moyen seulement* tous les hommes n'ont qu'à vouloir ; et en peu de temps, sans travail, sans peine, sans aucun danger de tomber en erreur, et avec une sécurité pleine et parfaite, ils peuvent participer à la connais-

---

(1) « Et ideo in dubitatione remanerent ea quæ sunt verissime » demonstrata, dum vim demonstrationis ignorant, et præcipue » cum videant a diversis diversa doceri. Inter multa etiam vera quæ » demonstrantur immiscetur aliquando falsum quod non demon- » stratur, sed aliqua probabili vel sophistica ratione asseritur, quæ » interdum demonstratio reputetur. »

(2) « Et ideo oportuit per viam fidei, fixa certitudine, ipsam veri- » tatem de rebus divinis hominibus exhiberi. »

sance de Dieu et de toutes les vérités qui en découlent, en un mot, de la vraie religion (1).

D'après cette imposante argumentation, il est évident, d'une évidence mathématique, que, même par rapport aux vérités les plus accessibles à la rai-

---

(1) « Salubriter ergo divina providit clementia ut ea etiam quæ » ratio investigari potest, fide tenenda præciperet : ut sic *omnes* » de *facili*, possent divinæ cognitionis participes fieri, et absque » dubitatione et errore. »

Saint Thomas, en discutant ailleurs cette proposition, *Si c'est une idée cognoscible par elle-même* que Dieu est ; *Utrum Deum esse sit per se notum?* prouve que cette idée est cognoscible par elle-même, *en elle-même*, en tant que dans cette proposition, *Dieu est*, ce qu'on affirme de Dieu est Dieu lui-même, car Dieu est son propre être ; *Hæc propositio*, Deus est ; *quantum in se est, per se nota est, quia prædicatum est idem cum subjecto : Deus enim est suum esse ;* mais, par rapport à nous, cette même proposition *n'est pas cognoscible par elle-même*, parce que nous ne savons pas ce que Dieu est ; *Sed quia nos nescimus, de Deo quid est, non est nobis per se nota, sed indiget demonstrari.*

Il est vrai, ajoute saint Thomas, que nous avons naturellement insérée dans l'âme la connaissance que *Dieu est ;* mais cette connaissance, nous ne l'avons qu'en commun, et confondue avec le sentiment de notre béatitude, qui nous est naturel ; parce que Dieu est la béatitude de l'homme, et que l'homme connaît naturellement ce que l'homme désire naturellement ; *Cognoscere Deum esse in aliquo communi, sub quadam confusione, est nobis naturaliter insertum, in quantum scilicet, Deus est hominis beatitudo, homo enim naturaliter desiderat beatitudinem, et quod naturaliter desideratur ab homine, naturaliter cognoscitur ab eodem.* Mais ce n'est pas connaître précisément et distinctement que *Dieu est ;* de même que, en regardant de loin quelqu'un qui vient vers nous, nous voyons que c'est un homme, mais nous ne distinguons pas, nous ne savons pas que c'est Pierre qui s'avance vers nous, quoique ce soit vraiment lui ; *Sed hoc non est simpliciter cognoscere, Deum esse : sicut cognoscere venientem non est cognoscere Petrum, quamvis veniens sit Petrus* (I., p. q. II. *art.*).

son, et qui ne surpassent pas la raison, comme la vérité de *l'existence de Dieu et de ses principaux attributs,* la méthode du raisonnement et de l'observation privée est 1° une méthode longue, laborieuse, difficile; *Vix post longum tempus pertingerent.* 2° C'est une méthode fort restreinte, particulière, et ne pouvant être suivie que par un très-petit nombre d'hommes; *Non nisi paucis.* 3° C'est une méthode dangereuse, sujette à erreur; *Veritati plerumque falsitas admiscetur.* 4° Enfin, c'est une méthode variable, discordante, et par cela même incertaine et douteuse; *A diversis diversa doceri. Verissime demonstrata in dubitatione manerent.*

Mais la méthode de la *raison philosophique* n'est que la méthode du raisonnement et de l'observation privée. Donc la méthode de la *raison philosophique* est une méthode impraticable pour l'immense majorité des hommes; propre seulement au très-petit nombre, ne menant même ce très-petit nombre à la vérité qu'à travers des difficultés immenses; ne pouvant jamais atteindre cette vérité d'une manière *certaine* et *sans mélange d'erreur.*

Or une pareille connaissance de la vérité n'en est pas une. Connaître la vérité d'une manière incertaine, et sans pouvoir la dégager, la distinguer de l'erreur, c'est ne pas la connaître du tout. La méthode donc de la *raison philosophique* est, d'un côté, en opposition flagrante avec la condition générale, avec les besoins impérieux de l'humanité, et, de l'autre côté, insuffisante, inepte, illusoire, trompeuse; elle ne mène, en réalité, qu'au doute, à la négation, à l'in-

différence, au désespoir de toute vérité ; et son dernier mot n'est que SCEPTICISME. Il n'en faut donc pas davantage pour affirmer, sans craindre d'être démenti, que la raison philosophique est absurde dans sa méthode.

10. L'un des prétendus philosophes du dernier siècle (Rousseau) a cependant prononcé une grande et importante vérité, lorsqu'il a dit : « Je crois que la parole était nécessaire pour inventer la parole. » Et comment, en effet, les hommes auraient-ils pu s'entendre, s'accorder, convenir entre eux pour l'invention de la parole, sans avoir eu préalablement un moyen de communication mutuelle de leurs pensées et de leur volonté, c'est-à-dire sans avoir eu la parole?

Or je crois qu'on peut dire avec autant de raison : que *la vérité était nécessaire pour inventer la vérité*. Car l'homme ne peut découvrir aucune vérité de l'ordre intellectuel et moral, sans s'appuyer sur une autre vérité du même ordre qu'il n'a pas inventée, mais qu'il a reçue. Comme ses découvertes dans l'ordre physique, ne sont que des déductions, des applications de faits précédemment connus; de même, les vérités qu'il parvient à formuler dans l'ordre intellectuel ne sont que des déductions, des applications de vérités précédemment révélées (1).

---

(1) Aristote a reconnu et établi ce principe que « l'homme ne » peut rien apprendre, rien savoir qu'à l'aide de ce qu'il sait déjà : » *Homo nihil potest discere nisi per id quod jam scit.* Toute » doctrine, ajoute-t-il, toute science rationnelle se fonde sur une » connaissance précédente. Le syllogisme et l'induction eux-mêmes

L'existence de Dieu est la première, la plus importante de toutes les vérités : et cependant, si Dieu n'avait daigné, par une révélation immédiate et directe, se dévoiler lui-même à l'homme ; s'il n'avait, dès l'origine du monde, déposé lui-même, dans le monde, la connaissance de sa propre existence ; il est bien douteux qu'aucun homme eût pu jamais soupçonner l'existence d'un Dieu.

Dans l'hypothèse, aussi impie que stupide et absurde, que Dieu aurait créé l'homme sans lui avoir rien révélé des choses immatérielles et insensibles, l'homme n'aurait eu aucune idée de la substance incorporelle de son propre esprit : à plus forte raison il n'aurait pu se former l'idée d'un esprit hors de lui, supérieur à lui, infini, éternel, principe de tout, sans

---

» ne reposant que sur ces connaissances ; car ils ne dérivent que » des principes établis déjà pour tout le monde et connus par tout » le monde ; *Omnis doctrina, omnisque rationalis scientia in » antecedenti cognitione fundatur. Syllogismus et inductio non» nisi hujus modi cognitionibus nituntur : siquidem ex princi» piis statutis proficiscuntur, tanquam omnibus notis* (*Poster. » analat. lib.* I. » Ainsi l'homme ne se donne la vie intellectuelle, consistant dans la connaissance des principes et des vérités premières, pas plus qu'il ne se donne la vie physique. Il a reçu cette double espèce de vie d'autres hommes, et ceux-ci d'autres hommes à leur tour, jusqu'à ce qu'on parvienne à celui qui, en créant l'homme, lui a donné toute vie, toute raison, toute connaissance et toute vérité. C'est là la véritable histoire de l'homme ; autant comme être physique que comme être moral. Tout ce qu'on a pu dire ou penser, en dehors de cette histoire véritable, renfermée dans les livres saints, attestée par la croyance universelle du monde et confirmée par la raison, n'est que du roman, du rêve aussi impie qu'absurde et ridicule.

principe lui-même ; en d'autres termes, se former l'idée de Dieu.

Sans la révélation primitive, qui, en éclairant l'intelligence de l'homme, y a déposé les vérités premières, les premiers principes, dont l'habitude constitue, d'après saint Thomas, l'entendement, la raison humaine (*intellectus est habitus principiorum*); l'homme avec sa raison et son entendement d'enfant sans entendement ni raison, avec sa raison et son entendement à l'état de *puissance* seulement, et non pas *en acte* (*in potentia et non in actu*), n'aurait eu ni entendement ni raison ; il n'aurait su s'élever aux conceptions de l'ordre immatériel et invisible ; il n'aurait pas eu même l'idée d'existence de cet ordre de choses; il aurait été plus grossier, plus stupide, plus idiot que ces pauvres êtres humains qu'on rencontre bien souvent dans les forêts mêmes de l'Europe civilisée, qui, faute de toute instruction, n'ont aucune idée des choses purement intellectuelles, et auxquels il est si difficile d'en donner, lorsqu'ils ont grandi dans une complète ignorance de tous les principes et de toute religion.

Il est vrai que les anciens philosophes ont connu, ainsi que l'atteste saint Paul, l'unité et l'éternité de Dieu, par la considération des merveilles de la création. Mais saint Thomas, dont le langage est si exact et si précis, remarque que cette connaissance fut une connaissance de *démonstration* et non pas *d'invention ;* c'est-à-dire que les philosophes, à l'aide de la lumière de la raison naturelle, parvinrent à se rendre compte, à se *démontrer* les principaux attributs

de Dieu; mais qu'ils ne les ont pas inventés, qu'ils ne les ont pas découverts; *Philosophi de Deo multa* DEMONSTRATIVE PROBAVERUNT, *ducti naturali lumine rationis.*

En effet, Platon, par l'existence des effets particuliers, démontra l'existence d'une Cause universelle. Aristote, par l'existence du mouvement des êtres secondaires, démontra l'existence d'un Moteur premier. Cicéron, par l'existence de l'ordre universitaire, démontra l'existence d'un suprême Ordonnateur.

Les philosophes ne sont pas nés dans les forêts, mais dans des sociétés civilisées par l'influence plus ou moins directe de la vraie religion (1), où les traditions primitives, les idées de Dieu, de l'âme, des devoirs, quoique altérées par l'idolâtrie, étaient restées debout dans la conscience universelle. Ces traditions et ces idées, les philosophes les avaient trouvées partout, hors d'eux-mêmes et en eux-mêmes, les ayant apprises dès leur enfance au foyer domestique. Ce fut donc à l'aide de ces idées qu'ils ont pu se former d'autres idées; ce fut à l'aide de ces vérités qu'ils connurent d'autres vérités; ce fut à l'aide de

(1) Rien n'est plus certain que le fait historique que la Grèce doit à l'Egypte sa civilisation. Mais l'Ecriture-Sainte nous atteste (Psal.) que ce furent les Hébreux qui, par Joseph, portèrent en Égypte *toute science* et toute civilisation. Il y aurait un beau et important livre à faire sur ce sujet. On y verrait que la vraie civilisation est née au même berceau que la vraie religion; mais à la condition que ce travail ne fût pas entrepris par la mauvaise foi ni par la philosophie.

la vérité *révélée* qu'ils s'élevèrent à la vérité *démontrée; Multa démonstrative probaverunt*.

Mais s'ils avaient pu naître et grandir dans les bois, ou dans des sociétés (dont on ne saurait du reste indiquer une seule) tout-à-fait barbares et étrangères à toute idée intellectuelle et religieuse; malgré la grandeur et la puissance naturelle de leur esprit, loin d'avoir pu s'élever à de si hautes conceptions touchant Dieu, ils n'auraient pu s'élever jusqu'à l'homme; ils n'auraient pas été même des hommes, loin d'avoir pu être des philosophes.

Ah! que la petitesse, l'ineptie de l'orgueil philosophique en soit choquée, qu'elle s'en impatiente et en frémisse autant qu'il lui plaira : elle ne parviendra jamais à changer la nature et la condition de l'homme. Comme la raison suppose la raison, et la parole suppose la parole; de même la vérité suppose la vérité. Comme l'homme ne raisonne pas sans qu'on ait raisonné devant lui, qu'il ne parle pas sans qu'on lui ait parlé; de même il ne démontre pas la vérité sans que la vérité lui ait été connue (1). L'homme n'a pas plus inventé la vérité qu'il n'a inventé la raison et la parole; et comme la raison était nécessaire pour inventer la raison, et la parole pour inventer la parole, la vérité a été toujours nécessaire pour inventer la vérité.

Remarquez aussi, M. F., que les merveilles de la nature, l'ordre de l'univers révèlent assez à la raison,

(1) Voyez, à la fin de cette conférence, la belle page dans laquelle Monseigneur de Montauban a développé cette même pensée.

formée par les principes qu'elle a reçus, la nécessité d'une cause première, d'un Dieu tout-puissant et infiniment sage; tandis qu'elles ne disent rien à l'homme sur son origine, sur sa destinée, sur l'étendue et l'obligation de ses devoirs, sur la nature et la durée des récompenses et des peines au-delà du tombeau; sur l'excellence et le mérite expiatoire de la chasteté; sur la chute de l'humanité, et la nécessité d'un rédempteur divin pour la réhabiliter; sur l'efficacité du repentir pour obtenir le pardon; sur la nécessité du sacrifice et de la prière. Par la considération donc des œuvres de Dieu et des tendances et des conditions de l'homme, on ne peut parvenir qu'à des conclusions arbitraires, restreintes, vagues, indéterminées, incertaines sur le dogme, sur la morale sur le culte; et on ne peut parvenir à se former une religion précise, solide, certaine, capable d'obtenir un assentiment ferme, complet, absolu, et le sacrifice des passions de la part de l'homme même qui se la serait formée. On ne peut parvenir à se créer, sur la religion, que des opinions incertaines, inconstantes, apparaissant plus ou moins probables, au fur et à mesure qu'on avance dans la carrière de la vie, des connaissances, de la réflexion; on ne peut parvenir à bâtir qu'une religion factice, provisoire, vague, inobligatoire, sans sanction comme sans solidité. En un mot, si l'on ne se sert de la raison pour reconnaître l'existence d'une révélation primitive existant dans le monde depuis l'origine du monde, et confirmée, développée, agrandie, élevée, perfectionnée par la révélation chrétienne, dont on trouve le dépôt dans l'Eglise; on ne

peut rien établir par la raison seule en matière de religion. On ne peut parvenir qu'à l'une de ces trois conclusions : Ou que toute religion est vraie, ce qui est absurde ; ou que toute religion est fausse, ce qui est blasphématoire ; ou que l'homme n'est obligé à aucun devoir, à aucune religion, ce qui est impie.

Ce sont, en effet, les conclusions que, d'une manière plus ou moins franche, plus ou moins explicite, plus ou moins hardie, on trouve au fond de tous les systèmes rationalistes anciens et modernes. L'histoire de la philosophie est là pour le prouver ; et nous allons nous en convaincre par rapport à la *raison philosophique* ancienne, dont nous allons constater les œuvres et les conquêtes dans la seconde partie de notre conférence. C'est par là que nous pourrons bien la juger, et juger aussi de l'aptitude de ses efforts, de la valeur de ses promesses, de la justice de ses prétentions.

SECONDE PARTIE.

11. Je ne m'arrêterai pas, M. F., à la raison philosophique des Chinois, des Indous, des Perses, des Egyptiens. La philosophie de ces peuples-là ne nous est pas assez connue d'abord ; et ensuite, la raison philosophique dans ces contrées a marché presque toujours à la suite du dogme religieux et à l'ombre du mystère. Nous ne pouvons donc pas la connaître pour ce qu'elle vaut. Je vous invite seulement à considérer les travaux de la raison philosophique chez les deux peuples grec et romain, qui, par rapport au su-

jet qui nous occupe, sont la même chose. Leur philosophie nous est parfaitement connue ; et, d'ailleurs, la raison philosophique à Rome et à Athènes a marché toujours la tête haute, libre de toute entrave ; aussi, c'est là qu'on peut la bien apprécier, et la juger avec une parfaite connaissance de cause (1).

Or qu'a-t-elle produit, la raison philosophique, dans ces pays classiques de l'antiquité ? Je vous le dirai sans crainte d'être démenti : Rien, et moins que rien. Car il n'y a pas une seule vérité, et je défie tous les philosophes du monde à me prouver le contraire, il n'y a pas une seule vérité qui, inconnue, cachée au monde, ait été inventée, révélée, *pour la première fois*, par cette raison philosophique.

Ce jugement vous paraît-il sévère, M. F.? Eh bien ! prenez-vous-en au grand Apôtre qui l'a prononcé avant moi. Ce grand génie du monde chrétien, saint Paul, qui connaissait si bien le monde païen, résumant, en deux mots, l'histoire entière des travaux de la raison philosophique d'Athènes et de Rome, a dit : « Les Grecs ont cherché la sagesse, et se disant sages, n'ont abouti qu'à la folie ; *Græci sapientiam quærunt...*

---

(1) « Le véritable théâtre des travaux de l'historien de la philosophie, de l'érudition, de la critique, c'est et ce sera toujours » L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE. C'est là que se sont formés les trois » grands historiens, Brucker, Tiedemann et Tennemann ; c'est là, » pour ainsi dire, que se sont donné rendez-vous tous ceux qui au- » jourd'hui consacrent leur vie à l'histoire de la philosophie (M. Cou- » sin, *Cours de* 1828, leçon 13e). » C'est que sur ce terrain du classicisme la *raison philosophique* se croit forte. Avant donc de l'attaquer corps à corps, il faut la déloger de ces retranchements.

Dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt (I. *Cor.* I, 22. *Rom.* I, 22.) »

Vous croyez que saint Paul a prononcé cet arrêt, si humiliant pour l'ancienne philosophie, parce qu'il était chrétien, et parce qu'il n'était pas philosophe. Eh bien! écoutez un philosophe et un homme qui n'était pas chrétien parler comme saint Paul ; écoutez Cicéron, qui, en résumant l'histoire de cette même raison philosophique, a dit lui aussi : « Qu'il n'y a rien de si absurde, rien de si extravagant qui n'ait été enseigné par un philosophe ; *Nihil tam absurdum dici potest quod non dicatur ab aliquo philosophorum* (*De Divin* II, 58). »

Mais suivons, M. F., l'histoire que l'apôtre saint Paul nous a tracée, de main de maître, de la raison philosophique des temps anciens. Il nous dit : « Les philosophes ont connu tout ce qu'on peut naturellement connaître de Dieu, parce que Dieu le leur avait manifesté, non-seulement par la tradition, mais aussi par les merveilles de la nature, la nature visible leur ayant parlé des attributs du Dieu immortel et invisible. Ils n'ont donc pas d'excuse dans leurs erreurs ; *Quod notum est Dei manifestum est in illis ; Deus enim illis manifestavit. Invisibilia enim ipsius a creatura mundi, per ea quæ facta sunt, intellecta, conspiciuntur : sempiterna quoque ejus virtus et divinitas ; ita ut sint inexcusabiles* (*Rom.* I, 19, 20). Mais la raison philosophique, au lieu de se prosterner, et offrir à Dieu l'hommage de ses adorations et de ses remercîments pour le bienfait de cette révélation, s'attribua comme le fruit, comme la conquête de ses propres efforts.

ce qui n'avait été qu'un éclair de la bonté de Dieu ; *Qui cum cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt* (*Ibid.* 21). C'est pour cela que cette raison philosophique, fière d'elle-même, s'arrêtant à elle-même, s'adorant elle-même, finit par s'égarer, par s'évanouir en elle-même ; *Evanuerunt in cogitationibus* (*Ibid.*). Dès-lors l'aveuglement de l'esprit s'ensuivit, qui amena l'aveuglement du cœur ; *Et obscuratum est insipiens cor eorum* (*Ibid.*). Et cette raison si orgueilleuse, cette raison qui n'avait pas voulu plier ses ailes devant la majesté du Dieu créateur, on la vit se courber, se prosterner devant les créatures ; offrir aux êtres visibles, à l'homme, aux animaux, aux oiseaux, aux serpents, le culte qui n'était dû qu'au Dieu invisible ; *Et mutaverunt gloriam incorruptibilis Dei, in similitudinem imaginis corruptibilis hominis, et volucrum et quadrupedum et serpentum* (*Ibid.* 23.). »

Et, en effet, saint Paul, par ces mots, paraît faire allusion à Socrate, qui, avant de mourir, envoya sacrifier un coq à Esculape ; à Platon, qui prêchait et pratiquait le culte des faux dieux d'Athènes ; à Cicéron, qui prêchait et pratiquait le culte des faux dieux de Rome : il fait allusion à tous ces prétendus ennemis de la superstition populaire, qui sont devenus les plus superstitieux des hommes, parce que l'homme en cessant de croire devient crédule ; et saint Paul finit cette triste histoire par cette grande parole : « Ainsi, ces hommes, qui s'étaient posés comme les plus savants des hommes, n'en ont été que les plus sots et les plus stupides ; *Dicentes enim*

se esse sapientes, stulti facti sunt (*Ibid.* 22). »

12. Mais comment, direz-vous, comment peut-on traiter ainsi les philosophes et la philosophie ? Pendant que les peuples païens, corrompus, abrutis par l'idolâtrie, ne professaient que des croyances absurdes qu'ils réalisaient par des rites abominables et cruels, les philosophes n'étaient-ils pas les seuls à écrire d'éloquentes et magnifiques pages où ils exposaient, dans le style des prophètes, les plus grandes et importantes vérités ?

C'est vrai ; mais d'abord ces vérités sont en très-petit nombre dans leurs livres. En parcourant ces travaux du génie païen, on croit voyager par les déserts de l'Afrique, où il faut marcher pendant plusieurs jours, avant de rencontrer un seul végétal, une fleur, un brin d'herbe qui vous rappelle la nature animée ou vivante. Qui est celui qui, par exemple, peut lire, sans un immense ennui, les livres de Cicéron, *Des Fins*, et ses *Questions Tusculanes!* Quelle abondance de mots, mais aussi quelle stérilité de choses ! quelle richesse d'érudition, mais aussi quelle pauvreté de pensées ! quel luxe de phrases, mais aussi quel défaut de certitude ! quelle élégance, quelle grâce de style, mais aussi quelle pénurie de vérités !

En second lieu, voyez ce que Tertullien a remarqué sur ce petit nombre de vérités que les grands penseurs de l'antiquité s'attribuaient la gloire d'avoir trouvées. « Nous ne nions pas, dit-il, que les philosophes ont, parfois, parlé tout-à-fait en chrétiens. Mais c'est par hasard qu'ils ont rencontré la vérité :

comme un vaisseau, surpris pendant la nuit par la tempête, et se livrant à la furie des vents et des flots, dans la confusion de tous les éléments, parvient quelquefois à toucher un port de salut : ou bien, comme un homme qui, abandonné dans un lieu obscur, à force de marcher à tâtons, trouve enfin la porte pour sortir : l'un et l'autre par un aveugle bonheur (1). » D'autres, dit le même auteur, n'ont deviné certaines vérités que parce qu'elles leur ont été suggérées par le sens intime dont Dieu a doté la conscience de l'homme, ou par le sens public qui se manifeste partout dans l'humanité (2); c'est-à-dire, conclut Tertullien, que la *raison philosophique païenne* n'a fait souvent autre chose que s'emparer des vérités connues, admises, crues universellement dans le monde (car ces vérités sont les lois communes de la nature morale), se les approprier, et les débiter ensuite avec une imperturbable effronterie, comme le résultat de ses recherches et le produit de ses spéculations; ***Philosophia leges naturæ opiniones suas fecit*** (*loc. citat.*).

Saint Augustin a fait la même observation. « Toutes les vraies et belles choses, dit-il, qu'on trouve dans les livres des philosophes, sur le culte qu'on

(1) « Plane non negabimus aliquando philosophos juxta nostra » sensisse. Nonnunquam enim et in procella, confusis vestigiis cœ- » li et freti, aliquis portus ostenditur. Nonnunquam, et in tenebris, » aditus quidam et exitus deprehenduntur : cæca felicitate (*De ani-* » *ma*, II). »

(2) « Sed et natura pleraque suggeruntur, quasi de publico sen- » su, quo animam Deus donare dignatus est (*Ibid.*). »

doit à Dieu, leur raison ne les a inventées pas plus qu'on ne crée l'or et l'argent qu'on retire des mines; elle les a tirées des mines des traditions et des sentiments universels, que la providence de Dieu a ouvertes partout; *Apud philosophos multa vera de Deo inveniuntur, tanquam aurum et argentum, quod non ipsi instituerunt, sed de quibusdam quasi metallis divinæ providentiæ, quæ ubique infusa est, eruerunt* (*De doctr. Christ.* c. xxx). » Le grand interprète chrétien Druthmare a dit aussi : « Les trois parties qui composent la philosophïe grecque, on les trouve dans l'Ecriture-Sainte. Les plus grandes et les plus importantes vérités avaient été annoncées à tout le monde par la même Ecriture, avant que les sophistes païens eussent pensé à en faire la gloire de leur sagesse et de leur éloquence. Ainsi, le peu de vérité qu'ils ont dit, ils l'avaient reçu de la libéralité de Dieu (1). »

Saint Thomas fait enfin une autre importante remarque, à laquelle on n'a pas fait assez d'attention, par rapport aux vérités que les philosophes ont connues : c'est qu'on se trompe grossièrement, en croyant que les philosophes qui ont admis un Dieu, sur le

---

(1) « Omnes partes philosophiæ Græcorum etiam in divina Scrip- » tura inveniuntur. Et omnes modi locutionum ante fuerunt in » Scriptura quam ad sophistas seculares pervenirent. Qui, si quid » habuerunt, dono Dei habuerunt (*In Matth.*). »

On n'a qu'à feuilleter les *Stromates* de Clément d'Alexandrie, pour se convaincre, au rapprochement qu'il en a fait, que tout ce qu'on trouve de bon dans les écrivains grecs, ils l'ont puisé aux livres saints des Hébreux, qui, connus dans tout le monde, ne pouvaient être ignorés par les savants de la Grèce.

témoignage de la raison, ont eu de ce même Dieu l'idée pure et simple que nous en avons reçue par la foi; c'est-à-dire l'idée d'un être réunissant toutes les perfections possibles, et tel qu'on ne peut rien imaginer, rien penser de plus parfait; *Non omnibus etiam concedentibus Deum esse, notum est quod Deus sit id quo majus cogitari non possit* (*Contr. Gentil.* lib. I, C. II.)

Rien n'est plus vrai. Platon, par exemple, ayant rêvé, ainsi que l'a remarqué Fénelon (1), que Dieu n'a créé le monde que d'une matière préexistante, a refusé à Dieu non-seulement l'attribut de la toute-puissance, mais celui aussi de l'*Unicité*. Car une matière préexistante de toute éternité et n'ayant qu'en elle-même la raison de son existence, est Dieu. Voilà donc deux Dieux éternels pour Platon, le Dieu dieu et le Dieu matière.

Personne n'ignore le ton de cynique impiété avec lequel Cicéron a ridiculisé, sous le nom de la *Proneia des Stoïciens,* la providence de Dieu dans le gouvernement du monde : cette providence qu'Homère admettait en s'appuyant sur la croyance du peuple, et

---

(1) « Platon reconnaissait, à la vérité, que le monde était l'ou- » vrage d'un Dieu créateur; mais il n'entendait pas, par le mot » *création,* une création proprement dite; car il supposait que Dieu » n'avait fait que semer et bâtir, pour ainsi dire, le monde, avec » une matière préexistante, et qui *était de toute éternité*. De sorte » que ce Dieu créateur n'est, selon lui, à l'égard du monde qu'il a » créé, en débrouillant le chaos et en donnant une forme à une ma- » tière brute, que ce que sont un architecte et des maçons qui en » travaillant et arrangeant, dans un certain ordre, des pierres bru- » tes, en forment une maison (*Vie de Platon*). »

dont il a presque parlé dans les termes non-seulement d'un théologien chrétien, mais même d'un écrivain ascétique (1).

On peut appliquer aussi au dogme de l'*immortalité de l'âme* la remarque que saint Thomas a faite touchant le dogme de l'existence de Dieu. L'immortalité de l'âme, pour les philosophes qui l'ont admise, n'était autre chose, d'après le langage de Cicéron, qu'une *permanence* plus ou moins longue de l'âme après la dissolution du corps ; *Permanere animos putamus*. Mais ces mêmes philosophes étaient bien loin de connaître l'état de l'âme après la mort, comme la révélation nous l'a fait connaître. Ils n'avaient eu aucune idée, ou seulement une idée bien confuse, bien obscure, bien incertaine, bien erronée, sur l'état de l'âme après la mort, de son parfait et éternel bonheur, si elle parvient à la vision et à la société de Dieu, de sa profonde et éternelle misère, si elle en est séparée. Et il est bien singulier qu'à l'égard des récompenses et des châtiments de l'autre vie, malgré les fables qui les défigurent, on trouve des idées plus justes et plus vraies chez les poëtes que chez les philosophes.

Mais la raison philosophique ancienne, impuissante à retrouver, à préciser une seule vérité, a été malheureusement trop habile à inventer, à formuler toutes les erreurs.

---

(1) Voyez dans Rollin, *Manière d'étudier et d'enseigner les belles-lettres* (tom. I), réunis dans trois pages, les passages d'Homère relatifs à la *Providence*.

13. Cicéron était aussi grand philosophe qu'il était grand orateur. Il a été, en même temps, le Platon et le Démosthène des Latins. Il avait fait une étude aussi profonde de la philosophie des Grecs que de leur littérature. Il avait appris l'une et l'autre non-seulement dans leurs livres, mais aussi dans leurs écoles; car c'est en Grèce qu'il fit toutes ses études. Il admirait les philosophes grecs, et Platon en particulier, jusqu'au fanatisme; il les aimait jusqu'à la folie. Il a été le premier des Latins, comme il s'en glorifie lui-même, qui ait transporté dans la langue du Latium toutes les doctrines des philosophes d'Athènes. Ses livres philosophiques sont le répertoire le plus complet et le plus solide, le résumé le plus exact de tous les systèmes de la philosophie grecque. Les arrêts de ce grand homme du paganisme, en fait de philosophie grecque, ne peuvent donc être suspects à personne à aucun titre. On ne peut l'accuser, à l'égard des Grecs, ni de malveillance ni de mauvaise foi, ni d'ignorance ni d'incapacité.

Or, voulez-vous savoir ce que, d'après Cicéron, la raison philosophique des Grecs a su apprendre au monde touchant la première et la plus importante vérité, *l'existence et la nature de Dieu?* Ouvrez les trois énormes livres qu'il a composés sur ce sujet.

Cicéron n'attend pas, dans ces dialogues, que la force des principes, l'intérêt et la chaleur de la discussion l'entraînent, pour lancer son arrêt de condamnation contre la raison se retranchant en elle-même, faisant dépendre d'elle-même la décision du vrai et du faux, et pour la convaincre d'impuissance à attein-

dre la vérité. C'est au début même de cette grave et importante discussion qu'il déclare, de la manière la plus solennelle, que la question qu'il va traiter est, à elle seule, une démonstration sans réplique que le principe fondamental de la *raison philosophique* est l'ignorance ; que l'erreur, l'incertitude et le doute en sont le résultat le plus naturel et le plus nécessaire.

Car voici ce qu'il dit : « Dans la multitude des questions que la philosophie a souvent entamées sans avoir jamais pu les résoudre, l'une des plus difficiles et des plus obscures, c'est la question *de la nature des dieux*. Sur ce grand sujet les hommes les plus savants ont émis tant d'opinions, et si diverses et si contradictoires entre elles, que, par ce seul fait, on est autorisé à penser que le principe de toute philosophie n'est que la sottise, et que les académiciens sont bien sages en refusant leur assentiment aux doctrines philosophiques, comme à des choses incertaines et obscures (1). »

Ainsi, l'introduction à une dispute philosophique qu'un philosophe soulève dans une assemblée de philosophes, avec l'intention de parvenir, par le raisonnement, à la première de toutes les vérités, n'est qu'un acte d'accusation en règle, la promulgation

---

(1) « Cum multæ res in philosophia nequaquam satis explicatæ » sint ; tum perdifficilis et perobscura quæstio est *de natura deo-* » *rum ;* in qua tam variæ sunt doctissimorum hominum, tamque » discrepantes sententiæ, ut magno argumento esse debeat : cau- » sam, id est principium philosophiæ, esse inscientiam ; prudenter- » que academicos a rebus incertis assensionem cohibuisse (*De Nat.* » *deor.* lib. 1). »

du plus terrible anathème contre la philosophie.

Ensuite Cicéron, en la personne de Velléius, l'un des interlocuteurs dans ces dialogues, fait cette observation importante : « Que si la majorité des philosophes est d'accord dans l'opinion bien vraisemblable qu'il y a des dieux, c'est parce qu'on n'a consulté d'abord que la nature, la croyance universelle, qui nous disent à tous qu'il y a un Dieu. Mais que, lorsqu'on a voulu raisonner sur la nature de ce Dieu, la raison de ces mêmes philosophes s'est trouvée si faible, leurs opinions si extravagantes et si opposées, qu'on n'a pas le courage de les entendre et de les suivre dans cette discussion. Ayant tout combattu et tout nié, ce n'est pas leur faute s'il reste encore dans le monde quelque trace de religion et de piété, puisqu'ils ont fait tout ce qui dépendait d'eux pour les détruire, en enseignant que les dieux ne se donnent aucun souci des choses humaines (1). »

» Or voulez-vous les connaître, continue l'interlocuteur, ces opinions? Je vais vous les rappeler; mais vous y verrez moins les étonnantes et miraculeuses pensées de philosophes qui raisonnent, que les extravagances de fiévreux qui rêvent (2).

(1) « Plerique qui, quod maxime verisimile est, et quo OMNES, » DUCE NATURA, VEHIMUR, deos esse dixerunt, tanta sunt in varietate et dissensione constituti, ut eorum molestum sit enumerare sententias. Sunt qui omnino nullam habere censent humanarum rerum » procurationem deos : quorum si vera sententia est, quæ potest » esse pietas, quæ sanctitas, quæ religio (*De Nat. Deor.* lib. I)? »

(2) « Audite portenta et miracula, non disserentium philosopho» rum, sed somniantium (*Ibid.*). »

» La stupidité des Platoniciens tient du prodige. Dieu doit être pour eux de figure ronde, parce que, pour Platon, la figure ronde est la plus parfaite et la plus belle, et qu'il faut que Dieu ait la figure la plus belle et la plus parfaite. Mais puisque chacun doit suivre sa raison, et ne s'en rapporter qu'à sa raison dans le jugement des choses, que peut-il me répondre, Platon, si j'affirme que Dieu est et doit être d'une figure conique, cylindrique, pyramidale ou carrée; puisque, pour ma raison à moi, ce n'est pas le rond, mais le carré, la pyramide, le cylindre et le cône, qui sont les plus jolies et les plus parfaites de toutes les figures (1)?

» Pour Thalès, Dieu est cette intelligence qui, ayant tout pétri avec de l'eau, le premier de tous les éléments, n'a formé le monde que de l'eau; et, tout en soutenant que Dieu doit être incorporel, Thalès l'unit à l'eau comme à un corps, afin que Dieu puisse opérer avec le secours d'un corps; comme si une intelligence ne pouvait pas exister sans corps (2).

» Anaximandre pense que les dieux, à des intervalles différents, naissent et meurent comme les

---

(1) « Admirabar tarditatem eorum (Platonicorum) qui Deum rotundum esse velint, quia ea forma ullam negat esse pulchriorem Plato. At mihi vel cylindri, vel quadrati, vel coni, vel pyramidis videtur esse formosior (*De Nat. Deor*. lib. I). »

(2) « Thalès aquam dixit esse initium rerum; Deum autem eam mentem quæ ex aqua cuncta fingeret. Si dii esse possunt sine sensu, sed mente, cur aquam adjunxit, si ipsa mens constare potest vacans corpore (*Ibid.*)? »

hommes. Rien de plus absurde ; car on ne peut admettre Dieu à moins qu'il ne soit éternel (1).

» Anaximène établit que l'air est Dieu ; que ce Dieu ayant été engendré, n'en est pas moins immense et sans fin. Autre absurdité ; car tout ce qui naît doit mourir, et tout ce qui a un principe a aussi une fin (2).

» Anaxagore a été le premier de tous les philosophes à penser que l'ordre des êtres et leur manière d'exister a été l'œuvre de la force et de la raison d'un esprit infini, n'ayant pas de corps extérieur. Mais moi je proteste ne pouvoir comprendre avec ma raison et en conséquence ne pouvoir admettre, qu'une simple intelligence incorporelle soit capable de sentiment et d'action sur les corps (3).

» Pour le Crotoniate, le soleil, la lune, toutes les étoiles et toutes les âmes des hommes sont des dieux. Mais peut-on souffrir une pareille extravagance qui attribue à des choses mortelles la divinité et l'immortalité (4) ?

---

(1) « Anaximandri opinio est, nativos esse deos, longis intervallis » orientes occidentesque. Sed nos Deum, nisi sempiternum, intel- » ligere quî possumus (*De Nat. Deor.* lib. I)? »

(2) « Anaximenes aerem Deum statuit, eumque gigni esseque im- » mensum et infinitum, quasi non omne quod ortum sit mortalitas » consequatur (*Ibid.*) ! »

(3) « Anaxagoras primus omnium rerum descriptionem et mo- » dum mentis infinitæ vi et ratione confici voluit. Cingi corpore ex- » terno ei non placet. Aperta et simplex mens, nulla re adjuncta, » quæ sentire possit, fugere intelligentiæ nostræ vim et notionem » videtur (*Ibid.*). »

(4) « Crotoniates qui soli et lunæ, reliquisque sideribus animeque

» Pythagore croit que Dieu est une grande âme, infuse et mêlée à la nature corporelle tout entière ; et que de cette âme, comme des parties détachées d'un tout, naissent nos âmes ; de sorte que ce pauvre Dieu est obligé de se voir à chaque instant déchirer et mettre en lambeaux. Et d'ailleurs Pythagore aurait à expliquer comment l'homme est si ignorant : peut-il rien ignorer, l'être qui est une partie du Dieu qui sait tout, et qui est Dieu lui-même (1)?

» Xénophane affirme que Dieu est tout ce qui est infini, uni à une intelligence. Cette opinion, d'un côté, est aussi absurde que celle des autres, puisqu'elle admet une intelligence sentant, quoiqu'elle n'ait pas de sens ; et, de l'autre côté, cette opinion est plus absurde que celle des autres, parce que l'infini ne peut pas être sensible ni composé (2).

» Parménide, en partant de la similitude de la couronne, a imaginé je ne sais quoi d'entièrement poétique et factice, qu'il appelle *stéphanon* (mot grec signifiant *couronne*.) Ce *stéphanon* est l'orbite de l'univers, contenant la lumière et la chaleur, et envi-

---

» divinitatem dedit, non sensit sese mortalibus rebus immortalitatem dare (*De Nat. Deor.* lib. I). »

(1) « Pythagoras, qui censuit animum esse per naturam rerum omnem intentum et commeantem, ex quo animi nostri caperentur, non vidit, distractione humanorum animorum, discerpi et dilacerari Deum. Cur autem quidquam ignoraret animus hominis, si Deus esset (*Ibid.*)? »

(2) « Xenophanes, qui, mente adjuncta, omne præterea quod esset infinitum Deum voluit, de ipsa mente reprehenditur ut cæteri. De infinito autem vehementius, in quo nihil neque sentiens neque conjunctum esse potest (*Ibid*). »

ronnant le ciel; et c'est cette orbite qui, pour Parménide, est Dieu. Pour moi tout cela est un jeu d'imagination; ne pouvant y voir en aucune manière ni la figure ni le sens de Dieu (1).

» Quant à Empédocle qui a fait quatre dieux des quatre éléments dont se composent les choses, tout en croyant avoir mieux raisonné que les autres, il s'est trompé plus honteusement que les autres. Car il est évident que ces quatre éléments naissent et meurent : et par cela même il est évident qu'ils ne peuvent pas être Dieu (2).

» Je mets hors de question Protagore ; car, ayant dit qu'il ne sait rien de certain à l'égard des dieux, ni s'il y en a, ou s'il n'y en a pas, ni ce qu'ils peuvent être, il donne assez à croire qu'il n'admet point de divinité (3).

» Nous en ferons de même à l'égard de Démocrite : car lui aussi, ayant soutenu qu'il n'y a rien d'éternel. tout étant variable et changeant, il a ôté Dieu du monde, de manière à n'en laisser aucune trace (4). »

---

(1) « Parmenides commentitium quiddam coronæ similitudine » efficit, *stephanon* appellat, continentem ardore lucis orbem, qui » cingit cœlum, quem appellat Deum. In quo neque figuram divinam » neque sensum quisque suspicari potest (*De Nat. Deor.* lib. I). »

(2) « Empedocles in deorum opinione turpissime labitur; qua- » tuor naturas, ex quibus omnia constare vult, divinas esse censet, » quas et nasci et extingui perspicuum est (*Ibid.*). »

(3) « Neque vero Protagoras, qui sese negat de diis habere quod » liqueat, sint, non sint, quodque sint, quidquam videtur de natura » deorum suspicari (*Ibid.*). »

(4) « Quid Democritus ? Cum neget esse quidquam sempiternum

14. Mais l'interlocuteur de Cicéron va encore plus loin ; et il remarque que, dans cette importante question, les philosophes, en ne suivant tous que leur propre raison, sont en plein désaccord non-seulement chacun avec tous les autres, mais aussi chacun avec soi-même. De sorte que non-seulement ce qui est vrai pour un philosophe ne l'est pas pour un autre, mais ce qui pour un philosophe est vrai aujourd'hui ne l'est pas le lendemain, c'est-à-dire que les opinions que se forme la raison toute seule sont aussi inconstantes qu'elles sont incertaines.

« Si, pour prouver, dit-il, l'inconstance des philosophes dans leurs propres opinions, je voulais faire l'histoire des variations de Platon, je n'en finirais jamais. Il suffit de remarquer que dans le même livre intitulé *le Timée*, et dans le même livre *des Lois*, tantôt il est évident pour Platon que Dieu, le père de ce monde, est l'être qu'on ne peut pas nommer, qu'on ne doit pas même essayer de connaître ce qu'il est ; et tantôt il est aussi évident, pour le même Platon, que Dieu peut être nommé, et qu'on peut affirmer ce qu'il est. Car c'est Platon qui dit que l'univers entier, le ciel et la terre, les astres et les hommes, sont Dieu. Quant à moi, je ne vois autre chose d'évident dans tout ceci sinon la légèreté, la contradiction et la niaiserie (1).

» quia nihil semper suo statu manet ; Deum ita tollit omnino, ut » nullam opinionem ejus reliquam faciat (*De Nat. Deor.* lib. I). »

(1) « De Platonis inconstantia longum est dicere ; qui, in *Timæo*, » patrem hujus mundi nominari negat posse ; in *Legum* autem libris, » quid sit omnino Deus, inquiri oportere non censet. Idem in *Timæo*

» La raison de Xénophon, son disciple, n'est pas moins inconstante. Lui aussi tantôt fait dire à Socrate qu'on ne doit pas examiner de quelle forme est Dieu; et tantôt il dit que Dieu n'est que le soleil, dont la forme nous est connue. Tantôt Dieu n'est qu'un, pour Xénophon; et tantôt il y a pour lui aussi plusieurs dieux. Tout cela est de la même force que l'opinion de Platon, que je viens de rappeler, et mérite qu'on en fasse le même cas (1).

» Mais, en fait de changement d'avis sur ce même sujet, personne ne saurait surpasser Aristote, si nombreuses et si contradictoires sont ses opinions sur Dieu, que cependant il nous présente toutes et toujours comme également vraies et également certaines. Car, pour Aristote, tantôt la Divinité n'est qu'une intelligence, et tantôt elle n'est que le monde; tantôt, outre l'intelligence-Dieu et l'intelligence-monde, il y a un autre Dieu qui préside au monde et à l'intelligence; et tantôt Dieu n'est que le feu céleste. Mais Aristote, qui a tout vu par sa raison, n'a pas vu ce que je vois par la mienne, à savoir qu'il est en contradiction ouverte avec lui-même. Car le ciel n'est, au

---

» et in *Legibus* dicit et mundum Deum esse et cœlum et astra et terram et animos. Quæ et per se sunt falsa *perspicue,* et inter se vehementer repugnantia (*De Nat. Deor.* lib. I). »

(1) « Xenophon eadem fere peccat; facit enim Socratem disputantem formam Dei quæri non oportere; eumdemque solem et animum Deum dicere; et modo unum dicere Deum, modo plures, quæ sunt in eisdem erratis fere ac ea quæ de Platone diximus (*Ibid.*). »

fond, qu'une partie de ce même monde dont Aristote a fait ailleurs un seul Dieu (1).

» Xénocrate, condisciple d'Aristote, sans être plus ferme que lui dans ses évidences, est plus fou que lui dans ses extravagances. Il était certain pour Xénocrate qu'il n'y a que huit dieux. Les cinq premiers dieux sont les cinq planètes qu'on connaît. Le sixième dieu, ce sont les étoiles fixes, qu'on ne doit considérer que comme les membres différents d'un même et simple dieu. Le septième dieu est le soleil, et le huitième la lune (2).

» Mais Héraclite, élève de la même école de Platon, à la comédie sérieuse de Xénocrate a ajouté force de contes ridicules, bons pour les enfants. Car pour lui tantôt Dieu est le monde, tantôt l'intelligence, tantôt les planètes; et lorsqu'il fait de Dieu un être corporel, il lui refuse toute espèce de sens; et lorsqu'il dit que Dieu n'est qu'intelligence, il en varie la figure. Et dans le cours de son ouvrage, se rappelant qu'il avait laissé derrière lui le ciel et la terre, il revient sur ses pas, et du ciel et de la terre il daigne faire deux autres dieux (3).

---

(1) « Aristoteles quoque multa habet; modo enim menti tribuit » omnem divinitatem, modo mundum Deum dicit esse; modo » quemdam alium præficit mundo. Tum cœli ardorem Deum dicit » esse; non intelligens cœlum mundi esse partem quem alio loco ipse » designavit Deum esse (*De Nat. Deor.* lib. I). »

(2) «Nec vero ejus condiscipulus Xenocrates, in hoc genere pruden- » tior. Deos enim octo esse dicit : quinque eos qui in stellis vagis no- » minantur; unum, qui ex diversis quasi membris simplex sit putan- » dus deus; septimum solem adjungit, octavumque lunam (*Ibid.*). »

(3) « Ex eadem Platonis schola Heraclitus puerilibus fabulis refer-

» Il semble qu'en fait de légèreté et d'inconstance dans ses propres opinions, on ne puisse pas aller plus loin que les philosophes que je viens de citer. Il n'en est cependant pas ainsi. Théophraste est allé encore au-delà, au point qu'il s'est rendu tout-à-fait intolérable. Car tantôt il accorde à une intelligence unique la nature divine et la principauté du monde; tantôt il défère tout cela aux signes du zodiaque, au ciel et aux étoiles (1).

» Il n'y a que votre Zénon le stoïcien qui puisse disputer à Théophraste la palme de la légèreté et du ridicule. Il avait commencé par dire qu'il n'appartenait qu'aux philosophes de sa trempe et de son calibre d'avoir une opinion certaine, déterminée et toujours la même à l'égard de Dieu (2). Et cependant personne, sur ce même sujet, n'a plus souvent que lui changé d'opinion. Pendant quelque temps il ne reconnut que l'air pour son Dieu. Dans la suite, le Dieu de Zénon fut une certaine raison environnant, investissant, pénétrant toute la nature. Depuis, tantôt c'étaient les astres, tantôt c'étaient les années, les mois et les saisons, qui étaient des dieux. Et, après

---

» cit libros. Modo mundum, tum mentem divinam esse putat, errantibus etiam stellis divinitatem tribuit, sensuque Deum privat, ejusque formam mutabilem esse vult; eodemque libro rursus terram et cœlum refert in Deum (*De Nat. Deor.* lib. I). »

(1) « Nec vero Theophrasti ferenda inconstantia est; modo enim menti divinum tribuit principatum, modo cœlo, tum autem signis sideribusque cœlestibus (*Ibid.*). »

(2) « Est enim philosophi de Diis immortalibus habere non errantem et vagam, ut Academici, sed, ut nostri, stabilem certamque sententiam (*Ibid.* lib. II). »

avoir créé et adoré tant de dieux, un beau jour il finit par les nier tous; ayant nié, dans son commentaire sur la *Théogonie* d'Hésiode, que l'homme ait aucune idée innée, aucun sentiment naturel de Dieu (1).

» Ce riche patrimoine de la raison philosophique de Zénon ne périt pas avec lui : Cléante, son disciple, en hérita, et en fit son profit pour y ajouter des variations et des folies nouvelles. Car, pour Cléante, tantôt c'est l'intelligence et l'âme de la nature qui est Dieu; et tantôt le vrai Dieu est infailliblement le feu, qu'il appelle *éther;* et, poussant encore plus loin le courage du délire, tantôt il imagine une certaine forme ou image de divinité séparée de toute autre chose, et tantôt il établit que c'est dans la raison, dans la raison seule de l'homme qu'il faut chercher la Divinité (2). »

Parvenu à ce point, l'interlocuteur de Cicéron ne peut s'empêcher de pousser un profond cri de détresse, et de prononcer cette triste exclamation, que je re-

(1) « Zeno (ut ad vestros, Balbe, veniam) alio loco æthera Deum » dicit, aliis libris rationem quamdam per omnem pertinentem naturam, ut divinam esse effectam putat. Idem astris hoc tribuit, » tum annis, mensibus, annorumque mutationibus. Cum Hesiodi » *Theogoniam* interpretatur tollit omnino insitas perceptasque cognitiones deorum (*De Nat. Deor*. lib. I). »

(2) « Cleantes, Zenonis discipulus, tum ipsum mundum Deum » dicit esse, tum totius naturæ menti, atque animo hoc nomen tri» buit tum ardorem qui æther nominatur, certissimum Deum judicat » idem, quasi delirans; tum fingit formam quamdam et speciem » deorum, tum divinitatem omnem tribuit astris, tum nihil ratione » divinius (*Ibid*. lib. I). »

commande particulièrement aux rationalistes catholiques, aux défenseurs modérés de l'aptitude de la raison à découvrir, à deviner Dieu par ses seuls moyens. « Ainsi ce Dieu qu'on nous dit si facile à connaître à l'aide de la raison, et dont on prétend que chacun porte les traces dans les perceptions claires de son esprit, reste toujours inconnu ; nous ne savons pas où le rencontrer, où le voir ; nous ne le comprenons pas, un nuage épais le cache toujours à nos yeux (1). »

Dans les *Questions académiques*, Cicéron avait constaté déjà, avec la même force, l'impuissance où est la raison de parvenir par elle-même à la connaissance pure et certaine de Dieu. Car, après avoir rappelé les différentes opinions des philosophes sur l'*origine des choses*, il dit : « Zénon et presque tous les Stoïciens pensent que le Dieu souverain est l'air ; et que cet air a un esprit qui gouverne tout. Mais voici Cléante, disciple de Zénon, et lui aussi stoïcien du premier rang, venant nous assurer que ce n'est pas l'air, mais le soleil, qui est le maître du monde, qui domine et gouverne le monde. Ainsi la dissension et la discorde qui règne parmi les plus grands savants, sur ce sujet, nous condamne, nous autres pauvres humains, à ne pas savoir au juste qui est notre véritable Seigneur et notre Dieu, et si nous devons rendre à

---

(1) « Sic fit ut Deus ille, quem mente noscimus atque in animi » notione, tanquam in vestigio volumus reponere, nusquam prorsus » appareat (*De Nat. Deor.* lib. I). »

l'air ou au soleil le culte de nos hommages et de nos adorations (1). »

Mais en en ayant dit assez pour lui-même, dans tout ce qu'il vient de dire, Velléius ne croit pas en avoir dit assez pour les autres. Il continue donc à exposer au long les impiétés de Perse, disciple lui aussi de Zénon, et pour lequel Dieu n'est qu'*un mot* que la reconnaissance publique a attribué aux inventeurs des choses utiles à la vie humaine, et aux inventions utiles elles-mêmes (2). Et, après avoir passé en revue l'ignoble multitude de dieux chimériques et inconnus que Chrysippe, l'interprète le plus astucieux des extravagances des Stoïciens, avait imaginés (3), Velléius achève par ce dernier trait l'affreux tableau des sottises de la raison philosophique touchant Dieu : « Je vous ai mis sous les yeux, je ne dirai pas les jugements des philosophes, mais les rêveries d'hommes en délire. Et, en vérité, les fables scandaleuses de la raison poétique, qui ont fait tant de mal aux mœurs par leur trompeuse douceur, ne sont elles-mêmes ni plus laides ni plus absurdes que ces

(1) « Zenoni et reliquis fere stoicis æther videtur summus Deus, » mente præditus, quo omnia regantur. Cleantes, qui quasi majo- » rum gentium est stoicus, Zenonis auditor, solem dominari et re- » rum potiri putat. Itaque cogimur, dissensione sapientum, Domi- » num nostrum ignorare, quippe qui nesciamus soli an ætheri ser- » viamus (*Quæst. acad.* I). »

(2) « Perseus, Zenonis auditor, eos dicit esse habitos deos, a qui- » bus magna utilitas, ad vitæ cultum, esset inventa, ipsasque res » utiles et salutares deorum esse vocabulis nuncupatas (*Ibid.*). »

(3) « Chrysippus, qui Stoicorum somniorum vaferrimus habetur » interpres, magnam turbam congregat ignotorum deorum (*Ibid.*). »

monstrueuses erreurs de la raison philosophique (1). »

15. Mais, aussi malheureuse dans ses efforts pour connaître Dieu, la raison philosophique ancienne n'a pas été plus heureuse dans ses tentatives pour connaître ce que l'homme a de plus noble et de plus intime, son propre esprit. Sur ce sujet aussi nous n'avons qu'à consulter Cicéron ; on ne saurait trouver un juge plus compétent, un témoin plus impartial des doctrines philosophiques de l'antiquité.

Il y a des philosophes, dit-il, qui pensent que la mort n'est que le départ de l'âme du corps : d'autres croient qu'à la mort il n'y a point de départ ; que l'âme et le corps finissent en même temps ; que rien de l'homme ne survit à la mort de l'homme. Mais ceux mêmes qui attribuent la mort au départ de l'âme du corps, sont divisés en trois opinions différentes : pour quelques-uns de ces sages, l'âme en sortant du corps se dissipe tout-à-fait dans le néant ; pour d'autres, elle continue à subsister pendant quelque temps ; pour d'autres, elle subsiste toujours (2).

Ne demandez pas surtout ce que c'est que l'âme, où elle réside, d'où elle descend dans l'homme? car là-dessus la discordance et la lutte des opinions par-

---

(1) « Exposui non philosophorum judicia, sed delirantium somnia ; nec enim multo absurdiora sunt ea quæ, poetarum vocibus, » ipsa sua suavitate, nocuerunt (*Quæst. acad.* I). »

(2) « Sunt qui discessum animi a corpore putant esse mortem ; » sunt qui nullum censent fieri discessum, sed una animum et corpus occidere, animumque cum corpore extingui. Qui discedere » animum censent, alii statim dissipari, alii diu permanere, alii » semper (*Tuscul.*, lib. I). »

mi les philosophes est encore plus profonde et plus acharnée (1).

Pour certains philosophes l'âme n'est que le cœur. Pour Empédocle ce n'est pas le cœur qui est l'âme, mais c'est le sang qui baigne le cœur. Ceux-ci affirment que c'est une portion du cerveau qui exerce les fonctions de l'âme; ceux-là nient absolument que l'âme soit cœur ou cerveau; et pour eux l'âme en est distincte, et ne fait que résider soit au cœur, soit au cerveau, comme dans son siége (2).

La raison philosophique de Zénon le stoïcien lui persuada que l'âme n'est que du feu. A Aristoxène, qui était musicien et philosophe en même temps, cette même raison fit croire que l'âme n'est que le mouvement continuel des fibres du corps, produisant quelque chose de semblable à ce qui se fait par le jeu de la voix et la vibration des cordes, et qui s'appelle *harmonie* (3).

Xénocrate dit que l'âme n'est qu'un nombre; car, ajoute-t-il, la force des nombres est immense dans la

---

(1) « Quid sit porro ipse animus, aut ubi, aut unde, magna dis-» sensio est (*Tuscul.*, lib. I). »

(2) « Alii cor ipsum animus videtur. Empedocles animum cen-» set cordi suffusum sanguinem. Alii pars quædam cerebri visa est » animi principatum tenere. Aliis nec cor ipsum placet, nec cerebri » partem quamdam esse animum, sed alii in corde, alii in cerebro » dixerunt animo esse sedem et locum (*Ibid.*). »

(3) « Zenoni stoico animus ignis videtur. Aristoxenus, musicus » idemque philosophus, animum esse ait intentionem vel incen-» sionem ipsius corporis quamdam, velut in cantu et fidibus, quæ » harmonia dicitur (*Ibid.*). »

nature : c'est aussi ce que Pythagore avait affirmé avant lui (1).

L'imagination de Platon ne se contenta pas d'une seule âme; elle en créa trois, corespondant à trois principes différents : la *raison*, qu'il plaça dans la tête; la *colère*, qu'il fixa dans la poitrine ; et la *convoitise*, qu'il cacha au-dessous du diaphragme (2).

Mais, tandis que la générosité aristocratique de Platon donnait à l'homme trois âmes, l'avarice de Dicéarque lui en refusait même une seule. Sa raison philosophique lui avait révélé que l'*âme* n'est qu'un mot dépourvu de sens ; que l'homme n'est que corps et pas autre chose qu'un corps organisé par la nature pour se tenir debout et pour sentir (3).

Pour Aristote, l'âme n'est qu'une substance, résultant d'un cinquième élément; il appelle l'âme *entéléchie;* c'est-à-dire une espèce de mouvement qui se continue sans interruption (4).

Démocrite, ayant voulu lui aussi bâtir l'âme avec sa raison, ne crut pouvoir mieux faire que de s'en

---

(1) « Xenocrates animum numerum dixit esse, cujus vis, ut » etiam ante Pythagoræ visum erat, in natura maxima esset » (*Tuscul.*, lib. I). »

(2) « Plato triplicem finxit animum cujus principia, id est, *ratio-* » *nem* in capite posuit, *iram* in pectore, *cupiditatem* subter præ- » cordia collocavit (*Ibid.*). »

(3) « Dicæarchus nihil esse omnino animum, et hoc esse nomen » totum inane ; nec esse quidquam nisi corpus unum et simplex, » ita figuratum, ut, temperatione naturæ, vigeat et sentiat. (*Ibid.*). »

(4) « Aristoteles ait : « Animus est substantia profecta a quinta » essentia ; » et ipsum animum *entelechiam* appellat, « quasi » quamdam continuatam motionem et perennem (*Ibid.*). »

rapporter au hasard, et de composer l'âme de corpuscules ronds et légers, jetés pêle-mêle dans le creuset (1).

Or, après avoir rappelé ces grossières extravagances de la raison philosophique au sujet de l'âme, Cicéron s'écrie : « De ces opinions différentes, dont chaque philosophe nous a présenté la sienne comme la seule vraie, il n'y a qu'un Dieu qui puisse savoir quelle est réellement la vraie. Les philosophes, par leurs dissentiments, nous laissent là-dessus dans une incertitude complète, et ne nous permettent pas même de savoir laquelle de ces opinions est la plus probable (2). »

Mais ce qui suit, dans cet important dialogue, est bien plus grave par rapport à la question qui nous occupe.

Cicéron dit à son auditeur : « S'il te plaît de croire que l'âme peut, après la mort, monter au ciel, tu n'as qu'à t'en tenir aux opinions d'autres philosophes qui paraissent nourrir cette espérance (3). »

L'auditeur répond : « Pour moi, j'aime à croire et je crois en effet que l'âme monte au ciel après la mort; et quand même il n'en serait pas ainsi, je n'en

---

(1) « Democritus levibus et rotundis corpusculis efficit animum.
» concursu quodam fortuito (*Tuscul.*, lib. I). »

(2) « Harum sententiarum quæ vera sit Deus aliquis viderit, quæ
» vero similis magna quæstio est (*Ibid.*). »

(3) « *Marcus.* Reliquorum sententiæ spem afferunt, si forte hoc
» delectat, posse animos in cœlum pervenire. »

persisterais pas moins à me persuader et à croire qu'il en est ainsi (1). »

Cicéron reprend : « Tu n'as pas besoin pour cela que je vienne à ton aide. Je ne pourrais jamais t'en dire autant ni aussi bien que Platon, avec sa puissante éloquence, en a dit dans son livre *De l'âme*. Eh bien ! tu n'as qu'à parcourir attentivement ce livre, tu y trouveras tout ce que tu pourras désirer (2). »

Mais, après avoir fait ce magnifique éloge du livre de Platon *sur l'âme*, voilà que Cicéron constate la vanité de ce même livre, et son impuissance à produire la croyance à l'immortalité de l'âme; car il met dans la bouche de son auditeur cette confession désespérante : « Tu me conseilles de lire Platon pour me persuader de l'immortalité de l'âme. Je te jure que je l'ai fait, et plusieurs fois; mais je ne saurais m'expliquer comment il se fait que, pendant cette lecture, je crois, ce me semble, à l'immortalité; mais aussitôt que j'ai fermé le livre, et me mets à réfléchir sur ce que je viens de lire, cette croyance m'abandonne, et il n'en reste pas la plus légère trace dans mon esprit (3). »

Et, loin de s'étonner de ce phénomène, loin de trou-

---

(1) « *Auditor*. Me vero delectat; idque ita puto esse; deinde, » etiamsi non sit, mihi tamen persuaderi velim. »

(2) « *Marcus*. Quid tibi opere nostro opus es? Num eloquentia » Platonem superare possumus? Evolve diligenter ejus librum *De* » *animo*; amplius quod desideras nihil erit. »

(3) « *Auditor*. Feci, me Hercule, sæpius; sed nescio quomodo, » dum lego, assentior; cum posui librum, et mecum ipse de im- » mortalitate cœpi cogitare, assensio omnis illa dilabitur. »

ver étrange l'incrédulité à l'immortalité de l'âme après la lecture de Platon, en qui il venait d'exalter la richesse des arguments et la force de l'éloquence, Cicéron trouve très-simple et très-naturelle cette incrédulité même après cette lecture ; car il dit : « Tu as raison ; en vérité, il est bien difficile de prouver par le raisonnement la permanence de l'âme après la mort (1). »

Ainsi voilà Cicéron démolissant d'un coup de pied son Platon à l'endroit même où il l'avait élevé si haut. On dirait même que Cicéron n'a loué le livre de Platon, comme l'écrit le plus solide en faveur du dogme de l'immortalité, que pour mieux constater, par le peu d'impression que cette lecture fait sur l'esprit de son auditeur, la faiblesse des arguments purement philosophiques pour bien asseoir dans les esprits une croyance quelconque. Il faut même avouer que rien n'est plus artificieux, plus délicat, et en même temps plus frappant, que cet admirable morceau, pour démontrer la vanité, la misère, l'impuissance de la raison philosophique prétendant marcher seule à la conquête de la vérité.

16. Il en a été de même sur la grande question du SOUVERAIN BIEN, qui, d'après Cicéron même, est la règle de la vie et le fondement de tous les devoirs : *In quo tota vitæ ratio continetur.*

Pour Hérille, le souverain bien consiste dans la science ; pour Théophraste, dans la richesse ; pour Pyrrhon, dans l'apathie ; pour Zénon, dans l'indiffé-

(1) « Arduum est exponere animos post mortem remanere (*Tuscul.,* lib. I). »

rence; pour Callisthène, dans l'absence de toutes les douleurs; pour Aristippe, dans la possession de tous les plaisirs ; pour Aristote, dans les jouissances de l'esprit; pour Epicure, dans les jouissances du corps. Et quoique Platon et Cicéron aient placé le souverain bien dans la vertu et dans l'honnêteté de la vie, cependant, comme ces mots de *vertu, d'honnêteté,* sous la plume de ces écrivains, étaient d'une étonnante élasticité, ils ne les ont pas empêchés, ces grands hommes, d'encourager tous les désordres et de sanctionner tous les vices.

L'on sait que pour Platon c'étaient des choses légitimes que les amours masculins et la communauté des femmes. Cicéron approuve la vengeance; Zénon, le suicide; Sénèque, la prostitution; et d'autres, l'infanticide, l'adultère, l'assassinat. Le vertueux Caton plaçait, par son exemple, le souverain bien, savez-vous où? Dans l'ivresse; puisque Horace, son panégyriste, nous a dit que le grand Caton, ce grand saint du paganisme, n'était au fond qu'un ivrogne ne puisant que dans le vin la force de son âme et de sa vertu; *Narratur et prisci Catonis sæpe mero caluisse virtus* (*Horat. Od.*).

Je veux bien vous épargner, M. F., le dégoût de connaître la morale qui devait nécessairement résulter de pareilles idées sur la question du *Souverain Bien*. Un mot vous dira tout : Comme chez les anciens philosophes — et il en est de même chez les modernes — toute la métaphysique n'était qu'*idéalisme* ou *matérialisme*, de même leur morale n'était au fond qu'orgueil ou volupté.

Ainsi, après tant de siècles d'études, de recherches, de voyages, de disputes, de raisonnements, la raison philosophique de ces temps-là ne sut résoudre aucune question, ne sut établir aucune vérité, mais elle, au contraire, patrona toutes les erreurs et tous les vices.

En effet, par rapport à la question de *l'existence et de la nature de Dieu*, Cotta, personnage savant et grave, introduit comme interlocuteur dans les dialogues de Cicéron *sur la Nature de Dieu*, s'exprime en ces termes : « Voilà ce que j'avais à vous dire *sur* » *la nature des dieux;* non pour établir qu'il ne faut » pas y croire, mais afin que vous compreniez com- » bien cette question est obscure, et combien il est » difficile d'établir à ce sujet rien de certain (1). » Et Cicéron lui-même a terminé ses trois livres, sur ce même sujet, par ces mots, qu'on ne peut lire sans se sentir le cœur navré à la vue de cette profonde misère de la raison humaine : « Après cette discus- » sion nous nous sommes séparés, à peu près dans » les dispositions dans lesquelles nous nous étions » réunis. Car Velléius (épicurien) jugea plus vraie l'ar- » gumentation de Cotta (soutenant qu'on ne pouvait » rien décider sur les dieux); et moi je trouvai plus » *vraisemblable* le discours de Balbus (admettant un » Dieu) (2). » C'est-à-dire que le résultat d'une dis-

(1) « Hæc fere dicere habui *de natura deorum;* non ut eam tolle- » rem, sed ut intelligatis quam esset obscura et quam difficiles ex- » plicatus haberet (*Tuscul.,* lib. III). »

(2) « Hæc cum essent dicta, ita discessimus ut Velleio Cottæ dis- » putatio verior, mihi Balbi ad veritatis similitudinem videretur » esse propinquior (*Ibid.*). »

» pute si longue et si sérieuse entre les plus savants philosophes de Rome a été de constater : que la raison à elle seule ne peut rien décider de certain, et ne peut parvenir qu'à des probabilités plus ou moins grandes, à de vagues opinions *sur Dieu*. Etait-ce la peine de bavarder tant pour conclure si mal et obtenir si peu ?

Par rapport à la question, Si l'homme a ou non une âme, et si cette âme survit au corps ; nous venons de voir aussi que la raison philosophique ancienne a déclaré que seulement un Dieu peut décider cette question, l'homme ne le pouvant pas (1).

C'est une décision tout-à-fait identique que la même raison a prononcée sur la question du *bien* et du *mal*, ou de la *fin de l'homme*, qui est le fondement de la moralité de toutes ses actions. C'est-à-dire qu'il n'y a pas de question sur laquelle les opinions des philosophes soient plus discordantes que sur celle-ci ; et par cela même il n'y en a pas sur laquelle l'incertitude soit plus complète et l'ignorance plus profonde (2).

Enfin, à l'égard des moyens généraux de parvenir à la vérité par la raison seule, la dernière école philosophique de l'antiquité, celle de Cicéron, qui, sans être la plus riche de vérités, a été sans contredit la

(1) « Harum sententiarum quæ vera sit Deus aliquis viderit (*Loc.* » *cit.*). »

(2) « Quid habemus in rebus bonis et malis explorati ? Nempe fi» nes constituendi sunt ad quos et bonorum et malorum summa re» fertur. Qua de re est igitur inter summos viros major dissensio » (*Acad.* I) ? »

plus logique et la plus franche, a fini par avouer que l'homme peut se former des conceptions vraies et des conceptions fausses ; mais qu'il n'a en lui-même aucun moyen de distinguer les conceptions fausses des conceptions vraies; et que, puisque le même *criterium* qui conduit à la vérité conduit aussi à l'erreur, il est nécessaire de s'en tenir à l'*époche*, ou à la suspension de tout assentiment. D'autant plus, ajoutait la même école, que non-seulement l'homme n'a aucun moyen d'arriver à la vérité, mais qu'il n'a même aucun moyen de se former la notion certaine de la vérité ni celle de l'erreur (1).

Et en effet, divisée en autant de sectes qu'il y avait de philosophes, découragée de ne pouvoir arriver jamais à connaître d'une manière précise la vérité, la philosophie ancienne en abandonna la pensée, et finit par se jeter dans le système académique, que Cicéron résumait en ces deux mots : « Comme il nous est impossible d'obtenir des certitudes, nous nous arrêtons aux probabilités; *Nos probabilia sequimur, perspici quidquam posse negamus* (*Academ.* lib. I) ; et ailleurs, il a répété avec plus de force, cette même parole désespérante (qui est et sera toujours le dernier cri de la raison voulant, par la seule voie du raisonnement, atteindre la vérité), ayant dit : « En présence de tant d'obscurité qui enveloppe la nature, de tant d'o-

---

(1) « Quod judicium est veri, cum commune sit falsi? Ex hoc illa » necessario nata est *epoche*, id est, assensionis retentio. Quæ re- » gula est veri et falsi, si notionem veri et falsi nullam certam ha- » bemus, propterea quod ea non possunt internosci (*Academ.* II)? »

pinions contraires, sur le même sujet, de la part des plus grands hommes, disputant sur tout et ne pouvant s'entendre sur rien, ni s'assurer de rien, je me vois obligé de m'attacher à ce principe : Que l'homme ne peut rien comprendre ni être certain de rien; *In tanta obscuritate naturæ, dissensionibus tantis summorum virorum, qui de rebus contrariis tantopere disputant, assentior ei sententiæ* : NIHIL PERCIPI POSSE (*Academ.* II.). »

Ainsi, M. F., la raison philosophique ancienne, après avoir douté de tout, après avoir tout nié, Dieu et l'âme, l'esprit et la matière, la vertu et la science, finit par se renier elle-même. Ainsi, la philosophie la plus raisonnable fut celle qui abjurait la raison. Ainsi la véritable sagesse fut la folie; et saint Paul ayant dit que les philosophes, en cherchant la vérité, n'ont embrassé que la sottise; *Stulti facti sunt,* saint Paul est pleinement justifié.

Tels sont, M. F., les succès, les conquêtes et les progrès de la raison philosophique dans les temps anciens; il ne nous reste plus qu'à voir ses conséquences. C'est le sujet de ma dernière partie.

TROISIÈME PARTIE.

17. D'APRÈS un mot profond de l'Evangile, le monde intellectuel n'est qu'un champ, *Ager est mundus* (*Matth.*), dans lequel les principes qu'on y répand, les doctrines qu'on y sème, selon qu'ils sont bons ou mauvais, vrais ou faux, produisent l'ordre,

ou ledésordre, la vertu ou le vice, la civilisation ou la barbarie.

Nous venons de voir de quelle nature étaient les doctrines que la philosophie des temps anciens avait répandues dans le monde. Voyons quels ont été les fruits qu'elle y a produits par rapport à l'homme et par rapport à la société.

Voulez-vous voir les fruits de la raison philosophique dans l'homme? Je ne vous citerai qu'un seul homme, toujours Cicéron, qui passe avec raison pour un des hommes les plus honnêtes de l'antiquité. Voyons ce que la raison philosophique avait fait de cette belle nature.

Cicéron, dans ses livres *de la Nature des dieux* et *des Lois,* nous a laissé des pages admirables sur Dieu; mais, interrogé dans l'intimité de l'âme, dans le secret de l'amitié, sur ce qu'il croyait de Dieu : « En vérité, répondait-il par la bouche du grave Cotta, disciple de l'école académique comme Cicéron, et dont celui-ci a fini par adopter les opinions; « en vérité, » la chose est si incertaine et si obscure, que je ne » puis que répéter ce que Simonide disait : Plus j'y » réfléchis, et plus, dans cette question, tout me » semble obscur et incertain; *Auctore utar Simonide,* » *qui quanto, inquit, diutius considero, tanto mihi* » *res videtur obscurior* (*De Natur. Deor.* I.) » Ainsi, Cicéron, malgré ses affirmations sur l'existence de Dieu, n'avait qu'une opinion bien vague, bien éphémère de Dieu; et, au fond, tout bonnement, il ne croyait pas vraiment en Dieu.

Cicéron nous a laissé dans ses *Tusculanes* un beau

traité sur l'immortalité de l'âme; mais, sommé de se déclarer sur cette croyance, nous l'avons entendu répondre, par la bouche de son auditeur : « Je ne » m'explique pas ce phénomène. Lorsque je lis » Platon, j'admets et je crois que les âmes sont im- » mortelles; mais lorsque je ferme le livre et me mets » à réfléchir sur ce dogme, cette opinion s'évanouit » de mon esprit. » Et afin qu'il n'y ait pas de doute que c'était vraiment son opinion, nous l'avons vu approuver l'incrédulité de son auditeur, et l'y confirmer par cette affreuse parole : « En vérité, il est » bien difficile de prouver que les âmes survivent » à la dissolution du corps; *Arduum est exponere* » *animos post mortem remanere.* » Ainsi, en réalité Cicéron ne croyait pas non plus à l'immortalité de l'âme.

Voulez-vous savoir quelle était la morale de cet homme qui nous a laissé un si beau *Traité des Devoirs?* Dans un morceau du livre de *la République*, que Lactance nous a conservé, nous trouvons que la maxime fondamentale de la morale de Cicéron était celle-ci : « Il faut penser en philosophe et vivre en homme politique; *Philosophiæ quidem præcepta noscenda, vivendum autem civiliter* (*Lactant.* IV, 14). »

C'est-à-dire qu'il fallait affecter de la religion en public et s'en moquer en particulier; qu'il fallait faire semblant de croire quelque chose, en se réservant le droit de ne rien croire du tout.

Car, ainsi que l'a déclaré ailleurs Cicéron lui-même, en matière de religion il *opinait* beaucoup, et ne croyait rien; *Ego ipse magnus sum opinator* (*Acad.*).

Or *opiner* n'était pas *croire;* et n'ayant rien d'arrêté, rien de certain dans son esprit, il ne vivait qu'au jour le jour, n'admettant et ne répétant que ce qui chaque jour lui paraissait plus probable, selon qu'il avait mieux réfléchi, ou bien selon qu'il avait mieux dormi et mieux digéré; *Nos in diem vivimus. Quodcumque nostros animos probabilitate percussit, id dicimus* (*Tuscul.*, v, 11).

Cela nous explique cette habitude de professer le pour et le contre dans les plus graves questions; ce flux et reflux de pensées contradictoires, vraies ou fausses, traversant son esprit, et n'y laissant que l'opinion au lieu du dogme, le doute au lieu de la foi (1).

Quant à ses beaux discours, à ses élégants morceaux sur Dieu, sur l'âme et sur les devoirs, Cicéron nous a révélé lui-même avec une admirable naïveté le secret de ses intentions; c'est-à-dire qu'il a écrit et parlé ainsi, moins dans l'intérêt de la vérité que dans l'intérêt de la vanité et de l'éloquence; *Nos ea philosophia utimur, quæ peperit dicendi copiam* (*Paradox.*). Il a distingué lui-même deux personnages en lui : l'homme de discussion et l'homme d'Etat, le théologien et le philosophe; et il nous a dit que c'était l'homme d'Etat, le théologien et l'interprète des croyances communes, qui, en lui, prêchait des dogmes populaires, pour s'accommoder aux croyances

---

(1) « Movemur sæpe aliquo concluso, labemus, mutamusque » sententiam; clarioribus etiam in rebus, in his est enim aliqua » obscuritas (*Tusc.*). »

comme au langage du peuple; mais que quant à l'homme de discussion et au philosophe, c'était bien autre chose (1). Sous ce rapport, il se réservait la liberté de ne regarder tout au plus que comme plus ou moins probables ou improbables les choses que les autres tenaient pour certaines ou pour incertaines (2).

Ainsi, la raison philosophique n'avait fait de ce beau caractère qu'un athée, un matérialiste et un hypocrite. Or, si la raison philosophique a fait cela de Cicéron, vous pouvez croire, sans scrupule, M. F., qu'elle en a fait de même de tous les autres philosophes, qui, Platon excepté, ne valaient pas Cicéron.

18. Voulez-vous voir, maintenant, quels ont été les fruits de la raison philosophique pour la société? La raison philosophique dans ces temps-là, ainsi que de nos jours, s'était posée comme l'institutrice du genre humain, sans que le genre humain en fût devenu plus instruit ni plus heureux. Le zèle de la vérité toujours à la bouche et jamais dans le cœur, les philosophes, tout en faisant semblant de répandre la vérité, avaient passé toute leur vie à la combattre.

---

(1) « Alia est subtilitas cum veritas ipsa limatur in disputatione, » alia cum ad *opinionem communem omnis accommodatur oratio.* » Quamobrem, ut vulgus, ita nos hoc loco loquimur; popularibus » enim verbis est agendum et usitatis CUM LOQUAMUR DE OPINIONE » POPULARI (*De Offic.* I). »

(2) « Nos autem, ut cæteri qui alia certa, alia incerta esse dicunt, » sic aliis dissentientes alia probabilia, alia contra improbabilia esse » dicimus (*Academ.* lib. II). »

D'abord les philosophes, même les plus graves, sans excepter Platon, ont, nous l'avons vu, attribué à Dieu un corps; ont considéré la nature divine comme mêlée au monde entier et à toutes ses parties; ont regardé le soleil, les planètes, les étoiles, le ciel, la terre, comme des dieux; et par là, ainsi que Cicéron lui-même leur en a fait le reproche avant saint Paul, non-seulement ils ont été impuissants à détruire le polythéisme, mais ils ont puissamment contribué à confirmer les peuples dans les absurdités et les horreurs de l'idolâtrie; *Vestri autem* (Stoici) *non modo hæc non tollunt, verum etiam confirmant* (*De Nat. Deor.* I). D'un autre côté, ils ont entamé même ce qu'il y avait de bon et de vrai dans les croyances communes; ce qui, comme Bossuet l'a remarqué, faisait subsister une ombre, une apparence d'ordre et de justice dans les sociétés païennes.

Sous ces rapports, ce que l'idolâtrie avait commencé, la philosophie l'a achevé. L'idolâtrie n'avait fait qu'obscurcir les vérités traditionnelles, n'avait fait que diminuer les vérités primitives, selon l'expression de l'Ecriture-Sainte; *Quoniam diminutæ sunt veritates a filiis hominum* (*Ps.* XI, 2); la philosophie faillit les détruire. Sous prétexte de répandre la lumière, elle n'a répandu que l'indifférence et l'incrédulité; et c'est un fait, M. C. F., c'est un fait d'une grande portée comme d'une incontestable vérité, que ce n'est pas des temples des idoles, mais bien des écoles des philosophes, que sont sortis l'idéalisme, le matérialisme, le scepticisme, le pan-

théisme, l'athéisme, qui ont détruit avec toutes les vertus toutes les vérités, les croyances et les mœurs. Les femmes d'Athènes et de Rome, portant sur leur poitrine l'image d'Epicure, et faisant voir par là qu'elles professaient la morale de ce philosophe, sont une preuve que c'est par l'influence des doctrines philosophiques que la corruption s'était incarnée dans le sexe, et avait gagné toutes les classes de la société.

C'est, du reste, Cicéron lui-même qui, comme on vient de le voir, a prononcé contre la raison philosophique le terrible arrêt qui la déclare coupable d'avoir, avec ses systèmes absurdes, ses affreux délires, ses disputes scandaleuses, fait plus de mal aux croyances et aux mœurs publiques que les poëtes eux-mêmes avec la douceur meurtrière de leurs fables licencieuses ; *Exposui non philosophorum judicia, sed delirantium somnia; nec enim multo absurdiora sunt ea quæ poetarum vocibus ipsa sua suavitate nocuerunt.*

Gibbon, auteur qui n'est pas suspect, attribue lui aussi, à l'esprit d'incrédulité et d'athéisme que le philosophisme avait glissé dans le peuple, la décadence des mœurs à Rome, qui amena la décadence de l'empire.

Les peuples s'étaient étrangement corrompus, et dès-lors la domination de stupides tyrans fut possible ; car c'est la force qui domine naturellement la matière. Un peuple devenu matière, un peuple déchu de la dignité des mœurs n'échappera jamais au gouvernement du glaive. C'est ce qui a fait que ces peuples,

jadis si fameux par leur civilisation, par la perfection de leurs arts, mais qui n'étaient plus que gangrène et pourriture, après avoir agonisé quelque temps entre le despotisme et l'anarchie, ont enfin été balayés par les barbares du Nord, moins polis par les arts, mais plus forts par les croyances et par les mœurs, et que Dieu avait chargés de la terrible mission d'effacer de la face de la terre le scandale de ces peuples corrompus de la plus incurable de toutes les corruptions, de la corruption de la civilisation, de la corruption des doctrines, de la corruption de la philosophie.

Il est donc démontré, j'espère, que la raison philosophique des temps anciens a été abjecte dans son origine, vaine dans son fondement, absurde dans sa méthode, malheureuse dans ses résultats, funeste dans ses conséquences.

19. Mais à quoi bon, dira-t-on peut-être, toute cette longue discussion sur les écarts de la raison philosophique des temps anciens? Qu'a-t-elle de commun avec la raison philosophique des temps modernes; et de quel poids peut-elle peser dans la grande question qui s'agite aujourd'hui entre le rationalisme et le catholicisme? D'un poids plus grand qu'on ne pense, M. F.; car écoutez :

D'abord Cicéron, si profondément instruit et si enthousiaste de la philosophie grecque, et écrivant sous les yeux des plus savants Romains, aussi instruits et aussi enthousiastes que lui de cette même philosophie, n'a pas voulu, n'a pas pu mentir dans tout ce qu'il a rapporté comme ayant été vraiment pensé et

soutenu par les philosophes grecs. Leurs opinions philosophiques ont donc été vraiment celles que Cicéron leur attribue; et rien n'est plus certain que l'histoire hideuse qu'il nous a tracée de ces opinions.

En second lieu, les anciens philosophes ont certainement été coupables, ainsi que Cicéron et saint Paul leur en font le reproche, de s'être appuyés uniquement sur eux-mêmes, et d'avoir dédaigné toute autre lumière que la lumière de leur propre raison dans la recherche de la vérité. Mais il n'en est pas moins vrai que, dans cette voie fausse où ils se sont volontairement engagés, ils n'ont pas été tous de mauvaise foi; que, ainsi que Cicéron l'affirme avec serment par rapport à lui-même, ils ont été généralement sincères dans leurs affirmations; et que la connaissance de la vérité est le but qu'ils se sont efforcés d'atteindre (1).

En troisième lieu, on ne peut pas nier que les anciens philosophes ne fussent des esprits libres de toute préoccupation, de tout préjugé, ayant fait, d'avance, bonne raison de toutes les absurdités du paganisme, et même de toutes les croyances populaires. On ne peut pas nier qu'ils ne fussent des intelligences distinguées, ayant fait de longues et sérieuses études, ayant acquis les connaissances les plus étendues; que plusieurs d'entre eux, tels que Platon, Aristote, Zénon, et Cicéron lui-même, ne fussent de véritables génies. On peut donc sans scrupule les regarder, dans

---

(1) » Nisi ineptum putarem, jurarem per Jovem, me et ardere » studio veri reperiendi, et ea sentire quæ dicam (*Academ.*). »

leur ensemble, comme la raison humaine dans toute sa liberté, dans toute sa puissance, dans les meilleures conditions possibles pour retrouver la vérité.

Et cependant on a vu que, placée dans des conditions si heureuses, cette raison humaine, par rapport à Dieu, n'a été qu'anthropomorphite, n'ayant pu jamais le comprendre sans un corps; qu'elle lui a refusé les attributs les plus essentiels; qu'elle a rendu sa divinité commune avec toutes les créatures et avec le monde tout entier; qu'elle ne s'est pas élevée au-dessus des absurdités du polythéisme; que, à l'égard de l'homme, elle n'a rien compris à sa nature, à son âme, à ses devoirs, à sa fin dernière. En un mot, on a vu que cette raison humaine n'a jamais pu établir une seule vérité d'une manière claire, précise, certaine, sans mélange d'erreur; qu'au contraire, elle a professé toutes les erreurs, protégé tous les vices, et par là détruit toutes les croyances, corrompu les mœurs, ruiné la société. On a vu enfin que cette raison humaine, livrée à elle-même, après huit siècles de recherches, de disputes, de divisions, s'est reniée elle-même, détruite elle-même, engouffrée dans l'abîme du doute universel, du scepticisme absolu.

Or la question engagée aujourd'hui entre le rationalisme et le catholicisme a bien des points de ressemblance avec la question ancienne, entre le rationalisme et les traditions universelles. Le rationalisme moderne prétend pouvoir se passer de la révélation chrétienne, comme le rationalisme ancien, au témoignage de Cicéron lui-même, prétendait pouvoir se passer de la révélation primitive.

Voilà donc, par l'examen que nous venons de faire des exploits de la raison philosophique d'un seul temps, un précédent fâcheux établi pour la raison philosophique de tous les temps. Voilà le rationalisme moderne, par ce qu'il a été, jugé pour ce qu'il est et pour ce qu'il sera; et, par ce qu'il a fait, convaincu de ce qu'il peut faire. Le voilà privé de l'appui qu'il aurait trouvé dans le passé, s'il eût, dans ce passé, pu conquérir à lui seul la vérité; et, par l'expérience la plus longue, par le fait le plus certain, le plus uniforme, le plus frappant du passé, le voilà réfuté, brisé d'avance, convaincu d'impuissance, de sottise, d'imposture dans ses prétentions orgueilleuses, pour le présent et pour l'avenir. Ainsi vous sentez toute l'importance de la discussion à laquelle vous venez d'assister.

20. En attendant, revenons encore pour un instant, afin de nous désillusionner d'une part et de nous édifier de l'autre, sur les opinions des anciens philosophes dont une esquisse vient d'être mise sous vos yeux.

Quel spectacle humiliant pour la raison humaine offrent ces hommes, ces philosophes que le monde a estimés et estime encore de grands hommes, qui l'étaient en effet sous plusieurs rapports, et qui cependant sont devenus si petits, si funestes, dès qu'ils ont voulu, par leur propre lumière, créer la vérité, créer les devoirs, créer les croyances!

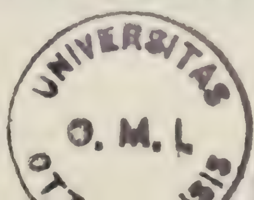
Ainsi, la raison philosophique, dans ces temps-là, n'a fait que transformer les plus grands hommes en véritables enfants, les philosophes en idiots, les sa-

vants en ignorants, parce qu'ils ont fini par ne rien croire, et, par conséquent, par ne rien savoir; car, en matière de religion, savoir, c'est croire, et celui qui ne croit rien ne sait rien. La raison philosophique n'a fait que transformer les chercheurs de vérité en misérables jouets de toutes les erreurs. Et au contraire, parmi les peuples chrétiens, les enfants sachant leur catéchisme sont de véritables hommes, les idiots de véritables philosophes, les ignorants de véritables savants, les gens que leur âge tendre et le petit nombre de leurs connaissances exposent à être le jouet de l'erreur possèdent au plus haut degré les plus importantes vérités, les doctrines les plus élevées, les mystères les plus sublimes, les lois les plus parfaites. Dans les anciens temps, la raison philosophique a fait à peine bégayer les hommes faits; et chez nous l'enseignement catholique rend éloquents, selon l'expression des Livres Saints, même les enfants bégayant à peine, et les fait parler en hommes, en philosophes; *Linguas infantium fecit esse disertas.*

Que diraient donc, M. F., Socrate, Platon, Zénon, Aristote, Cicéron, si en ce moment ils ressuscitaient de leurs cendres, en voyant cette vérité qu'après tant d'efforts inutiles ils désespérèrent d'atteindre, qu'ils disaient renfermée dans les hauteurs du ciel ou ensevelie dans les profondeurs de la terre; en voyant, dis-je, cette vérité, devenue si commune, si populaire parmi les plus basses classes, parmi les jeunes filles, parmi les jeunes enfants chrétiens? Ah! qu'ils seraient ravis de joie! ah! qu'ils admireraient la bonté de Dieu à notre égard, cette bonté de Dieu qui a mis à

la disposition de tout le monde les trésors de sa sagesse infinie! Et s'ils voyaient que, de nos jours, on a encore la triste pensée de chercher la religion, la vérité, hors de l'enseignement chrétien, ils crieraient à nos pauvres philosophes : Malheureux que vous êtes! comment, vous avez le Fils de Dieu qui vous instruit, et vous allez chercher encore, vous demandez à la parole creuse, à la parole vide de l'homme, ce que vos doctrines et votre enseignement religieux vous apprennent! Comment, vous vous obstinez à chercher dans nos livres la vérité, que vous trouvez tout entière dans l'Evangile! Comment, vous venez encore frapper à nos portes pour trouver chez nous la science, tandis que vous l'avez tout entière dans l'Eglise! Courbez vos fronts, pliez vos genoux devant le Fils de Dieu, qui est votre unique maître; n'écoutez que lui; *Ipsum audite.* Oui, croyez, diraient-ils, croyez-en notre expérience : hors de cette lumière, il n'y a pas de vérité. Comme dans le monde matériel il n'y a pas deux soleils, il n'y en a pas deux non plus dans le monde spirituel : il n'y a qu'une seule lumière de justice et de grâce, c'est la lumière du Verbe de Dieu, que Dieu a aujourd'hui constitué votre maître; *Ipsum audite.*

Pour moi, M. F., heureux d'avoir approfondi pendant trente ans cet enseignement divin, prêt à lui tout sacrifier, même l'honneur, je ne veux pas, à l'exemple de saint Paul, connaître d'autre enseignement, je ne veux pas savoir d'autre science que celle de Jésus-Christ, que je trouve dans l'Eglise; *Arbitratus sum me nihil scire nisi Jesum Christum;* et je



préfère me sauver avec les simples, avec ceux que la raison philosophique dédaigne, méprise, en les appelant des esprits faibles, plutôt que de me perdre avec ceux que la raison philosophique divinise, et auxquels elle accorde l'apothéose du génie.

Quant à vous, jeunesse française, jeunesse chrétienne, hommes faits, qui, tout en vous livrant aux recherches pénibles de la science humaine, mettez votre honneur, votre gloire, à conserver la science divine de la religion et la foi de Jésus-Christ, restez, restez toujours dans cette voie de certitude, de vérité et de salut; ne vous en laissez pas détourner par les misérables plaisanteries de la raison philosophique qui vous appelle de pauvres esprits, tandis que, par cela même que vous avez la force de croire ce que vous ne comprenez pas, vous vous montrez, dirait saint Léon, maîtres de vous-mêmes, ayant une grande force d'intelligence, possédant des âmes solides, nobles et généreuses; *Magnarum vigor est mentium ea credere quæ oculorum non videntur intuitu.* Ne fléchissez pas devant la faiblesse, la lâcheté du respect humain; soyez toujours ce que vous êtes, disciples fidèles de Jésus-Christ; n'écoutez que lui; *Ipsum audite.*

Mais ne vous contentez pas de lui assujettir votre esprit, assujettissez-lui aussi votre cœur; son enseignement ne doit pas être seulement l'aliment de votre intelligence, il doit aussi être le guide de votre volonté et la règle de votre conduite. Vous ne devez pas seulement croire à la religion, vous devez aussi la pratiquer, la réaliser dans vos mœurs. C'est à cette condition que vous serez les véritables disciples, les

sectateurs fidèles du Fils de Dieu; c'est à cette condition que vous suivrez vraiment cet enseignement divin, le seul nécessaire, le seul vrai, le seul certain, le seul parfait; le seul qui en nous éclairant nous réforme, en nous humiliant nous élève, en nous fortifiant nous sanctifie, en nous guidant nous couronne, en nous rendant paisibles, tranquilles, honnêtes hommes pendant la vie, fera notre bonheur après notre mort. Ecoutez donc Jésus-Christ; *Ipsum audite*. Soyez ses disciples dans le temps : il vous fera part de sa gloire et de sa félicité dans l'éternité. Ainsi soit-il!

NOTE A. (*Page* 22).

Puisque des préjugés existent encore contre la doctrine établie à cet endroit de la Conférence, il n'est pas inutile de présenter ici au lecteur, dans son entier, le passage du cardinal Gousset, touchant la même doctrine, et dont une partie seulement a pu être citée dans le texte, et de l'accompagner de quelques autres témoignages.

« Toutes les nations ont conservé une idée plus ou moins distincte de l'*unité de Dieu*. Il faut, dit Bergier, ou que cette idée ait été gravée dans tous les esprits par le Créateur lui-même, ou que ce soit un reste de tradition qui remonte jusqu'à l'origine du genre humain, puisqu'on la trouve DANS TOUS LES TEMPS, AUSSI BIEN QUE DANS TOUS LES PAYS DU MONDE.

» On trouve la croyance de l'*unité de Dieu, la notion d'un Être suprême, maître de toutes choses*, même chez les peuples qui sont tombés dans l'idolâtrie. Les GENTILS ONT CONNU LE VRAI DIEU. Et c'est parce que, l'ayant connu, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu, qu'ils sont inexcusables. Ils se sont rendus grandement coupables en adorant la créature au lieu du Créateur. Voilà en quoi principalement consiste le crime des idolâtres.

» Les gentils n'admettaient point, du moins généralement, plu-

sieurs dieux proprement dits, *plusieurs êtres incréés, souverains, indépendants*. Le polythéisme, comme nous l'avons fait remarquer d'après Bullet, n'est point un polythéisme d'*égalité*, mais de *subordination*. Les païens, dit Bausobre, n'ont JAMAIS confondu leurs dieux célestes ou terrestres avec le Dieu suprême, et ne leur ont jamais attribué l'*indépendance* et la *souveraineté*. Si par le polythéisme on entend plusieurs dieux souverains et indépendants, il est faux que les peuples aient *jamais* cru plusieurs dieux. Ils ont bien su que ces dieux n'étaient que des intelligences qui tiraient leur origine du DIEU SUPRÊME et qui en dépendaient, comme étant ses ministres, ou des hommes illustres par leurs vertus, et par les services qu'ils avaient rendus au genre humain ou à leur patrie.

» Nous pourrions citer, à l'appui, des auteurs profanes, philosophes et poëtes, *tous* ceux qui ont parlé de la religion des anciens peuples. Ils font *tous* mention d'un *être éternel et souverain* qu'ils nomment *le père, le maître, le roi des hommes et des dieux* (Hésiode, Homère, Virgile, Ovide) ; ce qui répond à ce que disent les Livres Saints, où le vrai Dieu est appelé le SEIGNEUR DES SEIGNEURS, LE DIEU DES DIEUX ; *Deus deorum et Dominus dominantium*.....

» Maxime de Tyr, philosophe platonicien, n'est pas moins exprès (qu'Hésiode et Homère, cités au long). « Quand, dit-il, on interroge les hommes sur la nature de la Divinité, toutes leurs réponses sont différentes. Cependant, au milieu de cette prodigieuse variété d'opinions, vous trouverez un même sentiment *par toute la terre* : c'est qu'il n'y a qu'*un seul Dieu*, qui est le Père de tous. » « Il est d'ailleurs constant, comme l'ont prouvé plusieurs savants, que les peuples de l'Asie, de l'Europe, de l'Afrique et de l'Amérique, même ceux qui ont adoré ou qui adorent encore plusieurs dieux, en ont toujours reconnu UN *supérieur aux autres* (Bullet, *de l'Existence de Dieu*, IIe part.). »

» Forcé de nous restreindre, nous nous contenterons de faire remarquer que les Pères de l'Eglise n'ont pas craint d'invoquer, en faveur du dogme catholique, la *croyance* des peuples et des auteurs païens.

» Saint Irénée, disciple de saint Polycarpe, prouva l'unité de Dieu créateur du ciel et de la terre, par le témoignage de tous les hommes; *Omnibus hominibus, ad hoc demum consentientibus;* ajoutant que « les plus anciens ont consacré cette croyance, et d'après la *tradition primitive* du premier homme. »

« Dans le dialogue de Minutius Félix, le païen CECILIUS reproche aux chrétiens d'adorer un Dieu qui n'était connu que des Juifs. Le chrétien OCTAVIUS répond : « Ne cherchez pas un nom » à Dieu. DIEU, voilà son nom. Mais quoi? n'ai-je pas, quant à » lui, le *consentement de tous?* J'entends le vulgaire (des païens), » lorsqu'il lève les mains au ciel, ne dire autre chose sinon : *Dieu* » *est grand, Dieu est vrai. Si Dieu vous en fait grâce.* Est-ce là le » discours naturel du vulgaire, ou bien la preuve du chrétien ? Et » ceux qui font de Jupiter le souverain s'y trompent pour le nom, » mais ils s'accordent à ne reconnaître qu'une PUISSANCE. »

« Tertullien dit aussi que « les adorateurs des faux dieux ne » font mention, dans leurs serments et dans leurs actions de » grâces, d'aucune divinité particulière, mais du SEUL VRAI » DIEU. »

» Ailleurs le même Tertullien dit aussi : « Plusieurs chrétiens » ont prouvé la vérité de leur doctrine par le témoignage des » poëtes et des philosophes. Mais j'invoque un témoignage nouveau, » plus connu qu'aucune littérature, plus répandu qu'aucune doc- » trine. Tiens-toi là, ô mon âme !... non pas toi formée dans les » écoles, exercée dans les bibliothèques, repue dans les académies, » et travaillée d'une indigestion de sagesse. Mais c'est toi-même, » âme simple, rude et grossière, toi telle que t'ont ceux qui n'ont » que toi ; c'est toi que j'interpelle, âme tout entière de village, » d'ouvroir, de carrefour. Nous (chrétiens) déplaisons quand nous » prêchons un Dieu unique, par cet *unique* nom. Rends témoi- » gnage s'il en est ainsi. Nous t'entendons, et à la maison et au de- » hors, prononcer tout haut et avec toute liberté : *Ce que Dieu* » *demande. Ce que Dieu voudra.* Par cette parole tu fais entendre » qu'il est UN DIEU à qui tu confesses *toute-puissance*, à la volonté » de qui tu es soumise. En même temps tu nies que les autres soient » dieux, en les désignant par leurs noms propres : Saturne, Jupiter. » Mars, Minerve. Tu affirmes *seul Dieu* celui que tu n'appelles que » DIEU. Ainsi donc, et à la maison et en public, sans que personne » se moque de toi et t'en empêche, tu cries, du fond de ta con- » science : *Dieu voit tout. Je le recommande à Dieu. Dieu jugera* » *entre nous.* D'où te vient cela à toi, qui n'es pas chrétienne? à » toi le plus souvent encore couronnée des bandelettes de Cérès, » ornée du manteau de Saturne, revêtue des insignes d'Isis? Jusque » dans le temple, tu invoques *Dieu* pour juge. Debout, dans une » chapelle d'Esculape, devant une Junon d'airain, chaussant une

» Minerve, tu n'en appelles à aucun des dieux présents. Dans » tout ton intérieur tu en appelles à un autre juge ; dans les tem- » ples, tu souffres un autre dieu. Ce témoignage de la vérité, » après des démons eux-mêmes, te rend témoin des chrétiens. »

» Suivant Lactance, les idolâtres, en admettant plusieurs dieux qui président aux différentes parties de l'univers, « admettent en » même temps *un seul Gouverneur suprême.* »

» On sait, dit Arnobe, que le Dieu tout-puissant n'a été ni en- » gendré ni mis au monde ; mais qu'il est éternel : on le sait par » l'unanimité et le *commun consentement de tous les mortels.* »

» Saint Augustin s'exprime comme Arnobe : « A l'exception d'un » petit nombre, en qui la nature est trop dépravée, *tout le genre* » *humain confesse Dieu auteur du monde.* »

« Maxime de Madaure, philosophe païen, écrivait à ce même saint Augustin : « Qu'il y a un Dieu souverain et éternel, le père » et l'auteur de toutes les choses, *quel homme* est assez grossier » et assez stupide pour le nier ? C'est celui dont nous adorons, sous » des noms divers, la puissance répandue dans toutes les parties du » monde. *Nous*, autant de mortels que nous sommes sur la terre, » nous adorons *le père commun des dieux et des hommes* par dif- » férents cultes à la vérité, mais qui s'accordent tous dans la variété » même, et ne tendent qu'à la même fin. » Et saint Augustin ré- pondait à ce philosophe : « Ce *seul Dieu* dont vous me parlez est » certainement celui qui *est reconnu dans tout l'univers*, et sur » lequel, comme l'ont dit les anciens, *les ignorants s'accordent* » *avec les savants.* »

» Maxime se trompait sans doute, et son culte des dieux était une erreur. Mais il attestait du moins, comme saint Augustin l'attestait lui-même, la *croyance générale d'un Dieu unique*, dont la notion est *commune à tous les peuples.* On convient que la notion du VRAI DIEU n'a jamais été aussi *distincte*, aussi *pure*, aussi *parfaite* chez les païens que chez les patriarches, les Juifs et les chrétiens. Mais il n'en est pas moins vrai que, quoique altérée par les superstitions de l'idolâtrie, elle se trouve partout, et que les gentils, encore qu'ils aient adoré les idoles, ont cependant *connu et confessé le Dieu souverain, père et auteur de toutes choses*, comme l'a dit le confesseur Saturnin au concile de Carthage de l'an 258 ; *Gentiles, quamvis idola colant, tamen summum Deum patrem et creatorem omnium cognoscunt et confitentur* (*Théolog. dogm.*, t. I, p. 318 et suiv.). »

On trouve aussi, dans le même ouvrage du savant Monseigneur Gousset, ces deux remarques qui se rapportent à la même doctrine:

« L'existence des bons et des mauvais anges est un des dogmes de la *révélation primitive,* une croyance, qui, transmise par les patriarches, s'est répandue *dans toutes les parties de la terre.* Bossuet dit : « Quand je vois, dans les *Prophètes*, dans l'*Apocalypse* » et dans l'*Evangile* même, cet ange des Perses, des Grecs, des » Juifs, des petits enfants, et, parmi tous ces anges, celui qui met » sur l'autel le reste d'encens de la prière, je reconnais dans ces » paroles une espèce de *médiation* des saints anges ; je vois même » le SENTIMENT qui a pu donner occasion aux païens de distribuer » leurs divinités dans les éléments et dans les royaumes pour y » présider. Car TOUTE ERREUR EST FONDÉE SUR QUELQUE VÉ- » RITÉ DONT ON ABUSE. »

« Nous avons une preuve *de la révélation primitive* dans les croyances de *tous les peuples ; tous l'ont reconnue* en principe, en admettant, comme venant de Dieu, les principales vérités de la religion ; même celles de l'ordre surnaturel. »

Il serait facile de prouver, par les *cours de théologie* les plus suivis dans les séminaires et les communautés religieuses, par les noms illustres de l'Eglise de France, que la doctrine qui a donné lieu à la présente *note* est assez généralement admise par le clergé français, et quelquefois même dépassée sur ce qui regarde la *connaissance* de Dieu. Dans la *Théologie de Bailly,* qu'on enseigne dans beaucoup de séminaires de France, on lit ces paroles : *Populi omnes admiserunt pluralitatem deorum inferiorum, et* SUPREMO NUMINI *subordinatorum ;* CONCEDO ; *pluralitatem deorum æqualium et independentium;* NEGO. *Apud gentiles et paganos, non quidem ab omnibus omnino hominibus, sed* COMMUNITER, CREDITUM EST UNUM ESSE DEUM SUPREMUM, OPTIMUM, MAXIMUM, PATREM DEORUM ATQUE HOMINUM, *ut multis gravissimisque monumentis facile adstrui potest... Igitur ethnici deos quidem coluerunt innumerabiles... sed illos* DEO UNI *et supremo subordinatos plerique vel* FORTE OMNES, *rudioribus exceptis, arbitrabantur.* (*Tom. I, tract. de Deo*, cap. 4.).

Bouvier, Lieberman, Ubagbs, tous adoptés par les séminaires, s'accordent sur ce point avec Bailly. Parmi les docteurs on pourrait citer des hommes, l'honneur de l'Église gallicane, la Luzerne, Hooke, Petau, Thomassin, et le savant évêque d'Avranches. Bossuet

a dit aussi : « C'est ignorer les premiers principes de la théologie, » que de ne pas vouloir entendre que les païens adoraient tous LE » VRAI DIEU comme les autres (*Lettre à Brisac*). »

Mais il suffit de rappeler que les évêques de France, dans la fameuse censure qu'ils rédigèrent, l'anné 1832, contre les doctrines d'un auteur célèbre, tout en condamnant, comme de raison, l'abus que cet auteur avait fait des croyances traditionnelles des peuples, n'ont pu s'empêcher de rendre hommage à la doctrine communément suivie touchant la révélation primitive ; car voici leurs paroles : *Libenter agnoscimus, cum doctioribus religionis apologistis, vestigia* PRIMITIVÆ REVELATIONIS circa veritates quæ BASIS ET FUNDAMENTA SUNT RELIGIONIS ET MORUM *in variorum traditionibus populorum deprehendi* (*Censura*, etc., *Observat.* 2, *pag.* 40).

NOTE B (*Page* 52).

« C'est donner à la raison *plus qu'il ne lui appartient*, que de lui attribuer la *connaissance* de Dieu par voie de démonstration. Dieu est *connu* de tous, avant toute démonstration, et nul ne cherche à s'en démontrer l'existence avant d'en avoir l'idée, avant d'en avoir entendu prononcer le nom, et l'affirmation, des milliers de fois. La *connaissance* a donc précédé la *démonstration*, comme la religion a précédé la philosophie. Ce ne sont pas les philosophes qui ont introduit dans le monde le nom et la notion de Dieu, ils l'ont trouvée tout existante.

» Mais il est de foi que la raison, TELLE QU'ELLE EST, et *non amoindrie de tout ce qu'elle a reçu* de la société au milieu de laquelle elle a été formée, peut parfaitement *démontrer* la vérité de cette affirmation de l'existence de Dieu, que l'humanité a *conservée, en le nommant toujours*, depuis l'origine du monde. Cette affirmation est un fait visible, aussi constant que le soleil, les astres, et tout le spectacle du monde visible. Elle fait partie des *témoignages* que Dieu nous a donnés pour être toujours à même de reconnaître son existence, sa providence et ses perfections. Quand saint Paul a dit que « les choses invisibles de Dieu, sa puissance et son » éternité, se révèlent à nos yeux et à notre raison dans les choses » visibles de ce monde ; » assurément il l'a dit de notre raison *telle qu'elle est*, avec toutes les idées qu'elle possède et qui sont dans le langage de tous ; et nul n'oserait sans doute prétendre qu'il a, en

parlant ainsi, *fait abstraction de la révélation, de la communication primitive et de la conservation traditionnelle des mots qui nomment Dieu et ses perfections, et des idées qui sont renfermées dans ces mots.*

» L'univers a toujours cru à la Divinité, à la vertu, au mal, à la responsabilité morale de l'homme; et il a toujours DIT qu'il y croyait, il a toujours prouvé qu'il y croyait, par l'ensemble des faits sociaux et religieux qu'on trouve partout et dans tous les temps. Toujours ainsi il a pu reconnaître la vérité et la parfaite *rationabilité* (qu'on me passe le mot) des *affirmations traditionnelles* qui sont renfermées dans ces expressions. L'affirmation d'un Dieu créateur, infiniment puissant, sage et bon, lui a toujours expliqué seule et le monde physique et le monde moral et le monde purement intellectuel, comme l'observation et la contemplation de l'ordre physique et de tous les phénomènes qui se manifestent dans la raison, dans l'âme humaine, a toujours suffi pour lui faire reconnaître l'évidente, la nécessaire vérité de l'affirmation qui les rapporte à une cause créatrice, infiniment puissante, intelligente et bonne. La cause et l'effet, toujours en présence de l'intelligence humaine, l'une par une affirmation subsistante, *déposée en elle dès l'origine et transmise par la tradition de l'éducation*, l'autre visible par les yeux du corps ou par le sens intime, n'ont pas cessé et ne cesseront jamais de se rendre l'une à l'autre un témoignage dont la raison ne pourrait contester la puissance et la valeur sans se renier elle-même, et sans se contredire dans toutes les lois qui président à ses pensées. La distance infinie qui sépare le créé et le fini de l'infini et de l'incréé, l'homme de Dieu, a été comblée par cette *admirable invention* de la Sagesse suprême, qui s'est comme *créée elle-même* et *incarnée* ou, si l'ont veut, *exprimée*, dans la *parole*, dans l'*affirmation de son existence*, et qui est venue se déposer, s'*imprimer* d'un manière ineffaçable dans la raison humaine, s'identifier avec elle, et allumer dans ce sanctuaire mystérieux un flambeau dont la lumière rejaillit sur toutes les vérités et tous les êtres. C'est ce que l'apôtre saint Pierre appelle divinement *lucerna lucens in caliginoso loco* (*Lettre de Monseigneur de Montauban à M. Bonnetty*).»



DEUXIÈME CONFÉRENCE.

LA RAISON CATHOLIQUE DES SIÈCLES CHRÉTIENS.

Beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud.

« Heureux ceux qui entendent la parole de » Dieu, et la gardent. »

(Évangile du 3e Dimanche de Carême.)

1. L'Evangile de Jésus-Christ ne peut pas mieux être interprété que par l'Evangile.

Voulez-vous donc savoir pourquoi, dans l'évangile d'aujourd'hui, Jésus-Christ appelle heureux ceux qui entendent la parole de Dieu, et la gardent ; *Beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud?* C'est parce que, comme il l'a dit lui-même dans un autre évangile, « l'homme ne vit pas seulement de pain, mais aussi de toute parole qui sort de la bouche de Dieu ; *Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei* (*Matth.* IV, 4). » C'est-à-dire, parce que, comme la nourriture maintient la vie physique, la parole de Dieu ou la vérité maintient la vie intellectuelle.

Il est donc évident par là, M. F., que tout système scientifique substituant le raisonnement seul à la foi, la seule parole de l'homme à la parole de Dieu est, par cela même, un système funeste, un système meurtrier, qui tue l'homme dans sa partie la plus noble, en lui enlevant la vie de l'esprit.

C'est ce qu'a fait, comme nous l'avons vu, c'est ce que fera toujours, comme nous le verrons plus tard, la raison philosophique prétendant agir seule dans les intelligences. De sorte que, partout où vous trouverez, dans le monde intellectuel, des intelligences mortes dans le doute, des esprits cadavres, sachez bien que la raison philosophique a passé par là, une nourriture empoisonnée dans sa main, et que ces horribles massacres des âmes, plus cruels que ceux que la guerre fait des corps, sont son ouvrage.

Il n'est pas ainsi de tout système scientifique s'inspirant de la parole de Dieu, s'appuyant sur la parole de Dieu, sur cette parole substantielle, toute-puissante, qui, dans un autre endroit des Livres Saints, est appelée le véritable pain de la vie et de l'intelligence, l'eau de la sagesse qui apporte le salut; *Panis vitæ et intellectus, et aqua sapientiæ salutaris* (*Eccl.*, xv, 3) : ce système est un système vivifiant, un système salutaire apportant la récompense, le bonheur que Jésus-Christ a promis aujourd'hui à ceux qui entendent la parole de Dieu, et la gardent; *Beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud.*

C'est ce qu'a fait la raison catholique, depuis l'origine du christianisme jusqu'au seizième siècle. Et c'est pour cela qu'elle a réussi à fonder une philosophie véritable, une philosophie amie et auxiliaire de la religion, parce que ce fut une philosophie raisonnable dans son but, naturelle dans son principe, solide dans son fondement, sûre dans sa méthode, heureuse dans ses résultats, utile dans ses consé-

quences. C'est ce que nous allons voir aujourd'hui.

Après avoir considéré la misère, les ravages, l'opprobre de la raison philosophique dans les siècles païens, il est beau de considérer la puissance, les avantages, la gloire de la raison catholique dans les siècles chrétiens. Ce contraste nous fera encore mieux comprendre que, dans l'ordre scientifique aussi bien que dans l'ordre religieux, il n'y a de véritable bonheur qu'en écoutant la parole de Dieu avec soumission, et en la gardant avec fidélité; *Beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud.*

Commençons par implorer le secours d'en haut par l'intercession de Marie; *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

2. Un des philosophes du dix-septième siècle (Locke) qui n'était rien moins que philosophe, et dont le fanatisme antichrétien du dix-huitième siècle a fait l'un des restaurateurs, l'une des idoles de la philosophie moderne, a cependant fait une importante observation lorsqu'il a dit : qu'autre chose est de vouloir découvrir par la réflexion une vérité cachée, et autre chose de vouloir se rendre compte, acquérir la preuve d'une vérité connue.

Dans ces deux mots, M. F., est contenue l'histoire entière de la philosophie depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours. Car la philosophie n'a été autre chose sinon, soit l'étude de découvrir des vérités cachées, soit l'étude de démontrer, de développer des

vérités connues, et de les appliquer à la perfection de l'homme et au bonheur de la société.

La philosophie donc, passez-moi ce terme, n'a été que ou *inquisitive* ou *démonstrative* (1).

---

(1) Il est bien extraordinaire, bien étonnant que des philosophes qui ont vu ou cru voir tant de choses n'aient pas distingué ces deux différentes espèces de philosophie, qui tiennent à la religion des peuples, qui ont dans la religion des peuples leur principe, leur raison et leur fondement, et dont la différence saute aux yeux de tout observateur sérieux de la marche philosophique de l'esprit humain. Il est bien extraordinaire, il est bien étonnant que des esprits qui ont fait un si grand usage de la réflexion, n'aient pas réfléchi qu'en admettant même que la philosophie ne soit que l'*étude de la vérite*; comme il y a deux manières différentes de se prendre à cette *étude*, il y a et il doit y avoir aussi deux sortes bien différentes de philosophie : l'une, qui est l'étude de trouver toutes vérités à l'aide des facultés de l'homme seul; l'autre, qui est l'étude de mieux et plus intimement connaître, d'éclaircir, de confirmer, par des arguments empruntés de toutes parts, les vérités enseignées par la Religion ou par les traditions universelles. Car dans l'investigation de la vérité on peut procéder ou de l'*inconnu* au *connu*, ou du *connu* à l'*inconnu*; on peut procéder ou d'après le principe : *Que la raison doit trouver par elle-même ce qu'elle doit regarder comme vrai*; ou d'après le principe : *Que la raison doit se borner à se rendre compte, à se démontrer à elle-même et aux autres la vérité connue d'ailleurs.*

Mais c'est égal. On n'a pas voulu voir que sous le même nom d'*étude de la sagesse*, il y a eu toujours dans le monde deux sortes tout-à-fait différentes de philosophie, ayant leurs caractères propres, leurs propres doctrines leurs propres systèmes, et leurs propres résultats. On n'a pas voulu reconnaître, pour de la véritable philosophie, la philosophie *démonstrative*, qui cependant a été à elle seule et sera toujours la philosophie véritable. On a passé à côté d'elle, sans s'apercevoir qu'elle était là pleine de vie et rayonnante de vérité; et si l'on s'en est aperçu, on n'y a pas regardé, ou bien on s'est contenté de jeter sur elle un regard de superbe dédain ou de compassion insultante. On n'a considéré comme philosophie

La philosophie inquisitive a repoussé toute vérité qui n'était pas sa conquête; la philosophie démonstrative a saisi avec empressement la vérité là où elle l'a trouvée. La philosophie inquisitive est l'ennemie naturelle du principe religieux; elle s'en défie, elle le hait comme son rival; et si quelquefois, comme il arrive de nos jours, elle paraît faire visage amical à la religion, et feint de la prendre dans son alliance, dans son amitié, c'est pour la dégrader, pour l'humilier, pour la dominer, pour la perdre. C'est ainsi qu'un voleur de grands chemins s'associe avec le voyageur isolé, jusqu'à l'endroit où il peut impunément tomber sur lui, le dépouiller, et lui ôter la vie. Au contraire,

---

que la philosophie d'*inquisition*, que la philosophie de la raison isolée de la religion, de la raison livrée à elle-même, et marchant seule à la conquête de la vérité. Et puisque cette philosophie n'a existé que chez les peuples païens les plus célèbres de l'antiquité, c'est à Athènes, c'est à Rome ancienne qu'on est allé chercher la véritable philosophie; c'est à cette civilisation païenne, matérielle et bâtarde, qui a disparu du monde sans y laisser que des traces de sang ou de boue, à côté de beaux livres et de belles statues, qu'on est allé demander les doctrines, les systèmes qui devaient faire le bonheur et la gloire des peuples et des pays chrétiens, et la base de leur civilisation. C'est cette philosophie qu'on s'est efforcé de restaurer dans ces derniers temps. C'est cette pensée orgueilleuse et stupide qui a enfanté, dans les trois siècles derniers, tant de prétendus restaurateurs de la philosophie qui sont venus déclarer tout bonnement, à la face du monde, qu'il n'y avait eu jamais avant eux de véritable philosophie; qui ont présenté leurs systèmes et leurs doctrines comme des découvertes tout-à-fait nouvelles, et qui, avec le plus grand sérieux, avec une intrépidité héroïque, vis-à-vis de l'immense ridicule qu'ils allaient provoquer, se sont posés comme les oracles de la terre et les flambeaux de l'humanité. *Voyez* là-dessus aussi la note *I*, à la fin de cette conférence.

la philosophie démonstrative, heureuse de pouvoir être éclairée de la lumière d'en haut qui lui vient par la religion, est l'amie, l'alliée sincère du principe religieux; ne travaille qu'à le développer, à l'affermir toujours davantage dans l'esprit des peuples, à le défendre des attaques de l'erreur et des passions.

La philosophie *inquisitive* n'est donc au fond que la raison de l'homme n'acceptant aucun frein, ne reconnaissant aucune loi, ne respectant aucune autorité, et mettant de côté Dieu lui-même lorsqu'il s'agit de croyances et de vérité. C'est l'indépendance absolue de la raison, c'est la liberté de penser poussée jusqu'à la licence, je dirai presque jusqu'au délire (1). La philosophie *démonstrative*, au contraire, n'est au fond que la raison de l'homme acceptant le frein, reconnaissant les lois, respectant l'autorité de la religion et de tout ce que saint Thomas appelle les conceptions de l'esprit communes à tous les hommes; *Conceptiones animi communes*. C'est la raison qui aime à se soumettre à Dieu, à dépendre de Dieu, et à ne faire

(1) Saint Paul avait stigmatisé cette prétention orgueilleuse de la raison philosophique croyant se suffire à elle-même, par cette grave parole : « L'homme qui croit savoir la moindre chose par lui-même, non-seulement ne sait rien, mais il ne sait pas même quel est le moyen de savoir quelque chose ; *Si quis autem* SE *existimat scire aliquid, nondum cognovit quemadmodum oporteat eum scire* (1 *Cor.*, VIII). »

Saint Augustin a aussi remarqué qu'il est conforme à la nature de la créature intelligente que, pour arriver à savoir quelque chose, elle doive commencer par croire, et que, dans l'ordre scientifique aussi bien que dans l'ordre religieux, l'autorité doit toujours précéder le raisonnement; *Naturæ ordo sic se habet, ut, cum aliquid discimus, rationem præcedat auctoritas* (*De moribus Eccles.*).

usage de sa liberté que dans les limites que Dieu lui a tracées, sachant bien que, ainsi qu'il est dit dans les Livres Saints, Dieu est l'auteur, le Seigneur de toutes les sciences, et que toute pensée de l'homme ne doit relever que de Dieu et ne se diriger qu'à Dieu; *Deus scientiarum Dominus est, ipsi præparantur cogitationes* (1 *Reg*. II, 3).

La philosophie inquisitive, donc, prend son point de départ du doute; la philosophie démonstrative, de la foi. La philosophie inquisitive s'appuie sur la parole de l'homme et s'enorgueillit; la philosophie démonstrative s'appuie sur la parole de Dieu et s'en glorifie; elle l'écoute, elle la garde fidèlement, et, par cela même, elle est heureuse de pouvoir fonder un système scientifique ayant un but noble et légitime à ses recherches; *Beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud.* Telle a été, M. F., la philosophie que la raison catholique a établie dès les premiers temps du christianisme.

3. Jésus-Christ dit, dans l'Evangile, que le royaume de Dieu est semblable à un trésor enfoui dans un champ que l'homme, qui a connu ce qu'il contient, s'empresse d'acheter au prix de tout ce qu'il possède, afin que, devenant propriétaire de ce champ, il puisse s'enrichir du trésor qui y est caché; *Simile est regnum cœlorum thesauro abscondito in agro : quem qui invenit homo, abscondit, et præ gaudio illius vadit, et vendit universa quæ habet, et emit agrum illum* (Matth. XIII, 44). « Or ce royaume des cieux, dont parle ici Jésus-Christ, c'est l'Eglise du temps présent, dit saint Grégoire: *Regnum cœlorum præsentis*

temporis Ecclesia dicitur (*Homil.* XII, *in Evang.*).»

C'est dans cette Eglise, M. F., et pas ailleurs, que se trouve caché, enseveli sous les voiles du mystère, dans les augustes profondeurs de la foi, le trésor de la vérité tout entière. Les anciens savants, les véritables philosophes des premiers siècles du christianisme ayant eu connaissance que, dans le champ de l'Eglise, se trouvait ce trésor, ont tout vendu, tout sacrifié, leurs talents, leur fortune et même leur vie; et ils ont acquis ce champ, se sont rendus maîtres de ce trésor, et c'est pour cela que saint Paul leur disait : « Maintenant, vous voilà riches en tout et partout de toute espèce de vérités, de grâces et de vertus : *In omnibus divites facti estis* (I *Cor.*, I, 5). » Dès-lors, on le pense bien, ils ont dû cesser, ils ont cessé en effet toute espèce d'*inquisition* intellectuelle par rapport à la vérité.

Quant aux anciens philosophes, ils ont été, jusqu'à un certain point, excusables d'avoir été ce que saint Paul les dit, « des philosophes chercheurs; *Græci sapientiam quærunt.* » Le paganisme ne leur présentait que des absurdités inadmissibles, traduites dans des cultes obscènes, abominables, cruels. Les traditions des peuples étaient si altérées, si obscurcies, si corrompues, qu'elles étaient à peine reconnaissables. Il n'est donc pas tout-à-fait étrange que ces gens-là se soient mis à chercher la vérité par leur raison. Mais pour les premiers chrétiens qui, dans l'Eglise et par l'Eglise, avaient trouvé le trésor de toute vérité; qui connaissaient déjà Dieu et ses attributs, le monde et sa création, l'homme et son origine et sa destinée, les

lois et leurs obligations, le péché et son expiation véritable, les peines et les récompenses de l'autre vie, et leur éternité; et qui connaissaient tout cela de la manière la plus claire, la plus pure, la plus solide, la plus certaine, la plus complète et la plus parfaite, à quoi bon chercher encore ce qu'ils avaient sous leurs yeux, ce qu'ils portaient dans leurs mains? Aussi Tertullien disait-il : « Nous n'avons plus besoin de nous livrer à des recherches philosophiques après l'Evangile; nous n'avons plus besoin d'entreprendre des perquisitions curieuses après Jésus-Christ ; *Nobis curiositate opus non est post Christum Jesum, nec inquisitione post Evangelium* (*De Præscript.*). »

Ce n'est pas à dire pour cela que les anciens savants du christianisme dédaignassent tout-à-fait la science profane, la science purement philosophique; mais, d'après la gentille et simple expression d'un des plus anciens Pères de l'Eglise, Clément d'Alexandrie, ces savants se nourrissaient d'abord de la foi comme du pain, comme de la nourriture solide et substantielle de l'âme; et ensuite ils abordaient la science humaine comme, après le potage, on touche à d'autres mets, comme, après le souper, on goûte le gâteau et le dessert; *Quæ est ex fide veritas necessaria est ad vivendum; quæ est ex scientia similis est obsonio et bellariis : desinente cœna suavis est placentula* (*Stromat.* I.)

Voilà comment ces grands hommes du christianisme entendaient la science de la parole de Dieu, et celle qui vient de la parole de l'homme. Et, par cela même, ils commencèrent heureusement à fon-

der une philosophie ayant un but tout-à-fait raisonnable.

4. Mais de ce que les Pères et les docteurs de l'Église ont insisté sur la nécessité de la philosophie *démonstrative,* on aurait tort de les accuser d'avoir voulu trop restreindre; d'avoir voulu même détruire les droits légitimes de la raison humaine; d'avoir voulu lui interdire toute recherche même des vérités naturelles; d'avoir voulu la condamner au rôle exclusif de se *démontrer* à elle-même et aux autres, par des moyens naturels, les vérités révélées.

D'après leur opinion et leur pratique, la véritable philosophie doit, il est vrai, partir de l'ordre de *foi* pour passer à l'ordre de *conceptions,* et non pas commencer par l'ordre de conceptions pour s'élever à l'ordre de foi. Mais rien n'est plus raisonnable que de tracer un pareil procédé à la raison humaine.

La raison, d'accord avec l'expérience, prouve que, en commençant par la foi, tout en conservant la foi, on arrive à la conception et à l'intelligence; mais que, au contraire, en ne voulant commencer que par la conception et par l'intelligence, on perd la foi, et on ne parvient jamais à comprendre ni à concevoir; *Nisi credideritis, non intelligetis;* on n'arrive qu'à la conception universelle du doute absolu, c'est-à-dire à la conception de la douleur, du désespoir, qui, en partant de l'injustice, n'enfante que l'iniquité; *Ecce concepit dolorem, parturiit injustitiam et peperit iniquitatem* (*Psal.* VII, 15).

Mais en soutenant que le rôle principal de la véritable philosophie est d'examiner de près, de peser, de

confirmer, d'amplifier, de *démontrer*, d'entendre toujours mieux, dans ce qu'elles ont d'intelligible, les vérités qu'elle a puisées à la source de la religion, du sens commun, de la tradition, de la raison universelle, on ne lui interdit pas le rôle secondaire de pousser toujours plus loin l'*inquisition* pour arriver à connaître, dans les choses où on peut le connaître, le *pourquoi* ou le *comment* de ce qu'on admet comme certain et comme vrai, ni l'usage qu'on peut faire de ces mêmes déductions, sans jamais sortir de l'ordre de foi.

Mais en établissant que la raison doit recevoir par la foi, et non pas se créer par le raisonnement, les vérités premières, les principes généraux qui constituent le raisonnement, on ne lui interdit pas la recherche des vérités subalternes, des principes secondaires. On ne lui interdit pas de déduire autant de vérités inconnues et nouvelles qu'il est possible d'en déduire au moyen du raisonnement, et de les appliquer au développement de l'intelligence, à l'amélioration de la condition morale et physique de l'homme et de la société.

Or ces vérités déduites, que le consentement des savants approuve, que l'acceptation de la part de la société consacre et met en circulation comme des denrées utiles, comme de la monnaie de bon aloi, ne sont-elles pas de véritables découvertes, de véritables conquêtes de la raison, qui témoignent de sa puissance et font sa gloire?

Saint Augustin et saint Thomas, les deux plus grands génies du monde, n'est-ce pas en partant de

l'ordre de foi qu'ils se sont élevés à la plus grande hauteur dans l'ordre de conceptions, sans que la fermeté de leur foi ait retardé leurs étonnants progrès, ni que leurs progrès aient nui à la fermeté de leur foi? N'ont-ils pas fait, par leur raison croyante, d'infinies et précieuses découvertes touchant les fondements, les preuves, les raisons, les conséquences des plus grandes vérités révélées, et leurs rapports avec les vérités de l'ordre naturel? N'ont-ils pas élargi l'horizon de la raison humaine, ouvert de nouvelles voies au génie de l'invention et des recherches, tout en enrichissant la science de ces trésors de développements et de lumières qui font l'admiration du monde, et en feraient le bonheur, si on ne les avait pas ensevelis dans la poussière et jetés dans l'oubli? Ces deux exemples ne sont-ils pas un argument sans réplique pour prouver que la Raison catholique, en se retranchant dans la voie de la *démonstration*, du développement des vérités connues par la raison universelle, la tradition et la religion, avait fondé une philosophie naturelle, légitime dans son but; puisque c'est en poursuivant ce but qu'on peut marcher dans la voie du savoir sans tomber, progresser sans s'égarer, s'élever sans se perdre?

Ainsi, lorsque, dans les siècles dont nous parlons, on a dit à la raison qu'il fallait prendre pour son point de départ les vérités connues, y croire et s'y renfermer, on ne lui contestait pas la liberté, mais la licence. On ne lui contestait que l'usage d'elle-même contraire à sa nature, intempérant, illégitime, qui la perd; et non pas l'usage d'elle-même naturel,

modéré, légitime, qui la conserve, l'agrandit et la fait marcher.

L'indépendance absolue n'appartient pas plus à l'homme dans l'ordre scientifique qu'elle ne lui appartient dans l'ordre social.

Comme dans l'ordre social il n'y a de liberté qu'autant qu'on est soumis et obéissant aux lois; de même, dans l'ordre scientifique, il n'y a de véritable science qu'autant qu'on croit aux vérités premières, aux vérités universellement admises, constamment gardées par la vraie religion, et aux principes généraux admis et gardés par l'humanité tout entière; et la foi à ces vérités, qui sont de vraies lois, est une véritable obéissance aux lois de l'intelligence, tout comme l'obéissance aux lois est une véritable foi dans les croyances de la société. Otez l'obéissance aux lois, sous prétexte qu'elles gênent la liberté naturelle de l'homme, et vous n'aurez bientôt que l'anarchie qui tue toute liberté. Otez la foi aux vérités, aux principes généraux, et vous n'aurez bientôt que le doute qui tue toute science.

La liberté n'est pas la faculté de faire tout ce qu'on veut : cela n'est que la licence. La liberté est la faculté de faire tout ce qui est juste, légitime, et conforme aux lois. La liberté de faire ce qui est injuste, illégitime et contraire aux lois, ou la liberté du mal, n'est pas la véritable liberté; autrement Dieu ne serait pas libre, puisque Dieu ne peut pas faire le mal. Et dès-lors on a raison d'entraver, de réprimer partout et autant que possible cette liberté du mal, dépendant du libre arbitre de l'homme et avec la-

quelle ne saurait coexister aucun bien. De même, la science n'est pas la faculté d'admettre ou de rejeter tout ce qu'il plaît à chacun de rejeter ou d'admettre : c'est là le principe de toutes les erreurs; c'est la destruction, l'anéantissement de tous les principes constituant la raison génerale, comme la licence politique ou civile est la destruction, l'anéantissement de toutes les lois constituant la société. Point de raison et de science sans une foi commune aux vérités générales, tout comme, sans une obéissance commune aux lois, il n'y a pas de société.

A côté de chaque droit dont on peut jouir, il y a toujours un devoir à pratiquer. Il ne faut ,amais séparer le devoir du droit, ni le droit du devoir. Interdire le droit, c'est porter atteinte au devoir. Proscrire le devoir, c'est détruire le droit. On ne peut exiger le devoir, des personnes à qui on ne reconnaît aucun droit. On ne peut prétendre à aucun droit dès qu'on ne veut respecter aucun devoir.

L'Ecriture Sainte nous avertit que ceux qui nous louent ne sont pas toujours ceux qui nous aiment, et que le plus souvent ils nous trompent et nous perdent; *Qui te beatum dicunt, ipsi te decipiunt* (*Isa.*, III, 12). Or les flatteurs de la pensée sont aussi funestes que les flatteurs des passions. On trompe aussi bien l'homme en lui persuadant qu'il est libre de tout croire, qu'en lui persuadant qu'il est libre de tout faire.

Les flatteurs de la pensée sont les véritables démagogues de l'ordre scientifique, qui finissent par détruire toute science ; comme les démagogues sont les

véritables flatteurs de l'ordre social, qui finissent par bouleverser toute société.

Les doctrines qui nous flattent ne sont pas toujours les doctrines qui nous sauvent. Comme l'agréable n'est pas toujours l'utile, de même ce qui paraît raisonnable n'est pas toujours le vrai. Il peut y avoir du faux dans ce qui paraît raisonnable, comme il peut y avoir du poison dans la douceur. Au contraire, comme il y a des choses très-désagréables qui sont très-utiles; de même il y a des systèmes de doctrines qui, tout en paraissant inadmissibles, sont très-vrais.

Saint Paul a dit aussi qu'il ne faut pas chercher à savoir plus qu'il ne faut savoir, et que la sobriété est nécessaire dans l'ordre scientifique aussi bien que dans l'ordre moral; *Non plus sapere quam oporteat sapere, sed sapere ad sobrietatem* (*Rom.*, XII, 3).

Cette parole est profonde. Cela signifie qu'il faut savoir commander à sa raison aussi bien qu'à son appétit; et que l'intempérance de raisonner tue l'esprit, comme l'intempérance de manger tue le corps.

Tout bien, de quelque nature que ce soit, est le prix d'une souffrance. La nature, disait un poëte païen, n'accorde aucun avantage aux humains qu'en récompense de grands sacrifices; *Nil sine magno labore vita dedit mortalibus* (HOR.). C'est la condition de l'homme sur cette terre. Celui qui ne veut rien souffrir, rien sacrifier, est indigne de toute jouissance. On n'arrive à la vertu qu'en crucifiant le cœur; on n'arrive à la science qu'en humiliant l'esprit. Celui qui ne sait contenir ses convoitises ne sera jamais

vertueux; et celui qui ne sait captiver ses pensées ne sera jamais savant. Celui qui veut jouir de tout ne jouit de rien; celui qui veut tout connaître par lui-même ne connaît rien. L'homme qui veut tout bien finit par n'avoir aucun bien; l'homme qui veut toute science finit par n'avoir aucune science.

En condamnant donc, en rejetant comme fausse la philosophie qui, partant du doute absolu, croit pouvoir par ses seuls moyens atteindre à toute vérité; en condamnant, en rejetant une pareille philosophie, la raison catholique ne privait pas l'esprit humain de ses droits légitimes, mais elle lui en assurait la jouissance. Elle ne lui contestait pas ses nobles facultés, mais elle en facilitait l'usage. Elle le plaçait dans son état naturel, dans sa condition naturelle, de devoir commencer par croire pour arriver à comprendre; *Nisi credideritis, non intelligetis.* Et c'est ainsi que la philosophie, que la raison catholique s'était créée, était non-seulement raisonnable dans son but, mais aussi naturelle dans son principe : c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

5. Je vous demande la permission de vous conduire un peu aujourd'hui par le monde des abstractions, qui, du reste, pour des hommes tels que vous, accoutumés aux nobles travaux, aux recherches sérieuses de la science, est un monde connu, un monde familier.

En rentrant en nous-mêmes, en regardant notre

intelligence de près, nous lui surprenons deux instincts, deux besoins également naturels, également innés, également indestructibles, par rapport à la vérité : le besoin de croire, et le besoin de raisonner.

Le besoin de croire est si fort, si impérieux dans l'homme, que quelquefois il préfère croire trop, croire tout, plutôt que de ne rien croire ; il préfère abdiquer toute raison, plutôt que de renoncer à toute foi : c'est là l'une des causes de la superstition.

Mais le besoin de raisonner n'est pas moins fort ni moins impérieux dans l'homme ; et c'est pour céder à ce besoin, qu'il préfère quelquefois ne croire rien, plutôt que de tout croire aveuglément ; qu'il préfère renoncer à toute foi, plutôt que d'abdiquer toute raison : c'est là l'une des causes de l'incrédulité.

Toutes les religions de fabrique humaine se résument dans ces deux catégories : les religions sensuelles (Idolâtrie, Paganisme, Mahométisme), et les religions de l'orgueil (Hérésie, Protestantisme, Rationalisme). Le principe fondamental de toutes les religions sensuelles est celui-ci : « Tout à l'autorité, rien à la raison. » Le principe fondamental de toutes les religions de l'orgueil est, au contraire : « Tout à la raison, rien à l'autorité. » Il n'y a, M. F., que la religion catholique, d'origine et de fabrique divines, qui dise à l'homme : « Respect pour l'autorité, et usage légitime de la raison ; » puisque saint Paul, comme nous l'avons vu dimanche dernier, a dit : « Commencez par captiver votre entendement en

l'hommage de la foi, et croyez que cet hommage est raisonnable; *Redigentes intellectum in captivitatem fidei. Rationabile obsequium vestrum.*

Tandis donc que les religions sensuelles poussent l'homme vers l'excès de la foi, et que les religions de l'orgueil le poussent, au contraire, vers l'excès de la raison, il n'y a que l'enseignement catholique qui place l'homme dans un juste milieu également éloigné de ces deux excès, de ces deux extrêmes contraires.

L'enseignement des fausses religions, soit sensuelles, soit de l'orgueil, par cela même qu'il pousse l'homme vers les extrêmes, vers les excès, est un enseignement faux; car tout système intellectuel excessif est faux dans l'ordre logique, comme tout acte humain excessif est vicieux dans l'ordre moral. Et au contraire, par cela même que l'enseignement catholique place l'homme au milieu de ces deux extrêmes, il est vrai; car la vérité, ainsi que la vertu, consiste dans le milieu : *Medium tenuere beati!* la vérité étant la vertu de l'intelligence, comme la vertu est la vérité du cœur.

Les religions sensuelles disent à l'homme : « Croyez sans raisonner; » les religions de l'orgueil lui disent au contraire : « Raisonnez sans croire; » car *opiner*, ce à quoi se réduit toute la foi des hérétiques, n'est pas *croire*. Tandis donc que toutes les religions sensuelles finissent par abrutir l'homme en le plongeant toujours plus dans l'erreur; qu'elles rendent toute espèce de science impossible, et que leur dernier mot c'est *Ignorance;* tandis que les religions de l'orgueil finissent, elles aussi, par perdre l'homme en l'abî-

mant dans le doute ; qu'elles rendent impossible toute espèce de foi, et que leur dernier mot est *Incrédulité;* l'enseignement catholique, qui en commandant la foi, dirige la raison ; qui, en ordonnant de croire, aide au développement du talent, et arrête l'homme au point où la foi est raisonnable et la raison fidèle ; par cela même il sauve l'homme, il élève l'homme au-dessus de lui-même ; et son dernier mot, c'est *Foi et Science*, conditions nécessaires, essentielles de toute civilisation et de tout progrès.

Enfin, les religions sensuelles, tout en satisfaisant le besoin qu'a l'homme de croire, éludent, trompent le besoin qu'a l'homme de raisonner ; et au contraire, les religions de l'orgueil, tout en satisfaisant le besoin qu'a l'homme de raisonner, éludent, trompent le besoin qu'a l'homme de croire ; et, par cela même, les unes et les autres mettent l'homme hors de l'ordre naturel, parce que l'ordre naturel, pour l'homme, est celui où il peut réunir la raison et la foi. Au contraire, l'enseignement catholique, par cela même qu'il inspire la foi sans s'opposer au développement régulier et légitime du talent, place l'homme dans son état naturel, dans son état parfait ; par cela même il unit la science et l'autorité, la raison et la foi, et ainsi il résout le grand problème de l'intelligence humaine.

Or, c'est de cet enseignement que s'est inspirée la raison catholique dès les premiers temps du christianisme pour fonder une philosophie vraiment chrétienne, une philosophie vraiment naturelle dans son principe.

6. En effet, voyez, M. F., le grand fait, le fait nouveau, extraordinaire, magnifique, prodigieux qui s'est accompli dans ces siècles-là. C'est que tandis que, hors de l'Eglise, la science tuait la foi, ou la foi empêchait le développement de la science; dans l'Eglise la science a défendu la foi, et la foi a développé la science. C'est que tandis que, hors de l'Eglise, il était presque impossible de trouver des savants qui eussent la foi, ou des croyants qui possédassent la science ; dans l'Eglise on a vu les savants, les philosophes du christianisme se réunir, sans concert de part ni d'autre, dans une idée, dans un sentiment commun, noble, généreux, et former une étonnante et merveilleuse phalange d'esprits supérieurs, poussant, d'un côté, la foi jusqu'à la simplicité de l'enfance, et élevant, de l'autre côté, la raison jusqu'au développement du génie. Ce sont les Tertullien, les Origène, — tant qu'ils furent soumis à l'enseignement de l'Eglise ; — ce sont les Lactance, les Arnobe, les Irénée ; ce sont les Athanase, les Grégoire de Nazianze, les Cyrille, les Basile, les Chrysostome, les Hilaire, les Ambroise, les Jérôme, les Augustin, les Léon, les Pierre Chrysologue, les Grégoire le Grand. Quels hommes, M. F. ! tous les talents étaient en eux avec toutes les vertus. Quels travaux n'ont-ils pas accomplis, quels combats n'ont-ils pas soutenus pour le développement et la défense de la vraie science chrétienne?

Je ne veux citer que le seul ouvrage de saint Augustin, *De la Cité de Dieu;* cet ouvrage étonnant par la profondeur des vues, par l'immensité et la hauteur

de la science, où se trouve la réfutation de toutes les erreurs, le développement de toutes les vérités, l'éclaircissement de tous les mystères de l'ordre théologique, de l'ordre philosophique, de l'ordre même naturel. Oh! cet ouvrage vaut à lui seul tous les ouvrages des anciens philosophes, qui, je vous l'avoue, devant l'immortel auteur de ce chef-d'œuvre de l'esprit humain, me paraissent des enfants devant l'homme fait, des écoliers devant le maître.

Pendant les irruptions des peuples du Nord dans tout le reste de l'Europe, la raison catholique parut s'endormir dans le silence et dans l'oisiveté. Toute étude était alors impossible. Les lettres et les sciences consternées étaient obligées de chercher dans les couvents un asile pour se sauver de la fureur des barbares.

Mais après que la Providence de Dieu eut achevé ce grand travail de la création, de la formation, de la société chrétienne sur les ruines de la société ancienne, de la société païenne, la raison catholique se réveilla plus puissante et plus pleine de vie; et, dans la personne des Bernard, des Anselme, des Albert le Grand et de saint Thomas, elle s'éleva à la plus grande hauteur.

Saint Thomas, M. F., quel homme! quel génie! C'est la raison humaine élevée à sa plus haute puissance. Au-delà des efforts de son raisonnement, c'est la *vision* des choses dans le ciel. Ici-bas, la raison ne saurait ni monter plus haut, ni voir plus clair. On peut dire de saint Thomas ce que saint Augustin disait de saint Jérôme : « Que personne n'a su jamais

ce que Thomas a ignoré; *Nemo scivit quod Thomas ignoravit.* » Cet homme unique, cet homme dont la vie n'a pas atteint la moitié d'un siècle, a tout vu, tout connu, tout expliqué. Il n'est aucune erreur qu'il n'ait prévue, réfutée, pulvérisée d'avance. Sa *Somme* est le livre le plus surprenant, le plus profond, le plus merveilleux qui soit sorti de la main de l'homme; car l'Écriture Sainte est sortie de la main de Dieu. Saint Thomas a expliqué non-seulement le monde théologique, le monde philosophique, mais aussi le monde naturel. Son génie, se reflétant sur son siècle et sur les siècles suivants, y porta la lumière, l'ordre scientifique, le véritable progrès, et répandit sur la science et sur la religion un éclat qui n'a jamais pâli.

On ne connaît pas assez, M. F., cette magnifique période de la science chrétienne, ou bien on ne s'y arrête pas assez, on n'y fait pas assez attention. Car si on la connaissait bien, vous autres Français particulièrement, vous autres Parisiens plus particulièrement encore, vous en seriez saintement fiers, saintement orgueilleux. Jamais, ni avant ni depuis, la France, Paris, sous le rapport des lumières, n'ont été plus grands et plus glorieux. Jamais ils n'ont répandu, en plus grande abondance ni plus loin, de profondes vérités et des connaissances utiles, qu'à cette époque où Albert le Grand (1), saint Thomas, saint Bonaventure, enseignaient à plusieurs milliers d'élèves accourus de

(1) La place *Maubert* à Paris n'est que la place *Magni Alberti*, où Albert le Grand faisait ses cours au grand air, aucune salle, aucune enceinte ne pouvant contenir la multitude de ses auditeurs.

toutes les parties du monde à votre Sorbonne, où ces grands hommes faisaient briller dans le monde entier l'éclat de leur science, et portaient partout les germes de la véritable civilisation, du véritable savoir.

C'est l'époque où la raison humaine a été plus solide, parce qu'elle était plus croyante (1). C'est à cette époque qu'ont été jetés les fondements de la science chrétienne, de la littérature chrétienne, de l'art chrétien, de la civilisation chrétienne, dont l'Europe est à présent si fière, et dont elle a quelquefois abusé contre elle-même. Les sciences physiques en reçurent un étonnant développement, autant que les sciences théologiques, philosophiques, politiques et morales. C'est dans ces siècles, que la méchanceté, l'injustice stupide de ces derniers temps appelle des siècles barbares; c'est dans ces siècles que le génie chrétien, inspiré par la foi, a fait les trois grandes découvertes qui ont changé la face du monde : la Poudre à feu pour dominer la terre, la Boussole pour dominer la mer, et la Presse pour dominer et développer l'intelligence.

Voilà ce qu'a valu à la raison catholique d'être restée fidèle à la parole de Dieu. Sa philosophie, émi-

---

(1) « Theologia imperat omnibus aliis scientiis tanquam princi-
» palis, et utitur in obsequium sui omnibus aliis scientiis quasi
» usualis, sicut patet in omnibus artibus ordinatis, quarum finis
» unius est sub fine alterius, sicut finis pigmentariæ artis, quæ est
» confectio medicinarum, ordinatur ad finem medicinæ, quæ est
» sanitas; unde medicus imperat pigmentario et utitur pigmentis
» ab ipso factis ad suum finem. Ita ut cum finis *totius philoso-*
» *phiæ* sit intra finem theologiæ, et ordinatus ad ipsum; theologia
» debet omnibus aliis scientiis imperare et uti iis quæ in ipsis tra-
» duntur. (*D. Thom.* lib. I, *Sentent. proleg.*) »

nemment religieuse, a été éminemment sublime et féconde, parce qu'elle s'est retranchée dans le principe naturel de l'homme parfait, qui est *le développement de la raison à l'ombre de la foi.*

J'ajoute que la raison catholique philosophique chrétienne, par cela même qu'elle s'est inspirée de la parole de Dieu, a été, aussi, solide dans son fondement. Renouvelez-moi votre attention.

7. Tout ce qui existe dans l'univers n'est qu'esprit ou matière, ou matière et esprit unis ensemble. Les esprit isolés : DIEU, LES ANGES; la matière, les corps isolés : TOUS LES ÊTRES SENSIBLES ET MATÉRIELS DE LA NATURE; la matière unie à l'esprit : L'HOMME. Et comme les extrêmes ne sont bien connus que dans l'être qui les unit ensemble, et comme dans l'homme se trouvent unis l'esprit et la matière; la matière et l'esprit ne peuvent être bien connus que dans l'homme; et, par cela même, la première question que doive se faire la philosophie véritable est celle-ci : *Qu'est-ce que l'homme?*

Il y a deux espèces de *Composés :* le composé *artificiel,* accidentel, qui n'est que moralement et improprement *un :* c'est ainsi qu'est *un* un édifice, un monceau de froment, une armée; et le composé naturel, *substantiel,* le seul qui est *un* d'une manière propre et réelle : c'est ainsi qu'est *un* un arbre, une brute, un homme.

Or, à la question : *Qu'est-ce que l'homme?* le genre humain entier a répondu : L'homme est un composé non pas artificiel, non pas accidentel, mais substantiel de l'esprit et de la matière, de l'âme et du corps,

de manière que ces deux substances ne forment dans l'homme qu'un seul supposé, un seul individu, une seule personne.

Voulez-vous vous convaincre que le genre humain a toujours vu cela dans l'homme? Ecoutez le langage de tous les hommes, de tous les peuples, de tous les temps. On ne dit jamais ni nulle part : L'esprit de Pierre pense, sa bouche parle, ses pieds marchent, ses mains opèrent. Mais on dit : Pierre pense, Pierre parle, Pierre marche, Pierre opère. C'est-à-dire que le genre humain entier, dans sa logique naturelle, n'a pas regardé les actions de l'homme comme les mouvements du corps seul sans l'esprit, ou comme les opérations de l'esprit seul sans le corps ; mais comme les opérations de l'âme unie substantiellement au corps, ou du corps animé ; comme les opérations propres de tout l'homme, de tout le composé, du *supposé*, du *conjoint* tout entier. Ce que la philosophie chrétienne a exprimé par ces simples et profondes formules : « Les actions sont aux Supposés. Les actions sont aux Conjoints ; *Actiones sunt suppositorum. Actiones sunt conjuncti.* »

Mais la raison philosophique, qui a voulu marcher seule, ne tenant aucun compte du langage de l'humanité, du sens commun, qui est le langage de la nature et de la vérité, a répondu de toute autre manière à cette grande question : *Qu'est-ce que c'est que l'homme?* Elle a répondu : L'homme, composé d'âme et de corps, n'est *un* que d'une manière *morale*, *impropre* et *accidentelle*. Pour Platon, l'homme n'est qu'un esprit qui a pour appendice le corps. « *Aiebant*, dit Cicéron en

parlant des Platoniciens, *appendicem animi esse corpus;* » ce qu'un philosophe catholique de nos jours a répété avec plus d'élégance et de grâce, mais non pas avec plus de vérité, en disant : « L'homme est une intelligence servie par des organes. » L'une de ces définitions vaut l'autre; elles sont toutes les deux radicalement fausses. Pour Platon aussi, et plus tard aussi pour Descartes, l'âme n'est unie au corps dans l'homme que comme le *moteur* est uni au *mû*, comme le *batelier* est uni à son *bateau* : union, comme vous le voyez, M. F., la plus éphémère, la plus accidentelle, la plus vaine qu'on puisse imaginer; car le *principal* et l'*appendice*, le *maître* et le *serviteur*, le *moteur* et le *mû*, le *batelier* et le *bateau*, ne sont pas *un*, mais *deux;* ce qui, par rapport à l'homme, est complétement faux, l'âme et le corps étant unis dans l'homme d'une manière substantielle.

8. Mais voyez maintenant, M. F., les conséquences de cette fausse doctrine de la nature de l'homme.

De ce que la philosophie purement rationnelle, ou la *raison philosophique,* méconnaissant le principe que *l'âme et le corps de l'homme sont deux substances se complétant mutuellement par leur union, n'ayant qu'un seul et même être et ne formant qu'un composé substantiel,* ne regarda l'homme que comme un composé accidentel, et l'âme et le corps comme deux substances complètes chacune en elle-même, ayant chacune son être à part et ses propres opérations; la raison philosophique fut obligée d'imaginer des *lois*, des *systèmes*, *des combinaisons* pour s'expliquer l'accord merveilleux avec lequel les sensations arrivent à l'âme

et les volitions se reproduisent dans le corps : et de là les trois fameux systèmes que les modernes ont renouvelés sous le nom d'*Harmonie préétablie*, de *Causes occasionnelles*, d'*Influx physique*.

Mais ces prétendues lois, ces systèmes n'ayant rien expliqué et ne pouvant expliquer rien, quelques-uns dirent : « Si l'âme de l'homme fait tout d'elle-même, se crée à elle-même les idées sans le concours du corps, à quoi bon un corps, et qu'est-ce que c'est que le corps? Nous n'y concevons rien. » Et pour abréger la question, ils ont nié la réalité du corps de l'homme, et, en niant le corps de l'homme, ils ont été poussés à nier la réalité de tous les corps dans l'univers. Et voilà l'*Idéalisme*.

D'autres, plus conséquents (c'étaient les Epicuriens), disaient : « Si le corps a en lui-même, indépendamment de l'âme, un être à lui; si le corps existe comme le mû vis-à-vis du moteur, comme le bateau vis-à-vis du batelier, comme le serviteur vis-à-vis du maître; si c'est le corps qui, en recevant toutes les impressions des objets extérieurs, sent, exécute ses propres mouvements et ses propres opérations, à quoi bon une âme? Et d'ailleurs le corps, nous le voyons, nous le touchons; l'âme, nous ne la voyons pas. Donc, s'il y a quelque chose de certain, c'est qu'il n'y a pas d'âme, que l'âme n'est qu'un mot, ou que ce qu'on appelle *âme* ou *esprit* n'est que la perfection de l'organisation corporelle. » Et ils ont nié l'esprit dans l'homme ; et, de conséquence en conséquence, en niant l'esprit de l'homme, ils ont nié tout esprit dans l'univers, ils ont nié Dieu. Et voilà le *Matérialisme* et l'*Athéisme*.

C'est entre ces deux systèmes que s'est divisée toujours la philosophie ancienne et moderne, qui, s'appuyant sur elle-même, a méconnu la base fondamentale de la vraie science de l'homme, le principe de *l'unité substantielle* de l'âme avec le corps dans l'homme.

La philosophie que la raison catholique a fondée n'a pas connu cette division funeste. Elle n'a été ni *idéaliste* ni *matérialiste*, et moins encore *athée;* parce qu'elle a regardé l'âme et le corps de l'homme comme ne constituant qu'un tout *naturel*, un tout *substantiel;* et parce que le point de départ de sa psychologie était ce principe : L'AME INTELLECTIVE EST LA FORME (1) SUBSTANTIELLE DU CORPS HUMAIN; principe profond et important, base de la vraie philosophie, et que, à cause de son importance, le Concile de Vienne de l'année 1311 a consacré par ces mots: *Qui pertinaciter asserere præsumpserit animam intellectivam non esse* FORMAM *per se essentialiter corporis, hæreticus censendus est.*

9. Mais n'en voulons pas, M. F., aux anciens philosophes, de ne pas avoir connu cette grande et si importante vérité. Rappelons-nous que, d'après saint

---

(1) Le mot *forme* a différentes significations. Au sens esthétique, il signifie *beauté.* Au sens géométrique, la *forme* est la modification extérieure de la matière, ou sa *figure.* Mais au sens philosophique, la *forme* est le principe substantiel, invisible, qui fait subsister la matière à laquelle il est uni, et la range dans une catégorie particulière des êtres. C'est dans ce dernier sens que le Concile de Vienne et les philosophes scolastiques ont fait usage du mot *forme.*

Paul, ce n'est pas Jésus-Christ qui a été formé en vue de l'homme ; c'est, tout au contraire, l'homme qui a été créé en vue de Jésus-Christ. Comme un artiste, lorsqu'il doit faire la statue d'un grand personnage, met tous les soins possibles à en bien tracer le dessin en petit, à en former le modèle, le type ; de même, dit saint Paul, Dieu, en créant l'homme, n'a fait que le type, le modèle, le portrait de Jésus-Christ qui devait venir un jour dans le monde ; *Adam primus, qui est forma futuri* (*Rom.* v, 14).

L'homme étant donc le portrait de Jésus-Christ, il ne peut être connu que là où est connu Jésus-Christ. Car on ne peut reconnaître un portrait lorsqu'on n'a pas la moindre idée de l'original. Les anciens philosophes n'ayant eu aucune idée de Jésus-Christ, n'ont pu reconnaître l'homme ; les Juifs connurent confusément l'homme, parce que les Juifs, par les prophéties et la tradition, connaissaient d'une manière confuse le Messie, Jésus-Christ. Ce n'est que parmi les chrétiens, connaissant parfaitement Jésus-Christ, que l'homme a pu être parfaitement connu. Le dogme chrétien, *Que, en Jésus-Christ, la divinité et l'humanité sont substantiellement unies, sans confusion de la substance, dans l'unité de la personne,* a servi de lumière aux philosophes du christianisme et en particulier à saint Athanase, le véritable fondateur de la philosophie chrétienne, pour en conclure que dans l'homme l'âme et le corps sont unis substantiellement, sans confusion de substance, dans l'unité du même *être*. De sorte que le corps de l'homme est un corps parfait, mais il n'a d'être que

par l'âme et dans l'âme qui le fait subsister : tout comme l'humanité en Jésus-Christ est parfaite, mais elle n'a de personnalité que dans la personne et par la personne du Verbe en qui elle subsiste. C'est donc en considérant le dogme catholique qui nous présente Jésus-Christ comme réunissant en lui deux natures, la nature divine et la nature humaine unies, non pas d'une manière accidentelle, mais d'une manière substantielle, et ne formant qu'un seul Supposé ; c'est par cette lumière, se reflétant du visage de Jésus-Christ sur l'homme, que nos savants ont reconnu l'homme, et qu'ils ont établi « que l'âme rationnelle et la chair ne sont que l'homme substantiellement un, de même que Dieu et l'homme ne sont qu'un substantiellement en Jésus-Christ : *Sicut anima rationalis et caro unus est homo ; ita Deus et homo unus est Christus,* » comme il est dit dans le symbole qui est attribué à saint Athanase.

Ainsi, M. F., c'est de l'autel que ces grands hommes ont puisé la lumière pour éclairer l'école; c'est à la religion qu'ils ont emprunté la lumière pour éclairer la science; c'est à la parole de Dieu qu'ils ont emprunté la lumière pour s'expliquer la nature de l'homme; et c'est par ce moyen qu'ils ont eu le bonheur de connaître cette nature : *Beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud.*

10. Mais voyez aussi l'importance et la solidité de ces fondements de la science chrétienne. Dans l'ordre théologique, toutes les hérésies se résument dans ces deux catégories : Hérésies des *fantasiaques*, qui nient la réalité du corps ou l'humanité de Jésus-Christ, et

hérésies des *humanitaires*, qui en nient la divinité. De même, dans l'ordre philosophique, toutes les erreurs se réduisent à celles-ci : Erreurs des *matérialistes*, qui nient la spiritualité de l'homme; erreurs des *idéalistes*, qui en nient la partie corporelle. Mais, encore une fois, comme toutes les hérésies sont, en matière de théologie, anéanties, pulvérisées par la doctrine catholique de l'unité substantielle de la divinité et de l'humanité en Jésus-Christ ; de même toutes les erreurs de la philosophie sont réfutées par la doctrine de la philosophie chrétienne : que l'homme n'est qu'un composé substantiel d'âme et de corps ; et toute la vraie théologie comme toute la vraie philosophie se résume dans les mots de saint Athanase que je viens de citer : *Sicut anima rationalis et caro unus est homo; ita Deus et homo unus est Christus.*

On reproche à la raison catholique du moyen âge que la philosophie résultant de cette dernière raison s'occupait trop souvent de questions fort peu importantes, tandis que la philosophie moderne ne s'occupe, dit-on, que de questions très-sérieuses.

Mais cela même, admis comme vrai, n'est, à y bien réfléchir, que l'éloge de la philosophie ancienne et la flétrissure de la philosophie moderne. Les philosophes chrétiens avaient un symbole commun de vérités; et, à l'aide de la lumière puisée dans la religion, dans le langage de la nature, dans les idées communes, qui sont le patrimoine de l'humanité, ils avaient décidé les plus graves questions de l'ordre philosophique. Il est donc très-naturel que quelquefois l'activité de l'intelligence se soit, à cette époque, exercée

sur des sujets dont il n'est pas donné à tout le monde d'apprécier le prix et l'importance. Il est dans l'ordre du progrès de l'esprit humain que, après qu'on a saisi et assuré le nécessaire et l'utile, on poursuive le *confortable*, l'élégant, l'agréable, le gracieux, et même ce qui sent la futilité. C'est le riche qui — sa subsistance étant assurée — se plaît à dépenser l'excédant de ses revenus en objets de luxe et d'amusement.

Mais quant à la philosophie moderne, qui, par sa séparation insensée de la religion, ayant, comme on le verra dans la prochaine conférence, perdu la connaissance de toute vérité, en est réduite à discuter « s'il y a une seule vérité, et si l'homme a le moyen de l'atteindre ; » il est bien naturel qu'elle n'ait pas envie de s'occuper de questions secondaires ; il est bien naturel qu'elle ait borné ses recherches à se rendre compte de l'existence de Dieu, de la spiritualité de l'âme, de la création du monde, puisqu'elle est tombée dans les ténèbres les plus épaisses, dans l'ignorance la plus complète à l'égard de ces premières vérités qui sont la nourriture essentielle, le pain de l'intelligence, et le fondement de toute science et de toute religion. Est-il étonnant que le pauvre, manquant de sa nourriture quotidienne, n'ait pas garde de s'amuser au jeu et au spectacle? Peut-on songer au dessert, lorsqu'on n'a pas même du pain à manger? Peut-on rêver le luxe, lorsqu'on n'a pas même des haillons pour se couvrir? Le prétendu sérieux des discussions de la philosophie moderne n'est donc que la preuve éclatante de sa pauvreté, de sa misère et de son dénûment. Au lieu de s'en enorgueillir, elle devrait

en être confondue et humiliée ; et sa prétention à s'en faire un titre de grandeur et de préférence, à l'égard de la philosophie chrétienne, est aussi sotte et stupide que la prétention qu'aurait le Hottentot, l'homme sauvage, de se préférer à l'Européen, à l'homme civilisé, à cause de la simplicité de ses goûts et la grossièreté de ses mœurs.

En troisième lieu, la raison catholique, par cela même qu'elle s'est inspirée de la parole de Dieu, de la foi de l'Eglise, est aussi sûre dans sa méthode qu'elle est naturelle dans son principe et solide dans son fondement.

11. Dans toutes les grandes questions de l'ordre scientifique les savants se divisent toujours en deux opinions extrêmes, contraires et opposées entre elles, et combattent pour elles.

Ces deux opinions ne peuvent être toutes les deux entièrement vraies, parce que toute la vérité ne peut pas se retrouver dans deux opinions contraires. Elles ne sont non plus toutes les deux entièrement fausses, car elles se font la guerre, et par conséquent elles sont fortes ; l'on ne se bat pas sans avoir de la force. Mais si elles ont de la force, elles ont aussi de la vérité, ou des rapports ou de l'affinité avec la vérité : la force des opinions relevant de ce qu'elles ont de vérité. Hors de l'Eglise, point de vérité sans quelque mélange d'erreur ; et l'on peut dire aussi qu'il n'y a presque pas d'erreur sans quelque parenté, quelque affinité éloignée, cachée avec la vérité.

Dans ce combat, si l'on se range d'un côté ou de l'autre, on ne fait que le rendre plus acharné. Le

moyen d'y mettre un terme est de se placer au milieu, de concilier les deux opinions opposées, en réunissant dans un tout ce qui se trouve de vrai dans les deux systèmes opposés. Ça été la méthode de la philosophie chrétienne. Ayant appris par saint Paul à ne pas repousser *à priori*, sans examen, tout système qui paraît erroné, mais à examiner tout esprit, et à en choisir et à en retenir ce qu'il présente de juste, de raisonnable et de vrai; *Omnia autem probate; quod rectum est tenete* (I *Thess.*, v, 21); la philosophie chrétienne, dans toute espèce de questions, s'est placée au milieu des opinions extrêmes; elle a choisi ce qu'il y avait de vrai dans l'une et dans l'autre, a réuni ensemble ces deux portions de vérité, et, de cette manière, a résolu les plus difficiles problèmes de l'intelligence humaine.

La méthode donc de la philosophie chrétienne, de la raison catholique inspirée par le christianisme, a été un véritable éclectisme; mais un éclectisme bien différent de l'éclectisme qu'on nous offre aujourd'hui comme le véritable moyen d'atteindre la vérité, comme la seule philosophie possible à constituer sur les débris des systèmes du dix-huitième siècle.

Car remarquez bien que, comme on ne peut pas choisir ce qui est bon sans avoir la connaissance préalable du bon; de même on ne peut pas choisir ce qui est vrai sans avoir la connaissance préalable du vrai. Or la raison philosophique moderne n'admettant aucune vérité qui ne soit sa conquête, et partant du doute ou du néant, n'a et ne peut avoir au-

cune vérité pour en faire la règle de son choix; puisque, pour elle, c'est du choix que doit ressortir *toute* vérité. L'*éclectisme* moderne donc, se plaçant en dehors de toute vérité traditionnelle, universelle, religieuse, c'est l'effort insensé de vouloir lire sans lumière, marcher dans un désert sans guide, voler sans ailes, bâtir sans fondement, parler sans parole et raisonner sans raison. C'est un *éclectisme* bâtard, un éclectisme absurde, un éclectisme imposteur, qui, dépouillé du masque dont il s'affuble, n'est au fond que l'*indifférentisme* pour toute erreur résultant de l'impuissance et du désespoir de toute vérité, et qui peut se résumer dans ces mots : *Croyez tout ce que vous voulez, et vivez comme vous croyez* (1).

---

(1) Voici comment Diderot a défini l'*éclectisme moderne* : « Nous ne sommes tous que des éclectiques. Depuis le seizième » siècle, que faisons-nous tous tant que nous sommes? Depuis Jor- » dan Bruno, depuis Cardan, que sommes-nous? Avons-nous une » bannière, une école? Je ne vois que libres penseurs, jaloux de la » prérogative la plus belle de l'humanité, *la liberté de penser par* » *soi-même.* Le sectaire est un homme qui a embrassé la doctrine » d'un philosophe : l'éclectique, au contraire, est un homme qui, » *foulant aux pieds le préjugé, la tradition, l'ancienneté, le* » *consentement universel, l'autorité*, en un mot tout ce qui sub- » jugue la foule des esprits, ose penser *de soi-même*, remonter » aux principes généraux les plus clairs, les examiner, les discuter, » n'admettre rien que sur le témoignage de son expérience, *de sa* » *raison*, et de toutes les philosophies qu'il a analysées, sans égard » et sans partialité, s'en faire une et particulière qui lui appar- » tient (*Encyclopédie*, art. ECLECTISME). » On dirait que l'auteur de cet article ait assisté aux cours des philosophes *éclectiques* de nos jours : leur *éclectisme* n'est que cela. On les a entendus déclarer qu'ils voulaient « travailler à réaliser par l'*éclectisme*, l'avenir in-

Tel n'a pas été l'éclectisme de la philosophie chrétienne. Dans la parole de Dieu, qu'elle avait docilement entendue et fidèlement gardée, elle avait toute prête la pierre de touche, la lumière nécessaire avec laquelle elle pouvait juger de la vérité de tous les systèmes et de toutes les opinions; elle avait toute prête la règle sûre de son choix; elle a pu choisir tout ce qu'il y a de vrai et de bon dans les écrits de tous les philosophes anciens (1); elle a été sûre dans

---

» connu où le genre humain tout entier ne se composera que de » *libres penseurs.* » On les entend encore prêcher que l'*éclectisme* n'est que le système de ne penser que de *soi-même*, de ne croire qu'à soi-même, ou bien de ne croire rien du tout; c'est-à-dire un système de destruction et non d'édification, un système par lequel on démolit en soi-même toute croyance venue du dehors, pour faire une table rase de son âme; un système par lequel on n'apprend qu'à renoncer à tout ce qu'on a appris, qu'à s'asseoir dans le vide et dans les ténèbres de son propre esprit, et se suicider comme être intelligent. C'est cependant ce qu'aujourd'hui on appelle de la philosophie!

(1) « Ce que j'appelle *philosophie*, disait Clément d'Alexandrie, n'est pas celle des Stoïciens, de Platon, d'Epicure, d'Aristote; mais le choix formé de ce que chacune de ces sectes a pu dire de vrai, de favorable aux mœurs, de conforme à la religion (*Strom.* I). » D'après saint Jérôme, il fallait étudier les auteurs païens, s'approprier et faire servir à la gloire de la religion tout ce qu'on y trouve de bon et de vrai; comme les Hébreux s'emparèrent des vases d'argent des Egyptiens, et les firent servir à la gloire du tabernacle. C'est donc les yeux fixés sur la religion que les philosophes chrétiens choisissaient, dans les doctrines philosophiques, ce qui pouvait être apte à sa défense et à son développement. Dès-lors on conçoit cette espèce d'*éclectisme.* Mais on ne peut pas concevoir un éclectisme qui fait tout dépendre du choix, même la règle avec laquelle il doit choisir; qui prétend choisir le vrai avant même d'avoir connu ce qui est vrai, et même avant d'avoir connu

sa méthode, ce qui lui a enfin procuré l'avantage d'être, en quatrième lieu, *riche et heureuse dans ses résultats*. Vous allez le voir dans la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

12. Il est vrai de dire, M. F., que, tandis que la raison philosophique des temps anciens, comme nous l'avons vu et comme nous le verrons dimanche prochain pour la raison philosophique des temps modernes, n'a jamais pu résoudre aucune question, n'a jamais pu faire cesser aucune difficulté ni établir aucune vérité; la raison catholique, inspirée par la lumière de la parole de Dieu, était parvenue à résoudre toutes les difficultés de l'ordre philosophique, de l'ordre théologique, de l'ordre naturel.

Je n'ai pas le temps de parcourir ces différents ordres; je m'en tiens seulement à deux exemples. Je veux vous présenter d'abord la solution naturelle que la philosophie sublime, large, sûre, des temps chrétiens, a donnée et a fait accepter par les intelligences les plus difficiles, de la question si importante de l'*Origine des idées*.

Sur cette grande question, la raison philosophi-

---

si le vrai existe, et si l'homme a un moyen de l'atteindre. Un pareil *éclectisme* n'est et ne peut être que le produit aveugle du hasard et du caprice, l'informe mélange des débris de différents systèmes, des rêves, des delires de la raison humaine; n'est et ne peut être que le chaos ; *Rudis indigestaque moles*.

que marchant seule s'était divisée en deux grandes sectes : celle des Platoniciens, qui admettait que toutes les idées c'est l'âme toute seule qui se les forme; et celle des Épicuriens, qui soutenait que l'âme n'est que *tabula rasa,* et que toutes les idées lui arrivent toutes faites par les sens ou par la parole.

Ces deux opinions, prises dans leurs affirmations exclusives, sont toutes les deux fausses, mais, sous certains rapports, elles contiennent toutes les deux quelque chose de vrai. La philosophie chrétienne seule a démêlé ce qu'il y a de vrai des deux côtés, et, en le réunissant dans un tout, a présenté la vraie doctrine sur ce grand problème, et l'a résolu.

Comme à la formation d'une statue deux choses, se dit-elle, sont nécessaires : l'artiste et le marbre; l'artiste agissant comme cause *efficiente,* le marbre y concourant comme cause *matérielle* (1); de même c'est le corps qui concourt à la formation des idées comme cause *matérielle,* en tant que c'est par les sens ou par la parole qu'arrivent à l'imagination les fantômes (*phantasmata*) des objets extérieurs; et l'âme y concourt comme cause efficiente, parce que c'est l'âme qui, en vertu de son intelligence, de cette faculté qui est le reflet de l'intelligence divine (2), exprime, de

(1) « Ex parte phantasmatum intellectualis operatio a sensibus » causatur. Sed quia phantasmata non sufficiunt immutare *Intellectum Possibilem,* oportet quod fiant intelligibilia per *Intellectum Agentem.* Nec potest dici quod cognitio sensibilis sit » totalis et perfecta causa intellectualis cognitionis, SED MAGIS » QUODAMMODO EST MATERIA CAUSÆ (*D. Thom.*, I, *q.* 88 a. 6).»

(2) Pour mieux comprendre la doctrine indiquée dans ce paragraphe, *voyez* la note B à la fin de cette conférence.

ces fantômes, que le corps lui a présentés, la conception intentionnelle, et se forme l'idée. Ainsi, il est vrai que le corps et l'âme sont également nécessaires, concourent chacun d'une manière différente à la formation des idées. C'est par cette belle et simple solution que la raison catholique fit cesser toute dispute parmi les philosophes chrétiens touchant une si grave question.

13. Il en fut de même de la question de la certitude. Sur cette question, comme sur toutes les autres, le monde philosophique s'était divisé en deux camps ennemis. Les uns disaient que la certitude est dans l'homme, que l'homme a en lui-même le moyen d'arriver à une certitude absolue sur toutes les choses ; c'était le système des *Dogmatistes*.

D'autres disaient : Non, l'homme ne peut, tant qu'il est seul, s'assurer de rien, être certain de rien, pas même de sa propre existence, de sa propre pensée ; la certitude n'est pas dans l'homme *isolé*, elle n'est que dans l'homme *collectif*. C'était l'opinion des *Académiciens*.

Comme l'homme individuel est Intelligence, Sens-intime, et Corps, ainsi les *Dogmatistes*, qui plaçaient la certitude dans l'homme individuel, s'étaient sous-divisés en trois classes : 1° la classe des dogmatistes *intellectuels*, pour lesquels toute certitude était dans l'évidence de l'intelligence : c'étaient les Platoniciens ; 2° la classe des dogmatistes *fanatiques*, qui ne reconnaissaient que le *tact intime*, le sens intérieur de l'âme (*permotiones animi intimas*. Cic.) pour critérium de la certitude : c'étaient les Cyrénaïciens ; et 3° la classe

des *sensualistes*, enfin, dont l'unique et dernier juge de la vérité était le témoignage des sens : c'étaient les sectateurs d'Epicure.

De l'autre côté, les Académiciens, qui plaçaient la certitude dans l'homme *collectif*, en faisant abstraction absolue de l'homme *isolé*, s'étaient sous-divisés eux aussi en trois écoles différentes : 1° l'école de ceux pour lesquels il n'y avait rien de certain en dehors des institutions politiques ou *civiles* du pays : c'était l'école de Varron; 2° l'école de ceux qui ne regardaient comme certaines que les croyances *religieuses* de chaque peuple : c'était l'école de Cicéron; 3° enfin, l'école de ceux pour lesquels le consentement du genre humain, le *sens commun* était le fondement unique de toute certitude : c'était l'école de Carnéade.

Mais toutes les deux, ces deux opinions extrêmes, par des voies différentes aboutissaient au même point : au scepticisme. Car, de ce qu'on établit en principe que l'homme a en lui-même le principe de toute certitude; qu'il doit se fier à ses propres lumières, et qu'il doit considérer comme vrai tout ce qui lui paraît vrai; il est évident qu'on ouvre la porte à toutes les erreurs, qu'on arrive au désespoir de toute vérité, qui est le scepticisme. De l'autre côté, si l'homme seul ne peut être certain de rien, pas même de sa propre existence, comment peut-il être certain du sens commun des hommes, des institutions civiles, des institutions religieuses des peuples? Comment sait-il qu'il existe d'autres êtres hors de lui? Par conséquent, le système des académi-

ciens, par une autre voie, aboutit au même point que celui des dogmatistes, au scepticisme absolu.

La philosophie chrétienne, prenant de Jésus-Christ la lumière pour connaître l'homme, s'est placée entre ces deux opinions, et avec le peuple, dont le langage est la véritable philosophie, parce que c'est la dictée de la nature, a reconnu que l'homme a en lui le principe de la certitude, mais non pas une certitude absolue sur toute chose; que l'homme a en lui la certitude complète des premiers principes, la certitude de ces vérités par lesquelles l'entendement de l'homme est comme constitué, ou, pour user du langage de saint Thomas, est *informé* (1); vis-à-vis desquelles l'entendement de l'homme est passif, dans lesquelles il ne met rien du sien; et par conséquent, disait saint Thomas, « l'intelligence, tant qu'elle ne fait que percevoir, est toujours dans le vrai : *Intellectus simpliciter percipiens, semper est verus* (2). »

Il en était de même des sens : la philosophie chrétienne ne dédaignait pas leur témoignage. Elle, au contraire, plaçait dans les sens la certitude des vérités

(1) « Sicut res naturalis non deficit abesse quod sibi competit se- » cundum suam formam, ita virtus cognoscitiva non deficit in co- » gnoscendo respectu illius rei cujus *similitudine informatur*. Sicut » sensus de sensibili proprio *semper est verus*, ita et intellectus in » cognoscendo quod quid est (*D. Thom.*, I, *q*. 16. a. 2, et *De Veri- » tate*, I, art. 12). »

(2) « Intellectus est verus in rerum *quidditatibus* percipiendis; » in propositionibus *per se notis*, in quibus prædicatum est *in ra- » tione subjecti*, et ex sola terminorum perceptione cognoscitur at- » tributum contineri in subjecto, vel ei esse contrarium (*D. Thom.*, » I, *q*. 82, a. 11 : *Poster*. lib. I, lect. 6 et 19). »

de l'ordre physique, en disant : Le sens est toujours vrai, toutes les fois qu'il est dirigé sur des objets qui sont de son ressort; *Sensus, circa sensibile proprium* (1), *semper est verus.*

La possibilité de l'erreur commence pour l'homme dès qu'il commence à déduire (2), dès qu'il com-

(1) « Sensibile proprium est quod ita sentitur uno sensu, ut non » possit alio sensu sentiri ; et circa hæc sensus *non potest erra-* » *re* : sicut Visus est cognosciticus *coloris*, Auditus *soni*, *Gustus* » *saporis*, Olfactus *odoris*, Tactus *qualitatum tangibilium* nempe » *calidi* et *frigidi*, *gravis* et *levis*, etc. Visus autem non decipitur » circa colorem, nec auditus circa sonum ; et idem de ceteris (*D.* » *Thom.*, *De anima* lib. II, lect. 23). » Les sens donc ne nous trompent que lorsque nous jugeons des objets sensibles par le témoignage d'un sens dont ils ne sont pas le *sensible propre ;* comme il arrive lorsque nous prononçons, sur le témoignage de la vue, de la *distance* ou de la *grandeur* qui ne sont pas le *sensible propre* de la vue, mais du toucher. Et en effet, si, par exemple, nous soumettons la distance au jugement du toucher, et la mesurons par coudées ou par pieds, nous la connaissons telle qu'elle est. Il y a aussi le sensible *commun*, et c'est celui qu'on peut saisir par le témoignage de tous les sens ou de plusieurs. C'est le *mouvement*, le *repos*, le *nombre,* la *figure* et la *grandeur*. Par rapport au sensible *commun*, nous nous trompons lorsque nous le jugeons d'après le témoignage d'un sens seulement, devant le juger par le témoignage de plusieurs sens. C'est ainsi que souvent nous croyons que ce qui se meut est immobile, et que ce qui est immobile se meut ; parce que nous en jugeons seulement par la vue, qui n'est juge compétent que des couleurs. Mais si nous y ajoutons le témoignage du toucher, nous en connaissons la vérité. Les sens nous trompent lorsqu'ils sont malades. Mais leur maladie, nous la connaissons par notre propre expérience, ou par celle des autres comparée à la nôtre ; et c'est alors que nous nous en défions. C'est le résumé de la doctrine de la philosophie chrétienne sur le témoignage des sens.

(2) « Falsitas non est in simplici perceptione, sed in judicio. Cu- » jus rei ratio est ; quia intellectus formans *quidditates* (vel sim- » pliciter percipiens) non habet nisi similitudinem rei existentis

mence à développer les premiers principes, et à en tirer des conséquences; *Error est in intellectu componente vel dividente* (1). C'est par rapport à ces déductions qu'il faut se soumettre au jugement de l'Eglise, au jugement des savants, au jugement général, au consentement de ceux qui sont à même de prononcer un arrêt sur la matière dont il s'agit, et juger si nous avons fait bon ou mauvais usage de la raison.

Voilà comment la philosophie chrétienne conciliait les droits de la raison avec les droits du sens commun (2). Et tandis que les *Dogmatistes* avaient

---

» extra animam. Sed, quando incipit judicare de re apprehensa, tum » ipsum judicium intellectus est *quoddam proprium ejus*, et quod » non invenitur in re (*D. Thom.*, I, *q*. 96, a. 2, et *De Veritat.*, *q*. » 1, a. 3). »

(1) « Investigationi rationis humanæ plerumque falsitas admiscetur, propter debilitatem intellectus nostri in judicando, et phantasmatum permixtionem; et ideo apud multos in dubitatione » manerent ea quæ sunt verissima, etiam demonstrata : dum vim » demonstrationis ignorant, et præcipue cum videant a diversis diverse doceri. Inter multa etiam vera quæ demonstrantur immicetur aliquando falsum quod non demonstratur, sed aliqua probabili » vel sophistica ratione asseritur, quod interdum demonstratio reputatur (*D. Thom., contr. Gentil.*, lib. IV, c. 4). »

(2) « Quod ab omnibus communiter dicitur impossibile est totaliter esse falsum; falsa enim opinio *infirmitas* quædam intellectus est, sicut et falsum judicium de *sensibili proprio* ex infirmitate » sensus accidit. Defectus autem *per accidens* sunt, et præter naturæ intentionem. Quod autem est *per accidens, non potest esse* » *semper et in omnibus*. Sicut judicium de saporibus, quod ab omni gustu datur, non potest esse falsum; ITA JUDICIUM QUOD AB » OMNIBUS DE VERITATE DATUR, NON POTEST ESSE ERRONEUM (*Id.*, » *Ibid.*, lib. II, c. 34). »

voulu faire des nombres en restant toujours dans l'unité, et que les *Académiciens* avaient voulu faire des nombres sans unités; c'est la philosophie chrétienne qui a fait de véritables nombres, parce qu'en partant de l'unité elle redoublait cette même unité. C'est-à-dire qu'en reconnaissant que par ses propres moyens on peut être certain de la vérité des premiers principes et de l'existence des objets extérieurs, elle donnait une base solide au témoignage universel, qui n'est que le résultat et l'ensemble de ces évidences et de ces certitudes individuelles (1).

---

(1) Le savant P. Rosellius, dominicain, dans sa *Summa philosophiæ*, rédigée sur les principes, les doctrines, et presque avec les mêmes mots de saint Thomas, explique dans ces termes cette espèce de *nombre* du consentement commun résultant des unités de la certitude particulière : « Cum omnes vel fere omnes in aliqua » re conveniunt, aliqua certe efficax ratio debet esse qua illi permo- » veantur. Nam, ut recte Cicero : « Neminem omnes et nemo un- » quam omnes fallit. » Quapropter non una tantum auctoritate sed » etiam *ratione*, dum illos sequimur, innitimur. Hinc, si qua sen- » tentia communis est inter philosophos, etsi nobis non satis con- » stet ratio qua probatur, haberi debet ut certa (*Logic.*, *qu.* XXV). »

Ainsi, la certitude résultant du témoignage commun repose principalement sur les certitudes particulières, comme le nombre est formé des unités qui le composent. On conçoit que plusieurs hommes, n'ayant que de faibles ressources, en réunissant leurs fonds, puissent former un grand capital. Mais on ne conçoit pas comment un grand capital puisse se former par plusieurs hommes ne possédant absolument rien. Fonder donc la certitude sur le témoignage universel des hommes, tandis qu'on leur refuse tout moyen de certitude particulière, c'est absurde et même ridicule. C'est cependant la méprise où est tombé l'auteur de l'*Essai*, ayant prétendu que l'homme seul ne peut être certain de rien, pas même de sa propre existence; et que des hommes qui séparément ne sont certains de

C'est de la même manière que, marchant toujours au milieu de deux opinions opposées, et essayant de les concilier ensemble, elle a résolu la question *politique* entre le droit divin et les franchises des peuples; la question *morale*, entre la liberté et la grâce; la question *physique*, entre la nature intime des corps et leurs propriétés; en un mot, toutes les questions de l'ordre scientifique; et qu'elle a eu le bonheur de s'assurer, de se rendre compte de toutes les vérités, de les démontrer, de les développer, et les appliquer au bonheur de l'homme et de la société (1).

14. C'est, du reste, l'accomplissement de cet oracle de l'Evangile : « Cherchez d'abord le royaume des cieux, et tout le reste vous sera donné par surcroît : *Quærite ergo primum regnum Dei, et justitiam ejus; et hæc omnia adjicientur vobis* (*Matth.*, VI, 33). » Car les philosophes chrétiens ont commencé par

---

rien, en s'accordant à affirmer une chose puissent produire un témoignage d'infaillible certitude.

(1) « Les questions fondamentales de la science morale, que la » philosophie de nos jours a si audacieusement portées à son tribu- » nal, étaient alors décidées par la religion, ou traitées dans l'esprit » de son enseignement. Il y avait dans toute l'Europe *uniformité de* » *doctrines sur les points importants, et unité de sentiments* (à la » bonne heure!). Les docteurs des différentes universités, ou même » des diverses nations, faisaient assaut d'arguments, plutôt qu'ils » ne luttaient d'opinions; et la philosophie avait aussi ses tour- » nois, qui ressemblaient à des combats et qui n'étaient qu'un exer- » cice pour l'esprit. C'était un temps de paix (De Bonald, *Recher-* » *ches*, etc., tom. I). » Tant mieux pour *l'esprit* humain et pour la société!

chercher la vérité catholique, la vérité de la religion, sans se soucier du reste. Ils ne se sont pas occupés de la beauté des formes; ils ont laissé tout cela aux enfants de la science, qui veulent s'amuser à ces *jeux.* Ils ont visé d'abord à ce qui est essentiel à l'homme, c'est-à-dire à la vérité, à la parole de Dieu; ils ont cherché le royaume de Dieu : *Quærite primum regnum Dei.* Eh bien! la bonté, la miséricorde de Dieu leur a accordé par surcroît ce qu'ils ne désiraient pas, ce qu'ils ne cherchaient pas : *Et hæc omnia adjicientur vobis.* Ils n'ont voulu que l'*honnête,* ils ont aussi connu l'*utile.* Ils n'ont voulu que le *vrai,* ils ont aussi connu le *beau.* Ils n'ont voulu que le ciel, et ils sont aussi devenus les maîtres de la terre. Eh oui! l'Europe chrétienne, fermant les yeux sur les avantages temporels et purement humains, n'a cherché avant tout que le royaume de Dieu, n'a été jalouse que de conserver la parole de Dieu et la révélation de l'Evangile; et Dieu lui a accordé par surcroît tous les avantages temporels. Elle est devenue le centre des lumières, de la science, de la littérature, des arts, de la richesse, de la force, de la civilisation, de la liberté; elle est devenue la reine du monde, la maîtresse du monde, l'arbitre des destinées du monde; et elle n'a qu'à s'entendre avec elle-même pour dompter le monde, pour s'emparer du monde.

Voyez, au contraire, ce qui est arrivé aux Grecs. A l'exception des saints Pères, qui ont marché dans la voie chrétienne, et qui tous et toujours ont été persécutés, les savants de ce malheureux pays ont paru

préférer l'orgueil à l'humilité, la philosophie à la religion, les formes aux principes, le style aux doctrines, l'élégance à la vérité. Tout en aimant l'Evangile, ils ont paru aimer davantage Platon et Aristote, Homère et Démosthène. Ils n'ont pas cherché le royaume de Dieu en tout et avant tout. Eh bien! ils ont perdu la pureté de la foi; ils sont devenus les maîtres et leur pays le foyer de toutes les erreurs. Leur Platon est devenu, comme Tertullien l'a dit, LE PATRIARCHE DE TOUS LES HÉRÉTIQUES; *Patriarcha omnium hæreticorum* (*apud. S. Hieron., epist. ad Ctesiphontem*), et, comme l'a dit saint Irénée, l'ASSAISONNEMENT DE TOUTES LES HÉRÉSIES; *Condimentarium omnium hæreseon* (*Hæres.*).

Leur histoire ecclésiastique, aussi bien que leur histoire politique, n'est que honte, scandale et bassesse, qu'on a eu bien raison de qualifier par le titre flétrissant d'*Histoire du Bas-Empire*. Semblables aux Juifs dont saint Augustin dit : *Temporalia perdere timuerunt, et vitam æternam non cogitaverunt, et sic utrumque amiserunt* (*Tractat.* 49 *in Joan.*), les Grecs aussi, ayant préféré les avantages temporels aux intérêts religieux et éternels, ont perdu ceux-ci, et ils n'ont pas conservé ceux-là. Avec la foi véritable, ils ont perdu toute science, toute civilisation, toute liberté, et ont fini par tomber sous le despotisme ottoman, sous lequel ils n'ont pas eu le bonheur de la vie de l'esprit, mais le choix de la mort.

15. Ce qui arrive aux nations arrive aux individus. Voyez ceux parmi vous qui, trompés par de fausses doctrines, par des déceptions funestes, n'ont pas

gardé la parole de Dieu qu'ils avaient entendue dans leur enfance; mais y ont préféré la parole de l'homme, et ont cessé de croire. En dehors de l'enseignement divin de l'Eglise, de la parole sortie de la bouche de Dieu, et qui est la véritable nourriture de l'homme; dans la licence de la raison, dégagée de toute règle, de toute autorité, ils se flattaient de trouver un nouveau développement, une force nouvelle, une nouvelle vie pour leur intelligence, et ils n'y ont trouvé que la misère, la faiblesse, les ténèbres et la mort; *In tenebris et in umbra mortis sedent* (*Luc.*, I, 79).

Ils n'ont plus que les apparences, le nom de savants, de gens d'esprit. En vérité, ne croyant plus rien de ce qu'il faut croire, ils ne savent plus rien de ce qu'il faut savoir, ils ne connaissent plus rien de ce qu'il faut connaître; leur intelligence est morte : *Nomen habent quod vivant, et mortui sunt* (*Apoc.*, III, 1). Leur esprit n'est pas moins pourri au milieu de ces vaines apparences de l'érudition dont il se pavane, que les corps des grands ne le sont dans les riches étoffes dont on les enveloppe, dans les marbres précieux où on les dépose. Véritables Lazares, renfermés depuis longtemps dans les tombeaux blanchis de leur science riche de mots et pauvre de certitude et de vérité, ils éloignent de leurs côtés les âmes chrétiennes ne pouvant pas supporter la mauvaise odeur de leur impiété; *Quatriduanus est, jam fœtet* (*Joan.*, XI, 39).

16. Mais est-ce que ces pauvres esprits de nos frères dans le baptême sont morts pour toujours?

Est-ce qu'ils ne peuvent pas revenir à la vie? Eh! oui, oui, ils n'ont qu'à le vouloir.

En présence du tombeau de Lazare et de sa sœur éplorée, le Fils de Dieu prononça ces sublimes et magnifiques paroles : « Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, quoique mort déjà, peut revivre; et celui qui revit, en croyant en moi, ne mourra jamais : *Ego sum resurrectio et vita. Qui credit in me, etiamsi mortuus fuerit, vivet; et omnis qui vivit et credit in me, non morietur in æternum* (*Ib.*, 25. » Et ensuite il ajouta : « Marthe, crois-tu cela, *Credis hoc?* » Et Marthe ayant répondu : « Oui, oui, Seigneur, j'ai toujours cru que vous êtes le Messie, le Fils du Dieu vivant, venu dans ce monde pour le sauver; *Utique, Domine, ego credidi quia tu es Christus Filius Dei vivi, qui in hunc mundum venisti;* » de ce grand et bel acte de foi la résurrection de Lazare s'en est suivie.

Eh bien! mes amis, si vous êtes ici, par rapport à l'esprit, dans la condition où était Lazare par rapport au corps, voilà le moyen facile que la bonté de Dieu vous offre pour ressusciter à la vie de l'intelligence, que vous avez perdue. Que Marthe, c'est-à-dire que votre volonté croie que Jésus-Christ est la résurrection et la vie; et Lazare son frère, c'est-à-dire l'esprit mort par l'incrédulité, peut revivre par la foi; *Ego sum resurrectio et vita. Qui credit in me, etiamsi mortuus fuerit, vivet.* Et ne dites pas : « Hélas! je ne puis pas croire! Désirez de croire, priez pour croire; la miséricorde divine fera le reste, et vous croirez. Car le désir de croire, la prière pour

croire est déjà de la foi, comme le désir d'aimer, la prière pour aimer, c'est de l'amour. Courage donc! et si nous avons eu assez de faiblesse et de lâcheté pour nier, ayons assez de force et de grandeur d'âme pour croire. Elevons-nous au-dessus de nous-mêmes; soyons nous-mêmes.

Dans le secret de notre conscience, prosternons-nous aux pieds de cet aimable Sauveur; disons-lui : Oui, oui, Seigneur, je crois, je veux croire que vous êtes le véritable Fils du Dieu vivant, venu au monde pour sauver le monde et pour me sauver moi-même; *Credo quia tu es Christus Filius Dei vivi, qui in hunc mundum venisti;* et à l'instant même le grand prodige que la parole toute-puissante de ce Fils de Dieu opéra sur le corps de Lazare se renouvellera, et s'accomplira sur notre esprit; et une fois que nous aurons recouvré cette vie de l'esprit, qui n'est que le reflet de la vie immortelle de Dieu même, nous ne mourrons jamais; *Et omnis qui vivit et credit in me non morietur in æternum.*

Nous tous enfin qui nous trouvons réunis dans ce sanctuaire, n'en sortons pas sans avoir pris la grande résolution du Prophète, c'est-à-dire que, possesseurs heureux de la vie de l'intelligence et du cœur, ou en y revenant dans ce moment même par la foi et par la grâce, nous ne voulons jamais la perdre, nous ne voulons jamais mourir dans l'incrédulité, dans le doute ou dans le vice; nous voulons vivre toujours de la croyance à la parole de Dieu, de l'amour de ses lois; nous voulons, par notre zèle à pratiquer cette parole divine, par notre courage à la confesser, at-

tester au monde les prodiges que la bonté de Dieu a opérés pour nous et en nous; *Non moriar, sed vivam, et narrabo opera Domini* (*Psal.* CXVII, 17).

Et parvenant par là à obtenir la paix de l'âme dans le temps, et le bonheur dans l'éternité, nous apprendrons par notre propre expérience que l'homme n'est véritablement heureux qu'en tant qu'il entend la parole de Dieu, et la garde : ***Beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud.*** Ainsi soit-il.

NOTE A. (*Page* 112).

Les philosophes présomptueux.

On n'a pas oublié dans le monde philosophique ce ton d'orgueil démesuré avec lequel celui qu'on a appelé le BON WOLF, le disciple le plus célèbre de Leibniz, sans aucun respect pour le génie de son maître, pour le fondateur de la nouvelle philosophie allemande, a annoncé au monde des savants sa philosophie, au commencement du dernier siècle.

« Deux choses, dit-il, ont manqué, *jusqu'à présent,* dans TOUTE » PHILOSOPHIE; ce sont : cette évidence, d'abord, qui seule a le » privilége d'enfanter le consentement *certain* et *immuable;* et, en » second lieu, l'application pratique des doctrines que la philoso- » phie enseigne. Ces deux défauts relèvent de la même cause : c'est » qu'on n'a pas de ces notions et de ces propositions déterminées, » sans lesquelles les principes philosophiques ne peuvent être ni » compris, ni démontrés, ni appliqués aux usages ordinaires de la » vie humaine; *Duo in primis sunt, quæ* IN OMNI PHILOSOPHIÆ » HACTENUS *desiderantur : deest illa evidentia, quæ sola assen-* » *sum gignit* CERTUM *atque* IMMOTUM : *nec quæ in ea traduntur* » *usui vitæ respondent. Utriusque eadem ratio est : exulant* NO- » TIONES AC PROPOSITIONES DETERMINATÆ, *sine quibus tamen* » *quæ afferuntur, nec satis intelligi, nec sufficienter probari, nec* » *ad usus vitæ obvios dextere applicari possunt* (Wolphius, *Præ-* » *fatio in Logicam*). »

Ainsi, d'après ce *bon* Wolf, on avait philosophé, pendant trois mille ans, dans le monde, sans qu'on eût jamais eu *des notions claires, des propositions déterminées*, et par conséquent sans qu'on eût jamais pu *comprendre* les principes philosophiques, ni les *démontrer*, ni les *appliquer aux usages ordinaires de la vie humaine;* sans qu'on eût jamais connu ni la philosophie de *l'évidence,* ni l'évidence de la philosophie. En un mot, d'après Wolf et jusqu'à Wolf, personne au monde, pas même l'immense talent de Leibniz, des doctrines duquel ce *bon* Wolf s'était enrichi, n'avait rien produit qui méritât de fixer l'attention du monde philosophique, et le monde n'avait jamais eu de véritable philosophie.

Et puisque l'un des caractères propres de la philosophie moderne est l'insolence et la témérité, voilà ce dépositaire unique du secret philosophique s'annonçant au monde comme chargé de la haute mission d'endoctriner le *genre humain* dans une philosophie *utile;*—toute philosophie n'ayant été qu'*inutile* avant lui.—Le voilà se déclarant le *seul* qui eût *tout expliqué, tout prouvé;* qui eût donné un sens fixe aux mots, dont la signification vague, avant lui, n'engendrait que des *notions confuses*. Le voilà se glorifiant d'avoir, lui Wolf, bâti le premier l'édifice des *propositions déterminées*, dont les philosophes qui l'avaient précédé n'avaient connu *pas une seule;* d'avoir distingué le vrai et le faux, qui jusque là s'étaient trouvés jetés pêle-mêle dans le cerveau des hommes; d'avoir formé un système harmonique de toutes les vérités connexes, et ouvert la porte des écoles au génie des inventions. Car voilà ses incroyables paroles : « C'est pour cela que, voulant rendre la philo-
» sophie utile au genre humain, j'ai cru devoir me faire une loi de
» ne rien admettre qui ne fût assez expliqué et suffisamment prou-
» vé; de rappeler les mots des notions confuses qu'ils présentaient,
» de la signification vague qu'ils avaient à un sens fixe; et de bâtir
» des propositions déterminées, dont, *jusqu'à présent*, les philoso-
» phes n'ont connu pas une seule. C'est de cette manière que j'ai été
» assez heureux pour non-seulement diviser le vrai et le faux, qui gé-
» néralement se trouvent mêlés ensemble, et coordonner les vérités
» connexes entre elles, en un système harmonique, mais aussi pour
» ouvrir *enfin une fois* l'entrée des écoles au génie des inventeurs :
» *Quamobrem philosophiam generi humano perutilem effectu-*
» *rus, id mihi agendum esse duxi ut nihil admitterem, nisi quod*
» *satis fuerit explicatum et sufficienter probatum*; *et voces a na-*
» *tionibus confusis a significatu vago ad fixum reducerem, et*

» *propositiones determinatas, quas hactenus nullas noverunt phi-*
» *losophantes, conderem. Hac ratione non solum mihi verum a*
» *falso, cui vulgo admixtum est, secernere, ac veritates inter se*
» *connexas in systema harmonicum redigere licuit, verum etiam*
» *inventoribus tandem in scholis aditus apertus est* (*Ibid.*). » Et, pour rassurer d'avance le genre humain sur la portée de ses doctrines, le voilà se posant comme un autre saint Paul, professant des dogmes dont l'infaillibilité aurait été reconnue par les hommes les plus savants et les plus sensés, qui certainement ne s'étaient pas encore doutés de ce degré d'excellence de la philosophie de Wolf. Car, *dogmata mea,* dit-il, *defensione non indigere jamdudum agnoverunt viri intelligentes et cordati.*

Mon Dieu, quel langage! Je n'ai jamais rencontré dans aucun livre de philosophie, ancienne ou moderne, rien de plus prétentieux et de plus insolent. Mais cette manière de s'exprimer du *bon* Wolf, arrogante jusqu'à la folie, orgueilleuse jusqu'au ridicule, ne nous étonne pas. C'est le propre de la pédanterie d'être présomptueuse; et celle des philosophes protestants de l'Allemagne l'est au dernier degré. Ce qui nous étonne et nous chagrine en même temps, c'est de voir que le génie catholique lui-même, abusé par la même ignorance de la véritable philosophie, n'a pas toujours su se garantir de cet esprit de confiance aveugle dans ses propres forces, qui anime la plus grande partie des philosophes modernes, et fait croire à chacun qu'il est le premier inventeur de la philosophie véritable et le grand maître de l'univers.

« Il est démontré par l'expérience, dit Descartes, que ceux qui
» professent la philosophie sont, le plus souvent, ceux qui savent
» moins; et qu'ils ne font pas un aussi bon usage de leur raison que
» ceux qui ne se sont jamais adonnés à une pareille étude; *Expe-*
» *rientia ostendit eos qui philosophiam profitentur, ut pluri-*
» *mum, esse* MINUS SAPIENTES *et ratione sua* NON TAM RECTE
» UTI *quam alios* QUI NUNQUAM *huic studio operam dederunt*
» (*Cartesius, Princ. philosoph., præfatio*). » Ainsi une certaine expérience lui avait appris, à lui Descartes, que l'usage de la raison se trouve moins défectueux parmi les hommes ignorants, grossiers et même idiots, les hommes, en un mot, tout-à-fait étrangers à la philosophie, que parmi ceux qui passent pour professeurs et maîtres de cette science; ce qui peut se traduire par ces termes : *Tous les hommes sont des bêtes, et les philosophes le sont plus que tous les autres.* C'est donc, pour le dire en passant, la même pensée

qu'a exprimée plus tard Jean-Jacques Rousseau d'une manière plus crue et plus tranchante, lorsqu'il a dit : « L'homme qui raisonne est un animal dépravé » Et puisque, lorsqu'on a affaire à des bêtes, il faut tâcher de les rencontrer les moins vicieuses et malignes possible, Descartes donne à entendre qu'il ne veut pas pour ses écoliers de ceux qui avaient appris la vieille philosophie, et qu'il préfère former son école d'hommes qui ne savent rien de cette philosophie; ceux-ci étant les plus aptes à apprendre la philosophie nouvelle, qui est, bien entendu, celle de Descartes, et par cela même la vraie. Car il dit : « Il faut conclure de cela que ceux qui ont appris le moins » de ces choses qu'on a enseignées *jusqu'ici*, sous le nom de philo- » sophie, sont les plus capables de comprendre la philosophie véri- » table; *Unde concludendum eos qui* QUAM MINIMUM DIDICERUNT » *illorum omnium quæ hactenus nomine philosophiæ insigniri so-* » *lent, ad* VERAM *percipiendam quam maxime esse idoneos* (*Ibid.*) »

Après ce début, fait avec un sentiment de la plus rare modestie, Descartes ajoute : « Quoique toutes ces vérités, qui forment mes » principes à moi, aient toujours été connues et par tout le monde; » cependant il ne s'est *jusqu'ici* trouvé *personne*, que je sache, qui » ait compris qu'on peut déduire de ces mêmes vérités la connais- » sance de toutes les autres choses qui existent au monde; *Etiam-* » *si* OMNES *illæ veritates, quas pro principiis meis habeo,* SEMPER » ET AB OMNIBUS *cognitæ fuerint;* NEMO *tamen, quod sciam,* HAC- » TENUS FUIT QUI AGNOVERIT, *omnium aliarum rerum, quæ* » *in mundo sunt, notitiam ex iis deduci posse* (*Ibid.*). » Ce qui signifie que, pendant les six mille ans qui ont précédé l'apparition de Descartes sur le globe terrestre, *personne* ne s'était douté qu'avec les principes généraux de la raison humaine, on pouvait raisonner sur tout : tant était grande et profonde la stupidité des hommes dans le monde entier, *avant Descartes!*

Mais, comme il faut inspirer du courage aux timides, qui se défient, plus qu'il ne le faut, de leurs propres forces, Descartes assure à ses lecteurs, tout ignorants qu'ils soient (car, ainsi qu'on vient de le voir, Descartes ne veut avoir affaire qu'à des ignorants), ils ne trouveront rien dans ses écrits qu'ils ne puissent parfaitement comprendre : tant est grande la clarté de ses principes, la simplicité de ses pensées! *Eos qui viribus suis plus æquo diffidunt certiores reddere vellem* NIHIL ESSE IN MEIS SCRIPTIS *quod non perfecte intelligere possint* (*Ibid.*). »

Or, c'est avec de pareils sentiments d'amour pour les hommes et

de respect pour l'humanité que Descartes met la main à l'œuvre, et qu'il commence et achève un cours tout nouveau de philosophie, complet dans toutes ses parties : et cela non pas pour une seule ville, une seule province, une seule nation — bagatelle que tout cela ! — mais pour le GENRE HUMAIN TOUT ENTIER ; *Hoc mihi agendum restaret ut integrum philosophiæ corpus humano generi darem* (*Ibid.*); » tâche immense, difficile, dans laquelle Descartes ayant échoué, à ce qu'il paraît, le bon Wolf s'est trouvé tout prêt pour la reprendre dans les mêmes termes, ainsi qu'on l'a vu, et l'accomplir avec le même succès, ainsi que le *genre humain* le sait.

Et, de nos jours même, voici, dans M. le vicomte de Bonald, un autre de ces bienfaiteurs de ce pauvre genre humain auquel la philosophie a toujours pris tant d'intérêt, sans que pour cela il ait jamais été plus instruit ni plus heureux ; voici, dis-je, M. de Bonald venir lui offrir, avec la même suffisance que Wolf et Descartes, une philosophie nouvelle. « Depuis près de *trois mille ans*, dit-il, que » les hommes cherchent, par les seules lumières de la raison, le » principe de leurs connaissances, la règle de leurs jugements, le » fondement de leurs devoirs ; qu'ils cherchent, en un mot, la » *science* et la *sagesse ;* il y a *toujours* eu, sur ces grands objets, » autant de systèmes que de savants, et autant d'*incertitude* que de » systèmes. La diversité des doctrines n'a fait, *de siècle en siècle,* » que s'accroître avec le nombre des maîtres et le progrès des con- » naissances ; et l'Europe, qui possède aujourd'hui des bibliothèques » entières d'écrits philosophiques, qui compte autant de philosophes » que d'écrivains, *pauvre au milieu de tant de richesses,* et *incer-* » *taine de sa route avec tant de guides,* l'Europe, le centre et le foyer » de toutes les lumières au monde, *attend encore une philosophie* » (*Recherches philosophiques*, tom. I[er], chap. I). » Et après ce début, qui paraît emprunté à quelque philosophe du protestantisme, tant il en a l'esprit de légèreté et de mépris de toute philosophie qui avait précédé *depuis trois mille ans,* M. de Bonald passe en revue toutes les écoles philosophiques depuis Thalès jusqu'à Kant, y compris toutes les écoles chrétiennes depuis Clément d'Alexandrie jusques à saint Thomas, et prononce, avec un sang-froid imperturbable : Que *partout* et *toujours* il n'y eut qu'*ignorance et incertitude*, par rapport aux principes de la philosophie ; et il vient proposer, dans ces termes, son remède prodigieux, qui doit guérir le monde philosophique de tous ses maux : « Mais c'est assez parler » de l'incertitude et des contradictions des divers systèmes de

» philosophie. Essayons maintenant s'il ne serait pas possible de » trouver dans des faits publics, un fondement aux doctrines philo- » sophiques PLUS SOLIDE QUE CELUI QU'ON A JUSQU'ICI dans des » OPINIONS PERSONNELLES. C'est sur cette pensée que j'ose appeler » l'attention de tous les esprits. Je viens les consulter sur mes pro- » pres idées, plus que les leur proposer (*Ibid.*). »

Ainsi M. de Bonald, cet esprit si élevé, ce philosophe si profond, ce publiciste si sage, cet écrivain si distingué, et, ce qui est plus, ce catholique si sincère, si fervent, si dévoué, ne s'est pas même douté qu'entre la philosophie païenne des anciens temps, et la philosophie protestante de ces temps derniers, il y a eu une philosophie toute catholique ! Il a sauté d'un seul bond les quatorze siècles de cette philosophie, pendant lesquels, en marchant sur les traces des Origène, des Athanase, des Augustin, des Boëce, des Cassiodore, des Anselme, des Pierre Lombard, des Albert le Grand et des saint Thomas, ces grands génies du monde chrétien, les philosophes avaient cherché et trouvé, *par les lumières de la raison* ÉCLAIRÉE PAR LA FOI, le *principe* des *connaissances humaines*, l'avaient développé dans toutes ses conséquences, et avaient possédé la science sans perdre la religion. M. de Bonald, ainsi que Wolf et Descartes, n'a pas vu que pendant ce temps-là il n'y eut parmi les savants chrétiens qu'un même système, un même symbole, une même connaissance et une même certitude sur les grandes vérités qu'il importe le plus au genre humain de connaître; qu'il y eut une philosophie véritable, recélant tous les germes, tous les principes, toutes les raisons du véritable développement, du véritable progrès, de la véritable civilisation de la société moderne. Et, quoique dans les termes qu'on vient de lire, si mesurés et si modestes — la modestie étant l'un des caractères du génie, — il n'en est pas moins vrai que M. de Bonald s'est posé, lui aussi, comme le premier philosophe qui, *après trois mille ans* de vains efforts, d'essais stériles, ait *enfin* découvert aux hommes, dans le fait du langage que Dieu leur donna, le *véritable principe de leurs connaissances*, *la véritable règle de leur jugement*, *le fondement véritable de leurs devoirs;* ait fait cadeau au monde de la *véritable sagesse* méconnue *jusqu'à lui* par le monde, et soit venu au secours de l'*Europe, si pauvre au milieu de tant de richesses*, en la dotant d'une véritable philosophie !

Or, quand on a vu un esprit aussi solide et aussi chrétien que M. de Bonald se donner, lui aussi, une pareille importance, qui serait ridicule si elle n'était pas pitoyable, on n'a pas le droit de s'étonner

que d'autres, moins chrétiens et moins solides, en aient fait autant, en conséquence d'avoir méconnu la philosophie *démonstrative*, et de n'avoir considéré comme la seule et véritable philosophie que la philosophie *inquisitive*, cette dernière philosophie tant de fois faite, et toujours à faire depuis trois mille ans. Il a été bien naturel que des philosophes, partant du même principe, soient arrivés à la même conséquence sur la nécessité de donner une nouvelle philosophie au monde; et que dès-lors chacun d'eux se soit présenté pour achever cette immense besogne, dans laquelle tant de grands hommes avaient, depuis trois mille ans, pitoyablement échoué.

En effet, ainsi que les premiers coryphées de la philosophie moderne, Bacon avec son empyrisme, Descartes avec son doute universel, et Leibniz avec son rationalisme; de même leurs successeurs, Locke avec son sensualisme, Hume avec son scepticisme, Berkeley avec son idéalisme, Kant avec sa raison pure, Schelling avec son absolu, Malebranche avec sa vision en Dieu, de Lamennais avec son sens commun, de Bonald avec sa théorie du langage, Jouffroy avec sa méthode d'observation, et d'autres avec leur éclectisme, tous, au fond, ont eu la même pensée orgueilleuse, la même folle prétention d'avoir découvert aux hommes un principe inconnu par les hommes, et d'avoir créé, eux les premiers, la véritable philosophie.

Ah! la philosophie, si elle n'est pas *démonstrative*, n'est et ne sera jamais rien. La philosophie *inquisitive* manquant de base sera toujours sans résultats. Jusqu'à ce qu'on revienne donc à la philosophie de démonstration, on doit se résigner à voir paraître, en grand nombre, sur la scène du monde philosophique, des comédiens philosophes, des charlatans de la science, jouant la construction de l'édifice de la philosophie; et qui, après avoir fait du bruit avec plus ou moins de retentissement, après avoir soutenu, avec plus ou moins de sérieux, leur rôle, après avoir recueilli plus ou moins de sifflets de la part du parterre plus ou moins ennuyé, désappointé, attristé, scandalisé, iront se perdre dans les coulisses du mépris ou de l'oubli, pour ne plus reparaître.

Pour guérir donc ceux des modernes philosophes, que leur bonne foi fait guérissables, de cette grande maladie de l'orgueil qu'ils ont contractée aux écoles païennes d'Athènes et de Rome, on ne saurait trop insister sur cette conclusion qui résulte évidemment de l'histoire de la science humaine, à savoir : que le mot de *philosophie* n'a pas eu toujours et chez tous les peuples la même signification; qu'à des époques différentes il y a eu deux différentes espèces de

philosophie, l'une fausse, l'autre véritable; l'une qui, ayant cherché, *par les seules lumières de la raison*, le *principe des connaissances*, la *règle des jugements*, le *fondement des devoirs de l'homme*, ne les a jamais trouvés; l'autre qui, marchant à la lumière surnaturelle de la religion, est parvenue à trouver tout cela, et pour surcroît a élargi le domaine de l'esprit humain, et l'a enrichi d'importantes vérités; l'une qui a couru toujours envain après la science et la sagesse, et l'autre qui l'a atteinte et l'a possédée; l'une qui, sur les plus grands objets de la connaissance humaine, a vu se former dans son sein *autant de systèmes que de savants*, et surgir *autant d'incertitudes que de systèmes*; l'autre qui a réuni tous les savants de toutes les écoles dans un même symbole de croyances philosophiques, dans un même système de vérités et de certitudes. Car si l'on parvient à convaincre de tout cela les esprits sérieux, on peut espérer qu'ils voudront s'arranger de la philosophie ancienne qui se trouve déjà toute faite, au lieu de se creuser le cerveau à faire une philosophie nouvelle qui, après avoir été faite, reste toujours à refaire. On peut espérer qu'ils voudront s'appliquer à restaurer, à épurer, à développer, à perfectionner le vieux, au lieu de dissiper leurs forces et leur temps à bâtir du nouveau qui ne saurait durer, et que le plus chétif de leurs disciples sera capable de renverser. On peut espérer qu'ils voudront rattacher leurs travaux aux travaux des véritables philosophes qui les ont précédés, et continuer la chaîne des vérités traditionnelles, au lieu de se poser comme les premiers anneaux d'une chaîne nouvelle de prétendues vérités qui ne sera pas plutôt formée que brisée, et qui, dans tous les cas, ne saurait se prolonger au-delà de leur vie. On peut enfin espérer que l'esprit humain voudra bien s'occuper de ce qui est connu déjà, pour l'affermir, et en déduire les conséquences les plus utiles à l'ordre et au bonheur social, au lieu de s'user à la recherche d'un inconnu qui ne saurait être jamais atteint, à la poursuite de chimères qui n'ont d'autres réalités que celle d'affaiblir les connaissances communes, le plus précieux patrimoine de l'homme et le fondement de la société.

NOTE B. (*Page* 145.)

Eclaircissements sur la formation des idées.

Le lecteur nous saura gré, nous l'espérons, de voir ici encore mieux éclaircie l'importante doctrine sur la première et la plus noble

faculté de l'esprit humain, que nous n'avons pu qu'ébaucher à peine à cet endroit de notre Conférence. Il se persuadera toujours davantage que la philosophie chrétienne, qu'on connaît si peu et qu'on a tant méprisée sous le nom de *philosophie scolastique*, est cependant la vraie philosophie : qu'en dehors de ses principes et de ses doctrines tout est obscurité, incertitude, erreur, particulièrement en matière de psychologie ; et que les plus grands esprits, et les plus religieux, dès qu'ils marchent hors de ses voies, tout en voulant sincèrement le vrai, ne peuvent que tâtonner, s'égarer et se perdre.

M. de Bonald était certainement du nombre de ces esprits-là. Profondément catholique, et doté, au plus haut degré, de toutes les qualités, de tous les talents qui font le vrai philosophe, il aurait pu enrichir son pays d'une philosophie solide et vraiment chrétienne. Il paraît même en avoir eu la pensée ; mais ayant mis de côté — n'y ayant rien compris, — les doctrines scolastiques ; très-habile à détruire des erreurs grossières, il ne l'a pas été à établir la vérité ; et, aux deux fameuses dissertations près, *Sur l'impossibilité que l'homme ait inventé le langage et l'écriture,* qui resteront comme de beaux et précieux monuments du génie chrétien de nos jours, il n'a pas fait avancer d'un pas la vraie Psychologie ; et sur la question *de l'origine des idées*, tout en combattant Locke et les *sensualistes*, il paraît, sans s'en douter certainement, leur avoir donné raison.

Car, pour M. de Bonald aussi, *toutes les idées nous viennent des sens,* par le moyen de la parole. Or, les mots, qui forment le langage et dans lesquels, d'après M. de Bonald, sont contenues les idées *toutes faites*, ne sont pas plus *innés* que les idées elles mêmes. Les mots *articulés*, on les reçoit par l'oreille ; les mots *inarticulés*, par les yeux (sourds-muets). A l'exception près donc que pour Locke les idées nous arrivent par *tous* les sens, et que pour M. de Bonald elles nous arrivent seulement par l'ouïe et la vision, la doctrine, quant au fond, est la même ; c'est-à-dire, *Que les sens sont la source unique de toutes les idées.* C'est, je le répète, que M. de Bonald, égaré lui aussi par les préjugés que la philosophie moderne a créés contre la philosophie scolastique, avait tout-à-fait repoussé cette philosophie comme un vain rêve d'Aristote. Oh ! s'il l'avait connue tant soit peu, et même de loin, il aurait compris : 1° que la parole elle-même produit des fantômes (*phantasmata*) dans l'imagination ; 2° que ces fantômes étant reçus par les *sens* dans la faculté *sensitive*, ne nous présentent les choses que dans leur forme *déterminée et singulière*, et revêtues de toutes

les *conditions matérielles*; et par là il aurait compris aussi qu'il est de toute nécessité d'admettre l'*entendement agissant* dans l'esprit de l'homme, ou la faculté qui extrait de ces fantômes *déterminés et singuliers* les conceptions *universelles et indéterminées*, c'est-à-dire les idées, comme l'a remarqué saint Thomas par ces paroles : « *Cum corporeum nihil possit imprimere in rem incorpoream, ideo ad causandam intellectus operationem, non sufficit sola impressio sensibilium corporum, sed requiritur aliquid nobilius et superius, scilicet* INTELLECTUS AGENS (I, *q*. 84, a. 6) » C'est ainsi qu'il aurait trouvé la solution de ce problème si difficile.

Mais il ne s'est pas douté le moins du monde de la différence infinie qu'il y a entre le fantôme de la chose, tel qu'il est produit dans l'*imagination*, soit par la parole, soit par toute sensation, et l'idée telle qu'elle apparaît dans l'*esprit*, à la suite de l'impression qu'on a reçue par les sens. Il a cru que l'idée de la chose se trouve dans le mot telle qu'elle apparaît dans l'esprit, *complète, absolue, universelle, spirituelle, intelligible*; et il n'a reconnu, lui, non plus que tous les philosophes *sensualistes, aucune faculté propre de l'esprit* dans la formation des idées.

En vain on essaierait de le défendre en faisant remarquer que M. de Bonald a admis une certaine *capacité*, une certaine *disposition* dans l'esprit à *accueillir* les idées. Cette capacité, cette disposition a été admise même par Locke et par tous les *sensualistes* modérés, qui n'ont pas eu le triste courage de nier l'existence de l'esprit dans l'homme. Et d'ailleurs la faculté *sensitive* n'est que la puissance qu'ont les sens de recevoir les formes des objets sensibles sans la matière, tout comme la cire reçoit la *forme* du cachet sans la *matière* du métal du cachet lui-même ; « *Potentia sensitiva est potentia susceptiva specierum sensibilium sine materia, quod accidit eo modo quo cera recipit signum annuli, quin recipiat materiam ferri vel auri* (D. Thom., *De anima lib.* 2, *sec.* 4). » Il est donc évident que les sens sont, eux aussi, *capables, disposés* à recevoir ces formes. Or, de ce que les sens sont *capables*, sont *disposés* à recevoir ces formes, il ne s'ensuit pas que les sens *agissent* sur elles, mais qu'ils les *subissent*. De même, de ce qu'on admet la même *capacité*, la même *disposition* dans l'esprit à recevoir les idées, il ne s'ensuit pas qu'on lui reconnaît une faculté *active*, mais une *passivité* toute pure. La différence entre la *disposition à recevoir* et la *puissance d'agir* est infinie. M. de Bonald ayant donc, aussi bien que Locke, fait absolument *passif* l'esprit dans la forma-

tion des idées, a paru tendre la main à son adversaire, qui soutient que toutes les idées nous viennent par les sens d'une manière *efficiente*.

D'après Locke et son école, toute l'opération de l'esprit, par rapport aux idées, consiste en cela, que l'esprit ne fait qu'aviser les mouvements excités dans les fibres du cerveau par des objets sensibles qui meuvent les sens. Or, M. de Bonald n'accorde pas plus de pouvoir à l'esprit dans la formation des idées. Pour M. de Bonald donc, tout comme pour Locke, l'entendement humain, avant d'avoir *senti*, n'est pas seulement une *table rase* — ce qui est vrai et ce que les scolastiques admettent, — il est privé de toute vertu *active*, ce qui est faux, radicalement faux, et ce que les scolastiques n'admettent pas ; puisqu'ils reconnaissent dans l'esprit humain cette sublime faculté, qu'ils appellent l'ENTENDEMENT AGISSANT (*intellectus agens*), qui agit sur les *fantômes*, les dépouille de toutes les conditions du temps et du lieu (*de hic et nunc*), en extrait des conceptions *générales*, *indéterminées*, *intentionnelles*, *spirituelles*, *intelligibles*. Et ce sont là les *idées*, qui par conséquent ne sont que le sublime résultat de l'opération d'une vertu *innée* dans l'esprit, agissant sur la matière des fantômes qui lui sont présentés par les sens.

C'est ainsi que l'homme n'a pas besoin de voir plusieurs individus de la même espèce pour se former l'*idée de l'espèce;* les sens lui rendent présent *un* lion, et l'esprit, dès qu'il perçoit *ce* lion, conçoit *le* lion en général, connaît tous les lions, se forme l'idée de toute l'espèce des lions, rien que pour avoir aperçu un seul individu de cette espèce.

C'est l'opération propre de *l'entendement agissant*, faculté sublime, divine ; car, d'après saint Thomas, elle n'est que « la participation à la lumière intellectuelle que l'âme humaine puise à la » fontaine de toute lumière, c'est-à-dire en Dieu, dont il est dit » qu'il est la lumière qui éclaire tout homme venant dans ce monde ; » *Intellectus agens nihil aliud est nisi participatio intellectualis* » *luminis quod anima humana participat ab ipso fonte totius luminis, nempe Deo, qui dicitur lux vera, quæ illuminat omnem* » *hominem venientem in hunc mundum* (I, *q.* 79, *a.* 4. » C'est par cette faculté que l'homme se distingue des brutes, que l'Écriture Sainte a définies d'un seul mot, si profond dans sa simplicité, et si philosophique, ayant dit : Ce sont des êtres qui n'ont pas d'intelligence ; *Sicut equus et mulus,* QUIBUS NON EST INTELLECTUS (*Psal.*)

C'est cette faculté qui est *innée* dans l'âme humaine, et qui n'a

pas besoin du secours *de la parole* ni d'aucun autre secours pour se réduire *en acte*. C'est, en quelque manière, la respiration de l'esprit, qui se fait aussi naturellement, aussi facilement que la respiration du corps. Son opération a lieu dans un instant ; et l'on ne saurait s'étonner que l'esprit puisse agir d'une manière encore plus prompte et plus rapide que le fluide électrique, qui, au bout du compte, n'est que de la matière. C'est en vertu de cette faculté, qui n'a besoin d'autre condition pour opérer que de la présence de la *matière* sur laquelle elle puisse opérer, que l'âme humaine commence sa grande opération de la *formation des idées*, aussitôt que les sens sont assez développés pour lui présenter d'une manière distincte et précise les objets extérieurs, et avant même d'avoir appris le langage. La parole lui est nécessaire pour se formuler les idées, pour les exprimer; mais non pas pour se les *former*. Cela est si vrai, que bien des fois l'esprit conçoit certaines choses ou certaines nuances de choses, de manière que, avec plusieurs langues à sa disposition, il ne sait les exprimer dans aucune langue. Voilà, dans ces occasions, la preuve que, loin que l'esprit ait reçu ces idées par la parole, il ne trouve pas le moyen de les exprimer par la parole, pas même après avoir appris la parole!

Les sourds-muets sont une preuve frappante et sans réplique de ce grand phénomène de l'esprit humain. A peine leur fournit-on, par les méthodes connues, le moyen de communication par les *signes* ou l'*écriture* qu'on leur apprend, on les voit, ainsi que nous l'avons remarqué nous-même, exprimer à l'instant, et avec une facilité qui tient du prodige, les idées les plus abstraites du bien et du mal *moral*, du juste et de l'injuste, du passé et de l'avenir, de l'individu et de l'espèce, du particulier et de l'universel, du substantif et de l'adjectif, c'est-à-dire de la substance et des accidents, de l'être et de ses qualités. On ne peut donc pas douter que ces idées ne fussent déjà toutes faites dans leurs esprits avant qu'ils eussent appris le langage qui leur est propre. Leurs parents, ainsi qu'ils nous l'ont avoué, en sont étonnés ; ils ne savent pas s'expliquer d'où et comment de pareilles idées se trouvent dans l'esprit de ces malheureux enfants avant toute instruction. Mais ce prodige cesse d'en être un, dès qu'on reconnaît que l'âme, en vertu de la faculté de l'*entendement agissant*, abstrait l'universel du particulier, et s'élève du sensible au spirituel, à l'intellectuel, indépendamment de toute éducation et de toute instruction.

Ce sont les observations sur ce fait incontestable, *que l'esprit*

humain se trouve avoir des idées qu'on ne lui a pas apprises, qui ont donné lieu à la doctrine des *idées innées*, que de grands hommes tels que Platon, Descartes, Leibniz, ont adoptée. Ce qui les a trompés, c'est de ne pas avoir connu cette admirable faculté de l'*entendement agissant,* par laquelle l'esprit humain en un instant se forme lui-même les idées, et que la philosophie chrétienne a seulement connue par la lumière qu'elle a puisée à ces deux passages de l'Écriture Sainte : *Lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum* (*Joan.*, I, 9). *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine* (*Psal.* IV, 7); car, d'après saint Thomas, ces passages doivent être entendus même dans le sens philosophique.

Ne s'étant donc pas douté de cette sublime faculté de l'esprit humain, et de l'autre côté ayant assez d'intelligence et d'élévation pour ne pas tremper dans la doctrine grossière des *sensualistes : que toutes les idées,* conceptions spirituelles et universelles, *nous viennent des sens,* ils ont été obligés d'admettre les *idées innées*, pour s'expliquer l'existence de ces conceptions dans l'esprit et qui n'ont pu résulter des impressions reçues dans les sens, et qui ont précédé toute instruction.

Mais la science idéologique a un autre reproche à faire aux philosophes qui se disent spiritualistes ou qui croient tout bonnement l'être, et qui le sont en effet jusqu'à un certain point : c'est qu'ils confondent trop souvent, sous le même mot d'*idées,* les *idées* proprement dites que l'esprit se forme sur les fantômes des objets matériels qui lui viennent par les sens, avec les *connaissances* les plus élevées sur les objets dont les sens ne sauraient transmettre aucun fantôme à l'esprit, telles que la connaissance de Dieu, de la spiritualité et l'immortalité de l'âme, et des devoirs clairs et précis qu'a l'homme envers Dieu, envers son prochain, envers lui-même, etc. Quant à ces connaissances, auxquelles fort improprement on applique le mot d'*idées,* l'homme, comme nous l'avons démontré en nous appuyant sur saint Thomas (Conférence première, § 5 et 6), ne saurait se les former lui-même : il n'en a, comme l'a dit encore saint Thomas, que le besoin et l'instinct confus (*Ibid* , 5, note); il doit les recevoir et il les a reçues par une révélation primitive qui, par le langage et la tradition, a été transmise, s'est propagée et établie dans tout le monde. Si M. de Bonald donc et son école avaient borné à ces hautes notions sa doctrine *sur la nécessité de la parole pour obtenir les idées,* il aurait été dans le vrai. De pareilles idées ne viennent à l'homme que par la société où elles se trouvent, tou-

jours et partout, plus ou moins altérées, plus ou moins corrompues; il ne les a reçues que par l'instruction et *par la parole*. Mais ayant étendu sa doctrine à *toute espèce d'idées* ou de *conceptions purement intellectuelles*, à l'idée de l'être et de ses modifications et de ses rapports, de l'espèce et du genre, du général et du particulier, du concret et de l'abstrait, de causes et d'effets, de principes et de conséquences, du bien et du mal, même moral, auquel l'esprit s'élève par la connaissance du mal et du bien physique, *à toutes les idées* qui constituent les éléments de la raison, et la mettent à même de se démontrer les notions et les vérités traditionnelles; ayant compris et entendu sous le même mot des choses infiniment diverses, il a été dans le faux; car ces *idées-là*, qui sont les *idées véritables*, l'esprit se les forme lui-même par sa propre puissance, par l'*entendement agent*, sans la parole et indépendamment de la parole. Et c'est à cause de ce côté erroné que cette doctrine a échoué, et a été abandonnée même pour le côté vrai qu'elle avait, et par lequel elle pouvait produire un grand bien.

C'est ainsi que, lorsqu'on sort de la théorie scolastique sur l'*entendement humain*, on est poussé à accorder trop à la raison ou rien, à se jeter dans l'*idéalisme* ou dans le *matérialisme* : on confond tout, on s'aveugle sur tout; on ne connaît plus l'homme, et on finit par ne plus connaître Dieu même. C'est l'histoire de la raison philosophique de tous les temps et particulièrement de la raison philosophique moderne, comme on va le voir dans la Conférence qui suit.

TROISIÈME CONFÉRENCE.

LA RAISON PHILOSOPHIQUE DANS LES TEMPS MODERNES.

Unde ememus panes, ut manducent hi ?
« Comment ferons-nous pour nous procurer du
» pain pour donner à manger à tout ce monde ?»
(*Evangile du 4e Dimanche de Carême.*)

1. Les miracles de Jésus-Christ ont cela de particulier, que, tout étant historiquement vrais, ils sont en même temps mystérieusement prophétiques.

D'abord, le pain signifie la nourriture de sa parole ; le poisson, l'efficacité de sa grâce. Car saint Augustin a dit : « Le poisson passé par le feu est Jésus-Christ passé par le feu de sa passion, par laquelle il nous a mérité toutes grâces ; *Piscis assus est Christus passus* (*In Joan.*). »

Le grand prodige donc par lequel cet aimable Sauveur, avec une très-petite quantité de pain et de poisson, a aujourd'hui rassasié tout un peuple dans le désert, est la figure et la prophétie du prodige encore plus grand par lequel, avec les quelques articles de sa céleste doctrine et le petit nombre de ses divins sacrements, il a, après sa mort, rassasié l'humanité entière dans le désert de ce monde.

Mais remarquez bien, M. T. C. F., la particularité historique rapportée dans le même évangile : que la

multitude n'ayant pu tout-à-fait consommer le pain et le poisson avec lesquels Jésus-Christ l'a restaurée, on a recueilli douze corbeilles des restes de cette nourriture miraculeuse, et que ces corbeilles sont demeurées aux mains des Apôtres.

Or, cette particularité signifie que la doctrine et la grâce de Jésus-Christ, en rassasiant les peuples dans le présent, ne tarissent jamais, mais restent toujours les mêmes pour rassasier les peuples aussi dans l'avenir, et qu'elles ne se trouvent que dans les mains et au pouvoir de l'Eglise qui les a recueillies, et qui en garde fidèlement le dépôt.

Et Jésus-Christ qui dit à saint Philippe : « Comment ferons-nous pour nous procurer du pain pour donner à manger à tout ce monde ; *Unde ememus panes, ut manducent hi?* » est Jésus-Christ qui proclame cette grande et importante vérité : Que l homme ne peut pas, par ses seuls moyens, se procurer la vérité et la grâce, et que cet aliment divin de la bonté et de la puissance de Jésus-Christ ne se trouve que dans l'Eglise, et ne peut lui être administré que par l'Eglise.

Voilà donc condamnée, flétrie d'avance la pensée aussi stupide que coupable de la *raison philosophique* de nos jours, prétendant découvrir par ses seuls moyens toute vérité intellectuelle et morale, et se créer la religion.

Ah! nous avons vu déjà combien la *raison philosophique* des siècles païens a été vaine et funeste, lorsqu'elle a voulu marcher seule à la conquête de la vérité.

Nous avons vu aussi que si la *raison catholique* des siècles chrétiens a, au contraire, été assez heureuse pour garder et développer la vérité, c'est parce qu'elle a toujours marché sous la tutelle et en compagnie de la religion.

Il nous reste à voir aujourd'hui comment la *raison philosophique morderne*, ayant renouvelé le divorce de la raison philosophique ancienne entre l'esprit humain et la religion, a subi le même châtiment, est tombée dans la même misère, a été également vaine et funeste dans ses résultats; afin d'en conclure que, en dehors de la religion et de l'Eglise, il n'y a pas moyen de trouver le pain substantiel de la vérité pour la nourriture des peuples; *Unde ememus panes, ut manducent hi?*

Implorons, par l'intercession de Marie, la grâce d'en haut, pour comprendre et mettre à profit cette grande et importante leçon. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

2. L'HOMME célèbre autant par l'élévation de son esprit et la grandeur de son talent que par l'excentricité de ses doctrines; l'homme dans lequel paraît se personnifier aujourd'hui toute la philosophie française, a constaté un fait de la plus grande importance. L'histoire de la philosophie à la main, il a démontré que toute philosophie purement rationnelle a, toujours et partout, eu quatre phases.

D'abord elle s'est séparée du principe religieux et de tout enseignement traditionnel.

En second lieu, elle a tout examiné, tout discuté, tout essayé, pour s'assurer de la vérité et décider les principales questions, sans avoir pu y réussir.

En troisième lieu, désespérant d'arriver à la vérité par la voie du raisonnement et de la discussion, elle y a renoncé, et elle est tombée dans le scepticisme et dans l'athéisme.

Mais comme l'athéisme et le scepticisme sont des points où la philosophie ne peut pas s'arrêter sans se perdre, et la société avec elle; pour sauver quelque chose de cet épouvantable naufrage de toute vérité, et, encore plus, pour faire illusion au monde et se faire illusion à elle-même, elle s'est jetée dans le mysticisme et dans le panthéisme.

C'est l'histoire des exploits de la *raison philosophique* dans tous les temps et dans tous les lieux, tracée de main de maître par un des plus grands panégyristes, des plus zélés défenseurs de cette même raison philosophique.

C'est-à-dire que la philosophie purement rationnelle a parcouru toujours quatre périodes : La période de la *séparation* de la religion, la période de la *discussion,* la période de la *négation*, et la période de la *déception*.

Je ne crois pas que l'on ait jamais rien dit de plus fort et de plus frappant contre la philosophie purement rationnelle, que ce que, dans ce juste aperçu, dans ce résumé fidèle, en a dit un philosophe lui-même.

Car à quoi bon une science qui, en se séparant de la religion et de la foi, raisonne, cherche, se divise,

discute, sans pouvoir jamais arriver à la vérité, sans pouvoir définir jamais aucune question; qui se jette dans le scepticisme et dans l'athéisme, pour s'affubler ensuite d'un mysticisme et d'un panthéisme imposteur et funeste?

Ainsi, vous voyez la philosophie purement rationnelle attachée au pilori, flétrie, marquée au front du stigmate de la dégradation, par un philosophe nommé et payé pour l'enseigner. Vous voyez le père, le prince de vos philosophes modernes venir, par ce tableau d'une vérité incontestable, avertir le monde qu'on ne saurait trop se hâter de fermer tous les cours de philosophie, sans en excepter le sien; car c'est lui qui a démontré aux plus incrédules que la philosophie, telle qu'on la conçoit de nos jours et telle qu'il l'enseigne lui-même, est une science au moins inutile, vaine, éphémère, lorsqu'elle n'est pas funeste.

Il n'est pas facile, je l'avoue, de s'expliquer ce phénomène, d'un philosophe frappant à mort la philosophie qui l'a fait tout ce qu'il est, dans un certain monde. Mais cela ne nous regarde pas : la raison philosophique n'a jamais reculé devant la contradiction; et nous n'avons pas entrepris la tâche de la mettre d'accord avec elle-même. Qu'elle se tire d'affaire comme elle pourra! Et quant à nous, en suivant, en observant ses propres indications, constatons à notre tour, que, dans les quatre derniers siècles, la philosophie rationnelle a suivi les quatre phases qu'elle a suivies partout et toujours. Au seizième siècle, elle a fait sa *séparation* de l'enseignement religieux. Au dix-septième, elle s'est livrée à la *discussion*. Le dix-

huitième siècle a été pour elle le siècle de la *négation* ; et le nôtre est celui de la *déception*.

Reprenons.

3. Vers la moitié du quinzième siècle, l'esprit chicaneur des philosophes grecs chassés à coups de pied de Constantinople par les Turcs, envahit l'Europe, et plus tard, à l'aide de circonstances malheureuses, y enfanta le protestantisme, la plus vaste, la plus puissante de toutes les hérésies, et qui n'est autre que la raison philosophique païenne appliquée à la révélation chrétienne. Car nous avons vu que le principe constitutif de la raison philosophique païenne est ce principe de Platon : « Il ne faut admettre comme vrai que ce qui à chacun semble vrai, en étudiant la nature. » Et le protestantisme se fonde sur ce principe de Luther : « Il ne faut rien admettre comme vrai, en matière de révélation chrétienne, que ce qui semble vrai à chacun, en étudiant l'Ecriture. »

Et afin qu'il soit plus certain qu'entre ces deux principes il y a un rapport naturel, essentiel, rappelez-vous qu'une *feuille périodique* (*le Globe*), rédigée par des philosophes antichrétiens, il y a vingt ans, a dit de votre illustre Descartes, en sa qualité de restaurateur du principe fondamental de la philosophie de Platon : « Grâce à Descartes, nous sommes tous des protestants en philosophie, comme grâce à Luther, nous sommes tous des philosophes en religion. »

Mais le protestantisme naissant trouva un adversaire redoutable dans la philosophie chrétienne, dont saint Athanase a été le fondateur, et saint Thomas celui qui l'a portée à sa plus haute perfection. Cela vous expli-

que le mot sorti de l'école de Luther : « Otez saint Thomas, et je vous réduirai en poussière l'Eglise; *Tolle Thomam, et Ecclesiam dissipabo.* »

Ce n'est pas que l'Eglise de Jésus-Christ repose sur saint Thomas : elle repose sur les patriarches, les prophètes, les apôtres, sur Jésus-Christ lui-même, qui en est la pierre angulaire; *Superædificati super fundamentum apostolorum et prophetarum, ipso summo angulari lapide Christo Jesu* (*Ephes.*, II); elle repose sur Pierre, que Jésus-Christ a choisi pour être le roc fondamental de son Eglise; *Super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam* (*Matth.*, XXII). Mais c'est que dans la philosophie de saint Thomas on trouve toute espèce d'armes pour briser toutes les erreurs, toute espèce d'arguments pour démontrer toutes les vérités.

Vous savez peut-être que dans les conciles généraux on expose au milieu de cierges le livre divin des Evangiles, ce livre divin qui, selon la pensée de saint Basile, n'est que la lettre que Dieu, dans sa bonté, a envoyée aux hommes pour leur parler des desseins de sa sagesse, des mystères de son amour; le livre des Evangiles, qui n'est que le reflet de la personne de JÉSUS-CHRIST; car comme JÉSUS-CHRIST est le Dieu caché dans le mystère de l'humanité, ainsi l'Evangile est la Sagesse infinie voilée dans la simplicité de la lettre; l'Evangile, dans lequel le Verbe éternel continue sans cesse à être la véritable lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, qui veut profiter de ses leçons.

Eh bien! dans le dernier concile général, le concile de Trente, l'assemblée la plus auguste, la plus savante

qu'ait jamais vue la terre, on a ordonné que vis-à-vis de l'Evangile de Jésus-Christ fût placée la *Somme* de saint Thomas, comme le commentaire le plus parfait de l'Evangile, comme la doctrine la plus propre au développement et à la défense du dogme catholique.

Il n'en fallait pas davantage pour exciter la rage, la fureur du protestantisme qui venait de naître. Ce furent donc les docteurs protestants qui, sous le nom de philosophie et de théologie scolastique, commencèrent les premiers à combattre la véritable philosophie chrétienne par le blasphème et le mensonge, par les invectives et le sarcasme, par la calomnie et le ridicule. Malheureusement ce langage ayant pénétré partout, fut adopté et répété partout; et les doctrines philosophiques de la *Réforme* trouvèrent des échos stupides dans plusieurs écoles catholiques qui avaient su se garantir de ses erreurs théologiques.

4. Dans ces écoles catholiques aussi, on confondit ce qu'on était convenu d'appeler le jargon scolastique, la forme scolastique, le langage scolastique (1),

---

(1) Je ne regrette pas la perte du *Barbara celarent* et d'autres pareilles formules du langage scolastique ; mais je ne puis pas m'associer aux sarcasmes stupides avec lesquels on est convenu de le ridiculiser et le flétrir. Il est faux d'abord qu'il soit *inintelligible*. Toute science a son langage, qu'il faut commencer par apprendre, sous peine de ne rien comprendre à la science qui en fait usage. Ce qu'on appelle le *jargon scolastique* n'était au fond que le langage de la philosophie de ce temps-là. Mais une bonne fois ce langage appris, ce qui n'était que l'affaire de quelques jours, rien n'était plus facile que de comprendre les idées qu'il était destiné à exprimer, tout comme le langage de la chimie moderne,

avec les principes, les doctrines, les vérités de la science chrétienne ; et on en repoussa le jargon, qu'on

---

qui, avec sa terminologie barbare, n'est certainement pas agréable, mais n'est inintelligible qu'à ceux qui sont étrangers à la science.

Il est faux aussi que ce fût un langage *vain*. C'étaient, au contraire, des formules abréviatives, qui, contenant de grandes idées, de grandes distinctions dans un seul mot, précisaient les plus subtiles nuances de la pensée, facilitaient l'intelligence des choses, et abrégeaient de beaucoup les solutions des questions philosophiques : tout comme les formules algébriques facilitent et abrégent de beaucoup les solutions des problèmes mathématiques. Les principes *Quo*, *Quod* et *A quo* ne différant entre eux que par une lettre, exprimaient trois grandes pensées différentes qu'on ne saurait, dans nos langues modernes, exprimer que par de longues périphrases d'une signification fort arbitraire et fort élastique, qui n'ajoutent rien, on peut en être sûr, à la brièveté, à la clarte et à la précision.

Enfin on plaisante sur les *eccéités*, les *quiddités*, les *formalités*, les *universaux* et les *prédicaments* des scolastiques ; mais la logique de Bacon, par exemple, qu'il appelle le *Nouvel Orgue*, n'a-t-elle pas, elle aussi, ses côtés ridicules ? N'y trouve-t-on pas les *Idola specus*, les *Idola tribus*, les *Idola fori*, les *Idola theatri?* N'y faut-il pas comprendre les *rédargutions des philosophies*, la doctrine *de l'expurgation de l'entendement*, et cela parce qu'il y a des *erreurs radicales qui font arrêt dans la première digestion de l'esprit, et qu'on n'évacue pas même à l'aide de fortes purgations ?* Or tout cela n'est pas fort élégant ni fort spirituel ; aucun scolastique n'a jamais rien dit d'aussi obscur, d'aussi massif et d'aussi grossier ; et cependant, pour le dire en passant, aucun philosophe du dix-huitième siècle n'a jamais tourné en ridicule l'*Orgue* du *grand Bacon*, qu'on s'accordait à regarder et à adorer comme un génie. C'est que, dans ce siècle, un coup de pied à saint Thomas et un coup d'encensoir à Bacon et à Locke étaient les conditions indispensables, exigées avec une extrême rigueur, pour délivrer le diplôme de philosophe ; on était fort indulgent sur tout le reste. C'était la probité philosophique du dix-huitième siècle, et en partie c'est encore celle du *nôtre !*

disait insupportable, avec les principes, qui en étaient naturels; la forme, qu'on disait inintelligible, avec les doctrines, qui en étaient solides; le langage, qu'on appela barbare, avec les vérités qui en sont immuables comme Dieu, qui en est la source.

A les entendre, ces nouveaux philosophes que le protestantisme avait inspirés, les scolastiques, qui avaient marché dans les voies frayées par saint Bonaventure et par saint Thomas, n'avaient été qu'un muet et vil troupeau, *Mutum et turpe pecus*, — c'était le mot, — qui, se traînant stupidement à la suite d'Aristote, avait obscurci, dégradé la science et créé la barbarie. « Des barbares, » voilà la qualification que, depuis ce siècle, on a universellement donné aux philosophes chrétiens.

Mais, tout en reprochant aux scolastiques leur prétendu fanatisme pour Aristote (1), on ne se fit pas scrupule de devenir tout bonnement fanatique pour Platon. On commença à le traduire, à le commenter, comme s'il eût été un auteur sacré. On fonda en Italie et en Allemagne des académies où le platonisme était presque une religion et Platon une divinité.

Tout commença donc à devenir païen en philoso-

---

(1) « Les scolastiques combattaient Aristote au sujet de l'éter-» nité du monde, de la nécessité où est Dieu d'opérer, de l'im-» possibilité de la création, et sur d'autres points de la même » gravité, dans lesquels Aristote s'est trompé, à cause de la fai-» blesse de la vue de l'homme en présence des abîmes de la lu-» mière divine (Pallavicini, *Histoire du Concile de Trente*, tom. II, » liv. 4). »

phie, comme tout était devenu païen en littérature, en attendant que tout devînt païen aussi en politique.

On repoussa, avec dédain, cette philosophie chrétienne qui avait développé tout le christianisme ; même des savants catholiques parurent en avoir honte. On l'appela une philosophie servile, parce qu'elle n'avait pas été licencieuse. On l'appela une philosophie esclave de la religion, parce qu'elle ne s'était pas moquée de la religion. On l'appela une philosophie crédule, parce qu'elle n'avait pas été sceptique. On l'appela une philosophie superstitieuse, parce qu'elle n'avait jamais été impie. On appela barbares et ignorants les siècles et les peuples qui l'avaient professée, parce que ces siècles et ces peuples avaient été des siècles et des peuples de foi.

On regarda la période de la philosophie scolastique comme une époque de sommeil et d'arrêt tout-à-fait perdue pour le développement de la raison humaine, pour le progrès de la science (1), tandis

(1) Il est à regretter que M. de Bonald, malgré son génie éminemment catholique, ait, lui aussi, partagé cet esprit d'opposition, on dirait presque de mépris, pour la philosophie scolastique, que, particulièrement dans saint Thomas, on peut regarder comme la philosophie la plus favorable au catholicisme. Car voici ce que M. de Bonald a laissé tomber de sa plume, d'ailleurs si sage et si modérée, touchant cette philosophie : « Malheureusement on prit » pour de la métaphysique une idéologie obscure et litigieuse. Des » règles mécaniques de l'art de raisonner tinrent lieu de raison, » et l'on crut trouver, dans les *universaux* et les *catégories*, l'universalité des connaissances humaines. La métaphysique d'Aris» tote fournit un aliment inépuisable aux disputes. La dialectique » était un arsenal ouvert à tous les combattants (*Recherches*, etc., » t. I). » Il résulterait de ce qu'on vient de lire, si c'était vrai, que

que jamais, à aucune époque, la science n'a été plus solide, ni la raison humaine plus puissante.

Mais c'est égal; on sépara la philosophie de la théologie. On prétendit que la raison philosophique devait marcher seule. On proclama son indépendance absolue en philosophie, comme on avait proclamé son indépendance absolue en religion. On prétendit même que la philosophie devait tout juger,

---

les scolastiques ne raisonnaient pas; qu'ils n'ont rien compris à la *vraie métaphysique*, et que leur philosophie n'était qu'un jeu, un *combat* de mots, n'ayant rien d'important et de sérieux. L'école de Luther n'avait pas mieux traité les scolastiques. A la manière dont il en parle, il est évident que M. de Bonald n'a pas mieux compris les *universaux* et les *catégories* que les soi-disant philosophes du dix-huitième siècle qui en firent le sujet de leurs plaisanteries de mauvais goût, et que, comme eux, il a jugé cette philosophie sans la connaître. Heureusement que M. de Bonald, tout en ayant ignoré, comme ces philosophes, l'esprit et la doctrine de la philosophie chrétienne, n'avait pas leur arrière-pensée et leur mauvaise foi. Il a donc pu faire amende honorable de ce qu'il avait dit, par cet aveu, qu'il a fait immédiatement après, sur cette grande époque du savoir catholique : « Toutefois il est juste de reconnaître que la » scolastique a donné de la sagacité aux esprits, de la précision » aux idées, de la *concision aux langues modernes*; et Leibniz, » juste appréciateur de tout mérite, déclare qu'il y a de l'or dans » le fumier de l'école (De Bonald, *Recherches*, t. I). » Quant *au fumier de l'école*, passe pour Leibniz, qui, tout *juste appréciateur* qu'il était *de tout mérite*, n'était pas tout-à-fait libre des préjugés protestants. Mais pour un philosophe catholique comme M. de Bonald, le *fumier de l'école* de saint Thomas, par exemple, est par trop fort. Ces messieurs sont bien drôles! Ils parlent du *fumier de l'école*, dans laquelle ils sont cependant convaincus de n'avoir *jamais* mis le pied. Ils ne peuvent donc en parler que par des ouï-dire. Mais est-ce sur des ouï-dire que des philosophes peuvent juger tout entière une grande et fameuse époque de la philosophie? (Voyez, sur ce même sujet, la note ci-dessus, page 158).

même la théologie, au lieu de s'aider de ses lumières et de respecter son autorité. On fonda un enseignement philosophique, en dehors et tout-à-fait indépendant de l'enseignement catholique (1). La philosophie devint laïque, comme la littérature était devenue profane (2); et on convint d'appeler cette séparation funeste de la science et de la religion, *la grande époque de la grande pensée de Luther, la grande époque de l'émancipation de l'esprit humain.*

En effet, c'est depuis cette époque que la raison, ainsi que la conscience, s'applaudissant de s'être débarrassée de toute autorité, de toute entrave, commença à marcher seule, et se dit : « Je suis libre ; je règne. »

Mais quel a été ce règne de la *raison philosophique* s'élevant, dans les écoles, sur les ruines de la raison catholique ? Nous allons le voir par ce qu'elle a fait à sa seconde période, à la période de la *discussion*, qui suivit la période de la *séparation.*

5. Rien n'est d'abord ni plus amusant ni plus dé-

---

(1) « La philosophie qui avait précédé Descartes était la théolo-» gie. La philosophie de Descartes est la *séparation* de la philoso-» phie et de la théologie; c'est, pour ainsi dire, l'introduction de » la philosophie sur la scène du monde, sous son nom propre » (M. Cousin, *Cours de* 1828, *leç.* 13). »

(2) « Ce fut alors que la philosophie commença à se séparer de » la théologie, et eut le *bonheur*, en vertu de ce divorce, de re-» devenir une étude profane (De Gérando, *Histoire comparée,* » tom. I). » On verra plus loin ce que la philosophie a gagné à ce *divorce,* et de quelle trempe a été le *bonheur* qu'elle a atteint en *redevenant une étude profane !*

goûtant, en même temps, que l'air de suffisance, de présomption, d'orgueil avec lequel on se posa dans les écoles de la philosophie nouvelle. Dans leur âme et conscience, les nouveaux philosophes n'étaient rien moins que la nouvelle lumière du monde, les nouveaux oracles, les nouveaux pédagogues de l'humanité (1).

Descartes, le bon Descartes, n'a-t-il pas déclaré lui-même que *personne au monde n'avait su*, avant lui, qu'on peut, par voie d'induction, parvenir à la connaissance de beaucoup de choses *à l'aide des premiers principes, des premières vérités, qui ont été toujours connus par tout le monde*(2)? N'a-t-il pas affirmé, avec un sang-froid imperturbable, qu'il se croyait investi (on ne sait guère par quelle divinité) de la grande mission de rédiger, pour l'usage du *genre humain tout entier, un corps complet de philosophie?* Ce qui, en d'autres termes, signifie, non-seulement que le genre humain n'avait jamais eu un corps de philosophie, mais qu'on *n'avait jamais raisonné avant Descartes,* pas même au temps de Platon, d'Aristote, de saint Augustin et de saint Thomas; et que le genre humain n'avait été qu'un troupeau sans raison et sans intelligence, avant que Descartes eût daigné naître!

Tel fut le premier caractère de l'époque de la *discussion*, *l'arrogance*. Le second en a été la *division*.

6. Cicéron nous raconte qu'un certain Gellius,

---

(1) Voyez la longue note A, à la fin de la Conférence précédente.
(2) Voyez les paroles de Descartes, ci-dessus, page 160.

envoyé en qualité de proconsul romain en Grèce, en arrivant à Athènes réunit tous les chefs des sectes philosophiques de la province qu'il était venu administrer, et les exhorta, le bon homme! en leur promettant son concours et sa protection, à cesser d'user leur vie dans les disputes, à s'entendre une bonne fois, entre eux, pour former un symbole de vérités communes en matière philosophique, et à mettre un terme à leurs divisions, qui faisaient le scandale de la philosophie (1).

On se souvient que, de nos jours, un prince protestant en a fait exactement de même avec les chefs des sectes religieuses de l'Allemagne pour faire cesser leurs éternelles controverses, qui font la honte et la ruine du protestantisme. Mais comme le monde moderne vient de se moquer de la tentative de ce prince allemand; de même Cicéron nous atteste que le monde ancien se moqua de la tentative du proconsul romain, comme d'une véritable niaiserie d'enfant : *Joculare illud quidem et a multis jure derisum.* Car il faut être bien simple pour espérer que des hommes, ne respectant aucune autorité et ne voulant marcher que d'après les inspirations de leur conscience et les conceptions de leur raison,

---

(1) « Gellius, cum proconsul in Græciam venisset, Athenis, philo-
» sophos, qui tunc erant, in unum locum convocavit, ipsisque ma-
» gnopere auctor fuit, ut aliquando controversiarum modum face-
» rent; quod si essent eo animo ut nollent ætatem in litibus
» conterere, possent vero convenire, et simul operam suam illis
» est pollicitus (*De Legib.*). »

puissent jamais s'accorder dans des croyances communes, soit en religion, soit en philosophie.

C'est ce qui est arrivé aussi dans le dix-septième siècle. Ce n'est pas, il est vrai, qu'on ait voulu réunir alors dans une même secte les philosophes divisés en différentes sectes; car, même après que la philosophie se fut séparée de la religion, les philosophes, dans les contrées catholiques au moins, continuant à emprunter à la religion le fond de leurs doctrines, formèrent à peu près, pendant quelque temps encore, une seule école de philosophie. Mais c'est que, même après qu'on eut soustrait la raison philosophique à toute dépendance de l'enseignement religieux, qu'on l'eut mise en dehors de tout principe d'autorité, on espéra cependant empêcher les philosophes réunis de se diviser : ce qui est aussi absurde et aussi ridicule que l'espérance que des philosophes déjà divisés eussent pu se réunir dans une doctrine commune, hors de tout principe d'autorité; *Joculare illud quidem*.

Ainsi, comme le défaut d'autorité produisit la division du protestantisme en différentes sectes religieuses, de même le défaut du même principe produisit la division de la philosophie en différentes sectes philosophiques.

D'abord ce furent les trois grandes divisions de la philosophie grecque et romaine. Comme la raison philosophique des peuples chrétiens commença, depuis cette époque, à marcher dans la même voie que la raison philosophique païenne, elle se modifia de la même manière.

Bacon, avec sa *philosophie expérimentale,* ressuscita Epicure, et posa les fondements du *matérialisme* en Angleterre (1). Descartes, avec son *doute méthodique* (2), fit revivre Platon, et, ainsi qu'il le pressentit lui-même (3), ouvrit la porte au *scepticisme* en France. Leibniz, avec sa *méthode de démonstration* (4), fit revenir Zénon, et jeta les fondements du *rationalisme* en Allemagne.

Mais les trois sectes formées par ces trois grands hommes ne tardèrent pas à se subdiviser, à leur tour, en d'autres sectes différentes. Les principaux sectateurs de ces réformateurs célèbres de la philosophie, à l'exemple des principaux sectateurs des trois réformateurs de la religion, tout en retenant le principe du libre examen et de l'indépendance de la

---

(1) « Nos améliorations ont été bornées, plus ou moins, à ce qui » conduit directement à la richesse. Elles n'ont de rapport qu'au » monde inanimé, à ce, seulement, qui se compte, se pèse et se » mesure. Nous avons négligé l'esprit, pour nous occuper de la ma- » tière brute (*Westminster Review*). »

(2) « Multis præjudiciis a veri cognitione avertimur, quibus *non* » *aliter* videmur posse liberari quam si semel in vita, *de iis omni-* » *bus studeamus dubitare* in quibus vel minimam incertitudinis » suspicionem reperiemus (*Princip. philos.*, pars I). »

(3) « Vereor ne hoc ipsum quod suscepi *tam arduum et difficile* » *sit,* ut *valde paucis* expediat imitari. Nam vel hoc unum ut opi- » niones *omnes* quibus olim fuimus imbuti, deponamus *non uni-* » *cuique est tentandum* (*Dissert. de Meth*). » On sait que Bossuet avait aussi prévu qu'une grande guerre allait être suscitée contre l'Eglise, sous le nom de la philosophie cartésienne; et cette prévision du génie s'est accomplie!

(4) « Le critérium des vérités de raison, ou qui viennent des con- » ceptions, consiste dans un usage exact des règles de la logique » (Leibniz, *Œuvres théolog.*, tom. I). »

raison de toute autorité doctrinale, qu'ils avaient appris à l'école de leurs chefs, ne se crurent pas obligés en conscience d'en garder aussi toutes les doctrines.

Locke, fils légitime de Bacon, renia son père; Malebranche, disciple de Descartes, abandonna son maître; Wolf, élève de Leibniz, se moqua de son précepteur. Tantôt c'étaient les doctrines mêmes des trois réformateurs qui paraissaient absurdes, tantôt c'étaient leurs démonstrations qui ne paraissaient pas solides; et le besoin d'y substituer de nouvelles démonstrations et des doctrines nouvelles produisit autant de nouveaux chefs d'école que les premiers chefs d'école avaient eu d'écoliers. De nouvelles sectes se formèrent de chaque secte; de nouveaux systèmes, de chaque système. Il en fut de la philosophie moderne comme il en avait été de l'ancienne : autant de philosophes, autant de différentes philosophies : *Quot capita, tot sententiæ.*

A ce second caractère, à la *division*, s'unit un troisième caractère tout propre de cette époque de *discussion :* c'est celui de la *stérilité.*

7. A l'exemple de ce que le protestantisme avait essayé touchant la religion, on commença à vouloir tout refaire, comme si jusqu'à cette époque-là rien n'avait été fait en philosophie. On renouvela toutes les questions, comme si la philosophie chrétienne n'eût jamais résolu aucune question. On se mit à la recherche de toute vérité, comme si l'Evangile n'eût appris au monde aucune vérité. On se demanda :

S'il existe un Dieu (1)? *Si l'homme a en lui-même une âme d'une substance différente de celle du corps, et si cette âme est immortelle; s'il y a une loi obligeant l'homme à certains devoirs envers Dieu, envers les autres hommes, envers lui-même?* On se mit, en un mot, à discuter sur les plus grandes et les plus importantes vérités, que le genre humain n'a cependant jamais cessé de connaître et de croire.

Mais toutes ces recherches, toutes ces disputes n'aboutirent à rien; et, dans aucun temps, elles n'ont été plus vaines et plus stériles. On peut d'abord, sans craindre d'être démenti, affirmer, au sujet de la philosophie de ce siècle, ce que nous avons affirmé au sujet de la philosophie grecque et romaine, à savoir, qu'on ne peut indiquer une *seule* vérité dont on puisse dire : « Voilà une vérité qui, inconnue à tous les siècles précédents, a été découverte au dix-septième siècle (2). »

---

(1) « Quam primum *occurrat occasio*, examinare debeo AN SIT » DEUS (*Cartesius*, *Medit.* II). » Sans doute parce que la chose était si futile, qu'il ne valait pas la peine de se presser ! ! !

(2) Il n'est pas nécessaire de faire remarquer qu'il ne s'agit ici que de l'ordre intellectuel et moral, et de tout ce qui s'y rapporte. C'est à cet ordre qu'on fait allusion, lorsqu'il est question *de la vérité* en philosophie. Quant à l'ordre *purement* physique, que le Créateur a livré aux recherches et aux disputes de l'homme ; *Mundum tradidit disputationi eorum* (*Sap.*), on y a fait, on y fera, jusqu'à la fin du monde, de nouvelles découvertes touchant les propriétés, les forces des corps, et leur application aux usages de la vie humaine.

Mais non-seulement on ne découvrit dans le dix-septième siècle aucune vérité cachée, on ne retrouva, on n'inventa même aucune démonstration nouvelle des vérités déjà connues.

On a, dans ce siècle, écrit de belles pages, composé de beaux livres, aligné de beaux traités sur l'*existence de Dieu,* sur *l'immortalité de l'âme* et sur les *devoirs;* mais on ne saurait apercevoir dans ces pages, dans ces livres, dans ces traités, aucune nouvelle preuve, aucun point de vue nouveau touchant ces mêmes graves et importants sujets. Tout ce qui s'y trouve de solide et de raisonnable n'est que du latin rendu en langue vulgaire, n'est que de l'ancien habillé de formes modernes. Tout a été puisé à d'anciennes sources qu'on n'a pas toujours eu la bonne foi et l'honnêteté d'indiquer. Tout a été emprunté et même volé aux scolastiques, et particulièrement à saint Thomas, qui avait dit tout cela d'une manière bien autrement solide, raisonnable, précise et tranchante, et dont l'unique faute est d'avoir exposé en latin ses profondes et admirables idées (1).

(1) Cette remarque est particulièrement applicable aux travaux des philosophes et des publicistes protestants sur la *science des devoirs,* sur *le droit naturel* et *le droit public*. On n'a qu'à jeter les yeux rien que sur *la table des matières* de la *seconde partie de la Somme,* où le Docteur angélique a traité ces mêmes sujets; et on est étonné, stupéfait, enchanté de voir, dans ce magnifique tableau tracé par la main du génie, comme toutes les parties découlent les unes des autres, s'étendent, s'épanouissent, se lient, s'harmonisent ensemble dans un tout merveilleux. Le *Traité des lois* est en particulier tout ce qu'on a écrit de mieux jusqu'ici sur cette importante matière. La solidité des principes, la précision du langage,

8. Mais voici une nouvelle preuve de la stérilité de cette époque de *discussion*. Descartes, par exemple, Malebranche, Leibniz, étaient des hommes profondément religieux. Tout en tenant à passer pour de grands philosophes, ils ne tenaient pas moins à rester chrétiens. Il n'est pas étonnant donc que, en tant que chrétiens, et parce que chrétiens, ils se soient trouvés d'accord pour admettre Dieu et la création, l'âme et son immortalité, la loi et ses obligations. Ces vérités bien et dûment établies, bien et dûment formulées, ils les avaient apprises au catéchisme, qu'ils n'avaient pas eu garde d'abjurer. Mais sur les questions purement philosophiques, sur lesquelles le catéchisme se tait, la *raison philosophique* de ce siècle n'a fait que renouveler tous les systèmes et toutes les opinions de la raison philosophique ancienne, avec toutes leurs conséquences ; et, après avoir longtemps

---

la force des arguments, le développement des doctrines, la profondeur de vues, est, dans toute cette partie de la *Somme,* à la hauteur de l'ordre, de l'enchaînement et de l'élévation des idées ; c'est, sur la *science morale*, le chef-d'œuvre le plus complet et le plus parfait de l'esprit humain. C'est cette mine inépuisable qu'ont exploitée les Grotius, les Puffendorff, les Coccejus, les Heineccius, en s'attribuant, comme leurs propres créations, les richesses qu'ils en ont tirées. La preuve de cela est que quand, cette ressource de la science scolastique venant à leur manquer, ou que s'étant gardés d'y recourir, ils ont travaillé sur le fonds de leur propre esprit et ils ont été eux-mêmes, on les voit pauvres, petits, frivoles, niais ou absurdes, et, par rapport au fond aussi bien que par rapport aux formes, restés bien au-dessous des Platon, des Aristote, des Zénon, des Cicéron, qui ont abordé ces mêmes matières, et qui n'ont pas eu cependant les lumières du christianisme.

discuté, beaucoup parlé, beaucoup écrit, elle n'a rien défini, elle n'a décidé rien.

La philosophie chrétienne, en partant, comme nous l'avons vu (*Confér.* II, § 7), du principe universellement admis par la conscience et universellement professé par le langage du genre humain tout entier, que l'homme n'est qu'un composé *naturel*, et que l'âme et le corps sont dans l'homme un *Supposé essentiellement* et *substantiellement* UN, avait expliqué de la manière la plus simple et la plus naturelle *comment* les sensations, reçues par le corps, parviennent jusqu'à l'âme, et les volitions de l'âme se reproduisent dans le corps. Mais la raison philosophique de l'époque dont nous parlons ayant méconnu ce principe fondamental de la vraie philosophie, et rappelé le principe faux de l'ancienne raison philosophique, que l'âme et le corps sont deux êtres complets indépendamment l'un de l'autre, et que l'homme n'est qu'*accidentellement* UN et *réellement* DEUX, a renouvelé l'ancien problème, l'ancienne question sur la rapidité et l'harmonie des communications entre l'âme et le corps. De là, la nécessité de systèmes *de commerce entre l'âme et le corps ;* car, en admettant *deux êtres* dans l'homme, il est de toute nécessité d'admettre *un système,* une règle de *commerce* pour expliquer la conformité parfaite de leurs opérations. N'ayant pas trouvé ce système dans la nature, où il n'existe pas, on le bâtit par l'imagination ; on fit de la philosophie comme l'on fait de la poésie. De là les systèmes des *causes occasionnelles* de Malebranche, de l'*harmonie préétablie* de Leibniz, de l'*influx physique* de Locke,

qui ont tout confondu et n'ont rien expliqué, qui ont occasionné tant de disputes parmi les philosophes, sans qu'on ait jamais pu s'entendre pour en admettre un seul comme vrai; ce qui ne doit étonner personne, puisqu'ils sont tous les trois faux, tous les trois factices, tous les trois chimériques, et tous les trois absurdes.

La philosophie chrétienne, nous l'avons vu aussi, en établissant que le corps concourt comme cause *matérielle* et l'âme comme cause *efficiente* dans la formation des idées, avait reconnu l'action des deux substances dans la production du même phénomène, avait défini le problème de l'origine des idées, de manière qu'il n'y eût plus de question sur cette grande question. Mais la raison philosophique du dix-septième siècle ayant méconnu aussi la loi de ce concours, et ayant attribué la formation des idées à l'une ou à l'autre des deux substances de l'homme, enfanta, à grands frais d'imagination, des systèmes plus arbitraires et plus absurdes l'un que l'autre. Pour Descartes, comme jadis pour Platon, les idées sont innées dans l'âme, comme des *idoles* renfermées dans une armoire, que l'esprit au besoin extrait de lui-même. Pour Leibniz, toutes les idées sont dans l'esprit et n'en sortent que par la réflexion, tout comme une statue se trouve tout entière dans un bloc de marbre, en attendant d'en être extraite par le ciseau de l'artiste. Pour Malebranche, les idées ne sont qu'un jeu du Verbe de Dieu dans l'esprit de l'homme; de sorte que c'est par Dieu et en Dieu que l'esprit voit tout et comprend tout; ce qui

fit appeler ce beau génie égaré *un fou* (1), par des philosophes qui, sous ce rapport, l'étaient cependant autant que lui et plus que lui. Pour Locke enfin, toutes les idées ne sont que le résultat de la sensation, ou la sensation elle-même; car, pour Locke, la faculté de penser peut bien se trouver parmi les attributs de la matière; ce qui plus tard fit dire à ce triste abbé de Condillac que « les idées ne sont que des *sensations transformées*, » et à Saint-Lambert, que « l'homme n'est qu'une machine bien organisée qui reçoit l'esprit de tout ce qui l'environne. » Mais chacun de ces systèmes n'ayant fait qu'embrouiller davantage le problème au lieu de le résoudre, il resta tout entier (2), comme une nouvelle cause de division, de disputes interminables parmi les philosophes, et comme une preuve nouvelle de l'impuissance de la raison philosophique de cette époque à rien définir, à rien décider.

9. Il en a enfin été de même sur la question capitale du *criterium* et du fondement de la certitude. Les différents systèmes de la philosophie ancienne sur ce

---

(1) On répétait dans les écoles : *Lui qui voit tout en Dieu, n'y voit pas qu'il est fou.*

(2) Au commencement du siècle actuel, l'auteur de l'*Histoire comparée des systèmes*, etc., disait : Ce serait bien à tort que l'on supposerait la question soulevée au sujet des idées innées, une question oisive ou indifférente, ou qu'on supposerait, avec quelques autres, *que c'est un procès jugé* (tom. I). » Ainsi le siècle de la *discussion* n'a pas décidé la question capitale de l'origine des idées, puisqu'elle était encore *un procès à juger* pour le siècle de la *déception*, qui ne l'a pas jugé lui non plus. Voyez encore, sur cette même question, la note de la page 198.

grave sujet reparurent au dix-septième siècle, et avec les mêmes principes et les mêmes résultats.

Nous avons vu, mes Frères, que, au sujet de la certitude, les philosophes grecs s'étaient divisés d'abord en deux grandes sectes : la secte des *dogmatistes* pour laquelle toute certitude est dans l'homme individuel; et la secte des *académiciens*, niant que l'homme *seul* puisse être certain de rien, et ne reconnaissant d'autre *criterium* de la certitude que le consentement des hommes.

Nous avons vu que les *dogmatistes* s'étaient sous-divisés en *dogmatistes rationalistes*, affirmant que les seules conceptions émanant de la raison sont certaines; en *dogmatistes fanatiques*, pour lesquels toute certitude repose sur le sens intime de l'âme; et en *dogmatistes sensualistes*, n'admettant que le témoignage des *sens* comme le seul *criterium* infaillible de la certitude.

Nous avons vu que les *académiciens* aussi s'étaient sous-divisés en trois branches différentes : c'est-à-dire en *académiciens civils*, soutenant qu'on ne doit rien regarder comme vrai, excepté les institutions civiles de l'Etat, et qu'on doit s'y conformer comme à l'unique règle des actions humaines; en *académiciens religieux*, qui attribuaient le même privilége à la religion de chaque pays; et en *académiciens humanitaires*, qui plaçaient toute certitude dans les seules croyances universelles de l'humanité.

Eh bien! le dix-septième siècle vit reparaître sur la scène du monde philosophique tous ces systèmes, et il les y vit joués avec le même air sérieux et ridicule.

Descartes, en établissant, d'après Platon (1), qu'on doit regarder comme vrai tout ce dont la raison de chacun a une perception claire et distincte (2), ressuscita le dogmatisme *intellectuel*. Malebranche, avec sa vision DIRECTE de la vérité en Dieu, renouvela le dogmatisme *fanatique* des cyrénaïciens. Locke, insistant sur la théorie d'Epicure, que l'unique témoignage fidèle est celui des sens, rétablit le dogmatisme *sensualiste*.

De l'autre côté, les nouveaux *académiciens* se sous-divisèrent, eux aussi, en trois sectes comme les anciens. Hobbes prétendit introduire parmi les peuples chrétiens l'*acatalepsie civile* des peuples païens, en soutenant qu'on doit regarder tout comme incertain, et ne se reposer que sur les institutions civiles de l'Etat (*De Cive*). Huet, évêque d'Avranches, en affirmant que les seules doctrines révélées sont certaines pour l'homme, voulut restaurer l'*acatalepsie religieuse* (*De Imbecillitate mentis humanæ*). Buffier, en appelant au sens commun des hommes, même pour la certitude des vérités premières de simple perception, fit revivre l'*acatalepsie humanitaire* (*Traité des vérités premières*), qu'un auteur, tristement célèbre de nos jours, a poussée à l'excès de ses dernières conséquences.

Il n'était pas facile, parmi ces six différents systèmes sur la certitude, de décider lequel était le vrai,

---

(1) « Plato omne judicium veritatis, veritatemque ipsam, abductam ab opinionibus et a sensibus cogitationis ipsius et mentis esse voluit. (Cicero, *Acad.*, I.) »

(2) « Videor pro regula generali posse jam statuere : Illud omne esse verum quod valde distincteque percipio. (*Meditat.* II.) »

et même s'il y en avait un qui fût vrai (1). Incertaine donc la raison philosophique sur le moyen de discer-

---

(1) « Et le *criterium* de la philosophie, objet des vœux et des ef-
» forts de tous les philosophes, et signe auquel on puisse distinguer
» l'erreur de la vérité ; cette première vérité qui puisse servir de
» point de départ pour la recherche de toutes les autres, ce pre-
» mier fait qui puisse légitimement expliquer tous les autres faits,
» est-il encore trouvé? L'un place ce *criterium* dans l'expérience,
» l'autre dans l'évidence; celui-ci, dans la *raison suffisante*, l'*in-
» stinct* ou l'*habitude;* celui-là, dans la *connaissance réfléchie* ou
» *intuitive*. Le *sens moral*, le *sens naturel*, le *sens commun*, le *sens
» interne*, la *raison naturelle*, la *sociabilité*, l'*identité*, le *prin-
» cipe de la contradiction*, etc., etc , etc., ont chacun leurs parti-
» sans. La maxime *Point d'effet sans cause* paraît évidente à quel-
» qu'un ; Hume n'y voit qu'un prestige que la raison dissipe, et il
» doute du principe même de la *causalité*. Berkeley élève des doutes
» insolubles sur l'existence des corps, et ne découvre qu'un songe de
» simple apparence dans tout ce que nous appelons *matière, monde,
» univers*. L'un ôte tout caractère représentatif à nos idées, l'autre
» voit un caractère representatif à nos sensations. Celui-ci ne voit
» dans l'univers que de l'intelligence, celui-là n'y voit que de la
» matière ; un pyrrhonien conséquent n'y verra rien, et nous re-
» tomberons dans la question : *Pourquoi y a-t-il plutôt quelque
» chose que rien?* et même sans pouvoir la résoudre (*Recherches*,
» etc.) » Et M. de Bonald lui même, l'auteur de ce sombre tableau de la philosophie de nos jours, n'a pas, avec son principe *de l'impossibilité que l'homme ait inventé la parole*, fait faire un pas de plus à la philosophie ; car, quoi qu'il en dise, à l'aide de ce principe, tout vrai qu'il est, on arrivera tout au plus à prouver la vérité de la révélation primitive, mais on ne saurait résoudre les questions de l'*origine des idées* et du *criterium de la certitude*.

Mais après M. de Bonald, le premier des *philosophes spiritualistes* de notre siècle, il est bon d'entendre, sur le même sujet, M. de Gérando, le premier philosophe *expérimentaliste* ou sensualiste du même siècle. « La première impression, dit-il, qui s'em-
» pare de nous en reconnaissant nos propres erreurs, est celle du
» découragement. Ce découragement s'accroît encore, en considé-
» rant cette *longue suite d'erreurs* qui se sont succédé, *même*

ner d'une manière assurée le vrai du faux, il est manifeste qu'elle n'a pu établir aucune vérité. Car comment peut-on établir une vérité, avant qu'on ait trouvé les moyens de parvenir à la vérité ?

Ainsi, pendant cette époque de la *discussion* moderne comme pendant l'époque de la *discussion* ancienne, les recherches et les luttes de la philosophie ne roulèrent principalement que sur la compétence de la raison ou des sens, de la réflexion ou de l'expé-

---

» *dans les régions les plus élevées de la science*; le spectacle *des* » *controverses qui ont partagé* les esprits les plus distingués; *la* » *destinée des systèmes* qui ont semblé jouir de la considération » des siècles. Y-A-T-IL QUELQUE CHOSE DE CERTAIN?

» Les maximes dont *nous croyons avoir les convictions les plus* » *profondes* sont-elles autre chose que de *simples opinions?* Qui » nous donnera un signe régulateur, un *criterium* pour discerner » le vrai du faux, une mesure pour apprécier les divers degrés de » certitude? La philosophie est encore appelée à nous présenter » ce secours (elle n'a pas encore répondu à cet appel), et à nous » *sauver ainsi de l'abîme* qui semblait nous attendre au dernier » terme de nos efforts. Car l'un demande qu'on lui prouve l'*expé-* » *rience,* un autre qu'on prouve l'*évidence;* ce dernier veut même » qu'on lui démontre la *possibilité* d'une connaissance quelcon- » que. Chaque fois qu'un philosophe croit poser une base plus » profonde que ses prédécesseurs, il survient à l'instant même un » nouveau penseur qui creuse encore plus avant, et place un *nou-* » *veau doute* sous cette base. (*Histoire des systèmes*, etc., tom. I.) » Voilà donc les deux écoles les plus opposées, l'école *spiritualiste* et l'école *matérialiste*, s'accordant dans la même pensée et dans la même confession sur la stérilité, sur l'impuissance de la philosophie de tous les temps, et particulièrement des trois siècles précédents, à établir une seule vérité, et même le *signe pour distinguer la vérité* et la possibilité de son existence. Quand on a contre soi une pareille expérience et de tels aveux, on ne devrait pas être si fier, ce semble, que de vouloir tout référer à la raison, et l'établir pour seul juge de toute vérité.

rience, de la spéculation ou de l'instinct, du raisonnement ou de la sensation, pour être certain de quelque chose sur les idées innées ou sur les idées acquises, c'est-à-dire sur le principe générateur des connaissances humaines et de leur certitude ; et la philosophie n'ayant pu s'entendre avec elle-même, n'ayant pu rien établir de certain, de solide sur ces points capitaux, elle a été impuissante et stérile sur tout le reste ; elle ne laissa auprès d'elle que le désespoir de toute vérité (1). L'édifice de la science, loin d'avoir pu

---

(1) « Les philosophes, dit encore M. de Gérando, demandent une » chose qui serait sans doute bien agréable et bien commode » dans l'usage, lorsqu'ils veulent trouver un *criterium* tellement » prompt, tellement simple, qu'il puisse, au premier coup d'œil, » faire distinguer la vérité de l'erreur, servir de cachet sensible, » universel aux connaissances légitimes, et dispenser ainsi de tout » examen. Mais ils demandent *une chose tout-à-fait* IMPOSSIBLE, » et *l'inutilité des tentatives qui ont été faites dans* TOUS LES » TEMPS pour l'obtenir suffirait pour en démontrer l'*impossibilité*. » La *destinée* de notre raison serait trop brillante et trop heureuse, » *s'il existait pour la vérité* des caractères si apparents qu'ils » puissent être reconnus du premier coup d'œil. *Il n'est rien* qui » puisse l'affranchir du devoir d'une réflexion patiente et méthodi- » que ! » Ainsi voyez la raison philosophique déclarer elle-même que non-seulement le *criterium* de la vérité, cherché dans *tous les temps*, n'a été trouvé en aucun temps, mais qu'il est *impossible* qu'il soit jamais trouvé, et que la *destinée* de la raison n'est que de chercher toujours la vérité sans pouvoir jamais la trouver. C'est le commentaire de cette parole de saint Paul : « Etudier toujours sans » jamais rien apprendre : *Semper discentes, et nunquam ad scien-* » *tiam veritatis pervenientes.* » C'est, du reste, le même aveu qu'avait fait la raison philosophique ancienne par la bouche de Cicéron ; et ce désespoir de trouver jamais le moyen d'arriver à la vérité sera toujours le dernier mot de la raison humaine n'attendant la découverte de la vérité que d'elle-même !

être achevé, n'a pas même pu être commencé, faute d'un fondement sur lequel on pût l'asseoir.

Nos trois réformateurs donc, en achevant de démolir la philosophie *démonstrative*, ne formèrent pas la philosophie *inquisitive*, ne fondèrent aucune philosophie, ne laissèrent derrière eux que des ruines. La philosophie, jamais uniforme, mais toujours informe et difforme, resta tout entière à former (1).

10. C'étaient à la vérité de grands hommes, de véritables génies, que Leibniz et Descartes. Mais le

---

(1) Voici comment un de ces tristes abbés qui, même en Italie, pour se faire pardonner leur soutane et obtenir le diplôme de philosophe, se sont mis, au dernier siècle, à encenser Epicure, Bacon et Locke, l'abbé Genovesi, littérateur et philosophe de beaucoup d'esprit, et grand panégyriste de la logique et de la philosophie rationnelle, a jugé cette époque de la renaissance, de la prétendue restauration de la philosophie, dont on a été si fier, et dont il s'était d'ailleurs montré si fanatique : « L'expérience, dit-il, nous a appris que le progrès de la science nous a amené le progrès des questions ; que d'épaisses ténèbres se sont répandues même sur les choses que nos pères vénéraient religieusement, les ayant apprises par la tradition, ou les tenant pour certaines pour les avoir trouvées eux-mêmes ; et qu'on n'a rien de mieux apporté pour le substituer à ce qui existait. De sorte que si nous continuons à marcher dans la voie où nous nous sommes engagés, d'ici à un ou deux siècles *c'en sera fait de toute science,* et nos successeurs ne sauront pas autre chose, sinon qu'ils ne sauront plus rien ; *Experimento scimus, ex quo res litteraria aucta est, quæstiones etiam auctas. et rebus, quas veteres aut traditas sancte venerabantur, aut inventas certo tenebant, tenebras effusas ; nihilo interim meliori evecto Quare si, ut cœpimus, pergamus, intra unum aut alterum sæculum* DE TOTA HOMINIS SCIENTIA ACTUM ERIT, *nihilque sapient posteri, nisi se* NIHIL SCIRE. (*Ars logico-critica lib.* I.) » Si ce pauvre abbé vivait de nos jours, il verrait que sa prophétie s'est parfaitement accomplie, et plus tôt qu'il ne l'avait prévu lui-même ! »

génie ne réussit qu'à se créer des ténèbres, où il ne voit plus rien, ne vaut plus rien, n'est plus rien, dès que, en se retranchant en lui-même, il repousse les communications positives du Verbe éternel, dont il est la réverbération et le reflet ; et, impuissant pour le bien, n'est plus habile que pour le mal. Et ce ne furent que les germes du mal que ces grands hommes déposèrent dans l'esprit humain, malgré leurs désirs et leurs efforts pour le bien.

Descartes et tous les grands chrétiens qui adoptèrent sa méthode doutèrent de Dieu, comme les scolastiques avaient eu l'air de le faire eux-mêmes d'une manière purement scientifique, pour trouver de nouvelles démonstrations en faveur d'une si grande et importante vérité. Leur doute philosophique n'entraînait pas la destruction de toute croyance chrétienne. En paraissant douter de Dieu dans les écoles, ils ne cessèrent pas de l'adorer dans les églises. Mais leurs écoliers et leurs descendants, partant du principe de n'admettre rien qui ne fût évident pour la raison, ou qui ne fût retrouvé et démontré par la raison, pas même l'existence de Dieu, se trouvèrent dans l'impossibilité de s'assurer de rien, pas même de la certitude de l'évidence et de la compétence de la raison. Car, comme l'avait remarqué Descartes lui-même (1), on ne peut se fier à l'évidence et à la raison qu'autant qu'on est certain que c'est Dieu qui a donné la raison à

(1) « Quam primum occurrat occasio, examinare debeo *an sit » Deus, an possit esse* deceptor : hac enim re ignorata, *non videor » de ulla alia plane certus esse unquam posse.* » (*Méditat.* II.)

l'homme pour connaître la vérité, et par conséquent qu'autant qu'on est certain qu'il existe un Dieu auteur de l'évidence et de la raison.

C'est-à-dire que le doute purement scientifique et conditionnel de Descartes, pris au sérieux et dans sa plus grande latitude par des esprits faux ou malins, dégénéra bientôt en doute religieux, ou en doute absolu. On commença à douter des dogmes chrétiens avec la même légèreté avec laquelle on avait douté des systèmes philosophiques; on parut convenir, ou à peu près, qu'on ne devait rien admettre comme vrai, dans aucun ordre de vérités, que ce qui à la raison de chacun aurait paru vrai; et le principe religieux du protestantisme, se fortifiant du principe philosophique, passa du terrain de la science sur celui de la religion, et y amena la négation ou le désespoir de toute vérité, au point que Bayle, devançant le dix-huitième siècle, proclama le scepticisme; et Spinosa préluda au dix-neuvième siècle par le renouvellement du panthéisme, qui n'est qu'un athéisme déguisé. Ce furent les conséquences logiques du mouvement philosophique du dix-septième siècle (1). C'est ainsi que cette deuxième époque de la raison philosophique moderne, l'époque de la *discussion*, fraya la voie à la troisième époque,

---

(1) « La philosophie du dix-huitième siècle est le développement » du mouvement cartésien en deux systèmes opposés que le carté- » sianisme contenait dans son sein, sans en avoir développé toutes » les puissances. Il fallait que ces puissances cachées prissent tout » leur développement, pour qu'on les connût et dans ce qu'elles » avaient et dans ce qu'elles n'avaient pas. De là l'*idéalisme* de

l'époque de la *négation* : ce fut l'occupation, le travail de la raison philosophique au dix-huitième siècle, dont nous allons nous occuper dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

11. Le dix-huitième siècle est encore trop rapproché de nous, trop présent aux esprits par d'horribles souvenirs, pour qu'il soit nécessaire d'entrer dans de grands détails touchant le caractère qu'y a déployé la raison philosophique, et les exploits par lesquels elle l'a souillé. Il faut cependant en dire quelque chose.

Personne n'ignore que c'est à la raison philosophique anglaise des Hobbes, des Collins, des Bolingbroke, des Woolston, des Gibbon, que la raison philosophique française est allée emprunter, pour le transplanter en France, le système affreux qui méconnaît, qui rejette, qui méprise toute doctrine positive, tout enseignement chrétien en matière de religion.

Protégée par certains hommes d'Etat trop faibles, trop simples ou trop corrompus; favorisée par certaines passions et par certaines circonstances de l'état politique de la société, la raison philosophique, qui jusque là avait gardé quelque modération en France et ménagé le christianisme, au dix-hui-

---

» l'école allemande et le *sensualisme* anglais et français. (M. Cousin, *Cours de* 1828, leç. 13.) » Cet éloge, il faut en convenir, n'est pas très-flatteur pour la philosophie de Descartes.

tième siècle brisa tout frein, ôta tout masque, et se montra au monde dans toute sa licence, dans toute sa difformité, dans tous ses délires, dans toutes ses horreurs.

Il y avait sans doute, dans l'ordre politique et même dans l'ordre religieux, des abus à corriger, des désordres à réprimer, des scandales à détruire; car le temps et les passions en introduisent toujours dans toutes les institutions humaines. Il y avait surtout à corriger, à réprimer, à détruire le plus grand de tous les abus, de tous les désordres, de tous les scandales, celui de la renaissance du paganisme, qui, restauré au seizième siècle, s'était glissé partout, avait tout envahi, tout corrompu : la philosophie, le droit public, la littérrature (1), les arts, les habitudes et les mœurs. Au lieu de s'appliquer à guérir cette plaie, on ne fit que l'élargir dans toutes les directions et la rendre plus incurable. Au lieu de combattre cette cause toute-puissante de la dégénération des peuples chrétiens dans l'Europe moderne, on ne fit que la développer, l'appliquer en tout et partout; car, ainsi qu'un de vos littérateurs (M. Charles Nodier) l'a remarqué avec autant de bon sens

(1) La littérature des siècles de Léon X et de Louis XIV, profane, en grande partie, dans ses formes, était chrétienne quant au fond. Ç'a été le dernier résultat du mouvement chrétien des siècles précédents. L'effet de la corruption païenne dans la littérature et les arts ne se manifesta qu'au dix-septième siècle en Italie, au dix-huitième siècle en France. Les bons ou mauvais principes ont souvent besoin de siècles pour produire, parmi les peuples, leurs bonnes ou mauvaises conséquences.

que de vérité, « la révolution française n'a été que » l'ensemble des idées du collége appliquées à la » société. »

Ils avaient de l'esprit ces philosophes du dix-huitième siècle, et (quelques-uns au moins) même du génie; mais toute lumière divine s'étant tout-à-fait éteinte dans ces intelligences chrétiennes égarées par l'orgueil et corrompues par les vices, ils n'ont pu s'accorder en rien, excepté en une haine commune, une haine satanique du christianisme, qu'ils appelaient froidement L'INFAME. Ils n'ont rien inventé, rien trouvé, pas même l'erreur. Ils n'ont fait que renouveler et habiller à la française toutes les excentricités, toutes les erreurs, toutes les saletés, toutes les turpitudes de la raison philosophique grecque et romaine, moins le talent (1). Ils ont professé en même temps les systèmes les plus contradictoires, les doctrines les plus opposées, le dogmatisme et le scepticisme, le matéralisme et l'idéalisme, le déisme, le panthéisme et l'athéisme. De sorte qu'on peut répéter de ces philosophes ce que Cicéron avait dit des philosophes anciens : Qu'on ne peut rien imaginer de si absurde qui n'ait été professé par quelque philosophe; *Nihil tam absurdum*

(1) Voyez, dans les *Provinciales philosophiques* de M. l'abbé Barruel, toutes les absurdités de la philosophie grecque dans les pages à gauche du livre; et dans les pages à droite, la traduction pitoyable qu'en ont donnée les philosophes du dix-huitième siècle, en les présentant comme le résultat de leurs propres recherches. Ce rapprochement très-frappant prouve que ces *grands penseurs* ne se sont pas même donné la peine de penser eux-mêmes ce qu'ils ont écrit, et que l'honnêteté n'était pas leur vertu de prédilection.

dici potest, quod non dicatur ab aliquo philosophorum.

Le caractère propre de la raison philosophique de cette époque-là n'a été, je le répète, que la *négation*, la négation poussée à ses dernières limites, on peut même dire à ses dernières fureurs. Elle a nié Dieu, la création, la Trinité, la révélation, la chute de l'homme, la rédemption, la grâce; elle a nié la simplicité, la liberté, l'immortalité de l'âme; elle a nié non-seulement ce qui ne se voit pas, mais aussi ce qui se voit; elle a nié non-seulement Dieu, mais aussi le monde; non-seulement les esprits, mais aussi les corps; non-seulement la vie dans le monde futur, mais aussi la mort dans le monde présent (1); elle a nié toute morale, toute justice, tout devoir, toute vertu; elle a nié toute idée, tout principe, tout sentiment, toute croyance, toute vérité, toute certitude, tout culte, toute religion et toute société. Rien de positif; tout a été négatif dans son enseignement. Toute sa science, pour parler le langage des Livres Saints, s'est elle-même dévorée; *Omnis scientia eorum devorata est* (*Psal.* 106,27); car elle n'a enseigné d'autre dogme que le doute, d'autre morale que le crime, d'autre devoir que l'insurrection, d'autre ordre social que l'anarchie, d'autre religion que l'athéisme, d'autre fin de l'homme que le néant. Et afin qu'il n'y eût rien dont on pût dire,

(1) On sait que Condorcet, le plus fou des philosophes de ce siècle, a prédit qu'un jour la philosophie aurait trouvé et révélé à l'homme le secret de ne pas mourir.

« Voilà une chose que la raison philosophique du dix-huitième siècle n'a pas nié; » ayant tout niée, et n'ayant plus rien à nier hors elle-même, voilà qu'un beau jour elle en vint à se nier, à s'effacer elle-même; car l'apothéose d'une prostituée, sous le titre de *déesse de la Raison*, la personnification de la raison dans la volupté et par la volupté, ne fut que la confession publique, solennelle, qu'on ne reconnaissait que la matière à la place de Dieu, le plaisir à la place de la loi, l'instinct à la place de la raison; et que, comme il n'y avait plus de Dieu ni de loi, de même il n'y avait plus de raison.

12. Quel spectacle, grand Dieu! que de voir des philosophes dont la raison avait été si fière, et qui avaient tout entrepris, tout accompli pour l'honneur et le triomphe de la raison, finir par abjurer toute raison! Quel spectacle que de voir des philosophes qui avaient tant crié contre la superstition, finir par venir courber leur front orgueilleux aux pieds de l'idole infâme de la volupté, et s'enfoncer dans la superstition la plus obscène, la plus cynique, la plus grossière, devant laquelle les philosophes païens avaient toujours reculé! Car les philosophes grecs avaient, eux aussi, adoré l'homme, mais l'homme après la mort, l'homme purifié en quelque sorte par le trépas, l'homme transformé, l'homme déifié; tandis qu'en 93 des philosophes adorèrent l'homme vivant, l'homme chair, l'homme crime, l'homme descendu, dégradé jusqu'aux instincts aveugles de la brute. C'est ainsi que la raison philosophique moderne ayant renouvelé de la raison philosophique

ancienne le crime de s'être, comme l'a dit saint Paul, arrêtée à elle-même, enorgueillie d'elle-même ; *Evanuerunt in cogitationibus suis*, fut frappée du même châtiment, aveuglée qu'elle fut au point d'adorer l'homme criminel, l'homme corruptible, l'homme matière, au lieu de glorifier le Dieu trois fois saint et parfait ; *Et mutaverunt gloriam incorruptibilis Dei in imaginem gloriæ corruptibilis hominis.*

Plus honteuse que celle des anciens, cette idolâtrie fut aussi plus cruelle. Les Grecs et les Romains n'immolaient que des hécatombes d'animaux à Jupiter et à Vénus, tandis que, devant l'autel de la *déesse de la Raison*, on a immolé des hécatombes de victimes humaines et même de philosophes, afin que, dans la personne de ces prêtres de la raison, qui s'étaient posés comme les représentants de la raison, la raison venant expirer dans le sang, il fût mieux encore constaté que c'était l'époque de la flétrissure de la raison, de sa fin et de sa destruction.

Ce fut aussi l'époque d'horribles orgies, de scènes de sang, de crimes dont aucun peuple païen, aucun peuple sauvage n'avait jamais donné l'exemple, et qui auraient fait la honte éternelle du peuple très-chrétien, s'il n'était démontré que ce peuple n'a rien fait, n'a rien voulu de ce qu'on fit alors en son nom. Et afin qu'il ne restât pas le moindre doute que tout cela a été l'œuvre de la *raison philosophique*, et non pas de la *raison populaire*, un philosophe s'est chargé de déclarer au monde cette vérité. Car c'est Condorcet qui, en présence des horreurs de 93, et en faisant allusion à celui (à Voltaire) qui avait le premier

déterminé le mouvement de la *négation* du dix-huitième siècle, a prononcé cette grande parole : « Il » n'a pas vu tout ce qu'il a fait, mais c'est lui qui a » fait tout ce que nous voyons ! »

Un tel état de choses ne pouvait durer longtemps, ni la science ni la société ne pouvant s'arrêter à la négation de tout sans périr. La raison philosophique donc, d'accord avec la raison d'Etat, parut revenir sur ses pas et vouloir reconstituer l'édifice de la vérité ; mais ce fut toujours d'après la méthode qui fait son constitutif essentiel, d'après la méthode de vouloir marcher toute seule, et faire de la science religieuse en dehors de la religion et même contre la religion, tout en protestant de vouloir maintenir et respecter la religion. C'est-à-dire que la raison philosophique moderne, en changeant son langage, n'a pas abandonné ses principes; en modérant sa conduite, n'a pas abjuré ses prétentions; et qu'elle n'a renoncé au système de la *négation*, qui signala sa troisième époque au dix-huitième siècle, que pour entrer dans le système de la *déception*, qui forme le véritable caractère de la quatrième époque de la philosophie de notre siècle.

Tout en effet n'est que déception dans cette philosophie : déception par rapport à *son origine*, déception par rapport à *ses tendances*, déception par rapport à *ses résultats*. Je reprends.

13. Déception par rapport à son *origine*. Certains chefs de la nouvelle école philosophique française, j'aime à le reconnaître, ont des talents, de l'élévation, et, à ce que l'on dit, même du génie ; mais ils ne se

sont pas assez estimés, assez respectés eux-mêmes; ils n'ont pas été assez fiers de leur esprit et de leur puissance. Avec des qualités supérieures, rares, brillantes, avec lesquelles ils pouvaient aspirer au rang de maîtres, ils ont préféré se faire écoliers. Pouvant marcher en compagnie des plus grands génies du catholicisme et partager leurs lauriers, ils ont eu la maladresse de se mettre à la suite, et de s'exposer au dédain, au mépris qu'ont encouru les plus fous et les plus insolents des philosophes protestants. Pouvant doter leur pays d'une philosophie véritable, solide, magnifique, ayant le christianisme pour base, la lumière divine pour guide, les travaux de saint Thomas pour ressources, et, pour but, la continuation, le développement complet, le perfectionnement de la philosophie chrétienne, l'une des gloires de la nation française; ils n'ont pas rougi de faire passer dans la langue universelle, dans la langue de la civilisation, je dirais presque dans la langue chrétienne, les systèmes creux, ignobles, absurdes de la philosophie allemande (1), n'ayant que le

(1) L'ignoble fable, en particulier, que l'état primitif et originaire de l'homme a été l'état sauvage; que c'est l'homme qui, d'abord, inventa les mathématiques, en vertu de son instinct de l'*utile;* puis, en second lieu, inventa les lois et la société civile, en vertu de son instinct du *juste;* qui, en troisième lieu, inventa les beaux-arts, en vertu de son instinct du *beau;* qui, en quatrième lieu, inventa le culte, en vertu de son instinct *religieux;* et qui, enfin, inventa la raison, le langage, la philosophie, en vertu de son instinct du *raisonnement;* cette ignoble fable, dis-je, où il y a de la poésie, de la niaiserie, de la bêtise, du mensonge, de l'absurdité, où il y a tout,

paganisme pour base, les fausses lueurs de la raison, les ténèbres pour guide, les vaines discussions des deux derniers siècles pour ressource, et, pour but, la dégradation de l'homme et la ruine de la société; et en y imprimant l'image de leur personnalité, le cachet de l'esprit français; ils ont présenté et fait accepter à la France, comme de la philosophie indigène, les rêves de tout ce que l'intempérance la plus dévergondée de la raison a enfanté de plus lourd, de plus incompréhensible, de plus monstrueux à l'étranger : ce qui serait immensément ridicule, s'il n'était profondément impie. C'est ainsi qu'un prince, en apposant ses armoiries et sa signature sur un morceau de papier, le convertit en monnaie, et lui donne une valeur qu'il n'a pas en lui-même.

Or une pareille philosophie, que ceux même qui la professent n'ont pas honte d'appeler *de la blague* (1); une pareille philosophie, qui, si elle n'est pas de l'amusement n'est qu'un jeu de mots, de la vanité et de la *déception;* une pareille philosophie ne

---

hors de la philosophie, a été traduite mot à mot des livres des épicuriens allemands, qui l'avaient, à leur tour, retrouvée dans la boue des épicuriens de la Grèce.

(1) On s'est étonné que nous ayons fait usage de ce mot en chaire; mais ce mot a, en quelque manière, été consacré par les barons mêmes de la philosophie dont il s'agit. Ce sont eux qui ont ainsi qualifié cette philosophie; et apparemment ils doivent connaître mieux que personne leurs propres doctrines et leur œuvre. Voyez la brochure intitulée *les Philosophes salariés,* page 75, dont l'auteur n'inspire pas, il est vrai, une confiance illimitée; mais ses affirmations, que je sache, n'ont pas encore été démenties.

peut pas convenir à l'esprit français si sensé, si positif et si chrétien.

Français, ce qui vous perd est que souvent vous voulez être imitateurs serviles, pouvant être des modèles originaux. Vous n'avez pas été heureux, au dernier siècle, d'être allés emprunter votre politique à l'Angleterre protestante. Croyez-vous pouvoir être plus heureux en allant maintenant emprunter à l'Allemagne protestante votre philosophie?

Français, soyez vous-mêmes! Avec la puissance de votre esprit, avec la merveilleuse facilité que vous avez de comprendre les principes les plus profonds, les doctrines les plus élevées, et de les développer dans toutes leurs conséquences les plus éloignées; avec votre étonnante activité; avec l'instrument de votre belle langue, si gracieuse, et en même temps si claire et si philosophique; et surtout avec la richesse des vérités et des habitudes chrétiennes que dix-huit siècles de christianisme ont acclimatées dans ce sol privilégié, et dont on voit les traces même dans vos égarements et dans vos erreurs; avec tous ces avantages-là, vous n'avez pas besoin, je vous l'assure, de singer les autres, vous n'avez besoin que de vous-mêmes pour être grands.

14. Déception de la philosophie moderne par rapport aux *tendances*. Mes Frères, je n'ai pas de parti pris; je ne condamne rien *à priori;* je loue le mérite où je le trouve, comme je saisis la vérité où je la rencontre. Je reconnais donc et j'avoue que la philosophie moderne (je parle de votre philosophie éclectique) a eu quelque mérite. Elle est tant soit peu

spiritualiste; et, sous ce rapport, elle a rendu des services véritables au pays. Elle a retiré la jeunesse française de la voie bourbeuse du sensualisme, la seule que le dix-huitième siècle eût laissée ouverte à l'activité de la raison humaine; elle l'a ramenée sur le terrain des doctrines spirituelles, intellectuelles, terrain sur lequel il est si facile de rencontrer le christianisme et de poursuivre le chemin de la vie en sa compagnie.

Mais ce spiritualisme, hélas! je le dis avec regret, est trop souvent un spiritualisme sans Dieu, un spiritualisme moins Dieu; je dirais presque, contre Dieu : c'est un spiritualisme où Dieu n'apparaît pas, parce que la philosophie moderne est *théophobe;* elle a peur de Dieu; elle ne passe jamais à ses côtés sans se voiler les yeux, pour s'empêcher de le voir et d'en être vue. C'est un spiritualisme qui, lors-même qu'il ne se passe pas de Dieu, le façonne, l'habille de manière que Dieu n'y est plus reconnaissable, et qu'on a l'air de se moquer de lui.

Le spiritualisme de cette philosophie n'est qu'un spiritualisme illusoire, trompeur, inepte; n'est qu'un spiritualisme qui commence à l'homme pour finir à l'homme; un spiritualisme qui ne propose que l'homme à l'admiration de l'homme, au culte de l'homme; qui n'est que l'apothéose de l'homme, l'idolâtrie de l'homme par l'homme; un spiritualisme qui n'a rien de solide, rien de grand, de noble, de divin, de sacré, et qui n'aboutit qu'au ridicule et au néant, quand il n'aboutit pas au blasphème et à l'erreur. *Déception* donc que tout cela, et plaisanterie amère.

15. Enfin, *déception* de la philosophie actuelle par rapport à *ses résultats*.

Le divorce entre la philosophie et la religion, dont ont eu tant à se plaindre la religion et la philosophie, subsiste toujours. La philosophie en est toujours à se vanter, à s'applaudir d'être devenue laïque, d'être devenue séculière, d'être devenue profane. Or quels en ont été jusqu'ici ses résultats? Peut-on citer une seule question touchant la science de Dieu et de l'homme qu'elle ait résolue ! Son impuissance n'égale-t-elle pas sa témérité? A-t-elle fait autre chose qu'obscurcir, affaiblir, par des moyens cachés et perfides, n'osant pas les combattre ouvertement, les vérités générales dont le monde ne peut pas se passer, les dogmes chrétiens dont est dépositaire l'Eglise? A-t-elle réussi à autre chose qu'à tromper, à ravager les intelligences qui se sont confiées à elle, en y démolissant des croyances anciennes, sans avoir jamais pu leur en donner de nouvelles? La philosophie moderne est-elle autre chose qu'un amas hideux de blasphèmes stupides, d'absurdes et extravagantes opinions (1)?

---

(1) Un des plus fanatiques philosophes *rationalistes* de ce siècle (M. de Gérando) a dit : « La philosophie ne se montre avec les « caractères essentiels qui la constituent que lorsqu'elle *a fixé les » principes fondamentaux des connaissances humaines*. Jusque » là, incomplète, incertaine, elle ne sort point du rang des simples » opinions. Dès qu'elle a trouvé *ces principes*, destinés à lui servir » de pierre angulaire, elle se constitue comme une véritable science » (*Histoire comparée*, etc., tom. I.) » Rien n'est plus vrai. Mais cela ne s'est vu qu'une seule fois dans le monde, pendant la période de la philosophie chrétienne. Cette philosophie n'ayant jamais

Car quelle question a-t-elle définie, cette philosophie qui devait tout définir? Quelle vérité a-t-elle retrouvée, cette philosophie qui devait tout retrouver? Qu'est-ce que cette philosophie du *choix* a choisi de précis, de certain, et où la raison puisse s'arrêter raisonnablement, sans se dégrader, sans se perdre? Qu'on me l'indique, et je m'empresserai de lui en faire l'honneur, et de lui en témoigner la reconnaissance la plus sincère au nom de la religion et de l'humanité. Hélas! elle ne nous a donné que des mots au lieu de choses, des ténèbres au lieu de lumière, des doutes au lieu de certitudes, des fantômes au lieu de réalités (1)!

---

voulu se séparer de la religion, et des croyances communes de l'humanité, avait réussi *à fixer les principes fondamentaux des connaissances humaines*; et par *ces principes, destinés à lui servir de pierre angulaire, elle s'était constituée comme une véritable science*. Mais depuis le seizième siècle, ou depuis que la raison philosophique a voulu marcher seule, n'ayant pu jamais réussir, dans la période de bientôt quatre siècles, *à fixer les principes fondamentaux des connaissances humaines*, — car jusqu'à nos jours on dispute encore sur *ces principes*, ils ne sont, il s'en faut, ni *retrouvés ni fixés*; — il s'en est suivi que la philosophie, depuis cette époque, ne *s'est montrée et ne se montre* jamais, même de nos jours, *avec les caractères essentiels qui la constituent*, et que, comme jadis la philosophie des Grecs et des Romains, et pour les mêmes causes, incomplète et incertaine, elle *ne sort point du rang des simples opinions*.

(1) Tiedeman, l'*historien de la philosophie matérialiste* d'après M. Cousin, a dit : « L'histoire de la philosophie, dans son ensem- » ble, nous offre une perspective de consolation et de joie. Car dès » que la raison humaine a une fois reçu le réveil, elle n'a jamais ré- » trogradé... La raison avance sans cesse (*Histoire de la phil.*). » Menteur! C'est précisément le contraire qui est vrai. L'*histoire de*

16. Voulez-vous savoir ce qu'elle a découvert par rapport à l'homme? Elle vous parle de l'apothéose de l'humanité, du moi absolu de l'homme, de l'indépendance de sa raison, du domaine de sa personnalité,

---

la philosophie, DANS SON ENSEMBLE, *ne nous offre qu'une perspective* DE DÉSOLATION ET DE TRISTESSE. *Car dès que la raison humaine a reçu,* au seizième siècle, le réveil dont parle l'historien philosophe, elle n'a fait que *rétrograder* jusqu'au scepticisme, ou au désespoir de toute vérité. L'*histoire de la philosophie,* DANS SON ENSEMBLE, ne nous démontre qu'une seule vérité : c'est que la raison, dès qu'elle se sépare du principe religieux, *recule* toujours jusqu'à la négation d'elle-même. Mais voyez cet historien se réfuter lui-même; car il a ajouté : « *Cependant,* et quelles que » soient les *abondantes lumières* qui se sont, répandues sur les » principes et les plus hautes idées de la science, 1° elle n'a encore » réussi (et elle n'y réussira jamais!) à imposer silence à *aucun* des » partis les plus remarquables qui se sont, *depuis l'antiquité,* for- » més sur son territoire, et à obtenir, même à cette époque bril- » lante (de ténèbres), l'accord parfait et l'unité d'assentiment dont » jouissent les sciences mathématiques. 2° Les sceptiques, les » athées, les matérialistes, les théosophes continuent à élever la » voix à côté des dogmatiques, des déistes, des spiritualistes, des » penseurs paisibles, et trouvent encore des partisans. 3° Il faut » sans doute en reconnaître comme une des principales causes, *que* » *les grands hommes de ces derniers temps* ont encore laissé » *beaucoup de louche et d'incomplet,* relativement aux *premières* » *notions* et aux principes les plus élevés; qu'on ne s'est point as- » sez attaché à déterminer les *derniers fondements* de l'édifice et » en faire ranger sur eux toutes les parties, et à les mettre ainsi » d'accord (*Ibid.*). » Il est donc évident, par cet aveu de son fanatique panégyriste, que, au point où en est réduite la philosophie de nos jours, elle est divisée en différentes sectes qui ne peuvent *se mettre d'accord* sur rien; qu'elle est dans les *ténèbres* touchant les *notions premières,* et qu'elle n'a pas même achevé de poser *les fondements* de l'édifice; en d'autres termes : que la philosophie moderne n'a rien fait, ne sait rien, et n'est rien elle-même. Ne faut-il donc pas être bien stupide ou bien insolent pour oser,

de la nécessité de son être. Mais concevez-vous rien à ces grands mots, quand il s'agit de l'homme, l'être mortel, l'être relatif, l'être dépendant, l'être assujetti, l'être contingent, n'ayant rien de lui-même, et n'étant rien par lui-même et en lui-même?

Un instant après, cette même philosophie appelle l'homme « l'indéfini, » ce qui signifie évidemment qu'elle n'a rien encore *défini* par rapport à l'homme. Cette drôle de définition de l'homme encore *indéfini* doit vous rappeler cette triste et désolante parole sortie naguère de la bouche d'un philosophe, comme une voix sombre et lugubre du fond d'un tombeau : « L'humanité n'est pas encore assez mûre pour qu'on traite la question de l'âme. »

Ainsi, mes Frères, non-seulement la philosophie éclectique n'a rien encore décidé sur la question de l'âme — qui n'en est pas une pour le genre humain tout entier; — mais elle nous annonce que nous devons attendre encore longtemps avant de savoir au

---

en présence d'un pareil résultat, qu'on reconnaît, qu'on avoue, venir parler des *abondantes lumières qui se sont répandues sur les principes de la science, et de la perspective de consolation et de joie qu'offre*, DANS SON ENSEMBLE, *l'histoire de la philosophie?* M. Ancillon, quoique de la même école, a été plus franc, ayant dit : « L'histoire de la philosophie ne présente, au premier coup d'œil, » qu'un *véritable chaos;* les notions, les principes, les systèmes » s'y succèdent, se combattent et s'effacent les uns les autres, sans » qu'on sache le point de départ et le but de tous ces mouvements, » et le véritable objet de ces constructions aussi hardies que peu » solides (*Cité par M. de Bonald, Recherches*). » Voilà donc bien constatés, par un écrivain qui devait bien s'y connaître, la vanité, l'impuissance et les tristes résultats de la *raison philosophique*. Toujours *le chaos*, et rien que le chaos!

juste si nous avons une âme, ou si nous ne sommes que corps; si nous avons un esprit rationnel et libre. ou si nous ne sommes que des êtres sensitifs; si nous avons devant nous l'éternité ou le néant, si nous sommes appelés à être les concitoyens des anges, ou si nous n'avons que la destinée des brutes; et, ce qui est encore plus grave, de par la philosophie il nous est même interdit d'aborder une question qui nous intéresse à un si haut degré! *Déception* toujours que cela; car la véritable signification de cet oracle philosophique n'est que celle-ci : « Il y a encore trop de préjugés dans le monde, trop d'orgueil dans l'homme, trop de christianisme en Europe, trop de foi en France, pour qu'on puisse, sans craindre de blesser de justes susceptibilités, affirmer que l'homme n'est qu'une bête, vivant par le corps et finissant avec le corps! »

Il n'est pas étonnant pourtant qu'on ait voulu douter que le philosophe (M. Jouffroi) qui a prononcé cette déplorable parole soit mort dans des sentiments chrétiens. Mais l'on sait que cet homme était, après tout, une intelligence d'élite, un cœur généreux, une excellente nature, qui, trompé, égaré par les fausses lueurs des doctrines du jour, a reconnu et avoué à temps le triste marché qu'il avait fait en échangeant les croyances de la foi pour les vaines conceptions de la science (1). Quelques instants avant de mourir, il répandit des larmes de bonheur sur sa fille bien-aimée

(1) Voyez dans ses propres écrits la confession de ce philosophe, touchant les horribles ravages qu'avait faits dans son esprit la nouvelle philosophie.

venant de faire sa première communion. J'aime à croire donc que cet aveu et ces larmes ont été des actes de foi, de repentir, d'amour, qui lui auront valu le salut de la part du Dieu de miséricorde. Laissez-moi croire cela; c'est un bonheur pour moi de croire que mes Frères ont, en mourant, retrouvé devant le Dieu de bonté cette grâce que j'espère retrouver pour moi-même.

17. Vous venez de voir ce que la philosophie du *choix* a choisi par rapport à l'âme; voyez maintenant ce qu'elle a choisi par rapport à Dieu.

Nous venons de voir que ce fut malgré elle que la raison philosophique rappela Dieu à la suite des catastrophes de 93. Mais le Dieu qu'elle rappela d'abord ne fut pas le Dieu du dimanche, mais le Dieu du *décadi;* ce ne fut pas le Dieu des chrétiens, mais le Dieu des *théophilanthropes;* et cet étrange Dieu, en cessant à son tour d'être le Dieu du peuple, ne continua pas moins à être le Dieu des philosophes; c'est-à-dire que la raison philosophique voulut avoir toujours son Dieu à elle, un Dieu à sa façon, un Dieu de sa création, un Dieu toujours en dehors de toute révélation, un Dieu qui, en apaisant par son *nom* ce qu'on appelait les *préjugés des masses,* n'inquiétât pas la raison.

Comme au commencement de l'ère vulgaire, épouvantés des conséquences de l'athéisme, qui fut le dernier mot de la philosophie ancienne, les philosophes inventèrent, sous le nom de néoplatonisme, une espèce de panthéisme et de mysticisme païen; de même, au commencement de ce siècle, effrayés des horreurs

de l'athéisme social, qui fut le dernier mot de la philosophie moderne, les philosophes rationalistes ont fait semblant de vouloir restaurer les croyances, ont inventé une espèce de panthéisme et de mysticisme chrétien, et en ont fait un système, une doctrine, une religion. Horrible et stupide religion, qui n'est que le mélange du sacrilége et de l'absurdité!

Mais ce principe tout païen, que l'univers avec tous les êtres qu'il renferme n'est qu'une seule et même substance, un seul et même Dieu, est une doctrine destructive de toute idée vraie de Dieu. Dire donc que tout ce qui existe est Dieu, c'est dire que Dieu n'existe en aucune manière. Ainsi, certains philosophes de nos jours, semblables aux anciens disciples d'Epicure (1), en admettant Dieu par le mot, le nient par le fait; et le panthéisme moderne n'est au fond que l'athéisme du dernier siècle, avec un masque pour cacher sa difformité.

Les philosophes du dernier siècle affectaient l'athéisme, et niaient le Dieu qu'ils croyaient; car, à l'exception des trois grand coryphées de l'impiété, tous ont fini par se convertir à la mort. Maintenant, les philosophes rationalistes affectent le déisme, et ils parlent du Dieu qu'ils ne croient pas. La philosophie rationaliste de nos jours n'est donc que la continuation de la philosophie du dix-huitième siècle, avec l'*hypocrisie de plus*. Mais qu'est-ce que cela, si ce n'est pas de la déception? Mais il faut l'entendre,

---

(1) « Epicurus re tollit, oratione relinquit Deos. (Cic., *de Nat.*, » *Deor.*). »

cette philosophie, dans sa manière de parler de Dieu.

18. D'un air sérieux, tantôt elle vous dit, d'après Aristote, « que Dieu, étant une cause absolue qui ne peut pas ne pas passer en acte, a créé le monde de toute nécessité ; » et tantôt, se reprenant, elle affirme, avec Platon, « que Dieu a créé le monde d'une matière préexistante de toute éternité. » Tantôt elle répète le rêve impie de Pythagore, « que Dieu n'a pas tiré l'univers du néant, mais de lui-même, qui est la seule substance absolue, » et que « tous les êtres ne sont que des parcelles d'un Dieu en lambeaux ; » et tantôt, réunissant les folies de Zénon à celles d'Epicure, elle soutient gravement « que l'univers se compose de trois parties : l'*infini*, le *fini*, l'*indéfini*. L'infini, c'est Dieu ; l'indéfini, c'est l'homme ; le fini, c'est la nature ; mais que ces trois parties élémentaires du tout finissent par être absorbées, identifiées, unifiées dans une substance absolue, unique et universelle, la substance *panthée;* finissent par disparaître dans le *Dieu-Tout* ou dans le *Tout-Dieu*. » Vous ne comprenez rien à ce galimatias aussi sot qu'impie, n'est-ce pas, mes Frères? Ni moi non plus.

Or que vous paraît-il de ce Dieu-là? en êtes-vous contents? Je pense que non. Pour mon compte, je déclare que je ne veux pas de ce Dieu des savants, de ce Dieu de l'éclectisme, de ce Dieu de la raison, de ce Dieu de la philosophie; et, en attendant qu'on me trouve, qu'on me *choisisse*, qu'on me présente quelque chose de mieux, je m'arrange avec le *bon Dieu*, avec le Dieu du genre humain, avec le Dieu du peuple, avec le Dieu du paysan, avec le Dieu de l'âme

pieuse, de la bonne femme, de la mère de famille, des enfants, avec le Dieu de l'Evangile, le Dieu de l'Eglise, le Dieu du catéchisme, le Dieu de la foi. Je m'en tiens à ce Dieu vivant, au nom duquel tout esprit sourit, tout cœur vibre, toute chair même tressaille de joie. Je m'en tiens à ce Dieu unique, le seul infini, le seul tout-puissant, le seul éternel, le seul parfait, auquel tout être aspire, que tout être sent, que tout être cherche, que tout être regarde, que tout être désire, que tout être aime, que tout être honore, comme son maître, son créateur et son père, et la source de toute consolation et de tout bonheur; *Caro mea et cor meum exultaverunt in Deum vivum* (*Psal.*).

D'autres élèves de la même école n'ont, pas plus que nous, été satisfaits du Dieu de leurs maîtres; et, plus francs, mais plus conséquents que ceux-ci, dans leurs allures philosophiques ils ont poussé plus loin le courage du blasphème. L'un d'eux a dit tout bonnement : « Dieu n'est qu'un mot. » Un autre, ajoutant à la négation l'insulte, a prononcé ces horribles mots qui ont jeté l'effroi, la consternation, la douleur dans toute l'Europe chrétienne; ces horribles mots qui seraient la honte du pays qui les a entendus, si ce pays n'en avait repoussé, par l'horreur avec laquelle il les a accueillis, l'odieuse solidarité; ces horribles mots qu'on ne dirait pas la parole d'un homme, mais le cri de Satan; qu'on ne dirait pas une voix de la terre, mais un mugissement de l'enfer, et que je tremble de répéter : « Dieu, c'est le mal.... » Dieu du ciel, levez-vous donc, et vengez votre sainteté, votre majesté infinie, si sacrilégement outragées par un ver de la terre....

Mais que dis-je? de la bouche d'un ministre de l'Évangile de charité peut-il sortir un cri de vengeance? Non, non! Ainsi, nous voulons tous, nous vous prions tous, grand Dieu, de vous venger, non pas avec la sévérité du juge, mais avec la bonté du père. Pardonnez à cette intelligence déchue de sa grandeur naturelle, de l'élévation où vous l'aviez placée. Peut-être elle n'a pas voulu dire ce qu'elle a dit. Dans tous les cas, c'est le blasphème d'un esprit qui ne vous connaît pas : *Quæ ignorant, blasphemant.* Répandez donc sur cet esprit, que de hideuses doctrines ont égaré, les douceurs de votre miséricorde. Apprenez-lui par là que vous êtes la bonté infinie, puisque vous pardonnez aussi ce blasphème; apprenez-lui que vous n'êtes pas *le mal*, mais le bien, le bien infini, le bien essentiel, le bien unique de l'homme, pour le temps et pour l'éternité.

19. Ah! l'homme, en se séparant de Dieu, a fait une horrible chute; il est tombé en lui-même, *Incidit in semetipsum,* comme dirait saint Augustin. Son intelligence s'est obscurcie, son sens moral s'est altéré; il n'a plus d'intérêt que pour la vie matérielle, plus d'attrait que pour la volupté, plus de goût que pour le crime, plus d'instinct que pour la destruction. Il n'achève une ruine que pour en commencer une autre. Tout ce qui est, tout ce qui a été lui est devenu insupportable. Dieu l'effraie, la religion le désole, l'ordre le fatigue, l'autorité lui est odieuse, même sous la forme qu'il lui a donnée lui-même; la société elle-même lui paraît un malheur ou un anachronisme. Le voilà donc en train de détruire tout cela, pour le

refaire ensuite à son image, au moule de ses délires, de ses caprices, de ses passions; et pouvoir dire un jour : « Tout cela est mon ouvrage; tout cela, c'est moi qui l'ai fait; je suis tout-puissant; et s'il y a un Dieu au monde, c'est moi. »

En attendant, les crimes augmentent toujours davantage, et les malheurs aussi. La constitution morale de l'homme s'abrutit, de même que sa constitution physique s'affaisse; les corps se dégradent aussi profondément que les âmes; tout est pourriture et gangrène. En attendant, l'ordre chancelle, l'autorité tombe, le bonheur matériel même s'évanouit; tous les liens se relâchent, toutes les institutions se décomposent, tout s'ébranle, tout croule. L'ordre de foi, tombé en ruine sous les coups de la raison en démence, menace d'entraîner avec lui l'ordre civil, l'ordre politique, l'ordre social; de sorte qu'on en est réduit à se demander en tremblant : « Pour combien de temps aurons-nous encore de la société? »

Voilà, mes Frères, les produits de la raison philosophique se séparant de l'enseignement de l'Eglise, de l'enseignement chrétien, et voulant marcher seule à la conquête de la vérité. Elle avait promis de faire éclore la lumière, et elle n'a créé que les ténèbres, et s'est égarée dans leur obscurité. Elle avait osé espérer saisir, avec sa faible main, toutes les vérités, et elle n'a ramassé que des erreurs. Elle a voulu s'élever vers le ciel comme un géant, et elle est retombée dans la boue sur la terre, comme un insecte. Elle avait voulu élever, par ses seules forces, l'édifice de

la science ; elle n'a fait qu'amonceler autour d'elle des ruines qui l'ont écrasée elle-même.

De sorte que la postérité scandalisée, stupéfaite de ces écarts, de ces sottises, de ces délires de la raison philosophique de notre temps, en résumera l'histoire dans les mêmes mots par lesquels saint Paul a résumé l'histoire de la raison philosophique des temps anciens ; elle sifflera nos prétendus grands philosophes, qu'elle aura trouvés si petits ; elle les vouera au mépris, à l'exécration des hommes du peuple et des enfants ; elle dira : « Les insensés ! ils s'étaient posés comme les plus savants des hommes, tandis qu'ils n'en étaient que les plus sots. Ils avaient promis de chercher, d'acquérir la science, et ils n'ont trouvé, n'ont atteint que la folie : *Dicentes se ipsos esse sapientes, stulti facti sunt. Sapientiam quœrunt, et stulti facti sunt.* Et il aura été démontré encore une fois de plus, par une affreuse expérience, qu'en dehors de l'enseignement de Jésus-Christ et de l'Eglise, il n'y a pas moyen de retrouver pour les peuples le pain de la vérité ; *Unde ememus panes, ut manducent hi?*

TROISIÈME PARTIE.

18. Nous venons de voir que la raison philosophique des temps modernes, comme celle des temps anciens, en commençant par se *séparer* de l'enseignement religieux, a *discuté* sans succès, a *nié* sans réserve, et a fini par vouloir *tromper* tout le

monde après s'être trompée elle-même. Mais les hommes à jamais déplorables qui, en s'obstinant, contre les leçons de l'expérience, contre les instructions de la raison elle-même, à ne chercher que par la raison *seule* la vérité, ont fait tant de ravages dans le monde scientifique et entraîné tant d'autres dans l'abîme, ne sont pas heureux eux-mêmes. En sortant de l'Eglise, les philosophes incroyants sont exactement tombés, par rapport à leur esprit, dans le même état de misère, de dégradation où était tombé l'enfant prodigue de l'Evangile par rapport au corps, après qu'il eut abandonné la maison de son père.

Il s'en est d'abord allé dans un pays éloigné : *Abiit in regionem longinquam* (*Luc.* xv); et nos philosophes aussi se sont rendus dans une région bien éloignée, dans la région de l'erreur, de l'oubli de Dieu, de ses dogmes et de ses lois ; *Regio longinqua est oblivio Dei,* dit saint Chrysostome. Dans cette région funeste, tout comme l'enfant prodigue, ils ont, en peu de temps, dissipé le riche patrimoine des vérités religieuses qu'ils avaient emportées de l'Eglise, en se livrant à la licence de toutes les opinions humaines, par l'orgueil, véritable débauche de l'esprit, dit Origène, comme la débauche est l'orgueil des sens : *Dissipavit substantiam suam, vivendo luxuriose.* Oh! l'immense patrimoine, s'écrie saint Ambroise, que perd celui qui s'échappe hors de l'Eglise! *Merito patrimonium prodegit, qui recessit ab Ecclesia!*

Mais la région de l'erreur et du doute, par cela même qu'elle est la région de la dissipation, est aussi la région de la faim. Car celui qui s'éloigne du Verbe

de Dieu, dit saint Ambroise, éprouve la faim : *Qui recedit a Verbo Dei, esurit.* Comme l'enfant prodigue donc, eux aussi s'y sont trouvés dans l'état de la plus grande misère, du dénûment le plus complet, obligés de mendier pour vivre de la vie de l'intelligence, sans pouvoir y réussir : *Facta est fames valida in regione illa, et ipse cœpit egere.*

En vain nos enfants prodigues se sont, eux aussi, livrés entièrement aux maîtres de l'erreur, aux monopoliseurs de la science humaine. La vérité seule est charitable; l'erreur est cruelle. Ces maîtres barbares donc, après les avoir exploités, après en avoir fait le piédestal de leur vanité, les ont envoyés paître les immondes animaux des plus honteuses passions en les poussant vers le sensualisme et les voluptés du corps, par le désespoir où ils les ont jetés de trouver la paix de l'esprit : *Adhæsit uni civium, qui misit illum in villam suam, ut pasceret porcos.*

Dans cette situation si triste et si humiliante, à défaut du pain de la parole pure et sainte sortant de la bouche de Dieu, ils cherchent à se rassasier de glands, comme l'enfant de l'Evangile, ignoble nourriture de l'animal immonde : *Et cupiebat implere ventrem suum de siliquis quas porci manducabant;* c'est-à-dire, selon saint Augustin, qu'ils courent avidement après les doctrines séculières, vaines et légères, qui, comme les glands, font beaucoup de bruit et n'ont pas de substance, remplissent le corps et ne le nourrissent pas : *Siliquæ seculares doctrinæ sunt, steriles, vanitatem personantes:* et de ces mêmes doctrines, ils ne trouvent personne qui leur en donne.

Car la science purement philosophique, aujourd'hui comme toujours, ayant fini par le doute et par l'indifférence, n'a plus rien à donner : *Et nemo illi dabat.*

Heureux l'enfant prodigue qui, devenu sage à l'école de son propre malheur, et rentrant en lui-même, *In se autem reversus,* se dit : Combien de domestiques dans la maison de mon père, vivent dans l'abondance du pain; tandis que moi, qui suis son fils, ici je me meurs de faim ! *Quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus ! Ego autem hic fame pereo !*

19. Ah ! s'il y a ici quelqu'un de ces malheureux dont l'orgueil, la licence, la tyrannie de la raison philosophique a fait un véritable enfant prodigue, qu'il revienne, comme cet enfant, à lui-même, qu'il rentre en lui-même : *In se autem reversus;* qu'il pèse les pertes qu'il a faites, la misère où il est tombé, la dégradation qui l'accable, la faim qui le tue. Qu'il reconnaisse, qu'il avoue, dans l'humiliation de son esprit, dans l'amertume de son cœur, que tandis que dans la maison de Dieu, dans l'Eglise, non-seulement les amis, les enfants les plus chers de Dieu, les âmes parfaites, mais jusqu'aux plus humbles, aux plus petits des serviteurs de Dieu, nagent, par la foi et par la charité, dans l'abondance de la vérité et de la grâce, il se meurt de faim dans le doute et dans le désespoir : *Quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus! Ego autem hic fame pereo!* Qu'il compare le passé avec le présent, pour régler son avenir ; et qu'il se dise à lui-même : « Jadis je con-

naissais mon Dieu, mon âme, mes devoirs; et j'étais heureux de la possession des vérités que la raison n'a pas inventées, que Dieu a révélées, que l'Eglise enseigne, que le monde croit, et à qui l'humanité entière rend témoignage et hommage. Mais, à présent, qu'est-ce que je suis devenu? On m'avait promis, comme au premier homme, que je serais devenu un Dieu, sachant le bien et le mal; *Eritis sicut dii, scientes bonum et malum* (*Gen.*, II); et me voilà devenu moins qu'homme, ne sachant s'il existe même un bien, s'il existe un mal. Je devais savoir tout, et je ne sais plus rien, je ne connais plus rien, ni Dieu, ni moi-même! J'en suis à me demander : Existe-t-il un Dieu distinct du monde? ou bien le monde ne serait-il pas Dieu? ou bien ne serait-il pas que Dieu n'existe point du tout? Y a-t-il une Providence qui gouverne l'univers? ou bien tout ne s'y fait-il qu'au hasard, et sous les lois d'une aveugle nécessité? Suis-je un être intelligent ou une brute? Dieu ne serait-il pas le MOI? ou bien MOI ne serais-je pas une parcelle de Dieu lui-même? Mon âme est-elle une substance ou un mot? Mon corps serait-il une réalité ou une illusion? Ai-je des devoirs que je doive remplir? Ai-je une destinée que je doive atteindre! Périrai-je tout entier à la mort? ou bien me survivrai-je à moi-même, et ne cesserai-je d'exister dans le temps que pour recommencer une nouvelle existence dans l'éternité? Ah! je ne sais plus rien de tout cela! Je devais acquérir de nouvelles connaissances, et j'ai perdu celles que je possédais! Je ne sais plus ni d'où je suis, ni ce que je suis, ni par quoi je suis. Mon

esprit est vide, mon cœur desséché, ma raison sans guide, ma conduite sans lois, mon existence sans but, ma vie sans consolation !

» Jadis je croyais, et j'étais tranquille dans ma foi. A présent que je ne crois plus et que je flotte dans le doute, je suis déchiré entre le besoin de croire, — c'est ma nature, — et la nécessité de douter; — c'est la triste conséquence de mes nouvelles habitudes. — Je suis pauvre, je suis malheureux, je suis une intelligence veuve de son Dieu, privée de sa vérité, déshéritée de son amour, éloignée de ses regards, étrangère à ses récompenses, indigne de ses bénédictions. Je suis un apostat de la religion, un transfuge de l'humanité. Relégué dans la région de l'erreur, dans le désert du doute, dans les ténèbres de l'ignorance, dans les ombres de la mort, cherchant la vérité partout et ne la retrouvant nulle part, mourant du besoin du repos, du désir de la grâce, de la faim de la vérité : *Fame pereo! fame pereo!*

» Affreux état! Je ne me sens pas la force d'y vivre; je tremble à la seule idée d'y mourir! Que faire donc? Ah! j'imiterai l'enfant prodigue dans son retour, comme je l'ai imité dans sa fuite. Je ferai un effort généreux. Je me lèverai du fond de ma misère, de mon abjection, et je retournerai à mon ancienne habitation, l'Eglise; à mon bon père, Dieu. J'ai pu oublier que j'étais son fils, il n'aura pas oublié qu'il est mon père; *Surgam, et ibo ad patrem meum.* Je lui dirai aussi : Mon père, j'ai péché à vos yeux, et en présence du ciel et de la terre; *Et dicam ei : Pater, peccavi in cœlum et coram te.* Je

reconnais, j'avoue que j'ai eu tous les torts de vous avoir abandonné, que j'en mérite tous les châtiments. Je reconnais, j'avoue que je me suis rendu indigne de compter parmi vos enfants, puisque je vous ai oublié comme mon père : *Jam non sum dignus vocari filius tuus.* Mais je suis content que vous m'acceptiez au nombre des plus humbles, des derniers de vos serviteurs, pourvu que j'aie le bonheur d'avoir un petit coin dans votre Eglise, de vivre auprès de vous, d'être en votre compagnie : *Fac me sicut unum de mercenariis tuis.* »

20. Ah! voilà, frère en Jésus-Christ, si vous vous trouvez dans la triste condition d'avoir rejeté la foi, quitté l'Eglise, pour courir après les voies trompeuses et funestes d'une science sans principes, sans règles comme sans résultats ; voilà ce qu'il vous convient de penser, de dire et de faire. Une résolution sincère, un effort généreux, et vous réussirez. Le pays duquel vous devez revenir est moins éloigné, le chemin que vous devez faire est moins long que vous ne le croyez. Vous n'êtes pas aussi incrédule que vous paraissez l'être à vos propres yeux. La foi, que vous croyez avoir entièrement perdue, est encore au fond de votre cœur, où l'instruction première et le dévouement de votre mère l'ont déposée. Sondez-le, ce cœur ; ôtez-en les couches de boue que les fausses doctrines et les passions y ont entassées, et vous trouverez sous ces terrains d'alluvion postérieurs le sol primitif de cette croyance catholique qui, quoi qu'on fasse, quoi qu'on dise, forme toujours le fond de la nature française.

Levez-vous vite donc, marchez, revenez à votre Père céleste, qui n'a jamais cessé de vous regarder avec compassion, même pendant que vous en étiez éloigné ? *Cum adhuc longe esset, vidit illum Pater ipsius.* Venez, et ne craignez pas de rencontrer un juge sévère dans ce divin Père, que la miséricorde rend impatient d'embrasser en vous un coupable qui est son enfant. Le voici, ce Père de bonté, venir à votre rencontre, et vous abréger la longueur du chemin qui vous sépare de lui : *Et misericordia motus est, et accurrens.* Il se jettera à votre cou, il vous embrassera, vous pressera sur son cœur : *Cecidit super collum ejus.* Il imprimera sur votre bouche, avouant par la confession vos torts, le baiser de la réconciliation et de l'amour : *Et osculatus est eum.* Il ordonnera à nous, ses ministres, de vous dépouiller des haillons de vos erreurs et de vos vices, et de vous orner de la robe riche, précieuse de la grâce : *Proferte stolam primam, et induite illum.* Il voudra qu'on mette l'anneau de la fidélité à votre doigt, la chaussure de la persévérance à vos pieds, pour marcher toujours dans les voies de la croyance et de la vertu : *Date annulum in manum ejus, et calceamenta in pedes ejus.* Il vous fera asseoir à sa table, en compagnie des enfants chéris qui lui ont été fidèles, où l'Agneau divin sera votre nourriture et votre joie : *Adducite vitulum saginatum, et epulemur.* Il sera plus heureux que vous-même de votre retour à l'Eglise, de votre résurrection à la vie : *Quia hic filius meus mortuus erat et resurrexit, perierat et inventus est.*

Mes Frères, puisque la Pâque approche ; puisque l'indulgence de l'Eglise nous facilite les voies ; puisque l'exemple de tant de nos frères égarés, qui reviennent, nous encourage ; puisque la voix de Dieu nous appelle, que sa grâce nous attire, sa miséricorde nous presse, que notre propre cœur nous en fait un besoin, profitons de ces dispositions heureuses pour décider, pour accomplir notre retour à la foi et à la grâce, qui jadis ont fait notre félicité. Ce sera le plus beau jour de notre vie dans le temps qui assurera notre bonheur dans l'éternité. Ainsi soit-il.



QUATRIÈME CONFÉRENCE.

LA NÉCESSITÉ, L'UNIVERSALITÉ ET LA FACILITÉ DE L'ENSEIGNEMENT DE L'ÉGLISE.

Si quis sermonem meum servaverit, mortem non videbit in æternum.

« Celui qui gardera mes doctrines n'éprouvera » pas la mort pour toute l'éternité. »

(Évangile du 5e Dimanche de Carême.)

1. C'EST la doctrine des Livres Saints, c'est l'opinion unanime des interprètes, des théologiens, des Pères de l'Eglise, c'est la croyance de l'Eglise elle-même : Que tout ce que Dieu a fait à l'origine des temps, dans l'ordre naturel et visible, a été aussi l'essai, la prophétie de ce qu'il devait faire dans la plénitude des temps, dans l'ordre invisible et surnaturel; et que, dans les étonnants prodiges de la création, il a voulu symboliser d'avance les prodiges plus étonnants encore de la rédemption.

Ainsi la lumière matérielle, par exemple, que jadis Dieu fit briller sur tous les corps, a été, selon saint Paul, la figure de la lumière spirituelle qu'il devait faire, plus tard, rayonner dans tous les cœurs, et qui devait rendre claire et manifeste la science de Dieu ; *Deus, qui jussit de tenebris lumen splendescere, ipse illuxit in cordibus vestris ad illuminationem scientiæ claritatis Dei* (II, *Corinth.*, IV, 6).

Mais par quel moyen Dieu a-t-il chassé, il y a dix-huit siècles, les ténèbres spirituelles dans lesquelles

étaient plongés les hommes comme dans les ombres de la mort? C'est par les doctrines du Verbe incarné, que les Apôtres et les ministres de l'Eglise ont répandues par le monde. Car, ainsi que l'avait prédit le Prophète : C'est la parole du Verbe de Dieu fait homme qui a été la lampe dirigeant les pas de l'homme, la lumière éclairant les voies qu'il devait suivre; *Lucerna pedibus meis Verbum tuum et lumen semitis meis* (*Psal.* CXVIII).

Par cette grande et imposante parole donc que JÉSUS-CHRIST a prononcée aujourd'hui : « Celui qui gardera mes doctrines ne subira pas la mort de toute l'éternité : *Si quis sermonem meum servaverit, mortem non videbit in æternum,* » c'est comme s'il avait dit, d'après Origène : Celui qui recevra ma lumière ne verra jamais, tant qu'il gardera ma parole, les ténèbres de l'erreur : *Hoc ita intelligendum est, ac si diceret : Si quis lucem meam custodierit, tenebras non videbit quousque verbum meum custodit* (*Homil. in Joan.*).

C'est nous dire assez, mes très-chers Frères, l'efficacité, l'importance, le bonheur de la doctrine chrétienne, de l'enseignement de l'Eglise, sur lequel s'appuyant la *raison catholique,* elle évite tous les inconvénients, tous les dangers, toutes les pertes, toutes les chutes auxquelles est exposée la *raison philosophique* osant marcher seule dans les voies de la religion et de la vérité.

Ce sont donc les principaux caractères de la lumière spirituelle de l'enseignement de l'Eglise, figurés dans les conditions de la lumière matérielle, que

je vais vous exposer dans la conférence d'aujourd'hui, et dans celle qui va suivre. On verra par là combien est raisonnable, combien est sage, combien est saine, combien est heureuse la marche de la *raison catholique* ne voulant pas s'écarter de la ligne de cet enseignement : afin qu'en nous décidant à rester toujours fidèles à cette lumière divine de la parole de Dieu, nous puissions éviter la mort de notre esprit pour toute l'éternité : *Si quis sermonem meum servaverit, mortem non videbit in æternum.*

Mais ce n'est encore que par la lumière divine que nous pouvons regarder et apprécier cette lumière divine. Implorons-la donc par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

2. La plus belle, la plus riche, la plus noble, la plus mystérieuse de toutes les créations purement matérielles, la lumière, est aussi la plus nécessaire. Si toute lumière venait entièrement à manquer dans le monde, les hommes, ne sachant plus rien les uns des autres, immobiles et cloués à leurs places par les ténèbres, comme par des fers, d'après le langage des Livres Saints, *Vinculis tenebrarum compediti* (*Sap.*, XVII, 2.), ne pourraient plus ni marcher, ni agir, ni se nourrir, ni subsister. En vain donc Dieu aurait créé le monde, dit saint Ambroise, s'il n'avait pas donné aux hommes et aux animaux le moyen de se voir. C'est pour cela qu'après

avoir tiré du néant le ciel et la terre, la première chose que Dieu créa par sa toute-puissante parole, ce fut la lumière : *Unde Verbum Dei debuit inchoare, nisi a lumine? Frustra enim esset mundus, si non videretur* (*Hexameron*).

La première condition donc de la lumière matérielle, c'est qu'elle est *nécessaire;* et c'est aussi la première condition de l'enseignement divin de l'Église, formant le fondement de la raison catholique. D'après l'apôtre saint Pierre, cet enseignement divin est dans l'ordre spirituel ce que le soleil est dans l'ordre naturel : c'est le flambeau, la lampe, le phare qui resplendit dans le désert caligineux de ce monde pour éclairer l'humanité; *Lucerna lucens in caliginoso loco* (II, *Petr.*, I, 19). Car la foi, dit un grand interprète, est la lumière des âmes : *Quia fides lux est animorum* (*A Lapide*). Et c'est pour cela que Jésus-Christ a appelé *la lumière du monde* les Apôtres et leurs successeurs, qu'il a chargés de répandre cet enseignement et cette foi par le monde; *Vos estis lux mundi* (*Matth.*, V, 14).

3. Mais Dieu n'a pas attendu que son Fils unique, consubstantiel, se fît homme, pour éclairer l'homme. De même qu'immédiatement après avoir créé le ciel et la terre, il créa, avant tout, la lumière; de même immédiatement, après avoir créé l'âme et le corps de l'homme, il se révéla à l'homme; il fit éclater dans son esprit la lumière surnaturelle de sa vérité. Car la religion de Jésus-Christ, que nous avons le bonheur de professer, n'est pas d'hier, n'est pas seulement de dix-huit siècles; elle est

de tous les siècles, elle est née avec le monde; *Christus*, dit saint Paul, *heri et hodie, ipse et in secula* (*Hébr.*, XIII, 8). Et saint Jean ayant dit que l'agneau divin a été immolé dès l'origine du monde, *Agnus occisus ab origine mundi* (*Apoc.*, XIII, 8), nous a donné à entendre que le premier homme a connu le sacrifice de JÉSUS-CHRIST, y a cru, et que, ainsi qu'il est dit dans les Livres Saints, il a été sauvé par la Sagesse de Dieu qui devait s'incarner, comme, depuis, le monde a été sauvé par la même Sagesse divine qui s'est incarnée : *Sapientia illum, qui primus formatus est a Deo, eduxit a delicto suo* (*Sap.*, x, 2). Ainsi Adam a été le premier chrétien catholique; il a été chrétien catholique comme nous, par la même foi, par la même grâce que nous, avec cette différence qu'il a obtenu, du grand sacrifice qui devait s'accomplir, le salut que nous obtenons du même sacrifice qui s'est déjà accompli; avec cette différence, dit saint Thomas, que le christianisme était dans les anciens temps à l'état de germe, à l'état imparfait, et qu'aujourd'hui il est à l'état d'arbre complet, à l'état d'entier développement et de sa perfection : *Lex nova continetur in lege veteri, sicut arbor in semine, sicut imperfectum in minus perfecto;* avec cette différence, dit enfin saint Paul, que Dieu a parlé à nos premiers pères en différentes manières par des organes différents, et que, dans la plénitude des temps, il nous a parlé à nous par son propre Fils, l'héritier et le maître de tout, parce que c'est par lui que le tout a été créé : *Multifariam multisque modis loquens olim Deus patribus in Prophetis, novissime*

locutus est nobis in Filio quem constituit hæredem universorum, per quem fecit et secula (*Hebr.*, I, 1).

Or, cette révélation primitive, vrai soleil des intelligences, — nous l'avons vu déjà (*Confér. prem.*), — une fois qu'elle a commencé à briller dans le monde, pas plus que le soleil matériel ne s'y est jamais entièrement éteinte ; car que serait devenu le monde, si cette lumière divine y eût tout-à-fait manqué ? Bossuet a fait la remarque que c'est le peu de vérités que les païens ont conservées avec beaucoup d'erreurs, qui a maintenu parmi eux une ombre de vertu, un ordre, quoique imparfait, de société. S'ils avaient donc perdu toute vérité, ils auraient perdu aussi toute idée, tout principe de vertu et de devoir ; et par là même toute société domestique ou civile serait devenue impossible. Le genre humain entier serait devenu ce que deviennent tous les jours ces familles, ces tribus, qui se détachent du centre des grandes sociétés où se conservent les traces des vérités primitives, et qui, dégénérant bientôt, deviennent sauvages, deviennent anthropophages, se dévorent mutuellement, et finissent par se détruire.

La philosophie n'aurait pu empêcher cette horrible catastrophe. Nous avons démontré, son histoire à la main (*Confér. prem.* et *trois.*), que, loin qu'elle ait jamais introduit, conservé, parmi les peuples, aucune vérité nouvelle, elle y a détruit toutes les vérités qu'elle y a trouvées ; et que la raison humaine, privée de la lumière de la révélation divine, est un instrument de démolition et non pas d'édification. Et, d'ailleurs, la raison n'est que l'esprit

éclairé par les principes ou par la vérité. Une fois donc que toute vérité, tout principe eût manqué dans le monde, il n'y aurait plus eu de raison et par conséquent plus de philosophie.

Si le genre humain avait donc tout-à-fait perdu les lumières de la révélation primitive, il serait tombé tout entier dans la barbarie la plus complète, dans l'état sauvage, et il aurait fini par le suicide et la destruction.

Ainsi, Dieu ne pouvait permettre et il n'a point permis dans le monde l'extinction entière de la vérité qu'il avait, dès le commencement du monde, révélée au monde. Et lorsque les hommes commencèrent à préférer les ténèbres à cette lumière, à cause, dit saint Jean, de leurs mauvaises habitudes et du désordre de leurs passions : *Et dilexerunt homines magis tenebras quam lucem : erant enim mala opera eorum* (*Joan.*, III, 19) ; il concentra chez un peuple, chez le peuple juif, cette précieuse lumière de son enseignement primitif, en le chargeant, ce peuple, de la maintenir dans toute sa pureté et d'en projeter les rayons sur tout le monde; car les peuples païens considérèrent toujours le peuple juif comme gardant lui seul la vraie religion, et Jérusalem comme la ville dépositaire de la vérité, *Jerusalem civitas veritatis* (*Zac.*, VIII, 3), qu'ils consultaient dans les grandes circonstances et dans les grands événements du monde (IV *Reg.*, XX). C'est aussi par cette raison que les traces des vérités primitives n'ont pas pu être tout-à-fait effacées dans le monde par l'idolâtrie et la corruption du monde.

4. Il en serait de même du monde moderne, si la lumière de la vraie religion, que Dieu a concentrée dans l'Eglise, venait à s'éteindre de manière qu'il n'y eût plus d'Eglise conservant et enseignant la vérité : le monde entier retomberait dans d'affreuses ténèbres.

Les sectes des hérétiques ne conservent encore des restes, des débris de vérités chrétiennes, qui les font subsister comme communions chrétiennes, que par l'influence secrète qu'exerce sur elles cette même Eglise catholique de laquelle elles se sont détachées. En contact permanent avec l'Eglise, continuellement en présence de l'Eglise par la haine même qu'elles lui portent, par la guerre même qu'elles lui font, par la pensée infernale même de la détruire, qui les occupe, elles reçoivent, sans s'en douter, de l'Eglise qu'elles s'obstinent à méconnaître, à combattre, à persécuter, le reflet de la lumière divine dont le foyer est uniquement dans l'Eglise.

Leibniz, quoique protestant lui-même, a dit que si l'Eglise catholique venait jamais à manquer dans le monde, c'en serait fait du christianisme pour le monde, les sectes protestantes toutes seules ne pouvant l'y conserver. Sans l'Eglise catholique, où seulement se trouve et s'élève à une grande hauteur, pour y être aperçu à de grandes distances, le flambeau de la révélation chrétienne, il y aurait longtemps que les peuples égarés et dominés par l'hérésie auraient tout-à-fait perdu le christianisme, se seraient engouffrés dans toutes les erreurs, dans toutes les superstitions, même dans l'idolâtrie, ou bien seraient

tombés dans l'indifférence, dans le doute, dans le désespoir de toute vérité.

Ce n'est pas, mes Frères, une supposition arbitraire, une pensée poétique; c'est une supposition, une pensée que d'horribles expériences viennent de confirmer de nos jours. Voyez, considérez de près les protestants, qui, ayant pris à la rigueur de la lettre le principe fondamental du protestantisme, de la liberté, de l'indépendance de la raison en matière de religion, ont tout-à-fait rejeté le principe catholique de l'autorité, qui fait subsister même les sectes hérétiques : ils ont fini par nier l'Ecriture Sainte, la divinité de Jésus-Christ, toute religion révélée, toute religion positive. Ils ont abjuré d'une manière absolue et solennelle tout le christianisme. Ils sont tombés ou dans un vague déisme, ou dans un panthéisme ridicule, ou dans un insolent athéisme; car on n'a pas oublié ces prétendus philosophes du protestantisme qui, naguère, ont fondé à Berne un recueil périodique dont le programme est conçu dans ces termes : « Tant qu'il y aura un Dieu, il y aura un culte pour lui; tant qu'il y aura un culte, il y aura des prêtres; tant qu'il y aura des prêtres, il y aura une Eglise. En voulant donc se débarrasser de toute Eglise, de tout prêtre, de tout culte, il faut se débarrasser de Dieu. Nous travaillerons donc à démolir l'idée de l'existence de Dieu. »

D'autres plus dévergondés et plus ignobles, sans être moins impies, savez-vous ce qu'ils ont rêvé en plein dix-neuvième siècle? Vous ne vous en doutez pas. Le génie de Leibniz lui-même ne sut pas prévoir

ce résultat monstrueux de la raison protestante, se mettant tout-à-fait en dehors de la lumière de la révélation chrétienne conservée par l'Eglise. Le christianisme pour ces grands penseurs n'est qu'une religion trop pâle, trop prosaïque; le christianisme n'est qu'une dégradation et un malheur. Goëthe avait commencé par adresser à un Jupiter en marbre sa prière du matin; ses disciples, en déplorant que la croix ait renversé Vénus, redressent des autels à la déesse de la volupté. C'est la *déesse de la raison* renaissant sous un autre nom. En un mot, cette nouvelle secte protestante, dont le fameux Feuerbach, à l'âme de Celse, de Porphyre, de Julien Apostat, sans en avoir l'esprit, est le chef et l'apôtre, rêve tout simplement la restauration du paganisme en Europe, avec tous ses rites, toutes ses saletés toutes ses abominations et toutes ses horreurs. Voilà où en est le protestantisme philosophique; et il n'est pas douteux que le protestantisme religieux en serait bientôt là aussi, s'il venait à lui manquer la lumière d'irradiation et de reflet de l'Eglise catholique.

Pour ce qui regarde la *raison philosophique* en dehors du protestantisme, nous avons vu déjà à quoi elle est bonne, à quoi elle est habile en fait de vérité et de lumière. Nous avons vu que, loin d'avoir jamais pu parvenir à découvrir, à formuler la vérité, elle n'a pas même su la conserver; et que dans les temps anciens, aussi bien que dans les temps modernes, en marchant la pioche de la destruction à la main, elle n'a fait que démolir toutes les vérités qu'elle a rencontrées sur son chemin, et qu'après

avoir tout nié, elle a toujours et partout fini par se nier elle-même.

5. Les peuples infidèles ne conservent, eux aussi, des germes, des principes des vérités primitives qui les font subsister, que par le rayon de lumière qui de l'Eglise, jaillissant partout, se prolonge sur eux aussi, et qui, quoique pâle, comme les rayons du soleil au commencement et à la fin du jour, et affaibli par les vapeurs de la superstition et du vice, leur permet de voir un peu, de distinguer quelque chose.

Comme la lumière de l'enseignement de la Synagogue, se répandant partout, maintenait la connaissance de certaines vérités parmi les peuples païens du monde ancien; de même la lumière de l'enseignement de l'Eglise, pénétrant partout par des voies secrètes, par des trous inaperçus, maintient d'une manière plus étendue et plus efficace la connaissance de certaines vérités parmi les peuples infidèles du monde moderne.

Semblables aux planètes qui, n'ayant point de lumière par elles-mêmes, n'ont que la lumière d'emprunt que le soleil reflète plus ou moins vive sur elles, selon qu'elles en sont plus ou moins éloignées, toutes les communions religieuses, hors de l'Eglise, n'ont pas d'elles-mêmes certaines lueurs de vérités; mais ces lueurs leur viennent, d'une manière imperceptible, du soleil de la révélation divine qui brille dans l'Eglise, et qui, rayonnant partout aux plus grandes distances, porte, dit l'Ecriture Sainte, et maintient partout cette lumière, dont le résultat est la connaissance plus ou moins claire et la glorification plus ou

moins pure du vrai Dieu; *Sol illuminans per omnia respexit, et gloria Domini plenum est opus ejus* (*Eccli.*, XLII, 16).

Comme donc, si le soleil venait à manquer, les ténèbres seraient universelles dans notre monde matériel; de même, si le soleil des croyances et de l'enseignement de l'Eglise venait entièrement à s'éteindre, les ténèbres seraient universelles dans le monde intellectuel. Dans l'histoire divine de la création, il est dit qu'avant l'apparition de la lumière, d'épaisses ténèbres enveloppaient la terre, et que la terre, vide, stérile, désolée, n'était qu'un abîme; *Terra autem erat inanis et vacua, et tenebræ erant super faciem abyssi* (*Genes.*, I, 2). Or, si la vérité catholique venait à manquer tout-à-fait sur la terre, cet affreux état du monde matériel, ce chaos de la création primitive, de l'ordre terrestre se renouvellerait même de nos jours dans l'ordre spirituel, dans l'ordre des intelligences, dans tout le monde religieux; et la terre serait vide de toute vérité, et par conséquent vide de toute vertu, car la vertu n'est que le rayonnement de la vérité. Les ténèbres de toutes les erreurs l'encombreraient avec la fange de tous les vices, et le monde moral et le monde politique ne présenteraient que l'image d'un abîme; tout y serait ignorance, confusion, désordre et horreur; *Terra autem esset inanis et vacua, et tenebræ essent super faciem abyssi.*

Ainsi Dieu n'a jamais permis, il ne permettra jamais au génie du mal, aux portes de l'enfer, de toucher à cette lampe mystérieuse, de la renverser et

l'éteindre; *Et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.* Tous les efforts de l'hérésie et de l'impiété ont été toujours vains pour cela, et ils le seront toujours. Ils feraient donc bien, les maîtres et les fabricants d'erreurs, de renoncer à leurs desseins aussi stupides que sacriléges de détruire dans le monde la vérité catholique. Dieu a placé trop haut cette lumière divine pour pouvoir jamais être atteinte par la main de l'homme; les fils de Satan, dont parle l'Evangile, en seront toujours pour leurs coupables efforts de coopérer, sans s'en douter, à la réalisation des vœux, des désirs de leur ignoble et hideux père, sans pouvoir jamais les accomplir; *Vos ex patre diabolo estis; desideria ejus vultis perficere* (*Joan.*, VIII, 44).

Mais ce n'est que le premier des caractères de l'enseignement catholique : sa *nécessité;* en voici le second : l'*universalité.* C'est le sujet de ma deuxième partie.

SECONDE PARTIE.

6. La lumière matérielle étant si nécessaire, la bonté de Dieu la fait luire indistinctement pour tous; aucune créature terrestre, bonne ou mauvaise, n'est exclue de son bienfait; *Solem suum oriri facit super bonos et malos* (*Math.*, V, 45). A de grandes distances les uns des autres, dans des climats divers, en des temps différents et en différentes manières, tous les peuples de la terre voient le soleil et jouissent des avantages de sa lumière. C'est l'image, la figure de ce qui arrive dans le monde intellectuel, par rapport

au soleil de la révélation divine. Aucune nation, ainsi que l'avait prédit le Prophète, ne peut prétexter son éloignement ni sa condition pour se dérober à la clarté lumineuse de sa vérité, pas plus qu'à la chaleur vivifiante de sa grâce ; *Non est qui se abscondat a calore ejus* (*Psal.* XVIII, 7). Seul nécessaire, cet enseignement est donc aussi le seul qui soit *universel,* par sa *nature,* par son *acceptation,* par son *existence.* Par sa *nature,* parce que c'est le seul enseignement religieux établi pour tout le monde. Par son *acceptation,* parce que c'est le seul enseignement religieux librement recu par tout le monde. Par son *existence,* parce que c'est le seul enseignement religieux subsistant par lui-même dans tout le monde. Reprenons. L'enseignement catholique est le seul universel, parce que c'est le seul enseignement religieux établi pour tout le monde.

Et en effet, qu'est-ce que nous apprend l'histoire de cet enseignement? Elle nous apprend, comme l'a remarqué saint Paul dans le passage que nous avons cité plus haut, que, avec la même générosité avec laquelle le Dieu créateur avait ordonné que la lumière naturelle sortît des ténèbres pour éclairer tous les corps, le Dieu rédempteur, auteur de cet enseignement, a ordonné que la lumière spirituelle de la connaissance de Dieu sortît des ténèbres des erreurs, pour éclairer tous les cœurs : *Deus, qui jussit de tenebris lumen splendescere, ipse illuxit in cordibus vestris ad illuminationem scientiæ claritatis Dei.*

Car, allez, a-t-il dit, cet aimable Sauveur, à ses premiers envoyés, allez par tout le monde, prêchez

l'Evangile à toute créature; *Euntes in mundum universum, prædicate Evangelium omni creaturæ.* N'en faites pas un monopole pour vous seuls, ne cachez rien de ce que je vous ai enseigné; mais tout absolument ce que vous avez appris à mon école, je vous somme de le révéler, de l'enseigner à tous, sans distinction d'âge, de sexe, de condition; *Docentes omnia quæcumque mandavi vobis.* La seule condition que vous devez exiger, c'est la soumission de l'esprit et la docilité du cœur. Tout homme, se décidant sincèrement à bien croire et à bien vivre, baptisez-le, sans vous inquiéter du reste ; faites-le chrétien, afin qu'il se sauve : *Qui crediderit et baptizatus fuerit, salvus erit.* La seule obstination de l'orgueil, la seule répugnance à croire votre parole qui est ma parole, à repousser votre lumière qui est ma lumière, est un obstacle à recevoir la grâce et la vérité, et attire sur l'homme présomptueux l'aveuglement, qui sera en même temps son crime et sa condamnation, son malheur et sa mort; *Qui vero non crediderit condemnabitur* (*Marc.*, XVI).

Fidèles à cette précieuse et magnifique mission, qu'ils reçurent du Fils de Dieu lui-même, les Apôtres annoncèrent toute vérité à tout le monde; *Illi autem abeuntes prædicaverunt ubique* (*Ibid.*)

7. Le grand, le nouveau, l'étonnant prodige qui accompagna leur première prédication, a indiqué assez, lui aussi, que l'enseignement dont ils avaient été chargés avait été établi pour tout le monde; car le jour de la Pentecôte, lorsque les Apôtres prêchèrent pour la première fois l'Evangile, ils parlèrent toutes

les langues : *Loquebantur Apostoli variis linguis.* De sorte que, se trouvant alors à Jérusalem des hommes religieux de toutes les nations de la terre et de toutes les langues ; *Erant viri religiosi in Jerusalem ex omni natione quæ sub cœlo est* (*Act.*, II) ; ils entendirent les Apôtres chacun dans sa propre langue : *Audiebant unusquisque lingua sua illos loquentes.* Or les Apôtres annonçant, dès le premier jour de leur apostolat, l'Evangile dans toutes les langues, signifièrent, dit saint Grégoire, que l'Eglise se répandrait par tout le monde : *Linguæ illæ, quibus loquebantur* (*Apostoli*) *per omnium gentium linguas, futuram Ecclesiam designabant.* Et, en effet, qu'est-ce que nous voyons maintenant, disait aussi saint Grégoire? Nous voyons que de nos jours, comme au premier jour, la même vérité catholique est annoncée dans toutes les langues : *Sicut tunc, ita nunc omnibus linguis ipsa veritas loquitur.*

Remarquez donc bien ceci, mes Frères ; le Bouddhisme ne parle que le chinois ; le Bramisme ne parle que le sanscrit ; l'Idolâtrie des peuples sauvages ne parle que des débris de langues aussi grossières que ceux qui les professent ; le Mahométisme ne parle que l'arabe ; le Luthéranisme ne parle que l'allemand ; l'Anglicanisme ne parle que l'anglais ; le Calvinisme ne parle que moitié allemand et moitié français. Il n'y a que le catholicisme qui parle toutes les langues, qui prêche la même doctrine, le même enseignement dans les langues de tout le monde : *Sicut tunc, sic nunc omnibus linguis ipsa veritas loquitur.* C'est dire assez qu'il n'y a que l'enseignement catholique qui soit

adapté à tout le monde, propre à tout le monde, établi pour tout le monde (1).

Remarquez bien aussi, M. F., les mystérieuses et profondes paroles par lesquelles Jésus-Christ a conclu le sublime mandat qu'il donna aux Apôtres d'évangéliser tout le monde, en leur disant : Et voici que, dès ce moment, je suis toujours avec vous jusqu'à la consommation des siècles : *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem seculi* (*Matth.*, XXVIII, 20). » Or, puisqu'il était certain que les Apôtres ne devaient pas se perpétuer personnellement dans le monde jusqu'à la fin du monde, il est manifeste que par ces paroles, si pleines d'espérance et d'amour, le divin Sauveur a promis de rester sur la terre avec ses Apôtres, en la personne de leurs successeurs, les pasteurs légitimes de son Eglise ; d'y rester toujours dans l'Eglise et avec l'Eglise, pour y renouveler toujours le même mandat, pour y conserver toujours le même esprit de son enseignement doublement *catholique*, d'enseigner *tout* à *tous*. C'est pour cela, M. F., qu'il n'y a que l'Eglise catholique au monde qui enseigne *tout* à *tout le monde*.

8. Différente de toutes les sectes des hérétiques anciennes et modernes, l'Eglise catholique est la seule qui n'a pas deux doctrines, l'une publique et l'autre

---

(1) Rousseau lui-même a reconnu et a avoué cette vérité : « Le » christianisme, dit-il, est une religion universelle dans son prin- » cipe, qui n'a rien d'exclusif, rien de *local*, rien qui soit propre » d'une région ou d'une autre. *Le vrai christianisme* est une in- » stitution sociale *universelle* (*Lettre de la Montagne*). »

cachée; l'une pour les pasteurs, et l'autre pour le troupeau; l'une pour les savants, et l'autre pour le peuple; mais une seule et même doctrine qu'elle enseigne avec la même autorité, propage avec la même franchise, révèle avec le même désintéressement, offre aux mêmes conditions, dispense avec le même amour. C'est la seule Eglise qui ne tient rien caché de ce qui peut intéresser le plus petit de ses enfants, et qui révèle tout ce qu'elle a appris, enseigne tout ce qu'elle croit, et donne tout ce qu'elle a reçu de Jésus-Christ, avec le même esprit avec lequel Jésus-Christ lui-même communiqua à ses Apôtres tout ce qu'il avait entendu de son Père : *Omnia quæcumque audivi a Patre meo, nota feci vobis* (*Joan.*, XV, 15).

Oh! qu'il est beau et magnifique ce caractère de l'enseignement catholique! Le souverain Pontife lui-même, le vicaire de Jésus-Christ sur la terre, possédant avec la plénitude du sacerdoce la plénitude de l'autorité; cet homme unique dont le jugement en matière de religion ne s'égare jamais, dont la langue ne trompe jamais, dont la foi ne fait jamais défaut, et dont les arrêts prononcés sur la terre sont, dit saint Hilaire, acceptés et sanctionnés dans le ciel, *Cujus terrena judicia cœlestia sunt;* le souverain Pontife, le père, le pasteur, le maître universel, ne garde aucune vérité seulement pour lui, touchant la foi; n'a aucun secret propre à lui seul; il ne croit, il ne sait rien de plus que ce que croit, que ce que sait le dernier de ses enfants, le plus humble de ses disciples, la plus faible de ses brebis; et la foi de la brebis, du disciple et de l'enfant n'est parfaite qu'autant qu'elle est en

tout et pour tout conforme à la foi du maître, du pasteur et du père. De sorte que dans l'Eglise catholique il n'y a qu'une seule et même foi pour tous, une seule et même révélation, une seule et même science du salut, comme il n'y a qu'un seul et même Dieu qui en est l'auteur : *Unus Dominus, una fides, unum baptisma* (*Ephes.*, IV, 5).

En second lieu, héritière de l'esprit et du mandat des Apôtres, l'Eglise, non-seulement enseigne *tout*, mais elle l'enseigne à *tous*.

9. Les prêtres du paganisme en connaissaient les absurdités. En le prêchant en public, ainsi que nous l'atteste Cicéron, ils s'en moquaient en particulier; ils avaient fait un monopole des vérités traditionnelles; ils les cachaient à la multitude. Ils n'eurent jamais l'idée d'établir des prédications publiques pour éclairer le peuple. On allait aux temples pour y être trompé et abruti, et non pas pour y être instruit et amélioré. Très-attentifs à exploiter la crédulité des peuples, ces apôtres du mensonge, en lui vendant les fables de la superstition et les encouragements au vice, le laissaient croupir dans l'ignorance de toute vérité, et dans tous les désordres moraux qui en étaient la conséquence.

La raison philosophique n'a pas été plus charitable. Elle avait abandonné les peuples à la superstition, véritable esclavage dans l'ordre religieux, aussi bien qu'à l'esclavage, véritable superstition dans l'ordre politique. Elle n'éleva jamais la voix contre cette double dégradation de l'espèce humaine. Elle ne s'est jamais doutée, même de loin, de cet ordre admirable que le

christianisme seul a inspiré et accompli, par lequel la vérité ou la connaissance du vrai Dieu, aussi bien que la liberté civile, sont le patrimoine de tout le monde. Tout au contraire, elle considéra toujours l'*ignorance* et la *servitude,* ces deux horribles plaies de l'humanité, comme les conditions essentielles de l'existence de la société. La secte même des Stoïciens, la moins avare et la moins corrompue de toutes les sectes philosophiques de l'antiquité, professait avec le même sang-froid le monopole de la vérité et celui de la liberté. Elle avait dit, d'une part, que la véritable sagesse doit se contenter d'être connue par le petit nombre, et éviter à dessein de se révéler à la multitude : *Est sapientia paucis contenta judicibus, multitudinem consulto fugiens* (Cic., *de Nat. Deor.*); et d'autre part elle enseignait, avec la même indifférence cruelle, que le genre humain tout entier n'existe que pour l'avantage et le bonheur du petit nombre : *Humanum paucis vivit genus.* Cette philosophie de l'orgueil et de l'idolâtrie de soi-même, loin d'avoir jamais fait le moindre effort pour chasser l'erreur et détruire l'esclavage, cacha toujours, à l'ombre du mystère, le peu de vérités dont elle se croyait en possession, et n'employa l'éloquence et le sophisme que pour faire river les chaînes de l'humanité esclave. Regardant dans son insensibilité barbare, avec un insultant mépris, la multitude, elle la voyait sans regret, et même avec un sentiment de joie féroce, devenue le misérable jouet de la tyrannie de toute superstition et de la superstition de toute tyrannie.

10. Il en a été de même de la raison protestante

dans les temps modernes. Le mot *protestants* signifie des hommes qui ont *protesté,* ou bien qui se sont *révoltés* contre les traditions et les croyances catholiques, contre l'autorité de l'Eglise enseignant et interprétant la révélation chrétienne. Le mot *protestants* signifie des hommes qui ont ressuscité, pour la découverte des vérités chrétiennes, le principe funeste du *libre examen*, du jugement particulier, que les anciens philosophes avaient adopté pour retrouver les vérités primitives. Les docteurs protestants nous répètent tous les jours, dans leurs livres, que le *protestantisme* ne consiste pas dans la *Confession d'Augsbourg* ou dans les *Trente-neuf articles* de l'Eglise anglicane, mais dans la *liberté de conscience* et *du jugement particulier*. Le protestantisme, nous a dit l'un d'eux, plus franc et moins scrupuleux, consiste *dans la liberté de croire ce qu'on veut et de vivre comme on croit.*

Or, d'après ce principe, qui forme la base de l'enseignement protestant, les chefs du protestantisme ne devraient-ils pas laisser, chez eux, tout le monde juge et maître des vérités qu'il doit croire, des devoirs qu'il doit pratiquer? Il n'en est cependant pas ainsi. Le libre usage du jugement particulier, en matière de religion, n'est que le privilége du petit nombre. Quant à la multitude, au peuple, on croit, on dit qu'il n'est pas fait pour raisonner et décider, mais pour se soumettre et obéir. Les chefs donc des sectes en lesquelles le protestantisme est divisé à l'infini, ceux qui président à l'enseignement religieux, ont, le plus souvent, deux doctrines : l'une de caprice et l'autre d'office ; l'une pour la maison, l'autre pour le temple; l'une pour leur

propre avantage, l'autre pour maintenir le peuple sous le plus honteux esclavage, l'esclavage de l'erreur. A l'exemple des premiers *réformateurs,* qui, avec une intrépidité aussi impie que ridicule, après avoir proclamé que les saints Pères, les conciles, l'Eglise universelle, s'étaient trompés et n'étaient plus des guides fidèles dans les voies du salut, se donnèrent eux-mêmes pour des docteurs infaillibles, se mirent eux-mêmes à la place de l'Eglise universelle, et substituèrent leur parole à sa parole, leur autorité à son autorité; à l'exemple, dis-je, de ces premiers *réformateurs,* les docteurs et les chefs du protestantisme de nos jours, en rejetant toute autorité pour eux-mêmes, imposent comme une loi au peuple leur autorité privée. Gardant pour eux seulement le principe : que, en matière de religion, on ne doit pas croire à la parole d'autrui, mais à l'Ecriture interprétée d'après le sentiment particulier, ils donnent aux autres comme des lois inviolables leurs jugements, leurs opinions et leurs paroles; et, réservant pour eux seuls la doctrine du *libre examen,* ils prétendent que le peuple reçoive *sans examen* leur décision. Malheur donc à ceux qui, prenant au sérieux le principe fondamental du protestantisme, en feraient usage pour revenir à la vraie religion! Considérés comme des apostats, ils sont regardés avec mépris, jugés avec sévérité, persécutés avec fureur.

Ainsi ces braves gens, pour lesquels ce n'est pas un crime d'abuser des Ecritures Saintes pour rejeter l'autorité de la vraie Eglise, punissent comme un crime l'usage que quelques-uns veulent faire des

mêmes Ecritures pour reconnaître cette même autorité. Il leur est permis de trouver dans l'Ecriture l'erreur qui n'y est pas; il n'est pas permis aux autres d'y trouver la vérité qui y est. Il leur est permis, à eux, de se faire, l'Ecriture à la main, luthériens, zwingliens, calvinistes, anglicans, presbytériens, anabaptistes; il n'est pas permis aux autres, sur l'autorité de la même Ecriture, de se faire catholiques. Il leur est permis, à eux, de reconnaître la suprématie ecclésiastique, même dans un soldat, même dans une femme ayant le pouvoir politique ; il n'est pas permis aux autres de la reconnaître dans le pape ayant la plénitude du pouvoir religieux. Il leur a été permis de se séparer de l'Eglise universelle pour appartenir à une Eglise particulière; il n'est pas permis aux autres de se séparer d'une Eglise particulière pour revenir à l'Eglise universelle !

Ah ! la raison protestante, tolérante jusqu'à l'indifférence pour toute espèce d'erreur, ce n'est que contre la vérité qu'elle est intolérante jusqu'à la cruauté : à la condition qu'on ne songe pas à se faire catholique, on permet à tout le monde de devenir antitrinitaire, quaker, méthodiste, socinien, et même athée. Que le peuple s'abrutisse toujours davantage par la perte de toute idée religieuse, de tout sentiment moral, de tout instinct propre de l'homme, et par l'imitation des instincts de la brute (1), ce n'est rien : les riches prébendés de l'hérésie ne s'en

(1) « En France, disait naguère un lord anglais à l'un de nos » amis; en France, s'il arrivait une émeute, un poëte, un avocat

inquiètent pas. Mais s'il fait semblant de tourner les yeux vers l'orient, et les ouvrir au soleil de l'enseignement catholique; si cette lumière divine de la vérité avance, approche, grandit pour éclairer le peuple, c'est cela qui effraie la raison protestante, la désole, la met en fureur, la fait crier « à l'envahissement du papisme; » c'est cela qui change les plus dévots protestants en véritables hyènes contre les pauvres catholiques.

De par la raison protestante donc, ce n'est qu'à la vérité qu'il est permis d'être rebelle, ce n'est que de la vérité qu'il est permis de se passer. On ne dispute, on ne refuse au peuple qu'on domine, qu'on exploite, que la lumière de la vérité, la nourriture de l'intelligence, avec la même cruauté avec laquelle on lui refuse le pain, la nourriture du corps : car rien n'égale la misère, le dénûment, la dégradation physique du peuple dans le pays classique du protestantisme, comme rien n'égale son abrutissement moral.

11. La *raison philosophique* moderne, fille, comme on l'a vu, du protestantisme, marche dans la même

» pourraient la faire cesser en faisant appel aux sentiments d'hon-
» neur, de justice et de générosité propres à la nation. Mais si une
» émeute avait lieu chez nous, on n'aurait d'autre moyen de la
» dissiper que de jeter à la populace de la *viande crue*. Ces hommes
» affamés se jetteraient dessus comme des bêtes fauves, et ils nous
» laisseraient tranquilles. » C'est donc aux instincts de la brute que le protestantisme a ravalé un peuple aux instincts nobles et élevés, à l'esprit profondément religieux, aux vertus qui lui avaient valu le surnom de *PEUPLE D'ANGES*; *Angli angeli* (SAINT GRÉGOIRE, *Epit.*).

voie, et n'y est pas plus zélée pour répandre dans la multitude la vérité. Il est impossible d'admettre que des gens de beaucoup d'esprit et de science, tels que certains philosophes, croient vraiment ce qu'ils disent, et attachent une importance sérieuse à leurs systèmes, à leurs opinions. Non, non, cela n'est pas, cela ne peut pas être. Ils en connaissent, ils en sentent, mieux que les autres, le vide, l'erreur, l'absurdité, le danger et le ridicule. Pour quelque imbécile de bas étage, *minorum gentium,* qui se range de bonne foi du côté de la philosophie, on trouve par centaines des hypocrites, pour qui la philosophie rationaliste n'est qu'une affaire d'argent et de vanité. On peut s'en convaincre en voyant le cynisme avec lequel ils rient, ils se moquent entre eux de leurs propres doctrines, l'effronterie avec laquelle ils les changent du matin au soir, la facilité avec laquelle ils en font bon marché contre des places lucratives ou des positions qui leur donnent le pouvoir. Leur sentiment le plus commun, c'est l'absence de toute conviction, de toute certitude dans leurs opinions; ils savent bien que la vérité n'est pas dans leur bagage, et que s'il y a de la vérité au monde, de la vérité vraie, de la vérité certaine, de la vérité immuable, elle n'est que dans le catholicisme.

Voyez cependant le zèle infernal, la persévérance, l'obstination satanique, avec lesquels on s'efforce de ce côté-là, par tous les moyens possibles, de démolir dans l'esprit et dans le cœur du peuple les croyances universelles, le dogme et la morale catholiques, les seules sources pures, on le sait bien, les seules garan-

ties solides de moralité, d'ordre, de bonheur pour tout le monde !

Dernièrement, effrayés de l'état d'ignorance, de corruption et de délire où les mauvaises lectures, dont on l'a nourrie, ont fait descendre une partie de votre peuple, vous avez jeté un cri d'alarme. Vous avez exigé qu'on s'occupât de l'instruction et de la moralisation du peuple, pour le rappeler dans les voies de l'ordre et de la vérité. Cette réclamation publique a été entendue ; mais on a eu la triste idée de s'adresser pour cela à la philosophie. Eh bien ! qu'a-t-elle fait pour répondre à cet honorable appel, à cette grave et importante besogne dont on l'avait chargée? L'a-t-on vue descendre de sa hauteur jusqu'au peuple, pour le sermonner, l'instruire, l'édifier ? Allons donc ! de pareilles démarches sont trop modestes, trop humiliantes pour pouvoir convenir à la fierté philosophique ; elle ne saurait descendre si bas. C'est le partage des prêtres, et qu'on laisse aux prêtres, non sans y mettre des entraves ou s'en montrer méfiant et alarmé. La philosophie n'a donc fait autre chose que prendre dans la poche du peuple l'argent pour égarer le peuple au lieu de l'instruire ; car elle a fait réimprimer aux frais du peuple, et répandre parmi le peuple *la Profession de foi d'un Vicaire savoyard*, l'évangile du déisme, l'une des productions les plus pitoyables et les plus funestes du dernier siècle.

Or comment s'expliquer autrement que par une antipathie décidée, par une haine secrète et calculée des vérités chrétiennes, ce choix, cette préfé-

rence donnés, dans une circonstance pareille, à un pareil livre, sur les immortelles productions du génie chrétien des Bossuet, des Fénelon, des Pascal, si propres à éclairer l'esprit, à élever l'âme, à inspirer la foi, à persuader le devoir? La *raison philosophique* moderne refuse donc, elle aussi, toute connaissance de la vérité au peuple : très-active, très-empressée pour répandre au milieu du peuple les doctrines qui peuvent l'égarer et le corrompre, elle lui cache, lui dérobe, lui arrache avec une aveugle fureur les seules doctrines qui peuvent l'instruire et l'améliorer. Le peuple n'est à ses yeux que de la matière brute qu'on est dans le droit de dompter, de maîtriser, d'exploiter, de façonner à sa guise, et pour laquelle on ne saurait avoir assez de dédain et assez de mépris (1).

12. Ah! c'est que l'homme, en renonçant à la vérité, en faisant la guerre à la vérité, perd tout sentiment, tout instinct de charité, et devient cruel, barbare pour l'homme; et il n'y a que le Créateur, le Rédempteur de l'homme, le Dieu fait homme; il n'y a que les hommes que ce même Dieu a remplis de son esprit, il n'y a que l'Eglise catholique qui aient compassion de l'homme, et qui, prenant des entrailles de miséricorde pour l'homme, prennent soin de lui

---

(1) L'histoire de la philosophie à la main, on pourrait faire un traité complet, démontrant que la philosophie *rationaliste*, dans tous les temps et dans tous les lieux, s'est moquée du peuple, a exploité, a méprisé le peuple. Ce traité serait curieux; mais il serait extrêmement utile.

procurer, avec les secours de la charité, les lumières de la vérité.

Ainsi c'est l'Eglise, et l'Eglise seulement, qui a inventé et qui a multiplié les moyens d'instruction pour le peuple. La Sagesse divine, a dit Salomon, en prophétisant cet important et délicieux mystère de l'enseignement catholique; la Sagesse divine, semblable au soleil, ne se cache pas à l'ombre du mystère; elle se montre au public, et dans les campagnes comme dans les villes, dans les places comme au bout des rues, elle crie, elle fait entendre partout sa douce voix; elle offre ses enseignements, elle révèle ses oracles à tout le monde : *Sapientia foris prædicat, in plateis dat vocem suam; in capite viarum clamitat, in foribus portarum urbis profert verba sua* (*Prov.*, I, 20). Cette magnifique prophétie ne s'accomplit que dans l'Eglise et par l'Eglise.

La raison philosophique a rendu toujours difficile, je dirais presque impossible, la découverte, la possession de la vérité. Elle a mis son enseignement à des conditions que le genre humain, comme saint Thomas l'a démontré, ne peut pas remplir (*Voyez à la Conférence première*).

La sagesse humaine n'a jamais pensé à se donner gratuitement aux hommes. Chez les anciens, bornée aux écoles, elle n'éclairait de sa prétendue lumière, elle n'admettait à ses leçons que le petit nombre d'êtres privilégiés qui avaient assez d'esprit pour les comprendre, assez d'argent pour les rétribuer. A l'école de l'austère Pythagore et du divin Platon, elle faisait payer très-cher le droit de ne rien apprendre. Loin

d'avoir jamais imaginé l'enseignement gratuit, elle a eu soin de le restreindre, de l'étouffer, de l'abolir là où il se trouvait établi. La philosophie de nos jours, lorsqu'elle est devenue législatrice et a voulu se substituer à la religion, a soumis à l'octroi le pain des intelligences comme les liqueurs spiritueuses; elle est même allée plus loin : elle a poursuivi comme un crime l'instruction gratuite donnée sans son mandat et en dehors de son esprit, et l'a punie comme une usurpation. L'instruction gratuite n'a été que la pensée et l'œuvre de l'Eglise.

Il n'y a que l'Eglise qui ait ouvert à tous les écoles de ses doctrines comme les bras de sa charité. Il n'y a que l'Eglise qui ait établi l'enseignement commun et public, non-seulement dans les églises et dans les villes, mais aussi dans les colléges, dans les campagnes, dans les rues publiques et dans les maisons particulières. Il n'y a que l'Eglise qui ait voulu instruire tout le monde, les enfants et les hommes faits, les petits et les grands, les idiots et les savants, les pauvres et les riches, les peuples barbares et les peuples civilisés. Il n'y a que l'Eglise qui, en matière d'instruction, n'admet aucun monopole, ne fait aucune exclusion, ne reconnaît aucun privilége, n'accorde aucune préférence, ne montre aucune partialité... Je me trompe. L'Eglise a eu, elle aussi, de la partialité et de la préférence ; mais savez-vous pour qui ? pour les enfants, pour les petits, pour les pauvres, pour les idiots, pour ces classes d'êtres humains que la sagesse humaine néglige, repousse comme indignes de ses soins et de ses instructions. Ce sont ces

classes que l'Eglise a prises particulièrement à cœur, et qui lui inspirent le plus vif et le plus tendre intérêt. Depuis que Jésus-Christ, son maître, a dit : Laissez les enfants, les petits s'approcher de moi, parce que le royaume des cieux leur appartient : *Sinite parvulos venire ad me; talium est enim regnum Dei;* et qu'en parlant ainsi il bénissait les enfants et les petits, les caressait, les embrassait et les pressait sur son cœur; *Et complexans eos benedicebat eos* (*Marc*, x, 16); l'enfance, la petitesse, la pauvreté sont devenues des objets vénérables et sacrés pour l'Eglise; elles ont fixé son attention, attiré ses soins, partagé ses tendresses.

Elle ne s'est pas contentée de faire, de l'instruction de l'ignorant et du petit, *l'une des œuvres de la miséricorde chrétienne,* elle en a fait une espèce de religion et une dignité ecclésiastique; elle a établi ses écoles près des églises, et le *scholasticus,* chargé d'apprendre aux enfants les éléments des lettres avec ceux de la foi, était, au moyen âge, un dignitaire du chapitre qui partageait la même rétribution et les mêmes honneurs que les autres chanoines s'occupant du culte et de la louange de Dieu. Dans la pensée de l'Eglise, c'était une fonction également honorable, également méritoire, que d'adresser à Dieu la prière de l'homme, et de faire descendre par l'instruction, sur l'homme, sa petite créature, la lumière de Dieu.

13. En s'occupant d'une manière si touchante de l'instruction du pauvre et de l'enfant, elle n'a pas oublié le barbare et le sauvage; et ce n'a été que sa

pensée à elle d'envoyer des âmes héroïques pour l'instruire, le civiliser et le rendre homme en le faisant chrétien. Et depuis sa fondation jusqu'à nos jours, il n'a jamais manqué, il ne manque pas non plus maintenant dans l'Eglise d'évêques, de prêtres, de religieux, de nobles vierges, de simples laïques qui, s'exilant volontairement de leurs familles, de leur patrie, à travers des mers orageuses, d'affreux climats, des terres désolées, malgré les persécutions des gouvernements, la férocité des bêtes fauves et la barbarie d'hommes plus féroces que les bêtes, accourent partout où se trouvent des infidèles à éclairer, des ignorants à instruire, des peuples à civiliser.

Et qu'il est beau, qu'il est honorable, qu'il est consolant pour vous, Français, que ce soit la France qui se trouve en première ligne dans cette phalange de véritables héros qui répandent l'enseignement de l'Evangile par tout le monde, et lui conservent son admirable caractère d'universalité, en l'indiquant comme établi pour tout le monde! Ah! c'est principalement par l'argent des catholiques de la France, c'est par le zèle de ses missionnaires, c'est par le dévouement sublime de ses vierges, c'est par le sang de ses martyrs que maintenant, avec la gloire du nom français, la religion et la civilisation chrétiennes font le tour du monde et conquièrent le monde. Ah! au commencement de ce siècle votre vaillante épée a conquis presque toute l'Europe. Qu'est-ce qui vous est resté de toutes ces conquêtes? rien; car de la gloire militaire vous en aviez assez depuis longtemps,

et vous n'aviez pas besoin de ces derniers exploits pour faire croire à la puissance de vos armes. Ce sont les conquêtes que vous faites maintenant sur la superstition et sur la barbarie, sous l'inspiration de l'Eglise; ce sont ces conquêtes ne coûtant pas une seule larme, une seule goutte de sang aux conquis; ce sont ces conquêtes aussi nobles que la culture des âmes, aussi importantes que les intérêts du ciel, aussi pures que le zèle, aussi généreuses que la charité; ce sont ces conquêtes qui vous honorent le plus, qui dureront toujours, qui attireront toujours sur votre beau pays l'admiration des hommes et les bénédictions de Dieu. France, fille aînée de l'Eglise, rassure-toi! Les vents emporteront les prédictions lugubres des prophètes de malheur annonçant ta chute dans la barbarie. Non, non, tu ne perdras pas la véritable religion avec la véritable civilisation, qu'au prix de tant d'efforts et de tant de sacrifices tu travailles à répandre, et à assurer à tout le monde!

14. Universel dans sa nature, parce qu'il est le seul enseignement religieux établi pour tout le monde, l'enseignement catholique est aussi universel dans son acceptation, parce qu'il est le seul enseignement religieux librement accepté par tout le monde.

Les cultes idolâtres et le mahométisme ne se sont propagés que par le glaive. Le schisme et l'hérésie, inventés par des philosophes ou par des hommes de l'Eglise, c'est le pouvoir laïque qui les a fait adopter. Nés de l'orgueil de l'esprit ou de la corruption du

cœur, ils ne se sont établis que par la persécution, par des lois barbares, par la spoliation, la potence ou le chevalet. Tous ces faux enseignements religieux n'ont pas été acceptés; ils n'ont été que subis par les peuples auxquels la brutalité de la force les a imposés. Il n'y a que l'enseignement catholique qui se soit propagé par la puissance de la parole sainte, par la prédication qu'on a docilement entendue, qu'on a crue humblement, qu'on a généreusement embrassée, et à laquelle on s'est volontairement soumis. L'Eglise n'a pas subjugué les peuples par la crainte, elle n'a fait que les attirer par l'amour. Ses conquêtes ne sont pas le triomphe de la force, mais le miracle de la grâce. Sa propagation n'est pas l'effet forcé de la puissance des armes, mais c'est la germination spontanée de la vertu de tous les prodiges, du prodige de toutes les vertus. L'Eglise n'envoie pas des flottes et des armées; elle n'envoie que des prêtres, n'ayant d'autre arme que la croix, d'autre code que l'Evangile, d'autre recommandation que leur caractère, d'autres richesses que leurs vertus.

Ils prêchent, et ils trouvent dans tout le monde des âmes qui, en acceptant leur parole, deviennent librement chrétiennes. L'Eglise catholique seule présente l'imposant spectacle de deux à trois cents millions d'hommes, de langues, de mœurs, de culture différentes, et sous des formes diverses de gouvernements, disséminés sur tous les points de la terre, qui, réunis au centre de l'unité par le seul lien de l'obéissance volontaire, restant toujours maîtres de s'en séparer, ne sont catholiques que parce qu'ils

veulent l'être; et qui témoignent, par la liberté de leur adhésion, que l'enseignement catholique est le seul enseignement universel, non-seulement parce qu'il est librement accepté par tout le monde, mais parce qu'il *subsiste* aussi *par lui-même* dans tout le monde.

15. Toutes les fausses religions, toutes, sans en excepter une seule, sont, à les bien considérer, moins des cultes religieux que des institutions philosophiques, greffées aux formes politiques du pays et soutenues par la raison d'Etat; de sorte que si l'appui du gouvernement leur manque, si la sanction des lois leur fait défaut, si la politique les abandonne, elles tombent en poussière, elles disparaissent devant l'action puissante de l'enseignement catholique. C'est la force politique qui maintient l'idolâtrie en Chine, le mahométisme à Constantinople, le luthéranisme en Prusse, le calvinisme en Angleterre, le schisme en Russie. Que cette force, tout extérieure, leur soit retirée, que l'Etat les abandonne à eux-mêmes, et vous les verriez s'écrouler comme des édifices qui n'ont pas de fondement. Tous les faux cultes, en cessant d'être officiels, ne sont plus rien. C'est pour cela qu'on les voit, ces cultes, enfantement monstrueux du délire de la raison et du désordre des plus honteuses passions, toujours à genoux devant les puissances du siècle, s'offrant à les servir en esclaves, à la condition qu'elles étendent sur eux leur manteau royal pour en couvrir la nudité, leur épée pour en soutenir la faiblesse.

La seule Eglise catholique est toujours debout par

sa seule force, par le seul principe d'existence qu'elle a en elle-même. Elle seule ne tremble pas devant ces puissances qui font tout trembler ; elle seule leur parle en maîtresse, se pose devant elles en reine, se passe de leurs caresses, de leur appui et de leur protection. Elle seule pénètre partout, s'établit partout où il y a des pouvoirs humains, sans le concours des pouvoirs humains, et malgré les pouvoirs humains.

S'aveuglant volontairement sur la force innée et indépendante de la vraie Eglise, la confondant avec toutes les églises de fabrique humaine, la *raison philosophique* a, dans ces derniers temps, proclamé le principe de la liberté de conscience de tout pouvoir civil; a voulu interdire au pouvoir civil toute intervention dans les affaires de la religion. Et savez-vous pourquoi? Afin que l'Eglise catholique, qu'elle a cru n'exister, comme les autres églises, que par l'appui des pouvoirs humains, privée de cet appui, tombât en ruine. Mais faux calculs, vaines illusions! L'Eglise ne demande pas mieux que d'être laissée à elle-même; qu'on la laisse faire ses affaires, remplir sa mission elle-même. Tandis que les autres communions religieuses vont mendiant protection et appui à tous les pouvoirs, elle seule ne demande aux hommes, comme à Dieu, que la liberté de toute entrave, l'indépendance de toute tutelle et de toute protection. C'est sa prière de tous les instants : *Ut destructis adversitatibus... Ecclesia tua secura tibi serviat libertate.*

En proclamant donc si haut l'indépendance de l'Eglise du pouvoir civil, la *raison philosophique* a proclamé le premier de ses besoins, le plus ardent

de ses désirs, l'une des conditions indispensables de son existence et de sa propagation. Elle, la raison philosophique, a fait les affaires de l'Eglise en croyant travailler à sa ruine; en croyant la priver de tout secours, est venue à son secours; en croyant combattre contre elle, a combattu pour elle. Car voyez ce qu'elle a fait, voyez comme elle grandit, s'étend, s'affermit, prospère dans l'Océanie, aux Etats-Unis, en Angleterre, partout où on la laisse faire, où l'on est obligé de la laisser faire; au point que, en voyant que l'Eglise augmente la puissance de ses moyens, le nombre de ses conquêtes en raison de la liberté politique de son existence, de l'indépendance de son action, maintenant la même *raison philosophique*, lorsqu'elle arrive au pouvoir, n'a pas honte de renier ses principes, de rétracter ses promesses, de mentir à sa parole; et sa première pensée, ses premiers actes sont des pensées, des actes d'intolérance au préjudice de l'Eglise, pour ôter toute liberté à l'Eglise, pour asservir l'Eglise. C'est que l'Eglise catholique seule, ayant Dieu avec elle, a tout ce qu'il lui faut en elle-même, et n'a besoin que d'elle-même pour être elle-même. C'est ainsi que l'enseignement catholique est universel par son existence, étant le seul existant par lui-même dans tout le monde. Mais seul nécessaire, seul universel, comme la lumière, l'enseignement catholique est aussi le seul enseignement extrêmement facile. C'est sa troisième condition, que nous allons développer dans la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

16. C'est bien extraordinaire que ce grand, cet ineffable bienfait du Dieu créateur, la lumière matérielle, soit aussi facile qu'il est nécessaire et universel. Il suffit d'ouvrir les yeux pour voir, comme il suffit d'ouvrir la bouche pour respirer. L'enfant, avant même d'avoir appris à bégayer le mot « lumière, » voit, sans qu'il lui soit nécessaire pour cela de faire la moindre étude, de se donner la moindre peine, de vaincre la moindre difficulté. L'homme grossier, ne sachant pas ce que c'est que la lumière, en jouit autant que le philosophe qui se casse le cerveau et se tourmente l'esprit pour en deviner la nature et en constater les phénomènes.

Oh ! la belle et fidèle figure qu'est celle-ci, de la lumière spirituelle de l'enseignement catholique, dont l'Eglise seule a le dépôt, la dispensation et la grâce ! Cette lumière divine ne demande aucun effort, aucune étude, aucune application. L'homme le plus ignorant, l'ouvrier, le paysan, la jeune fille, l'enfant, peuvent en jouir autant que le théologien qui passe toute sa vie à en contempler l'origine divine, à en pénétrer les augustes profondeurs, à en étudier les monuments, à en multiplier les preuves.

Il suffit d'avoir les yeux sains et de vouloir les ouvrir, pour voir ; de même il suffit d'avoir l'esprit exempt de la maladie de l'orgueil et de vouloir le soumettre, pour croire. Le philosophe connaît mieux que les autres les prodiges de la lumière, mais il ne

voit pas pour cela mieux que les autres. Il a la science de la lumière, mais la science n'en augmente pas en lui la vision. De même le théologien connaît mieux que le fidèle les grandeurs de la religion, mais il ne croit pas pour cela mieux que le fidèle. Il a la science de la religion, mais la science n'en augmente pas en lui la foi. Ce n'est pas celui qui a mieux étudié la physique qui voit mieux, mais celui qui a plus sain l'organe de la vue. De même ce n'est pas celui qui a mieux étudié la théologie qui croit mieux, mais celui dont l'esprit est plus humble et le cœur plus droit et plus sincère. Souvent même l'homme du peuple, qui ne fatigue pas sa vue par la lecture, voit mieux que le naturaliste dont la vue est affaiblie par les études. Et de même le simple chrétien, étranger au vent de la présomption, dont la science gonfle bien des fois l'esprit, *Scientia inflat* (I *Cor.*, VIII, 1), croit mieux que le savant dont parle Tertullien, auquel l'intempérance de la science a donné une indigestion d'orgueil. Ce qui a fait dire à Lactance que les hommes de lettres croient moins que les hommes sans lettres ; *Homines litterati minus credunt.*

Mais pour le savant qui, d'après le conseil de saint Paul, ne se soucie pas de trop approfondir la science de Dieu, ni de savoir plus qu'il ne faut savoir, et qui assujettit son esprit aux lois de cette sage tempérance qui fait la santé du corps : *Non plus sapere quam oporteat sapere, sed sapere ad sobrietatem* (*Rom.*, XII, 3) ; pour le savant qui, avant tout, tient à la science la plus importante et la plus difficile, la science de devenir enfant par la simplicité, et petit

par la soumission; pour ce savant, l'étude ne l'empêche pas de croire vite, et même de croire avec plus de mérite et avec plus de perfection.

17. Voyez ce qui arrive au premier ministre de la reine Candace de l'Ethiopie, dont il est question dans les *Actes des Apôtres* (*Cap*. VIII). Il était prosélyte, c'est-à-dire du nombre de ces gentils qui avaient embrassé la religion des Juifs; il venait d'adorer le vrai Dieu à Jérusalem; il s'en retournait dans son pays, et, assis sur son char, il lisait Isaïe. Saint Philippe, l'un des disciples de Jésus-Christ, sur l'impulsion du Saint-Esprit, l'aborde, et lui dit : Homme, crois-tu comprendre ce que tu lis? *Putasne intelligis quæ legis?* Et le bon Ethiopien répond : Seigneur, comment puis-je le comprendre, s'il n'y a quelqu'un qui me l'explique? *Quomodo possum, si non aliquis ostenderit mihi* (1)? Cette déclaration était déjà, de sa part, un désir, une prière de connaître la vérité. Il n'en fallait pas davantage. Dieu est souverainement

(1) Voilà, dans ce passage, une preuve sans réplique de la nécessité de l'autorité de l'Eglise, du ministère doctrinal de l'Eglise, pour l'interprétation légitime de l'Ecriture Sainte. C'est, du reste, ce que l'apôtre saint Pierre a enseigné d'une manière encore plus claire par ces mots : « Aucune partie de l'Ecriture n'a été laissée à l'interprétation privée; *Omnis prophetia Scripturæ propria interpretatione non fit* (II *Petr*. I, 20). » Aussi, bien des docteurs protestants, pour se débarrasser de ces textes de l'Ecriture si frappants, si concluants contre la doctrine protestante de l'*inspiration*, du *jugement privé* dans l'interprétation de l'Ecriture, ont pris le parti très-commode de nier l'authenticité des livres sacrés où ces textes se trouvent. C'est le criminel qui nie l'existence ou l'authenticité de la loi qui le condamne!

bon, dit l'Ecriture Sainte, envers ceux qui ont le cœur droit; *Quam bonus, Israël, Deus, iis qui recto sunt corde!* Dieu se laisse trouver par les âmes sincères qui le cherchent; *Bonus est Deus animæ quærenti illum.* Saint Philippe monte sur le char de l'Ethiopien, et s'asseyant à ses côtés : « Je vais t'expliquer, lui dit-il, ce que tu ne comprends pas. » L'endroit du prophète, auquel l'Ethiopien s'était arrêté dans sa lecture, était celui-ci : « Il sera mené au sacrifice comme un agneau; *Tanquam ovis ad occisionem ducetur.* » « Eh bien ! disait le prosélyte à saint Philippe, comment doit-on entendre ce passage? Le prophète parle-t-il ici de lui-même ou de quelque autre personnage? *De semetipso dicit hoc propheta, an de aliquo alio?* » Et saint Philippe, en prenant occasion de ces mots : «C'est, lui dit-il, la prophétie par laquelle Isaïe a prédit le grand événement qui vient de s'accomplir à Jérusalem. Cet agneau dont parle ici le prophète, c'est Jésus-Christ, le Fils de Dieu fait homme, le vrai Messie, le rédempteur et le sauveur du monde, qui a été, comme un agneau, entraîné à la mort qu'il a subie pour l'homme. » Et là-dessus il lui expliqua les mystères de l'incarnation, de la naissance, de la vie, de la mort, de la résurrection, de l'ascension au ciel de Jésus-Christ; il lui parla de la puissance de ses miracles, de l'étendue de ses bienfaits, de l'excès de sa bonté, de l'obligation de ses lois, de l'abondance de sa grâce, de la nécessité et de l'efficacité du baptême et des autres sacrements ; *Aperiens os suum, et incipiens a Scriptura ista, evangelizavit illi Jesum.*

Le pieux prosélyte entendait ce catéchisme nouveau, cette instruction sublime avec un recueillement profond, avec une joie infinie; et, au fur et à mesure que saint Philippe lui développait ces grandes vérités, il se sentait brûlant du désir de devenir chrétien. En arrêtant donc le char près d'une rivière qu'on rencontra sur le chemin : « Apôtre de Jésus-Christ, dit-il à saint Philippe avec le ton d'une sainte impatience, qui trahissait tout l'enthousiasme de ses transports, toute la vivacité de sa foi ; Apôtre de Jésus-Christ, voici de l'eau : qu'est-ce qui t'empêche donc de me baptiser et de me faire chrétien? *Ecce aqua : quid prohibet me baptizari?* Rien, dit saint Philippe, rien ne m'en empêche, pourvu que tu veuilles croire avec toute la sincérité du cœur ce que tu viens d'entendre : *Si credis ex toto corde, licet.* Eh oui, oui, s'écria alors l'Ethiopien, je veux croire, je crois tout; et en particulier je crois que Jésus-Christ est le Fils de Dieu et le sauveur du monde; *Utique credo quia Jesus Christus est Filius Dei.* » Et en disant ainsi, il s'élance dans l'eau en y entraînant saint Philippe, il reçoit le baptême : *Et descenderunt ambo in aquam, et baptizavit eum;* et continua son chemin, le cœur noyé dans la joie, et louant et bénissant le Seigneur de la grande miséricorde qu'il venait d'en recevoir : *Et revertebatur magnificans Deum.*

18. Voilà donc un homme qui, dans quelques quarts d'heure d'instruction d'un des ministres de Jésus-Christ, a plus appris qu'il n'avait appris pendant toute sa vie aux écoles de la raison humaine, et qui dans quelques instants se trouve instruit, éclairé, croyant

et chrétien. Ainsi, de longues années, d'immenses recherches, des études profondes sont nécessaires pour former le philosophe, le savant selon le monde; quelques instants, et un peu de sincérité, d'humilité et d'amour suffisent pour former le chrétien, le véritable philosophe, le véritable savant selon Dieu.

Aux écoles de la philosophie rationnelle, en partant du principe, *Qu'il ne faut admettre comme vérité naturelle que ce qui paraît à chacun une vérité naturelle;* après qu'ou a passé toute sa vie dans d'interminables disputes, on n'arrive qu'au doute. Aux écoles du protestantisme, en partant du même principe appliqué à la religion, *Qu'on ne doit admettre comme vérité révélée que ce qui paraît à chacun une vérité révélée;* après qu'on a épuisé son esprit en de vains examens, on n'aboutit qu'à l'indifférence. A l'école de l'Eglise seulement, en peu de temps et sans avoir besoin de chercher, de raisonner, d'examiner, de disputer, on se trouve vraiment et solidement instruit dans la science de Dieu et du salut éternel.

A l'école de l'Eglise, on ne demande pas de l'élévation d'esprit, mais la sincérité du désir et la docilité du cœur; et peu d'instants suffisent pour apprendre toute vérité. C'est qu'aux autres écoles on n'a que l'homme pour maître, l'homme qui ne peut apprendre aux autres ce qu'il ne sait pas lui-même; au lieu qu'à l'école de l'Eglise, ainsi que le prophète l'avait dit et que Jésus-Christ l'a confirmé, on a pour maître Dieu lui-même : *Et erunt docibiles Dei* (*Joan.*, VII, 45). On a pour maître le Saint-Esprit,

dont Jésus-Christ a dit qu'il lui appartient et qu'il n'appartient qu'à lui d'instruire les âmes dociles de toute vérité; *Cum venerit Paraclitus, ipse docebit vos omnem veritatem* (*Joan.*, XVI, 13); et l'on apprend bien, on apprend vite, dit saint Léon, tout ce qu'on apprend à l'école de Dieu même : *Ubi Deus magister est, cito discitur quod docetur.*

A l'école de l'Eglise il suffit, à la rigueur, de connaître le symbole des Apôtres et de vouloir le croire, les commandements de Dieu et de vouloir s'y soumettre, les sacrements et de vouloir en faire usage. L'âge le plus tendre, le sexe le plus faible, l'esprit le plus borné, la condition la plus pauvre, sont bons pour cela. Personne donc, à cette école divine, n'est repoussé comme incapable, n'est exclu du bienfait de la lumière, de l'enseignement de Dieu.

A cette école, on avance en s'arrêtant à la considération de son propre néant; on s'élève par l'abaissement, on grandit par la petitesse, on connaît par le désir, on comprend par la prière, on étudie sans livres, on s'instruit sans discussion, on profite sans examen, on obtient des succès d'autant plus grands qu'on est plus humble, et d'autant plus rapides qu'on est plus obéissant.

O bonté ineffable, ô généreuse miséricorde, ô libéralité inépuisable du Dieu rédempteur, d'avoir ainsi mis à la portée, à la disposition de tout le monde les précieux trésors de sa sagesse infinie, les secrets ineffables de sa vérité!

19. Il est donc démontré, mes Frères, que l'enseignement catholique est aux yeux de l'esprit ce que

la lumière matérielle est aux yeux du corps; que c'est le seul enseignement nécessaire, le seul enseignement universel, le seul enseignement facile. C'est sans doute un mystère, et un grand et profond mystère, que celui d'un enseignement divin mis à de telles conditions. Mais c'est précisément ce mystère qui en forme le prix, la grandeur, l'importance, et qui en démontre la vérité et la divinité. L'homme n'a jamais mis, n'a pu jamais mettre l'enseignement à des conditions pareilles. Si ce sont donc celles-ci les conditions de l'enseignement de l'Eglise, il est manifeste que cet enseignement n'est pas de l'homme, mais de Dieu; et que la raison catholique est bien sage, est bien inspirée, de ne vouloir pas suivre les égarements de la raison philosophique, de ne vouloir pas marcher seule, mais de prendre pour guide la lumière de cet enseignement : car c'est la lampe, la lumière du Verbe de Dieu, qui seule peut éclairer les voies de l'homme, diriger ses pas, et en assurer le bonheur : *Lucerna pedibus meis verbum tuum, et lumen semitis meis.*

C'est ce que Jésus-Christ a voulu nous inculquer, lorsqu'un jour élevant, en présence du peuple, ses yeux divins vers le ciel, il dit à haute voix au Dieu dont il est le Fils : « Mon Père, je vous confesse aussi pour le père des hommes, comme vous êtes le Seigneur du ciel et de la terre, parce que vous avez caché vos mystères aux sages, aux savants de la sagesse et du savoir humains, et que vous ne les avez révélés qu'aux petits : *Confiteor tibi, Pater, Domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc a sapientibus et pruden-*

tibus, et revelasti ea parvulis! » Et puis, se tournant vers le peuple, il se mit à crier avec la voix du cœur, et il dit : « O vous qui, au moyen de tant de vains efforts, de stériles recherches, poursuivez la vérité loin de Celui qui seul peut vous l'apprendre, et qui, malheureux que vous êtes, gémissez sous le lourd poids de tant de superstitions, de tant d'erreurs, triste partage de l'enseignement de l'homme, venez, venez à moi; et ma doctrine, ma lumière, en éclairant votre esprit, soulager aaussi votre cœur : *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.* Soumettez votre entendement à mes dogmes, votre volonté à mes lois, avec cette mansuétude d'esprit, avec cette humilité de cœur dont je vous ai donné, en même temps, les leçons et l'exemple; et vous trouverez à mon école, à ma suite, auprès de moi et en moi, ce repos de l'esprit, cette paix de l'âme que vous cherchez en vain loin de moi; et vous vous convaincrez, par une heureuse expérience, que mon joug est doux, et que mon fardeau est léger : *Tollite jugum meum super vos, et discite a me, quia mitis sum et humilis corde, et invenietis requiem animabus vestris. Jugum enim meum suave est, et onus meum leve* (*Matth.*, XI). »

O doctrine! ô parole! On n'avait jamais entendu une pareille doctrine; jamais n'étaient sorties de la bouche de l'homme des paroles de tant de douceur, de tant de tendresse, de tant de bonté! Ah! c'est que lui seul est en même temps homme et Dieu. Lui seul est l'ami de l'homme, le maître de l'hom-

me, qui peut, qui veut éclairer l'homme, instruire l'homme et le sauver !

20. Prenons donc, mes Frères, la résolution d'aller à son école, qu'il a ouverte, qu'il a établie, et à laquelle il préside dans son Eglise ; de recevoir sa lumière, d'accueillir ses doctrines, de nous soumettre à son enseignement, si nous voulons faire cesser ces doutes, ces incertitudes de l'esprit, ces déchirements du cœur qui, en faisant notre tourment dans le temps, feraient aussi notre malheur dans l'éternité.

Rompons vite avec les hommes prétendant nous donner la science de Dieu, que l'homme ne peut recevoir que de Dieu même ; et disons-leur, avec le Prophète : « Hommes d'illusions, lors même que vous n'êtes pas des hommes d'iniquité, je connais maintenant la nature de vos doctrines, l'esprit de votre enseignement. C'est un amas de fables, de mensonges, de sottises, que tout cela. La vérité, la certitude, la lumière ne se trouvent que dans les doctrines, dans l'enseignement de l'Eglise ; c'est là la véritable loi de Dieu, pour la direction et le bonheur de l'homme ; *Narraverunt mihi iniqui fabulationes ; sed non ut lex tua* (*Psal.* CXVIII, 85).

Arrière donc, loin de moi les faux sages, les imposteurs, les charlatans, les comédiens de la science philosophique ! Rougissez de voir que maintenant je vous connais pour ce que vous êtes, les véritables artisans de ma perte et de mes malheurs. Je ne veux pas plus de vos doctrines que de vos personnes : *Avertantur retrorsum, et erubescant qui volunt mihi mala* (*Psal.* CVI).

Ah ! vous me promettez la vérité, la certitude, que vous ne pouvez pas me donner, parce que vous ne les possédez pas. Vous me demandez de croire des choses auxquelles vous ne croyez pas vous-mêmes; vous voulez me tromper, pour vous moquer ensuite de ma crédulité, pour rire de moi, comme vous riez en vous-mêmes de tous les imbéciles qui vous ont écoutés, de tous les insensés qui vous ont crus, de tous les niais qui vous ont pris au sérieux.

Vous voulez m'attirer à vous pour m'exploiter. Vous voulez mon adhésion, mes louanges, mes applaudissements, pour vous donner de l'importance dans le monde des frivolités; vous voulez vous servir de moi comme d'un marchepied pour monter plus haut; vous voulez grandir à mes dépens, vous élever sur ma ruine. Ce n'est donc pas mon avantage que vous cherchez, mais le vôtre; et c'est dans l'intérêt de votre vanité, de votre gloriole devant le monde, que vous me faites du mal devant Dieu. Partez donc; je ne veux servir ni à vos amusements ni à vos passions : *Avertantur retrorsum, et erubescant qui volunt mihi mala.*

Oui, c'est du mal, et rien que du mal, que vous voulez me faire : vous voulez que je renonce à ma religion pour embrasser votre philosophie; vous voulez que je secoue le joug de ma foi pour m'imposer le joug de votre science; vous voulez me faire abjurer mes croyances pour me faire adopter vos délires; vous me déclarez libre pour m'attacher à votre char, pour m'asservir à votre domination; vous voulez que je cesse d'être l'enfant de l'Eglise pour devenir votre

disciple professant vos doctrines, votre valet endossant votre livrée, votre esclave portant vos chaînes. O le beau change que vous me proposez! O le beau marché dans lequel vous voulez m'engager.

Ah ! j'ai ce qu'il me faut dans la religion de vérité ; je n'ai pas besoin de vos leçons d'erreur. Je ne veux pas devenir matière à être façonnée par vos mains. Je suis content de porter en moi l'image de mon Dieu ; je ne me soucie pas que vous me formiez à votre image. Confondez-vous donc, et éloignez-vous de moi. Vous n'êtes pas des amis, mais des traîtres. Sous prétexte d'éclairer mon intelligence, vous en voulez à mon âme : *Confundantur et revereantur, qui quærunt animam meam.*

Pour mieux me tromper, vous me flattez. Semblables à ces avocats imposteurs qui exagèrent les droits de leurs clients pour les engager dans des procès qui les ruinent, vous me parlez de lumières que je n'ai pas, pour me faire perdre celles que je possède. Vous m'exagérez la puissance de ma raison au préjudice de ma foi, au risque qu'en perdant, comme vous, la foi, je finisse par perdre aussi, comme vous, la raison. Vous me jouez en me louant; vous me tuez en me caressant. Je n'ai pas d'autre regret que celui de vous avoir devinés trop tard. Mais puisque vous voyez que je comprends enfin ce que vous êtes, laissez-moi tranquille, allez-vous-en, la confusion au front, le remords dans le cœur : *Avertantur statim erubescentes, qui dicunt mihi : Euge, euge.*

Mon Dieu, que je vous remercie de m'avoir éclairé à temps sur ma nature et sur ma condition ! Grâce

à vos lumières, je ne me trompe pas sur moi-même; je sais bien ce que je suis, ce que je peux; je sais bien que, pauvre, indigent, je ne suis que faiblesse et aveuglement par moi-même. Venez donc à mon secours, et donnez-moi ce dont j'ai besoin, et que vous seul pouvez me donner, la force et la vérité : *Ego vero egenus et pauper sum; Deus, adjuva me!*

Je vous le demande, ce secours, non-seulement pour moi, mais pour ceux aussi qui, égarés eux-mêmes par la vaine et fausse science de ces derniers temps, ont voulu m'égarer. Ah! ils sont bien plus malheureux que coupables. Ils sont ce qu'une éducation toute séculière, une instruction toute païenne les ont faits. Trompés eux-mêmes, il n'est pas étonnant qu'ils aient voulu tromper les autres. Victimes malheureuses eux-mêmes d'une philosophie antireligieuse, il n'est pas étonnant qu'ils aient voulu faire d'autres victimes de cette même philosophie. Eclairez-les donc, Dieu de bonté, comme je veux être éclairé moi-même. Rappelez-les, des voies funestes où ils se sont engagés, à l'école de votre Eglise. Accordez-leur aussi la grâce de s'associer à tous les enfants de l'Eglise, afin que, dans l'unité de la même foi et du même amour, ils se consolent, ils se réjouissent en vous, Seigneur, en compagnie de tous ceux qui vous cherchent, qui vous suivent, qui vous écoutent, qui vous aiment comme leur Sauveur sur cette terre, pour vous louer, pour vous bénir un jour dans le ciel : *Exultent et lætentur in te omnes qui quærunt te, et dicant semper : Magnificetur Dominus, qui diligunt salutare tuum.*

Accordez la même grâce à tout cet auditoire chrétien ; faites que tous nous suivions la lumière de votre doctrine, et que nous nous y conformions dans le temps, afin que, selon votre parole, nous évitions l'éternité de la mort, et la mort de l'éternité : *Qui sermonem meum custodierit, mortem non videbit in æternum*. Ainsi soit-il.

CINQUIÈME CONFÉRENCE.

L'HOMOGÉNÉITÉ, L'IMMUTABILITÉ, L'INCORRUPTIBILITÉ, LA PLÉNITUDE, LA VÉRACITÉ, LA CERTITUDE DE L'ENSEIGNEMENT CATHOLIQUE.

Et adduxerunt pullum ad Jesum, et posuerunt vestimenta sua super eum, et Jesum desuper sedere fecerunt.

« Et les Apôtres amenèrent l'ânon à Jésus, et » ils posèrent dessus leurs propres habits, et ils fi- » rent asseoir dessus Jésus-Christ. »

(Evangile du Dimanche des Rameaux.)

1. L'HOMME, a dit le Prophète en parlant particulièrement des peuples païens, a oublié la noblesse de son origine, la grandeur de sa destinée, la dignité de sa condition; et dès lors, égaré par les erreurs, corrompu par les vices, il est descendu au dernier degré de l'abrutissement moral, est devenu semblable à une impure et stupide bête de somme : *Homo, cum in honore esset, non intellexit; comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis* (*Psal.* XLVIII).

Il n'y a donc pas de doute, dit le grand saint Hilaire, que l'animal indompté, dont il est parlé dans l'évangile d'aujourd'hui, figurait les peuples gentils qui s'étaient livrés à la licence de toutes les doctrines, aux désordres, aux excès de toutes les passions; *Indomitæ gentes significantur per pullum* (*In Matth.*).

Quant aux habits des Apôtres, ils signifient, d'après saint Jérôme, la doctrine des mœurs et la variété des dogmes de l'Eglise; *Vestis apostolica est doctrina morum cum ecclesiasticorum dogmatum varietate* (*In Matth.*).

Jésus-Christ donc, ne s'étant assis aujourd'hui sur sa modeste monture que par les mains des Apôtres, *Desuper eum sedere fecerunt,* et qu'après que les Apôtres ont caparaçonné cette même monture avec leurs propres habits, *Et posuerunt super eum vestimenta sua*, a donné à entendre, d'après le même docteur, qu'il ne s'assied, ne repose sur l'âme, ne règne sur elle, qu'après que l'âme, par sa foi en l'enseignement de l'Eglise, a été couverte, ornée des doctrines, des croyances de l'Eglise; *Quibus nisi instructa fuerit anima atque ornata, sessorem habere Dominum non meretur* (*Ibid.*).

C'est, M. T. C. F., que Dieu ne peut agréer que ce qui vient de Dieu, qui émane de Dieu, qui appartient à Dieu et qui a quelque chose de Dieu même, comme la grâce et la vérité. C'est que l'enseignement de l'Eglise est le seul divin; car, semblable à la lumière, c'est le seul enseignement religieux nécessaire, universel, facile, ainsi que nous l'avons vu dans notre dernière conférence. C'est que, comme la lumière toujours, c'est aussi le seul enseignement religieux homogène, naturel à l'homme, immuable, incorruptible, complet, fidèle, certain, comme nous l'allons voir dans la conférence d'aujourd'hui; d'où nous conclurons que la *raison philosophique* est bien insensée de négliger, de repousser cet enseignement

divin ; et qu'au contraire la raison catholique est bien avisée, bien prudente, bien heureuse de le prendre pour sa règle, pour son guide, de s'appuyer sur lui et de se confier à lui.

Il nous sera facile de nous pénétrer de ces importantes vérités, si la lumière divine vient à notre aide. Implorons-la donc par la médiation de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

2. Nous ne connaissons les corps que par leurs qualités, leurs vertus, leurs forces et leurs effets; mais leur nature nous est et nous sera toujours complétement inconnue; *Natura corporum nobis ignota est.* C'est ce que tous les savants reconnaissent et avouent, et cette proposition est un des axiomes de la science physique. « Je sais, disait Newton, l'économie, les lois de l'attraction; mais ne me demandez pas ce qu'elle est, car je ne saurais vous le dire; et personne ne le sait ni ne le saura plus que moi. »

Or, de toutes les œuvres de la création, la lumière, qu'on étudie le plus, est précisément ce qu'on comprend le moins. La lumière est le plus profond des secrets de la nature. Cependant, chose étonnante! la lumière, la plus mystérieuse, la plus inexplicabls des créatures sensibles quant à son essence, est la plus homogène, la plus naturelle par rapport à l'organe de la vision. L'œil l'appète, la saisit aussi facilement, aussi naturellement que l'estomac appète

et saisit la nourriture. Elle ne fatigue que l'œil faible et malade; mais l'œil sain la cherche, s'y arrête, s'y repose, s'y plaît comme dans la chose la plus simple et la plus naturelle pour lui.

« C'est là aussi, dit Origène, l'un des caractères les plus propres de la science divine, de l'enseignement catholique : *Sicut oculus* NATURALITER *lucem requirit et visa, et corpus nostrum escas et potus, ita mens nostra scientiam veritatis Dei et rerum causas cognoscendi, proprium ac naturale desiderium gerit* (*De Princip., lib.* II, 11). Cet enseignement est sans doute *surnaturel*, il est mystérieux, il est ineffable, il est divin par rapport à son origine et à son essence; mais il est en même temps *très-naturel* par rapport à l'organe de l'intellect; il est le seul naturel, ou conforme à la nature de l'esprit humain.

On entend souvent des imbéciles répéter : « Je » m'en tiens à la religion *naturelle;* je ne veux pas » de la religion révélée. » En parlant ainsi, ils croient se poser comme des esprits graves et sérieux, et ils ne sont qu'absurdes et ridicules. Ce langage supposerait que la religion qu'ils appellent *naturelle* n'est pas révélée, et que la religion divinement révélée n'est pas naturelle : tandis que tout cela est complétement faux, et le contraire exactement vrai.

La religion qu'on appelle naturelle n'est que la religion primitive, que l'homme n'a pas inventée, que l'homme n'a pas retrouvée par lui-même, en lui-même, mais que, comme on l'a vu (*Conf.* 1[re], § 4), Dieu lui a apprise dès le premier instant de sa créa-

tion, et qui, transmise par le langage et la tradition, s'est répandue et s'est établie dans toute l'humanité. Elle est donc aussi vraiment révélée que la religion qu'on appelle révélée.

De même, la religion révélée n'est pas une religion excentrique, en dehors des instincts, des besoins, des sentiments naturels de l'homme; elle n'est pas une religion que Dieu ait arbitrairement imposée à l'homme. Elle n'est que l'expression des rapports entre l'homme et Dieu, entre l'homme et l'homme. Or les rapports des êtres ont leur raison, leur racine dans leur nature, et ils y sont renfermés. La religion révélée a donc, elle aussi, sa racine et sa raison dans la nature de Dieu et dans la nature de l'homme, et dans ce sens elle est très-naturelle. Et puisque la vraie religion chrétienne, la religion catholique exprime des rapports entre l'homme et Dieu, entre l'homme et l'homme, plus intimes, plus élevés et plus parfaits que ceux qu'exprimait la religion primitive, elle est plus naturelle même que la religion qu'on appelle naturelle.

3. Voyez, par exemple, le sacrement de l'Eucharistie. Rien n'est plus abstrus ni plus impénétrable que ce mystère. C'est, d'après saint Thomas, le plus grand, le plus étonnant des prodiges du Dieu Rédempteur, *Omnium miraculorum maximum*. La raison ne l'a pas inventé, car la raison n'invente pas ce que la raison ne comprend pas, ce qui est au-dessus de la portée de la raison. Aucune intelligence créée n'en eût jamais pu, même de loin, soupçonner la possibilité, si Dieu ne l'avait pas insti-

tué. Aucune intelligence créée n'eût pu le connaître, si le Dieu qui l'a accompli ne l'eût lui-même révélé. C'est donc une institution *surnaturelle*, divine, ineffable, incompréhensible. Mais en tant que ce mystère a sa raison dans l'immensité de l'amour de Dieu pour l'homme, et dans le besoin, dans l'instinct inné, violent, indestructible qui pousse l'homme à s'approcher de Dieu, non-seulement par l'esprit et par le cœur, mais aussi par le corps; à avoir Dieu tout près de lui sous des formes sensibles; à communiquer à la substance, à la nature divine; à se rendre semblable à Dieu, à s'assimiler à Dieu, à s'identifier avec Dieu, et devenir une seule et même chose avec Dieu; en tant que, par ce sacrement, l'homme, dit saint Chrysostome, obtient tout cela (1), l'Eucharistie est en même temps l'institution la plus *naturelle;* car rien n'est plus conforme à la nature de l'homme créé pour Dieu, et ne pouvant trouver qu'en Dieu sa perfection et son bonheur, que de s'unir par la manducation à Dieu de la manière la plus intime, la plus substantielle et la plus parfaite. Rien n'est plus conforme à la nature de Dieu que d'avoir, par cet ineffable moyen, voulu apaiser le plus noble des instincts, satisfaire le plus grand et le plus légitime des besoins que lui-même a mis dans l'homme, a gravés dans la nature

---

(1) « Quot dicunt : Vellem ipsius formam aspicere ! Ecce eum » vides, ipsum tangis, ipsum manducas. Propterea semetipsum » nobis immiscuit et corpus suum in nobis contemperavit, ut unum » quid simus tanquam corpus capiti cooptatum; ardenter enim » amantium hoc est (*Homel.* 60 et 61, *ad pop. Antioch.*). »

de l'homme, en créant l'homme pour Dieu lui-même.

Voyez aussi la Confession! Personne n'aurait jamais imaginé qu'il eût été possible d'obtenir de l'homme qu'il avouât toutes ses fautes à un autre homme, pour en obtenir le pardon de Dieu. La Confession est donc, elle aussi, une institution surnaturelle, un sacrement divin que Dieu même a institué, et qui ne pouvait être imaginé et institué que par Dieu. Mais en tant que, comme l'a remarqué Origène, rien n'est plus conforme à la nature de l'homme moral que de se débarrasser, par la confession, du crime qui pèse sur son cœur : comme rien n'est plus conforme à sa nature physique que de vomir le poison qui fait des ravages dans ses entrailles (1); en tant que rien n'est plus conforme à la nature du Dieu souverainement bon que d'accorder son pardon au mérite de la confession volontaire que fait l'homme de tous ses péchés en présence d'un autre homme, puisque, même parmi les hommes, le pardon est assuré au repentir accompagné de l'aveu spontané de la faute ; la Confession est aussi le remède le plus propre, le plus homogène pour l'homme qui a péché, et l'institution la plus naturelle.

Enfin, la résurrection universelle des morts au dernier jour du monde sera un grand prodige de la puissance de Dieu, dont l'homme ne se serait jamais douté si Dieu ne le lui avait pas appris. Ce sera

---

(1) « Sic, qui peccaverit suffocatur flegmate peccati ; et *dum confitetur delicta*, omnem morbi emovit causam (*Hom.*). »

donc un événement surnaturel, divin, que Dieu a révélé, et qui ne pouvait être révélé que par le Dieu qui l'a décrété et qui l'accomplira. Mais en tant, dit saint Thomas, qu'il est contre la nature que l'âme, forme indestructible et éternelle, soit séparée pour toujours de sa matière, du corps auquel elle a été une fois substantiellement unie, et que rien de ce qui est contraire à la nature ne saurait durer toujours; en tant que rien n'est plus conforme à la nature de l'homme que de subir une crise miraculeuse par laquelle il peut redevenir tout ce qu'il a été; en tant que rien n'est plus conforme à la nature de Dieu que cette économie de providence par laquelle il sera interdit à la créature d'éluder pour toujours le dessein primitif du Créateur dans la formation de l'homme, et par laquelle la mort, qui n'est qu'un accident, sera réparée, et l'ordre primitif, l'ordre universel sera rétabli; la résurrection des morts, tout en restant un grand et incompréhensible prodige, est tout ce qu'on peut imaginer de plus simple, de plus juste, de plus raisonnable et de plus naturel (1).

4. Il en est de même de tous les autres dogmes catholiques. Expressions des rapports entre l'homme et Dieu et entre l'homme et l'homme, ils sont pour

---

(1) « Contra naturam est animam sine corpore esse. Nihil autem, » quod est contra naturam, potest esse perpetuum. Mors per acci- » dens subsecuta est; hoc autem accidens Christi morte sublatum » est. Resurrectio, quantum ad finem, NATURALIS EST (*Sum. cont. Gent. lib.* IV). »

la plupart inaccessibles à l'intelligence humaine. Pour les comprendre, il faudrait comprendre d'une manière claire et précise la nature de Dieu et la nature de l'homme, d'où ils dérivent et où ils ont leur fondement; il faudrait comprendre ce qu'il y a de plus incompréhensible. Car Dieu n'est parfaitement compris que par Dieu, qui se connaît parfaitement lui-même; et l'homme aussi n'est compris que par le même Dieu qui l'a créé. Non-seulement Dieu, en tant qu'Être infini, est un mystère impénétrable pour l'homme; mais l'homme aussi est un mystère impénétrable pour l'homme même. De l'incompréhensibilité de ces deux natures résulte l'incompréhensibilité des rapports naturels, nécessaires, mais intimes et cachés dans les profondeurs de ces mêmes natures; et, par conséquent aussi, l'incompréhensibilité des dogmes catholiques, qui en sont l'expression.

Semblable donc à l'enfant qui vient de naître, *Sicut modo geniti infantes* (I *Petr.*, II, 2), qui a le sens mais non pas la conscience des instincts de son corps,, et qui connaît encore moins la manière de les apaiser, l'homme, pendant cette vie, n'a que le sens et des notions confuses des instincts de son âme, de ses rapports et de ses devoirs; mais il n'en a pas l'idée claire et distincte, et moins encore sait-il parfaitement s'en rendre compte, les formuler, et trouver par lui-même, en lui-même, les moyens d'y satisfaire. Comme la mère seule, par l'instinct intelligent de son amour et de son dévouement, devine les besoins de son enfant et s'empresse de les

satisfaire; de même Dieu seul, par la connaissance que lui seul a de lui-même et de l'homme, par l'amour qu'il a pour l'homme peut se révéler à l'homme et révéler l'homme à lui-même.

Afin donc que l'homme eût la connaissance prompte, facile, claire, distincte et sans mélange d'erreur, des rapports qui le lient à son auteur aussi bien qu'à ses semblables, rapports que, livré à lui-même, il n'aurait jamais pu découvrir, et dont il ne se serait jamais douté, il a été nécessaire, ainsi que saint Thomas l'a démontré (1), que Dieu révélât à l'homme les dogmes qu'il doit croire, les devoirs qu'il doit pratiquer; qu'il lui révélât la Religion. Dans ce sens, les mystères, les dogmes, les lois, les sacrements, les institutions catholiques ayant Dieu pour auteur et pour révélateur, sont surnaturels, ineffables, divins. Mais en tant que cette religion est fondée sur la nature de Dieu et la nature de l'homme; en tant qu'elle exprime les rapports nécessaires de ces natures, ou bien des rapports souverainement élevés et parfaits, en dehors et au-dessus même de la nature, des forces, du mérite et de la condition de l'homme, mais toujours élevant, perfectionnant et déifiant en quelque manière l'homme, cette religion est aussi souverainement naturelle.

5. Tout être ayant un principe faible et imparfait à sa naissance, à son commencement, tend naturellement à se fortifier, à se perfectionner par son

---

(1) Voyez la magnifique argumentation du Docteur angélique ur ce sujet, à la Conférence Ire, § 9.

développement et par sa fin. L'état où il naît, où il commence, est son état *natif;* mais l'état auquel il tend, auquel il s'efforce de parvenir, est son état *naturel;* car la perfection est l'état naturel de tout être perfectible (1). Tout ce donc qui élève l'être et le perfectionne, lors même que l'être ne peut atteindre cette perfection par des moyens purement naturels, est cependant conforme à ses tendances, à ses fins, à sa nature; lui est naturel.

Or, il n'y a pas de doute, particulièrement de nos jours où tous les faiseurs de religions nouvelles s'efforcent de les rattacher au christianisme, de les faire sortir, de les faire éclore du christianisme, il n'y a pas de doute que le vrai christianisme, le christianisme complet, le christianisme parfait, le catholicisme n'élève et ne perfectionne l'homme. Car l'homme qui suit parfaitement cette religion, et y conforme toute sa vie et toutes ses opérations, est le seul homme faisant bon usage de toutes ses facultés, de toutes ses forces; est le seul homme ne faisant jamais le mal, pratiquant toujours le bien, accomplissant ses devoirs envers Dieu, envers soi-même, envers l'Eglise, envers la patrie, envers la famille, envers la société; n'ayant aucun vice, possédant toutes les vertus; est l'homme parfait. Puis

(1) « Nous reconnaissons, dit Aristote, que l'état *de nature* de » tous les êtres est celui auquel ils parviennent par leur progrès » naturel et complet; *Illud, pro statu naturæ rerum omnium » agnoscimus ad quem res naturali et completo progressu per- » veniunt* (*De Repub. lib.* I, 2). »

donc que tous les dogmes, toutes les lois, tous les sacrements, toutes les institutions du christianisme tendent à réformer l'homme, à l'élever, à le sanctifier, à le perfectionner, à le rendre plus heureux; dans ce sens, ils sont tous conformes à sa nature, ils sont souverainement naturels.

Les cultes idolâtres et le culte mahométan, n'ayant rien de commun avec la révélation chrétienne, n'expriment que de faux rapports entre l'homme et Dieu, et entre l'homme et l'homme. Les cultes hérétiques, en *protestant* contre une partie des vérités chrétiennes, n'expriment qu'une partie seulement de ces rapports, et même d'une manière fort arbitraire, fort incertaine et fort imparfaite. Les cultes purement philosophiques, rejetant entièrement la révélation chrétienne et toute religion positive, n'expriment point du tout ces rapports. Toutes les religions donc, excepté le catholicisme, sont plus ou moins hors de la nature ou contre la nature de Dieu et de l'homme, et ne sont pas et ne peuvent pas être naturelles. La seule religion catholique, exprimant *tous* les rapports véritables devant exister entre Dieu et l'homme, et les hommes entre eux, et les précisant d'une manière claire, distincte, certaine et parfaite, est, par cela même, la seule religion parfaite, la seule religion naturelle.

La mère qui apprend à son enfant à marcher et à parler, lui apprend des choses qu'il ne comprend pas, et surtout qu'il ne saurait apprendre tout seul, livré à lui-même; mais ce sont des choses *très-naturelles*, parce que ce sont des choses conformes à la condi-

tion de l'homme parfait, à laquelle il tend par sa nature. De même l'Eglise, tout en apprenant à l'homme de profonds mystères, des dogmes incompréhensibles, des lois sublimes et parfaites, qu'il n'aurait jamais su ni pu découvrir par lui-même, parce que tout cela est au-dessus de la portée de sa raison, de la faiblesse de son cœur, elle lui apprend des choses souverainement naturelles; car ces mystères, ces dogmes, ces lois, sont la manifestation fidèle de la nature de Dieu et de la nature de l'homme, et de leurs rapports. Et l'enseignement catholique, donnant la connaissance de ces mystères, de ces dogmes, de ces lois, et des moyens de les réaliser par l'action, est, par cela même, l'enseignement le plus naturel.

6. La grâce elle-même, l'action divine, immédiate de Dieu sur l'esprit et sur le cœur de l'homme, l'effusion, l'épanchement de l'amour de Dieu sur l'homme, est un phénomène *surnaturel*, car il dépasse le mérite, les forces, la dignité de la nature. Mais il n'est pas contre la nature, il n'est pas en dehors de la nature, ou n'ayant aucun rapport secret, intime avec la nature de l'homme. L'état de grâce est un état auquel l'homme aspire, auquel l'homme tend, que l'homme cherche par l'instinct et le besoin de sa nature (quoiqu'il ne puisse pas l'atteindre par ses propres forces), puisque la grâce perfectionne l'homme, *In virum perfectum* (*Eph.*, IV, 3), l'élève, le sanctifie et le fait heureux autant qu'il peut l'être sur cette terre. Dans ce sens, l'état de grâce lui est donc naturel; car rien n'est plus naturel à l'être et plus conforme à sa nature que tout ce en quoi il

trouve son élévation, sa perfection et son bonheur.

C'est ce qui a fait dire à Tertullien que l'âme humaine est naturellement chrétienne : *Testimonium animæ naturaliter christianæ.* Eh oui, il y a dans l'esprit et dans le cœur de l'homme quelque chose d'analogue, de sympathique, de conforme à tout ce qui est chrétien. Et cela nous explique, en quelque manière, la facilité des triomphes de la grâce de la foi sur l'homme ; la facilité avec laquelle les esprits humbles, dociles, parmi les infidèles, répondent à la parole de l'apôtre de Jésus-Christ, de l'envoyé de l'Eglise, d'un étranger, d'un inconnu, qui sait à peine bégayer leur langue, et est dépourvu de tous les prestiges sensibles, de toutes les ressources, de tous les moyens extérieurs par lesquels l'homme se recommande à l'homme, en impose à l'homme, et se rend maître de l'homme.

Considérez l'aimant : vous n'avez qu'à écarter tout ce qui s'interpose entre lui et le fer, et vous le voyez attirer à lui le fer, le saisir, s'y unir, se l'attacher. De même la grâce de la foi, annexée à la parole de l'apôtre chrétien, en éclairant l'homme docile à son action, en le sanctifiant, en l'élevant au-dessus de lui-même, écarte les empêchements des ténèbres, de l'orgueil, des passions qui s'interposent entre l'homme et la vérité ; et l'homme, rendu par là à la liberté de ses instincts, de ses tendances, de ses inclinations, saisit à l'instant la vérité, s'y unit, se l'attache, s'y repose comme sur quelque chose qui contente, qui apaise, qui satisfait tous les besoins de son esprit et de son cœur ; comme sur quelque chose qui est dans

sa nature, qui est conforme à sa nature, qui est dans les exigences de sa nature, mais qui manque à sa nature; *Testimonium animæ naturaliter christianæ.*

Saint Thomas a défini la vérité : « L'équation entre » l'entendement et la chose, *Æquatio rei et intellec-» tus.*» Belle et magnifique définition. « On dirait, s'é-» crie là-dessus un philosophe chrétien (M. de Maistre), » que la vérité s'est définie elle-même. » Mais cette définition de la vérité en général, c'est aux vérités catholiques qu'elle convient d'une manière toute particulière. Ce sont ces vérités qui établissent une véritable *équation* entre l'esprit de l'homme et elles-mêmes. Ce sont ces vérités qui, reçues par l'homme, acceptées par l'homme, contentent l'homme, le mettent en harmonie avec Dieu, avec les autres hommes, avec lui-même, et obtiennent sans effort toutes ses sympathies et toutes ses affections; *Æquatio rei et intellectus.*

7. Rappelez-vous cette sourde-muette dont naguère ont parlé vos papiers publics. Orpheline de sa mère depuis son enfance, et livrée à la merci d'un père voltairien et haïssant le christianisme, elle avait été élevée dans un éloignement absolu de l'Eglise, du prêtre, dans la plus complète ignorance de la religion. Heureusement on lui avait appris à lire. De sorte que le plus important des livres, après l'Evangile, un catéchisme catholique étant tombé sous sa main, elle put le parcourir tout entier. Eh bien ! rien que cette lecture lui suffit pour connaître la vérité de la religion catholique, pour la saisir, s'en pénétrer et l'aimer. La

voilà à genoux aux pieds de son père, lui demandant, par des cris perçants, qu'on la menât à l'église, où elle n'avait jamais mis le pied. Cette grâce lui ayant enfin été accordée, aucune parole humaine ne saurait rendre les mouvements, les signes, les transports d'enthousiasme, de joie et de bonheur auxquels elle se livra en regardant pour la première fois l'image de Jésus-Christ crucifié. Tantôt elle se prosterne, le front sur la terre, et l'adore; tantôt par des regards affectueux elle paraît lui envoyer son cœur; tantôt elle lui tend les bras, et, les croisant ensuite sur sa poitrine, l'embrasse de loin et de loin le presse sur son sein. Ses yeux tantôt témoignent l'allégresse, tantôt la douleur. Toute sa personne est hors d'elle-même, tous ses mouvements expriment le désordre. On aurait dit : « Elle est folle, elle est ivre. » Eh oui, oui, c'était tout cela; mais c'était la sainte folie de la croix, l'ineffable ivresse de l'amour!

Elle demande et elle obtient d'emporter chez elle cette Image sacrée, et là elle renouvelle ses vifs transports pour l'Amour crucifié, et s'y livre tout entière. Rien ne peut lui faire oublier ni quitter pour un instant cet auguste symbole de la charité du Fils de Dieu mourant pour l'homme. Pendant le jour, le tenant toujours dans ses mains, tantôt elle tombe devant lui à genoux pour l'adorer, tantôt lui imprime des baisers d'amour, tantôt le presse étroitement sur son cœur; et pendant la nuit, le plaçant à son côté dans son lit, elle dort en l'aimant et l'aime en dormant. C'est l'histoire de l'épouse des Cantiques, où

ces échanges de dévouement et d'amour entre le Christ et l'âme chrétienne ont été prédits et formulés dans un style mystérieux et divin.

Témoin de ces scènes si touchantes, le père de cette noble créature, en réfléchissant sérieusement là-dessus, se dit : « Il est impossible qu'une religion qui, à peine connue, saisit d'une telle manière l'esprit et le cœur de l'homme, et s'en fait tellement aimer, ne soit pas la religion sympathique à l'homme, la religion naturelle à l'homme, et, par là même, l'unique vraie religion. Voilà donc que moi aussi j'y crois; me voilà moi aussi chrétien ! » Heureuse enfant qui, en donnant la foi à celui qui lui avait donné la vie, est devenue la mère selon la grâce de celui qui était son père selon la nature, et nous a laissé une nouvelle preuve, sans réplique, que l'enseignement catholique est aussi naturel aux yeux de l'esprit que la lumière l'est aux yeux du corps !

8. Mais la lumière est aussi immuable. La lumière est la seule créature qui ne change jamais, qui ne s'use jamais, qui ne vieillit jamais. Voilà six mille ans qu'elle a été créée, et pendant si longtemps elle a été toujours la même. On ne peut pas dire que les hommes aient vu à l'aide d'une lumière dans un temps, et à l'aide d'une tout autre lumière dans un autre. Les premiers humains ont joui de la même lumière que nous, qui leur succédons après soixante siècles. La lumière d'aujourd'hui est exactement la même lumière qui brilla à l'origine du monde. Il en est de même de l'enseignement catholique.

Dieu n'est Dieu, dit l'Ecriture Sainte, qu'en tant

qu'il ne change jamais : *Ego Dominus, et non mutor* (*Malac.*, III, 6). Tout dépérit dans la nature sensible ; les cieux eux-mêmes périront. Dieu seul est toujours ce qu'il est ; *Ipsi peribunt, tu autem permanebis* (*Hebr.*, I, 11). Les cieux, avec tous les grands corps qui les embellissent, changent toujours, vieillissent comme les vêtements de l'homme. Dieu même change cet ornement de sa gloire extérieure, comme on change d'habit. Lui seul est toujours le même, et ne vieillit jamais. L'*immutabilité* est l'un des attributs propres à Dieu ; *Omnes sicut vestimentum veterascent, et velut amictum mutabis eos, et mutabuntur. Tu autem idem ipse es, et anni tui non deficient* (*Ibid.*) L'enseignement catholique partage cet attribut de Dieu ; c'est le seul enseignement religieux qui ne change jamais, qui ne s'use jamais, qui ne vieillit jamais. Voilà deux mille ans qu'il a été établi dans le monde, et pendant tout ce temps il a été toujours le même. On ne peut pas dire que les vrais chrétiens aient cru une chose dans un temps, et une autre chose dans un autre. Les premiers chrétiens ont eu la même foi que nous avons, nous qui leur succédons après vingt siècles. La foi chrétienne est aujourd'hui exactement la même que la foi de l'origine du christianisme, et même, en quelque manière, de l'origine du monde.

9. Nous avons vu (*Confér.* II, § 5) que toutes les religions, hors la religion véritable, se résument dans ces deux catégories : les *religions sensuelles* (idolâtrie, mahométisme) et les *religions de l'orgueil* (hérésies, protestantisme).

Les *religions sensuelles* sont, il est vrai, toujours

les mêmes; mais leur immutabilité n'est que l'immutabilité de la mort. C'est l'absence de tout mouvement, de tout progrès; c'est l'immutabilité et la durée, sans la variété et la vie.

Les *religions de l'orgueil* changent toujours, ont du mouvement; mais c'est le mouvement de la corruption, de la décomposition, de la destruction, c'est la variété et une vie factice, sans l'immutabilité et la durée.

Il n'y a que la religion catholique qui unisse dans son enseignement la variété et l'immutabilité, la durée et la vie.

Elle a la *variété*, parce qu'elle n'est pas dans un seul Etat, chez un seul peuple vivant sous un seul gouvernement, comme le sont à peu près toutes les fausses religions. Elle est dans tous les Etats, chez tous les peuples, vivant sous des gouvernements divers. Elle est la seule qui, comme nous l'avons remarqué (*Conf. précéd.*), parle toutes les langues, habite tous les climats, s'allie à toutes les conditions si différentes des peuples. Elle est la seule qui ait passé par les mains, par la bouche d'innombrables Pontifes contemporains ou se succédant les uns aux autres, réunis ou dispersés, si différents par leur nationalité, leur langage, leur talent, leur science, leur tempérament, leur moralité, leurs vertus. Elle a en même temps la *vie*, parce qu'elle excite et maintient le mouvement de la science, du développement, du progrès, qui tue toutes les autres religions, et qui est, au contraire, pour elle l'une des conditions de son existence, l'une des preuves de sa force et de sa fécondité.

Mais, malgré une si étonnante variété et le mouvement d'une pareille vie, elle est la seule qui ait conservé et conserve encore l'uniformité, l'immutabilité de son enseignement. Pendant bientôt deux mille ans, de la bouche de ses ministres sont sortis et sortent toujours les mêmes dogmes, les mêmes lois qui sont sortis de la bouche de Jésus-Christ et des Apôtres. Les deux cent trente Pontifes qui se sont succédé sur la chaire de saint Pierre, en parlant à l'Eglise, comme la bouche de l'Eglise, au nom de l'Eglise, n'ont cependant enseigné que les mêmes doctrines dans l'Eglise, ont condamné les mêmes vices, flétri les mêmes erreurs. Les peuples si différents qui leur ont été et leur sont soumis, ont toujours cru et croient toujours les mêmes mystères, pratiquent le même culte, remplissent les mêmes devoirs. Le même symbole catholique est confessé dans plusieurs milliers de langues différentes, comme dans différents rites est offert le même sacrifice. Oh ! qu'il est beau de penser que l'enseignement de notre religion, l'enseignement catholique, est le seul enseignement religieux qui ne se ressent pas de la mutabilité propre de l'homme, et qu'il partage l'immutabilité de Dieu !

10. De l'immutabilité de la lumière naît son incorruptibilité. La lumière est la seule créature sensible qui ne se corrompt jamais. La lumière ne se détériore jamais par la longueur du temps, ne s'altère jamais par l'extension de l'espace, ne se souille jamais par l'impureté des milieux. L'eau, l'air s'imprègnent des miasmes qui s'exhalent des corps corrompus qu'ils touchent, des endroits infects qu'ils tra-

versent. La lumière seule, en traversant ces mêmes endroits, en touchant ces mêmes corps, n'en est point viciée; elle les désinfecte même par sa chaleur, loin d'être atteinte par leur corruption. Voilà six mille ans qu'elle a été créée; et, aujourd'hui encore, elle brille aussi vive, aussi pure, aussi vierge qu'elle brilla au jour qui la vit naître.

Il en est exactement de même de l'enseignement catholique. Par cela même que lui aussi est immuable, il est aussi le seul enseignement religieux incorruptible. Deux mille ans sont passés sur lui, et rien n'a pu l'altérer, n'a pu le corrompre. Les blasphèmes de tant d'impies n'ont pu le ternir; les objections de tant de philosophes n'ont pu l'offusquer; les erreurs de tant d'hérétiques n'ont pu le fausser; les vices de tant de mauvais catholiques n'ont pu l'entacher. Confié à des mains quelquefois bien sales, sortant de bouches quelquefois bien impures, au milieu de peuples quelquefois bien corrompus, il n'a jamais rien perdu de sa blancheur, de son intégrité. Au lieu de contracter leurs souillures, il les a même purifiés par sa chaleur divine. Depuis vingt siècles il rayonne dans le monde avec la même vivacité, la même pureté, la même virginité dont il rayonna aux jours où il fut révélé.

Car qu'est-ce que nous atteste l'histoire de l'enseignement catholique? Elle nous atteste que de la bouche de tant de Pontifes qui s'en sont transmis le dépôt que Dieu leur avait confié, de la bouche de tant de Pontifes qui se sont succédé sur le siége de saint Pierre et sur les siéges particuliers unis au siége de saint Pierre, n'est jamais tombée une seule parole

erronée capable d'en altérer la simplicité primitive.

Or, ce fait si frappant, si extraordinaire, si inouï, mais si certain, ce fait unique dans l'histoire des doctrines professées, enseignées par les hommes : que des hommes soumis aux mêmes allucinations, aux mêmes surprises de la raison, aux mêmes faiblesses, aux mêmes transports des mauvaises inclinations que le reste des hommes, au milieu du choc de tant d'opinions, du combat de tant d'intérêts, du contraste de tant de passions, n'aient cependant jamais enseigné, dans la suite de tant de siècles, rien de contraire à la morale ou à la vérité ; ce prodige du Dieu rédempteur conservant toujours inaltérée dans son Eglise, pendant deux mille ans, la lumière spirituelle de sa doctrine, est bien autrement grand et étonnant, aux yeux de ceux qui savent l'apprécier, que le prodige du Dieu créateur conservant toujours pure, pendant soixante siècles, dans l'univers, la lumière matérielle.

11. O prodige vraiment grand et étonnant ! Tâchons cependant de nous l'expliquer. La lumière matérielle, d'après la belle pensée de saint Ambroise, n'est que le reflet du visage du Dieu créateur : *Deus vidit lucem, et vultu suo illuminavit* (*Examer.*). Or, de même la lumière spirituelle de la science de Dieu, qui rayonne avec tant de clarté dans l'Eglise et par l'Eglise, n'est, nous dit saint Paul, que le reflet du visage de Jésus-Christ, du Dieu rédempteur ; *Ad illuminationem scientiæ claritatis Dei in facie Christi Jesu* (II *Cor.*, IV, 6). Le Père éternel est dans le Verbe, comme le Verbe est dans le Père : *Pater in me est, et ego in Patre* (*Joan.*, XIV, 11). Le

Père donc en regardant son Verbe s'y copie parfaitement lui-même ; et c'est pour cela que ce Verbe s'appelle la splendeur de la gloire et l'image de la substance de Dieu : *Splendor gloriæ et imago substantiæ ipsius* (*Hébr.*, x, 3). De même ce Verbe divin fait homme est dans l'Eglise comme l'Eglise est en lui : *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem seculi* (*Matth.*). En regardant donc l'Eglise, il s'y copie lui-même. Et c'est pour cela que l'Eglise s'appelle la femme mystérieuse qui, habillée du soleil comme d'une robe, fait voir en elle-même le vrai soleil de justice, Jésus-Christ : *Mulier amicta sole* (*Apoc.*, xii, 1). C'est pour cela qu'il est dit aussi de l'Eglise : qu'elle est la ville unique qui n'a pas besoin du soleil ou de la lune matériels pour voir, c'est-à-dire de la lumière de la science ou du raisonnement humains pour savoir; parce que sa lampe, son soleil est l'Agneau divin : *Civitas non eget sole neque luna. Lucerna enim ejus est Agnus* (*Ibid.*, xxi, 23). Comme donc le Père éternel n'est connu que par son Verbe, et par ceux à qui il veut bien se manifester par sa révélation ; *Nemo novit Patrem nisi Filius, et cui voluerit Filius revelare* (*Matth.* xi, 27); de même Jésus-Christ, et en lui son Père, n'est connu que par l'Eglise et par ceux à qui l'Eglise l'apprend par sa prédication : *Sacramentum absconditum... ut innotescat... per Ecclesiam* (*Ephes.*, iii, 10). Et pourquoi? Parce que comme le Dieu créateur, toujours présent dans le monde de la création, y maintient toujours pure et inaltérable, par le rayonnement mystérieux de son visage, la lumière matérielle,

comme au premier instant où il la créa; *Deus vidit lucem, et vultu suo illuminavit;* de même le Dieu rédempteur, toujours présent dans le monde de la rédemption, dans l'Eglise, y maintient toujours pure et inaltérable, par la réverbération mystérieuse de sa face, la lumière spirituelle de la science de Dieu et du salut éternel, comme aux jours où il la révela; *Ad illuminationem scientiæ claritatis Dei, in facie Christi Jesu.*

12. Vous comprenez par là, mes Frères, autant qu'il est possible de le comprendre, le mystère de l'infaillibilité de l'enseignement de l'Eglise. L'infaillibilité de l'Eglise n'est pas l'infaillibilité de l'homme, mais l'infaillibilité de Dieu, présent dans l'Eglise, éclairant l'Eglise, inspirant, instruisant l'Eglise, afin qu'elle ne puisse tromper le monde lorsqu'elle éclaire à son tour, inspire et instruit le monde. C'est le Dieu qui ne trompe pas, qui ne peut pas tromper, disant toujours à Pierre, aux pasteurs de l'Eglise : « Je suis avec vous, afin que votre foi ne fasse jamais défaut. Je suis à côté de vous. Vous ne m'y voyez pas; mais je n'en suis pas moins là pour prévenir tous les écarts de votre esprit et de votre cœur, en matière de religion. Ce n'est pas tant par égard pour vous que je fais cela; mais par égard pour le troupeau que je vous ai confié, que vous devez nourrir dans les pâturages de la doctrine, et conduire, par les voies de la vertu et par la lumière de la vérité, au bercail du salut éternel. C'est par égard pour moi; il m'appartient, il est dans l'intérêt de ma gloire à moi, et de mon amour pour l'homme, de

veiller afin que vous ne soyez pas infidèles au dépôt que je vous ai confié dans l'intérêt de l'homme. C'est moi-même donc qui garderai en vous ce qui vous vient de moi, et n'est pas moins à moi parce que je l'ai déposé dans vos mains. Ainsi votre parole est toujours ma parole, votre lumière est toujours ma lumière; *Lucerna ejus est Agnus.* »

Croire donc à l'enseignement de l'Eglise n'est pas croire à un homme, à des hommes réunis, mais à Dieu qui parle en elle et par elle.

Pendant que je vous parle, moi, dans ce moment, vous ne voyez en moi qu'un corps, vous n'entendez qu'une voix, des mots et des sons matériels sortant de ma bouche. Mais si je parviens à vous convaincre, à gagner votre assentiment à ma prédication, à ma parole, est-ce à mon corps, est-ce à ma bouche, est-ce à ma voix que vous croirez? Certainement non. Vous croirez à ma pensée, à ma raison, à la doctrine, à la lumière que vous supposez en moi, et au dévouement dont je suis pénétré pour vous. Vous croirez à ce qui se passe dans mon âme, que vous ne voyez pas, et que vous croyez présente dans le corps que vous voyez.

Jésus-Christ est l'âme et l'esprit de l'Eglise. L'Eglise, d'après saint Paul, est le corps de Jésus-Christ. Lorsqu'elle nous parle donc, et que nous croyons à sa parole, ce n'est pas à des hommes faillibles comme nous, pécheurs comme nous, à des hommes que nous voyons, que nous donnons notre assentiment; mais c'est à l'esprit qui les anime, les informe, les fait parler; et cet esprit est Jésus-Christ, que nous

ne voyons pas, mais qui, puisqu'il l'a dit, est en eux et avec eux, et parle par eux; *Qui vos audit, me audit* (*Luc*, x, 16). *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem seculi.*

Dire donc : « Je crois à l'Eglise » c'est dire : « Je crois à la parole de Dieu sur le témoignage d'une autorité que Dieu même rend infaillible par sa présence, par son inspiration ; » c'est dire : « Je crois à Dieu ; et la véracité de Dieu, et l'infaillibilité de Dieu, et l'amour de Dieu, sont, en dernière analyse, le vrai motif, le fondement de ma foi. »

Quant à celui qui repousse l'enseignement de l'Eglise, la parole de l'Eglise, la lumière de l'Eglise, c'est l'enseignement de Dieu, la parole de Dieu, la lumière de Dieu qu'il repousse ; c'est-à-dire qu'il éteint de sa main sacrilége et insensée l'unique flambeau qui puisse éclairer les pas de l'homme marchant dans le désert obscur de ce monde : *Lucerna pedibus meis Verbum tuum. Lucerna in caliginoso loco.* Dans cet état, il croit voir, tandis qu'il ne voit rien et ne peut rien voir, comme dans un rêve on croit voir ce qu'on ne voit pas. Il s'étourdit, il délire, il blasphème ; il ne connaît plus ni Dieu ni lui-même : il ne comprend plus rien. La prétendue vie de sa raison n'est en réalité que mort ; de même que, d'après la grande parole de Jésus-Christ, sa lumière n'est que ténèbres ; *Vide ne lumen quod in te est tenebræ sint* (*Luc*, xi, 35). Il s'asseoit donc dans les ténèbres et dans les ombres de la mort : *In tenebris et in umbra mortis sedent* (*Ibid.*, i, 79). Il s'y plonge, il s'y ensevelit dans ces ombres, dans ces ténèbres

dans ces *cécités pénales*, comme les appelle Tertullien, parce qu'elles sont en même temps et le crime et le châtiment de l'orgueil humain qui se les est créées. Il devient même, d'après un énergique mot de saint Paul, tout ténèbres, les ténèbres personnifiées, vivantes, ne répandant autour de lui que ténèbres, les ténèbres de Satan : tout comme le vrai catholique devient tout lumière, la lumière personnifiée et vivante, répandant autour de lui la lumière, la lumière de Jésus-Christ : *Eratis aliquando tenebræ, nunc autem lux in Domino* (*Ephes.*, V, 8); jusqu'à ce que ces horribles ténèbres de son esprit et de son cœur, ténèbres intérieures et guérissables pendant cette vie, se changent, d'après la menace de l'Evangile, en ténèbres extérieures et inguérissables dans la vie à venir, qui l'envelopperont tout entier, et deviendront pour lui la matière et la cause de pleurs incessants, d'immortels remords et d'éternelles douleurs : *Mittite eum in tenebras exteriores. Ibi erit fletus et stridor dentium* (*Matth.*, XXII, 13). *Et vermis eorum non moritur* (*Marc.*, IX, 43).

Mais laissons ses secrets à l'enfer; et, au lieu de nous attrister par de si effrayantes idées, continuons à nous réjouir des ineffables caractères de l'enseignement catholique, qui fait notre richesse et notre bonheur; et voyons comment, seul naturel, immuable, incorruptible, il est aussi le seul enseignement religieux qui soit complet, fidèle et certain. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

13. A défaut de la lumière naturelle, l'homme a réussi à se créer, par mille différents moyens, la lumière artificielle. Mais cette lumière de fabrique humaine ne s'étend qu'à de très-courtes distances, elle n'éclaire qu'un petit nombre d'objets, tandis qu'à l'aide de la lumière naturelle du soleil on voit une infinité prodigieuse d'objets à d'immenses distances. C'est ce qui arrive aussi dans l'ordre intellectuel. A défaut de l'enseignement divin, de la révélation positive du Verbe offerte par l'Eglise, qu'on perd bien souvent en la repoussant, et qui est la vraie lumière propre et naturelle de l'intelligence humaine, on se forme une lumière artificielle par la réflexion et le raisonnement.

Mais cette lumière, lorsqu'il s'agit des choses de la religion et de Dieu, est très-faible, et ne saurait saisir qu'un très-petit nombre de vérités : *Ratio humana in rebus divinis est multum deficiens,* a dit saint Thomas. En preuve de quoi le même saint docteur a remarqué, ainsi que nous l'avons vu déjà, que les philosophes qui, par la lumière de la raison, sont parvenus à reconnaître un Dieu unique, ont été bien loin d'en atteindre tous les attributs, et de le reconnaître pour l'être tel qu'il soit impossible de penser rien de plus parfait ; *Non omnibus dicentibus Deum esse, Deus est id quo nihil perfectius cogitari potest.* Il en est de même par rapport à l'âme.

L'immortalité de l'âme, comme nous l'avons vu

aussi, pour ceux même qui l'ont admise, n'est, d'après Cicéron, qu'une permanence plus ou moins longue de l'âme après la mort : *Permanere animos putamus ;* et non pas une connaissance exacte du véritable état de l'âme après la dissolution du corps. Mais la lumière de l'enseignement de la religion, dont le foyer est dans l'Eglise, en éclairant l'objet le plus haut, Dieu ; l'objet le plus obscur, l'homme, nous les fait connaître entièrement dans toutes leurs propriétés, dans tous leurs rapports. C'est-à-dire que l'enseignement catholique est complet.

Hors de l'Eglise, avec de longues études, on finit ordinairement par ne rien savoir en matière de religion ; on finit par le doute, par l'indifférence, par l'incrédulité. Par l'enseignement catholique seulement, l'enfant sachant son catéchisme connaît, en quelques jours, le Dieu véritable, le Dieu unique, le Dieu créateur du ciel et de la terre, le Dieu un dans sa nature, trine dans ses personnes. Il connaît l'incarnation du Verbe, sa vie, sa mort, sa résurrection, le prix infini de son sacrifice, l'économie de sa grâce, l'efficacité de ses sacrements, l'étendue de ses promesses. Il connaît l'homme et son origine, sa chute, sa réhabilitation et sa dernière destinée. Il connaît le bonheur du juste pendant cette vie et ses récompenses après sa mort, aussi bien que la misère et le châtiment du coupable dans le temps et dans l'éternité. Il connaît ses devoirs envers Dieu, envers son prochain, envers soi-même. Il sait bien croire, bien espérer, bien aimer, bien vivre, bien mourir et se sauver. Il sait tout ce qu'il lui faut savoir ; il

n'a plus besoin d'autre science, d'autre enseignement, d'autres maîtres. Il est éclairé de la lumière même de Dieu, comme il est fort de sa grâce, en attendant d'être heureux de sa félicité.

14. Une autre condition de la lumière naturelle est d'être la seule lumière fidèle. La lumière artificielle est souvent trompeuse; elle altère les traits, les formes et les couleurs des objets. Il n'y a que la grande lumière du jour, la lumière naturelle, qui les présente et les fait voir dans leurs véritables formes, sous leurs véritables traits, sous leurs couleurs véritables. C'est pour cela que, lorsqu'il s'agit de certains objets, on désespère de les bien connaître à l'aide de la lumière artificielle pendant la nuit, et l'on se dit : « Il faut voir cela à la lumière du jour. » C'est aussi la figure de ce qui a lieu dans l'ordre de la connaissance par rapport à la religion. Le seul enseignement catholique est fidèle, parce que c'est le seul s'appuyant sur le témoignage de Dieu, qui est fidèle, et donne la véritable sagesse même aux enfants ; *Testimonium Domini fidele, sapientiam præstans parvulis* (*Psal.* XVIII, 8).

La lumière du soleil dans le monde se reflétant sur les objets, et des objets sur les yeux, nous les fait exactement connaître pour ce qu'ils sont, tels qu'ils sont en eux-mêmes. De même, dans l'Eglise, la lumière divine de Jésus-Christ, le véritable soleil de justice, l'Orient apparu d'en haut, se reflétant sur les grands objets sur lesquels l'Eglise appelle notre attention, « Dieu, l'homme, la société, » et de ces objets sur les yeux des fidèles, les leur fait voir dans la vérité de leur nature, dans la sublime harmonie de

leurs rapports, dans l'importance de leur liaison, dans le but de leur destinée.

La lumière artificielle de l'investigation et du raisonnement humain le plus souvent est trompeuse, et l'erreur s'y trouve mêlée à la vérité; *Investigationi rationis humanæ plerumque falsitas admiscetur,* a dit encore saint Thomas, qui en a conclu à la nécessité que les choses divines fussent révélées par la foi, la seule lumière sincère et fidèle qui puisse les faire connaître sans mélange d'erreurs : *Et ideo necesse fuit ut ea per modum fidei traderentur.* Nous avons vu, en effet, dans quelles déplorables erreurs la raison philosophique ancienne et moderne est tombée touchant même les premières vérités de la religion.

Nous avons vu que cette raison non-seulement n'est jamais parvenue à la vérité complète, mais qu'elle n'a pu atteindre non plus à la vérité pure; qu'il n'y a pas de vérité dont la raison n'ait fait une erreur, pas d'erreur dont elle n'ait fait une vérité, comme il n'y a pas une vertu qu'elle n'ait présentée comme un vice, et pas de vice qu'elle n'ait érigé en vertu. Il n'y a que la lumière de l'enseignement catholique qui nous fasse connaître toutes les vérités religieuses sans la moindre altération, et les grandes choses qui en sont le sujet dans toute leur vérité. L'enseignement catholique seul est fidèle, parce que lui seul est vérité et toute vérité.

Comme l'on ne voit bien que par la lumière naturelle et non par la lumière artificielle, de même ce n'est pas par le raisonnement, mais par la foi, ce n'est pas par la philosophie, mais par la religion, ce n'est

pas par les vaines doctrines de l'homme, mais par la lumière de Dieu, dont est dépositaire l'Eglise, que l'homme connaît les choses qu'il doit connaître, telles qu'elles sont réellement en elles-mêmes. Sans cette lumière, qui sort de l'Eglise, on ne connaît rien de vrai, comme on ne fait rien de véritablement vertueux et méritoire pour la vie éternelle hors de la grâce que dispense l'Eglise. Il faut que celui qui cherche la vérité, comme celui qui veut pratiquer la vertu, vienne puiser à ce foyer divin de l'Eglise. Hors de là tout est ténèbres et péché, tout est vice ou erreur. Toute lumière qui ne se réfléchit pas de ce flambeau est fausse; toute vertu qui ne germe pas de cette vérité est factice. Jésus-Christ a dit : « Tant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde; *Quamdiu sum in mundo, ego lux sum mundi* (*Joan.*, IX, 5); » et le lieu du monde où il se trouve c'est l'Eglise, que, par cette même raison, saint Paul appelle la colonne et le boulevard de la vérité : *Columna et firmamentum veritatis* (*Tim.*, III, 15).

15. Voyez, en particulier, cette admirable économie de l'enseignement catholique par rapport à la première de toutes les vérités, l'existence et la nature de Dieu.

Le Sauveur du monde, en parlant à la femme de Samarie : « Vous autres Samaritains, lui disait-il, en vous séparant de la Synagogue, avez altéré les traditions et les croyances de l'ancienne révélation, dont la Synagogue est la dépositaire fidèle. Le vrai Dieu, vous ne le connaissez plus. Nous autres Juifs seuls en avons conservé l'idée et le culte dans toute sa vérité :

Vos adoratis quod nescitis; nos quod scimus adoramus (*Joan.*, IX, 22). »

Or, par ces graves paroles, Jésus-Christ, dit Origène, a prophétisé que tous les hérétiques aussi, en se séparant de l'Église, altéreraient les traditions et les croyances de la révélation nouvelle, gardée fidèlement par l'Église; et que dans l'Église seulement se conserverait toute pure la notion du vrai Dieu et de l'adoration véritable qui lui est due; *Dixit hoc de Ecclesia in qua est adoratio Dei et Deo congrua* (*Homil. in Joan.*).

En effet, comme les Samaritains en se séparant de Jérusalem, tout en se vantant d'adorer Dieu selon le rit des anciens patriarches, n'avaient fait qu'en détruire la véritable idée avec le véritable culte; de même les hérétiques en se séparant de Rome, tout en se vantant d'avoir réformé le christianisme et de l'avoir rappelé à la simplicité des Apôtres, ont, dit Théophilacte, plus ou moins profondément altéré chez eux l'idée de Dieu, de Jésus-Christ, et détruit la vraie religion; *Multi putant Deum adorare, non rectam de Deo notionem habentes, sicut hæretici* (*In Joan.*).

Toute hérésie n'est au fond qu'une altération de la notion de Dieu, du médiateur, et de l'économie de sa grâce pour le salut des hommes. Dans les anciens temps, les manichéens déniaient à Dieu la prescience; les nestoriens lui refusaient la bonté. Dans les temps modernes, les luthériens ont fait de Dieu un être stupide, ne sachant pas ce qu'il fait; les cal-

vinistes, un être cruel envoyant l'homme aux enfers pour son bon plaisir.

Eh! mon Dieu, quel dogme chrétien l'hérésie a-t-elle respecté? Quelle loi, quel conseil évangélique a-t-elle épargné? Quel sacrement a-t-elle maintenu, quelle tradition laissée debout (1)? On peut dire donc à ces faux adorateurs de Dieu et de Jésus-Christ, dont ils ont cherché à altérer tous les mystères et toutes les doctrines : « Vous adorez un Dieu, un Jésus-Christ que vous ne connaissez plus. Nous autres catholiques seuls adorons un Dieu que nous connaissons, parce que dans l'Eglise catholique seulement se conservent les idées pures de son être, de ses mystères, de sa religion; *Vos adoratis quem nescitis; nos quod scimus adoramus.* » Si parmi les gens du peuple, chez nos frères séparés, on en trouve qui ont des idées justes, exactes, légitimes sur Dieu, sur Jésus-Christ, sur certaines lois, sur certains sacrements, c'est qu'ils ont conservé les traditions catholiques, et qu'en dépit de l'hérésie et de son enseignement, ce

(1) Le fameux auteur de l'*Histoire d'Innocent III,* le docteur Hurter, que nous avons eu le bonheur de voir à Rome lorsqu'il y est venu embrasser le catholicisme, nous a fait part d'une observation importante qu'il avait eu occasion de faire en étudiant les ravages du protestantisme, dont il avait été *antistes*, en Suisse : C'est que si l'on ôtait du Nouveau Testament tout ce que le protestantisme en a rejeté, en différents temps et par differents docteurs, il n'en resterait que le *frontispice;* puisqu'il n'y a pas une seule partie, un seul chapitre, un seul verset de ce livre divin qui n'ait été rejeté par quelque protestant.

n'est pas le Dieu inconnu de Luther et de Calvin qu'ils adorent, mais le Dieu de l'Eglise; et ils peuvent, eux aussi, répéter aux véritables protestants, leurs confrères : *Vos adoratis quod nescitis; nos quod scimus adoramus.*

Les philosophes qui ont voulu faire de la philosophie hors des traditions divines, hors de l'Eglise, nous l'avons vu, n'ont pas traité Dieu mieux que les hérétiques. Ils ont nié ses attributs les plus essentiels; ils lui ont supposé les formes du corps et les imperfections de l'homme.

Pour les philosophes, tantôt Dieu n'a été que l'homme, tantôt l'homme n'était que Dieu; tantôt Dieu a été une partie de l'univers, tantôt l'univers entier était Dieu. Ils ont vu Dieu en tout, excepté en lui-même. Le Dieu de la philosophie purement rationnelle a été toujours le Dieu inconnu de l'Aréopage : *Ignoto Deo!* Nous catholiques seuls, éclairés par la lumière de l'enseignement de l'Eglise, connaissons Dieu tel qu'il est en lui-même.

C'est nous catholiques qui reconnaissons Dieu comme un être un dans sa nature, trine dans ses personnes, absolu dans son existence, indépendant dans son action, tout-puissant dans sa parole, éternel dans sa durée. Etre toujours ancien, et qui ne compte pas d'âge; toujours nouveau, et qui ne connaît pas de commencement; toujours libre, et qui ne change jamais; toujours immuable, et qui opère toujours; qui compatit, mais sans faiblesse; qui se repent, mais sans regret; qui punit, mais sans colère; qui récompense, mais sans partialité. Être toujours subsistant,

et qu'aucun temps ne mesure; présent partout, et qu'aucun espace ne circonscrit; prévoyant tout, et qu'aucune prévoyance ne trouble; mouvant tout, et qu'aucun mouvement n'altère; gouvernant tout, et qu'aucune entreprise n'occupe; faisant tout, et qu'aucune action ne fatigue; s'abaissant à tout, et qu'aucun abaissement ne dégrade; donnant tout, et qu'aucune donation n'appauvrit; se communiquant à tout, et ne communiquant jamais aucune partie de lui-même.

Nous autres catholiques seuls reconnaissons la perfection de la sainteté de Dieu, les profondeurs de sa sagesse, l'abîme de ses jugements, la sévérité de sa justice, l'abondance de sa miséricorde, l'économie de sa grâce, les richesses de sa bonté.

Nous autres catholiques seuls reconnaissons la majesté du Dieu créateur, le dévouement du Dieu rédempteur, les dons du Dieu sanctificateur; en un mot, cette Entité absolue par laquelle est tout ce qui est, et qui seule est toute par elle-même, se suffisant seule à elle-même, toujours heureuse d'elle-même, parfaitement infinie et infiniment parfaite (1).

---

(1) On sera bien aise que nous rappelions ici l'admirable passage de saint Augustin, qui nous a inspiré le morceau qu'on vient de lire. Au livre premier de ses *Confessions*, en parlant de Dieu, le grand docteur s'exprime ainsi : « Invocat te, Domine, fides mea » quam dedisti mihi, quam inspirasti per humanitatem Filii tui, » per *ministerium prædicatoris tui* (*Cap.* 1). Summe, optime, » potentissime, omnipotentissime, misericordiosissime, et ditissime; secretissime et præsentissime, pulcherime et fortissime; » stabilis et incomprehensibilis, immutabilis, mutans omnia; numquam novus, numquam vetus; innovans omnia et in vetustatem

Oh! qu'il est pauvre, qu'il est pitoyable, qu'il est indigne de nos hommages le Dieu de la raison philosophique, de la raison protestante! C'est un Dieu imaginaire, un Dieu fantastique, un Dieu faux, ou au moins un Dieu incomplet, un Dieu imparfait. Oh! qu'il est grand, sublime, digne de nos adorations et de notre culte, le Dieu de la raison catholique, le Dieu de la foi! C'est le Dieu vrai, le Dieu positif, le Dieu complet, le Dieu parfait. Oh! malheureux, vous qui êtes hors de l'Eglise, vous adorez donc le Dieu erreur, le Dieu défaut, le Dieu néant, un Dieu que vous ne connaissez pas, que vous ne pouvez pas connaître, puisqu'il n'existe pas tel que vous vous l'êtes formé; *Vos adoratis quod nescitis.*

Nous autres qui sommes de l'Eglise et dans l'Eglise, nous seuls adorons le Dieu perfection, le Dieu substance, le Dieu vérité, le Dieu que nous connaissons, que nous pouvons bien connaître, parce qu'il est vraiment tel que l'enseignement de l'Eglise nous l'a révélé; *Nos quod scimus adoramus.*

16. En présence de tant de dénégations contre toutes les vérités révélées, tous les sentiments de

---

» perducens superbos, et nesciunt: semper agens, semper quietus;
» colligens, et non egens; portans et implens et protegens; creans
» et nutriens et perficiens; quæris, cum nihil desit tibi; amas,
» nec æstuas; zelas et securus es; pœnitet te, et non doles;
» irasceris et tranquillus es; opera mutas, nec mutas consilium;
» recipis quod invenis, et nunquam amisisti. Nunquam inops et
» gaudes lucris; nunquam avarus et usuras exigis, superogatur
» tibi ut debeas; et quis habet quidquam non tuum? Reddis
» debita nulli debens; dans debita et nihil perdens (*Cap.* IV). »

la nature, toutes les croyances de l'humanité; de tant de ruines que la raison humaine, toutes les fois qu'elle a voulu marcher seule, a entassées depuis quatre mille ans dans le monde ancien et dans le monde moderne; en présence de tant d'erreurs, de tant d'absurdités, de tant d'extravagances, de tant de délires que l'hérésie et le philosophisme, du haut de leurs chaires, ont débités avec une si imperturbable effronterie; qu'il est beau, mes Frères, de voir l'Eglise catholique seule conservant intactes, sans mélange d'erreur, avec toutes les vérités du christianisme (1), toutes les vérités primitives, toutes les croyances légitimes du genre humain, et les mettant à la disposition de tous les esprits dociles, de tous les cœurs sincères qui désirent connaître la vérité!

En présence de tant de doctrines licencieuses, sales, dégradantes, corruptrices, inventées et prêchées

---

(1) Cet étonnant, cet unique privilége de l'Eglise catholique a été, naguère, reconnu enfin par la plus savante des écoles protestantes. Du sein de l'université d'Oxford, le plus ferme boulevard de l'hérésie anglicane, le docteur Newman pendant qu'il était encore protestant, au nom de toute la secte Puseyiste, dont il était le plus noble organe, et qui lui a fait écho, a prononcé avec un sentiment de sainte envie, d'admirable franchise, et a fait retentir dans le monde entier, ces magnifiques paroles : « L'Eglise » romaine *est la seule* qui ait conservé intactes les doctrines du christianisme. » C'est la conclusion que ce grand homme a tirée de ses profondes études, de ses longues et consciencieuses recherches sur la religion chrétienne. Dieu lui a su gré de cette belle et courageuse confession. Touché par la grâce après avoir été éclairé de la lumière divine, il s'est fait catholique, et il est l'un des plus grands défenseurs et des plus brillantes gloires du catholicisme.

par les passions, pour effacer de la terre, avec la dernière trace du vrai, les derniers restes de justice, de probité, de pudeur ; qu'il est beau de voir l'Eglise catholique enseigner, avec toutes les vérités, toutes les vertus ! Car, comme rien ne sent l'erreur dans ses dogmes et dans son culte, rien ne favorise le vice dans ses lois ; comme tout est vrai en elle, tout y est saint, et tout y tend en même temps à éclairer l'homme et à l'améliorer, à l'élever à la plus haute justice, à la sainteté la plus parfaite.

En présence de tant de communions religieuses, de tant de sectes philosophiques, ne reflétant que sur un seul peuple, dans un seul coin de la terre, la sombre lumière des enfers qui, de la face de Satan demeurant en elles, se reflète sur elles ; qu'il est beau de voir l'enseignement catholique reflétant sur tous les peuples, dans tout le monde, toujours pure et sans tache, toujours brillante et sereine, la lumière du ciel, qui de la face de Jésus-Christ habitant dans l'Eglise se reflète sur l'Eglise : *In facie Christi Jesu !*

Mais hâtons-nous de considérer le dernier caractère de l'enseignement catholique, *la Certitude.*

17. De la fidélité avec laquelle la lumière matérielle nous présente tous les objets, résulte la certitude avec laquelle les hommes admettent tout ce qu'ils ont appris par le témoignage des yeux ; car, d'après saint Thomas, « la vue est le plus *intellectif* des sens, » et rien n'est plus certain, dans l'ordre naturel, que ce qui se voit. Il n'y a pas moyen d'exciter le doute sur l'existence et les qualités extérieures d'un objet

dans l'esprit d'un homme qui vous dit : « Je l'ai vu. »

C'est ce qui arrive aussi dans l'ordre surnaturel. Dès-lors que le catholique sait que la lumière de l'enseignement de l'Eglise est immuable, incorruptible ou infaillible, véridique ou fidèle, il adhère à tout ce qu'il connaît à l'aide de cette lumière divine, avec une fermeté constante, une confiance entière, une sécurité complète; de sorte que, dit saint Thomas, l'enseignement par voie de révélation est le seul qui exclue toute espèce de doute, comme il est le seul à l'abri de toute espèce d'erreur; et dès-lors il produit une certitude souveraine, inébranlable, absolue, parfaite : *Fixa certitudine, absque dubitatione et errore.*

Oh ! la grande parole qu'est celle-ci : « Avec une certitude inébranlable ; *Fixa certitudine!* » Elle signifie une certitude plus complète et plus parfaite que la certitude produite par le témoignage des sens touchant les choses sensibles, et par le témoignage de l'évidence de la raison touchant les premiers principes, les vérités *cognoscibles par elles-mêmes,* auxquelles l'esprit ne peut pas, selon saint Thomas, refuser son assentiment; elle signifie une certitude écartant de l'âme la crainte même éloignée, le soupçon même passager que le contraire de ce qu'elle croit puisse être vrai.

Le catholique croyant à l'Eglise s'appuie d'abord sur un *témoignage divin,* c'est-à-dire sur l'autorité divine que Dieu a faite dépositaire de ses vérités, et a chargée de les enseigner à tout le monde; *Docete*

omnes gentes. Le catholique croyant à l'Eglise sait que l'Eglise ne s'amuse pas à fabriquer par caprice de nouveaux dogmes et de nouveaux devoirs, mais qu'elle ne répète, n'explique aux hommes que ce qu'elle a appris par Dieu lui-même, qui est en elle. Le catholique croyant à l'Eglise sait que le même Dieu qui jadis plaça sa parole dans la bouche, devenue profane et sacrilége, des pasteurs de la Synagogue, et l'en fit sortir toute pure, à plus forte raison conserve et conservera toujours pure cette même parole sainte dans la bouche de son Vicaire sur la terre, et dans celle des pasteurs de son Eglise, qu'il a revêtus d'un caractère aussi auguste et sacré que sont sublimes les fonctions auxquelles il les a destinés.

18. Le catholique croyant à l'Eglise s'appuie sur un *témoignage uniforme, constant, immuable* comme le Dieu qui en est l'auteur. Comme catholique, il sait que sa foi est précisément la même que celle qui, pendant quatre mille ans, a été professée, en germe, en figure, en expectation, par tous les patriarches, par tous les prophètes, par tous les justes de l'ancien temps, par tous les adorateurs du vrai Dieu, depuis Adam à qui la première révélation en fut faite, jusqu'à Jésus-Christ qui n'a fait que renouveler, développer, perfectionner, accomplir cette même révélation; que sa foi est exactement la même que celle qui, depuis Jésus-Christ, depuis deux mille ans a été toujours crue, enseignée par tous les Pontifes, par tous les évêques, par tous les conciles, par tous les saints Pères, par tous les docteurs, par tous les fidèles qui ont vécu et sont morts dans le sein de l'Eglise. Le catho-

lique sait que s'il pouvait interroger leurs cendres, si les morts pouvaient lui répondre du fond de leurs tombeaux, il verrait sa foi attestée par autant de milliards d'hommes qu'il y a eu de catholiques dans le monde qui se sont endormis au sein des douces espérances de l'Eglise, et il s'entendrait assurer que ce qu'il croit est exactement ce qu'ils ont cru eux-mêmes, ce qui, pendant deux mille ans, a été cru par tous, dans tous les temps et dans tous les lieux : *Quod semper, quod ubique, quod ab omnibus.*

Hors de l'Eglise, chez les hérétiques, chez les protestants, nul ne peut être sûr que ce qu'il croit ait été cru par ceux qui l'ont précédé dans la même communion, dans la même secte, ou par ceux qui maintenant en font partie. Aucun luthérien, aucun calviniste, par exemple, ne peut affirmer que sa croyance remonte même jusqu'à Luther ou jusqu'à Calvin. Depuis ces hérésiarques, et à leur exemple, on a, dans les sectes qui portent leur nom, *protesté* toujours contre la vérité catholique, mais on n'a jamais cru les mêmes choses. Les disciples mêmes de Luther et de Calvin, sous leurs propres yeux, adoptèrent des croyances différentes de celles de leurs maîtres. La foi protestante, — si parmi les véritables protestants il peut se trouver de la foi véritable, — ne remonte à Luther et à Calvin que par voie de négation, et non par voie d'affirmation. L'unique point de ressemblance entre les protestants anciens et les modernes, c'est que tous nient, tous *protestent;* mais quant à affirmer, à croire, on n'en saurait trouver deux qui croient et affirment la même chose. Le protestant

croit tout seul ce qu'il croit, ou bien ce qu'il *opine*. Il croit isolément, sans appui, sans confort : c'est un homme égaré dans un désert. De là le découragement, l'incertitude sur ce qu'il croit ou prétend croire. C'est donc une foi incertaine qu'il a, hésitante, faible, provisoire, insuffisante à satisfaire au besoin de son esprit, à inspirer de nobles résolutions à son cœur. C'est pour cela que parmi les protestants il n'est plus question de *dogmes*, de croyances, mais d'*opinions religieuses*. Tout se réduit à des *opinions* vagues, changeantes, stériles, et voilà tout.

Il en est de même des philosophes. Est-ce qu'ils sont, qu'ils peuvent être jamais *certains* que leurs pensées sur Dieu, sur l'homme, produit monstrueux de leur raison, soient des vérités? Est-ce qu'ils croient vraiment, profondément ce qu'ils disent? Tout, chez eux aussi, n'est qu'*opinion*, et rien qu'opinion. C'est que chaque philosophe est seul dans les croyances qu'il s'est fabriquées lui-même ; et cette croyance *solitaire* ne peut rendre l'homme certain de rien *en matière de religion*.

Mais le catholique sait aussi que ce qu'il croit est cru comme il le croit lui-même, par deux ou trois cents millions d'autres catholiques répandus sur la surface de la terre.

Ils sont différents, ces catholiques, de patrie, de nation, de caractère, de talent, de culture, de mœurs, de langage : cependant il sait avec certitude qu'en commun, comme en particulier, tous professent précisément les mêmes dogmes, et rendent à Dieu le même culte. Il sait que, dans l'Eglise catholique, ce

qu'enseigne un évêque est enseigné par tous les évêques, ce qu'un prêtre prêche est prêché par tous les prêtres, ce qu'un chrétien croit est cru par tous les chrétiens, parce que tous ont appris à la même école, écoutent le même maître, suivent la même direction. Divisés en tant de peuples et de nations diverses, séparés par de si grandes distances de terre et de mer, ils ont tous la même foi. Du Levant au Couchant, du Nord au Midi, dans tous les points de l'espace comme dans tous les moments du temps, du sein de cette immense communion catholique, la seule une, la seule uniforme, la seule concordante, la seule universelle, s'élève vers le ciel le même hommage des intelligences, répétant dans des langues différentes le même symbole, et articulant la même prière.

Il y a communion de lumière, communion de foi dans l'Eglise, comme il y a communion de force dans une armée. Comme le soldat, en bataille, est courageux et fort non-seulement par sa propre force et par son propre courage, mais aussi par la force et le courage de toute l'armée dont il fait partie, de même le catholique croit non-seulement par la grâce de la foi qu'il a reçue lui-même, mais aussi par la grâce de la foi répandue dans tous les cœurs catholiques; il croit avec la foi de toute l'Eglise dont il est l'enfant; c'est-à-dire que la foi de soixante siècles, la foi de plusieurs milliards d'hommes, la foi de toute la terre, la foi de toute l'Eglise, depuis sa naissance en Adam et sa renaissance en Jésus-Christ jusqu'à nos jours, se réunit dans son esprit et l'agrandit, dans son cœur et l'élève, ajoute à la force de la partie la force du

tout, soutient, affermit toujours davantage son consentement, et le place sur la base d'une certitude parfaite. Tandis donc que le protestant, le philosophe ne dit et ne peut dire que *J'opine, je pense, il me paraît,* le catholique seul dit et peut dire : JE CROIS.

19. Enfin, le catholique croyant à l'Église s'appuie sur un *témoignage soutenu par la grâce.* Dieu est vérité infinie, et partant digne d'une foi infinie comme il est digne d'un amour infini, parce qu'il est un bien infini. Mais, fini que je suis, et n'étant capable de rien d'infini, je veux faire ce que je peux; je veux lui rendre ce qu'il est en mon pouvoir de lui rendre, ce dont sa bonté se contente, au point qu'elle ne demande rien de plus à ma faiblesse. Je veux le croire par-dessus toutes les vérités, comme je veux l'aimer par-dessus tous les biens. Je veux ajouter une foi souveraine à sa parole, comme je veux prêter une souveraine obéissance à sa loi, c'est-à-dire une foi qui me fera croire au Symbole par-dessus tout ce qu'il y a de plus certain, et une obéissance qui me fera aimer le Décalogue par-dessus tout ce qu'il y a de plus aimable. Dieu est bon, est miséricordieux ; les dispositions de mon cœur le touchent. Il ne me laisse donc pas à ma faiblesse, à ma misère naturelle, moi sa créature, aspirant à m'élever jusqu'à lui, à m'unir à lui par le moyen d'une foi, d'un amour surnaturel et parfait. Il s'incline vers moi avec bonté, il me tend sa main charitable ; et comme c'est lui qui fortifie mon cœur disposé à l'aimer, c'est lui aussi qui relève mon intelligence désireuse de le connaître.

C'est grand certainement, merveilleux, étonnant, l'effort de l'entendement humain donnant à des vérités surnaturelles, profondes, mystérieuses, incompréhensibles, à des choses qu'on n'entend pas, qu'on ne voit pas, un consentement plus ferme, plus intime, plus constant, plus parfait que celui qu'on donne à des vérités naturelles les plus simples, les plus faciles à comprendre, à des choses qu'on comprend ou qu'on voit. Mais cela n'a rien d'étonnant, puisque ce consentement prodigieux est aussi soutenu par un secours gratuit, mais surnaturel, divin; de sorte que le prodige d'un entendement croyant à la vérité infinie, par-dessus toute autre parole, est l'effet de la grâce de la foi divine : tout comme le prodige d'un cœur faible aimant la bonté infinie par-dessus tous les biens, est l'effet de la grâce de la divine charité.

C'est donc par Dieu, comme l'avait prédit le prophète, que l'homme s'élève à une haute intelligence, comme à un haut cœur, jusqu'à Dieu même, afin que ce Dieu, par cet acte de dévouement de tout l'homme, soit mieux connu, aimé, glorifié; *Accedet homo ad cor altum, et exaltabitur Deus.* (*Psal.*)

20. L'âme vraiment catholique voit tous les jours sa foi combattue par tant de mécréants, défigurée par tant d'hérétiques, déshonorée par tant de méchants, dédaignée par tant de mondains, opprimée par tant de tyrans; elle voit de prétendus amis de cette même foi aussi bien que ses ennemis, bon nombre de ses enfants aussi bien que les étrangers, bien de ses

protecteurs aussi bien que ses persécuteurs, travailler avec une énergie satanique, une constance infernale, tantôt en secret, tantôt en public, pour la mettre, cette foi sainte, cette foi précieuse, cette foi amie véritable de l'homme et le plus ferme soutien de la société, en discrédit auprès des jeunes gens, en défiance auprès des gouvernements, en haine auprès du peuple; elle les voit, tous ces lâches émissaires, ces ignobles satellites de l'esprit des ténèbres, se disputant l'horrible gloire de lui donner le dernier coup, ou par les intrigues ténébreuses de la politique, ou par le poison des doctrines, ou par l'opprobre des mœurs. Oh oui! l'âme catholique voit tout cela; elle en gémit en silence devant Dieu, répand des larmes sur les pertes, moins de la religion que des hommes se privant volontairement, se rendant indignes de ses bienfaits! Mais ces attaques, dont la foi catholique est l'objet, ces humiliations, ne la scandalisent pas, n'ébranlent pas la fermeté de sa croyance ni la ferveur de sa religion. Cette foi, obscurcie par la vapeur de tant d'erreurs et de tant de passions, comme l'épouse des Cantiques, ne lui paraît pas moins belle, moins attrayante, moins délicieuse: *Nigra sum, sed formosa* (*Cantic.*, I); elle la croit même d'autant plus vraie et plus solide, qu'elle la voit plus dédaignée, plus combattue et plus persécutée. Elle sait que tout ce qu'elle croit est vrai par-dessus tout ce qu'il y a de plus vrai; et cela lui suffit.

Comme un nouvel Evangile, qui lui serait annoncé par des démons transformés, comme le dit saint Paul, en anges de lumière, ne pourrait la tromper; de

même les scandales qui lui sont présentés par des hommes transformés en anges des ténèbres, ne peuvent pas même l'ébranler, moins encore l'abattre. Tout au contraire, ces scandales lui faisant mieux comprendre, mieux sentir la misère, le malheur de ceux qui croient mal et opèrent pis, et l'avantage, le bonheur, la gloire de bien croire et d'opérer bien, lui rendent cette foi plus chère, plus aimable, plus précieuse; *Nigra sum, sed formosa!*

Les âmes catholiques, que les jours de persécution et de scandale découvrent et font connaître au monde, savent bien que la foi doit toujours subir les attaques de l'erreur et des passions; mais elles savent aussi que, semblable au soleil qui n'abandonne un hémisphère que pour en éclairer un autre, et ne se couche le soir que pour reparaître le matin, la lumière de la foi, la vraie lumière du monde ne perd une portion de sa splendeur visible, de son externe témoignage dans certains temps, dans certains lieux, que pour reparaître plus resplendissante dans d'autres lieux et dans d'autres temps, et que, après s'être dérobée quelque part pendant quelque temps en fugitive, elle revient s'y montrer et y régner en reine.

Ni les libertins donc qui la combattent, ni les indifférents qui la dédaignent, ni les mauvais catholiques qui la déshonorent, ni ses anciens amis qui l'abandonnent, ni ses propres enfants qui conspirent contre elle, ne peuvent détourner les vrais catholiques de la résolution de la suivre. Ils déplorent ces scandales, mais ils ne s'y laissent pas prendre. Ils gé-

missent sur un si grand aveuglement; et, loin de devenir aveugles eux-mêmes, ils apprennent à y mieux voir; ils s'efforcent de maintenir la pureté de leur foi à l'aide de la pureté de leur vie, afin de n'être pas entraînés, eux aussi, par l'habitude de mal vivre, à la triste et honteuse nécessité de ne pas croire!

Mais la certitude de l'enseignement catholique, dans les enfants de l'Eglise, se manifeste autant par la vivacité de leurs sentiments et de leurs transports, que par la fermeté de leurs convictions.

21. Le vrai catholique croit à Dieu, comme le vrai juste l'aime, avec toute l'adhésion d'un cœur fidèle, *Ex todo corde;* avec toute l'énergie d'une âme généreuse, *Ex tota anima;* avec toute la plénitude d'assentiment d'une intelligence subjuguée par l'évidence du vrai et le charme du beau, *Ex tota mente;* avec toutes les forces qu'il est possible de réunir pour produire l'hommage, le sacrifice de l'esprit et du cœur, le plus complet, absolu et parfait : *Ex totis viribus* (*Luc.*, x, 27).

On dirait que la foi perd, pour le vrai catholique, ses mystérieuses ténèbres : ce qu'il croit par la grâce de la foi est pour lui aussi clair, aussi réel, aussi certain que si Dieu le lui avait fait voir par une révélation immédiate, par une vision intuitive, par un rayon anticipé de la lumière de sa gloire. Les enfants de l'Eglise ont une telle certitude de ce qu'ils croient, qu'ils ne sauraient en avoir une plus grande et plus complète. La grâce toujours croissante peut bien augmenter et perfectionner toujours davantage leur foi;

mais les preuves, les arguments extérieurs ne sauraient y ajouter rien de plus. Ils y donnent tout l'assentiment dont l'homme est capable : *Absque dubitatione, fixa certitudine.*

Entrez dans une église catholique, dans le temps de l'adoration des Quarante-Heures ; voyez la foule qui s'y presse, de tous les âges, de toutes les conditions, de tous les sexes, si variée aux yeux des hommes, mais dont le sentiment de la même foi ne fait qu'une seule âme, un seul cœur devant Dieu. Considérez le maintien composé, l'attitude dévote, le recueillement profond de tous ces hommes; écoutez les prières ferventes, les entretiens pleins de confiance, les saints transports, les aspirations amoureuses qu'ils articulent tout bas; et vous ne saurez décider si ces hommes-là croient seulement, ou bien s'ils ne voient aussi de leurs yeux le mystère qu'ils adorent; s'ils parlent au *Dieu caché* sous le voile de son sacrement, ou s'ils se trouvent devant le Dieu manifesté dans sa gloire; si c'est là le *mystère de foi* par excellence, ou bien l'objet de la vision. Certes, si Jésus-Christ, au lieu d'être, dans l'Eucharistie, voilé sous les espèces du pain, s'y trouvait d'une manière visible et manifeste, assis sur l'autel, le recueillement et la confiance, le respect et l'amour de son peuple ne sauraient être plus grands.

C'est ce même sentiment de vive foi que les vrais catholiques montrent par rapport aux autres mystères de la religion. Ils en parlent, non pas comme de choses mystérieuses, éloignées, mais comme de choses présentes, claires, manifestes et visibles. De

là ce langage admirable, tout propre aux fils de l'Église, dans lequel Dieu et ses attributs, Jésus-Christ et ses mystères, la Vierge, les saints, les anges et leur protection, les dogmes du paradis, du purgatoire, de l'enfer, reviennent à chaque instant; langage dans lequel celui qui sait le comprendre voit toute la foi du cœur traduite au dehors, dans toute sa puissance, dans toute sa splendeur; mais une foi facile, spontanée, sûre, dégagée, je dirais presque convertie en nature; mais une foi si vive qu'elle rapproche les objets éloignés, qu'elle ôte presque tout voile aux mystères, et se représente comme visibles sur la terre les plus hauts, les plus profonds secrets du ciel.

O grand et miraculeux effet de la certitude de la foi catholique, digne de l'admiration du vrai philosophe, mais auquel les hommes qui pensent avec le ventre ou se nourrissent d'orgueil ne comprennent rien! Et c'est parce qu'ils ne le comprennent pas et désespèrent de le comprendre, qu'ils prennent le parti stupide et commode de le tourner en ridicule; qu'ils appellent imbécillité, superstition, fanatisme, l'un des plus certains, des plus étonnants miracles de l'esprit de foi, et qu'ils attribuent à la faiblesse de l'homme ce qui n'est que l'œuvre de la puissance de Dieu.

Mais que nous importe à nous ce qu'ils disent de nous? Nous savons bien, nous, ce que nous croyons, et qui nous croyons : *Scio cui credidi;* et le jour viendra où notre simplicité, dont on se moque à présent, paraîtra ce qu'elle est vraiment, de la sagesse véritable; et

où, au contraire, la prétendue sagesse, la science orgueilleuse de nos censeurs sera, ainsi que Dieu nous l'a prédit dans les Livres Saints, réduite au silence, donnée en spectacle d'opprobre à l'univers entier; et, convaincue d'aveuglement volontaire, de mensonge, d'imposture, sera humiliée, écrasée, réprouvée et punie; *Perdam sapientiam sapientium, et prudentiam prudentium reprobabo* (I *Cor.*, I, 19).

Mais je ne vous ai exposé jusqu'ici que les principaux caractères de l'enseignement catholique; maintenant je vous dois au moins quelques mots sur ses ineffables effets dans l'âme qui y est soumise. Ce sera le sujet de ma troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

22. Le Sauveur du monde a dit dans l'Evangile : « La nuit va venir, et pendant la nuit personne ne peut rien faire. Marchez pendant que vous avez la lumière, et ne vous laissez pas surprendre par les ténèbres; car celui qui marche dans les ténèbres ne sait pas où il va : *Venit nox quando nemo potest operari* (*Joan.*, IX). *Ambulate dum lucem habetis, ut non vos tenebræ comprehendant. Qui ambulat in tenebris, nescit quo vadat* (*Ibid.*, XII.). Or cet aimable Sauveur nous a donné lui-même l'explication de ces paroles; car il a dit aussi : Tant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde. Je suis venu comme une lumière dans le monde, afin que tout homme qui croit en moi ne reste pas dans les ténèbres; *Quamdiu sum in mundo, ego lux sum mun-*

di. (*Ibid.*, IX). *Ego lux in mundum veni, ut omnis qui credit in me in tenebris non maneat* (*Ibid.*, XII). Et par là notre divin Maître nous a appris qu'il est dans l'ordre spirituel ce que le soleil est dans l'ordre naturel; que sa révélation est à l'âme ce que la lumière matérielle est au corps; que comme sans la lumière matérielle on ne peut ni opérer ni marcher, de même on ne peut rien faire de saint et de parfait, on ne peut marcher dans les voies du salut, sans la lumière spirituelle de sa doctrine. C'est-à-dire que l'enseignement catholique est le seul enseignement religieux à l'aide duquel on peut pratiquer le bien, la sainteté, la vertu.

Et, en effet, l'enseignement religieux des peuples infidèles, en mettant les vices sous le patronage de la Divinité, et en les érigeant même en divinités, tend à détruire, à rendre impossible toute vertu, à corrompre, à abrutir l'homme, au lieu de le corriger et de le sanctifier. Parmi ces peuples malheureux, le Prophète l'a dit, la négation du vrai Dieu amène la négation de tous les devoirs de l'homme. La vertu y est aussi rare, aussi difficile que la vérité. Les ténèbres de toutes les erreurs y produisent le désordre de toutes les passions. Comme tout y est superstition dans les croyances, tout y est corruption, abomination dans les mœurs : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus. Corrupti sunt et abominabiles facti sunt in studiis suis; non est qui faciat bonum, non est usque ad unum* (*Psal.* XIII).

Les sectes des hérétiques, avec quelques vérités du christianisme, ont conservé la connaissance et

la pratique de quelques-unes de ses lois; mais en *protestant* contre une partie de la croyance de l'Eglise, elles ont *protesté* aussi contre une partie de sa morale. Leur enseignement, faux ou incomplet par rapport aux dogmes, l'est aussi par rapport aux vertus de l'Evangile. Leur enseignement, en tant qu'il tient encore quelque chose de l'enseignement catholique, produit, il est vrai, des *hommes de bien*; mais des chrétiens parfaits, des saints pratiquant toutes les vertus, tous les *conseils* évangéliques, il n'en produit pas, il n'en peut pas produire. Connaissez-vous, avez-vous vu, avez-vous rencontré quelque part les saints du protestantisme et de l'hérésie? Pour moi, je n'en connais pas, je n'en ai jamais vu, je n'en ai jamais rencontré. Je ne sache pas que l'hérésie, le protestantisme aient jamais produit un seul saint. Leur histoire est là pour prouver que la série des saints, dont ces Eglises aussi avaient jadis compté un grand nombre, s'est arrêtée, a cessé, a fini tout-à-fait, à peine se sont-elles séparées de la communion de la vraie Eglise, et que l'époque de leur schisme a clos leur martyrologe.

On a bien souvent voulu, parmi les protestants, jouer au couvent, singer le prêtre, le missionnaire, la fille de charité; mais, mon Dieu! le scandale, on le sait, a été si grand, le succès si petit, que tout cela a fini par être révoltant ou ridicule.

Parmi les vrais protestants, la vertu chrétienne n'est plus que de l'*honnêteté,* comme les croyances ne sont plus que des *opinions*. Avec toute certitude du dogme, tout héroïsme de sainteté a disparu. A tra-

vers le voile, bien transparent d'ailleurs, d'une *probité naturelle,* qui n'a rien d'évangélique, et qui, dans les grandes circonstances, se dément elle-même, on ne voit trop souvent, dans ces prétendus *honnêtes gens,* que de véritables égoïstes; comme à travers le voile de leurs *opinions* on n'aperçoit en eux que de véritables incrédules.

Ils ont même perdu l'idée de toutes les lois, de tous les conseils de la perfection évangélique. Ils ne croient pas plus à la possibilité de la pratique de vertus sublimes, qu'ils ne croient à la possibilité de la croyance à des dogmes incompréhensibles. Parce qu'ils se voient impuissants à s'élever au-dessus de la nature, ils en sont venus à blâmer la chasteté volontaire et le dévouement, comme des choses contraires à la nature; et ils ne peuvent se décider à reconnaître, dans les autres, certaines vertus qu'ils désespèrent de posséder eux-mêmes.

L'enseignement purement philosophique n'est pas plus que l'enseignement purement protestant, efficace pour la répression du vice, ni fécond en sainteté et en vertu. Nous avons vu la morale pitoyable que les philosophes ont enseignée (*Confér. prem.,* § 18, *et trois.,* § 17), et celle plus pitoyable encore qu'ils ont pratiquée. Le monde a vu bien souvent la société corrompue, ruinée par la philosophie; il ne l'a jamais vue réformée, améliorée par elle. Le monde a bien souvent vu les philosophes sacrifier le bonheur des autres à eux-mêmes; il ne les a jamais vus se dévouer eux-mêmes au bonheur des autres. C'est que des théories froides

triste trouvaille de la raison se creusant elle-même et s'abîmant en elle-même, peuvent bien être admises par la raison ; mais elles ne sauraient pas descendre jusqu'au cœur, ni opérer sur le cœur pour dompter le cœur. C'est que la morale du *rationalisme*, aussi bien que la morale du protestantisme, très-puissante pour exciter, pour encourager les passions, n'a aucune force pour les contenir; c'est que tout enseignement religieux hors de l'Eglise n'est qu'une faible lumière, une lumière menteuse, et plus souvent encore n'est que ténèbres; et à l'aide d'une pareille lumière, au milieu de telles ténèbres, on ne peut faire un pas, on ne peut accomplir aucune opération sainte et parfaite; *Qui ambulat in tenebris, nescit quo vadat. Venit nox quando nemo potest operari.*

23. Il n'y a que l'enseignement catholique qui, en prêchant la sainteté, l'inspire, parce qu'il est le vrai précepte du Seigneur, l'unique loi immaculée, renfermant en lui-même la lumière qui éclaire la raison, et la chaleur qui échauffe l'âme et la transforme, l'élève et la perfectionne : *Præceptum Domini lucidum, illuminans oculos; lex Domini immaculata convertens animas* (*Psal.* XVIII). Ce qui a fait dire à saint Paul que le fruit de cette lumière divine est la pratique de toute sainteté et de toute vertu; *Fructus autem lucis est in omni bonitate* (*Ephes.*, V, 9).

Ah ! le nombre des catholiques est bien diminué de nos jours en Europe! mais le *vrai catholique* est toujours ce qu'il a été, l'homme de dévouement et

de vertu, l'homme saint et parfait. Ce n'est que dans l'Eglise catholique qu'on rencontre ce mépris du monde et de ses illusions, ces victoires sur la chair et ses convoitises, cet amour de l'humilité, cet esprit de pénitence, ces pratiques du dévouement, ces vertus sublimes que les infidèles, les hérétiques, les philosophes, dans les moments lucides de leur raison, nous envient; qu'ils admirent sans les comprendre; dont ils sont ravis sans pouvoir les imiter, et qui sont cependant parmi nous si communes et si populaires!

Vous avez en France quarante mille prêtres et deux à trois cent mille illustres vierges vouées à la vie parfaite, au soulagement de toutes les misères de l'humanité. Dans ce temps d'une publicité souvent injuste et plus souvent indiscrète, où rien ne peut demeurer caché, où tout se produit au grand jour, et le mal encore plus facilement que le bien, vous savez qu'en voulant compter, parmi un si grand nombre d'âmes consacrées à la chasteté volontaire, combien oublient leurs devoirs, vous n'arriverez pas à faire une seule fois le tour des doigts de vos deux mains. Or tant de pureté avec tant de jeunesse, avec tant de liberté, au milieu d'une si grande corruption, est un prodige, un grand et étonnant prodige pour le vrai philosophe ayant des yeux pour le voir, du bon sens pour l'apprécier. Cependant parmi nous il passe inaperçu, on n'en est pas surpris, et on n'y fait pas la moindre attention. Et pourquoi? Parce que, dans les idées, dans les croyances catholiques, tout cela est facile, tout cela est je dirais presque naturel, tout cela est dans l'ordre; et il n'y a que ce qui sort

de l'ordre qui frappe, qui fasse du bruit, qui excite la surprise et fixe l'attention !

C'est une grande et profonde parole que celle-ci, qui est sortie de la bouche de Dieu : « Mon juste à moi vit de foi ; *Justus autem meus ex fide vivit* (*Hebr.*, IX, 38). Comme le dogme catholique, par son immutabilité, son uniformité, son autorité, sa certitude divine, inspire une foi sans bornes, de même il inspire des vertus sans réserve par la force de la grâce qui l'accompagne, par la grandeur des récompenses qu'il promet. Et dès-lors rien n'est plus simple que de le voir produire, en tous les temps et tous les lieux, ce spectacle grandiose, étonnant, unique, et le propre de la seule Eglise catholique, de tant d'hommes vivant d'une vie céleste au milieu de la corruption de la terre, et imitant la pureté des anges au milieu des instincts des brutes. Cette vie de vertu est l'effet le plus naturel d'une vie de foi. Cette vertu est un reflet de la sainteté de Dieu, tout comme cette foi est le reflet de sa vérité ; *Justus autem meus ex fide vivit;* et c'est le soleil de toute lumière qui produit la chaleur ineffable de toute sainteté ; *Fructus autem lucis est in omni bonitate.*

24. Enfin, la lumière naturelle est le bonheur et la joie de toute la nature. Tout est triste pendant la nuit, tout se réjouit et tressaille d'allégresse à peine le soleil apparaît, sans nuages, sur l'horizon. C'est aussi l'effet de l'enseignement catholique : sa lumière, éclairant l'esprit docile, répand la joie et le bonheur dans les cœurs droits ; *Lux orta est justo, et rectis corde lætitia* (*Psal.* XCVI, 11).

Paix et joie, fruits ineffables de l'enseignement catholique, je n'essaierai même pas de vous peindre par des paroles. Le prodige du calme, du repos, de l'allégresse secrète qu'éprouve l'âme catholique contemplant les grandeurs, les beautés de sa foi, est au-dessus de toute intelligence et au-dessus de toute expression. C'est un mystère que l'âme catholique elle-même comprend à peine, et que l'hérétique, le philosophe ne comprennent en aucune manière.

Souvent, afin d'augmenter leur mérite et de raffermir leur vertu, Dieu permet que les âmes fidèles soient tentées contre la foi ; car, ainsi que Jésus-Christ l'a dit à saint Paul, toute vertu grandit dans le danger et se fortifie par le combat; *Quia virtus in infirmitate perficitur* (II *Corinth.*, XII, 9).

La lumière divine s'éclipse, et laisse ces âmes en proie à des doutes, à des agitations déchirantes dans lesquelles elles ne savent pas distinguer la tentation qu'on subit et qu'on combat, et la tentation à laquelle on consent et on succombe. A les entendre, elles ont perdu leur foi; Dieu les a abandonnées. Mais ces tentations, ces doutes sont sans danger, comme ils sont sans péché. La lampe de la foi s'est alors cachée sous le boisseau, s'est concentrée au fond de l'âme, mais n'a rien perdu de sa lumière. Elles ne la voient plus, ne la sentent plus ; et cependant ce n'en est pas moins sa lumière qui les éclaire, sa chaleur qui les soutient et les fait vivre de la vie spirituelle et parfaite ; *Justus autem meus ex fide vivit.*

Oh ! pour nous, ministres de l'Eglise, dépositaires du secret de la conscience, qu'il est beau de voir ces

âmes vraiment chrétiennes, sublimes, héroïques, au milieu de tant de craintes, de peines et d'angoisses, loin de chercher à se soulager dans les vains amusements du monde, s'en détacher toujours davantage ; mortifier leur chair d'autant plus qu'elles sont plus affligées dans leur esprit ; s'attacher toujours davantage à Dieu dans un temps où elles se croient repoussées par Dieu ; et se montrer d'autant plus fidèles et plus généreuses envers lui, qu'elles sont plus tristes et plus désolées. Ah ! c'est que ces âmes ne désirent pas mais craignent que la foi, qui leur est si chère, leur puisse devenir suspecte. Elles ne tremblent que parce qu'elles aiment. Leurs agitations et leurs frayeurs sont des actes d'amour pur, et l'amour de Dieu est le bonheur de l'âme : *Rectis corde lætitia!*

Le philosophe profane, cet animal de gloire, cet esclave vénal des applaudissements du vulgaire, comme l'appelle saint Jérôme ; *Gloriæ animal et auræ popularis venale mancipium* (*Ad Pammach.*) ; l'inepte rationaliste s'applaudissant dans le secret de son orgueil de savoir tout, tandis qu'il ne sait vraiment rien ; l'hérétique haineux ; toutes ces pauvres têtes, ces âmes dégradées, étrangères à l'esprit et au sentiment catholique, ne sachant pas ce que c'est que croire, et à plus forte raison ce que c'est qu'aimer, ne comprennent pas même les mots de ce langage, moins encore comprennent-ils l'ineffable mystère de l'âme intérieure aimant d'autant plus Dieu que Dieu se montre plus sévère. Ils ne comprennent pas le prodige d'une foi tourment en même

temps et délices de l'âme où elle réside, l'héroïsme d'une âme préférant cet état de peines et de cuisantes douleurs à tout ce que le monde peut lui offrir de plus séduisant et de plus agréable. C'est que la chair n'a jamais rien compris aux secrets de l'esprit, ni l'orgueil aux merveilles de la foi; *Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei* (I *Corinth.*, II. 14); et comme les hommes livrés à tous les égarements des passions, adonnés à contenter leur ventre, ne peuvent pas s'expliquer, ne peuvent pas comprendre comment un cœur, assujettissant toutes ses inclinations à l'abnégation évangélique, peut être heureux; de même les hérétiques, les incrédules qui ont fait une idole de leur raison, ne s'expliquent pas, ne comprennent pas comment une intelligence qui a renoncé à ses lumières, à son entendement pour les soumettre en hommage à la foi, peut être tranquille et éprouver de la joie.

Mais qu'on comprenne ou qu'on ne comprenne pas ce double prodige de la foi et de la charité, cela ne fait rien, n'importe en rien; il n'est pas moins vrai, moins certain et visible parmi les vrais catholiques. Car il est visible, il est certain, il est vrai que parmi eux les âmes vraiment pures, loin d'être malheureuses parce qu'elles se privent des coupables délices des sens, ont en horreur ces délices, et le sacrifice même de leur chair les console, les ravit, les charme, et fait une partie de leur bonheur intérieur; et que de même pour les âmes vraiment fidèles, loin de souffrir du sacrifice de l'esprit de recherche, de curiosité indiscrète que la foi con-

damne, ce même sacrifice leur est cher, leur est agréable, les contente, les transporte, et les rend heureuses de Dieu et d'elles-mêmes.

25. Le bonheur de l'esprit consiste dans l'ordre de pensées, tout comme le bonheur du cœur dans l'ordre des affections. Or mettre l'ordre dans la croyance, c'est l'œuvre de la grâce divine comme c'est l'œuvre de cette même grâce de mettre l'ordre dans l'amour; *Ordinavit in me charitatem* (*Cantic.*, II, 4). La même grâce qui rend facile l'accomplissement des préceptes sévères, rend facile la croyance de dogmes incompréhensibles; la même grâce qui rend léger le poids de la loi, rend doux et délicieux le joug de la foi.

C'est donc seulement dans l'enseignement de la vraie Eglise que se trouve le double bonheur de l'esprit et du cœur, le bonheur complet de l'homme intérieur. C'est seulement par l'enseignement de l'Eglise que s'accomplit ce délicieux oracle que Dieu a prononcé par la bouche du Prophète : « Mon peuple s'assoira dans les beautés de la paix, dans les tabernacles de la confiance, dans la richesse du repos; *Sedebit populus meus in pulchritudine pacis, in tabernaculis fiduciæ, in requie opulenta* (*Isai.*, XXXII, 18). »

Regardez ce tendre enfant qui vient de s'endormir dans le sein de sa mère. Oh! que sa respiration est calme, son sommeil tranquille, parce que rien n'agite son cœur! Oh! qu'elle est heureuse la condition de l'innocence dormant dans le sein de l'amour! Or ce n'est, dit le Prophète, que l'image de la tran-

quillité de l'âme catholique dans les croyances de la foi, de l'immense confiance avec laquelle elle s'abandonne, se repose dans les bras, dans le sein de l'Eglise lui parlant, sous la dictée de Dieu, au nom de Dieu, des mystères de Dieu. Ah! c'est qu'elle sait que l'Eglise connaît les secrets de Dieu, parce qu'elle est son épouse, et ne peut pas tromper l'homme, parce qu'elle est sa mère. C'est donc le catholique qui peut répéter avec une parfaite vérité ces délicieuses paroles : *In pace in idipsum dormiam et requiescam* (*Psal.* IV, 9).

La vraie foi est donc plus dans le cœur que dans l'esprit, ou bien elle est dans l'esprit et dans le cœur : dans l'esprit, pour l'incliner à croire en aimant; dans le cœur, pour l'engager à aimer en croyant; et si le principe de la foi est la grâce, la forme et l'aliment en est l'amour.

Or, de l'amour naît la confiance, de la confiance le repos, l'abandon dans l'objet aimé. C'est donc pour cela aussi que le catholique chez qui la foi n'est pas l'effet d'un froid raisonnement humain, mais de l'amour divin, va avec transport à la rencontre de la parole de Dieu que lui parle l'Eglise, la reçoit avec humilité, s'y soumet avec bonheur, la garde en lui-même avec soin, s'y abandonne avec une confiance sans bornes, s'y repose avec l'entendement et la volonté, l'esprit et le cœur, comme dans un tabernacle divin de la beauté, de la confiance et de la paix : *Sedebit populus meus in pulchritudine pacis, in tabernaculis fiduciæ, in requie opulenta.* Oh! condition

heureuse, unique de l'âme catholique dans ses rapports avec l'enseignement de l'Eglise!

L'enseignement catholique est donc le *seul* enseignement religieux *nécessaire, universel, facile;* nous avons vu cela dimanche dernier. C'est aussi, comme nous venons de le voir aujourd'hui, le *seul* enseignement religieux *naturel*, *immuable*, *incorruptible*, *complet, fidèle,* le *seul* engendrant la *certitude*, la *sainteté,* le *repos* et la *joie* de l'âme qui le reçoit et s'y soumet.

Or ces admirables qualités ne lui viennent, ne lui ont pu venir que d'en haut. L'homme ne fait, n'a jamais rien fait de pareil. On n'a jamais essayé, on n'a même jamais imaginé ici-bas une économie pareille d'enseignement. Il n'y a que Dieu qui ait pu mettre l'enseignement religieux à de telles conditions, et l'y maintenir. Ce n'est donc pas, cet enseignement, une invention humaine; des hommes qui auraient inventé cela seraient des dieux : ce n'est qu'une pensée divine, une grâce divine, une institution divine; et dès-lors la raison catholique est bien inspirée, bien sage de prendre cet enseignement pour base de ses recherches, pour guide de son chemin, pour point d'appui de ses progrès; et de ne vouloir marcher qu'à sa lumière, sous son inspiration, sous sa tutelle, en sa compagnie.

Eh! oui, oui, mes Frères, ce n'est qu'à l'aide de cet enseignement, soyez-en sûrs, que l'homme peut, au milieu des ténèbres de ce monde, connaître la vérité, posséder la certitude, éviter l'erreur en ma-

tière de religion, avoir une religion claire, précise, solide, digne de lui et de Dieu, en un mot, la vraie religion.

26. Ah! voyez-la, l'Eglise, dépositaire de cet enseignement, telle que l'Evangile d'aujourd'hui la figure, d'une manière sensible, à nos yeux!

Jésus-Christ, assis sur une humble monture, entouré par ses Apôtres, s'achemine vers Jérusalem, figure du ciel; car le mot Jérusalem signifie *la vision de la paix*. Tout le peuple, qui prend part à ce voyage et à ce triomphe, crie également HOSANNA! parole qui signifie : *Sauvez-nous, nous vous en prions!* Ce peuple est divisé en deux portions, dont l'une précède et l'autre suit Jésus-Christ : *Turbæ quæ præcedebant et quæ sequebantur;* et par cela même il représente, d'après saint Jérôme, les deux peuples dont l'un a précédé, l'autre a suivi la prédication de l'Evangile, mais qui tous les deux ont regardé Jésus-Christ comme Messie et comme Sauveur, ont confessé de lui les mêmes dogmes, lui ont adressé les mêmes louanges et les mêmes prières : *Significant utrumque populum qui ante et qui post Evangelium Domino crediderunt, concordi Jesum confessionis voce laudantes* (*In Matth.*).

Tous se sont dépouillés de leurs habits, les ont mis aux pieds de Jésus-Christ, en ayant tapissé la route que Jésus-Christ devait parcourir; et par cela même ils ont figuré les justes de tous les temps, qui se sont dépouillés ou de leurs mauvaises habitudes pour être fidèles à Dieu, ou de leurs biens pour le secours des

pauvres, ou de leur vie, de leur corps, véritable enveloppe de l'âme, pour confesser la vraie religion. Tous portent dans leurs mains la palme, symbole de la victoire qu'ils ont remportée sur le monde et sur eux-mêmes, et l'olivier, symbole de la paix qu'ils ont obtenue par cette victoire.

Ah! voilà donc l'Eglise militante que Jésus-Christ éclaire par sa lumière, soutient par sa grâce, encourage par ses exemples, console par son onction, dirige par ses doctrines, guide par son autorité vers la céleste Jérusalem. Oh! qu'elle est noble, qu'elle est sainte, qu'elle est heureuse cette société, ayant Jésus-Christ au milieu d'elle, les Apôtres et leurs successeurs avec elle! Oh! que ses intentions sont pures. ses sentiments élevés, ses actions belles, sa vie parfaite, sa paix profonde, sa joie sincère! Ici, toutes les espérances sont mêlées à tous les sacrifices, toutes les consolations à toutes les vertus!

Frères, le temps s'en va, le monde disparaît, la vie s'évanouit, la mort approche, l'éternité nous demande!

Hâtons-nous donc, tandis que nous en avons encore le temps, de nous unir en esprit à cette sainte société, de nous glisser dans ses rangs; car c'est elle seule qui connaît la voie du ciel; c'est uniquement avec elle qu'on peut y parvenir. Si nous ne pouvons pas y être admis au nombre des innocents, nous y trouverons bien une petite place au nombre des pénitents. Profitons des grâces de ces saints jours pour nous réconcilier avec notre Dieu, avec Jésus-Christ,

par les sacrements de l'Eglise, pour recommencer une vie nouvelle, une vie vraiment chrétienne, afin qu'au moment de notre mort, nous retrouvant sur le chemin du salut, la grâce dans le cœur, l'HOSANNA sur les lèvres, et chantant l'hymne de l'espérance, vainqueurs de la terre, nous puissions faire notre entrée triomphale dans le ciel! *Ainsi soit-il.*

SIXIÈME CONFÉRENCE.

LA TRINITÉ.

Docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris et Filii et Spiritûs Sancti.
« Allez, instruisez toutes les nations; baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. »
(Dans un des Evangiles de la Résurrection.)

1. C'EST une erreur de quelques esprits pervers, dit le grand saint Thomas, d'affirmer que Dieu ait parlé aux anges, lorsque, allant créer l'homme, il prononça cette grande parole : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance : *Non est intelligendum, sicut quidam perverse affirmant, Deum dixisse angelis : Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram.*

D'après l'opinion des interprètes et des Pères de l'Eglise, particulièrement depuis le grand concile de Nicée; d'après le concile de Sirmium, qui a fondé aussi sur ces mêmes mots son fameux canon de la Trinité contre Photin, le mot « Dieu », au singulier, indique l'unité de la nature divine, et le mot « Faisons », au pluriel, indique la pluralité des personnes. Dieu donc, dit encore saint Thomas, en parlant ainsi de l'homme qu'il allait former, a voulu indiquer le mystère de l'auguste Trinité, dont il allait, de la manière la plus frappante, graver l'image dans l'homme : *Sed hoc dicitur ad signandam pluralitatem personarum, qua-*

rum imago expressius invenitur in homine. (I p. q. 91, a. 1).

Il en est de même de cette grande et délicieuse parole qu'il a adressée à ses Apôtres après sa résurrection : « Instruisez toutes les nations, et baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit : *Docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti.* » Par le mot « Au nom, » Jésus-Christ a marqué l'unité de Dieu ; par les mots « Père, Fils et Saint-Esprit, » il a désigné les personnes divines par leurs noms propres et particuliers.

Voilà donc, mes très-chers frères, le même ineffable mystère qui avait été indiqué d'une manière obscure lorsque l'homme allait naître dans l'ordre naturel, révélé par Jésus-Christ dans toute sa splendeur, à l'époque où l'homme, par la prédication et le baptême, allait renaître dans l'ordre surnaturel. C'est, dit saint Pierre Chrysologne, afin que nous sachions, par cette coïncidence de dates, que les personnes divines ont concouru à notre réparation avec le même empressement, avec le même amour qu'elles avaient conouru à notre création : *Ut quibus, in creandis nobis, una operatio fuerat, una fieret, de nostra reparatione, dignatio* (*Ser. de Bapt.*).

C'est par conséquent à l'homme à honorer, d'une manière toute particulière, ce grand mystère dont je vais vous entretenir aujourd'hui, en commençant à vous exposer les trois points principaux de l'enseignement catholique, Dieu, l'Homme, Jésus-Christ.

2. Mais entendons-nous bien, mes Frères ; ce ne

sont pas des démonstrations que je vous promets de ces mystères : on ne démontre pas l'indémontrable. Les mystères de Dieu sont et seront toujours des secrets incompréhensibles à la raison de l'homme. Par rapport au mystère de l'auguste Trinité en particulier, saint Thomas déclare qu'il nous est impossible d'arriver à le connaître par les lumières de la raison naturelle : *Impossibile est per rationem naturalem ad cognitionem Trinitatis divinarum personarum pervenire;* et, par cela même que la raison toute seule ne peut pas le connaître, elle ne saurait pas le démontrer.

On ne doit donc prouver les doctrines de la Foi que par l'autorité de l'Ecriture sainte et de l'Eglise, lorsqu'on a affaire à des personnes qui admettent ces autorités; et lorsqu'on a affaire à des personnes qui les rejettent, il faut se borner à expliquer, à développer les dogmes chrétiens, et prouver, — ce qu'il est possible et même facile de faire, — qu'ils ne sont pas impossibles, qu'ils ne sont pas absurdes; mais que, supérieurs à la raison, ils sont conformes à la raison; *Quæ fidei sunt, non sunt tentanda probare nisi per auctoritates his qui auctoritates suscipiunt; apud alios vero sufficit defendere non esse impossibile quod prædicat fides* (I p. q. 32, a. 1).

C'est ce que je vais faire. Car, puisqu'on a l'air de regarder comme trop crédule, trop imbécile, la *Raison catholique* se soumettant aux dogmes révélés, et les prenant pour règle et pour guide, il est bien qu'on sache que ce que cette humble raison croit, en matière de religion, est grand, est étonnant, est magni-

tique, est sublime; et que cette croyance aux doctrines divines, bien autrement que la croyance qu'on prête aux doctrines humaines, l'agrandit, l'honore, l'élève et la perfectionne.

Suivez-moi donc, mes très-chers Frères, à travers les cieux, jusqu'au trône du Très-Haut. Je vais vous introduire dans les puissances du Seigneur : *Introibo in potentias Domini.* Je vais vous exposer le plus grand, le plus profond des secrets de l'Être infini, dans ses harmonies, ses grandeurs, sa magnificence. Car des chrétiens tels que ceux auxquels j'ai la satisfaction de parler ici, à l'âme noble, au cœur droit, à l'esprit élevé, sont à même de saisir et ont droit d'entendre la haute théologie du dogme chrétien.

Oui, sainte et auguste Trinité, nous allons nous occuper de vous, non pas pour sonder d'un regard téméraire votre redoutable majesté, au risque d'être écrasés sous le poids infini de votre gloire; *Qui scrutator est majestatis, opprimetur a gloria* (*Prov.* xxv, 27); mais pour faire de vous l'objet de notre foi, de nos adorations, de notre amour. Et ce n'est pas par la raison que nous essaierons de pénétrer un mystère impénétrable à la raison, mais c'est à l'aide de l'éclat radieux qui vous environne, de la lumière qui nous vient de vous, que nous oserons fixer un regard tremblant et respectueux sur votre inaccessible lumière; *In lumine tuo videbimus lumen* (*Psal.* xxxv, 10). Nous vous demandons ce secours par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

3. Comme les grands de la terre ont coutume de mettre leurs armoiries sur leurs œuvres, sur leurs propriétés; de même Dieu, le grand Seigneur du ciel, afin que l'on sache que toutes les créatures lui appartiennent,— car c'est lui qui les a toutes créées et les conserve,— a gravé en elles, de sa main toute-puissante, ses armories, l'empreinte de l'unité de sa nature et de la Trinité de ses divines personnes.

Car, écoutez là-dessus ce grand flambeau de l'Eglise et du monde, saint Augustin : « Cette même Trinité divine, dit-il, se manifeste, se révèle à nous quand nous demandons : *Qui a fait* chaque créature? *Par quel moyen* a-t-elle été faite? et *A quel but* a-t-elle été destinée? Celui qui a dit : « Que la créature soit faite, » c'est le *Père du Verbe:* Ce qui a été fait en vertu de cette grande parole, c'est certainement par *le Verbe* que cela a été fait. Mais puisqu'il est dit aussi, dans le même passage de l'Ecriture sainte : « Dieu a vu que tout ce qui avait été créé *était bon,* il nous est assez montré par là que Dieu n'a pas fait ce qu'il a fait par aucune espèce de nécessité, mais par sa seule bonté, parce que c'était *bien* de le faire. Or cette *bonté*, c'est le Saint-Esprit. Voilà donc la Trinité entière dévoilée à nos yeux dans toutes et chacune de ses œuvres (1). »

---

(1) « Eadem nobis insinuata intelligatur Trinitas, si quærimus : » UNAMQUAMQUE CREATURAM *quis* fecerit? *Per quid* fecerit? *Propter quid* fecerit? *Pater* intelligitur Verbi, qui dixit : *Ut fiat.*

Ailleurs le même grand docteur a dit aussi : « En tant que nous sommes des hommes, nous avons été créés à l'image de notre Créateur, dont l'éternité est vraie, dont la vérité est éternelle, dont est éternelle et vraie la charité, et dont la Trinité même est vraie, est éternelle, est aimable, et n'est ni confondue par la nature, ni séparée par les personnes. Quant aux choses qui sont au-dessous de nous, il est manifeste qu'elles n'*auraient jamais été,* qu'elles n'auraient *aucune espèce à elles propre,* qu'elles n'auraient *aucun ordre* à désirer ni à suivre, si elles n'avaient été faites par Celui qui EST souverainement, qui est souverainement SAPIENT, qui est souverainement BON; ainsi nous pouvons recueillir dans toutes les créatures, ici plus, là moins parfaitement les vestiges empreints de sa divinité (1). »

De la terre remontant au ciel, à la Jérusalem éternelle, à la vraie *cité de Dieu,* saint Augustin dit

---

» Quod autem, illo dicente, factum est, procul dubio, *per Verbum* » *factum est.* In eo vero quod dicitur : Vidit Deus quod bonum est, » satis significatur : Deum nulla necessitate, sed sola *bonitate,* fe- » cisse quod factum est; id est, quia *bonum est.* Quæ *bonitas,* si » *Spiritus Sanctus* recte intelligitur, UNIVERSA NOBIS TRINITAS » IN SUIS OPERIBUS INTIMATUR (*De civitat. Dei,* lib. XVI, 24). »

(1) « Quoniam homines sumus, ad nostri Creatoris imaginem » creati, cujus est vera ÆTERNITAS, æterna VERITAS, æterna et » vera CHARITAS, estque ipsa æterna et vera et chara TRINITAS, ne- » que confusa neque separata ; in iis quidem rebus quæ infra nos » sunt, quoniam et ipsæ nec aliquo modo *essent,* nec aliqua *specie* » *continerentur,* nec aliquem *ordinem nec appeterent nec tene-* » *rent,* nisi ab Illo factæ essent qui summe EST, qui summe SAPIENS » est, qui summe BONUS est; quasi quædam ejus, alibi magis, alibi » minus, impressa *vestigia* colligamus (*De Civitat. Dei,* lib, XI, c. » 28). »

encore : « D'où vient l'*origine*, l'*information*, la *béatitude*, de la cité sainte qui est, dans les saints anges, au-dessus de nous? Si nous demandons : D'où elle *est?* C'est Dieu qui l'*a bâtie*. Si nous demandons : D'où est sa *sagesse?* C'est Dieu qui l'*éclaire*. Si nous demandons encore : D'où est sa *félicité?* C'est de Dieu qu'elle *jouit*. En *subsistant*, elle est modifiée; en *contemplant*, elle est illuminée; en *s'attachant*, elle est dans le bonheur. Elle EST, elle VOIT, elle AIME. Elle subsiste dans l'*éternité* de Dieu, elle resplendit dans la *vérité* de Dieu, elle se réjouit dans la *bonté* de Dieu (1). »

Ainsi, pour saint Augustin, l'image de l'auguste Trinité se trouve en tout et partout : au ciel comme sur la terre, dans les êtres matériels comme dans les êtres spirituels; et tout ce que Dieu a fait porte l'empreinte noble et glorieuse du Dieu TRINE et UN qui l'a fait.

Mais, après saint Augustin, écoutons saint Thomas expliquant, avec cette lucidité de principes qui lui est propre, la belle doctrine du grand évêque d'Hippone. Il ne faut jamais séparer ces deux étonnants génies, ces deux intelligences monstres, passez-moi ce mot; ces deux hommes, les plus grands qui aient

---

(1) « Unde est Civitatis Sanctæ, quæ in sanctis angelis sursum » est, et *origo et informatio et beatitudo?* Si quæramus : Unde sit? » *Deus eam condidit*. Si : Unde sit sapiens? *A Deo illuminatur*. » Si : Unde sit felix? *Deo fruitur*. Subsistens, *modificatur;* con- » templans, *illustratur;* inhærens, *jucundatur*. EST, VIDET, AMAT. » In æternitate Dei *viget*, in veritate Dei *lucet*, in bonitate Dei » *gaudet* (*De Civit. Dei*, lib. XVI, c. 24). »

jamais existé parmi les hommes, et si ressemblants entre eux, autant par l'élévation de leur esprit que par leur soumission à la foi catholique, et par leur zèle pour la vraie religion.

« Tout effet, dit le Docteur angélique, représente en quelque sorte, mais d'une manière différente, sa cause. Il y a des effets qui représentent, c'est-à-dire rappellent seulement la *causalité* ou bien la force efficiente de leur cause ; mais ils n'en représentent pas la forme ou la nature. C'est ainsi que la fumée représente le feu ; et cette représentation s'appelle *une représentation de trace ou de vestige*. Car la trace, le vestige indique que quelqu'un est passé par un lieu ; mais n'indique pas qui est ce quelqu'un qui y est passé. Mais il y a des effets qui représentent leur cause aussi par rapport à la ressemblance de *forme*. C'est ainsi que le feu engendré représente le feu générateur, et qu'une statue de Mercure représente Mercure ; et cette représentation s'appelle *représentation d'image* (1).

» Or les *processions* des personnes divines en Dieu se rapportent à l'acte de son entendement et de

(1) « Omnis effectus aliqualiter repræsentat suam causam, sed » diversimode. Nam aliquis effectus repræsentat solam causalitatem » causæ, non autem formam ejus, sicut fumus repræsentat ignem ; » et talis repræsentatio dicitur esse repræsentatio *vestigii*. Vestigium autem demonstrat motum alicujus transeuntis, *sed non* » *qualis sit*. Aliquis autem effectus repræsentat causam *quantum* » *ad similitudinem formæ ejus*, sicut ignis generatus ignem gene- » rantem, et statua Mercurii Mercurium ; et hæc est repræsentatio » *imaginis* (I p. q. 44, a. 7). »

sa volonté. Car le Fils procède, comme *Verbe*, de l'entendement divin, et le Saint-Esprit, comme l'*amour*, de la divine volonté. Dans les créatures raisonnables donc, ayant un entendement et une volonté, la représentation de la divine Trinité se trouve par manière d'*image*, parce qu'elles ont aussi un *Verbe conçu* et un *amour qui en dérive*. Mais dans tout le reste des créatures, la représentation de la Trinité s'y voit par manière de *vestige*, en tant qu'en chaque créature se trouvent des choses qui se rapportent à chacune des personnes divines, et qui la représentent ou la rappellent. Car chaque créature, 1° *subsiste* dans son être; 2° a une *forme* qui lui est propre, et qui la classe dans une espèce particulière parmi les êtres; 3° enfin chaque créature est *ordonnée* à quelque autre chose. En tant donc que chaque créature est une certaine *substance* créée, elle représente une cause et un principe, et par là elle indique la personne du *Père*, qui est un principe n'ayant pas de principe. En tant que chaque créature a une *forme* et appartient à une espèce quelconque, elle représente le *Verbe divin*, par lequel le grand Artisan conçoit la *forme* de la chose *artificiée*. En tant enfin que chaque créature a un *ordre* quelconque, elle représente le *Saint-Esprit* comme amour; car une chose n'est ordonnée à une autre que par la *volonté* de celui qui l'a créée (1).

---

(1) « Processiones autem divinarum Personarum attenduntur » secundum actum intellectus et voluntatis. Nam Filius procedit ut » *Verbum intellectus*, Spiritus Sanctus ut *Amor voluntatis*. In

» C'est pour cela que saint Augustin a dit que le *vestige* de la Trinité se trouve en chaque créature, en tant qu'elle EST une, en tant qu'elle a une FORME spécifique, et en tant qu'elle a un ORDRE.

» C'est à cela qu'ont aussi rapport les trois grands mots de l'Ecriture sainte, le *Nombre*, le *Poids* et la *Mesure;* car la mesure indique la *substance* de la chose, limitée par ses propres principes; le nombre se rapporte à l'*espèce*, et le poids à l'*ordre* (1). »

4. Il est pourtant entendu que, d'après saint Thomas, dans les créatures *irrationnelles*, cet emblème de l'auguste Trinité se trouve seulement par mode

---

» creaturis igitur *rationalibus*, in quibus est intellectus et voluntas, » invenitur repræsentatio Trinitatis per *modum imaginis*, in quan- » tum invenitur in eis *Verbum conceptum* et *amor procedens*. Sed » in *creaturis omnibus* invenitur repræsentatio Trinitatis per mo- » dum *vestigii*, in quantum in *qualibet creatura* inveniuntur ali- » qua quæ *necesse est reducere in divinas Personas*, sicut in cau- » sam. Quælibet enim creatura subsistit in *suo esse;* et habet *for-* » *mam* per quam determinatur *ad speciem ;* et habet *ordinem* ad » aliquid aliud. Secundum igitur quod *est* quædam substantia crea- » ta, repræsentat causam et principium, et sic demonstrat *personam* » *Patris* qui est principium, non de principio. Secundum autem » quod habet quamdam *formam* et *speciem*, repræsentat *Verbum ;* » secundum quod *forma* artificiati est ex conceptione Artificis. Se- » cundum autem quod habet *ordinem*, repræsentat *Spiritum Sanc-* » *tum* in quantum est *amor*, quia ordo effectus ad aliquid alterum » est ex *voluntate* creantis (*Ibid.*). »

(1) Et ideo dicit Augustinus (lib. VI, *de Trinitat.*) quod vestigium » Trinitatis invenitur in *unaquaque* creatura, secundum quod *unum* » *aliquid est ;* secundum quod *aliqua specie informatur ;* et secun- » dum quod *quemdam ordinem habet.* Ad hæc etiam reducuntur » illa tria : *Numerus*, *Pondus* et *Mensura* quæ ponuntur *Sapien-* » *tia*, II. Nam Mensura refertur ad *substantiam* rei limitatam suis » principiis ; Numerus, ad *speciem ;* Pondus, ad *ordinem* (*Ibid.*). »

de vestige, *per modum vestigii*, comme la trace des pas de Dieu, et que c'est dans les créatures rationnelles que l'empreinte du Dieu TRINE ET UN se trouve par mode d'IMAGE et de RESSEMBLANCE; *per modum imaginis*, comme le reflet du visage de Dieu ; le Prophète ayant dit : *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine* (*Psal.* IV, 7).

Cette image ne se trouve pas en nous, en cela que notre âme est unie à un corps. En tant que nous sommes corps et âme, nous représentons un autre grand mystère que je vous exposerai plus tard. Ce n'est point par la forme du corps, dit saint Augustin, mais par l'âme rationnelle que nous avons été réellement créés à l'image de Dieu ; *Non secundum formam corporis, sed secundum rationalem mentem, homo ad imaginem Dei factus est.* (*De Trinit.*, *lib.* XII.)

En rentrant donc en vous-mêmes, le flambeau de la foi à la main, vous pouvez y reconnaître, nous dit encore saint Augustin, l'image de Dieu, c'est-à-dire sa Trinité souveraine. « Cette image n'est pas adéquate, il s'en faut ; elle est même infiniment distante de la grandeur de son original ; elle ne lui est pas coéternelle, et, pour tout dire en un mot, elle n'est pas de la même substance que Dieu. Cependant, dans les choses que Dieu a faites, il n'y a rien qui, plus que l'homme, approche de la nature de Dieu. Son image en nous peut être réformée et perfectionnée toujours ; mais rien n'est plus que cette image près de la ressemblance de Dieu ; car nous *sommes*, nous *connaissons* que nous sommes, et nous *aimons* et notre *être* et la *connaissance* de cet

être. Dans ces trois choses-là, nous ne sommes pas troublés par la possibilité de nous tromper. Comme je connais que *je suis*, de même je connais que *j'ai cette même connaissance;* et, en *aimant* ces *deux* choses, j'en ajoute une troisième, de la même importance, à ces deux choses que je connais (1). »

Ce n'est qu'au ciel, dit saint Paul, qu'en voyant Dieu face à face, nous pourrons contempler en lui-même ce grand mystère de l'Etre infini, la Trinité dans l'Unité et l'Unité dans la Trinité; à présent nous ne pouvons le voir, le contempler qu'en nous, miroir où Dieu en a tracé, comme en une énigme, l'image mystérieuse : *Videmus nunc per speculum et in ænigmate; tunc autem facie ad faciem* (I *Corinth.*, XIII, 12). Comme donc, en l'absence d'une personne chérie, on se plaît à la regarder, à s'entretenir avec elle dans son portrait; de même, dans l'éloignement où nous sommes de notre Dieu, de cette adorable et aimable Trinité, plaisons-nous, M. F., à la regarder, à

---

(1) « Et nos quidem in nobis, tametsi non æqualem, imo valde » longeque distantem, neque coæternam et, quo brevius totum di- » cam, non ejusdem substantiæ cujus est Deus; tamen, qua Deo » nihil sit, in rebus ab eo factis, natura propius, imaginem Dei, » hoc est SUMMÆ ILLIUS TRINITATIS agnoscimus, adhuc reforma- » tione perficienda, ut sit etiam *similitudine* proxima. Nam et *su-* » *mus* et nos esse *novimus;* et nostrum esse et nosse *diligimus*. In » his autem *tribus* nulla nos falsitas verisimilis turbat. Sicut novi » me *esse;* ita novi etiam *hoc ipsum* nosse me. Eaque duo cum » *amo*, eumdem quoque amorem quiddam *tertium* nec *imparis* » æstimationis eis, quas novi, rebus adjungo (*De Civitat. Dei*, lib. » XVI, 27). »

l'admirer dans le portrait merveilleux qu'elle nous a laissé d'elle-même en nous-mêmes.

5. Je vous ai plusieurs fois fait remarquer que la philosophie purement rationnelle moderne n'a jamais rien trouvé, rien inventé, pas même l'erreur qu'elle s'est attribuée. C'est ainsi que Malebranche s'est dit l'inventeur de l'erreur grossière qui a été enseignée dans les écoles modernes, sous le nom de *Système des causes occasionnelles*. D'après ce système, les *causes secondes*, les créatures, n'auraient aucune action qui leur soit propre, aucune action en elles-mêmes et par elles-mêmes; mais ce serait Dieu qui opérerait *à leur occasion :* de sorte que ce ne serait pas le feu qui brûlerait les corps, mais Dieu, *à l'occasion du feu;* ce ne serait pas le couteau qui couperait le pain, mais Dieu, *à l'occasion du couteau.* Or ce système est bien ancien; c'est, d'après saint Thomas, tout simplement l'une des erreurs du Coran; *Quidam loquentes* IN LEGE MAURORUM *dixerunt quod res penitus naturalis nihil ageret per virtutem propriam* (*Quæst. disp.* III, *de Creatione*, a. 7). Mais la raison par laquelle ce grand docteur le repousse et le combat, est digne de son grand esprit, et capable d'éclairer nos intelligences et de toucher nos cœurs. « Car ce système, dit-il, répugne à la bonté de Dieu, qui, étant communicative et expansive d'elle-même, a voulu que même les choses créées ressemblassent à Dieu, non-seulement dans la manière d'être, mais aussi dans la manière d'opérer ; *Sed hoc repugnat divinæ Bonitati, quæ sui communicativa est.*

ex quo factum est quod res similes Deo fierent, non solum in esse, sed etiam in agere (*Ibid.*). »

Et puisque Dieu *est* en lui-même, *agit* par lui-même, il a aussi daigné former les créatures de manière qu'elles *existassent* presque en elles-mêmes, *opérassent* par elles-mêmes, leur ayant donné un être et une opération à elles qu'on peut regarder comme leur propre être et leur propre opération. Rien donc de moins convenable, disait aussi saint Augustin, huit siècles avant saint Thomas, et cité par saint Thomas, que d'affirmer que c'est Dieu qui opère et fait tout en nous, sans nous; *Inconvenienter ergo dicitur quod universa Deus in nobis, sine nobis, operatur.*

La théologie catholique reconnaît en Dieu deux espèces d'action : l'action par laquelle Dieu crée les choses et les conserve, et cette action s'appelle l'Action vers le dehors, l'action qui passe, *Actio ad extra, actio transiens;* et l'action par laquelle Dieu se connaît et s'aime lui-même, qui reste dans les profondeurs de la nature divine, et qui s'appelle, pour cela, l'Action vers le dedans, l'action qui demeure, l'action immanente : *Actio ad intra, actio immanens.*

C'est de cette double action que la bonté de Dieu a doté l'homme. Nous opérons sur les objets extérieurs : c'est notre *action au dehors*, notre *action qui passe*. Mais, comme êtres intelligents, nous nous connaissons, nous nous aimons; et cette action reste dans les profondeurs de notre âme; c'est notre *action au dedans*, notre *action qui demeure*.

Mais par cela même que nous nous connaissons et

que nous nous aimons, cette opération *au dedans* est double, elle aussi.

D'abord, comme de l'action exercée sur un objet extérieur résulte une espèce de procession au dehors; de même, de l'action *immanente* dans l'agent même, résulte une procession au dedans. Cela est évident, particulièrement par rapport à l'entendement, en qui l'action d'entendre demeure dans celui qui entend (1).

L'économie de cette procession consiste en cela que: « Quiconque comprend, par cela même qu'il comprend, voit se produire en lui-même quelque chose qui n'est que la conception de la chose comprise, et qui provient de la faculté intellective et de la connaissance de cette faculté. C'est cette conception que nous exprimons par la parole, et qui n'est que le verbe du cœur, manifesté par le verbe de la voix (2). » Ainsi notre intelligence, par un retour sur elle-même, et se considérant dans ses facultés, dans ses perfections finies, se connaît et se comprend elle même (3); pro-

---

(1) « Sicut secundum actionem quæ tendit in exteriorem mate-
» riam, est aliqua processio ad extra; ita secundum actionem quæ
» manet in ipso agente attenditur processio quædam ad intra. Hoc
» maxime patet in intellectu cujus intelligere manet in intelligente
» (I p., q. 27, a. 1). »

(2) « Quicumque intelligit, hoc ipso quod intelligit, procedit ali-
» quid intra ipsum quod est conceptio rei intellectæ, ex vi intel-
» lectiva et ex ejus notitia procedens. Quam quidem conceptionem
» vox significat et dicitur *verbum cordis*, significatum verbo vocis
» (*Ibid.*). »

(3) Car l'âme humaine, dit toujours saint Thomas, par cela même qu'elle s'aperçoit de son acte, se comprend elle-même dans

duit, en elle-même, la conception de la chose comprise; et cette conception, c'est notre parole intérieure, notre verbe.

Mais, en second lieu, en engendrant sa pensée, l'intelligence s'y plaît, s'y aime; et de là l'amour en nous, la volonté, qui est le produit de l'intelligence et de la pensée.

Or tout cela n'est que l'*image* de ce qui arrive dans la Nature Infinie. L'Intelligence infinie, en se regardant elle-même dans ses perfections infinies, se connaît, se comprend, et par cela même engendre quelque chose d'ineffable, qui est la conception d'elle-même, se connaissant et se comprenant elle-même; et cette conception divine est le Verbe éternel, qui est son véritable Fils; *Filius meus es tu; ex utero ante luciferum genui te* (*Psal.* CIX, 3). En même temps elle se plaît, elle s'aime dans cette conception, dans ce Verbe; *Hic est filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui* (*Matth.* III, 17); et de l'Intelligence et du Verbe se reproduit en Dieu le Saint-Esprit, l'Amour infini. Mais développons encore un peu plus cette même théorie.

6. Lorsque nous avons parlé de l'origine des idées, nous avons vu qu'il est faux que les idées nous viennent toutes faites par les sens ou par la parole, puisque les sens et la parole elle-même ne font que tracer

---

tout ce qu'elle comprend ; *Anima percipiendo actum suum seipsam intelligit quandocumque aliquid intelligit.* Nous recommandons cette profonde pensée du Docteur angélique à la méditation du philosophe chrétien. C'est là tout un système de philosophie.

un fantôme des choses extérieures dans notre imagination. Nous avons vu qu'il est faux aussi que les idées soient innées dans l'âme, et qu'elles s'y réveillent par la réflexion et par la parole. Nous avons vu que la vérité, touchant cette grande question, est quelque chose de milieu entre ces deux systèmes, tous les deux erronés; c'est-à-dire que, en vertu de cette noble faculté qui s'appelle *entendement agissant* (1), et qui n'est que le reflet de l'Entendement Incréé sur l'entendement créé, c'est l'âme qui se forme les idées, en dépouillant les fantômes, qui lui sont présentés par les sens, de toutes leurs conditions matérielles,

---

(1) Saint Thomas remarque que les principales erreurs touchant la divine Trinité sont deux : celle d'Arius, qui a admis en Dieu une trinité de substances avec la Trinité des personnes; et celle de Sabellius, qui a affirmé qu'il n'y a en Dieu qu'unité de personne, tout comme il y a unité de substance : *Cum de Trinitate agitur, duos oppositos errores cavere debemus : errorem, scilicet, Arii, qui posuit cum Trinitate personarum trinitatem substantiarum, et errorem Sabellii, qui posuit cum unitate essentiæ unitatem personæ* (I., p. q. 31, a. 2.) Or, il en a été de même par rapport à l'esprit humain. Les platoniciens ont admis dans l'homme, avec la trinité des facultés, une trinité de substances, ayant dit que l'homme a trois âmes. Ceux des épicuriens qui ont fait à l'homme la grâce de lui accorder une âme, avec cette unité d'âme ne lui ont concédé qu'une unité de faculté; car, en établissant que les idées nous viennent toutes faites par les sens ou par la parole, ils ont nié à l'esprit la vertu de se former, d'engendrer les idées, la pensée; et par cela même ils lui ont dénié *ses* pensées et *ses* idées. Il y a donc rapport entre le Platonisme et l'Arianisme, entre l'Épicuréisme et le Sabellianisme. Car, ainsi que l'ont remarqué les Pères de l'Église, c'est pour avoir méconnu le mystère de l'homme qu'on a été entraîné à méconnaître le mystère de Dieu; et la fausse théologie trop souvent a pris naissance dans la fausse philosophie!

singulières, particulières, et en extrayant une conception spirituelle, universelle, générale, qui est l'idée.

Cette idée est donc le produit véritable, réel de notre *entendement agissant;* c'est sa pensée, son verbe qu'il engendre vraiment, réellement de lui-même, en lui-même (1).

Aussitôt que notre entendement a produit, a engendré l'idée, sa pensée, son verbe, il la connaît, il la comprend, et en la connaissant, en la comprenant, il s'y plaît, il s'incline vers elle : tout comme l'idée, la pensée, le verbe repose à son tour dans l'entendement qui l'a produit, s'y attache et demeure en lui.

---

(1) Le savant interprète des Livres Saints, Cornélius à Lapide, fait la remarque que le λόγος des Grecs, c'est le Fils de l'esprit; *Logos Græcis est proles mentis* (*In* I, *Joan.*); et là-dessus voilà comment il explique la ressemblance entre la génération du Verbe humain et la génération du Verbe divin : « Comme lorsque nous pensons, » dit-il, ou comprenons, nous nous formons une conception de la » chose que nous avons pensée ou comprise, et cette conception » s'appelle LE VERBE DE L'ESPRIT; de même, le Père éternel, » en entendant et en comprenant sa propre essence et tout ce qui » s'y contient, se forme et produit son Verbe éternel parfaitement » égal et ressemblant à lui; et de là arrive que ce Verbe est Dieu; » *Sicut nos, cogitando vel intelligendo, formamus nobis con-* » *ceptum rei cognitæ vel intellectæ, qui dicitur* VERBUM MENTIS; » *ita Pater æternus, intelligendo et comprehendendo suam essen-* » *tiam et omnia quæ in ea sunt, formavit et produxit hoc Verbum* » *æternum sibi adæquatum et simillimum : quo fit ut Verbum hoc* » *sit Deus.* Saint Basile avait donc bien raison de dire : « Notre » verbe à nous, a une certaine ressemblance avec le Verbe de Dieu; » car c'est toute la conception de notre esprit (tout comme le Verbe » divin est toute la conception du Père) : *Habet verbum nostrum* » *divini Verbi similitudinem quamdam : declarat enim totam* » *menti conceptionem* (*Ap. a Lap. loc. cit.*). »

Or ce mouvement qui s'opère dans l'esprit, c'est l'*amour*. Il y a donc trois choses, dit saint Augustin, dans notre esprit réellement distinctes : l'Entendement, la Pensée et l'Amour; et ces trois choses ne sont qu'une seule et même âme. Et pourquoi? Parce que ces trois choses ne sont pas trois vies, mais une seule vie; ce ne sont pas trois substances, mais une seule substance; ce ne sont pas trois esprits, mais un seul esprit. Elles sont trois et un en même temps. Elles sont trois, en tant que l'une procède de l'autre, et qu'elles se rapportent mutuellement l'une à l'autre; et ce qui procède et se rapporte n'est pas une même chose avec ce d'où il procède et à quoi il se rapporte; mais elles sont *un* en tant qu'elles ne forment qu'une vie, une substance, un esprit (1).

Remarquez aussi, mes Frères, que notre intelligence étant simple et indivisible, lorsqu'elle produit sa pensée, et avec sa pensée son amour, s'y reproduit, en quelques manière, tout entière et sans partage. Notre intelligence est tout notre esprit, notre pensée est tout notre esprit, notre volonté est tout notre esprit; cependant ce ne sont pas trois esprits en nous, mais un seul et même esprit se reproduisant, on di-

(1) « Sicut duo sunt *mens* et *amor* ejus, cum se amat; ita quo- » que duo sunt *mens* et *notitia* ejus, cum se novit. Igitur ipsa » *mens* et *amor* et *notitia* ejus tria quædam sunt, et hæc tria » unum sunt. Hæc igitur tria quoniam non sunt tres vitæ, sed » una vita, nec tres mentes, sed una mens; consequenter utique » nec tres substantiæ sunt, sed una substantia. Tria hæc sunt » unum quo una vita, una mens, una substantia, eo vero tria quo » ad se invicem referuntur (*De Trinit.*). »

rait presque tout entier, dans la pensée et dans l'amour.

A plus forte raison l'Intelligence Infinie, simple et indivisible, engendrant son Verbe, et, avec son Verbe, le Saint-Esprit, l'Amour Infini, s'y reproduit, s'y répète tout entière et sans partage, d'une manière infiniment plus réelle et plus parfaite. De sorte que le Père est tout Dieu, le Fils est tout Dieu, le Saint-Esprit est tout Dieu; mais ce ne sont pas trois Dieux, ce sont un seul Dieu, c'est la même nature divine du Père qui se reproduit dans le Fils et le Saint-Esprit.

Le Père en engendrant le Verbe, et le Père et le Verbe en produisant le Saint-Esprit, ne s'épuisent pas, ne s'usent pas, ne vieillissent pas; car la nature divine est incorruptible et inépuisable. Il en est de même en nous. C'est le corps qui nous fait défaut, ce sont les organes corporels, par lesquels les mots et les fantômes des choses sensibles sont passés dans l'imagination, qui s'affaiblissent. Mais notre entendement, en engendrant la raison, et notre raison et notre entendement en produisant la volonté, ne s'épuisent pas, ne s'usent pas, ne vieillissent pas; car notre intelligence est incorruptible, et, sous certains rapports, elle est aussi inépuisable.

Encore une autre analogie non moins merveilleuse. L'âme humaine n'est connue au dehors que par la parole parlée. C'est par cette parole, par ce verbe, devenu sensible au moyen de la voix, que l'intelligence, la raison, l'amour de l'homme, cette trinité créée, et l'âme tout entière, se manifeste. C'est ainsi que Dieu n'est connu de nous que par son Verbe in-

carné. C'est par cette Parole, par ce Verbe devenu sensible au moyen de l'incarnation, que le Père, le Fils et le Saint-Esprit, cette Trinité increéée, Dieu tout entier se fait connaître ; de sorte qu'il y a ignorance de Dieu, de la perfection de son être, de l'auguste Trinité de ses personnes, là où n'est pas connu, cru, adoré, servi, aimé le Verbe de Dieu fait homme ; JÉSUS-CHRIST lui-même ayant dit : « Personne ne connaît le Père, excepté le Fils et celui auquel le Fils voudra bien le révéler. Celui qui me voit, voit aussi mon Père : *Nemo novit Filium, nisi Pater, et cui voluerit Filius revelare.* (*Matth.*, XI, 27.) *Qui videt me, videt et Patrem meum.* (*Joan.*, XIV, 9.)

7. Pour mieux comprendre ces ineffables analogies entre la Trinité divine et la trinité de l'esprit humain, il est nécessaire de rappeler ici les principes généraux sur lesquels le grand saint Thomas a établi l'exposition de ce grand mystère dont nous nous occupons maintenant.

« Dans toutes les choses qui sont générées et qui se corrompent, la génération n'est que la mutation, le passage du non-être à l'être. Mais, dans les être vivants, la génération est bien autre chose. Elle est *l'origine d'un être vivant, provenant d'un principe conjoint et vivant, lui aussi, par voie de ressemblance, dans la nature de la même espèce :* comme l'homme procède de l'homme, et le cheval du cheval. On ne dit pas de cheveux qu'ils sont *engendrés*, parce que, quoiqu'ils se produisent dans le corps vivant, ce ne sont pas des *êtres vivants*, ni se produisant par voie de *ressemblance*. Les vers qui s'engendrent dans l'a-

nimal ne se disent pas non plus *engendrés* par lui, ni *ses fils*, parce que, tout en ayant le même *genre*, ils ne sont pas de la *même espèce* que l'animal où ils se produisent (1). »

« En Dieu, la procession du Verbe est une génération véritable. Le Verbe procède du Père par voie d'opération intelligible, qui est une opération de *vie* accomplie par un *principe vivant conjoint*, et *par voie de ressemblance;* la conception de l'entendement étant *une ressemblance* de la chose entendue. Cette conception est de la même *nature* que le principe qui se la forme, parce que, en Dieu, l'*entendre* est la même chose que l'*être*. C'est donc bien à juste raison que la procession du Verbe de Dieu s'appelle une *génération*, et le Verbe lui-même s'appelle le *Fils* de Dieu (2). »

---

(1) « Generatio in omnibus generabilibus et corruptibilibus, nihil » aliud est, nisi mutatio e non esse ad esse. In viventibus est *origo* » *viventis a principio vivente conjuncto, secundum rationem si-* » *militudinis in natura ejusdem speciei*, sicut homo procedit ab » homine, et equus ab equo. Capillus non habet rationem geniti, » quia non procedit secundum rationem similitudinis. Vermes qui » generantur in animalibus non habent rationem generationis et » filiationis, quia licet sit similitudo secundum genus, non habent » rationem similitudinis in natura ejusdem speciei (I, p. q. 27, » a. 2). »

(2) « Processio Verbi in divinis habet rationem generationis; » procedit enim per modum intelligibilis operationis, quæ est ope- » ratio vitæ, et a principio conjuncto, et secundum rationem simi- » litudinis. Quia conceptio intellectus est similitudo rei intellectæ » et in eadem natura existens, quia in Deo idem est intelligere et » esse. Unde processio Verbi in divinis dicitur generatio, et ipsum » Verbum procedens dicitur Filius (*Ibid.*). »

« Mais quant à nous l'*entendre* n'est pas la substance même de notre entendement. Le Verbe donc, qui procède de nous aussi par la voie de l'opération intelligible, n'est pas *de même nature* que l'entendement d'où il procède, et le mode *de génération* ne convient à notre verbe que d'une manière impropre et imparfaite. Mais l'*entendre* de Dieu est la substance même de Celui qui entend ; le Verbe divin, qui en sort, en procède comme une chose *réellement subsistante* et de la même nature. C'est pour cela que le Verbe divin est dit, d'une manière propre et complète, engendré par Dieu et Fils de Dieu. C'est cependant à juste raison que, par rapport à notre entendement aussi, nous parlons de notre verbe comme d'une *conception;* car dans le verbe de notre entendement aussi se trouve la ressemblance de la chose entendue, quoiqu'il ne s'y trouve pas l'identité de nature (1). »

« Tout ce qui procède selon la procession au dehors est nécessairement différent du principe d'où il procède ; mais ce qui procède par la procession au dedans n'en doit pas être divers. Loin de là,

(1) « Intelligere, in nobis, non est ipsa substantia intellectus. » Unde verbum, quod, secundum intelligibilem operationem, » procedit in nobis, non est ejusdem naturæ cum eo a quo procedit. » Unde non *proprie et complete* competit sibi ratio generationis. » Sed intelligere divinum est ipsa substantia Intelligentis ; et Verbum procedens procedit, ut ejusdem naturæ subsistens ; et » propter hoc dicitur *proprie* GENITUS et FILIUS. Sed, in intellectu nostro, utimur verbo *conceptionis*, secundum quod, in » verbo nostri intellectus, invenitur similitudo rei intellectæ : » licet non inveniatur naturæ identitas (I. p. q. 27, a. 2). »

il est même d'autant plus UN avec le principe d'où il procède, qu'il en procède plus parfaitement; car il est manifeste que la conception intellectuelle est d'autant plus intime et plus UNE avec le principe intelligent, que l'acte de l'intellection est plus parfait : l'entendement devenant plus UN avec la chose entendue, par cela même qu'actuellement il entend. Par conséquent l'*entendre* de l'entendement divin étant le dernier degré de la perfection, il faut absolument admettre que le Verbe divin est UN avec le Père, de qui il procède (1). Vous comprenez par là pourquoi Jésus-Christ a dit : Moi et le Père ne sommes qu'UN; *Ego et Pater* UNUM *sumus* (*Joan.*, x,30).

8. L'action *immanente* dans l'agent même n'est, dans la nature intellectuelle, que de l'entendement et de la volonté. Quant à la procession du Verbe, elle n'est l'effet que de l'action intelligible. Mais, par rapport à l'opération propre de la volonté, une autre espèce de procession se fait en nous, à savoir, la procession de l'amour en tant que la chose aimée est dans celui qui l'aime, tout comme, par la conception du Verbe, la chose dite ou entendue est

---

(1) « Quod procedit secundum processionem ad extra, oportet » esse diversum ab eo a quo procedit. Sed id quod procedit ad intra, » non oportet esse diversum. Imo quanto perfectius procedit, tanto » magis est unum cum eo a quo procedit. Manifestum est enim » quod quanto aliquid magis intelligit, tanto conceptio intellectualis » est magis intima intelligenti et magis unum. Nam intellectus, » secundum hoc quod actu intelligit, fit magis unum cum intel- » lecto. Unde cum divinum intelligere sit in fine perfectionis, ne- » cesse est quod Verbum divinum sit perfecte unum cum eo a quo » procedit (*Ib.*, a. 2). »

dans celui qui la dit ou l'entend : c'est donc pour cela qu'en dehors de la procession du Verbe, on reconnaît en Dieu une autre procession, qui est celle de l'amour (1).

9. « Tout ce qui est dans la volonté, comme la chose aimée dans celui qui aime, a un certain rapport avec la conception intellectuelle par laquelle et dans laquelle l'entendement la contemple ; et aussi un certain rapport avec l'entendement même, produisant la conception qui s'appelle « Verbe. » Car rien n'est aimé qui ne soit précédemment connu ; et ce qui est aimé l'est, et en lui-même — parce qu'il est bon — et dans la connaissance qu'on a de sa bonté. C'est dire que tout acte de la volonté procède également et de l'entendement produisant la connaissance ou le verbe, et du verbe ou de la connaissance même qu'on a de la chose aimée. Il est donc de toute nécessité que l'amour par lequel Dieu est dans la volonté divine, comme l'aimé dans l'aimant, procède en même temps et du Verbe de Dieu, et du Dieu qui engendre le Verbe (2). Et de là vous compren-

---

(1) « Actio manens in ipso agente, in intellectuali natura, est ac» tio intellectus et voluntatis. Processio autem verbi attenditur se» cundum actionem intelligibilem. Secundum autem operationem » voluntatis, invenitur *in nobis* quædam alia processio, scilicet, » *processio amoris*. Secundum quod *amatum est in amante* ; sicut, » per conceptionem verbi, *res dicta vel intellecta est in intelli» gente*. Unde, præter processionem Verbi, ponitur in divinis alia » processio, quæ est *amoris* (*Ib.*, a. 3). »

(2) « Quod aliquid sit in voluntate, sicut amatum in amante, » ordinem quemdam habet ad conceptionem qua ab intellectu con» spicitur, et ad ipsam rem cujus intellectualis conceptio dicitur Ver-

drez pourquoi Jésus-Christ a dit que le Paraclet procède du Père, et qu'il est envoyé aussi par le Fils comme procédant aussi de lui : *Paraclitus qui a Patre procedit, quem ego mittam vobis* (Joan.) ; et pourquoi, dans la croyance catholique, on proclame hautement que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils ; *Qui ex Patre Filioque procedit.*

Quant à la doctrine catholique touchant le Saint-Esprit, voilà encore ce qu'a remarqué le Docteur angélique : Puisque la bonté divine est l'objet propre de la volonté divine, il est de toute nécessité que Dieu aime, avant tout et principalement, sa bonté et lui-même. Et comme la chose aimée est, d'une certaine façon, dans la volonté de celui qui l'aime, et

---

» bum : non enim amaretur aliquid, nisi aliquo modo cognosceretur. Nec solum amati cognitio amatur, sed secundum quod in se bonum est. Necesse est ergo quod amor quo Deus est in voluntate divina, ut amatum in amante, et a Verbo Dei, et a Deo cujus est Verbum, procedat (*Ibid.*). »

Et plus loin dit aussi saint Thomas ; « Ad amorem pertinet non » quod ipse amor sit similitudo, sed in quantum similitudo est principium amandi. Unde non sequitur quod amor sit genitus, sed » quod genitum sit principium amoris. » Mais sur ces mystérieuses processions, saint Thomas nous avertit qu'il ne faut rien penser, rien imaginer de matériel et de corporel : ces processions n'ayant pas lieu par un mouvement local, ni par l'action propre d'une cause sur son effet extérieur, comme la chaleur passe du corps échauffant sur la chose échauffée ; mais par une émanation intelligible, comme le verbe intelligible est produit par celui qui le prononce, et cependant demeure en lui. « Non est accipienda processio secundum quod est in corporalibus, vel per motum localem, vel per actionem alicujus causæ in exteriorem effectum, ut calor a calefaciente in calefactum ; sed secundum emanationem intelligibilem, ut pote verbi intelligibilis a dicente, quod manet in ipso. »

Dieu s'aime lui-même; il est aussi de toute nécessité que Dieu soit dans sa volonté comme la chose aimée dans l'amant (1).

« Mais l'entendement et la volonté opèrent d'une manière tout-à-fait différente. L'entendement est actuellement *entendant,* parce que la chose entendue s'y trouve selon sa ressemblance; mais la volonté n'est pas actuellement *voulant,* parce que la ressemblance de la chose voulue est dans la volonté, mais parce que la volonté a une certaine tendance à la chose voulue. La procession donc provenant de l'entendement se fait selon la raison de la ressemblance, et par cela même est une véritable génération; car c'est par la génération que le générateur engendre une chose qui lui ressemble. Mais la procession provenant de la volonté n'a pas lieu selon la raison de la ressemblance, mais selon la raison d'une impulsion ou d'une motion de la volonté vers une chose. — C'est-à-dire que l'entendement engendre, la volonté s'incline. Ce que l'on *entend* est le fils de l'entendement; mais ce que l'on *veut* n'est pas le fils de la volonté. — C'est donc pour cela qu'en Dieu, ce qui procède par voie d'amour ne procède pas en qualité de chose engendrée, en qualité de Fils, et ne peut pas se dire « Fils; » mais il procède plus vraiment comme « Esprit; » car le mot *esprit* indique

---

(1) » Quia objectum proprium divinæ voluntatis est ejus bonitas, » necesse est quod Deus, primo et principaliter, suam bonitatem et » seipsum amet. Cùm autem amatum sit aliqualiter in voluntate » amantis, ipse autem Deus seipsum amet : necesse est quod Deus » sit in sua voluntate ut amatum in amante. »

une certaine impulsion ou motion vitale, en tant qu'on est mû ou poussé par l'amour à faire quelque chose (1). Vous voyez donc pourquoi, dans la croyance catholique, le Verbe éternel s'appelle le Fils de Dieu; mais ce nom de « Fils » n'est nullement donné au Saint-Esprit.

10. Mais par cela même que la chose aimée existe dans la volonté, laquelle incline et pousse en quelque manière celui qui aime vers cette même chose aimée; et que l'impulsion intérieure d'une chose vivante vers une autre chose, c'est « l'Esprit, » il est de toute convenance d'appeler « Esprit » la personne

---

(1) « Hæc est differentia inter intellectum et voluntatem : quod » intellectus fit in actu, per hoc quod res est in intellectu secun- » dum suam similitudinem. Voluntas fit in actu non per hoc quod » aliqua similitudo voliti fit in voluntate, sed ex hoc quod voluntas » habet relationem quamdam in rem volitam. Processio ergo secun- » dum rationem intellectus est secundum rationem similitudinis, et » in tantum potest habere rationem generationis, quia omne ge- » nerans generat sibi simile. Processio autem secundum rationem » voluntatis non consideratur secundum rationem similitudinis, sed » magis secundum rationem impellentis vel moventis in aliquid. » Et ideo quod in divinis procedit per modum amoris, non procedit » ut genitus vel filius, sed magis ut spiritus : quo nomine quædam » vitalis motio et impulsio designatur, prout aliquis, ex amore, di- » citur moveri vel impelli ad aliquid faciendum (I, p. q. 27 a. 4). »

Ailleurs le même saint Docteur dit aussi . « Amatum in amante » non est secundum similitudinem speciei, sicut intellectum in in- » telligente. Omne autem quod procedit ab altero per modum ge- » niti, procedit secundum similitudinem speciei a generante. Pro- » cessus ergo rei, ad hoc quod sit in voluntate, sicut amatum in » amante, non est per modum generationis, sicut processus rei, ad » hoc quod sit in intellectu, habet rationem generationis. Deus » igitur procedens per modum amoris non procedit ut genitus, ne- » que filius dici potest. »

divine procédant par voie d'amour (1). Voilà donc la raison pour laquelle la seconde personne de l'auguste Trinité s'appelant le Verbe, la troisième n'est appelée dans l'Ecriture que « l'Esprit. » Et voilà aussi la raison des noms ineffables, des noms magnifiques que Jésus-Christ a donnés aujourd'hui aux personnes divines, en les appelant le Père, le Fils et le Saint-Esprit; *In nomine Patris, Filii* et *Spiritus Sancti.* La première personne engendre vraiment; c'est donc un véritable père. La seconde est vraiment engendrée; c'est donc un fils véritable. Mais la troisième est produite, et non pas engendrée ; elle résulte de la *spiration;* c'est donc un véritable Saint-Esprit.

« Tout ce qui est en Dieu, est Dieu. Par toute procession donc qui arrive en Dieu, et qui n'est pas du nombre des processions du dehors, se communique tout entière la nature divine (2). »

Aimer, c'est vouloir. Le *vouloir* de Dieu est son propre être, comme sa volonté est son être. L'être donc de Dieu dans sa volonté, par voie d'amour, n'est pas un être accidentel, comme en nous, mais un être essentiel; et par cela même, en tant que Dieu est considéré comme existant dans sa volonté,

---

(1) « Sed quia amatum in voluntate existit, ut inclinans et quo- » dammodo impellens intrinsecus amantem, in ipsam rem amatam : » impulsus autem rei viventis ab interiori ad spiritum pertinet; » convenit Deo, per modum amoris procedenti, ut Spiritus dicatur » (*Sum. Cont. Gent.*). »

(2) « Quidquid in Deo est, Deus est ; et ideo per quamlibet pro- » cessionem, quæ non est ad extra, communicatur divina natura » (*Ibid*). »

il est vraiment et substantiellement Dieu (1) : tout comme il est aussi vraiment et substantiellement Dieu, en tant qu'il est considéré comme existant dans son entendement; et dès-lors vous comprenez que le Verbe est Dieu, le Saint-Esprit est Dieu, tout comme le Père est Dieu; et que cependant ce ne sont pas trois dieux, mais un seul et même Dieu : *Deus Pater, Deus Filius, Deus Spiritus Sanctus; et tamen non tres dii, sed unus est Deus.*

11. Par le mot *personne* on entend ce qu'il y a de plus parfait dans toute la nature, à savoir, une *chose* SUBSISTANTE dans la nature rationnelle. Et puisqu'on doit attribuer à Dieu tout ce qui est parfait, il est de toute convenance qu'on reconnaisse qu'il y a des personnes en Dieu, et même d'une manière plus excellente que dans les créatures. La personne n'exprime en Dieu que ce qui ressort comme une *chose subsistante* dans la nature divine. Et comme il y a plusieurs de ces choses *subsistantes* en Dieu, il faut de toute nécessité y admettre plusieurs personnes (2).

---

(1) « Amare est autem quoddam velle; velle Dei est ejus esse, si- » cut et voluntas ejus est ejus esse. Esse igitur Dei in voluntate sua » per modum amoris, non est esse accidentale sicut in nobis, sed » essentiale; unde Deus, secundum quod consideratur in sua vo- » luntate existens, est vere et substantialiter Deus (*Ibid.*). »

(2) « Persona significat id quod est perfectissimum in tota natu- » ra, scilicet subsistens in natura rationali. Cum omne illud quod » est perfectionis Deo sit attribuendum, conveniens est ut hoc no- » men personæ de Deo dicatur, et excellentiori modo. In natura » divina sunt plures res subsistentes. Persona in divinis significat » relationem ut rem subsistentem in natura divina (I, p. q. 29, a. » 3; et q. 30, a. 1). »

Les personnes en Dieu ne sont donc que les relations qui s'y trouvent, non pas comme des *puissances réductibles en acte*, à la manière dont ces relations se trouvent dans notre esprit, mais comme des *réalités toujours en acte*, toujours mutuellement subsistantes, mais réellement distinctes l'une de l'autre. Ainsi la *Paternité* subsistante est la personne du Père ; la *Filiation* subsistante est la personne du Fils ; et la *Spiration* subsistante est la personne du Saint-Esprit (1). Vous voyez donc pourquoi il est dit que « ce sont trois qui rendent au ciel témoignage de la Divinité : le Père, le Verbe et le Saint-Esprit? *Tres sunt, qui testimonium dant in cœlo : Pater, Verbum, et Spiritus Sanctus* (I, *Joan.*, v, 7).

Mais, dans cette Trinité ineffable, le nom de « personne » n'a pas précisément la même signification qu'il a lorsqu'il s'agit de la substance intelligente créée. Dans ce dernier cas, le mot « personne » signifie un individu distinct d'un autre individu par rapport à sa nature ; au lieu qu'en Dieu le mot « personne » n'indique qu'une chose subsistante *dans la même nature* (2). Comme donc les personnes sont en Dieu réellement trois, la nature est toujours une. Et vous comprenez aussi pourquoi, dans le même passage des Livres Saints que je viens de citer, il est dit

(1) « Plures personæ sunt plures relationes subsistentes ad invi» cem, sed realiter distinctæ. Paternitas subsistens est persona Pa» tris. Filiatio subsistens est persona Filii (I, p. q. 30, a. 2). »

(2) « Nomen personæ non est impositum ad significandum indi» viduum ex parte naturæ, sed ad significandam rem subsistentem » in tali natura (*Ibid.*, a. 4). »

que le Père, le Verbe et le Saint-Esprit sont TROIS, et que ces trois ne sont cependant qu'UN : *Tres sunt... Pater, Verbum, et Spiritus Sanctus; et hi tres unum sunt.*

La procession qui s'accomplit *au dedans* dans la nature intellectuelle, se termine dans la procession de la volonté. Les actions donc *qui demeurent* dans l'agent même ne sont que deux dans cette même nature intelligente : l'ENTENDRE et le VOULOIR. Car le SENTIR est en dehors de la nature intellectuelle : les brutes *sentent*, et elles n'ont pas d'intelligence : *Quibus non est intellectus.* Le *sentir* n'est pas tout-à-fait séparé du nombre des actions du dehors, puisqu'on ne sent que par l'action de la chose sensible sur nos sens. Il n'y a donc d'autre procession en Dieu que celle du Verbe et de l'Amour (1). De là on comprend pourquoi les personnes divines sont trois et ne sont que trois; car l'intelligence finie, sa pensée et son amour, voilà toute l'âme; l'Intelligence Infinie, le Verbe éternel, l'Amour Infini, voilà tout Dieu : *Tres sunt, qui testimonium dant in cœlo : Pater, Verbum, et Spiritus Sanctus; et hi tres unum sunt.*

Enfin, nous *pouvons* toujours comprendre, toujours vouloir; mais, *actuellement*, nous ne comprenons pas

---

(1) « Processio quæ est *ad intra* in intellectuali natura, terminatur in processione voluntatis. Actiones quæ in agente manent, in natura intellectuali non sunt, nisi duæ, intelligere et velle. Nam sentire est extra naturam intellectualem, neque totaliter est remotum a genere actionum quæ sunt ad extra; nam sentire perficitur per actionem sensibilis in sensum. Nulla ergo alia processio est in Deo, nisi Verbi et amoris (I, p. q. 30, a, 2). »

toujours, ne voulons pas toujours. On distingue en nous la *puissance*, de l'*acte;* mais en Dieu cette distinction n'a pas lieu. Dieu est un *acte pur;* tout est en lui acte perpétuel et permanent. La génération du Verbe, aussi bien que la procession du Saint-Esprit, sont et ont été toujours, en Dieu, des opérations permanentes, subsistantes, éternelles. Tandis donc qu'en nous l'*entendre*, le *vouloir* sont des actes passagers et fugaces (1), en Dieu ce sont des réalités toujours existantes. Dans cette Trinité auguste il n'y a rien qui précède, rien qui suive dans l'ordre du temps. Aucune des personnes divines n'est plus parfaite que les autres; mais elles sont également éternelles, comme elles sont parfaitement égales : *Et in hac Trinitate, nihil prius aut posterius, nihil majus aut minus; sed totæ tres personæ coæternæ sibi sunt et coæquales* (*Symb. Athan.*).

Voilà, mes très-chers frères, ce que, éclairée par l'enseignement de l'Eglise, la raison catholique

---

(1) L'action n'est que l'*actualité de la faculté* (ou la faculté réduite en acte), tout comme l'être n'est que l'*actualité de la substance ou de l'essence* (ou la substance ou l'essence réduites en acte). Or il est impossible que ce qui, comme toute intelligence créée, n'est pas un *acte pur*, mais a en lui quelque chose de la puissance, soit *sa propre actualité;* car l'actualité répugne à la *potentialité*. Dieu seul est donc *un acte pur;* et, partant, en Dieu seul sa substance est en même temps et son ÊTRE et son OPÉRER : *Actio est actualitas virtutis; sicut Esse est actualitas substantiæ vel essentiæ. Impossibile est quod aliquid, quod non est purus actus, sed aliquid habet de potentia admixtum, sit sua actualitas; quia actualitas potentialitati repugnat. Solus Deus est actus purus. Unde, in solo Deo sua substantia est suum Esse et suum Agere* (I, p. q. 54, a. 1.)

admet, voilà ce qu'elle croit touchant la Divine Trinité.

12. On conviendra donc que cette doctrine de la Trinité, tout incompréhensible qu'elle soit, est au fond infiniment harmonique, infiniment raisonnable; elle est le fait nécessaire de la nature intelligente, infiniment parfaite et parfaitement infinie. On conviendra que cette doctrine est de la plus haute science, devant laquelle les théories creuses de nos philosophes éclectiques ou rationalistes ne sont que des mots d'enfant qui n'ont ni sens ni raison. On conviendra que cette doctrine est autant digne de la foi et de l'admiration du chrétien, que de l'étude sérieuse, de l'extase scientifique du philosophe. Mais poursuivons.

Il y a deux espèces d'images : l'image *naturelle* et l'image *artificielle*. L'image *naturelle* est la ressemblance dans la même nature, comme l'image du roi, dit saint Thomas (1), est dans son fils qui lui

---

(1) La voici cette belle doctrine de saint Thomas touchant l'*image* : « L'image ne se dit que d'une chose qui se fait à l'imitation d'une autre chose. Un œuf, tout semblable et égal qu'il soit à un autre œuf, ne s'en dit pas l'image, parce qu'il n'en est pas l'expression. L'*égalité* n'est pas absolument nécessaire pour constituer l'image; elle n'est demandée que lorsqu'il s'agit d'une image parfaite : *Imago dicitur ex eo quod agitur ad similitudinem alterius. Ovum, quantumque sit alteri ovo simile et æquale, quia tamen non est expressum ex illo, non dicitur* IMAGO *ejus. Æqualitas non est de ratione imaginis; est tamen de ratione* PERFECTÆ *imaginis.* »

Il se trouve dans l'homme une certaine ressemblance avec Dieu. Cette ressemblance est dans le rapport où la chose *exemplée* est avec son exemplaire. Mais il n'y a pas de ressemblance adéquate entre Dieu et l'homme, parce qu'un tel exemplaire surpasse infiniment

est connaturel, parce que tout ce qui engendre produit un être qui lui ressemble selon sa forme : *Omne generans producit sibi simile, secundum formam.* L'image *artificielle* est hors de la même nature; c'est l'image du roi sur la monnaie d'argent.

L'image naturelle de la Nature infinie ne peut se trouver que dans cette même nature : ainsi, c'est le Verbe éternel qui est vraiment l'image naturelle du Père, comme la splendeur de sa gloire : *Splendor gloriæ et imago substantiæ ipsius* (*Hebr.*, I, 3).

Dans notre esprit, l'image de Dieu et des per-

---

un tel *exemplé*. C'est pour cela qu'on dit *imparfaite* et non pas *parfaite* l'image de Dieu dans l'homme. Cette différence est exprimée par la préposition *à*, qui indique une certaine accession d'une chose distante à une autre chose : *In homine invenitur aliqua Dei similitudo, quæ deducitur a Deo sicut ab exemplari; non tamen est similitudo secundum æqualitatem : quia in infinitum excedit Exemplar hoc tale exemplatum. Ideo dicitur in homine esse imago Dei non perfecta, sed imperfecta. Præpositio* AD *significat accessum quemdam, qui competit rei distanti.*

C'est Dieu lui-même qui a tracé dans l'homme son image spirituelle. Jésus-Christ est l'image parfaite du Père, et c'est pour cela qu'on le dit L'IMAGE, mais on ne le dit pas A L'IMAGE (comme on dit de l'homme qu'il a été fait *à* l'image de Dieu). La ressemblance parfaite de Dieu ne peut se trouver que dans l'identité de nature. L'image (parfaite) de Dieu n'est donc que dans son fils aîné, tout comme l'image du roi est dans son fils connaturel. Dans l'homme, l'image de Dieu se trouve avec une nature différente, tout comme l'image du roi se trouve dans une monnaie d'argent : *Deus ipse sibi in homine posuit spiritualem imaginem. Christus est perfecta imagino Patris; et ideo dicitur* IMAGO, *et non* AD IMAGINEM. *Similitudo perfecta Dei non potest esse, nisi in identitate naturæ. Imago Dei est in filio suo primogenito, ut imago regis in filio sibi connaturali. In homine autem sicut in aliena natura, sicut imago regis in nummo argenteo* (I, p. q. 93, art. 2).

sonnes divines n'est en quelque sorte qu'une image artificielle. Elle les représente comme le portrait représente les traits de son prototype, sans en partager la nature. Dieu s'est plu à graver dans notre esprit les traits, les formes de sa grandeur et de sa beauté divine ; mais il n'a pas fait l'homme de sa propre substance. En se conservant tout entier en lui-même, — la nature divine étant simple et indivisible, — il s'est reflété seulement sur nous, comme l'objet se reflète sur un miroir; et, selon la belle pensée de saint Thomas, il s'est répété et se répète toujours dans toutes les intelligences des hommes, comme un visage, en se regardant sur tous les morceaux d'un miroir cassé, y reproduit son image entière en tous, et en tous la même : *Sicut apparent diversæ facies in speculo fracto*. Ainsi les harmonies entre la trinité humaine et la Trinité divine, toutes réelles qu'elles sont, car c'est Dieu même qui les a créées, *Faciamus hominem ad imaginem nostram*, sont bien loin de dénoter en nous, êtres créés, finis, et par cela même imparfaits, l'existence de la Trinité telle qu'elle est en Dieu, l'Être increé, infini et parfait.

13. Mais, tout cela admis, il n'en est pas moins vrai que, en tant que portrait, nos intelligences représentent fidèlement l'auguste mystère de la Trinité.

Qu'il est beau pourtant de voir cette ineffable Trinité se peignant elle-même en nous d'une manière si admirable : *Cujus imago expressius invenitur in homine!* Notre gloire donc, notre grandeur, dont

nous devons être saintement fiers, n'est pas de ce que nous marchons sur deux pieds, de ce que notre regard plonge dans le ciel, de ce que nous dominons la terre, et même de ce que nous avons une âme rationnelle. Notre grandeur, notre gloire est de ce que cette âme résume Dieu en elle-même, porte en elle-même Dieu en abrégé, Dieu en miniature, et qu'elle est l'image de l'unité et de la Trinité de Dieu. *Non distas a pecore*, dit saint Augustin, *nisi intellectu. Unde ergo melior es? Ex imagine Dei. Ubi imago? In mente, in intellectu* (*In Joan.*, *Tract*. 3).

Au livre divin de la Sagesse, il est dit que Dieu dispose de l'homme avec une grande révérence : *Cum magna reverentia disponis nos*. Voyez donc la différence : l'homme hait l'homme, méprise l'homme, cherche à maîtriser l'homme, à tyranniser l'homme, à exploiter l'homme. Mais Dieu, l'auteur, le créateur, le seigneur naturel de l'homme, aime l'homme, respecte l'homme, le traite avec la plus grande révérence : *Cum magna reverentia disponis nos* (*Sapient.*, XII, 18).

Et lors même qu'il agit sur la volonté de l'homme de la manière efficace qui le fait passer de l'amour du vice à l'amour de la vertu, il ne fait cela qu'avec les plus grands égards, la plus grande délicatesse, la plus grande suavité, sans blesser sa liberté ; *Attingit a fine usque ad finem fortiter et disponit omnia suaviter* (*Sap.*, VIII, 1). Et pourquoi cela? Parce que Dieu voit dans l'homme quelque chose de chéri,

de divin ; il y voit sa propre image qu'il y a dessinée lui-même : *Ad imaginem quippe Dei factus est homo* (*Gen.*, IX, 6).

Or cela seulement, qui concilie à l'homme le respect, la vénération de Dieu, — c'est le mot de l'Ecriture Sainte, — peut aussi lui concilier le respect des hommes. Un portrait, quand on ignore le grand personnage qu'il représente, le grand artiste qui l'a tracé, n'a aucun prix. C'est ce qui arrive à l'homme lorsqu'on oublie qu'il est l'image de Dieu, tracée par Dieu lui-même. Il devient méprisable, il devient matière à être exploitée par la force brutale. Et, en effet, parcourez avec votre imagination la terre : partout où on ignore que l'homme est l'image de la Trinité de Dieu, il y a ignorance de l'homme, mépris de l'homme, oppression de l'homme.

Si, parmi nous, nous voyons des hommes qui respectent l'homme, qui aiment l'homme, qui se dévouent pour l'homme ; si nous trouvons parmi nous la véritable civilisation, qui n'est autre chose que L'AMOUR ET LE RESPECT DE L'HOMME POUR L'HOMME, c'est que nous sommes chrétiens, c'est que nous savons, c'est que nous croyons que l'homme est l'image précieuse de Dieu même; et c'est ce Dieu, daignant se faire représenter dans l'homme, qui fait notre gloire, notre dignité comme notre bonheur.

Qu'elle soit donc remerciée, qu'elle soit bénie cette Trinité aimable, cette indivisible Unité qui a usé envers nous de sa miséricorde, de sa bonté, au point d'avoir voulu se réfléchir, se peindre, se reproduire en nous comme dans un miroir, comme dans un por-

trait, dans toute sa magnificence, dans toute sa beauté; *Benedicta sit sancta Trinitas atque indivisa Unitas, quia fecit nobiscum misericordiam suam* (*Offic. S. Trin.*) !

Nous venons de voir combien l'auguste mystère de la Trinité est admirable dans son image; voyons maintenant combien il est croyable même par ses incompréhensibilités. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

14. Il faut distinguer, dans l'économie de la trinité humaine, le *fait* et le *comment*. Quant au fait, il n'y a pas moyen de le mettre en doute : quelques instants de réflexion sur les opérations de notre propre esprit suffisent pour nous convaincre que le tout s'y passe comme je viens de l'exposer. Mais quant au *comment*, c'est bien différent. On ne sait, on ne saura jamais s'expliquer à soi-même *comment* l'intelligence engendre la pensée, et comment l'amour se produit de la pensée et de l'intelligence.

On ne sait, on ne saura jamais s'expliquer *comment* une seule et même âme est, en même temps, tout entière dans l'intelligence, dans la pensée, dans l'amour. De sorte que la trinité humaine, tout en étant un fait incontestable, est et sera toujours un profond et impénétrable mystère. Ils sont donc bien simples, bien inconséquents ceux qui s'étonnent de ne pas comprendre la Trinité divine, lorsqu'ils sont obligés d'avouer ne rien comprendre à la trinité humaine; et de ne pas comprendre Dieu, lorsqu'ils sont obligés de

reconnaître qu'ils ne se comprennent pas eux-mêmes. Ne craignons donc pas de reconnaître et de proclamer tout haut que le mystère de l'auguste Trinité est incompréhensible.

Et comment comprendre, en effet, une nature, une, simple, indivisée et indivisible, ayant trois personnes, sans que l'unité de cette nature confonde les personnes, sans que la trinité de ces personnes divise la nature? Comment comprendre cette grande énigme d'un seul Fils épuisant une fécondité infinie, d'un seul Saint-Esprit terminant un infini amour? Comment comprendre, dans cette Trinité divine, le Père engendrant son Fils sans lui être antérieur dans le temps, le Fils engendré par le Père sans rapport de dépendance, le Saint-Esprit procédant du Père et du Fils sans infériorité de condition? Comment comprendre la même génération du Verbe toujours parfaite, et se répétant toujours; la même procession du Saint-Esprit, accomplie toujours et incessamment renouvelée?

Comment comprendre que dans cette Trinité se trouvent des missions, mais sans sortie; des relations, mais sans sujétion; des oppositions, mais sans contrariété? Comment comprendre enfin que chacune des personnes divines a ses propriétés personnelles, et que cependant aucune d'elles n'est ni plus ni moins parfaite que les autres; que chacune de ces personnes est éternelle, toute-puissante, immense, est Dieu; et que cependant ce ne sont pas trois éternels, trois tout-puissants, trois immenses, trois dieux, mais un

seul et même Dieu éternel, tout-puissant et immense?

Ah! ici le théologien le plus instruit ne comprend rien de plus que le chrétien le plus ignorant; l'ecclésiastique, rien de plus que le laïque; l'homme fait, rien de plus que l'enfant; le génie le plus élevé, rien de plus que la femmelette la plus idiote.

Ah! par rapport à ce mystère, tout entendement est obtus, toute raison est faible, toute capacité est restreinte, toute lumière est obscure, toute science est insuffisante, tout effort est impuissant, toute tentative est vaine, toute hardiesse est infructueuse. Les prophètes, auxquels Dieu avait révélé ce mystère, l'ont toujours représenté comme une lumière inaccessible, comme une énigme impénétrable, comme un abîme sans fond, un océan sans rivage, une extension sans limites, un chemin sans fin, comme un mystère où Dieu est le Dieu profondément caché en lui-même : *Vere tu es Deus absconditus* (*Isai.*, XLV, 15).

15. Mais, tout cela admis, avoué, je dis que, loin que l'incompréhensibilité de ce mystère en puisse affaiblir la vérité, il se présente à tout esprit raisonnable comme d'autant plus vrai, d'autant plus croyable qu'il est plus incompréhensible. Son incompréhensibilité même est la plus grande preuve qu'il n'est pas de la terre, mais du ciel; qu'il n'a pas été inventé par l'homme, mais révélé par Dieu.

Les philosophes anciens, selon la remarque de saint Thomas, ont connu certains attributs essentiels de Dieu que la foi catholique approprie aux person-

nes divines, comme la puissance, la sagesse et la bonté : *Philosophi non cognoverunt nisi quædam essentialia quæ approprianlur personis, scilicet potentia, sapientia, bonitas;* mais ils ne se sont jamais doutés de l'existence du mystère des personnes divines, ni de ce qui le constitue, c'est-à-dire qu'ils n'ont jamais rien connu de ce qui est le propre de ce mystère, la Paternité, la Filiation, la Spiration : *Sed non cognoverunt mysterium Divinarum Personarum per propria, quæ sunt Paternitas, Filiatio et Spiratio.* Le *Logos* de Platon n'était pas une personne *engendrée*, mais la raison idéale par laquelle Dieu a tout fait.

C'est que la raison n'invente pas ce que la raison ne comprend pas.

La raison repousse tout ce qui l'abaisse, comme le cœur éloigne de lui tout ce qui le mortifie. C'est pour cela que toutes les religions de fabrique humaine sont plus ou moins accessibles à la raison, plus ou moins favorables aux passions, et qu'elles n'ont jamais proposé des dogmes incompréhensibles à croire, des devoirs sévères à pratiquer. C'est pour cela que toute hérésie n'est que la négation d'un mystère qui confond la raison, ou d'une loi insupportable aux passions; et que l'incrédulité n'est que la négation complète de tout mystère et de toute loi, dans l'intérêt de l'orgueil de l'esprit ou de la corruption du cœur. Dieu, et Dieu seul, a pu révéler, imposer à l'homme des dogmes incompréhensibles et des lois sévères, et en être obéi. L'incompréhensibilité est un des caractères éclatants de la religion divine. Car ce qui est

incompréhensible à l'homme, n'a pas pu être imaginé, inventé par l'homme, et par conséquent est nécessairement et incontestablement révélé par Dieu.

Par cela même donc que le mystère de la Trinité est incompréhensible, et que l'homme ne l'a pas inventé, c'est Dieu qui l'a révélé ; et dès-lors il est évidemment et incontestablement vrai. Car Dieu, vérité infinie, ne peut révéler que ce qui est vrai ; et il faut croire à Dieu, dit saint Hilaire, dans tout ce qu'il daigne nous révéler de lui-même : *Ipsi Deo, de Deo, credendum est*. Par cela même qu'il étonne notre pauvre intelligence, ce mystère la soutient. Ses saintes obscurités mêmes, ses mêmes augustes ténèbres sont une preuve sans réplique de sa vérité. Il est d'autant plus croyable qu'il est plus incompréhensible.

En second lieu, la raison reconnaît que le fini ne peut pas contenir, comprendre l'infini; et que si l'homme pouvait comprendre Dieu, qui est nécessairement infini, ou l'homme serait Dieu, ou Dieu ne serait qu'homme. Un Dieu que l'homme comprendrait dans tout son être et dans sa manière d'être, devrait par cela même lui être suspect ; il devrait s'en défier. Un Dieu que l'homme comprendrait, ne serait qu'un Dieu que l'homme aurait pu inventer. Un Dieu entièrement saisissable par la raison pourrait bien être l'œuvre de la raison. A force d'être trop raisonnable, il serait un Dieu contraire à la raison.

La dignité, la grandeur de la raison humaine demande qu'elle ne plie pas ses ailes devant ce qui lui est inférieur ou égal. La dignité, la grandeur de la

raison humaine demande qu'elle n'adore que ce qui lui est supérieur, ce qu'elle ne comprend pas. Par cela même donc que le mystère de la Trinité ou de l'Etre divin surpasse la raison et est incompréhensible à la raison, c'est un mystère conforme à la raison, digne des hommages, du culte de la raison. C'est devant de pareils mystères que la raison peut s'abaisser sans se dégrader.

Enfin, ce mystère a été nié par des hérétiques, par des incrédules, parmi lesquels il est facile de trouver des hommes d'esprit, de beaux esprits, des esprits faux, et surtout des cœurs corrompus.

Mais des hommes de génie, vraiment je n'en connais guère; tandis que ce mystère incompréhensible a été cru par les Denis, les Tertullien, les Origène, les Cyprien, les Lactance, les Irénée, les Athanase, les Grégoire de Nazianze, les Cyrille, les Basile, les Chrysostome, les Hilaire, les Ambroise, les Jérôme, les Augustin, les Léon, les Grégoire, les Bernard, les Anselme, les Albert le Grand, les Thomas, les Bellarmin, les Suarez, les Leibniz, les Newton, les Bossuet, les Fénelon, les Pascal, les plus grands génies du monde chrétien ; tandis qu'il a été cru pendant dix-huit siècles par tout le monde ; tandis qu'il est cru de nos jours par trois ou quatre cents millions de chrétiens répandus sur la surface de la terre, c'est-à-dire par tout ce qu'il y a de plus élevé, de plus remarquable sur la terre en fait de culture, de vertu, de science et de raison.

Or, il n'est que la voix de Dieu qui ait pu répandre cette croyance par le monde ; il n'est que sa

main toute-puissante qui ait pu l'y maintenir et lui assujettir les esprits; il n'est que son doigt qui ait pu l'écrire dans les cœurs, la faire accepter par la foi la plus humble, et la faire chérir par l'amour le plus parfait. Par cela même donc qu'il est incompréhensible, ce grand mystère est souverainement croyable : *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis* (*Psal.*, XCII, 5).

Ainsi nous venons de voir quelque chose de l'ineffable économie de la Trinité dans son image, de sa crédibilité dans son incompréhensibilité même : il nous reste à dire encore quelques mots de sa grandeur, de sa magnificence dans ses effets. Je vais le faire dans ma dernière partie.

TROISIÈME PARTIE.

16. C'EST un grand mot que celui par lequel Dieu même, en créant l'homme, a révélé qu'il a gravé son image et sa ressemblance dans l'homme ; *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram.* Ce sont les trois Personnes divines qui ont ainsi parlé, qui paraissent en quelque manière s'être entendues entre elles; qui ont conféré à l'esprit de l'homme chacune d'elles ce qui lui est propre, qui s'y sont peintes et s'y sont reproduites elles-mêmes : le Père en lui donnant l'entendement, le Fils la raison, le Saint-Esprit la volonté. De sorte que l'homme devint, dès le premier instant de sa création, l'image fidèle de la Trinité de Dieu, le portrait fini de son Créateur.

Mais l'homme ne sut pas garder longtemps cette haute noblesse de son origine, cette ineffable dignité de son être, que Dieu n'avait, d'après saint Augustin, accordée d'une manière toute particulière qu'à lui : *Deus nulli alii creaturæ dedit quod sit ad imaginem suam, nisi homini* (*Apud S. Thom., loco cit.*)

En se livrant au péché, son entendement devint impuissant à engendrer des pensées saintes et élevées; et il ne représenta plus le Dieu Père. Sa raison, abusant de sa lumière contre Celui qui la lui avait donnée, au lieu de se plaire en Dieu, s'arrêta à se plaire, à s'enorgueillir en elle-même, et ne représenta plus le Dieu Fils. La volonté, corrompue et dégradée par la perversité avec laquelle elle s'attacha au mal, ne représenta plus le Dieu Saint-Esprit. L'homme était force, sagesse et amour; et il devint faiblesse, déraison et égoïsme. L'auguste image de la Trinité, tout en conservant ses traits essentiels, fut en lui altérée, décolorée, détériorée. Le Dieu trine et un n'y fut plus reconnaissable; et l'homme, dit le Prophète, au lieu de représenter Dieu, de s'unir à Dieu, de vivre de la vie de l'intelligence et de l'amour de Dieu, ne représenta que la brute, s'associa à la brute, partagea la vie, la condition de la brute, s'estima et devint une brute lui-même : *Homo cum in honore esset non intellexit, comparatus est jumentis insipientibus, similis factus est illis* (*Psal.*).

Or cette image auguste, ainsi déformée, ne pouvait être restaurée que par le même Artiste divin qui l'avait faite, aucune force, aucune sagesse créée ne pouvant rien pour réformer l'œuvre de la force

et de la sagesse increéée. Voilà donc cette même sainte Trinité qui a compassion de l'homme, qui descend jusqu'à l'homme, et, au moyen du baptême, dans lequel, en révélant sa nature, elle manifesta son opération, renouvelle sa propre image dans l'homme, en efface tout ce qu'il y avait de vieux et d'étranger, et retouche son œuvre qu'une main ennemie avait altérée. Car le baptême administré, ainsi que Jésus-Christ l'a aujourd'hui ordonné, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, *Baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti,* nous dit assez que dans notre régénération, appelée par saint Paul une création nouvelle, *Sed nova creatura* (*Galat*,. VI, 15), les divines Personnes nous donnent quelque chose qui leur ressemble, pour la vie surnaturelle; comme dans notre création elles nous avaient donné quelque chose qui leur ressemble, pour la vie naturelle.

Oh! qu'il est grand, qu'il est sublime, qu'il est beau, qu'il est touchant ce mystère de la bonté de Dieu dans la restauration de l'homme! Tâchons de le comprendre autant que possible, mes Frères, afin de mieux l'apprécier.

17. Jésus-Christ ayant dit : « Personne ne vient à moi, à moins que mon Père ne l'y attire : *Nemo venit ad me, nisi Pater meus traxerit eum* (*Joan.*, VI, 44), » nous a révélé que la foi, le principe de toute vie spirituelle, de toute la religion, est le don particulier du Père. Saint Pierre ayant dit : « Jésus-Christ nous a régénérés dans l'espérance vivante : *Qui regeneravit nos in spem vivam* (I *Petr.*, I, 3), » nous a appris que

espérance est le don particulier du Fils. Saint Paul ayant dit : « La charité de Dieu est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné, *Charitas Dei diffusa in cordibus nostris per Spiritum Sanctum qui datus est nobis* (*Rom.*, v, 5), » nous a manifesté que la charité est le don particulier du Saint-Esprit.

Or, puisque c'est par le baptême que nous recevons la foi, l'espérance, la charité, et que l'habitude de chacune de ces vertus théologales, de ces vertus divines est le don particulier de chacune des personnes divines; les voici ces aimables personnes travaillant de concert, s'appliquant toutes les trois à notre régénération, comme elles concoururent jadis toutes les trois à notre création; et comme le Père nous donna alors l'entendement, le Fils, la raison, le Saint-Esprit, la volonté; les voici maintenant, le Père nous donnant la foi qui éclaire notre entendement; le Fils, l'espérance qui élève notre raison; le Saint-Esprit, la charité qui purifie, qui dirige, qui coordonne notre volonté. Et par là les trois puissances formant l'intelligence de l'homme sont relevées, les trois traits principaux, par lesquels les Personnes divines y sont représentées, sont retouchés et même embellis. Car l'entendement est éclairé par la lumière de vérités plus sublimes; la raison est relevée par la force de plus nobles espérances; la volonté est dirigée par le secours de grâces plus abondantes, de lois plus parfaites; et l'image de Dieu dans l'homme est rendue à l'éclat de sa beauté, de sa perfection primitive, par la communication plus intime, par l'effusion plus large

dans l'homme des dons particuliers de l'auguste Trinité. C'est à cette restauration ineffable qu'a fait allusion saint Paul lorsqu'il a dit : « Dépouillez-vous du vieil homme; revêtez-vous de l'homme nouveau qui a été de nouveau créé selon Dieu, dans la justice et dans la sainteté de la vérité : *Expoliantes veterem hominem, et induentes novum, qui renovatur in imaginem ejus qui creavit illum... in justitia et sanctitate veritatis* (*Col.*, III; *Eph.*, IV).

Et voyez aussi comment cette ineffable Trinité de personnes est représentée en nous par cette trinité de vertus dans l'ordre surnaturel, comme elle a été représentée dans l'ordre naturel par les facultés de notre esprit. Dans l'Esprit Incréé, en Dieu, c'est par le Père qu'est engendré le Verbe, c'est du Père et du Verbe que procède le Saint-Esprit : tout comme dans notre esprit créé c'est l'entendement qui engendre la raison, et c'est de l'entendement et de la raison que procède la volonté; et de même, dans l'esprit restauré, c'est de la foi que naît l'espérance, et c'est de la foi et de l'espérance que résulte la charité. De sorte que comme le Père, le Fils et le Saint-Esprit, trois personnes distinctes, ne sont qu'un seul et même Dieu ; comme l'entendement, la raison, la volonté, trois facultés distinctes, ne sont qu'un seul et même homme; de même la foi, l'espérance, la charité, trois vertus distinctes, ne sont qu'un seul et même chrétien. Trois personnes, voilà Dieu ; trois facultés, voilà l'homme; trois vertus, voilà le chrétien. C'est ainsi, mes Frères, que tout se coordonne, s'harmonise dans l'enseignement catholique, parce

qu'il n'est que l'expression fidèle de la même nature, de la même pensée divine se reflétant sur l'homme par la création, se reproduisant dans le chrétien, d'une manière encore plus élevée et plus parfaite, par la rédemption : voilà toute la doctrine catholique; voilà toute la croyance, toute la morale, tout le culte, toute la religion.

Et en effet, le mystère de la Trinité est aussi la base de tous les sacrements. C'est au nom de la très-sainte Trinité que non-seulement on baptise le catéchumène, mais qu'on confirme le chrétien, on absout le pécheur, on dispense l'Eucharistie, on oint le malade, on ordonne le prêtre, on resserre, on sanctifie les liens du mariage; afin que l'on sache, dit saint Augustin, que tout don, toute grâce, toute vertu ne nous vient que de la sainte Trinité. C'est la foi et la grâce de la Trinité qui éclaire l'infidèle, convertit l'hérétique, justifie le méchant, sanctifie le juste. C'est cette foi et cette grâce qui encourage le timide, console le malheureux, soutient le tenté, réchauffe le tiède, et fait progresser le fervent. C'est cette foi et cette grâce qui donne le zèle à l'apôtre, la force au martyr, l'esprit de prière au solitaire, la ferveur au pénitent, la pureté à la vierge, la générosité du dévouement à l'âme charitable. C'est cette foi et cette grâce qui dirige l'homme voyageant sur cette terre, qui console le mourant, qui soulage le mort, qui récompense l'élu, qui couronne le saint.

O sainte et aimable Trinité! nous ne comprenons pas bien ce que vous êtes; mais nous voyons bien

ce que vous opérez. Nous devinons donc bien l'excellence, la grandeur, l'amabilité de votre essence, par l'effusion de vos miséricordes, par la splendeur de vos œuvres. Nous vous reconnaissons trois fois divine, parce que vous éclairez tous vos croyants; trois fois puissante, parce que vous fortifiez tous vos confesseurs; trois fois sainte, parce que vous améliorez, sanctifiez tous vos adorateurs.

Mais comment devons-nous honorer ce grand et ineffable mystère? Comment devons-nous témoigner à Dieu notre reconnaissance pour nous l'avoir révélé, pour l'avoir gravé dans notre esprit, pour nous l'avoir rendu si efficace? En trois manières correspondant à ces trois bienfaits.

18. Dieu a daigné nous révéler ce grand et ineffable mystère; nous devons donc d'abord le croire avec une foi humble, soumise et généreuse. Comme, en témoignage que Dieu est le maître de notre temps, nous devons lui consacrer une partie du temps; et de là l'observance du dimanche : comme, en témoignage que Dieu est le dispensateur de nos aliments, nous devons lui consacrer une portion de ces aliments; et de là la pratique de l'abstinence et du jeûne : de même, en témoignage que Dieu est l'auteur de notre raison, nous lui devons consacrer une portion de notre raison; et de là le culte de la foi à sa parole, à ses doctrines, à ses mystères, et, avant tout, au mystère de l'auguste Trinité. Et pourquoi? Parce que c'est le premier des mystères chrétiens, dans lequel sont compris tous les autres; c'est la base du christianisme, le fondement de toute la religion :

parce que, par cela même qu'il est le mystère le plus incompréhensible, par notre foi en ce mystère nous rendons à Dieu l'hommage le plus honorable.

La raison, la pensée, c'est ce que l'homme a en lui de plus grand, de plus noble, de plus élevé ; c'est ce qu'il aime le plus, et dont il est plus fier, dont il est plus jaloux. Par la foi donc humble et généreuse dans ce mystère, en immolant à Dieu cette raison et cette pensée, nous lui présentons la plus noble offrande, le plus grand sacrifice, l'holocauste le plus parfait, le culte le plus glorieux que la créature intelligente puisse présenter à son Créateur. Comme, dans l'application que Dieu fait de ce mystère a l'homme, il lui donne ce qu'il peut lui donner de plus grand ; de même, par sa foi à ce mystère, l'homme rend à Dieu ce qu'il en a reçu de plus précieux. C'est Abraham offrant à Dieu ce qu'il aime le plus, ce qui forme ses délices et sa gloire, son propre fils. Ne me demandez donc pas, mes Frères, pourquoi Dieu aime tant l'Eglise. Car c'est parce que, par la foi de l'Eglise dans ce mystère, il reçoit le plus étonnant, le plus sublime hommage, et le plus digne de sa majesté.

Dans ce jour donc, en particulier, consacré par l'Eglise au souvenir, au culte de ce grand mystère, unissons-nous à tous les chrétiens répandus sur la surface de la terre ; et, dans l'unité de la même foi et du même amour, prosternés au pied du trône de la Majesté infinie, disons avec une profonde humilité d'esprit, avec une grande générosité de cœur : Nous vous croyons, nous vous adorons, ô Trinité une et

véritable, ô Déité souveraine, ô sainte, une et ineffable Unité! Honneur, gloire, louange, bénédiction, actions de grâces vous soient rendus par tous les siècles des siècles!

19. Dieu a bien voulu aussi graver le mystère de la Trinité dans notre esprit. Nous ne devons donc pas nous contenter de l'honorer par l'humilité de notre foi, nous devons le respecter, lui rendre hommage en nous par la sainteté de nos mœurs. Après que la foi dans ce mystère lui a soumis notre raison, elle doit aussi lui soumettre notre cœur. Après l'avoir confessé par nos paroles, nous devons le confesser aussi par nos œuvres, et nous montrer ses dignes adorateurs. Nous ne pouvons mieux ressembler à Dieu, dit saint Ambroise, que par la fuite du mal. L'image de Dieu ne se rétablit en nous que par la pratique du bien, parce qu'en nous créant l'Artiste divin ne s'est peint lui-même en nous qu'avec les couleurs de la vertu; *Fuga malorum similitudo Dei est, et virtutibus imago Dei acquiritur. Itaque qui nos pinxit quasi auctor pinxit virtutum coloribus* (*De Bono mortis*, 11). Saint Chrysostome, saint Cyrille, saint Pierre Chrysologue et Clément d'Alexandrie parlent de la même manière.

Si nous avons un tableau d'un grand prix, un tableau d'un grand maître, avec quel soin le conservons-nous! Que de précautions ne prenons-nous pas, de peur que le contact de l'air ne le gâte, la poussière ne l'altère, l'humidité ne le détériore! Nous avons en nous le grand, le magnifique tableau de l'auguste Trinité, que Dieu même a daigné tracer en nous de sa

main divine. Avec quel soin ne devons-nous donc pas garantir cette peinture si noble et en même temps si délicate, de l'air funeste de la science profane, de la poussière du monde, des souillures de la chair, du désordre de toutes les passions qui pourraient en effacer les traits, en altérer les couleurs, et rendre méconnaissable le divin original? C'est ce dont nous avertit l'Ecriture Sainte, lorsqu'elle nous dit : « Gardez avec tous les soins possibles votre cœur : *Omni custodia serva cor tuum* (*Proverb.*, IV, 23). »

Jésus-Christ, en regardant un jour une monnaie à l'image de César, dit : « Rendez donc à César tout ce qui est à César, et à Dieu tout ce qui est à Dieu : *Reddite ergo quæ sunt Cæsaris, Cæsari; et quæ sunt Dei, Deo* (*Matth.*, XXII, 21). »

Homme chrétien, un regard sur votre esprit, et dites-moi de qui est cette image auguste que vous y trouvez gravée : *Cujus est imago hæc?* Pouvez-vous vous y tromper? Représente-t-elle la créature? N'y voyez-vous pas exprimé, par des traits relevés, par de frappantes couleurs, le Dieu trine et un? Ne représente-t-elle pas Dieu, et rien que Dieu? Rendez donc aux créatures, au monde ce qui leur appartient; mais réservez toujours pour Dieu, rendez à Dieu votre cœur, votre esprit qui appartient à Dieu, et qui n'appartient qu'à lui : *Reddite ergo quæ sunt Cæsaris, Cæsari; et quæ sunt Dei, Deo.*

20. Enfin, Dieu a rendu le mystère de la Trinité souverainement efficace. Il l'a établi comme la source de toutes grâces, la raison de tout mérite, le titre

de toute récompense. Nous devons donc y avoir recours par une invocation fréquente.

C'est l'exemple que nous donne l'Eglise. Elle commence tout par le signe de la croix, accompagné de ces mêmes paroles que Jésus-Christ nous a révélées aujourd'hui : *Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit,* et qui sont la confession et l'invocation en même temps de la très-sainte Trinité. C'est par cette confession et par cette invocation qu'elle finit tous ses hymnes, termine tous ses psaumes, adresse toutes ses prières. Plus de cent fois par jour n'engage-t-elle pas ses ministres à confesser, à invoquer, à louer les trois divines Personnes; et toute son officiature, tout son culte n'est-il pas une confession, une invocation, une louange continuelle, affectueuse, confiante de la très-sainte Trinité? C'est parce qu'elle sait bien, l'Eglise, que nous ne pouvons rien dire qui soit plus agréable à Dieu, rien qui soit plus utile à nous-mêmes; c'est parce qu'elle sait bien que cette prière, en honorant Dieu, sanctifie l'homme; c'est parce qu'elle sait bien que tout ce qu'on fait sans l'invocation de cette Trinité auguste, lors même que ce n'est pas vicieux et coupable, est vain et stérile pour l'homme et pour la société.

En effet, si dans l'ordre politique et civil on est actuellement en Europe dans un état de malaise, d'embarras, d'incertitude, de frayeur, c'est parce qu'on a depuis longtemps commencé et poursuivi toute action civile et politique au nom de l'égoïsme, au nom des intérêts matériels, au nom d'un progrès absurde dans

ses principes, menteur dans ses promesses, inefficace dans ses opérations, nul ou même funeste dans ses résultats! mais on n'a pas pensé à commencer cette immense action *au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit;* on ne s'est appuyé que sur l'homme, on n'a consulté que l'homme, on ne s'est pas rappelé Dieu : *Non proposuerunt Deum ante conspectum suum.* On a oublié d'invoquer cette Trinité puissante, au nom de laquelle seulement tout commence bien, tout se maintient, tout s'affermit, tout prospère, tout a de la consistance et de la durée.

N'imitons pas, mes Frères, cet oubli, insensé aux yeux mêmes du vrai philosophe, scandaleux aux yeux du chrétien. Que l'invocation de la très-sainte Trinité préside à tous nos desseins, à tous nos projets, à toutes nos actions. Rappelons-nous que cette confession, cette invocation fréquente, pendant la vie, sera notre espérance, notre consolation au moment suprême de la mort; car le ministre de l'Eglise, parlant au nom de l'Eglise, s'inspirant de la charité dè l'Eglise pour nous, afin de fléchir la justice de Dieu et attirer sur nous ses miséricordes, dira alors à Dieu : Seigneur, répandez sur cette âme chrétienne vos bontés, parce que, si elle a eu le malheur de pécher, elle n'a au moins jamais nié, mais cru et honoré le Père, le Fils et le Saint-Esprit : *Qui licet peccaverit, tamen Patrem, Filium et Spiritum Sanctum non negavit, sed credidit* (*Ordo commendat. anim.*); et c'est après avoir adressé à Dieu une si touchante prière, qu'en se tournant vers nous, il nous dira avec confiance : « Ame chrétienne, partez de

ce monde; au nom du Père qui vous a créée, du Fils qui vous a rachetée, du Saint-Esprit qui vous a sanctifiée : *Proficiscere, anima christiana, de hoc mundo; in nomine Patris qui te creavit, in nomine Filii qui te redemit, in nomine Spiritus Sancti qui te sanctificavit* (*Ibid.*). Et si notre dernier départ a lieu dans ces dispositions, notre salut éternel n'est pas douteux; Jésus-Christ ayant dit aujourd'hui : « Heureux ceux qui auront cru sans avoir vu : *Beati qui non viderunt et crediderunt* (*Evang. du dimanche de* QUASIMODO). »

Doux et amoureux Jésus, divin Sauveur de nos âmes, nous vous prenons au mot. C'est vous qui avez prononcé cette grande et consolante parole; vous ne pouvez pas la rétracter. Nous croyons, nous aimons à croire le grand mystère de l'auguste Trinité, et tous les mystères de votre religion sainte, quoiqu'ils soient au-dessus de notre raison. Nous croyons, nous aimons à croire sans comprendre, nous voulons nous y soumettre sans voir. Oui, nous croyons, nous aimons à croire comme il faut croire, en traduisant notre foi par la confession de la langue et par la pratique des bonnes œuvres, et alors vous ne pouvez pas nous exclure de votre béatitude; elle nous appartient, elle est à nous d'après votre promesse, et personne ne saurait nous en enlever le droit, ni nous en entraver la possession : *Beati qui non viderunt et crediderunt*. Ah! accordez-nous la grâce d'y vivre et d'y mourir. Ne permettez pas que nous sortions jamais de cette foi; au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Ainsi soit-il*.

SEPTIÈME CONFÉRENCE.

L'HOMME.

> Mercenarius autem, qui non est pastor ovium, videt lupum venientem, et dimittit oves et fugit; et lupus rapit et dispergit oves.
>
> « Le mercenaire, qui n'est pas le berger » véritable des brebis, en voyant le loup s'ap- » procher, les abandonne et s'enfuit; et le loup » disperse et ravage le troupeau. »
>
> *(Évangile du 2e Dimanche après Pâques.)*

1. Ce portrait que le Sauveur du monde a fait aujourd'hui des faux pasteurs, des pasteurs mercenaires qui se seraient trouvés à côté des véritables pasteurs, des pasteurs dévoués, dans son Eglise, convient aussi parfaitement à certains hommes, parmi ceux qui sont chargés de la haute et importante fonction de l'enseignement public.

Il y a dans cette classe, j'aime à le reconnaître, un assez grand nombre de bergers veritables, animés du zèle le plus pur, du dévouement le plus courageux à l'égard de leurs brebis, des jeunes intelligences que les familles et l'Etat leur ont confiées.

Mais il y a malheureusement bon nombre aussi de bergers mercenaires qui, ne s'occupant que de leur gloriole et de leurs profits, ne se soucient guère du véritable progrès de leurs élèves; qui les abandonnent, non pas, disait saint Grégoire, en changeant de

lieu, mais en les privant des secours qui leur sont nécessaires : *Mercenarius fugit non mutando locum, sed subtrahendo solatium* (*Homil. in Evang.*). Ils n'enseignent pas précisément le faux, mais ils ne prémunissent pas assez la jeunesse, par un enseignement solide, contre les ravages du faux ; et de là ce qu'on voit, ce qu'on déplore généralement : que de certaines écoles sortent tous les jours plus d'incrédules que de philosophes, plus de victimes malheureuses de l'erreur que de disciples dévoués de la vérité : *Et lupus rapit et dispergit oves.*

C'est que, dans la carrière de l'enseignement aussi, on se met trop souvent en dehors de la science chrétienne, de l'enseignement de l'Eglise, où seulement l'homme peut apprendre ce qu'il lui importe le plus de connaître et de pratiquer.

Nous avons déjà exposé cet avantage, tout propre à la raison catholique, par rapport à la science de Dieu : nous devons le constater aujourd'hui, par rapport à la science de l'homme. Nous allons voir donc pourquoi l'âme humaine est unie au corps, et quelle est la destinée de l'homme dans l'ordre naturel et dans l'ordre surnaturel.

Nous ne sortons donc pas du sujet que nous nous sommes proposé dans ces Conférences. Nous continuerons à faire voir combien la *raison philosophique* est injuste de blâmer la *raison catholique* de ce que celle-ci ne veut pas abandonner les voies de l'humble soumission à l'égard de l'enseignement de l'Eglise, puisque la raison catholique, par ce moyen, est toujours dans la réalité et dans le vrai ; tandis que celle-

là, la raison philosophique, en marchant hors de ces voies, est toujours dans le vide et dans le faux par rapport à tout ce que l'homme doit, avant tout, savoir.

Je compte beaucoup sur l'élévation de votre intelligence pour vous faire comprendre les doctrines abstraites dont je vais vous entretenir, et bien plus encore sur la lumière d'en haut, que j'implore pour vous et pour moi par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

2. La philosophie purement rationnelle, la philosophie païenne ancienne et moderne, n'a jamais rien compris à la condition de l'âme humaine d'être unie au corps, à la destinée de l'homme dans l'ordre naturel d'abord.

Les Pythagoriciens, les Platoniciens, suivis plus tard par les Origénistes, ont rêvé que c'est en punition de crimes commis dans un état précédent, que l'âme est renfermée, écrouée comme dans une prison, dans le corps. Les Rationalistes, qui poussent le plus loin possible la hardiesse de l'absurdité, sont venus nous prêcher, de nos jours, qu'il n'y a qu'une seule âme dans le monde, renfermant tous les êtres animés, et dont tous les corps ne sont que des terminaisons accidentelles, des modifications passagères.

Les Théistes, qui n'ont pas le courage de souscrire à de pareilles doctrines d'une part, ni d'autre part d'aller demander à la science chrétienne la lumière qui leur manque, en sont réduits à affirmer que l'âme

n'est unie au corps que parce que Dieu l'a ainsi voulu, sans qu'ils sachent pourquoi. La seule Raison catholique, s'éclairant au flambeau de la foi et des traditions humanitaires, a connu et révélé au monde scientifique (qui l'a malheureusement oublié) la véritable raison de l'union de l'âme avec le corps, la destinée de l'homme dans l'ordre naturel; et voici quelles sont là-dessus ses profondes et importantes doctrines.

3. S'appuyant sur la parabole de l'Evangile du Bon Pasteur qui a laissé ses quatre-vingt-dix-neuf brebis dans le désert (les anges dans le ciel), pour aller chercher la centième brebis qui s'était égarée (l'humanité sur la terre), la raison catholique en a conclu que les anges sont quatre-vingt-dix-neuf fois plus nombreux que tous les hommes, depuis le commencement jusqu'à la fin du monde.

Les esprits supérieurs, dit saint Denis, forment une si grande multitude de bienheureuses armées, qu'ils excèdent tout-à-fait en nombre les faibles et étroits calculs de nos nombres matériels : *Multi sunt beati exercitus Supernarum Mentium, infirmam et constrictam excedentes nostrorum materialium numerorum commensurationem (De cœlest. Hierarch., 14)* (1). »

---

(1) « Il ne faut pas s'étonner que Dieu ait créé les anges en une si grande multitude. Dieu, dit saint Thomas, n'a particulièrement en vue que la perfection de l'univers dans la création des choses : *Perfectio universi est illud quod præcipue Deus intendit in creatione rerum.* D'autant qu'une chose est plus parfaite dans la nature, d'autant plus on doit la multiplier : *Quanto aliquid est perfectius in*

Dans cette immense multitude d'esprits célestes, chacun a un degré différent d'intelligence qui le constitue dans une espèce différente; les anges n'étant pas des individus de la même espèce, mais chacun une espèce du même genre.

Et voici la raison que le Docteur angélique donne de ce grand fait de la création, du fait que, parmi les anges, il n'y a pas plusieurs individus de la même espèce, mais que chaque individu forme une espèce à lui seul : « Parmi les substances incorporelles, dit-il, il ne peut y avoir de la diversité par rapport au nombre, sans qu'il y ait aussi de la diversité par rapport à l'espèce, et de l'inégalité par rapport à la nature : *In substantiis incorporeis non potest esse diversitas secundum numerum absque diversitate secundum speciem, et absque naturali inæqualitate.* (I, p. q. 75, a. 7.) » Les choses qui se ressemblent

---

natura, tanto magis debet multiplicari. C'est pour cela que Dieu a créé les choses en un nombre d'autant plus excessif, qu'elles sont plus parfaites. Dans les simples corps, l'excès de la magnificence est dans la GRANDEUR; dans les choses incorporelles, dans le NOMBRE : *Sicut in corporibus attenditur excessus secundum magnitudinem ; ita in rebus incorporeis attendi potest excessus secundum multitudinem.* Les corps incorruptibles (les corps célestes) étant les plus parfaits parmi les simples corps, excèdent incomparablement en grandeur les corps corruptibles (les corps terrestres). Il était donc raisonnable que les substances immatérielles excédassent incomparablement, par rapport au nombre, les substances matérielles; *Corpora incorruptibilia, quæ sunt perfectiora inter corpora, excedunt quasi incomparabiliter, secundum magnitudinem, corpora corruptibilia. Unde rationabile est quod substantiæ immateriales excedant, secundum multitudinem, substantias materiales incomparabiliter* (I, p. q. 50, a. 3).»

dans l'espèce et diffèrent entre elles par le nombre (comme les hommes entre eux), se ressemblent par la *forme* et diffèrent par la matière. Mais les anges ne sont pas composés (comme l'homme) de matière (le corps) et de forme (l'âme). Il est donc impossible que deux anges soient de la même espèce (1).

Mais qu'est-ce qui constitue cette différence spécifique, par suite de laquelle chaque ange forme une espèce différente de celle de l'autre? Saint Thomas va nous l'apprendre. En Dieu, dit-il, toute la plénitude de la connaissance intellectuelle se contient comme en UN, savoir, dans l'essence divine par laquelle Dieu connaît toute chose. Dans les créatures intellectuelles, cette plénitude intelligible se trouve d'une manière fort inférieure et moins simple. Pourtant ce que Dieu connaît par *un acte*, les esprits inférieurs ne le connaissent que par *plusieurs actes,* et même par des actes d'autant plus nombreux que ces esprits sont plus inférieurs. La supériorité donc d'un ange sur un autre consiste en ce qu'il embrasse l'universalité des choses intelligibles par un nombre moindre d'espèces que l'ange qui lui est inférieur (2).

---

(1) » Ea quæ conveniunt specie et differunt numero conveniunt » in forma, sed distinguuntur materialiter. Angeli non sunt compo- » siti ex materia et forma. Ergo impossibile est esse duos angelos » unius speciei (I, p. q. 50, a. 4). » La perfection de la nature angélique demande la multiplication des espèces, et non pas la multiplication des individus dans la même espèce : « *Perfectio* naturæ angelicæ requirit multiplicationem specierum, non autem individuorum in una specie (*Ibid.*). »

(2) « In Deo tota plenitudo intellectualis cognitionis est in UNO, » scilicet in essentia divina, per quam Deus omnia cognoscit. Quæ

Il est encore bien raisonnable de croire que le Créateur ait diversifié par un si grand nombre d'espèces la nature angélique, puisque nous voyons qu'il a diversifié aussi par une infinité d'espèces la nature animale (1), depuis les animaux les plus grands et les plus parfaits, jusqu'aux animaux les plus petits et les plus imparfaits.

L'ordre parfait n'admet pas des différences sans gradations. Otez les gradations parmi les êtres, et il n'y aura que dissonance et désordre. L'ordre résulte de l'échelle des êtres arrangés de manière que le point le moins parfait de l'être qui précède touche au point le plus parfait de l'être qui suit. C'est la condition nécessaire, la loi immuable de l'ordre.

Afin donc qu'il y eût de l'ordre dans la nature animale, Dieu a graduellement diversifié les espèces des animaux, depuis l'aigle, l'orang-outang, la baleine, jusqu'au plus petit moucheron, au ver et au mollusque, où finit *toute vie sensitive*. De même, afin qu'il y eût de l'ordre dans la nature spirituelle, Dieu a diversifié les espèces des esprits, depuis le premier des anges jusqu'à l'esprit de l'homme, le plus faible et le plus imparfait parmi les esprits, et où finit *toute*

» intelligibilis plenitudo, in intelligibilibus creaturis, inferiori mo-
» do, minus simpliciter invenitur. Unde quæ Deus cognoscit per
» *unum*, inferiores intellectus cognoscunt per multa, et tanto am-
» plius per plura quanto amplius intellectus inferior fuerit. Quanto
» angelus est superior, tanto per pauciores species universalitatem
» intelligibilium apprehendere potest (I., p. q. 54, a. 3). »

(1) » Sicut non omnia sensibilia sunt ejusdem speciei, ita nec
» omnia intelligibilia (I. D v. Th., p. q. 75, a. 7).

vie intellective. Cette doctrine est contenue dans ces mots de saint Thomas, qui sera notre guide et notre lumière dans cette grave discussion : *Manifestum est*, dit-il, *inter substantias intellectuales, secundum naturæ ordinem infimas esse animas humanas. Hoc autem perfectio universi exigebat, ut diversi gradus essent in rebus* (I, p. q. 59, a. 1).

4. Mais il faut voir en quoi consiste cette faiblesse de l'âme humaine, par laquelle elle est placée au dernier degré dans l'ordre des intelligences.

L'objet de l'entendement est l'être *universel*, comme l'être *singulier* est l'objet du sens. L'Entendement Incréé conçoit l'universel par sa propre essence; mais les entendements créés ne le conçoivent qu'en tant que l'entendement divin reflète sur eux sa lumière éternelle; *In omnibus intellectualibus substantiis invenitur virtus intellectiva per influentiam luminis divini* (*Ibid.*).

Cette lumière ineffable, une et simple dans son premier principe, ne se reflète pas de la même manière sur tous les entendements créés : selon qu'ils sont plus près ou plus éloignés de l'Entendement Divin, ils reçoivent un rayon plus ou moins intense, un degré plus ou moins parfait d'intelligence, qui en constitue la différence spécifique; *Quod lumen in* PRIMO PRINCIPIO *est unum et simplex; et quanto magis creaturæ distant a primo principio, tanto magis lumen illud diversificatur* (*Ibid.*).

Comme donc le premier des anges reçoit en quelque manière, dans toute sa splendeur, la lumière divine à cause de sa proximité avec l'Entendement

Divin ; de même, à cause de son éloignement de ce même Entendement, l'âme humaine ne reçoit qu'un pâle rayon de la même lumière, qui constitue la faculté intellective de l'intelligence créée.

Il suit de là que l'âme humaine, à cause de la faiblesse de sa vertu intellective, ne peut pas comprendre l'*universel* d'une manière claire et directe comme les anges, et que, si elle était laissée à l'état de *substance séparée* de toute organisation corporelle, elle ne pourrait connaître l'*universel* qu'en général et d'une manière confuse et imparfaite : *Non haberet cognitionem perfectam, sed confusam in communi* (*Ibid.*).

L'homme, à la vue faible, a besoin de lunettes pour voir à une plus grande distance et plus distinctement les objets. De même le corps a été donné à l'âme, afin qu'en recevant par le corps les images claires et déterminées des objets sensibles et singuliers, et en abstrayant de ces images les conceptions intellectuelles et générales, elle puisse aussi s'élever à comprendre le spirituel et l'universel, et obtenir de ces choses une connaissance propre, claire et parfaite : *Ad hoc ergo ut perfectam et propriam cognitionem de rebus haberent, sic naturaliter animæ humanæ sunt constitutæ ut corporibus uniantur, et ntelligant per conversionem ad phantasmata, et sic a rebus sensibilibus, de his* (*rebus insensibilibus*) *cognitionem accipiant* (*Ibid.*).

Il n'est donc pas vrai, conclut saint Thomas, que le corps soit un lourd fardeau, une prison obscure pour l'âme (*en tant qu'elle est un être intellectuel*).

C'est au contraire un instrument au moyen duquel, seulement pendant cette vie, elle peut exercer son opération spécifique, l'opération d'entendre, et atteindre l'une des fins de son être; et il est manifeste par là que c'est pour son plus grand avantage que l'âme est unie au corps : *Sic ergo patet quod propter melius animæ est, ut ea corpori uniatur* (*Ibid.*) (1).

5. Mais développons encore davantage cette importante doctrine.

« Il convient à l'ordre de l'univers, dit toujours saint Thomas, que la suprême créature intellectuelle soit *entièrement* intellective, et non pas seulement en partie, comme l'est notre âme (qui est aussi sensitive) : *Convenit ordini universo ut suprema creatura intellectualis sit totaliter intellectiva, et non secundum partem, ut anima nostra* (I, p. q. 33, a. 5).

Car partout et dans tout genre d'êtres, quand il

---

(1) « L'âme humaine, dit ailleurs saint Thomas, n'est pas, à » elle seule, tout l'homme ; ne constitue pas, à elle seule, la na- » ture humaine ; elle n'en est qu'une partie ; et dès-lors il est clair » qu'elle n'a et ne peut avoir sa perfection naturelle qu'en tant » qu'elle est unie au corps ; *Anima cum sit pars humanæ naturæ,* » *non habet naturalem perfectionem, nisi secundum quod est cor-* » *pori unita* (I, p. q. 90, a. 4). Le corps, dit encore le même Doc- » teur, n'est pas de l'essence de l'âme ; mais l'âme tient de la nature » même de son essence de devoir être unie au corps. C'est pour cela » que ce n'est pas l'âme seule, mais c'est tout le composé de l'âme et » du corps qui forme précisément l'espèce humaine ; *Corpus non* » *est de essentia animæ. Sed anima ex natura suæ essentiæ habet* » *quod sit corpori unibilis. Unde nec proprie anima est in specie,* » *sed compositum* (*Ibid.* q. 75, a. 7). »

existe quelque être imparfait, il est nécessaire qu'un autre être parfait existe dans le même genre. Il est donc certain qu'il existe, dans la nature intellectuelle, des substances parfaites qui n'ont pas besoin d'acquérir la science par le moyen de choses sensibles. Il suit de là que toutes les substances intellectuelles ne sont pas unies à un corps, mais qu'il y en a qui sont absolument séparées du corps; et ce sont ces substances que nous appelons LES ANGES (1).

Ces anges tiennent parmi les substances spirituelles le même rang que les corps célestes tiennent parmi les substances corporelles. Or les corps célestes diffèrent en cela des corps terrestres, que les corps terrestres obtiennent par la mutation et le mouvement leur dernière perfection, tandis que les corps célestes ont leur dernière perfection tout de suite, et de leur propre nature. De la même manière les entendements inférieurs, ou des hommes, n'obtiennent la perfection de leur opération intellectuelle dans la connaissance de la vérité, que par une espèce de mouvement, c'est-à-dire par *le discours,* en tant qu'ils procèdent d'une chose connue à une autre chose à connaître. Si, au contraire, dans la connaissance même du principe connu ils voyaient tout

---

(1) « In quocumque genere invenitur aliquid imperfectum, oportet præexistere aliquid perfectum in genere illo. Sunt igitur aliquæ substantiæ perfectæ intellectuales in intellectuali natura, non » indigentes adquirere scientiam a sensibilibus rebus. Non igitur » omnes substantiæ intellectuales sunt unitæ corporibus, sed aliquæ » sunt a coporibus separatæ, et has dicimus ANGELOS (I, p. q. 51 » a. 1). »

de suite, comme des choses connues, toutes les conclusions et les conséquences de ce principe, le discours n'aurait pas lieu en eux. Or c'est précisément ce qui arrive dans les anges, parce que dans tout ce qu'ils connaissent naturellement, dès le commencement, ils voient tout de suite tout ce qui s'y rapporte et qui peut en être connu. Ainsi l'ange, en entendant *ce qu'est une chose*, entend, en même temps, tout ce qui s'y rapporte ou ne s'y rapporte pas; et, par une seule et simple chose entendue, il entend tout ce qui appartient ou n'appartient pas à la chose, et en connaît tout de suite tous les rapports, que nous ne pouvons connaître qu'en discourant, ou bien par voie de composition ou de division (1). »

Les substances intellectives inférieures (les âmes

---

(1) « Angeli illum gradum tenent in substantiis spiritualibus, » quem corpora cœlestia in substantiis corporalibus. Est autem » hæc differentia inter cœlestia et terrena corpora : quod corpora » terrena per mutationem et motum adipiscuntur suam ultimam » perfectionem, corpora vero cœlestia statim ex ipsa sua natura » suam ultimam perfectionem habent. Sic igitur et inferiores intel» lectus, nempe hominum, per quemdam motum et discursum in» tellectualis operationis perfectionem, in cognitione veritatis, adi» piscuntur : dum, scilicet, ex uno cognito in aliud cognitum pro» cedunt. Si autem statim, in ipsa cognitione principii, ipsi inspi» cerent, quasi notas, omnes conclusiones, consequentias, in eis » discursus locum non haberet. Et hoc est in angelis, quia statim » in illis, quæ primo naturaliter cognoscunt, inspiciunt omnia quæ» cumque in eis cognosci possunt. Angelus, intelligendo quod quid » est alicujus rei, simul intelligit quidquid ei attribui potest vel » removeri ab ea. Unde intelligendo quod quid est, intelligit quid» quid nos intelligere possumus componendo et dividendo, per » unum suum simplex intellectum (I., p. q. 58, a. 3). »

humaines) n'ont pas donc la puissance intellective *naturellement* complète (dans son exercice); mais cette puissance se complète successivement en elles, au fur à mesure qu'elles reçoivent les espèces intelligibles des choses. Dans les substances spirituelles supérieures (les anges), la puissance intellective est naturellement complète par des espèces intelligibles qui leur sont connaturelles, en tant qu'elles ont des espèces intelligibles connaturelles pour comprendre tout ce qu'elles peuvent naturellement connaître (1).

Les substances spirituelles inférieures, en tant qu'elles sont la *forme* du corps, ont quelque affinité avec le corps; il leur convient donc, en raison de ce même mode de leur existence, d'obtenir leur perfection intelligible des corps et par les corps. Autrement, il n'y aurait aucune raison pour qu'elles fussent unies au corps. Les substances supérieures sont absolument séparées des corps, et subsistent d'une manière immatérielle, et dans l'être purement intelligible. Elles obtiennent donc leur perfection intellective par une effusion intellective par laquelle elles ont reçu de Dieu même les espèces des choses

(1) « Inferiores substantiæ intellectivæ habent potentiam intellectivam non completam naturaliter; sed completur in eis successive per hoc quod accipiunt species intelligibiles a rebus. Potentia intellectiva, in substantiis spiritualibus superioribus, naturaliter completa est per species intelligibiles connaturales; in quantum habent species intelligibiles connaturales ad omnia intelligenda quæ naturaliter cognosci possunt (I., p. q. 55, a. 2). »

connues, en même temps qu'elles ont reçu leur nature intellectuelle (1).

Tout ce qui arrive à quelque nature ne se trouve pas *universellement* pour cela dans la même nature. C'est ainsi que, se trouvant des individus de la nature animale ayant des ailes, tous les animaux n'en ont cependant pas; car il ne convient pas à tout animal d'avoir des ailes; avoir des ailes n'étant pas nécessairement dans la nature de l'être animal. Or, puisque *l'entendre* n'est pas un *acte* propre du corps, il n'est pas non plus nécessairement dans la nature de la substance intellectuelle, en tant que telle, d'être unie au corps. Cela n'arrive donc qu'à une certaine substance intellectuelle, non pas à cause de sa nature, mais à cause de quelques circonstances particulières, comme, par exemple, à l'âme humaine, à laquelle il convient d'être unie au corps parce qu'elle est imparfaite, parce qu'elle existe dans le genre des substances intellectuelles à l'état de la *puissance* d'entendre; mais elle n'est pas toujours *actuellement entendant*, parce qu'elle n'a pas, dans sa nature, la

---

(1) « Substantiæ spirituales inferiores habent esse affixæ corpori, » in quantum sunt corporum formæ; et ideo, ex ipso modo essendi, » competit eis ut a corporibus et per corpora suam *perfectionem* » intelligibilem consequantur : alioquin frustra corporibus unirentur. Substantiæ vero superiores sunt a corporibus totaliter absolutæ immaterialiter, et in esse intelligibili subsistentes, et ideo » suam perfectionem intelligibilem consequuntur per intelligibilem » effluxum quo a Deo species rerum cogitarum acceperunt simul » ac intellectuali natura (I, p. q. 54, a. 2). »

plénitude de la science, mais qu'elle l'acquiert des choses sensibles au moyen des sens corporels (1).

Voilà, mes chers Frères, comment la raison catholique s'est expliqué la faiblesse naturelle de l'âme humaine en tant qu'être intelligent.

Toute cette doctrine se réduit donc à ces deux propositions :

« I. La loi générale de l'ordre, qui exige des grada- » tions de toute espèce dans la série des êtres intelli- » gents, est la raison naturelle de la faiblesse de la » vertu intellective de l'âme humaine. »

« II. La faiblesse naturelle de la vertu intellective » de l'âme humaine est la raison naturelle pour la- » quelle l'âme est unie au corps. »

Ce ne sont que les principes de la vraie doctrine touchant l'union de l'âme humaine avec le corps. Mais la nature d'une cause se connaît aussi bien en ses effets qu'en elle-même. Voyons donc maintenant les principales conséquences de cette même doctrine : elles nous en feront sentir davantage l'importance et la vérité : c'est ce que nous ferons dans la seconde partie.

---

(1) « Quod accidit alicui naturæ, non invenitur universaliter in » natura illa : sicut habere alas, quia non est de ratione animalis, » non convenit omni animali. Cum intelligere non sit actus cor- » poris, habere corpus unitum non est de ratione substantiæ intel- » lectualis, in quantum hujusmodi ; sed accidit alicui substantiæ » intellectuali propter aliquid aliud, sicut animæ humanæ, cui com- » petit uniri corpori, QUIA EST IMPERFECTA, et in potentia existens » in genere intellectualium substantiarum ; non habens in sua na- » tura plenitudinem scientiæ, sed acquirens eam per sensus cor- » poris a sensibilibus rebus (I, p. q. 51, a. 3). »

SECONDE PARTIE.

6. D'après ce que je viens d'établir, sur la nécessité de l'union de l'âme avec le corps, il peut se faire que quelqu'un d'entre vous se dise tout bas : « S'il était vrai que l'âme est un être imparfait et ne » peut penser sans le corps, comment ferait-elle pour » entendre, et quel serait son état, lorsque la mort » l'aurait séparée du corps? Quelque solide donc, » quelque raisonnable que puisse paraître cette doc- » trine, et quelque fondée qu'elle soit sur les principes » de saint Thomas, il n'en est pas moins vrai qu'on » pourrait en abuser en faveur du sensualisme et du » matérialisme. »

A quoi je pourrais répondre d'abord qu'une vérité n'en est pas moins une vérité, qu'il est du droit, qu'il est même du devoir du ministre de l'Eglise de prêcher, parce que des esprits faux ou méchants peuvent en abuser en faveur de l'erreur. Mais, indépendamment de cette remarque générale, je suis heureux de pouvoir vous démontrer que, loin que la doctrine que je viens de vous exposer puisse fournir des prétextes au sensualisme et au matérialisme, c'est, au contraire, une doctrine dont la première conséquence est de fournir des arguments nouveaux en faveur de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme.

7. Je dis donc d'abord, avec saint Thomas, que l'âme, séparée du corps par la mort, ne concevra pas moins l'être universel, soit en vertu des habitudes qu'elle a contractées pendant cette vie, soit par la lu-

mière de la gloire qui se reflète sur elle par le Verbe, dans lequel les âmes des Bienheureux verront, toujours d'après saint Thomas, un nombre d'autant plus grand de choses, qu'elles contempleront plus parfaitement le Verbe : *Beati tanto plura vident in Verbo, quanto perfectius intuentur Verbum.*

Mais pendant son union avec le corps, telle est, dit ce grand Docteur, la condition de l'entendement humain, qu'il ne peut rien voir qu'au moyen des images ; *Intellectus humanus in statu præsentis vitæ nihil videt, sine phantasmate* (*De anima*) (1).

Cependant il ne faut pas oublier que la vertu intellective, par laquelle l'âme extrait, des images sensibles que lui transmet le corps, des conceptions intellectuelles, se forme les idées et s'élève du sensible au spirituel, du singulier à l'universel, que cette vertu lui vient d'en haut; l'entendement agissant n'étant

---

(1) « Mais ces images ou fantômes ne sont pas la cause par laquelle nous comprenons. L'image ou le fantôme, dit saint Thomas, est, avec l'entendement, dans les mêmes rapports que les couleurs sont avec le sens de la vue. Comme les espèces des couleurs se tracent dans la vue, de même les *espèces* des fantômes se tracent dans l'entendement *possible* (ou en puissance). Il est donc manifeste que, de ce que les fantômes ou les images des objets extérieurs se produisent dans l'entendement, on ne doit attribuer à ces objets l'action d'entendre, pas plus que, de ce que les couleurs, qui sont dans la muraille, produisent leur ressemblance dans la vue, on n'attribue à la muraille l'action de voir ; *Sic se habet phantasma ad intellectum sicut colores ad visum; sicut species colorum sunt in visu, ita species phantasmatum sunt in intellectu possibili. Patet autem quod ex hoc quod colores sunt in pariete, quorum similitudines sunt in visu, actio visus non attribuitur parieti* (I, p. q. 76, a. 6).

que la participation de la lumière intellectuelle que l'âme puise à la source de toute lumière, c'est-à-dire en Dieu : *Intellectus agens nihil aliud est, nisi participatio intellectualis luminis, quod anima habet a fonte totius luminis, nempe Deo* (I, p. q. 79, a. 4).

L'*entendre* ne peut pas être l'acte du corps ni d'aucune vertu corporelle, parce que tout corps est déterminé à ce qui est dans un certain lieu et dans un certain temps ; tandis que l'entendre regarde le général et l'universel : *Intelligere non potest esse actus corporis nec alicujus virtutis corporeæ, quia omne corpus determinatur ad hic et nunc* (I, p. q. 50, a 1).

On ne fait pas attention que l'entendement, étant une faculté spirituelle, ne peut comprendre même le corporel que par une opération par laquelle il le spiritualise et se l'assimile ; et c'est alors seulement qu'il se le rend intelligible. C'est l'opération propre de l'*entendement agissant.* L'opération des êtres, a dit saint Thomas, est conforme à leur substance. L'*entendre* est une opération absolument immatérielle. Rien donc (de matériel) ne peut être compris qu'en tant qu'il a été abstrait de la matière. L'entendement ne conçoit pas les choses selon *leur nature*, mais selon *sa propre nature*. Les choses matérielles qui sont au-dessous de notre entendement, se trouvent donc en lui (après avoir été comprises) d'une manière plus simple qu'elles ne sont en elles-mêmes (1).

---

(1) « Operatio cujuslibet rei est secundum modum substantiæ

Dans le grand et profond mystère de l'intellection, il ne s'agit donc pas d'une simple *attention* que, ainsi que l'école sensualiste l'a prétendu, l'esprit fait au fantôme des objets extérieurs que la sensation peint dans l'imagination; mais il s'agit d'une opération immense par laquelle l'esprit, en dépouillant ce fantôme de toutes ses conditions matérielles, le spiritualise en quelque manière, en forme une conception intellectuelle; et c'est après cette opération ineffable que l'objet matériel devient intelligible ou bien abstrait de la matière, et devient ainsi conforme à la nature de l'entendement (1).

Les images qui lui viennent par les sens sont la matière sur laquelle s'exerce l'opération de l'entendement agissant; mais elles ne sont pas le principe et la cause de cette opération : tout comme le marbre est la matière sur laquelle l'artiste exerce son talent et forme la statue, mais n'est pas le principe, la cause de ce talent; tout comme les objets sensibles

---

» ejus. Intelligere est operatio penitus immaterialis. Unumquodque » intelligitur in quantum a materia abstrahitur. Intellectus non » apprehendit res secundum modum earum, sed secundum modum » suum. Res materiales, quæ sunt infra intellectum nostrum, sim- » pliciori modo sunt in intellectu quam sint in se ipsis (I, p. q. 90, » a. 2). »

(1) Dans ce sens, Condillac aurait touché à une grande vérité, sans la comprendre, lorsqu'il a défini les idées *des sensations transformées*. Mais l'école de Locke était trop grossière pour pouvoir s'élever à de pareilles conceptions; et elle n'a rien compris à la nature de l'esprit humain, car elle ne s'est pas même doutée de cette faculté divine de l'esprit qui s'appelle l'*Entendement agissant*, sans laquelle on n'explique rien, on ne comprend rien aux opérations de l'intelligence.

sont la matière sur laquelle s'exerce la faculté de voir, mais ne sont pas le principe, la cause de cette faculté.

L'âme humaine donc, tout en dépendant du corps pour *sentir*, n'en dépend pas pour *comprendre*. Indépendamment de son organisation corporelle, elle porte en elle-même, dès sa création, la noble et sublime faculté de comprendre, et elle l'exerce, avec une pleine indépendance du corps, sur les images qui lui sont présentées par le corps.

« L'opération propre de l'homme, en tant qu'il est homme, est, dit saint Thomas, l'opération de comprendre : car c'est par cette sublime et ineffable opération qu'il se distingue de tous les êtres animés ; *Propria operatio hominis, in quantum homo, est intelligere : per hoc enim ab omnibus aliis differt* (*Metaphys. lib.* I). »

Or toute substance indépendante dans son *opération* est aussi indépendante dans son *existence*. Toute substance qui opère par elle-même, subsiste par elle-même ; car les substances subsistent aux mêmes conditions auxquelles elles opèrent : *Quod per se operatur, per se subsistit. Operatio sequitur esse.* Ce sont des axiomes de la philosophie chrétienne.

Puisque donc l'âme humaine ne dépend pas du corps dans son opération essentielle, spécifique, l'opération de comprendre ; puisqu'elle comprend par elle-même; elle existe aussi, Dieu l'ayant ainsi créée, en elle-même et par elle-même. Et dès-lors elle a une *subsistance* qui lui est propre ; elle est un être subsistant en lui-même ; car tout être qui n'existe pas

dans un autre être, mais en lui-même, est un être subsistant en lui-même; *Illa subsistere dicimus quæ non in alio, sed in se existunt* (*D. Thom.*). Le corps est l'instrument de cette opération; il n'en est pas la cause, et moins encore est-il cause de la subsistance de l'âme.

Si la forme, dit saint Thomas, subsiste dans son être, elle ne peut pas perdre cet être. Tout ce qui opère, n'opère que selon la manière dont il est en acte ; son opération indique donc son être, et l'espèce et le mode de l'opération se comprend par son objet. L'intelligible, qui est l'objet de l'entendement, étant au-dessus du temps, est éternel. Par conséquent toute substance intellectuelle est incorruptible de sa nature, puisque son opération, ainsi que son objet, étant éternelle, elle a aussi un être éternel (1).

Séparée donc du corps, l'âme intellective perd l'instrument de son opération parfaite, qui peut être suppléé, qui est suppléé en effet par d'autres moyens; mais elle ne perd pas l'indépendance de son existence, pas plus que l'indépendance de son opération. Dans l'absence du corps, elle subsiste toujours, comme elle opère toujours. Elle survit à la dissolution du corps, *elle est immortelle* (2).

---

(1) « Si ipsa forma subsistat, non potest amittere esse. Unumquodque operatur secundum quod est actu. Operatio rei indicat esse ipsius. Species et ratio operationis ex objecto comprehenditur. Objectum intelligibile, cum sit supra tempus, est sempiternum. Unde omnis substantia intellectualis est incorruptibilis, secundum suam naturam (I, p. q. 50, a. 5). »

(2) Un philosophe anglais a défini la mort NOTRE *séparation de*

8. On voit donc combien est importante cette première conséquence de la doctrine que je viens d'exposer. C'est peut-être l'une des preuves les plus directes et les plus solides en faveur du dogme de l'immortalité de l'âme. Mais voici une seconde conséquence ressortant de la même doctrine, et qui n'est pas moins grave ni moins importante.

Platon, suivi, dans les temps modernes, par Descartes, avait dit que l'âme humaine n'est unie au corps que comme le moteur au mû, le batelier à son bateau. Or rien n'est plus faux, ainsi que je l'ai démontré dans ma seconde conférence. Car le moteur et le mû, le batelier et son bateau, sont deux êtres complets, ayant chacun leur existence, leur manière d'être, indépendamment l'un de l'autre, et unis ensemble de la manière la plus accidentelle et la plus passagère; tandis que, d'après tout ce que nous venons d'établir sur la nécessité que l'âme a du corps pour exercer son action intellective pendant cette vie, et de la nécessité que le corps a de l'âme pour exister, l'âme et le corps de l'homme sont deux êtres incomplets, se complétant et ayant une opération une et parfaite par leur union et dans leur union; ces deux êtres sont unis ensemble d'une manière substantielle, comme toute forme est unie à sa matière et constitue un composé substantiel (1).

---

notre corps. On ne peut pas mieux dire; car le MOI, le NOUS reste toujours après la mort.

(1) La raison de cela est, d'après saint Thomas, « que la substance incorporelle qui a rapport d'existence avec une substance corporelle la contient, et elle n'y est pas contenue. L'âme humaine est

Or, il répugne aux lois naturelles qu'une forme toujours subsistante soit toujours séparée de la matière qui lui avait été destinée, et à laquelle elle a été substantiellement unie.

Dès-lors donc que l'âme humaine est unie au corps, non pas comme le moteur au mû, le maître au serviteur, le batelier au bateau, ainsi que la raison philosophique l'avait rêvé, mais, ainsi que l'Eglise l'a déclaré dans le concile général de Vienne, comme *forme* (1) substantielle du corps : *Qui affirmare præsumpserit animam intellectivam non esse formam essentialem corporis, hæreticus censendus est;* dès-lors que l'âme humaine est ainsi unie au corps en vertu d'une loi naturelle, par une nécessité de son essence qui l'a coordonnée au corps comme la forme à sa matière, il est manifeste, dit aussi saint Thomas, qu'il est contre la nature de l'âme qu'elle soit toujours séparée du corps : *Manifestum est quod anima corpori naturaliter unitur; est enim, secundum suam essentiam, forma corporis : est igitur contra naturam ani-*

---

donc dans le corps comme le *contenant*, et non pas comme le *contenu*. C'est elle qui contient ou fait exister le corps ; mais elle n'est pas contenue dans le corps, et n'existe pas par le corps : *Substantia incorporea, sua virtute contingens rem incorpoream, continet ipsam, et non continetur ab ea. Anima enim est in corpore ut* CONTINENS, *et non ut* CONTENTA (I, p. q. 52, a. 1). » »

(1) Le P. Peteau remarque que c'est une opinion générale, que l'âme rationnelle, quoique pouvant exister et existant en effet hors du corps et sans le corps, n'est cependant, à elle seule, ni une substance *parfaite* ni une personne ; *Animam rationalem nec perfectam esse substantiam sive personam, quamvis extra corpus existat, inter omnes convenit.* Et c'est ce que le savant théologien démontre amplement au livre 4ᵉ, chap. 8, du traité *De Trinitate.*

mam sine corpore esse (*Summa contra Gentil.*, lib. IV, c. 8).

Mais rien de ce qui est contre la nature ne saurait être perpétuel, ne saurait durer toujours; il n'arrivera donc pas, il ne se fera pas; il ne peut pas arriver, il ne peut pas se faire que l'âme humaine soit à jamais sans son propre corps : *Nihil autem quod est contra naturam, potest esse perpetuum. Non igitur perpetuo anima sine corpore erit* (*Ibid*).

Dieu, dit l'Ecriture Sainte, avait créé l'homme de manière qu'il ne pût être, sous aucun rapport, exterminé; *Creavit Deus hominem inexterminabilem* (*Sap.*, II, 23). En instituant la nature humaine, Dieu, dit encore saint Thomas, avait conféré même au corps une espèce d'incorruptibilité, afin que le corps de l'homme, différent de celui de la brute, et indestructible dans son germe, devînt la matière convenable et apte d'une forme indestructible et immortelle : *In institutione humanæ naturæ, Deus dedit quamdam incorruptibilitatem corpori, ut convenienter cooptaretur suæ formæ* (*Ibid.*). La mort n'est pas l'œuvre de Dieu : *Deus mortem non fecit* (*Sap.*, I, 13). La mort n'est entrée dans le monde qu'en conséquence et en compagnie du péché; *Per peccatum mors* (*Rom.*, V, 12).

La mort n'est qu'un accident, dit encore une fois saint Thomas; et cet horrible accident a été aboli en principe, en droit, par le principe de vie, par le droit à la vie que le Rédempteur a acquis au corps de l'homme par sa mort : *Hoc autem accidens Christi morte sublatum est* (*Loc. cit.*). Ainsi, l'ordre

primitif du Créateur ne sera pas renversé pour toujours par la malice de la créature, et l'homme n'aura pas pour toujours détruit les desseins de Dieu.

Il est donc de toute nécessité, s'écriait saint Paul, que ce corps corruptible reprenne un jour l'incorruptibilité qui lui est propre, que ce corps mortel soit rendu à son immortalité : *Oportet corruptibile hoc induere incorruptionem, et mortale hoc induere immortalitatem* (I *Corinth.*, xv, 53). Oui, mes Frères, nous reprendrons un jour nos propres corps; nous ressusciterons un jour dans l'état parfait de notre création primitive. De sorte que le dogme important, magnifique, de la résurrection des corps, le dernier des dogmes catholiques, qui les complète tous, les prouve et les confirme tous, est un dogme qui a sa racine, sa raison dans la nature même de l'âme, telle qu'elle est vraiment en elle-même, et que la science chrétienne seule l'a connue et l'a manifestée.

La résurrection des corps ne sera donc pas un événement excentrique, sans aucune liaison, sans aucun rapport avec les lois naturelles; elle sera certainement, quant au fait, un prodige et un grand prodige de la toute-puissance de Dieu; mais quant à sa fin, à son but, elle sera, conclut saint Thomas, l'événement le plus conforme aux lois naturelles, réclamé par les lois naturelles de l'ordre universel; *Resurrectio, quantum ad finem, naturalis est* (*Loc. cit.*).

9. C'est la seconde conséquence de la doctrine que

nous avons établie sur la raison pour laquelle l'âme est unie au corps. En voici enfin la troisième :

« L'ordre mutuel des choses, dit saint Thomas, fait le bien de l'univers. Aucune partie n'en est parfaite lorsqu'on la considère séparée du tout : *Ordo rerum ad invicem est bonum universi. Nulla pars est perfecta, a suo toto separata* (I. p. q. 61, a. 3). » Pour bien connaître l'homme, il faut donc le considérer dans ses rapports avec le tout, avec l'universalité des êtres.

» Toutes les substances intellectuelles et intelligibles, dit saint Denis, ne subsistent que comme des rayons de la Bonté Divine : *Propter radios Divinæ Bonitatis, subsistunt omnes intelligibiles et intellectuales substantiæ* (*De Div. Nomin.*, 4). » Ainsi l'être matériel est soumis à l'être intellectuel, parce que celui-ci approche, le plus possible, de la nature de Dieu.

L'universel renferme donc le singulier, mais le singulier ne renferme pas l'universel. L'ange, en comprenant l'universel, comprend par cela même le singulier aussi ; mais la brute, qui ne connaît que le singulier, ne peut pas s'élever à l'universel.

On ne comprend que par l'entendement, comme on ne sent que par le corps. L'ange comprend, parce qu'il a l'entendement ; mais il ne sent pas, parce qu'il n'a pas de corps. La brute, au contraire, sent, parce qu'elle a le corps ; mais elle ne comprend pas, parce qu'elle n'a pas d'entendement : *Quibus non est intellectus.*

Il n'y a que l'homme, dans toute la création,

qui en même temps connaisse directement le singulier comme la brute, et comprenne l'universel comme l'ange; il n'y a que l'homme qui sente, parce qu'il a un corps, et qui comprenne, parce qu'il a l'intelligence.

L'ange a toute son opération complète sans aucun rapport à la matière. La brute n'a d'opération qu'avec la matière et dépendante de la matière.

Il n'y a que l'homme qui opère sur la matière d'une manière indépendante de la matière.

L'intelligence angélique est une forme *sans* la matière; l'âme de la brute est une forme *avec* la matière, l'âme humaine est une forme *dans* la matière.

C'est cette double condition de l'homme qui en fait l'être singulier, l'être unique de la création, réunissant en lui la vertu de comprendre et la vertu de sentir; l'opération indéterminée et universelle, et l'opération singulière et déterminée; la faculté de communiquer avec l'ordre intellectuel par les idées, et la faculté de communiquer avec l'ordre matériel par les sensations; l'intelligence et la matière, la raison et les organes, l'esprit et le corps, la nature intellective et la nature sensitive : tout comme la brute réunit en elle-même la nature sensitive et la nature végétative, tout-comme la plante réunit en elle-même la nature végétative et la nature inanimée.

Tandis donc que les philosophes, selon qu'ils penchent plus vers l'*idéalisme* ou vers le *matérialisme*, ou attribuent à l'âme humaine toute perfection sans aucun rapport à la matière, et font de l'homme un ange, ou refusent à l'âme tout acte, même celui

de comprendre en dehors de la matière, et font de l'homme une brute; tandis que les philosophes, dis-je, par ces deux voies différentes, parviennent au même terme de déplacer l'homme, de déguiser l'homme, de confondre, de bouleverser tout l'ordre intellectuel et physique ; voici la science chrétienne qui, en nous expliquant la faiblesse de la vertu intellective de l'âme par la loi de l'ordre, et son union avec le corps par cette même faiblesse de la vertu intellective, n'exalte pas l'homme ni ne l'abaisse plus que de raison, mais nous apprend la place que Dieu a destinée à l'homme dans la série de ses créatures, savoir, d'être le point intermédiaire entre l'ange et la brute; tout comme l'ange l'est entre Dieu et l'homme, tout comme la brute l'est entre l'homme et la plante, tout comme la plante l'est, à son tour, entre la brute et l'être inorganique.

Voici la science chrétienne nous indiquant l'homme comme l'être réunissant en lui les principaux attributs de la nature angélique et de la nature sensitive; comme l'être tenant le juste milieu, et liant ensemble les deux natures les plus éloignées l'une de l'autre, les extrêmes les plus disparates de la création, les substances spirituelles et les substances matérielles, le monde invisible et le monde visible, la terre et le ciel; comme l'être formant le chaînon qui unit et prolonge la chaîne de tous les êtres, depuis le plus chétif des êtres créés jusqu'à l'être incréé, comme l'être enfin complétant l'ordre général, et accordant tous les êtres entre eux de manière à en faire sortir les sublimes harmonies de l'univers.

Telle est la fin, la destinée de l'homme dans l'ordre purement naturel; il nous reste à voir sa fin, sa destinée dans l'ordre surnaturel. C'est le sujet de ma dernière partie.

TROISIÈME PARTIE.

10. La fin, disait Aristote, est la règle de toutes les opérations : *Finis est regula cæterorum.* Sur quoi Cicéron ajoutait que la question de la fin de l'homme, comme être moral, est la plus importante de toutes les questions, car toute la conduite de la vie en dépend; *In quibus tota vitæ ratio continetur.*

Or dans cette importante question, comme dans toutes les autres, la philosophie purement rationnelle n'a fait que marcher à tâtons, trébucher; elle n'y a rien compris, rien décidé, et est restée dans la contradiction et dans le doute. Varron énumère par centaines les opinions diverses des philosophes sur la destinée de l'homme. Je n'ai ni le temps ni le courage de vous exposer ici toutes ces absurdités, ces délires de la raison humaine, voulant marcher seule et ne consultant qu'elle-même. Je vous dirai, en un mot, que toutes ces différentes opinions se réduisent à ne proposer à l'homme d'autre but, d'autre destinée que l'homme même.

Il en est de même des doctrines des philosophes de nos jours, qui font de la philosophie hors de la religion, hors de l'Eglise. L'homme, pour ces prétendus oracles de l'humanité, ne dépendant que de lui-même,

n'a été placé au monde que pour jouir du monde autant qu'il lui est possible, en rapportant le tout à lui-même, en se faisant le centre et la fin de lui-même, en disputant aux brutes les restes de leur félicité, jusqu'à ce qu'il aille se perdre dans la nature panthée, dans la nature infinie, dans le néant, après avoir passé sur cette terre un petit nombre de jours, jouet misérable tantôt de vaines jouissances, tantôt de regrets, de dégoûts réels et de cuisantes douleurs.

Mais, malheureux que vous êtes, disait saint Augustin aux philosophes de son temps qui ne proposaient à l'homme qu'une pareille destinée, si votre fin n'est que cela, avec une nature infiniment supérieure à celle de votre bête de somme, votre condition ne serait pas plus noble que la sienne : *Si hic esset finis tuus, quid amplius jumento haberes?*

L'homme n'a qu'à se regarder lui-même, à se considérer lui-même, pour se douter que sa destinée est bien toute autre, est bien différente, et surtout est bien plus noble et plus élevée.

N'est-il pas vrai que nous voulons tout connaître et pour toujours, jouir de tout et pour toujours? L'entendement humain est à tout, dit saint Thomas : *Intellectus est ad omnia.* Il en est de même de la volonté. Dans notre nature finie, nous avons donc des tendances, des dispositions, des désirs infinis. Rien pourtant de ce qui est mortel et fini ne peut être la fin d'un être ayant des conditions immortelles et infinies. Nous tendons donc à la vérité infinie et éternelle, au bien éternel et infini. Mais la vérité éternelle, le bien éternel, c'est Dieu.

Nous tendons donc naturellement à Dieu, et Dieu est notre fin naturelle, notre unique et dernière destinée. « Nous ne sommes sur cette terre, concluait saint Augustin, que pour connaître Dieu ; en le connaissant, l'aimer ; en l'aimant, le posséder ; en le possédant, être heureux en lui et avec lui : *Creatus est homo ut Deum intelligeret, intelligendo amaret, amando possideret, possidendo frueretur.* » Nous n'avons pas été créés, dit saint Paul, que pour servir Dieu comme notre maître et jouir de Dieu comme notre rémunérateur ; pour nous sanctifier dans le temps et arriver au bonheur dans l'éternité ; *Servi facti Deo, habetis fructum in sanctificationem, finem vero vitam æternam.* Oh ! que cette fin est noble ! elle est aussi noble que notre origine. Venant de Dieu, nous n'avons d'autre but que Dieu. Dieu, qui est notre principe, est aussi notre fin. Nous tenons à Dieu par les deux bouts de notre existence ; nous appartenons à Dieu par tout notre être ; tout ce qui est autour de nous est pour nous, nous seuls sommes pour Dieu, et ne sommes que pour lui et à lui.

11. Oh ! qu'elle est sublime cette fin ! mais aussi qu'elle est heureuse, ravissante !

Dieu nous a révélé les dogmes ou les lois de notre intelligence, et la morale ou les lois du cœur. En nous soumettant à cette double série de lois, nous accomplissons ses volontés, nous lui obéissons, nous l'aimons, et par cela même nous entrons avec lui en société d'amour. La mort vient ; elle ne détruit pas cette société, elle la perfectionne, dit saint Irénée. Nous passons du Dieu que nous croyons au Dieu que

nous voyons; du Dieu espéré, attendu, au Dieu possédé, au Dieu qui se donne à nous, qui se met avec nous en communion intime de tout son être et de toutes ses perfections. Cette communion est la lumière et la vie et la jouissance de tous les biens dont Dieu est la source, et qu'il réunit en lui-même : *His qui custodiunt dilectionem, dabit communionem. Communio Dei est lux et vita et fruitio bonorum omnium quœ sunt apud Deum.* Nous serons donc, disait saint Paul, toujours avec le Seigneur : *Et sic semper cum Domino erimus* (I *Thess.*, IV, 16). Quel charme dans cette parole, mes Frères : « Nous serons toujours avec le Seigneur, et le Seigneur avec nous pour toujours : *Semper, semper cum Domino erimus!* » Ainsi consolez-vous, ajoutait saint Paul, consolez-vous mutuellement dans cette parole : *Itaque consolamini invicem in verbis istis* (*Ibid.*). Eh oui, consolons-nous, mes Frères, par ces espérances de la foi dans les ennuis, dans les peines de la vie, dans les contradictions du monde, dans les sacrifices qui nous sont demandés par nos devoirs.

La terre, songeons-y bien, est le lieu du combat; c'est au ciel qu'est le lieu du triomphe. La terre est le lieu du travail ; c'est au ciel le lieu du repos. La terre est le lieu du mérite; c'est au ciel le lieu de la récompense. La terre est le lieu de l'exil ; c'est le ciel qui est notre véritable et éternelle patrie. Habitons donc dans le ciel par la foi, l'espérance, le désir, afin que nous ayons le bonheur d'y habiter un jour par nos personnes. Que Dieu l'accorde à tous, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Ainsi soit-il.*

HUITIÈME CONFÉRENCE

L'INCARNATION.

Mulier, cum parit, tristitiam habet.... Cum autem peperit puerum, jam non meminit pressuræ propter gaudium, quia natus est Homo in mundum.

« La femme qui enfante est triste... Mais après » avoir mis au jour son enfant, elle oublie tou- » tes ses douleurs, et elle se réjouit de ce que » l'Homme est né au monde.»

(Evangile du 3e Dimanche après Pâques.)

1. TELLE est, M. T. C. F., l'ineffable fécondité de la parole divine de l'Evangile, que même les plus simples similitudes historiques de ce livre divin renferment en même temps de grands mystères et d'importantes instructions.

Ainsi, d'après l'opinion des Pères, par cette similitude de la femme qui enfante, le Sauveur du monde, tout en ayant voulu nous consoler des souffrances de la terre par l'espérance du bonheur qui nous attend dans le ciel, a fait allusion à un grand mystère de sa personne et de sa religion.

Cette femme mystérieuse, sans nom, au comble de la tristesse au moment de son accouchement, c'est l'ancienne Eglise, c'est l'humanité plongée dans le chagrin, à cause du retard du Rédempteur qui devait naître d'elle.

Cet homme, mystérieux lui aussi, et lui aussi

sans nom, dont la naissance fait oublier à l'humanité ses misères et ses souffrances, et la comble de joie, c'est l'homme dont Balaam avait dit, deux mille ans avant : « Et l'HOMME surgira du peuple d'Israël : *Surget* HOMO *de Israël* (*Num.*, XXXIV, 17, *Septuag.*). » C'est l'HOMME dont David avait dit aussi « que Sion désolée l'aurait à chaque instant demandé au ciel et à la terre, jusqu'à ce qu'il fût né du sein de ses espérances et de ses douleurs ; *Numquid Sion dicet : Homo? et* HOMO *natus est in ea* (*Psal.* LXXXVI, 5). » C'est l'homme qui, à chaque page de son Evangile, se plaît à s'appeler « LE FILS DE L'HOMME : *Filius* HOMINIS. » C'est l'homme que Pilate, représentant du plus grand pouvoir de la terre, a annoncé à la terre par cette mystérieuse parole : VOICI L'HOMME : ECCE HOMO (*Joan.*, XIX. 5). » C'est enfin l'homme, le père le plus tendre, le frère le plus affectueux, l'ami le plus dévoué de l'homme, mort pour l'homme, pour sauver l'homme. C'est Jésus-Christ, l'HOMME par excellence, l'homme modèle, l'homme parfait, parce qu'il est le seul homme qui en même temps est Dieu.

O grand et délicieux mystère de l'HOMME-DIEU! C'est de ce mystère que je vais vous entretenir aujourd'hui. C'est-à-dire qu'après avoir vu combien est raisonnable, est grand, est sublime le mystère de l'union de l'âme avec le corps dans l'homme, nous allons voir combien est encore plus raisonnable, plus grand et plus sublime le mystère de l'union de la Divinité et de l'humanité en Jésus-Christ ; et combien, par conséquent, il est honorable pour la raison catholique d'accepter ce mystère, et d'en faire le

principe et la base de ses recherches, de ses progrès, de ses opérations. Comme nous l'avons fait en parlant du mystère de l'auguste Trinité, nous allons considérer aussi le mystère de l'Incarnation dans l'image qui le représente, dans l'économie qui le rend plus croyable, dans les sentiments qu'il inspire.

Nous n'avons pas aujourd'hui le temps de le considérer dans ses merveilleux effets. Ce sera le sujet de la prochaine conférence, dans laquelle j'exposerai ce mystère comme le mystère de la restauration de l'univers. En attendant, vous connaissez déjà le sujet de la conférence d'aujourd'hui.

Mais c'est dans la plus pure de toutes les créatures, c'est dans la Vierge par excellence, c'est dans Marie que s'est opéré cet ineffable mystère. Prions-la donc, afin qu'elle, qui a joué un si grand rôle dans l'accomplissement de ce mystère, nous en obtienne l'intelligence et l'amour. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

2. Il n'y a personne qui ignore que le ciel, avec les immenses et innombrables corps lumineux qui en font l'ornement; que la terre, avec la variété infinie des animaux et des plantes qui l'embellissent ; que même les millions de millions d'anges qui forment la cour de la Majesté Infinie autour de son trône, n'ont été tirés du néant qu'en vertu d'un commandement général, d'une parole prononcée par le Créateur avec une espèce d'indifférence : *Ipse*

dixit, et facta sunt; ipse mandavit, et creata sunt (Psal. XXXII, 9).

Il n'y a que l'homme, dans toute la création, qui ait été créé d'une manière toute particulière.

Sur le point de le créer, Dieu parut appeler en conseil sa sagesse et sa puissance : *Dixit Deus : Faciamus hominem.* C'est lui-même qui pétrit le limon dont il organisa l'admirable structure du corps humain : *Formavit Deus hominem de limo terræ.* C'est du fond de son cœur divin qu'il tira le souffle vivifiant qui l'anima : *Insufflavit in faciem ejus spiraculum vitæ* (*Gen.*, II). Et remarquez, dit un ancien Père, que l'Ecriture Sainte ne dit pas simplement que Dieu *fit* l'homme, mais qu'il le *forma,* pour nous apprendre avec quelle attention, avec quel soin Dieu nous a créés, puisque le mot *former* dénote la perfection, la beauté, l'élégance, la grâce qu'un artiste s'efforce de donner à son œuvre; *Non dixit simpliciter,* FECIT, *sed* FORMAVIT : *porro formatio elegantiam ac venustatem indicat* (*Severianus, Homil.* 5). De sorte qu'il n'y a que l'homme, dit Tertullien, il n'y a que cette image que la Bonté divine ait formée, comme la principale et la plus soignée de ses œuvres, non pas avec le verbe impérieux d'un maître, mais avec la main tendre et affectueuse d'un ami, avec la parole caressante d'un père; s'étant dit à lui-même : Faisons l'homme à notre image : *Eam imaginem Bonitas et quidem operantior, operata est, non imperiali verbo, sed familiari manu, verbo blandiente*

præmisso : Faciamus hominem (*lib.* II, *contr. Marcion.*) (1).

Or quelle a pu être la raison de cette partialité de soins et d'amour, de la part de Dieu, dans la création de l'homme?

Saint Paul a levé un coin du voile qui cache ce mystère, ayant dit que le premier Adam n'a été que la forme, le modèle, le type du second Adam, qui est Jésus-Christ : *Adam, qui est forma futuri* (*Rom.*, v, 14).

Il est clair, par cette profonde parole de saint Paul, dit encore Tertullien, que Dieu, en créant l'homme, en a agi comme un statuaire qui, bien qu'ayant dans son esprit le parfait idéal de la statue qu'il veut faire, commence son œuvre par ce qui en est le plus grossier. De sorte que c'est à peine si on peut reconnaître, dans les premiers traits qu'il dessine sur le papier, dans les premières formes qu'il donne à la glaise, le grand personnage qu'il veut représenter par le marbre.

---

(1) Saint Grégoire le Grand a, sur le même sujet, écrit aussi le beau et élégant morceau que voici : « Quamvis per coæternum Patri » verbum cuncta creata sint, in ipsa tamen vel actione creationis » ostenditur quantum cunctis animalibus, quantum rebus cœlesti- » bus homo præferatur. Cuncta, quippe, *dixit, et facta sunt.* Cum » vero hominem facere decernit, hoc, quod reverenter est pensan- » dum, præmisit dicens : *Faciamus hominem;* ut, videlicet, quia » rationalis natura condebatur, cum consilio facta videretur. Quasi » per studium de terra plasmatur et, inspiratione Conditoris, in » virtute spiritus vitalis erigitur : ut, scilicet, non per jussionis » vocem, sed per dignitatem operationis existeret qui ad Conditoris » imaginem fiebat (*Moral.* IX, 29). »

Ainsi Dieu, en créant l'homme, n'a fait qu'ébaucher Jésus-Christ; la création de l'un n'a été que le dessin, l'esquisse en petit de l'Incarnation de l'autre; et c'est cette circonstance : que Dieu opérait alors en vue du grand original Jésus-Christ, qui nous explique les soins et l'amour tout particuliers avec lesquels Dieu a procédé dans la formation de l'homme : *Quidquid limo exprimebatur, Christus cogitabatur homo futurus* (*Contr. Prax.*).

Mais voici, là-dessus, une autre belle pensée de Tertullien : De cette manière, dit-il, ce limon (dont l'homme fut créé), représentant dès ce premier moment l'image de Jésus-Christ qui devait être dans la chair, n'était pas seulement l'œuvre de Dieu, mais UN GAGE aussi de l'incarnation; *Limus ille jam tunc imaginem induens Christi futuri in carne, non tantum Dei opus erat, sed pignus* (*De Resur. carn.*, 6) (1).

3. Oh! que ces harmonies sont admirables, et qu'elles lient, en un tout merveilleux, les plus grands mystères de la religion!

Avant que Dieu eût créé l'homme, il y avait, dans l'univers, des esprits, les anges; il y avait des corps, tous les êtres matériels. Mais l'esprit et le corps sont deux substances si opposées l'une à l'autre,

---

(1) C'est aussi la pensée de Théodoret, qui dit : « Deus Pater » cum hominis illius, quem moliebatur, naturam ac substantiam » Filium aliquando suum assumpturum esse prævideret, uti par » erat, Adamum tanquam primum illius generis fundamentum » majori prosecutus honore est, ac suis illum manibus fabricavit (*Quæst.* 19, *in Genes.*) »

que leur union, dans un seul composé, paraissait impossible, d'une impossibilité naturelle. Mais Dieu veut faire voir que rien n'est impossible à l'énergie de sa parole; et voilà que, le sixième jour de la création, il renferme un esprit dans un corps, forme l'homme, dans lequel l'esprit et le corps sont substantiellement unis dans une unité de nature.

De même, avant la venue du Rédempteur, il y avait dans l'univers Dieu et l'homme. Mais ces deux natures, éloignées l'une de l'autre de la distance sans terme qui sépare l'Infini du fini, en étaient éloignées encore davantage de la distance qui sépare la sainteté du péché : l'homme n'étant que péché, et le mal étant plus éloigné de Dieu que le néant. L'union donc de Dieu avec l'homme paraissait impossible, d'une impossibilité absolue. Mais, ainsi que l'a dit l'archange évangéliste de l'Incarnation, voilà que Dieu, pour montrer que sa sagesse sait tout combiner, que sa puissance peut tout accomplir, *Quia non est impossibile apud Deum omne verbum* (*Luc*, II), au sixième âge du monde, renferme son propre Fils, son Verbe, dans une humanité pure de tout péché, quoique ayant la ressemblance extérieure avec la chair du péché : *In similitudinem carnis peccati* (saint Paul); Jésus-Christ naît dans le sein d'une vierge, *Quod in ea natum est* (*Matth.*, I); et dans Jésus-Christ le Dieu et l'homme sont substantiellement unis dans une unité de personne.

Dieu donc, par la création de l'homme, le plus ineffable des mystères du Dieu créateur, parce que c'est l'esprit et le corps dans une seule nature, a voulu

préparer d'avance la raison humaine à reconnaître la possibilité, la convenance de l'Incarnation du Verbe, du plus incompréhensible des mystères du Dieu rédempteur, parce que c'est Dieu et l'homme dans une seule personne; et dans l'homme et par l'homme a voulu présenter au ciel et à la terre la figure vivante, l'image de Jésus-Christ : *Adam, qui est forma futuri.*

4. Les saints Pères ont toujours insisté sur ce mystère de l'union de l'âme avec le corps dans l'homme, pour expliquer l'union de la divinité et de l'humanité de Jésus-Christ. Comme l'homme, dit saint Athanase, composé d'esprit et de chair, est *une* personne et *un seul* être animé ; de même nous devons entendre que Jésus-Christ est une seule personne, et non pas deux (1). Saint Augustin dit, lui aussi : « On cherche la raison de ce grand mystère (de l'Incarnation), qui n'a été opéré qu'une seule fois : tandis qu'on ne peut pas se rendre compte de cet autre mystère qui se fait et se renouvelle à chaque instant, c'est-à-dire le mystère de l'âme unie au corps pour la formation de l'homme. Il est donc aisé de reconnaître que, comme une chose incorporelle, l'âme s'unit incorporellement à la chair, et de là se forme l'homme ; de même, l'homme a été uni à Dieu, et il en est résulté Jésus-Christ (2). » Et ailleurs le même grand docteur

---

(1) » Sicut homo persona est una et animal unum e spiritu et » carne concretum, ita Christus intelligi debet unus esse et non » personæ duæ (*Lib. de Incarn.*). »

(2) » Quærunt rationem hujus mysterii quod semel factum est, » cum ipsi nequaquam possint reddere rationem ejus quod fit sem- » per, id est, quomodo anima miscetur corpori, ut fiat homo. Ergo

dit encore : « Comme dans chaque homme l'âme rationnelle et la chair sont une personne, de même en Jésus-Christ Dieu et homme il n'y a qu'une personne (1). » « Le fils de l'homme, dit enfin saint Epiphane, a l'âme et a le corps; le Fils de Dieu, qui est le Verbe de Dieu, a l'homme, comme l'âme humaine a le corps. Et comme l'âme ayant le corps ne fait pas deux personnes, mais un seul homme; de même le Verbe ayant l'homme ne fait pas deux personnes, mais un seul Jésus-Christ (2). C'est ainsi que les Pères nous invitent à regarder l'homme, afin de nous élever ensuite à Jésus-Christ (3).

» sicut incorporea res corpori conjungitur, ut homo efficiatur, ita » homo conjunctus est Deo, et factus est Christus (*Apud. Petav.*). »

(1) « Ut quemadmodum est una persona *quilibet homo*, anima » scilicet rationalis et caro ; ita sit Christus una persona Verbum » et homo (*Enchirid.*, cap. 36) »

(2) « Filius hominis habet animam, habet corpus; Filius Dei, » quod est Verbum Dei, habet hominem *tanquam anima corpus.* » Sicut anima, habens corpus, non facit duas personas sed unum » hominem; sic Verbum habens hominem non facit duas personas, » sed unum Christum (*Ap. Petav.*). »

(3) Mais qu'on remarque bien, avec un ancien auteur, que cette comparaison entre l'homme et Jésus-Christ, si vraie sous plusieurs rapports, ne l'est pas en tout et pour tout ; *Ita in quibusdam congruit similitudo ista hominis, ut in plurimis discordet* (*Auctor libri* EXPOSITIONIS FIDEI, *sub nomine Justini*). Un autre auteur ancien dit aussi qu'il n'en saurait être autrement. Car si l'exemple convenait en tout avec le prototype, ce ne serait plus un exemple, mais la répétition du prototype lui-même. Il n'est, il ne doit pas être question de faire voir que l'homme soit un *autre Jésus-Christ,* — Jésus-Christ étant unique, — mais qu'il a des rapports de ressemblance avec Jésus-Christ, et qu'il en est l'image. Or entre l'image et l'original, comme nous l'avons fait remarquer au sujet de

Et, en effet, en étudiant l'homme en tant qu'il est esprit et corps, nous pouvons y reconnaître les traits fidèles de Jésus-Christ en tant qu'il est Homme-Dieu ; et par l'homme, le plus grand des mystères de la nature, nous élever à nous expliquer, autant que possible, Jésus-Christ, l'un des plus grands mystères de la foi, et à nous rendre compte de la doctrine de la foi par rapport à l'Incarnation.

Qu'est-ce que l'homme? C'est un esprit uni au corps, incarné en quelque manière dans le corps; c'est l'esprit fait corps, habitant dans le corps, dans la plénitude de ses facultés. Quelle difficulté donc d'admettre que Jésus-Christ est le Dieu uni à l'homme, le Verbe incarné dans l'homme, le Verbe fait homme : *Verbum caro factum est;* habitant dans l'homme corporellement dans la plénitude de sa divinité? *In ipso inhabitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter* (*Coloss.*, II, 9).

L'esprit et le corps sont intimement, substantiellement unis dans l'homme ; de sorte que l'homme n'est qu'un seul composé, un seul être, malgré la dualité

---

la Trinité, il y a toujours une immense différence ; *Non recte faciunt qui vim adhibent, ut sic se habeat exemplum ut prototypum ; non enim esset jam exemplum, nisi haberet aliquid dissimile* (*Leontius, contra Nestorium*). Ce dont il s'agit, c'est que, comme le chantait la poésie chrétienne des anciens temps, l'homme est l'*image* et la forme de Jésus-Christ, et Jésus-Christ l'image et la forme de Dieu ; *Christus forma Patris, nos Christi forma et imago* (*Prudentius, in Apotheos.*). Voyez, du reste, à la note A, à la fin de cette Conférence, en quoi principalement la similitude de l'union de l'âme et du corps dans l'homme n'est pas concordante avec l'union de la divinité et de l'humanité en Jésus-Christ.

de ses substances. Quelle difficulté donc d'admettre qu'en Jésus-Christ la divinité et l'humanité sont intimement, substantiellement unies; de sorte que Jésus-Christ n'est qu'un seul *supposé*, un seul individu, malgré la dualité de ses natures? *Sicut anima rationalis et caro unus est homo, ita Deus homo unus est Christus* (*Symb. S. Athanas.*).

Comme dans l'homme, dit Vincent de Lérins, autre chose est la chair et autre chose est l'âme, et cependant le même homme est en même temps âme et chair subsistant d'une double et différente nature, de l'âme et du corps; ainsi en Jésus-Christ la divinité n'est pas un individu, et un autre individu l'humanité, mais toutes les deux sont un seul et même Christ; *Deitas et humanitas non alter et alter, sed unus idemque Christus; sicut in homine aliud caro, aliud anima; sed unus idemque homo, anima et caro, ex duplici diversaque subsistens, animi corporisque natura* (*Apud Petav.*).

Quoique l'esprit soit si intimement uni au corps dans l'homme, qu'il ne forme qu'un seul être avec le corps, cependant ces deux substances y restent toujours distinctes. L'âme n'y est délayée dans le corps, confondue avec le corps, pas plus que le corps n'y est absorbé dans l'âme, détruit par l'âme. Quelle difficulté donc d'admettre qu'en Jésus-Christ aussi, quoique la divinité et l'humanité y soient si intimement unies qu'elles ne sont qu'un seul Jésus-Christ, cependant ces deux natures sont toujours distinctes? Que la divinité n'y est mêlée, transformée dans l'humanité pas plus que l'humanité n'y est concentrée dans

la divinité, et anéantie par elle; l'union s'y étant faite, non par la conversion de la divinité dans l'humanité, mais par l'assomption de l'humanité par la divinité? *Non conversione substantiæ... Non conversione divinitatis in carnem, sed assumptione humanitatis in Deum* (*Symb. S. Athan.*).

Dans l'union de Dieu avec la créature, dit saint Thomas, ce n'est pas la divinité qui est attirée à la nature humaine, mais c'est la nature humaine qui est *assumée* par Dieu : non pas afin de se convertir en Dieu, mais pour *adhérer* à Dieu : et l'âme et le corps assumés de cette façon deviennent *en quelque manière* l'âme et le corps de Dieu; comme dans l'homme les parties du corps assumées par l'âme deviennent, *en quelque manière*, les membres de l'âme (1).

5. Dans l'homme, l'esprit est un esprit véritable, et de la même nature (non pas de même substance) que l'esprit de Dieu; Dieu l'ayant créé semblable (non pas égal) à lui-même; *Ad imaginem et similitudinem nos-*

(1) » In unione Dei ad creaturam, non trahitur deitas ad huma-
» nam naturam, sed humana natura a Deo assumitur; non quidem
» ut convertatur in Deum, sed ut Deo adhæreat; et sunt quodam-
» modo anima et corpus sic assumpta, anima et corpus ipsius Dei.
» Sicut partes corporis assumptæ ab anima, sunt quodammodo ipsius
» animæ membra. » Mais remarquez bien, dit là-dessus le savant père Petau, que, quoique l'âme soit plus parfaite que le corps, cependant elle n'embrasse pas en elle-même la perfection de la nature humaine tout entière. Le corps donc, lui, est uni de manière que de l'âme et du corps résulte la nature humaine complète, ce qui n'a pas lieu en Jésus-Christ; et c'est pour cela que saint Thomas, dans le passage que nous venons de citer, s'est servi du mot *Quodammodo*, EN QUELQUE MANIÈRE (*De Incarnation.*, VI).

tram. Et le corps de l'homme est aussi un véritable corps, Dieu l'ayant formé du même limon de la terre duquel sont formés tous les corps organisés : *De limo terræ*. N'est-il donc pas raisonnable de reconnaître qu'en Jésus-Christ le Dieu est Dieu véritable, parce qu'il est de même substance avec le Père qui l'a engendré avant tous les temps, et que l'homme y est aussi homme véritable, parce qu'il est de même substance avec la mère qui l'a engendré dans le temps? *Deus est ex substantia Patris ante secula genitus; et homo est ex substantia matris in seculo natus* (*Symb. S. Athanas.*).

Quelque réel, quelque parfait que soit le corps de l'homme, il n'est pas complet comme corps, dans ce sens que le corps de l'homme n'a pas un *être* propre à lui, comme tous les êtres corporels qui sont hors de lui. Le corps de l'homme ne subsiste que dans l'âme et par l'âme. « L'âme, dit saint Thomas, contient le » corps et LE FAIT ÊTRE, bien plus qu'elle n'est conte- » nue par le corps : *Magis anima continet corpus et* » *fecit ipsum esse, quam e converso* (I. p. q. 76, a. » 3). » C'est l'être de l'âme qui, communiqué au corps, fait subsister le corps. La preuve de cela est que, séparé de l'âme, le corps n'a plus d'être comme corps humain; il se décompose, tombe en poussière, comme tout corps qui vient de perdre sa forme *substantielle*, son être. Il n'est donc pas irraisonnable de reconnaître qu'en Jésus-Christ, ainsi que la théologie catholique nous l'apprend, l'humanité, tout en étant une humanité réelle, une humanité véritable, une humanité parfaite, comme la nôtre, n'est cepen-

dant pas complète *en elle-même*, en ce sens qu'elle n'a pas une personnalité purement humaine à elle; l'humanité en Jésus-Christ n'ayant de subsistance que dans le Verbe et par le Verbe, la personne du Verbe suppléant au manque de la personne de l'homme, et l'humanité n'ayant pas un seul instant existé en elle-même séparément du Verbe. Autrement il y aurait en Jésus-Christ deux personnes : la personne divine et la personne humaine; tandis que la foi catholique est, qu'il y a en Jésus-Christ deux natures, deux volontés et une seule personne, tout comme dans l'homme il y a deux substances et un seul être : *Non confusione substantiæ, sed unitate personæ.*

6. C'est un mystère que cette humanité sans la personne humaine en Jésus-Christ, et la personne du Verbe suppléant la personne humaine. Mais voici comment les Pères l'ont expliqué. « Il ne faut pas penser, dit saint Léon, que la nature humaine ait été créée, et ensuite ait été assumée par le Verbe; car elle n'a été créée que dans le même instant et en même temps qu'elle a été *assumée; Natura nostra non sic assumpta est, ut prius creata, postea assumeretur ; sed ut ipsa assumptione crearetur.* » St. Fulgence dit aussi : « C'est la même assomption de la chair qui en Jésus-Christ fut une conception virginale. Il ne faut donc pas admettre le plus petit intervalle de temps entre le commencement de l'existence de la chair conçue, et l'accession de la Majesté divine devant être conçue; *Ipsa acceptio carnis fuit conceptio virginalis. Non est igitur aliquod intervallum temporis æstimandum inter conceptæ car-*

nis initium et concipiendæ Majestatis adventum. »

« En Jésus-Christ, dit saint Anselme, le Dieu est personne, l'homme est personne; cependant il n'y a pas deux personnes, mais une seule. Car la personne du Verbe est, en Jésus-Chrit, tellement le propre de la divinité, qu'à cause de l'intimité hypostatique des deux natures, elle est aussi la personne propre de l'humanité, et lui confère ce qu'il convient à la personne de conférer, c'est-à-dire la *subsistance* et le dernier complément. Et voici comme nous entendons la chose : c'est ici une hypostase non pas humaine et créée, mais incréée et divine, qui naturellement ne convient qu'à la divinité seule; mais de manière que la nature de l'homme aussi, en dehors de l'ordre, au-dessus de sa portée et de sa condition, et de la manière la plus excellente qu'il est possible, s'appuie sur elle; c'est-à-dire qu'elle subsiste par une propriété qui lui est commune avec la nature divine. »

Ainsi la personne du Verbe s'est faite la personne de la nature humaine en Jésus-Christ, de manière que la nature humaine n'a existé *absolument*, et à la manière qui est propre de la substance, que dans le Verbe et par le Verbe. Car le Verbe, par sa propriété de subsister, lui conféra ceci : Qu'elle put subsister et devenir dès-lors un être en acte (*ens actu*), et subsistant aussi en acte humain. Quoique l'humanité ait, en Jésus-Christ, sa propre *existence*, cependant elle n'a été en acte, n'a existé, même un seul instant, qu'en *subsistant* dans le Verbe. Partant la nature humaine en Jésus-Christ, avant d'avoir été

assumée par le Verbe, n'eut aucune existence, et ne fut pas dans les choses de la nature.

On conçoit par là comment l'humanité en Jésus-Christ, bien que n'ayant pas une personnalité purement humaine, n'a pas été, pour ainsi dire, dans l'air; n'a pas été sans personnalité : mais que n'ayant commencé à subsister que dans la personne du Verbe, et la personne du Verbe ayant réellement été, dès le premier instant, la personne de l'homme, l'homme a eu une véritable personne à lui aussi, mais une personne divine, la personne du Verbe, dans laquelle *subsistaient* réellement les deux natures.

Tout cela est bien profond, il faut l'avouer; mais, encore une fois, c'est par cela même que c'est manifestement vrai. Car si ce n'était pas vrai, et si Dien ne l'avait pas révélé, jamais l'homme n'aurait su inventer un si profond mystère. De sorte que cette simple exposition dogmatique du mystère de l'Incarnation est une des preuves de sa vérité, et le cachet de la divinité de Jésus-Christ.

7. Mais de ce que le corps de l'homme n'a pas un être propre à lui, indépendamment de l'être de l'âme, s'ensuit-il qu'il soit moins parfait que tous les autres corps ayant chacun leur être? Tout au contraire. Par cela même que, n'ayant pas un être propre à lui, c'est l'âme seule qui lui communique son propre être, il a quelque chose de spirituel, d'intelligent dans son attitude, dans sa posture, dans ses mouvements. C'est ce qui fait que le corps de l'homme est le plus noble, le plus parfait de tous les corps animés. N'est-il donc pas raisonnable de re-

connaître que l'humanité de Jésus-Christ, bien que n'ayant pas une personnalité purement humaine, indépendante de la personnalité du Verbe, n'en est pas moins parfaite; et que, tout au contraire, par cela même que la personne du Verbe la soutient et la fait subsister, elle lui communique sa divinité; de sorte qu'en Jésus-Christ l'homme est le plus noble, le plus auguste, le plus parfait des hommes, parce que l'homme y est Dieu, ainsi que le Dieu y est homme : *Perfectus Deus, perfectus homo ex anima rationali, et humana carne subsistens* (*Symb. S. Athan.*)?

Car c'est la *forme substantielle,* dit encore saint Thomas, que donne proprement l'être. C'est pour cela qu'on dit qu'une chose est engendrée par l'accession de cette forme, et qu'elle se corrompt par son départ; c'est ainsi qu'aucune partie du corps n'a plus la fonction qui lui est propre dès que l'âme s'en est séparée : *Forma substantialis dat esse simpliciter; et ideo per ejus adventum aliquid dicitur generari, et per ejus recessum corrumpi. Nulla pars corporis habet proprium opus, anima recedente* (I. p. q. 76, 4 et 8).

Voilà ce que l'homme nous apprend par rapport à Jésus-Christ, dont il est l'image. Voilà l'homme constitué comme le type vivant de Jésus-Christ, comme la preuve toujours subsistante, toujours visible, toujours en action, de l'incarnation du Verbe : *Adam, qui est forma futuri.*

Nous avons vu que l'homme, en tant qu'être intelligent, porte en lui-même, par voie d'image, *per*

modum imaginis, comme s'exprime saint Thomas, l'auguste mystère de la Trinité ; parce qu'il est intelligence, raison ou pensée et amour, comme Dieu est Père, Fils et Saint-Esprit. Mais il partage cet honneur avec les anges, qui, dans leur nature d'êtres intelligents, plus parfaits que l'esprit de l'homme, sont aussi *intelligence, pensée* et *amour*, et représentent, eux aussi, la Trinité d'une manière plus parfaite.

Mais l'ange, n'ayant pas de corps, ne pouvant pas articuler d'une manière sensible sa pensée, son verbe, il n'a que l'image de la Trinité comme elle est en elle-même. Il n'y a que l'homme qui, esprit et corps, intelligence et organes, comme Jésus-Christ est homme et Dieu, représente le mystère de la Trinité, non-seulement dans son économie intérieure, mais aussi dans sa manifestation extérieure, par rapport à la plus grande, à la plus merveilleuse, à la plus étonnante de ses opérations, par rapport à la plus mystérieuse, à la plus intime, à la plus parfaite de ses relations avec la créature, par rapport à l'INCARNATION. Il n'y a que l'homme qui représente en même temps, en lui-même, le Dieu trine et un, et le Dieu fait homme, la Trinité et l'Incarnation, les deux plus grands mystères de l'Etre infini, fondement de toute science et de toute religion.

L'homme seul est donc le portrait le plus vrai, la ressemblance la plus complète, l'image la plus parfaite de Dieu ; l'homme seul résume, je dirais presque, tout Dieu, et le manifeste tout entier dans son être et dans ses ineffables opérations. Ce qui a fait dire à un Père de l'Eglise que, à proprement par-

ler, les Anges ne sont pas des images de Dieu; *Neque enim angeli sunt imagines Dei;* et à saint Augustin : que Dieu n'a accordé à aucune autre créature qu'à l'homme, l'honneur d'être son image véritable : *Deus nulli alii creaturæ dedit quod sit ad imaginem suam, nisi homini;* et ce qui nous explique pourquoi c'est de l'homme seul que Dieu a dit, en le créant : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. »

Qu'il est beau, M. T. C. F., de voir que Dieu, en créant l'homme, a fait un temple, un tabernacle, un reliquaire vivant de ces mystères, le prophète qui les prédit, l'évangéliste qui les annonce, l'apôtre qui les persuade, le martyr qui les confesse, l'apologiste qui les défend, qui les venge du bavardage insolent, des chicanes impies de l'orgueil de la raison humaine. Et c'est ce que nous allons voir en considérant le mystère de l'Incarnation dans l'économie qui le rend plus croyable, après l'avoir considéré dans l'image qui le représente. C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

8. Avec la même franchise, avec le même aplomb, et l'on peut dire avec la même impertinence, qu'ils ont nié le grand mystère de la Trinité, les rationalistes modernes ont nié aussi le délicieux mystère de l'Incarnation, et ont osé donner un démenti à la foi de dix-huit siècles de tous les peuples chrétiens.

A les entendre, puisque Dieu n'est que la raison

genérale, et que la raison se trouve unie au corps dans l'homme, c'est cette union de la raison et du corps dans l'homme qui est l'incarnation, et il n'y en a pas d'autre. Quant à Jésus-Christ, ce n'est qu'un personnage mythique, un personnage idéal, un être de fantaisie, l'expression abstraite de toute l'humanité idéalisée, dont l'ignorance et le fanatisme ont fait plus tard un personnage historique, un personnage réel, et le fondateur du christianisme.

Ainsi, pour le dire en passant, tous les écrivains contemporains, non-seulement chrétiens, mais aussi juifs et gentils, qui nous ont transmis l'histoire de la vie, de la mort de Jésus-Christ, ont menti, et, sans se connaître, sans rien savoir l'un de l'autre, se sont accordés pour tromper le monde, qui s'y est laissé prendre!

Ainsi, ce sont les douze Apôtres qui, un beau jour, ont eu la fantaisie de résumer toute l'humanité en Jésus-Christ; de créer cette étonnante idée, d'en faire une réalité, et de bâtir, sur ce personnage idéal, l'immense édifice du christianisme, renfermant les mystères les plus profonds et les plus inaccessibles à la raison humaine, les vérités les plus importantes, les lois les plus parfaites que le monde n'avait jamais connues; et ce dont ni Platon, ni Aristote, ni Cicéron, ni aucun autre des grands génies du monde païen, ne s'étaient jamais douté, a été imaginé, arrangé, accompli par douze hommes les plus ignorants et les plus grossiers!

Ainsi, c'est pour un personnage idéal que dix-

huit millions de martyrs de tout âge, de tout sexe, de toute condition, dans toutes les parties de la terre, ont eu le courage d'endurer les privations les plus cruelles, les souffrances les plus atroces, et ont sacrifié leurs biens, leurs familles, leurs vies!

Ainsi, c'est devant un personnage de fantaïsie que les Pères, les docteurs de l'Eglise, les plus grands génies de l'humanité, qui se sont succédé pendant dix-huit siècles dans le monde chrétien, se sont extasiés, et ont consacré leur talent, leur science, leur vie, à approfondir ses mystères, à pratiquer ses lois, à exposer ses grandeurs, à défendre sa religion!

Ainsi, c'est un personnage poétique qui, pendant dix-huit siècles aussi, s'est fait reconnaître, croire, adorer par les nations les plus éclairées, les plus civilisées du monde; qui a donné naissance à une Eglise immortelle, immuable, laquelle a triomphé de toutes les forces du monde réunies pour la détruire, et a changé la face du monde!

Voilà les énormes absurdités qu'il faudrait admettre pour souscrire au système des rationalistes, et voilà ce que ces grands raisonneurs, ces esprits si fiers de leur raison, ont le courage d'admettre avec une simplicité enfantine, en véritables nigauds, plutôt que de plier leur front devant le mystère de l'Incarnation! Mais ne nous étonnons pas, mes Frères, de ce prodige de déraison et de fatuité; car qui ne sait que l'homme, en cessant d'être religieux, devient superstitieux; et, en cessant d'être croyant, devient crédule? Quant à moi, — et je pense qu'il en est de

même de vous tous, mes Frères, car je vous crois en même temps des hommes de foi et des hommes de bon sens; — quant à moi, dis-je, malgré la faiblesse que j'ai de croire tout ce qu'enseigne la religion, ne me sentant pas assez de force pour avaler ces incompréhensibles erreurs de la philosophie, je m'en tiens au mystère de l'Incarnation, et je m'arrange de cette incompréhensible vérité.

9. Mais l'erreur que je viens de signaler n'est pas nouvelle. Les ariens, qui n'étaient que les rationalistes des premiers siècles de l'Eglise, comme les rationalistes ne sont que les ariens de nos jours; les ariens, au temps de saint Augustin, disaient à leur tour : Nous ne pouvons pas admettre l'incarnation, car nous ne pouvons croire que le Verbe de Dieu, qu'on suppose Dieu lui-même, ait pu s'amoindrir, se raccourcir dans la chair d'une Vierge, et se soit trouvé en même temps dans le sein de son Père au plus haut des cieux, et dans le sein de sa mère dans un coin de la terre : *Quomodo fieri potuit ut Verbum Dei, per quod facta sunt omnia, coarctaret se in Virginis carnem, et habitaret in cœlis?*

Mais, malheureux que vous êtes! leur disait saint Augustin dans ses profonds et admirables *Commentaires sur saint Jean,* qu'aucun théologien n'ignore; et nous pouvons en dire autant à nos prétendus philosophes, malheureux que vous êtes! comment ne voyez-vous pas que dans les termes mêmes de votre objection se trouve sa solution? Le Verbe de Dieu est Dieu lui-même. Le Verbe de Dieu est donc tout-puissant, et il a pu aussi s'incarner. Le Verbe de

Dieu est infini et indivisible, et il a pu se trouver en même temps tout entier en des lieux différents; *Quid mireris? Deum tibi loquor. Verbum Dei omnipotens est. Verbum Dei totum ubique est* (*Serm.* 119 *et* 20 *de Verb. Joan.*)

Et par rapport aux mystères chrétiens en général : « Il faut admettre toujours, a dit encore saint Augustin, que Dieu peut faire des choses que nous devons avouer ne pas pouvoir pénétrer. Dans de pareils cas, toute la raison du fait est la puissance de Celui qui l'a fait; *Demus Deum aliquid posse quod nos fatemur investigari non posse. In talibus rebus tota ratio facti est potentia Facientis* (*Epistol. ad Volusian.*).

Mais saint Augustin ne se contentait pas de ces réponses générales, ni nous non plus ne devons nous en contenter, pour convaincre d'inconséquence et d'absurdité les ennemis de notre foi. Nous pouvons les presser encore de plus près, nous pouvons, sur les traces du plus grand des Pères de l'Eglise, les combattre avec leurs propres armes. Ils ne voient que l'homme dans l'homme. Eh bien! nous trouvons dans le Verbe de l'homme même quelque chose de semblable, quoique infiniment inégal, qui nous est d'un admirable secours pour nous expliquer le mystère du Verbe de Dieu : *Verbum humanum aliquid simile potest*, *quamvis longe impar* (*Serm.* 119, *de Verb. Joan.*) (1).

(1) On a entendu saint Basile disant : « Habet verbum nostrum » divini Verbi similitudinem quamdam : declarat enim totam men- » tis conceptionem (*Ap. A Lap. in I Joan.*).» Et saint Chrysostome

Mais, pour bien comprendre la belle doctrine de saint Augustin, que je vais vous exposer, il faut faire auparavant deux observations.

La première est que le mystère du verbe de l'homme, ainsi que l'a remarqué le philosophe le plus chrétien de nos jours, se résume dans cette proposition : « L'homme pense sa parole avant de parler sa pensée; » et qu'il en est de même du mystère du Verbe divin; il est aussi dans cette proposition : « Dieu a pensé sa parole avant de parler sa pensée. » Oui, Dieu *a pensé sa parole* en engendrant son Verbe divin de toute éternité. Dieu *a parlé sa pensée*, lorsque, comme l'a dit l'Ecriture Sainte, il a envoyé son Verbe se faire homme pour guérir l'homme : *Misit Verbum suum, et sanavit eos* (*Psal.* CVI, 20).

La seconde observation préliminaire à l'exposition de la doctrine de saint Augustin sur le verbe de l'homme, est que rien n'est plus faux que cette proposition enseignée dans certaines écoles : « La parole est le signe de la pensée. » Le signe est l'indice de la chose, mais il n'est pas la chose elle-même. La fumée est l'indice du feu, mais elle n'est pas le feu lui-même. Au lieu que la parole est la pensée elle-même renfermée dans le mot, rendue sensible par la voix, et passant de l'esprit de celui qui la parle dans l'esprit de celui qui l'entend.

10. Cela établi, remarquez bien, disait saint Augustin, que tant que ma pensée est dans mon esprit,

---

disant aussi : « Sicut ratio a mente, sic Filius a Patre procedit » (*Ibid.*). »

elle est une chose tout intellectuelle, toute spirituelle, bien différente du mot et du son de la voix ; *Verbum quod est in corde meo aliud est quam sonus* (*Loc. cit.*).

Lorsque cette pensée veut se manifester au dehors de mon esprit, que fait-elle? Elle cherche un véhicule dans le son de la voix ; car le son de la voix est le véhicule de la pensée, du verbe : *Vehiculum quærit; vehiculum verbi sonus est vocis.* Et c'est, portée sur ce véhicule, que ma pensée traverse l'air, et de mon esprit passe dans le vôtre : *Imponit se in vehiculum, transcurrit aera, et pervenit ad vos* (*Tract.* 37, *in Joan.*).

Ma pensée donc, mon verbe, voulant se faire connaître à vous, passe dans la voix, s'unit à la voix, s'incarne, en quelque sorte, dans la voix, *se fait voix*. Or c'est de cette manière que le Verbe de Dieu, voulant se faire connaître à l'homme, est passé dans la chair, s'est uni à la chair, s'est incarné dans la chair, S'EST FAIT CHAIR : *Verbum meum apud me est, et transit in vocem : Verbum Dei apud Patrem erat, et transivit in carnem* (*Serm.* 119 *et* 120). C'est le premier des prodiges du verbe humain ; en voici le second :

En vous communiquant ma pensée par le mot, je ne m'en dessaisis pas. En passant dans votre esprit, elle ne se sépare pas du mien : *Pervenit ad vos, et non recessit a me.* Avant que j'eusse parlé, j'avais cette pensée en moi-même, et vous ne l'aviez pas. J'ai parlé, vous avez commencé à l'avoir en vous, je vous l'ai donnée, et je n'ai rien perdu, la conservant dans

mon esprit aussi complète qu'auparavant; *Antequam dicerem, ego habebam, et vos non habebatis. Dixi, et vos habere cœpistis, et ego nihil perdidi.* Ainsi donc la pensée, le verbe, dont je viens de parler est devenu sensible à vos oreilles, et ne s'est pas séparé de mon esprit. Or c'est de cette manière que le Verbe de Dieu s'est fait sensible à nos yeux, et ne s'est pas séparé de son Père; *Sicut Verbum meum prolatum est sensui tuo, et non recessit a corde meo; ita Verbum Dei prolatum est sensui nostro, et non recessit a Patre suo* (*Ibid.*).

Mais voici encore un troisième prodige.

Si, au lieu de vous administrer le pain spirituel de la parole de Dieu, je ne faisais que vous distribuer un nombre de pains matériels, inférieur au nombre de mes auditeurs, deux choses arriveraient : d'abord plusieurs d'entre vous ne recevraient pas leur pain, tandis que d'autres le recevraient; secondement, on aurait du pain de la même masse, mais chacun n'aurait point identiquement le même pain, ni la totalité du pain; au lieu que, en parlant ma pensée, ceux auxquels parvient ma voix reçoivent tous identiquement et totalement cette pensée; et si je parlais une langue capable d'être comprise, si j'avais un organe assez fort pour me faire entendre par tous les huit cents millions d'hommes qui habitent la terre, toute cette masse d'hommes recevraient ma pensée et la recevraient tous identiquement, sans partage, sans division, dans sa mystérieuse et incompréhensible intégrité : *Si proponerem vobis panes, si ad unum pervenirent, cæteri nihil haberent. Ecce loquor, et omnes ha-*

betis : et parum est quod omnes habetis, omnes totum habetis : pervenit ad omnes totum. O merveille! O prodige de ma parole! *Oh! miraculum verbi mei* (*Ibid.*)!

Nous voilà donc, toutes pauvres et chétives créatures que nous sommes, capables de donner à notre verbe une extension si grande, une si grande puissance, de le multiplier toujours le même dans l'esprit de tout le monde, d'opérer avec ce verbe tant de prodiges dans notre esprit, dans notre langue, dans notre voix, et dans les oreilles, l'esprit et le cœur des autres : *Creaturæ sumus, et tanta miracula fiunt de verbo meo, in corde meo, in ore meo, in voce mea, in auribus vestris, in cordibus vestris* (*Ibid.*).

De ce donc qui arrive dans le petit, nous pouvons conclure ce qui peut, à plus forte raison, arriver dans le grand. De ce que l'homme le fait tant de fois et à chaque instant, concluons que Dieu a pu faire, à plus forte raison, une fois le même prodige d'une manière plus réelle et plus parfaite. En considérant les prodiges que nous-mêmes accomplissons sur la terre, nous devons admirer et soumettre notre raison aux prodiges du ciel; et, en voyant de quoi est capable le verbe de l'homme, écrions-nous en disant : « De quoi n'est donc pas capable le Verbe de Dieu? *De parvis magna conjicite. Considerate terrena, laudate cœlestia. Quid est ergo Verbum Dei* (*Ibid.*) (1)?

---

(1) Ces admirables analogies ont été reconnues par le concile d'Ephèse. Dans les *actes* de ce concile, il est dit : Comme notre parole intérieure, lorsqu'elle est revêtue du son de la voix dans le

11. Vous voyez maintenant, mes Frères, ce que vous devez penser de cette débauche intellectuelle, de ce crétinisme orgueilleux, de ce dévergondage de la raison ne raisonnant pas, de cette abjuration entière, de ce suicide de la raison qui ose s'appeler *Rationalisme,* et qui se révolte contre la foi de l'Incarnation, sous prétexte qu'il ne saurait pas en admettre le mystère. Ah! pouvons-nous aussi dire avec saint Augustin aux hommes vains, misérables jouets de ce système plus vain qu'eux-mêmes : Ah ! que vous êtes stupides, que vous êtes inconséquents! Avant de vouloir comprendre comment Dieu s'est fait homme, commencez par comprendre, si vous le pouvez, comment la pensée se fait parole; comment il se fait que la pensée, qui est quelque chose de vivant, une conception toute spirituelle, se transmette à l'esprit par la langue, par le son, par l'oscillation de l'air, par les oreilles, choses toutes matérielles; comment il se fait que par ces mêmes moyens matériels je parviens à déposer mon intelligence dans votre intelligence, mon cœur dans votre cœur : *Humana comprobemus, si possumus; ad aurem hominum sonum vocibus perducimus; et per mortuæ vocis sonum intellectum quodammodo per aurem in corde ponimus* (*Ibid.*).

Avant de vouloir comprendre comment ce même

---

langage, ou du signe de la lettre dans l'écriture, devient visible et traitable; de même le Verbe de Dieu est devenu sensible (par l'incarnation); *Ut cum sermo induerit elementa et litteras, visibilis fit atque tractabilis; sic Verbum Dei tractabilis invenitur* (*Apud A Lapid. in cap. I Joan.*).

Verbe de Dieu a pu, en même temps, se trouver avec son Père dans le ciel, et sur la terre dans le sein de sa mère, commencez par vous expliquer à vous-mêmes comment il se fait que votre pensée, sans se séparer de l'esprit qui l'engendre, se reproduit exactement la même, par la parole articulée ou écrite, dans tant de milliers d'hommes qui l'entendent ou qui la lisent; et concluez que vous êtes aussi niais qu'impies de blasphémer contre le mystère du Verbe de Dieu, parce que vous dites ne pas pouvoir le comprendre, tandis que vous admettez, sans le comprendre davantage, le mystère de la parole de l'homme? *Cur Verbum Dei contemnis, qui verbum hominis non comprehendis* (*Tract.* 37)?

Ce sont les idées que nous fournit le mystère de l'Incarnation du Verbe, considéré dans son image et dans son économie; voyons maintenant, en peu de mots, les sentiments qu'il doit nous inspirer.

TROISIÈME PARTIE.

12. Des deux espèces d'enfantement spirituel il est question dans les saintes Ecritures; l'une est celle dont parle David en ces termes : « Voilà qu'en consommant l'injustice, l'homme a conçu la douleur et *enfanté* l'iniquité : *Ecce parturiit injustitiam, concepit dolorem, et peperit iniquitatem* (*Ps.* VII, 15). » C'est l'enfantement du mal. L'autre est celle dont Isaïe a dit : Comme une femme qui enfante crie dans ses douleurs, de même nous avons gémi en marchant en la présence du Seigneur, jusqu'à ce que nous soyons

accouchés des œuvres du salut que nous avions conçues : *Sicut quæ appropinquat ad partum, clamat in doloribus suis, sic facti sumus a facie tua, Domine : concepimus et quasi parturivimus spiritum salutis* (*Isa.*, XXVI, 18). » C'est l'enfantement du bien.

Mais quelle différence, mes Frères, dans ces deux espèces d'enfantement ! Les méchants se glorifient, se réjouissent lorsqu'ils commettent le mal : *Gloriantur cum male fecerint, exultant in rebus pessimis* (*Prov.*, II, 14). Mais, la courte ivresse du plaisir passée, ils tombent dans la tristesse, dans le chagrin, et ils ne connaissent pas même la voie de la paix et du bonheur qu'ils se flattaient d'atteindre : *Contritio et infelicitas in viis eorum, et viam pacis non cognoverunt* (*Psal.* XIII, 3). C'est que le désordre dans les croyances est le doute, et le désordre dans les mœurs est le remords ; tout comme le désordre dans la politique est l'anarchie. C'est que le doute est le déchirement de l'intelligence, et le remords le déchirement du cœur, tout comme l'anarchie est le déchirement de la société ; et tout être tiraillé, déchiré en lui-même, est, dit saint Augustin, le bourreau et le supplice de lui-même : *Pœna sua sibi est omnis animus inordinatus* (*Confess.*).

Il en est bien autrement dans la pratique du bien ! On souffre à captiver l'entendement sous le joug de la foi, à renoncer à soi-même, à s'imposer le poids des commandements de Dieu. Mais dès que l'esprit s'est soumis, que la vertu a été pratiquée, le devoir accompli ; le joug de la foi devient suave, le poids de la loi devient léger ; on retrouve le repos de l'esprit et la

joie du cœur. Et c'est là ce que Jésus-Christ a voulu persuader à ses disciples, en finissant par ces mots la similitude de la femme qui enfante : « Il en est de même de vous : à présent, vous êtes dans la tristesse et la souffrance. Mais je vous reverrai, et alors vous serez dans la joie, et nul ne pourra arracher cette joie de votre cœur : *Et vos igitur nunc tristitiam habetis; iterum autem videbo vos, et gaudebit cor vestrum, et gaudium vestrum nemo tollet a vobis* (*Joan.*, XVI, 22).

Ainsi, la joie que se promettent, qu'éprouvent, pendant quelques instants, les méchants en faisant le mal, se change en douleur; *Ecce parturiit injustitiam, et peperit dolorem;* au lieu que la répugnance, la peine qu'éprouvent les bons à faire le bien, semblable, dit saint Isidore, aux douleurs de l'enfantement, se change en joie : *Sunt dolores parturientis fructum gaudii afferentes.* C'est par ce moyen pénible dans le temps que se fait le salut dans l'éternité; *Concepimus et parturivimus spiritum salutis.*

13. C'est ce qui arrive particulièrement par rapport à la foi dans le mystère dont je vous ai entretenus aujourd'hui. Tout d'abord elle n'est pas aisée, elle n'est pas sans gêne pour la raison, cette foi sainte.

Pour moi, je vous avoue que, lorsque je m'arrête à considérer en Jésus-Christ le Dieu homme, c'est-à-dire l'Infini dans le fini, la Grandeur dans la petitesse, la Majesté dans la misère, l'Etre dans le néant; le Dieu vivant dans l'homme sans en être dégradé, l'homme vivant en Dieu sans en être détruit; le Dieu restant toujours Dieu dans l'humanité qui l'enveloppe,

l'homme restant homme dans la divinité qui l'a saisi; le Dieu qui souffre, qui meurt, en tant qu'il est aussi homme; l'homme qui est tout-puissant, qui ressuscite, qui monte au ciel en tant qu'il est aussi Dieu; ces extrêmes si disparates, ces distances si éloignées, ces termes si contradictoires, ces deux natures, ces deux volontés si diverses dans la même personne : lorsque je considère tout cela, ma raison, éblouie, froissée, humiliée, abattue, voudrait reculer devant des énigmes si augustes mais si compliquées, devant des incompréhensibilités si inaccessibles!

Mais la grâce de la foi venant à mon aide, je n'ai pas encore fini de dire, « Je crois, » que mon intelligence éprouve un calme inexprimable, mon cœur une véritable joie; et, délivré des déchirements du doute, je me sens parfaitement à mon aise, je me livre avec bonheur aux charmes ineffables de cette foi du Dieu-Homme et de l'Homme-Dieu, le principe, le fondement, le gage de mon salut; *Parturivimus spiritum salutis*.

Oh! qu'ils sont cruels, qu'ils sont ennemis de l'homme, les faux sages qui s'efforcent d'arracher du cœur de l'homme la foi du Dieu fait homme!

O grand et délicieux mystère! j'ai besoin, j'ai grand besoin de toi! Si ces deux mots, « Dieu et homme, » se séparent dans la personne de Jésus-Christ, il n'est plus mon Rédempteur, ni ma richesse, ni mon espérance, ni ma force, ni mon bonheur. Je retombe dans la misère et dans la faiblesse, dans la défiance et dans l'effroi. Un Dieu qui n'est pas homme, par sa grandeur même accable mon esprit, écrase mon imagi-

nation, brise mon cœur. Un homme qui n'est pas Dieu ne m'inspire que de l'indifférence ou du mépris. Un Dieu qui n'est pas homme ne me rassure pas. Un homme qui n'est pas Dieu ne me sauve pas. Il n'y a que le Dieu-Homme qui me console; il n'y a que l'Homme-Dieu qui me relève. Je veux donc l'Homme-Dieu, je ne puis me passer de l'Homme-Dieu. C'est dans l'Homme-Dieu seulement que je puis espérer, que je puis me reposer!

Si ce mystère n'existait pas, il faudrait l'inventer, si grand est le besoin qu'en a mon cœur, si grande est la consolation qu'il lui apporte. Mais le fait est que, si ce mystère n'était pas une vérité divine, il n'aurait pu être une invention humaine. Nous l'avons vu déjà : on ne trouve pas l'introuvable, on n'imagine pas l'incompréhensible; la raison n'invente pas ce que la raison ne peut pas atteindre. Si nous le connaissons, c'est que notre raison l'a appris, c'est que ce mystère inconnu, caché à la sagesse des intelligences déchues, Dieu, dit saint Paul, nous l'a révélé par son Saint-Esprit : *Mysterium absconditum, quod nemo principum hujus seculi cognovit, nobis autem revelavit Deus per Spiritum suum* (I *Corinth.*, II, 10).

O grand et doux mystère! Nous tous ici sommes chrétiens, et nous voulons l'être : c'est notre grandeur, notre gloire, notre richesse, notre consolation et notre bonheur. Reçois donc, saint et délicieux mystère, les hommages de notre raison, de notre foi, de notre amour Nous te croyons en t'aimant, nous t'aimons en te croyant. Notre amour est foi, notre foi est amour. Eh oui! nous voulons, nous le promet-

tons, nous le jurons, respecter en nous-mêmes, par la pureté de nos mœurs, la céleste alliance, la parenté divine que par le baptême, nous appliquant les mérites de l'Homme-Dieu, notre humanité a contractée avec la Divinité : *Divinæ consortes naturæ* (II *Petr.*, I, 4). Nous voulons réformer les habitudes, rehausser la misère de notre nature par les œuvres de la grâce, afin d'avoir le sort un jour d'obtenir le bonheur immortel de la gloire. *Ainsi soit-il.*



NOTE A (*Page* 450).

On ne saurait assez insister sur le principe que saint Thomas a établi, d'accord avec les anciens théologiens, que l'âme de l'homme, étant une *partie* de la nature humaine, n'a sa perfection naturelle qu'en tant qu'elle est unie au corps ; *Anima cum sit pars humanæ naturæ, non habet naturalem perfectionem, nisi secundum quod est corpori unita* (I p. q. 90, a. 4). Or si l'âme est imparfaite sans le corps, à plus forte raison le corps est imparfait sans l'âme. L'homme est donc formé de deux natures imparfaites, qui ne sont que les véritables parties d'un tout. Mais il n'en est pas de même en Jésus-Christ, en qui la divinité et l'humanité sont absolues et parfaites ; *Homo ex duabus imperfectis naturis vereque dictis partibus constat ; Christus, ex perfectis et absolutis* (*Petav. Incar.*). Car le parfait est ce à quoi il ne manque rien de ce qui doit s'y trouver. Or les deux natures de Jésus-Christ sont parfaites, parce qu'il ne manque rien à leur essence respective ; mais les deux substances qui constituent l'homme, prises séparément, ne sont pas parfaites de leur nature, parce que ce ne sont que les *parties* d'un tout qui seul est parfait ; *Perfectum est illud cui nihil deest eorum quæ debent inesse. Naturæ Christi ambæ perfectæ sunt, quia nihil ad earum essentiam deest. At illæ, quibus homo constituitur, natura sua minime sunt perfectæ, quia non nisi partes sunt totius et perfecti* (*Idem*). C'est pour cela que saint Athanase appelle Jésus-Christ LES DEUX PARFAITS ; *Duo perfecta*.

Il suit de là qu'en Jésus-Christ il n'y a pas de composition telle qu'elle est dans l'homme. Une nature se dit composée de différentes natures, disait saint Jean de Damas, lorsque de leur union se forme une troisième chose différente des deux natures qui s'y sont unies, et que cette troisième n'est ni l'une ni l'autre des deux parties ; *Natura una composita ex differentibus naturis tunc dicitur, quando copulatis inter se naturis aliud quidquam, præter eas quæ copulatæ sunt, efficitur, ac quod est effectum neque hoc est neque illud, sed diversum* (*Apud Petav.*). C'est ce qui arrive dans l'homme. De l'âme et du corps se forme l'homme, de manière que l'âme séparée n'est pas l'homme, ni le corps séparé n'est pas l'homme non plus. Mais en Jésus-Christ les deux natures parfaites, qui s'y trouvent, ne constituent pas une troisième nature composée. Et les SS. Pères sont tous d'accord à éloigner de Jésus-Christ toute idée de composition. Saint Athanase en particulier, ce grand théologien du mystère de l'Incarnation, répète bien souvent qu'en Jésus-Christ ni la chair n'est *la partie* du Verbe, ni le Verbe n'est la partie de la chair, comme l'âme et le corps sont les véritables parties de l'homme ; et que la divinité et l'humanité se sont unies en une seule personne, non par une *composition* quelconque de deux parties, mais par l'*unition* de deux natures parfaites, qui ne fait nullement de ces deux natures une seule nature ni une seule essence ; *Hic neque caro est pars Verbi, neque Verbum pars carnis, atque illic quidem partes hominis sunt anima et corpus... Ambo in una persona junguntur, non compositione aliqua ex partibus, sed unitione perfectarum naturarum, quæ unam essentiam illa duo non facit* (*De Incarn.*). L'homme est donc un composé ; car tout ce qui se forme de parties imparfaites, dit saint Jean de Damas, est un vrai composé ; *Quidquid coalescit ex imperfectis est omnino compositum.* Mais en Jésus-Christ les deux natures étant parfaites, il n'y a de composé d'aucune manière. C'est pour cela que dans la théologie catholique Jésus-Christ se dit UN, mais non pas UNE CHOSE (*unus, sed non unum*), parce qu'il est un individu, mais non pas un *composé* : au lieu que l'homme se dit non-seulement *un,* mais aussi *une chose* (*unus et unum*), parce que, tout en étant un individu, il est aussi un véritable *composé.*

Mais voici une autre différence. L'homme est une personne ; mais la personnalité humaine n'est ni de l'âme ni du corps : de sorte que ni l'âme seule n'est une personne, ni le corps seul non plus. La personnalité humaine résulte de l'union des deux substances. La

raison de cela est que les deux substances qui forment l'homme, considérées séparément l'une de l'autre, étant toutes les deux imparfaites, ne sauraient être une personne : la personne étant une *substance individuelle parfaite de la nature rationnelle.* Mais ces deux substances, séparément imparfaites, se perfectionnant l'une par l'autre par leur union, et formant un *individu parfait de la nature rationnelle,* par cela même constituent une personne. Mais en Jésus-Christ l'unique personne qui s'y trouve ne résulte pas de l'union de la divinité avec l'humanité ; car la personne du Verbe existait et était parfaite avant de s'unir à l'humanité, ou, selon la belle expression de saint Epiphane, avant de s'être formée en elle-même, la nature de l'homme; *Naturam hominis in se ipsa formavit.*

Enfin, voici encore une troisième différence qui sort de la précédente. En Jésus-Christ la personne préexistante du Verbe ayant *assumé* la nature humaine, et se l'étant intimement unie en soi-même, la même personne de Dieu est aussi la même personne de l'homme. De là ce que la théologie appelle la *communication des idiomes*, — qui scandalise si mal à propos les ignorants de cette science divine, — c'est-à dire les expressions : *Le Fils de Dieu est mort : l'homme est tout-puissant,* etc., qui cependant sont d'une rigoureuse vérité en tant qu'en Jésus-Christ, à cause de l'unité de la personne, le Dieu est véritablement homme, et l'homme est véritablement Dieu. Mais dans l'homme, en qui la personne résulte de l'union de deux substances et n'est le propre ni de l'une ni de l'autre ; quoique l'âme et le corps forment un homme, on ne peut pas dire sans tomber dans l'absurde, comme l'a remarqué saint Bernard, et l'on ne dit pas, que l'âme est corps ou le corps est âme, comme on dit de Jésus-Christ que le Dieu est homme, et l'homme est Dieu ; *Si duo illa de se invicem prædices non erraveris : Deum, videlicet,* HOMINEM ; *et hominem* DEUM *pronuntians. Non autem similiter vel* CARNEM *de anima, vel* ANIMAM *de carne, nisi absurdissime prædices : etsi similiter anima et caro unus est homo* (*Apud Petav.*).

Concluons donc, avec Peteau, que les Pères et les théologiens catholiques, en insistant tous, avec un grand accord, sur l'exemple de l'homme, pour expliquer le mystère de Jésus-Christ, n'ont eu d'autre pensée que celle de constater que dans l'homme, composé d'âme et de corps, se trouvent des rapports de ressemblance avec Jésus-Christ formé de Dieu et de l'homme ; tout en remarquant

que ces mêmes rapports se trouvent réalisés en Jésus-Christ d'une manière bien autrement élevée et parfaite ; et que la similitude qu'on trouve entre l'homme et Jésus-Christ cadre exactement en cela seulement : que, comme l'homme est l'union de deux substances, Jésus-Christ est l'union de deux natures ; et que comme l'âme et le corps conservent dans leur union leur différence, de même en Jésus-Christ la divinité et l'humanité sont unies sans se confondre, mais conservent aussi leurs différences et leurs propriétés ; *Theologi in eo conspirant, ut sint quædam in hominis structura ex anima et corpore, quæ longe secus se habent in Christo, ex Deo et homine constituto. Ad id vero accommodatam esse hanc similitudinem : quod utrobique cernitur : quemadmodum unus homo ex diversis naturis componitur quæ propriam servant in unitione differentiam ; sic etiam unus Christus Deique Filius ex naturis ambabus existit, quæ proprietates suas sine ulla confusione retinent (De Incarn.).*

Cependant il n'en est pas moins vrai, dit saint Augustin, que comme notre verbe *se fait voix* sans se changer en voix ; de même le Verbe de Dieu *s'est fait chair* sans se changer en chair ; *Sicut verbum nostrum vox fit, nec mutatur in vocem ; sic Dei Verbum caro factum est, nec mutatur in carnem* (*De Trinit.*, lib. xv, c. 2) ; et que, sous ce rapport, l'incarnation du verbe humain nous offre une belle image de l'Incarnation du Verbe divin.

NEUVIÈME CONFÉRENCE.

LA RESTAURATION DE L'UNIVERS PAR L'INCARNATION DU VERBE.

Cum venerit ille Spiritus veritatis, ipse docebit vos omnem veritatem.

« Lorsque viendra cet Esprit de vérité, il » vous apprendra toute vérité. »

(Evangile du 4e Dimanche après Pâques.)

1. C'EST le jour de la Pentecôte que s'est accomplie cette grande parole, cette importante promesse de JÉSUS-CHRIST.

C'est ce jour-là que le Saint-Esprit, en descendant d'une manière sensible sur les Apôtres et sur les premiers fidèles, leur révéla, leur apprit toute vérité.

Mais puisque, d'après la remarque qu'en a faite l'historien sacré lui-même, cet Esprit divin, une fois descendu sur l'Eglise, est demeuré dans l'Eglise, avec toute vérité dont il est le révélateur, l'interprète et le maître : *Stetit super singulos* (*Act.*, II); c'est cette circonstance qui est le fondement de notre foi, le motif de notre confiance complète, de notre sécurité parfaite dans l'enseignement de l'Eglise. Car nous sommes certains par là que, en écoutant l'Eglise, ce n'est pas l'homme que nous écoutons, l'homme causant beaucoup, et ne nous apprenant jamais rien de ce qu'il importe le plus de savoir; l'homme ne nous

offrant que des mots sans signification, des raisonnements sans certitude, des doctrines sans consistance, des systèmes sans solidité, par rapport à la science de Dieu, de l'homme et du salut éternel. Nous sommes certains par là que, en écoutant l'Eglise, nous écoutons l'Esprit de Dieu, l'Esprit de vérité résidant dans l'Eglise ; et que dès-lors, en nous soumettant à l'enseignement de l'Eglise, nous sommes dans la vérité, nous possédons la vérité, nous pouvons nous expliquer, nous rendre compte de toute vérité : *Cum venerit ille Spiritus veritatis, ipse docebit vos omnem veritatem.*

C'est, en effet, forte de cet appui, éclairée par cette lumière divine, que la raison catholique s'est expliqué, s'est rendu compte d'une manière si large, si élevée, si sublime, comme nous l'avons vu déjà, des grands mystères de Dieu et de sa Trinité, de l'homme et de sa destinée, du Verbe et de son incarnation. Et c'est aussi, forte du même appui, éclairée par la même lumière, qu'elle s'est aussi expliqué d'une admirable manière le grand mystère de la restauration du monde par ce même mystère de l'incarnation du Verbe, ce que nous devons voir aujourd'hui.

Ainsi, après avoir considéré l'incarnation dans sa vérité, nous allons la considérer dans ses rapports les plus étendus avec l'ordre universel, dans ses effets les plus généraux à l'égard de la création tout entière; et, après en avoir constaté la convenance, l'homogénéité avec le mystère de l'homme, nous allons en admirer la grandeur, l'importance, la majesté. Je veux, par cette exposition, vous faire sentir toujours

davantage l'injustice, la stupidité de la Raison philophique blâmant notre Raison catholique de la docilité avec laquelle elle se soumet, du bonheur avec lequel elle conserve sa foi aux mystères chrétiens. Mais invoquons, d'abord, le secours céleste par la médiation de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

2. Toutes les exceptions, dans la création des choses, ont eu lieu en faveur de l'humanité.

Nous avons vu la manière toute particulière avec laquelle a été créé le premier homme. Eh bien! la première femme, elle aussi, a été créée d'une manière toute particulière.

La femelle de tous les animaux n'a été produite que par la même parole, en même temps et du même élément que le mâle. Mais la première femme de l'espèce humaine n'a pas été créée ainsi; Ève n'a été formée que du côté d'Adam, endormi dans un sommeil mystérieux.

Or, quelle a pu être la raison d'une création si singulière? Saint Thomas, ce grand génie qu'on est sûr de rencontrer toujours sur son chemin lorsqu'on cherche la raison d'un des mystères du christianisme, a dit que Dieu a ainsi créé la première femme, d'abord par égard pour la dignité de l'homme afin que l'homme fût lui seul le principe de toute son espèce, comme Dieu est le seul principe de tout l'univers : *Ut dignitas hominis servaretur, ut esset principium suæ speciei, sicut Deus est principium*

totius universi. En second lieu, la femme n'a pas été créée de la tête de l'homme, afin que l'on sache qu'elle ne doit pas dominer l'homme et être la maîtresse de l'homme : *Non de capite, ut non dominetur viro.* En troisième lieu, elle n'a pas été créée des pieds de l'homme, afin que l'on sache qu'elle ne doit pas être méprisée par l'homme, comme la servante et l'esclave de l'homme : *Non de pedibus, ne despecta sit a viro.* Mais elle a été créée du côté de l'homme, du cœur même de l'homme, afin que l'on sache que la femme doit être aimée par l'homme, comme la moitié de l'homme, l'égale de l'homme : *Ut magis vir diligeret uxorem suam* (I. p. q. 91, a. 1).

Mais, indépendamment de ces raisons de l'ordre historique, de l'ordre naturel, la femme, dit toujours saint Thomas d'après saint Augustin, a été ainsi créée par une raison mystérieuse, prophétique et sacramentale : *Postrema ratio est sacramentalis.* C'est-à-dire que, par Eve et avec Eve naissant du cœur ouvert d'Adam, endormi au pied d'un arbre, Dieu a voulu figurer d'avance et présenter en action le grand et délicieux mystère de l'Eglise, qui devait naître un jour du cœur transpercé de Jésus-Christ, endormi dans le sommeil de la mort sur l'arbre de la croix : *Ut figuraretur quod Ecclesia a Christo sumit principium.*

Ainsi, Adam, le seul principe de toute vie naturelle, même par rapport à sa femme, de laquelle devaient naître tous les hommes, a figuré Jésus-Christ, qui devait être le principe de toute vie surnaturelle,

même par rapport à l'Eglise de laquelle devaient naître tous les fidèles.

C'est vous dire assez, mes chers Frères, que le mystère de la restauration universelle dans l'ordre de la grâce, par l'incarnation du Verbe, a aussi dû être représenté, figuré d'avance dans le mystère de la restauration partielle, dans l'ordre de la nature, par la création de l'homme.

Etudions donc dans cette image animée, dans cette prophétie vivante, le grand original, la grande réalité du mystère magnifique, immense, de la restauration du monde par Jésus-Christ, pour nous convaincre toujours davantage que la philosophie de l'Eglise vaut bien le vain bavardage de la philosophie de l'école, n'apprenant à l'homme aucune vérité, lors même qu'elle ne lui enseigne aucune erreur.

3. En créant le ciel et la terre, Dieu avait créé deux mondes dans un seul monde : le monde invisible, céleste, la cité des esprits ; et le monde terrestre et visible, la patrie de la matière, des corps. Mais que la condition de ces deux mondes était différente ! L'homme n'ayant pas encore paru sur la terre, il y avait la vie sensitive, la vie végétative ; mais il n'y avait pas la vie intelligente ! Tandis donc que Dieu était connu, adoré, aimé par des millions de millions de substances angéliques dans le ciel ; sur la terre, tout ce qui n'était pas inerte était muet, était stupide : rien n'y comprenait rien, rien ne rendait hommage à Celui qui l'avait créé.

Mais est-ce qu'il devait, est-ce qu'il pouvait en être ainsi pour toujours? Le culte de Dieu, réservé à

la création spirituelle, pouvait-il être banni pour toujours de la création corporelle? Pendant que la substance intelligente bénissait et adorait dans les cieux, la substance matérielle aurait-elle pu rester toujours muette et méconnaissante sur la terre? et l'Artisan suprême devait-il à jamais être étranger à cette partie des œuvres de ses mains?

Mais le moyen de faire cesser cet inconvénient? le moyen d'associer la matière au culte de Dieu, de la faire entrer dans le grand chœur des intelligences, afin qu'elle aussi vînt mêler, confondre sa voix à la leur dans un hymne commun de reconnaissance et d'amour?

Tranquillisons-nous. Ce moyen, Dieu l'a trouvé, l'a mis en œuvre en créant l'homme. Par cette admirable création, qui a étonné les anges lorsqu'ils la virent paraître pour la première fois sur la terre, Dieu a uni, dans l'homme, l'esprit au corps, dans une unité d'être; de sorte que le même et unique être de l'âme est aussi l'être du corps; et par conséquent, dans cette œuvre merveilleuse, comme l'esprit a commencé à avoir un être corporel, une vie corporelle, le corps a aussi commencé à avoir, en quelque manière, un être spirituel, une vie spirituelle; comme l'intelligence a commencé à avoir une espèce de personnalité matérielle, la matière a été élevée à une espèce de personnalité intelligente : voilà donc la matière, le corps, parlant, agissant dans l'homme comme l'esprit, auquel ils sont unis substantiellement sans y être confondus : voilà la matière, le corps, associés dans l'homme au culte de Dieu, à la religion.

Car souvenez-vous bien, nous dit Tertullien, que dans l'homme c'est le corps, c'est la chair, c'est l'argile qui élève le regard au ciel dans la prière, se prosterne dans l'adoration, dénoue la langue à la louange, ouvre les yeux aux larmes du repentir, arme le bras des instruments de la pénitence, offre les mains aux œuvres de la charité. C'est le corps, la chair, l'argile qui, dans le martyr, est la victime de Jésus-Christ, et le prêtre qui la lui immole; c'est le corps, c'est la chair, c'est l'argile qui est l'apôtre de la religion, le confesseur qui l'atteste, le soldat qui la défend : *Testimonii sui miles, religionis sacerdos.*

L'homme, dit saint Thomas, est en quelque manière un composé de toutes choses. Par son âme rationnelle, il appartient au genre des substances spirituelles. Il a l'éloignement des contraires, propre aux corps célestes, à cause de l'égalité parfaite de sa complexion. Il a en lui tous les éléments des autres corps, quant à leur substance. C'est pour cela que l'homme s'appelle le *monde mineur*, toutes les créatures du monde se trouvant, en quelque manière, en lui (1). Il a été nécessaire, dit encore saint Thomas, que le corps de l'homme fût formé de la matière des quatre éléments, afin que l'homme eût des rapports avec les

(1) « Homo est ex rebus omnibus quodammodo compositus, dum » de genere spiritualium substantiarum habet in se animam ratio- » nalem; de similitudine vero cœlestium corporum habet elonga- » tionem a contrariis per maximam æqualitatem complexionis. » Elementa vero secundum substantiam. Et propter hoc dicitur » MINOR MUNDUS ; quia omnes creaturæ mundi quodammodo in- » veniuntur in eo (I. p. q. 91, a. 1). »

corps inférieurs, et qu'il existât comme un certain milieu entre les substances spirituelles et les substances corporelles (1).

Ainsi, d'après saint Thomas, l'homme non-seulement est en rapport avec l'ordre intellectuel par son intelligence et avec l'ordre matériel par ses sens; mais encore, en tant qu'il est esprit et corps, il résume en lui seul les conditions de tous les corps et de tous les esprits. Il est, comme Dieu, indépendant de tout être créé; il est intelligent comme les anges, et en même temps il a la vie sensitive de la brute, la vie végétative de la plante, la vie augmentative des minéraux, l'existence inerte des êtres inorganiques; et, réunissant en lui les éléments de toutes les substances, les conditions de tous les êtres, les forces de toutes les vies de la création, il en produit tous les effets, en embrasse toutes les harmonies; et il est, à lui seul, le monde entier en petit, le résumé, l'abrégé du monde; *Mundi summa et compendium* (*A Lap.*).

Pierre angulaire donc, centre mystérieux, représentant réel de tout ce qui a été créé, l'homme, dit saint Grégoire de Nazianze, est l'ange céleste et terrestre en même temps, dans lequel toutes les créatures qui vivent en lui, qui sont personnifiées avec lui, s'élèvent aussi avec lui et en lui pour rendre hom-

(1) « Oportuit autem ut ex materia quatuor elementorum fieret » corpus humanum; ut homo haberet convenientiam cum inferioribus corporibus, quasi medium existens inter spirituales et » corporales substantias (*Ibid.*). »

mage au Créateur. Son ministère est de transmettre au ciel le culte de la terre, les adorations de la nature matérielle et sensible; il est l'adorateur universel, le grand pontife de la création : *Angelus alter, terrenus pariter et cœlestis mysticus adorator.*

C'est ainsi que Dieu, dans l'homme et par l'homme, a restauré, a élevé toute la nature matérielle, et l'a associée aux fonctions propres de l'esprit, à l'hommage que les esprits seuls pouvaient rendre, et a harmonisé tous les êtres dans un seul et même concert pour le culte et la gloire du Créateur.

4. Mais cette restauration réelle de la nature, quelque noble qu'elle soit dans son but, immense dans ses effets, n'est encore qu'une pâle image d'une restauration encore plus noble et plus étendue, n'est qu'une restauration en quelque sens incomplète, ayant besoin d'être restaurée à son tour et complétée elle-même.

Nous venons de voir qu'avant la création de l'homme, la matière, à l'état primitif de sa création, ne pouvait pas s'élever jusqu'à l'esprit et en partager les fonctions. Or, de même, si l'homme et l'ange aussi eussent été laissés dans leur état primitif, en l'état qu'on appelle de la *pure nature,* ils n'auraient pas pu s'élever jusqu'à Dieu, jusqu'à plaire à Dieu, et à lui rendre un culte digne de lui : Dieu ne pouvant trouver qu'en lui-même quelque chose qui soit digne de Dieu. Quelle que soit l'excellence d'une créature, sa pureté, son innocence, sa perfection, elle sera toujours éloignée de Dieu de la distance qui sépare l'Infini du fini, l'Etre du néant, à cause de

l'imperfection native inséparable de sa condition de créature.

Elle ne peut jamais honorer Dieu autant qu'il mérite d'être honoré, attirer sur elle ses regards, ses complaisances, et mériter son amour. Dieu aurait donc créé encore des milliers de créatures nouvelles, mille fois plus nobles et plus parfaites que toutes celles qu'il avait créées, que, ne pouvant faire des dieux, il ne pouvait jamais en faire une capable de lui rendre un culte proportionné à la grandeur infinie de sa majesté, à l'infinie perfection de son être; et cet Etre infiniment parfait et parfaitement infini, digne d'un culte, d'une adoration infinie, serait resté privé à jamais de la gloire extérieure de ce culte et de cette adoration.

Est-ce que cela pouvait toujours être ainsi? Est-ce que la Nature infinie, quoique infiniment heureuse en elle-même, pouvait à jamais manquer de la gloire accidentelle du culte qui lui convient?

Mais, encore une fois, le moyen de concilier des termes si disparates, de rapprocher des extrémités si éloignées, de faire rendre un culte infini par un être fini? Or ce moyen ineffable, qu'aucune intelligence créée n'aurait jamais pu imaginer, Dieu l'a trouvé dans les profondeurs de sa sagesse infinie, et l'a accompli par la force de sa toute-puissance, par le mystère que le Prophète appelle l'œuvre de Dieu par excellence; *Opus tuum* (*Habac.*, III, 2); et saint Paul : le chef-d'œuvre de la sagesse et de la puissance de Dieu; *Dei virtutem et Dei sapientiam*

(I *Corinth.*, I, 24). Dieu l'a trouvé par le mystère de l'Incarnation du Verbe.

Dans ce mystère, le Verbe de Dieu, Dieu lui-même, s'étant uni à l'homme de la manière la plus intime, la plus substantielle, la plus parfaite, la même et unique personne du Verbe est aussi la personne de l'homme. Le Dieu y est vraiment homme comme l'homme y est vraiment Dieu. Dans Jésus-Christ donc, qui prie, qui adore son divin Père, et s'immole à sa justice divine dans l'excès de sa divine charité, les actions étant *théandriques* ou *humano-divines*, le Dieu offre le culte de l'homme, parce que ce Dieu est homme; mais l'homme offre un culte d'une excellence, d'une dignité, d'une majesté, d'une perfection infinie, un culte divin, parce que l'homme y est Dieu. Voilà donc Dieu qui reçoit en Jésus-Christ et par Jésus-Christ un culte digne de lui, un culte infiniment parfait et parfaitement infini, un culte proportionné à la grandeur, à la majesté de l'Etre Infini.

5. Nous venons de voir que l'homme est le monde en petit, l'abrégé de tout le monde, résumant en lui toute la création spirituelle et matérielle. « Or le Verbe ne s'est fait homme, dit saint Jean de Damas, que pour unir à lui, dans l'homme et par l'homme, tout le monde, et l'élever et le vivifier : *Deus hominem assumpsit, ut in eo totum mundum sibi uniret et quasi vivificaret. Homo est enim microcosmos, totius mundi summa et compendium* (*Apud A Lapide, in I Joan.*). » Par ce mystère donc, le Créateur étant

descendu dans la création, et la création tout entière ayant été élevée jusqu'au Créateur, Dieu a reçu en Jésus-Christ et par Jésus-Christ l'hommage unanime, le culte universel de toutes les créatures.

Ce culte universel, qui est rendu par tous les êtres représentés dans l'homme et divinisés en Jésus-Christ, est aussi un culte éternel par rapport à sa durée. Jésus-Christ, dit saint Paul, n'est pas seulement d'hier et d'aujourd'hui; mais il est de tous les siècles et avant tous les siècles : *Christus heri et hodie, ipse et in secula* (*Hebr.*, XIII, 8).

Le Verbe était au commencement : *In principio erat Verbum;* c'est-à-dire avant que rien n'eût commencé, au commencement de tout commencement, avant tout commencement, de toute éternité et pour l'éternité. Il n'y a pour Dieu ni passé ni futur : tout lui est toujours présent dans un seul et même instant. Par conséquent l'économie ineffable de l'incarnation du Verbe ayant été décrétée de toute éternité comme devant s'accomplir dans le temps, elle a été toujours présente à Dieu, comme s'étant accomplie avant tous les temps et de toute éternité; ainsi Dieu a reçu dans le Verbe, et par le Verbe incarné, le culte parfait et le culte infini de toute éternité; et de toute éternité, ce Dieu infini et parfait a été reconnu, honoré d'une manière tout-à-fait digne de lui.

C'est, mes Frères, l'une des raisons par lesquelles l'école catholique si célèbre de Scot a soutenu que, quand même Adam n'eût pas péché, le mystère de l'Incarnation n'en aurait pas moins eu lieu, à cause

de son excellence et de la gloire infinie qui en est résultée pour l'Etre Infini : *Ob excellentiam mysterii.* D'autant plus que le bonheur de la créature rationnelle n'y était pas moins intéressé que la gloire extérieure et accidentelle du Créateur. C'est ce que nous allons voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

6. La dernière béatitude de la créature rationnelle, dit saint Thomas, consiste dans la vision de Dieu dans son essence; mais cette béatitude est au-dessus de la nature de tout entendement créé : *Videre Deum per essentiam, in quo beatitudo ultima rationalis creaturæ consistit, est supra naturam intellectus creati.* Aucune créature rationnelle ne peut donc avoir un mouvement de la volonté ordonné à l'acquisition de cette béatitude, à moins qu'elle n'y soit aidée par un agent surnaturel; et c'est l'action de cet agent, dirigée vers ce but, que nous appelons le secours de la grâce : *Unde nulla creatura rationalis potest habere motum voluntatis ordinatum ad illam beatitudinem, nisi mota a supernaturali agente; et hoc dicimus auxilium gratiæ* (I. p. q. 62, a. 2). C'est dire, ajoute saint Thomas, que l'ange n'a pu se porter à désirer, à vouloir, à mériter la béatitude que par le secours de la grâce : *Angelus in beatitudinem voluntate converti non potuit, nisi per gratiam* (*Ibid.*).

La grâce n'est que le reflet de la Nature Incréée sur la nature créée; c'est la robe céleste dont Dieu daigne revêtir la créature rationnelle, et qui l'enno-

blit, l'élève de l'ordre naturel à l'ordre surnaturel, à l'état déifique, où elle devient, en quelque manière, semblable à Dieu, participant à la nature de Dieu : *Divinæ consortes naturæ* (II *Petr.*, I, 4); objet des complaisances et de l'amour de Dieu, méritant la société, la vision, la béatitude de Dieu.

C'est cet ineffable mystère, dit Tertullien, de l'ennoblissement, de l'élévation de la créature rationnelle et de son association à la nature divine, par la grâce, que Dieu a voulu figurer d'une manière sensible, lorsque, après avoir revêtu Adam d'une tunique de peau, il s'écria : Voilà qu'Adam est devenu semblable à l'une de nos personnes : *Dixit Deus : « Adam factus est sicut unus ex nobis, » de futura scilicet assumptione hominis in divinitatem* (*Contr. Marcion.* II, 25).

Mais ces peaux d'agneau dont Dieu forma la nouvelle robe, la tunique mystérieuse d'Adam, indiquèrent les mérites, les priviléges, les grâces de l'Agneau divin, de Jésus-Christ, dont saint Jean a dit qu'il a été immolé dès l'origine du monde : *Agnus occisus ab origine mundi;* signifièrent ces mérites, ces priviléges, ces grâces de Jésus-Christ, qui seuls peuvent orner la créature, la rendre agréable à Dieu, et lui mériter d'être admise à la présence et à la société de Dieu; Jésus-Christ ayant dit que personne ne peut aller jusqu'à son Père que par lui : *Nemo venit ad Patrem, nisi per me;* et saint Jean et saint Paul : Que toute grâce est venue par Jésus-Christ, et que c'est en lui qu'on trouve tout; c'est de lui que tout dérive, c'est par lui qu'on ob-

tient tout : *Gratia per Jesum Christum* (*Joan.*, I, 17); *Ex Ipso, et per Ipsum, et in Ipso sunt omnia* (*Rom.*, XI, 36).

Les anges eux-mêmes ne purent donc obtenir la grâce qui les sanctifia, qui les éleva jusqu'à Dieu, que par Jésus-Christ; et par conséquent il a été nécessaire, dit saint Thomas, que le mystère de l'Incarnation fût révélé, en commun, à tous les anges au moment de leur création : *Oportuit de mysterio Incarnationis omnes a principio communiter edoceri.* C'est ce qui est arrivé, dit encore saint Thomas. Car, en effet, tout ce que les prophètes connurent depuis, par la révélation divine, touchant le mystère de la grâce, a été révélé aux anges d'une manière beaucoup plus excellente et beaucoup plus parfaite : *Quidquid prophetæ cognoverunt per divinam revelationem de mysterio gratiæ, multo excellentius est angelis revelatum* (I. p. q. 57, a. 5, *ad* 2 *et* 3).

A la lumière de cette révélation les anges ayant connu d'avance le grand mystère du Verbe, devant, dans la plénitude des temps, s'unir à la nature humaine et se faire homme, ils y soumirent leur entendement, et l'adorèrent; ils placèrent, dans ses mérites, toute leur confiance et leur amour; et par cette foi, cette espérance et cet amour ils furent confirmés dans la grâce, et furent admis à la vision béatifique de Dieu. Ce qui a fait dire à saint Bernard que le même Jésus-Christ, qui a été le sauveur de l'homme, a été aussi le sauveur de l'ange; mais de l'homme dès le moment de l'Incarnation, de l'ange dès le moment de la création : *Idem quippe et angeli Salvator*

et hominis : sed hominis ab Incarnatione, angeli ab initio creaturæ (*Serm.* I, *de Circum.*).

7. Il faut, à plus forte raison, admettre que la même révélation a été faite à l'homme avant même qu'il eût péché. Ni lui non plus n'a pu recevoir que par Jésus-Christ la grâce sanctifiante qui l'élevait à l'ordre surnaturel, à l'ordre déifique, et qui lui fit désirer, mériter la dernière béatitude, la vision de Dieu, à laquelle Dieu avait daigné le destiner. Par conséquent Adam, dit saint Thomas, avant même sa révolte contre Dieu, a connu par révélation le mystère de l'Incarnation, et a eu la foi explicite en Jésus-Christ; non pas la foi en Jésus-Christ comme devant le racheter du péché dont Adam ne se doutait pas qu'il dût se rendre coupable, mais la foi en Jésus-Christ comme le moyen nécessaire, le moyen unique de parvenir à la dernière béatitude dans la gloire : *Ante peccatum, Adam habuit fidem explicitam de Christi Incarnatione, prout ordinabatur ad consummationem gloriæ* (II. 2ᵉ, q. 2, a. 7).

Et saint Paul lui-même, en nous présentant, au chapitre cinquième de son Epître aux Ephésiens, Adam, encore innocent, révélant pour la première fois au monde le grand et touchant mystère de l'union de Jésus-Christ avec son Eglise; saint Paul, dis-je, dans cet admirable passage, ne laisse aucun doute que le mystère de l'Incarnation n'ait été révélé au premier homme avant sa chute, pendant le sommeil mystérieux qui précéda la formation et la naissance de la première femme.

Cette magnifique doctrine, loin de diminuer le

poids immense de la reconnaissance que nous devons à Jésus-Christ, l'augmente et l'élève.

Le Verbe ayant décidé de descendre dans la création, de s'y unir sans s'y confondre, pouvait bien prendre, d'après saint Paul, la nature angélique; mais il ne l'a pas fait. Il lui a préféré la race d'Abraham, la nature humaine : *Nusquam angelos apprehendit, sed semen Abrahæ* (*Hebr.*, II, 16). Et pourquoi? Parce qu'il a voulu avoir égard à l'homme, parce qu'il a aimé l'homme.

Nous avons vu, mes Frères, que les anges, quatre-vingt dix-neuf fois plus nombreux, d'après le calcul de saint Thomas, que tous les hommes qui ont vécu, vivent et vivront sur cette terre jusqu'à la fin du monde, ne se distinguent pas entre eux par des individus, mais par des espèces; car chaque ange, ayant un degré de différence spécifique d'intelligence, est à lui seul une espèce.

Nous avons vu que cette immense multitude d'esprits forme avec Dieu et l'homme une immense échelle d'êtres intelligents, en tête de laquelle est l'Intelligence Incréée, reflétant sa lumière sur toutes les intelligences créées; et en bas, au dernier degré, se trouve l'intelligence de l'homme, la plus imparfaite de toutes les intelligences, au point qu'elle a besoin du corps, des fantômes singuliers que lui transmet le corps, pour s'élever à l'universel, pour comprendre.

Or, si le Verbe éternel, dans sa descente dans la création, s'était arrêté à l'un des degrés intermédiaires de cette interminable échelle des êtres intelli-

gents, les degrés inférieurs, et l'homme, qui en est le dernier degré, seraient restés en dehors de son action restauratrice. Les dernières espèces des anges, et l'homme en particulier, seraient restés à l'état purement naturel, privés de la grâce, de ce mystérieux reflet, de cette communication ineffable de la perfection divine, qui seule transforme, élève l'être créé jusqu'à l'Etre Incréé, et le rend digne de paraître en sa présence, de demeurer en sa compagnie. L'homme aurait été exclu de la béatitude dernière de la créature intelligente, de la vision de l'Etre infini dans son essence.

Qu'a-t-il donc fait ce Verbe divin? Il a parcouru tout entière, jusqu'à sa dernière marche, l'immense échelle des êtres intelligents. Il est venu jusqu'à l'homme, il s'est fait homme, et par là il a compris, il a renfermé dans son action restauratrice toutes les espèces supérieures à l'homme, tous les anges, tous les esprits, s'il s'en trouve dans les divers systèmes célestes dont chaque étoile est le soleil et le centre, tout comme le soleil est l'étoile et le centre de notre système; mais il y a compris, il y a renfermé aussi l'homme, il l'a mis en état de pouvoir, lui aussi, aspirer à la béatitude qui lui est propre en tant qu'être intelligent, et mériter la vision et la société de Dieu.

C'est donc pour l'avantage de l'homme, c'est pour l'amour de l'homme, pour le bonheur éternel de l'homme, que le Verbe de Dieu est descendu du ciel et s'est fait homme : *Qui propter nos homines, et propter nostram salutem, descendit de cœlis, et homo*

factus est; et c'est ainsi que, indépendamment même du péché de l'homme, tout l'ordre intellectuel a été relevé par le mystère du Dieu qui s'est fait homme, et que TOUT a été restauré par Jésus-Christ : *Instaurare* OMNIA *in Christo* (*Ephes.*, I, 10).

8. Mais dans la condition toute particulière à laquelle s'était réduit l'homme, il avait besoin d'une intervention divine toute particulière; il avait besoin non-seulement d'être relevé, comme l'ange, de sa misère, de son impuissance naturelle, en tant qu'être imparfait, mais aussi d'être réconcilié, racheté, en tant qu'être coupable. Créé et établi dans l'état de grâce, et par la grâce revêtu des droits à la gloire, il ne sut pas garder son bonheur et sa dignité. Se laissant tromper par Satan, et bien plus encore par son orgueil, il voulut parvenir par la haine et la révolte à sa dernière béatitude, à la science parfaite de Dieu, qui ne devait être que le prix de son obéissance et de son amour.

Il tomba dans un péché qui réunit en lui un faisceau, une multitude de péchés. Il devint odieux au Dieu qui l'avait créé et comblé de toutes ses miséricordes; il tomba dans un véritable esclavage par rapport à Satan, par qui il s'était laissé vaincre, et par rapport au péché, auquel il s'était livré par un désordre de sa volonté, dont rien ne pouvait atténuer la culpabilité.

Dès ce moment, sa constitution physique, aussi bien que sa constitution morale, fut altérée. Il se trouva corrompu dans toutes ses tendances, blessé dans toutes ses facultés, bouleversé dans tout son être.

Des parents malades ne peuvent pas engendrer des enfants sains. Adam pécheur, et corrompu jusque dans la moelle des os, n'engendra qu'une race pécheresse et corrompue ; et le péché originel du père, se reproduisant par la génération dans tous ses enfants, infecta toute l'espèce humaine.

A ce malheur de leur naissance, les hommes ne tardèrent pas à ajouter d'autres excès par la perversité de leur volonté. Ils oublièrent le Créateur, sa religion traditionnelle et ses lois, et se livrèrent presque généralement à l'idolâtrie et aux passions.

Toute insulte est d'autant plus grave que plus grande est la dignité de la personne qui en est l'objet. En raison donc de la Majesté infinie que l'homme avait insultée par sa révolte, ses péchés avaient quelque chose d'infini dans leur malice, qui ne pouvait être pardonné qu'en vue d'une satisfaction infinie.

Triste condition de l'homme donc ! s'écrie saint Augustin. Le péché ayant été commis par l'homme, c'est l'homme qui devait l'expier. Mais, ayant été commis contre la majesté infinie de Dieu, qui ne peut trouver qu'en elle-même une satisfaction digne d'elle, le péché ne pouvait être expié que par un Dieu : *Peccatum Adæ tantum erat ut illud non deberet solvere nisi homo, sed non posset nisi Deus.*

Or, encore une fois, le moyen que l'homme, livré à lui-même, pût jamais s'élever à un mérite infini, à une sainteté infinie, pour pouvoir présenter à Dieu, pour le péché de son origine et pour ses péchés actuels, une satisfaction infinie? La réconciliation donc de l'homme pécheur avec son Dieu paraissait impos-

sible d'une impossibilité absolue; sa perte était sans ressource, sa mort sans remède; sa vie était sans espérance, sa mort sans consolation.

Mais ce qui était impossible à la misère de l'homme a été possible à la charité infinie de Dieu, par le moyen du grand mystère du Verbe de Dieu qui s'est fait homme.

Ce Verbe divin n'a pas pris l'humanité toute saine, impassible, immortelle; il n'a pas pris l'humanité telle qu'elle était dans l'état de l'innocence de l'homme. Il a pris l'humanité faible, malade, assujettie aux souffrances et à la mort; il a pris l'humanité telle qu'elle était devenue après le péché de l'homme. Il a pris, dit saint Paul, une chair qui, sans être entachée par le péché, avait toute la ressemblance extérieure avec la chair du péché : *In similitudinem carnis peccati* (*Rom.*, VIII, 3); et dès-lors capable de souffrir, de mourir pour le péché et d'expier le péché.

Mais sous les peaux odieuses d'Esaü, sous le voile de cette chair du péché, le vrai Jacob, le Verbe éternel, a conservé sa voix divine, la sainteté, les mérites, les droits, la dignité de Fils de Dieu. Par l'unité de la personne, dans laquelle en Jésus-Christ sont substantiellement unies les deux natures, le Dieu, ainsi que nous venons de le remarquer, est véritablement homme et l'homme véritablement Dieu. Véritablement homme, il a pu être humilié, souffrir, mourir comme tout autre homme; mais, véritablement Dieu, il a pu donner à ces humiliations, à ces souffrances, à cette mort, la valeur, le mérite infini des ac-

tions de Dieu, et offrir à Dieu une satisfaction infinie.

C'est ainsi que, comme l'avait prédit David, la vérité des décrets de Dieu et la paix et la réconciliation de l'homme, la justice infinie de Dieu et sa miséricorde infinie, se rencontrant en Jésus-Christ, se sont embrassées, se sont donné un baiser mutuel, se sont unies, et ont triomphé : *Misericordia et veritas obviaverunt sibi : justitia et pax osculatæ sunt* (*Psal.* LXXXIV, 11).

9. Mais souvenons-nous du grand et profond mystère que saint Paul nous a révélé touchant Jésus-Christ crucifié, lorsqu'il a dit : Voyez-vous ce divin corps suspendu sur une croix? Eh bien! sachez que ce n'est pas là le corps d'un seul homme. Nous sommes certains que c'est notre vieil homme, c'est l'homme du péché, c'est notre humanité coupable tout entière qui a été crucifiée en Jésus-Christ et avec Jésus-Christ, afin que, par ce moyen, le corps du péché, l'immense dette que l'humanité a contractée par le péché, fût effacée, détruite et anéantie : *Nos scimus quia vetus homo noster simul crucifixus est, ut destruatur corpus peccati* (*Rom.*, VI, 6).

Il suit de là, dit saint Léon, que, comme c'est à nous tous qu'appartient ce qu'a engendré la sainte virginité de la mère, c'est aussi à nous tous qu'appartient ce que la rage impie des Juifs a suspendu à la croix, ce qui a reposé au tombeau, ce qui, le troisième jour, est ressuscité de la mort : *Nostrum est quod peperit materna virginitas; nostrum est quod hebraicà crucifixit impietas; quod exanime jacuit; quod tertia die resurrexit* (*Serm.* 13, *de Pass.*). Et c'est parce

que Jésus-Christ a représenté, a réuni, a porté en lui-même la nature de tous, sans le péché, qu'il a pu plaider la cause de tous, prendre à cœur les intérêts de tous, et satisfaire pour tous les péchés : *Per eum agebatur omnium causa, in quo erat omnium natura sine culpa* (*Serm.* 8, *de Pass.*).

C'est-à-dire que Jésus-Christ, ayant agi en qualité de second Adam, de second père de toute l'humanité, au nom et à la place de toute l'humanité, tous ses mystères sont des mystères personnels communs à toute l'humanité.

Nous n'avons donc qu'à nous unir à Jésus-Christ par nos pensées, nos sentiments et nos œuvres, par la foi, l'espérance et la charité ; nous n'avons qu'à devenir membres de Jésus-Christ, nous incorporer à Jésus-Christ par le baptême et par la pénitence ; nous n'avons, selon l'expression de saint Paul, qu'à être en Jésus-Christ et à Jésus-Christ : *Iis qui sunt in Christo Jesu* (*Rom.*, VIII, 9).

A cette seule condition, notre péché d'origine, aussi bien que tous nos péchés actuels, cessent de nous être imputés; ils sont effacés comme si nous ne les avions pas commis : *Non reputans illis delicta ipsorum* (II *Cor.*, V, 19). A cette seule condition, notre vieil homme crucifié et mort avec Jésus-Christ n'existant plus, il n'y aura plus aucun acte de condamnation contre nous, comme tout acte de la justice humaine n'a plus d'effet dès l'instant où meurt le coupable qu'elle poursuivait : *Nihil nunc damnationis est iis qui sunt in Christo Jesu* (*Rom.*, VIII, 9).

A cette seule condition, la résurrection de Jésus-

Christ devenant aussi un mystère personnel pour chacun de nous, nous ne serons que de nouvelles créatures, des êtres nouveaux : *Sed de nova creatura*; des créatures, des êtres participant à tous les priviléges, à toutes les grâces, à tous les droits, à toutes les qualités de Jésus-Christ, et pouvant nous appeler, nous considérer comme de véritables fils de Dieu, et, par là, des héritiers légitimes du royaume de Dieu, de la félicité de Dieu, aux mêmes titres que Jésus-Christ; car nous serons devenus par grâce ce que Jésus-Christ est par nature : *Si Filii, et hæredes; hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi* (*Rom.*, VIII, 17).

Dès que nous nous serons unis à Jésus-Christ par les sacrements, qui sont les conditions nécessaires pour devenir un seul corps avec Jésus-Christ et participer à tous ses droits : *Multi unum corpus sumus in Christo* (*Rom.*, XII, 5); en vertu de l'esprit d'adoption d'enfants de Dieu que nous aurons reçu, nous pourrons, avec une sainte hardiesse, crier haut, appeler Dieu notre père : *Accepistis spiritum adoptionis in quo clamamus : Abba, Pater* (*Rom.*, VIII, 15). Nous n'avons plus rien à craindre, nous avons tout à espérer. Nous pouvons nous présenter à la justice de Dieu, et lui dire : Justice éternelle, que voulez-vous de moi? J'avais, il est vrai, contracté envers vous des dettes énormes par mes péchés; mais maintenant que je me suis uni à mon Rédempteur, à Jésus-Christ, que je suis devenu Jésus-Christ, je ne vous dois plus rien. En lui et par lui j'ai tout payé, j'ai tout satisfait, et au-delà de ce que je vous devais ? *Copiosa apud eum redemptio* (*Psal.* CXXIX, 7).

Pour des fautes dont le nombre est fini, je viens de vous donner une satisfaction infinie. Le corps de mes iniquités est aboli, est détruit. Descendez donc, inclinez-vous vers moi, tendez votre main et pardonnez-moi ; car le vieil homme, l'homme coupable, le débiteur impuissant que vous poursuiviez en moi n'est plus ; il est mort avec Jésus-Christ sur la croix : *Nos scimus quia vetus homo noster crucifixus est, ut destruatur corpus peccati.* Désormais je suis un homme nouveau. J'appartiens à Jésus-Christ ; je suis en lui, avec lui, je suis lui ; et dès-lors je suis aussi fils de Dieu comme lui ; j'ai droit avec lui au même héritage, à la même gloire que lui, et vous ne pouvez pas me la refuser : *Si filii, et hæredes; hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi.*

Ainsi donc la satisfaction de Jésus-Christ est commune, par son extension, à tous les hommes qui veulent se l'appliquer. Ajoutons qu'elle est aussi commune à tous les siècles par sa durée.

10. L'Agneau de Dieu, nous venons de le voir, a été immolé dès l'origine du monde ; *Agnus occisus ab origine mundi* (*Apoc.*, XIII, 8). C'est-à-dire que la miséricorde de Dieu, ne voulant pas laisser l'homme, pendant les quatre mille ans qui ont précédé l'Incarnation du Verbe, sans l'espérance, sans l'unique moyen de sa réconciliation, de son pardon, de son salut, révéla à l'homme, dès l'origine des temps, le grand mystère du sacrifice du Fils de Dieu pour l'homme, qui devait s'accomplir dans la plénitude des temps ; et ce mystère cru, espéré, aimé, et, selon la belle expression de saint Paul, salué de loin,

A longe salutantes (*Hebr.*, VI, 13), par les hommes, eut la même efficace, produisit les mêmes effets salutaires et déifiques comme mystère futur, qu'il a produits depuis comme mystère passé.

C'est ainsi que, comme l'a dit l'Ecriture Sainte, la Sagesse divine, qui devait se faire homme, releva de l'abîme du péché, où il était tombé, le premier homme; *Sapientia illum qui primus formatus est a Deo, eduxit a delicto suo* (*Sap.*, X, 2). C'est ainsi que tous les anciens patriarches, tous les prophètes, tous les justes de l'ancien temps, qui se trouvaient en plus grand nombre qu'on ne pense, non-seulement chez le peuple d'Israël, mais aussi chez les peuples gentils, ont été sauvés. Les sacrifices qu'ils offraient dans tous les temps et dans tous les lieux n'étaient que la confession publique de la chute de l'homme, du besoin qu'avait l'homme d'une réconciliation par le moyen du sacrifice du Rédempteur; ils n'étaient que la figure de ce grand sacrifice qui seul, en les réalisant d'une manière infiniment parfaite, devait les faire cesser; ils n'étaient qu'un acte solennel de foi et d'espérance dans le mérite infini du sacrifice du Messie.

Et par cette foi plus ou moins explicite, par cette espérance plus ou moins vive, unies au repentir, le mystère de la croix, avant même de s'accomplir, sanctifia, sauva les justes, les pénitents qui l'ont précédé, tout comme il a sanctifié, sauvé, après s'être accompli, tous les justes et tous les pénitents qui l'ont suivi.

C'est ainsi, dit saint Paul, que par une seule et

même oblation, que Jésus-Christ a faite dans un temps, il a sanctifié et sauvé les hommes de tous les temps qui ont voulu en profiter; *Una oblatione consummavit in sempiternum sanctificatos* (*Hebr.*, x, 11). Et son action réparatrice, expiatrice, est commencée pour le monde dès l'origine du monde, pour ne cesser jamais dans le monde; *Agnus occisus ab origine mundi.*

11. C'est, mes Frères, cette économie ineffable du mystère de l'Incarnation, ce sont ces effets si disparates obtenus par un seul et unique moyen, c'est ce faisceau de mystères accomplis par un seul mystère, c'est cette restauration universelle du monde dans toutes ses parties et par des applications différentes; c'est cette sublime philosophie de la religion que saint Paul exposait lorsque, élevant le style à la hauteur de la pensée, il disait : Toutes les choses visibles et invisibles, terrestres et célestes, ont été créées par Jésus-Christ, et ne subsistent que par lui et en lui; *Universa, visibilia et invisibilia, in cœlis et in terra, per ipsum creata sunt, et in ipso constant* (*Colos.*, i, 17). Car le Verbe, dit le grand saint Augustin en expliquant ces passages de saint Paul, est une certaine FORME, mais une certaine forme qui n'a pas été formée; mais une forme formant tout ce qui a été formé, une forme incommutable; une forme qui ne connaît pas de déchéance, qui n'a pas de défaut, qui n'est mesurée par aucun temps, qui n'est restreinte à aucun lieu; surpassant tout, existant en tout, comme le fondement sur lequel tout est, et le sommet sous lequel tout est or-

donné. Si tu dis que tout est dans le Verbe, tu ne dis que le vrai; oui, tout est en lui; mais puisqu'il est Dieu, tout est aussi au-dessous de lui (1).

Et par conséquent aussi, dit encore saint Paul, toutes ces mêmes choses qui sont au ciel ou sur la terre ont été pacifiées, réconciliées, réunies à Dieu par Jésus-Christ, au moyen du sang qu'il a répandu sur la croix; *Et per eum reconciliare omnia in ipsum; pacificans per sanguinem crucis ejus, sive quæ in cœlis, sive quæ in terris sunt* (*Ibid.*, 20). Et c'est en s'appuyant sur cette magnifique théologie de saint Paul, que l'Eglise aussi, dans une de ses hymnes, chante, confesse et annonce la grande vérité : Que non-seulement la terre et la mer, mais les étoiles aussi, le ciel et l'univers entier, ont été lavés, purifiés, ennoblis, divinisés par le bain mystérieux du sang de Jésus-Christ : *Terra, pontus, astra mundus, hoc lavantur flumine.*

Ce n'est pas que le péché originel ait infecté même les cieux et les habitants des astres, s'il est vrai que dans les astres aussi il y a des habitants. La faute d'Adam n'a pu pénétrer là où n'est pas la génération et la race d'Adam. Ainsi, ni les Anges, ni les autres créatures intelligentes qui peuvent se trouver dans

---

(1) Est enim (Verbum) forma quædam, forma non formata, sed forma omnium formatorum; forma incommutabilis, sine lapsu, sine defectu, sine tempore, sine loco, superans omnia, existens in omnibus, et fundamentum quoddam in quo sunt, et fastigium sub quo sunt. Si dicis, « Omnia in illo sunt, » non mentiris. In illo sunt omnia, et tamen, quia Deus est, sub illo sunt omnia (Serm. 117, *de Verb. Evangel.*)

les globes célestes, n'ont eu besoin d'être rachetés du péché. Mais c'est que les anges et tous les autres esprits, quelles que soient leur nature et leur condition d'existence, ont eu besoin, eux aussi, d'être élevés de l'état de nature à l'état de grâce, d'être sanctifiés, d'être transformés, et placés dans l'ordre surnaturel, afin de plaire à Dieu, et entrer en société d'amour, en communion de gloire et de bonheur avec Dieu ; et qu'ils n'ont obtenu tout cela que par Jésus-Christ, ce qui a fait dire à saint Bernard : « Le même Jésus-Christ qui a, par sa main charitable, relevé l'homme de sa chute, a empêché l'ange de tomber. Le même Jésus-Christ qui a brisé les liens de l'esclavage de l'homme, a soutenu l'ange, afin qu'il ne devînt pas esclave. Le même Jésus-Christ qui a délivré l'homme, a sauvé l'ange aussi ; de sorte que l'ange aussi bien que l'homme, en différente manière, a eu part à la même rédemption : *Qui erexit hominem lapsum, dedit angelo ne laberetur; sic illum a captivitate eruens, sicut hunc a captivitate defendens, solvens illum, servans istum, et hac ratione fuit æqua utrique redemptio* (*Serm.* 22, *in Cant.*).

12. Mais, dans cette rédemption unique, la plus large part a été faite à l'homme ; c'est à l'homme qu'elle a été appliquée dans une plus grande abondance, avec un plus grand amour.

Qu'il soit donc vrai que, sans le péché de l'homme, Jésus-Christ, ainsi que l'enseigne l'école que je viens de citer, ne serait pas venu jusqu'à l'homme comme Rédempteur de l'homme : *Si Adam non peccasset,*

Christus non venisset ut Redemptor; qu'il soit vrai qu'il serait venu seulement comme sanctificateur, comme divinisateur de toute la création, attendu qu'un médiateur divin était toujours nécessaire à toutes les intelligences créées, même innocentes, afin de pouvoir s'élever à l'état de grâce et mériter la gloire; il n'en sera pas moins vrai que le Fils de Dieu est devenu véritablement et d'une manière toute particulière le médiateur de l'homme, la victime du péché de l'homme, le rédempteur de l'homme, qui s'est uni à l'homme, s'est immolé à l'homme, et est mort pour l'homme, pour sauver l'homme.

D'abord parce que la condition de l'homme, relégué aux dernières limites de la création intellectuelle, exigeait que le Restaurateur universel vînt jusqu'à l'homme, afin de comprendre l'homme aussi dans son action restauratrice; ensuite parce que, dans l'état déplorable où était tombé l'homme, à cause de ses péchés, il avait besoin des humiliations, des souffrances, de la mort du Dieu-homme pour être racheté, réconcilié, sauvé. Les humiliations donc, les souffrances, la mort de Jésus-Christ, sont l'œuvre des péchés de l'homme et de la miséricorde de Dieu; et c'est à nous, hommes, à répéter toujours, dans les transports de notre admiration et de notre amour reconnaissant : que c'est pour l'homme que Jésus-Christ est mort, et que son sacrifice sanglant n'a été offert que pour le salut de l'homme; *Propter nos homines et propter nostram salutem*

descendit de cœlis... et homo factus est. Crucifixus, mortuus, et sepultus est.

Mais par le même mystère par lequel la nature humaine a été réconciliée, rachetée, parce qu'elle était coupable, la nature angélique et toutes les autres intelligences qui peuvent exister dans l'univers, ont été relevées, parce qu'elles étaient imparfaites.

Ainsi Jésus-Christ est tout; tout est par Jésus-Christ; rien de vrai, rien de bon, rien de saint, de divin, de parfait, que de lui et par lui; *Ex ipso et per ipsum et in ipso sunt omnia.* Les autres êtres intelligents, en différentes manières et selon les besoins qu'ils en avaient, ont tous participé à son action divinisatrice. Tout ayant été créé par lui comme cause exemplaire de tout, *Omnia per ipsum facta sunt*, tout a été restauré, élevé par lui comme cause efficiente de tout; *Instaurare omnia in Christo.*

Le mystère des opprobres, des peines, de la mort de Jésus-Christ, est notre mystère à nous, qui avions besoin d'un remède pareil. Mais quant à l'union du Verbe avec la nature humaine, et, par là, avec toute la création entière des esprits et des corps, qui a été résumée, représentée dans l'homme esprit et corps lui-même, ce mystère unique a compris toutes les natures créées dans l'étendue de ses effets divins; a été le sacrifice de tous les temps, de tous les lieux; l'action immense, l'œuvre universelle; et le ciel et la terre, les étoiles et les mers, les Anges et les hommes, l'univers entier, a été restauré, purifié, en-

nobli par le sang de Jésus-Christ : *Pacificans per sanguinem crucis ejus, sive quæ in cælis, sive quæ in terra sunt. Terra, pontus, astra, mundus, hoc lavantur flumine.*

13. O grand et sublime mystère! ô mystère immense, mystère infini! O la grande lumière qu'il reflète sur tout l'ordre universel! Oh! qu'il est facile, à l'aide de cette lumière, de saisir le lien entre l'ordre matériel et l'ordre spirituel, entre la nature et la grâce, entre la création et la rédemption, entre les créatures et le Créateur! C'est cette théologie sublime du mystère du Dieu incarné que saint Paul résumait en trois mots, comme dans une merveilleuse formule, en disant : « Tout est à vous, vous êtes à Jésus-Christ, Jésus-Christ est à Dieu : *Omnia vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei* (I *Corinth.*, III, 23).

Comme l'homme, en résumant dans sa personnalité humaine tous les corps et tous les esprits, est, dans l'ordre naturel, le lien de tous les éléments, de tous les corps et de tous les esprits; de même Jésus-Christ, en résumant, dans sa personnalité divine unie à l'humanité, tous les corps, tous les esprits, et Dieu lui-même, est, dans l'ordre surnaturel, le lien nécessaire entre tous les corps, les esprits et Dieu. Comme, dans l'homme et par l'homme, Dieu reçoit les hommages même de la nature corporelle; de même, en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, il reçoit, mais d'une manière plus noble, plus sublime et plus parfaite, les hommages de toute la nature intelligente.

Par la création de l'homme, l'ordre matériel a été élevé à l'ordre spirituel. Par l'incarnation du Verbe, l'ordre matériel et spirituel est élevé à l'ordre divin. Dans l'homme et par l'homme, la matière est élevée jusqu'à l'intelligence; en Jésus-Christ, l'intelligence et la matière sont élevées jusqu'à Dieu. Tout se spiritualise dans l'homme, tout se divinise en Jésus-Christ. L'homme est le médiateur entre la nature matérielle et la nature spirituelle; Jésus-Christ est le médiateur entre la nature spirituelle et la nature divine, et Dieu est la fin dernière de tous les êtres, pour les rendre heureux en lui et avec lui.

La nature sensible est ennoblie dans l'homme par la création : la nature spirituelle est haussée en Jésus-Christ par l'Incarnation; la nature sanctifiée est unie à Dieu par la béatitude. Ainsi, le monde de la nature élevé au monde de la grâce; le monde de la nature et de la grâce absorbé dans le monde de la gloire; la création, la rédemption, la béatitude: la nature, la grâce, la gloire ; voilà les trois termes renfermant toute l'action divine; voilà les trois mystères résumant tous les mystères; voilà le lien de toutes les vérités, le but de toute la religion, les harmonies de tout l'univers : *Omnia vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei.*

Il a donc eu raison, ce Fils de Dieu fait homme et mourant pour l'homme, au moment où il accomplissait ce grand mystère qui devait changer la condition du monde, de prononcer cette grande et profonde parole qui, en ébranlant l'univers, y a répandu l'es-

pérance et la consolation : « Tout est consommé; *consummatum est* (*Joan.*, XIX, 30). »

Oh! qu'il est non-seulement impie, mais encore insensé, stupide, l'homme qui rejette le mystère du Dieu fait homme, le mystère qui, seul, explique Dieu, l'homme, l'univers; le mystère de la restauration de l'univers, de la gloire de Dieu, de la grandeur, du bonheur véritable de l'homme! Qu'il est impie, insensé, stupide, l'homme qui, en repoussant ce mystère, s'isole du ciel et de la terre pour s'unir à l'enfer, et lance le blasphème contre Celui qui reçoit les hommages de toute la création!

Car, comme dans tous les points du temps et de l'espace, dans les régions supérieures aussi bien que les régions les plus basses de la création, on prend part à la médiation de Jésus-Christ, on profite de son sacrifice; de même en présence de Jésus-Christ, au nom de Jésus-Christ, dit saint Paul, dans le ciel, sur la terre et dans les profondeurs de l'abîme, toute hauteur s'abaisse, toute grandeur se rapetisse, toute science s'incline, tout front se courbe, tout genou fléchit, toute intelligence croit, tout esprit adore, toute âme espère, tout cœur aime, toute langue bénit, toute bouche confesse que notre Seigneur Jésus-Christ, tout en étant véritablement homme, n'en est pas moins le Fils de Dieu; et, tout en ayant subi tant de peines et d'humiliations sur la terre, n'en règne pas moins au plus haut de la gloire, à la droite de son divin Père dans le ciel : *In nomine Jesu, omne genu flectitur cœlestium, terrestrium et infernorum; et omnis lingua confitetur quia Dominus Jesus*

Christus in gloria est Dei Patris (*Philip.*, II, 10).

Voici, mes très-chers Frères, comment la raison catholique s'explique le mystère de l'Incarnation dans ses rapports avec la création tout entière. J'ose espérer que vous voudrez bien reconnaître, à cette dernière preuve, l'immense supériorité de cette raison catholique sur la raison philosophique, sa solidité, sa grandeur, sa gloire, dans tout ce qui touche à la religion. Je n'ai maintenant que deux mots à vous adresser, après un instant de repos. Encore quelques minutes donc de votre bienveillante attention.

TROISIÈME PARTIE.

CONCLUSION.

14. PARVENU à la fin des conférences religieuses que l'on m'avait chargé de faire ici, je sens, mes très-chers Frères, le besoin de vous exprimer ma plus vive reconnaissance pour la faveur avec laquelle vous avez bien voulu m'entendre, pour l'indulgence avec laquelle vous m'avez jugé.

Mais tout en vous remerciant, je sens aussi le besoin de vous féliciter, de tout mon cœur, pour les sentiments que, à cette occasion, j'ai eu le bonheur de découvrir en vous, pour l'édification que vous m'avez donnée.

Saint Paul disait aux fidèles de la primitive Eglise : « Nous autres chrétiens, avons le sens de Jésus-Christ, et par là nous connaissons la grandeur et le prix des dons que Dieu nous a faits : *Nos autem sen-*

sum Christi habemus, ut sciamus quæ a Deo donata sunt nobis (I *Corinth.*, II, 16). »

Or, à ma plus grande satisfaction dans le Seigneur, j'ai dû me convaincre, dans le cours de ma prédication ici, que vous possédez vraiment, mes Frères, ce sens précieux de Jésus-Christ.

Etranger à la France par la naissance, quoique presque autant Français qu'Italien par mes sympathies et par mes affections, et ne possédant pas assez votre belle langue, je n'ai pas pu vous attirer par ces beautés du langage et du style, qui forment l'une des plus puissantes ressources de vos plus grands orateurs sacrés, si justement célèbres. Qu'est-ce donc qui a pu vous intéresser dans ma prédication, sérieuse comme la religion, simple comme l'Evangile? Rien que le fond des doctrines que je vous ai exposées, et pas autre chose.

Je n'ai ménagé ni l'orgueil de la raison se posant comme la seule source, le seul juge du vrai et du bon en matière de religion, ni la corruption du cœur n'applaudissant qu'à ces interprétations de l'Evangile qui flattent les passions aux dépens de la vérité.

Je n'ai insisté que sur la nécessité de se soumettre au joug de la foi de Jésus-Christ, au poids de ses lois. Je n'ai insisté que sur le bonheur qu'on ne rencontre que dans la grandeur du dogme et dans la sévérité de la morale chrétienne.

Or, des hommes trouvant de l'attrait dans une prédication pareille sont, à mes yeux, des esprits sérieux, des âmes aux instincts nobles et élevés, des chrétiens ayant le sens de Jésus-Christ, et pouvant, sans se faire

illusion, se rendre le témoignage que se rendait saint Paul, et répéter avec lui : *Nos autem sensum Christi habemus, ut sciamus quæ a Deo donata sunt nobis.*

Je n'oublierai jamais l'enthousiasme de la joie sainte que vous avez fait éclater dimanche dernier en entendant l'exposition du mystère de Jésus-Christ, et qui a fait passer dans mon cœur la profonde émotion du vôtre.

15. Que vous dirai-je donc au moment de prendre congé de vous pour cette année, et ne sachant pas s'il est dans les desseins de Dieu que je revienne vous évangéliser encore l'année prochaine? Ah! je ne puis que vous prier, vous conjurer de ne pas laisser éteindre, de garder soigneusement en vous cet esprit, ce sens de Jésus-Christ : *Spiritum nolite extinguere*, car c'est là, et non pas ailleurs, le véritable moyen de restauration de votre patrie et de vous-mêmes.

Je dis, de votre patrie d'abord. Frères et amis, j'ai pu être méconnu et même calomnié dans ces derniers temps ; mais je déclare, en présence de Dieu et des hommes, que dans la part que j'ai prise, malgré moi, aux derniers événements de mon pays, je n'ai eu d'autre but que les véritables avantages du peuple, que j'aime; de la religion que j'adore; de l'Eglise, à laquelle je suis profondément dévoué. J'ai pu me tromper dans le choix des moyens pour atteindre ce but; mais je ne me suis pas trompé dans mes sentiments et dans mes intentions, et l'immense majorité de tout ce que votre Paris renferme d'esprits distingués et d'âmes généreuses a rendu justice à ces intentions, à ces sentiments. J'ai dû m'en convaincre aux sym-

pathies que j'ai eu le bonheur de rencontrer parmi vous, et dont je suis profondément touché et sincèrement reconnaissant, et aux témoignages d'estime qui m'ont environné et qui m'ont bien dédommagé des attaques partielles de l'ignorance ou de la mauvaise foi.

Mes paroles ne peuvent donc vous être suspectes, lorsque je vous dis : Frères et amis, restez soumis à l'enseignement de Jésus-Christ, attachés à son Eglise ; travaillez à la propagation de cet enseignement, à l'affermissement de cette Eglise dans votre patrie, si vous voulez y rétablir, avec la solidité de l'ordre, le bonheur de la paix.

Les choses ne se conservent que par les mêmes moyens qui les ont produites. La France n'est la nation très-civilisée que parce qu'elle a été la nation très-chrétienne, et parce qu'elle a développé le christianisme dans toutes ses conséquences. La France ne doit qu'au christianisme sa force, sa grandeur et sa gloire. Ce n'est donc que par la fidélité au christianisme qu'elle peut conserver ces avantages et s'assurer sa suprématie morale et la puissance de son action civilisatrice du monde.

Je lis dans toutes vos rues, en tête de tous vos établissements publics, ces trois mots : *Liberté, Égalité, Fraternité*. Mais, mon Dieu, la véritable liberté n'est que la justice pour tous ; la véritable égalité n'est que l'humilité ; la véritable fraternité n'est que la charité. Or, la justice, l'humilité, la charité ne sont que les trois vertus dans lesquelles se résume toute la morale chrétienne ; ne sont que trois plantes qui ont poussé

au pied de la croix, arrosées et fécondées du sang de Jésus-Christ; ne sont que trois sœurs sorties du côté ouvert de Jésus-Christ en compagnie de l'Eglise.

Transportées loin de la croix, ces plantes divines se dessèchent; séparées de Jésus-Christ, ces trois sœurs perdent toute la puissance de leur vie, tous les charmes de leur beauté. En dehors de l'influence, de la tutelle de l'Eglise, la fraternité n'est que conspiration, l'égalité n'est que destruction, la liberté n'est qu'anarchie, et les trois sœurs, au lieu d'y apporter le bonheur, changées en véritables furies, ne seront que le fléau de la société.

Hélas! de trop funestes expériences ont dû vous apprendre que ne vouloir faire de l'ordre que par la force, de la civilisation que par la science, du bonheur que par les intérêts, de la société que sans Dieu, c'est de la folie autant que de l'impiété.

Tâchez donc, chacun dans la mesure des moyens qui sont en son pouvoir, d'exciter et de raffermir l'esprit de Jésus-Christ dans le peuple et de rappeler les doctrines et les vertus de l'Evangile dans la politique, afin qu'elle ne soit pas folle; dans la législation, afin qu'elle ne soit pas injuste; dans l'administration, afin qu'elle ne soit pas oppressive; dans l'éducation, afin qu'elle ne soit pas profane; dans la science, afin qu'elle ne soit pas impie.

16. Je dis, en second lieu, nécessité de rester fidèle à l'esprit de Jésus-Christ pour la restauration et le bonheur de l'âme.

Il est rapporté, dans la Genèse, qu'Adam, après avoir péché, craignant la colère de Dieu, qu'il avait

provoquée, effrayé par la voix de Dieu qui le cherchait, alla se cacher, avec sa compagne, dans la cavité d'un arbre. Les incrédules qui, étrangers à la véritable science de Dieu et de l'homme, blasphèment ce qu'ils ignorent, ont fait de ce récit le sujet de plaisanteries de mauvais goût et d'une sotte impiété.

Mais le grand Origène a dit : « C'est par un instinct prophétique qu'Adam, pécheur, alla s'abriter dans le bois. Par ce fait, Adam a figuré le grand et délicieux mystère, que l'homme qui a péché ne peut se défendre des frayeurs et des coups de la justice de Dieu qu'en se cachant derrière la croix : *Non sine mysterio, post peccatum abscondit se Adam, et uxor ejus, in medio ligni : significans jam tunc nullum aliud peccatoribus perfugium futurum, nisi in arbore crucis.*

Le premier sentiment qui s'empare de l'homme ayant foulé aux pieds la loi de Dieu, est celui de la crainte et du désespoir.

Mes Frères, la crainte et le désespoir qui dégradent l'homme et font l'esclave dans l'ordre politique, trop souvent abattent l'homme et font l'impie dans l'ordre religieux.

Le premier moyen donc, pour la restauration de l'âme effrayée de la multitude et de la gravité de ses fautes, est de ne pas désespérer de la miséricorde de Dieu; et cette espérance ne se puise qu'au pied de la croix. Mes petits enfants, disait saint Jean, tâchez, je vous en prie, de ne pas pécher : *Filioli mei, hæc scribo vobis ut non peccetis.* Mais si vous avez le malheur de tomber, rappelez-vous que nous avons

pour avocat, auprès de Dieu le Père, Jésus-Christ, son Fils, dont la justice infinie est la propitiation pour tous nos péchés : *Sed si quis peccaverit, advocatum habemus apud Patrem Jesum Christum justum, et ipse est propitiatio pro peccatis nostris* (I *Joan.*, II, 1).

Si donc le nombre de nos péchés, si la malice de notre volonté, si les conséquences de nos scandales, si la force de nos coupables habitudes nous effraient et menacent de nous pousser dans l'abîme du désespoir, qui finit par le mépris de toute pratique religieuse et par l'impiété, allons nous cacher derrière la croix de notre Sauveur; tenons-nous embrassés à la croix; à l'ombre des ailes de ce bois sacré, derrière les épaules déchirées de Jésus-Christ, ainsi que David l'avait prédit, nous trouverons l'espérance : *Scapulis suis obumbrabit tibi, et sub pennis ejus sperabis* (*Psal.* XC, 4); et l'espérance, cette première ressource de la restauration de l'âme, nous disposera au repentir, qui, à son tour, nous assurera le pardon.

Mais cette restauration, commencée par l'espérance, ne peut être achevée que par l'amour. Espérons donc en Jésus-Christ, mais tâchons aussi de l'aimer. Disons avec Tertullien : Oui, Jésus-Christ est à moi, comme je suis à Jésus-Christ; je le veux pour moi et avec moi. Je veux l'aimer, je veux l'embrasser, le presser sur mon cœur. Je le défendrai en moi-même contre les blasphèmes des impies, par le courage et le zèle de ma confession; contre les exigences du monde et de la chair, par

l'obéissance à la loi de Dieu, par la pratique de la religion : *Meus est Jesus; mihi vindico Jesum.*

A ces conditions, nous aurons notre part de cette restauration universelle par laquelle le Verbe de Dieu fait homme a tout restauré : *Instaurare omnia in Christo.* Nous retrouverons la paix de l'âme pendant la vie, la tranquillité au moment de la mort, et la félicité de Dieu dans l'éternité, que je vous souhaite, que j'implore pour vous et sur vous, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il!

FIN.

TABLE ANALYTIQUE.

PREMIÈRE CONFÉRENCE.

DEUXIÈME CONFÉRENCE.

TROISIÈME CONFÉRENCE.

QUATRIÈME CONFÉRENCE.

CINQUIÈME CONFÉRENCE.

SEPTIÈME CONFÉRENCE.

HUITIÈME CONFÉRENCE.

NEUVIÈME CONFÉRENCE.

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE.






a39003 001654424b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 11 05 15 04 7